LA FRANCE AU DEHORS

Les Missions

Catholiques Françaises

au XIXe Siècle

ONT COLLABORÉ A CE VOLUME :

Le R. P. ALFRED, Supérieur général des Missions d'Orient des Augustins de l'Assomption.

Mgr ALTMAYER, archevêque de Babylone, Délégué apostolique de Mésopotamie.

Le R. P. ANDRÉ, S. J., Supérieur général de la Mission de la Petite Arménie.

Le R. P. BERNARD, de l'Ordre des Carmes, missionnaire à Bagdad.

M. BRAY, lazariste, ancien missionnaire en Perse.

Le R. P. GALLAND, des Frères Prêcheurs, Supérieur général de la Mission de Mossoul.

Le R. P. GIANNANTONIO, capucin, Supérieur général de la Mission de Mardin.

M. ÉTIENNE LAMY.

M. PAUL PISANI, chanoine de Paris.

M. l'abbé AUG. TOUZÉ.

41750. — Imprimerie LAHURE, rue de Fleurus, 9, à Paris.

LA FRANCE AU DEHORS

Les Missions

Catholiques Françaises

au XIX[e] Siècle

Publiées sous la direction du

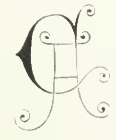
Père J.-B. PIOLET, S. J.

Avec la collaboration de toutes les Sociétés de Missions

ILLUSTRATIONS D'APRÈS DES DOCUMENTS ORIGINAUX

TOME PREMIER

MISSIONS D'ORIENT



Librairie Armand Colin

Paris, 5, rue de Mézières



INTRODUCTION

L'APOSTOLAT

La plus grande misère de l'homme n'est pas la pauvreté, ni la maladie, ni l'hostilité des événements, ni les déceptions du cœur, ni la mort : c'est le malheur d'ignorer pourquoi il naît, souffre et passe.

Dissiper ce mystère a été le souci universel et passionné des siècles.

La lumière a été demandée aux philosophies et aux religions.

Dès les premiers jours, et partout où les sociétés se formèrent, des foyers furent allumés par la raison humaine au milieu de ces ténèbres. L'Égypte, l'Inde, la Chaldée, la Perse, la Chine, la Grèce, Rome ouvrirent tour à tour des écoles de sagesse, où l'on essayait d'expliquer la vie. Malgré la différence des races, des lieux et des âges, ces écoles se combattirent moins qu'elles ne se complétèrent, et leurs langues diverses redirent la même doctrine.

Des temps si éloignés que nous ne savons rien de leur histoire nous ont transmis leur pensée. Les légers et indestructibles papyrus enfermés dans des cercueils gardent le témoignage que, trente siècles avant notre ère, l'Égypte n'ignorait pas le Dieu incréé et créateur, immatériel et maître de la matière, indivisible et partageant sa providence entre la multitude des êtres et la succession des âges. Elle ne doutait pas de la vie future, séjour de malheur ou de joie pour chaque homme selon ce qu'il aurait fait en ce monde, et elle avait préparé contre la faiblesse qui le sollicite au mal les conseils les plus hauts de sagesse et de sainteté. Consciente qu'entre le monde des vivants et le monde des morts subsistaient des rapports invisibles, que les mérites des vivants pouvaient racheter les fautes des défunts, elle possédait la foi consolatrice en la communion des saints. Ces croyances de l'Égypte ont le même aspect de solidité simple et de puissance calme que ses monuments. Elles sont étrangères aux incertitudes qui accompagnent les philosophies moins anciennes, comme si, près de

l'heure première où il avait été formé par son Créateur, l'homme n'eût pas eu encore le temps de perdre le souvenir.

Par contre, les philosophies venues ensuite, et moins fortes de quiétude, ont cherché à pénétrer plus à fond le secret de la vérité. Si Dieu est bon et si l'homme est destiné au bonheur, pourquoi les épreuves de la vie présente et l'épreuve suprême, la mort? L'Égypte ne s'était pas troublée de ce problème. L'Inde le pose et le résout. Ses antiques écoles de sagesse sont unanimes à enseigner une science nouvelle qui est leur conquête : l'homme doit souffrir parce qu'il est un coupable. La foi de l'Inde à la métempsycose, l'opinion que les demeures successives de l'être humain sont déterminées par les fautes commises dans des existences antérieures, mêlait d'hypothèses sans valeur l'idée fondamentale d'une chute originelle à expier. Cette expiation, d'après les Brahmanes, s'opérait de soi-même, par la seule vertu des épreuves extérieures que l'être coupable subit. Les philosophes bouddhistes combattent le matérialisme de cette doctrine. Ils disent que la perversité de l'âme ne saurait être effacée par les douleurs du corps; que la vertu absolutoire des peines n'est pas dans leur amertume, mais dans le consentement du patient à les subir; que sans cette collaboration de l'âme résignée à reconnaître, à aimer, à appeler la justice de la douleur, la douleur ne lave pas. Ils proclament que la régénération du coupable est le repentir, et la preuve même du repentir l'aveu de la faute : cinq cents ans avant le Christ, ils rendent hommage à l'efficacité de la confession. Mais, en même temps, la philosophie bouddhiste continue le rêve de la métempsycose et tire de cette erreur des conséquences logiques et désespérées. Elle contemple avec épouvante les vies successives où les êtres passent et repassent, comme les feuilles sèches que le vent d'hiver chasse et ramène dans un mouvement stérile, et les chances innombrables d'imperfections qui, durant le cours de chaque existence, vouent l'homme à une existence plus inférieure et plus dégénérée. Cet avenir est le mal suprême, le bien suprême est d'échapper au risque terrible, par suite de ne plus être. L'anéantissement seul est la sûreté, il est la récompense parfaite des parfaits. Et ce n'est pas payer trop cher des plus héroïques vertus la délivrance, d'entrer par le néant dans le repos. Cette doctrine n'était qu'une philosophie de désespoir, et, en présentant à l'homme la destruction comme unique bonheur, elle offensait l'instinct le plus profond de la nature, le désir de durer.

La race jaune apporte, à son tour, sa découverte. La raison de Confucius dissipe les rêves malsains de la métempsycose et restaure la croyance des sages Égyptiens. Comme eux, il enseigne que la vie future n'est pas

une suite indéfinie d'épreuves nouvelles, mais la stabilité dans la récompense ou le châtiment; la piété qu'il rétablit en l'honneur des morts s'adresse à des êtres délivrés des imperfections dans une vie incorruptible. Il accepte des Brahmanes l'idée que l'épreuve terrestre est la rançon d'une faute, des Bouddhistes l'idée que le temps ne saurait à lui seul effacer le mal, mais se refuse à admettre avec eux que le repentir même ait cette puissance. Il voit que le regret n'empêche pas la faute, une fois commise, d'être à jamais; que les larmes même, souillées par la fange du corps et de l'âme, ne sauraient être offertes en compensation à Dieu; que si, dans les redoutables balances de la justice divine, le mal peut trouver un contrepoids, ce privilège appartient à une perfection pure de tout mal, donc étrangère à l'homme; que, par suite, si les remords ont cette puissance absolutoire, ce n'est pas par leur propre vertu, mais par le mérite d'un propitiateur surhumain. Et, comme le philosophe juge le pardon nécessaire au monde, il tient pour nécessaire l'avènement d'un Rédempteur, annonce sa venue et l'espère prochaine.

Le génie grec parle à son tour. Si Dieu offensé par l'homme lui prépare, au lieu du châtiment, le pardon, la récompense, et ne veut se venger qu'en le rendant meilleur, l'adoration et la crainte doivent-elles être les seuls sentiments de l'homme envers Dieu? Avec Socrate et Platon, la loi d'amour, le Nouveau Testament de la philosophie, commence. Ils ne se contentent pas de reconnaître « la divinité immuable, éternelle, se suffisant souverainement à elle-même, et communiquant le mouvement et la vie à tout le reste[1] ». Ils se sentent attirés par l'attrait désintéressé, pur et invincible des perfections qui sont en elle. Ils ont pour bonheur en ce monde de fuir le monde qui empêche de « contempler la beauté divine »; ils espèrent, pour bonheur dans la vie future, voir sans fin cette beauté, la comprendre mieux, et lui ressembler davantage[2].

Platon peut-être l'emporta sur tous les philosophes, pour avoir défini la sagesse : l'amour de Dieu[3]. Car l'attrait pour les perfections divines, quand il est sincère, ne va pas sans efforts pour les imiter. Et tandis que la crainte de Dieu peut laisser intacte la dépravation de la volonté, et, tout en disciplinant les actes, garder vivantes les racines de l'injustice, de l'orgueil, de la volupté, de tous les vices, l'amour suffit à les étouffer.

Enfin, au moment où le Christ allait paraître, la sagesse romaine, ajoutant à la philosophie grecque son génie formé pour le gouvernement,

1. Aristote, *du Ciel*, L. I, C. 9.
2. Platon, L. 2.
3. St Augustin, *de Civit. Dei*, T. 8, c. 8.

et sa vocation d'universalité, concluait de l'existence divine à la dépendance humaine, de la sagesse divine à une morale certaine, de l'unité divine à une règle unique pour tous les hommes. Le plus illustre chef de cette école, Cicéron, proclamait la suprématie de la loi divine sur les lois humaines, et en termes dont la netteté n'a jamais été dépassée : « Il n'y aura pas une loi à Rome et une autre à Athènes, une aujourd'hui et une autre demain; mais la même, éternelle et immuable, régnera sur tous les peuples dans tous les temps, et celui qui a voulu, révélé, promulgué cette loi, Dieu, sera le seul maître commun et le souverain monarque de tous[1] ».

Certes, une raison capable de ces efforts n'est pas impuissante, et, s'il y a à s'étonner, c'est qu'elle ait, par sa seule lumière, tant éclairé du grand inconnu. Mais si la philosophie a donné au genre humain ces témoignages en faveur des vérités qu'il cherche, ils ne suffisent pas.

La philosophie a pour guide unique la raison. Or, les systèmes contraires où les écoles parviennent et s'obstinent prouvent que cette raison est faillible. Et cette évidence de fragilité jette une suspicion même sur les doctrines que cette science consacre par son témoignage unanime. Elles ne sont que des hypothèses qui paraissent vraies à une majorité de savants et de sages. Des probabilités ne suffisent pas à l'humanité quand il s'agit de son sort. Il lui faut des certitudes.

La philosophie est lente. Elle demande à ses adeptes tant d'examens et de recherches qu'ils n'ont pas trop de leur vie pour s'expliquer la vie. Or, combien d'hommes ont l'esprit assez puissant pour trouver par leurs propres forces la vérité? Combien ont leurs jours assez libres pour faire de cette recherche leur unique profession? Combien disposent assez des événements pour ne pas accomplir d'actes avant d'avoir déterminé ce que ces actes doivent être? Au commun des hommes la pénétration manque comme la science pour se livrer à de telles recherches, le travail subalterne de vivre ne laisse aucun loisir pour chercher les lois de la vie, et ils ne sauraient attendre au lendemain pour connaître leur devoir de chaque jour.

La philosophie ne se considère pas comme ayant charge d'enseigner la vérité à tous. Ses adeptes, même dans les plus célèbres écoles, n'ont jamais formé que des sociétés restreintes et fermées. C'est entre eux, c'est pour eux qu'ils ont pensé, uniquement soucieux de flotter dans leur petite arche sur l'invincible ignorance qui engloutit le reste des créatures.

1. Cicéron, *de Repub.* I. 3. 16.

Aucune école ne s'est montrée généreuse de ce qu'elle avait découvert. Les plus anciennes ont voulu garder comme un secret et un monopole le bien qui appartient le plus à tous, la vérité. Les savants d'Égypte cachaient leurs doctrines sous le triple sceau de leurs hiéroglyphes, écriture destinée non à répandre, mais à cacher la pensée. Les Brahmanes s'étaient réservé le droit de lire les Védas, écrits dans une langue morte qu'eux-mêmes avaient peine à comprendre. Les mages de l'Assyrie et de la Perse furent aussi avares de leurs doctrines. La moins occulte, et la plus féconde en disciples, fut celle de Confucius, mais encore ne se répandit-elle en Chine que parmi les lettrés. Avec Platon le génie humain avait jeté sa plus haute et sa plus pure flamme, mais il manqua à cette flamme la chaleur de la divine charité. L'amour dû à Dieu n'avait pas appris au philosophe le véritable hommage d'amour que Dieu prescrit et qui est, pour chaque homme, le souci de ses frères. Platon disait : « Connaître le créateur et le père de toutes choses est une entreprise difficile, et, quand on l'a connu, il est impossible de le dire à tous[1] ».

Les siècles ont passé sans effacer le péché originel de la philosophie : dans tous les âges, dans toutes les races, elle est oligarchique. Même en chacune de ces familles si restreintes, chacun rêve de gravir des sommets inaccessibles à ses compagnons, de graver son nom sur la cime de quelque vérité immortelle, et le vœu secret du philosophe serait de dépasser de si haut les autres intelligences, qu'il fût seul à se comprendre. Égoïsme étrange chez les amis de la sagesse, orgueil le plus injustifié des orgueils! Car si quelque chose était fait pour rendre humble la raison humaine, c'est bien l'impuissance qu'elle avoue de répandre parmi les hommes les vérités découvertes par elle. L'intelligence lui a manqué moins que le cœur : voilà pourquoi elle a été si stérile.

II

Le genre humain ne s'y est pas trompé. Et pas plus que les philosophes ne travaillent pour lui, il n'a espéré en eux. Sûr d'une seule chose, de ne pas s'être créé lui-même, et que toutes ses facultés lui étaient des dons de son créateur, il a considéré que la croyance générale de l'homme à une puissance tutélaire et souveraine était une révélation de la divinité à chaque homme. Dès lors, il était contraire à la raison

1. Platon. *Timée.*

faite par Dieu même, qu'il eût donné à tous le désir de le connaître et réservé à un petit nombre la faculté de le découvrir. Il était contraire à la justice que l'homme avide de foi en Dieu fût réduit à avoir foi à ces quelques hommes en désaccord les uns avec les autres, et parfois en contradiction avec eux-mêmes. Il était contraire à la sollicitude de l'Être qui avait donné à l'homme la vie de lui refuser l'intelligence de la vie. La raison, la justice, la miséricorde exigeaient que chacun tînt de Dieu même la vérité sur Dieu. Seule, cette infaillible autorité pouvait fournir les certitudes absolues, immédiates, permanentes, dont chaque jour et chaque acte ont besoin. Et par cela même que l'homme sentait le besoin de cette révélation, il a été sûr de la posséder. Un acte de foi en la bonté divine a été l'origine de la foi religieuse. Cette croyance en un enseignement donné par Dieu lui-même à sa créature a été la certitude la plus générale des sociétés. Et depuis que le monde est monde, il n'a pas opté entre des philosophies, il a opté entre des religions.

Mais au moment où les familles humaines s'essayèrent à créer un culte, il fut primitif et grossier comme elles, et d'indignes objets surprirent l'hommage de ces simples. Ceux qui cherchèrent Dieu ne connaissaient pas même la terre. Ils affrontaient la nature encore nouvelle sans avoir appris à en dompter les forces, sans avoir eu le temps d'apprendre ses lois. Or, l'ignorance est la grande école d'idolâtrie, parce que pour l'ignorance tout est prodige. La première tentation de l'ignorance devait être de prendre pour dieu les forces de la nature. L'homme, sentant son impuissance à les dominer, trembla devant elles, et son désir qu'elles lui fussent propices se changea bientôt en prière. Il ne sait pas distinguer, derrière les phénomènes terribles ou bienfaisants qu'il contemple, l'être invisible qui les gouverne, et, au lieu d'adorer Dieu dans ses œuvres, il rend à ces œuvres le culte dû à Dieu. La crainte est le fondement de ce culte.

Quand il crut ainsi s'être protégé contre la nature, l'homme voulut s'armer contre les autres hommes. Après la religion de la peur, vint la religion de l'égoïsme. Menacé par les mêmes passions qui, en lui, s'élevaient contre le repos et les droits de ses semblables, il avait, dans cette lutte qui est la forme la plus constante de ses rapports avec ses semblables, besoin de protecteurs. Son imagination, à force de les chercher, les créa. Comme les enfants savent trouver dans les objets les plus informes une représentation parfaite de tout ce qu'ils ont en tête, l'enfant qu'est l'homme des sociétés rudimentaires attacha aux fétiches créés par sa fantaisie superstitieuse toutes les puissances dont il a besoin

pour son commerce, ses héritages, ses amours et ses haines, se fit des dieux domestiques, complices de ses fautes et, au besoin, de ses crimes.

Enfin, comme l'homme est contradiction, en même temps qu'il travaillait à dominer, à tromper, à supprimer ses semblables, il se sentit solidaire d'eux. Les fléaux communs, les guerres étrangères, parfois l'élan d'une piété désintéressée développèrent en lui le besoin de supplications auxquelles pût s'unir un peuple entier. De là un culte public en faveur de dieux, eux aussi imaginaires, mais symboles de sentiments, d'intérêts, d'espoirs collectifs. Ces cultes sont comme un miroir où les races se reconnaissent, une synthèse où leurs passions générales trouvent leur expression religieuse. Ils varient donc selon la place qu'occupent ces peuples dans le temps, sur le sol, selon leurs dangers, leurs besoins, leur caractère. La forme dernière et la plus parfaite de l'idolâtrie fut le culte de l'orgueil national.

L'idolâtrie, sous toutes ses formes, devint l'obstacle à la civilisation du genre humain.

Le commencement de cette civilisation est le dressage de la nature par l'homme, la lutte entre l'intelligence qu'il possède et les énergies qu'elle lui oppose, et la métamorphose des forces hostiles ou perdues en forces dociles et fécondes. Or, pour que l'homme devienne un maître sur son domaine, il faut avant tout qu'il ne doute pas de son droit à diriger les puissances aveugles des éléments, à capter les richesses de la terre, à détruire les animaux nuisibles et à traiter les utiles en serviteurs. Alors il lui reste à lutter contre les révoltes de ces forces, mais comme il ne se méprend pas sur leur destination à être soumises, il accroît, par ses tentatives de les dominer, son expérience, et étend peu à peu sa souveraineté sur sa demeure. Mais si dans ces éléments, dans ces animaux, dans ces plantes, il adore des dieux, il ne se sent plus le droit de les discipliner à son gré, c'est lui qui doit tout supporter d'eux, comme l'esclave du maître. Toute tentation de s'en défendre lui devient une impiété; tout effort pour les détruire un déicide. Sa foi le tient enchaîné aux maux dont il se délivrerait s'il ne se trompait pas sur leur origine, elle perpétue la sauvagerie de la terre et l'impuissance de l'homme. Libres de superstitions, les Égyptiens d'autrefois et les sauvages d'Afrique et d'Amérique auraient fait la chasse aux crocodiles qui pullulent dans leurs fleuves, les Indiens auraient détruit les serpents venimeux qui habitent leurs plaines. Mais, transformés en dieux, les sauriens et les reptiles infestent la terre et les eaux, et depuis des siècles cette idolâtrie condamne chaque année à périr des milliers d'êtres humains. Plus

l'homme se crée de dieux dans la nature, plus s'accroît le nombre des choses sur lesquelles il abdique son empire.

En même temps que cette première forme d'idolâtrie le dépossède de son autorité naturelle sur sa demeure, la seconde espèce d'idolâtrie, la crédulité aux influences purement imaginaires et soi-disant protectrices ou ennemies de chaque homme, la religion des divinités domestiques, des amulettes, des maléfices, le déprave. Qu'il mette sa foi dans les incantations et les sortilèges familiers aux mages de la Perse, qu'il lise la destinée écrite dans les astres comme les prêtres de Chaldée, qu'il interroge l'oracle de Delphes ou l'aruspice de Rome, qu'il fabrique de ses mains l'objet de ses confiances et de ses terreurs, comme font encore aujourd'hui les fétichistes d'Afrique et d'Océanie, quiconque croit sa destinée dominée par des influences irrésistibles abandonne le gouvernement de sa propre vie avec le sentiment de sa responsabilité : dans quelque condition qu'il se trouve, son âme est serve. A quoi bon assurer par toute la discipline de sa bonne conduite le succès de ses entreprises, la durée de ses affections, sa richesse, sa gloire, son bonheur, s'il suffit, pour connaître son sort, de consulter un vol de corneilles, ou l'appétit des poulets sacrés? A quoi bon se défendre contre l'habileté de ses adversaires par les lentes contre-mines d'une habileté supérieure, s'il suffit d'opposer à leurs amulettes des amulettes plus puissantes? Cette croyance que les affaires humaines doivent se résoudre par des interventions surhumaines, que cette intervention peut être obtenue par des rites et des dons, et que les dieux sont à vendre, développe en l'homme toutes les folies de l'orgueil dans la prospérité, un fatalisme stupide dans les revers; elle le fait incrédule aux ressources de son intelligence, de sa volonté, de sa persévérance, elle le fait rebelle au travail qui est la loi même du progrès.

La troisième forme de l'idolâtrie, la foi aux dieux publics et nationaux, détruit un autre élément essentiel de la civilisation, la paix. Créés par chaque peuple et par des peuples divers d'âge, de caractère et d'ambitions, ils représentent partout ces diversités. Comme chacun de ces peuples les a créés non seulement avec ses craintes, ses désirs, mais avec ses préjugés, il estime ses dieux supérieurs à ceux des autres races, et les dieux étrangers lui semblent les ennemis de sa fortune. Loin d'élever au-dessus des divisions nationales un asile où l'unité du genre humain pût prendre conscience d'elle-même, ces idolâtries effacent le sentiment et l'intelligence de la parenté entre tous les hommes, elles ne mettent que l'isolement farouche de chaque État sous la garde des dieux. Aucune

de ces religions bornées à la race n'est faite pour s'étendre, aucune n'entend être détruite : elles perpétuent l'inégalité, la haine, la guerre entre les peuples.

Si l'on envisage enfin les traits communs de toutes les idolâtries, on reconnaît que par leurs caractères essentiels toutes font obstacle à la civilisation.

La civilisation ne peut avoir pour fondements le mensonge. Or, l'erreur des idolâtries est démontrée par leur multitude même, car Dieu est inséparable de l'unité. La souveraine puissance ne saurait être en même temps accordée à plusieurs : s'ils l'exercent ensemble, elle est divisée entre eux et Dieu a des bornes; s'ils prétendent la posséder chacun tout entière, c'est Dieu qui est divisé contre lui-même; s'ils se tiennent en échec, aucun des dieux n'a la toute-puissance; si l'un d'eux l'emporte sur les autres, celui-là seul a la toute-puissance et ceux qui obéissent ne sont pas dieux.

La civilisation ne peut s'établir sans le secours d'une loi morale. La civilisation a pour but de rendre l'homme plus heureux; il ne saurait devenir plus heureux qu'en devenant meilleur; et pour devenir meilleur, il faut que l'homme se sente contraint au devoir douloureux par une autorité infaillible et soit comme élevé par elle au-dessus de lui-même. Comment s'élèverait-il au-dessus de lui-même s'il n'a qu'en lui-même son point d'appui? Comment des religions créées par l'homme le transformeraient-elles? Faites pour assurer à son égoïsme la protection d'un ciel complice, elles ont établi des cérémonies et des légendes, ce qui émeut les sens et l'imagination, facultés humaines; elles n'ont pas donné de lois à la conscience parce que rendre le bien obligatoire au libre arbitre dépasse les forces de l'homme. Qu'on cherche dans les moins répugnantes des mythologies antiques cette contrainte morale. Sous des formes également divines les vertus et les vices habitent un panthéon d'indifférence entre le bien et le mal. La sagesse a son culte avec Minerve, le travail avec Vulcain, la fidélité conjugale avec Junon, l'intelligence avec Apollon, mais aussi avec Vénus l'amour libre, la violence avec Mars, le vol avec Mercure. Les mythes qui racontent l'histoire de ces dieux les montrent soumis sans résistance ni remords à toutes les impulsions de leur humanité divinisée, et l'Olympe est l'asile sacré des débauches impunies. Toutes les croyances du paganisme chantent aux passagers de la vie un chant de Sirènes, enseignant à suivre la nature : et, par ce culte, l'humanité célèbre ses noces avec le bonheur terrestre. La douleur immortelle de ceux qui furent et ne sont plus, l'inconsolable

deuil que, même dans les champs Élysées, les ombres vertueuses portent de ne plus habiter la terre, achèvent de persuader les vivants qu'il faut, durant l'existence trop courte, cueillir du moins tous les fruits de la vie. Une telle religion détruisait les bases du devoir et les hommes y étaient corrompus par les dieux[1].

La civilisation ne saurait avoir pour gouvernement définitif et garantie suprême la tyrannie. Or toute idolâtrie étant une œuvre humaine, les hommes assez habiles pour la présenter comme divine acquièrent sur les peuples un droit surhumain. Et soit que les usurpateurs de cette omnipotence religieuse l'emploient à prendre le pouvoir politique, soit que les maîtres de la force matérielle s'en servent pour se rendre maîtres du pouvoir religieux, la confusion des deux puissances accompagne ou suit l'établissement de toute idolâtrie. La logique des ambitions tend invinciblement à ce résultat. Ce fut la règle sans exception du paganisme antique; elle se perpétue partout où il dure. Il a donc pour conséquence le plus oppressif des despotismes. Ceux qui obéissent n'ont, contre les iniquités les plus odieuses, nul recours ni en eux-mêmes ni au-dessus d'eux, puisque la même autorité est maîtresse des corps et des âmes. Ceux qui commandent ne connaissent aucun frein, puisqu'ils ont mis Dieu même au service de leurs caprices, de leurs passions, de leurs crimes. Un tel pouvoir, également redoutable pour les peuples et pour les princes, avilit la soumission et corrompt l'autorité.

La civilisation ne doit pas réserver pour quelques privilégiés tous les avantages de la vie et offrir à presque tous les hommes, comme leur seule part de droits, la souffrance du travail, les mépris et la servitude. Or les idolâtries, impuissantes à maintenir les sociétés et les individus en ordre par des lois morales, ont dû assurer cet ordre par l'artifice d'une hiérarchie forte et qui tînt les peuples immobiles. Il est digne de remarque, en effet, que tous les peuples idolâtres, si divers de croyances, ont reçu la même organisation sociale. Tous les avantages, honneurs, richesses, sont remis à une minorité. Le premier corps de l'État est celui des prêtres qui sont chargés d'assurer à la hiérarchie un respect sacré et se sont fait dans cette hiérarchie leur place, la meilleure. Pour affermir cette primauté contre les inconstances, toujours à redouter, de la foule,

1. « Neptune, Apollon et toi, roi du ciel, Jupiter, si les hommes vous demandaient compte un jour de vos violences et de vos débauches, la dépouille de vos temples ne suffirait pas à payer votre rançon. Quand d'indignes passions vous dominent, faut-il s'étonner si des mortels y succombent? Et quand nous imitons vos vices, est-ce nous qui sommes coupables, ou les Dieux qui devraient être notre exemple et que nous imitons? » Euripide, *Ion*, v. 452-465.

ils ont donné la seconde place aux guerriers qui, par la force, maintiennent en soumission la plèbe de ceux qui travaillent et produisent, les agriculteurs et les artisans. Enfin, pour que ceux-ci à leur tour aient au maintien de cette société l'intérêt d'un privilége, elle leur abandonne un pouvoir absolu sur leurs esclaves, choses vivantes, êtres humains à qui sont déniés tous les droits des hommes.

Cette domination du prêtre et du soldat sur le travailleur méprisé, et de tous sur l'esclave, est le caractère commun de toutes les sociétés qui, dans le monde antique, ont établi et, dans le moment présent, perpétuent le polythéisme. Cette similitude domine les divergences des superstitions et des rites, elle donne à l'idolâtrie son unité.

Dans l'Égypte, la hiérarchie des castes paraît constituée aussitôt que le culte. Elles sont inégales en dignité, diverses en fonctions, immuables, et la guerre fournit à cette société les esclaves qui, élevant la grandeur surhumaine des tombeaux et des temples, ont fait à l'antique Égypte son immortalité. Les mêmes divisions de classes et la servitude se retrouvent chez les Assyriens, les Mèdes, les Perses. Dans l'Inde, le mal inséparable de la société païenne devint plus audacieux encore. Les castes ne furent pas seulement établies comme la forme nécessaire de l'ordre social; ce fut un article de foi que Brahma avait fait sortir les brahmes de sa tête, les guerriers de sa poitrine, les artisans de son ventre, et les différences entre les castes devinrent d'essence divine. Aussi elles se sont conservées intactes jusqu'à nos jours partout où la religion brahmanique a survécu. Et non seulement elles ne laissent espérer au paria aucun adoucissement à ses humiliations terrestres, non seulement par l'interdiction de tout contact entre les classes pures et la classe vile elles abandonnent celle-ci à la fange, mais elles perpétuent jusque dans l'infini des existences futures cette condamnation. Les castes à jamais ont des demeures diverses, et, pour les misérables, le ciel est aussi inhospitalier que la terre.

Cette loi d'inégalité immortelle était une si horrible injustice, que le désir d'y porter remède suscita le Bouddhisme. Bouddha enseigne que les hommes de toutes castes ont droit au respect de tous en ce monde et, après la vie présente, à la récompense suprême, s'ils sont appelés par leurs mérites à l'état le plus parfait, celui de bonze, c'est-à-dire de saint. En opposant à la vocation par la race, qui immobilisait dès la naissance et pour jamais chaque homme dans la prison de son origine, la vocation par la vertu, qui apprenait aux uns à ne pas s'enorgueillir et aux autres à ne pas désespérer, il a accompli une œuvre vraiment libératrice, vraiment digne d'une âme religieuse. Mais s'il tempéra l'iniquité des castes, il n'osa

pas la détruire, il ne l'abolit qu'en faveur des bonzes, la moins nombreuse des élites. Et malgré qu'à l'école de Bouddha et de Confucius la Chine ait mis dans ses livres, dans sa langue gouvernementale les plus beaux préceptes de morale, bien que ces préceptes aient eu de l'influence sur les actes, que la cruauté asiatique s'y soit endormie sous une douceur habituelle, que l'esclavage tari dans sa source par la rareté des guerres s'y soit maintenu seulement sous le nom de puissance paternelle et de puissance maritale, que nulle part peut-être le despotisme des princes n'ait été moins malfaisant, l'immense empire a gardé la marque de toute civilisation idolâtrique : la férocité native a parfois de terribles réveils, et la séparation ne s'est jamais comblée entre une oligarchie accapareuse de tous les avantages et tout le reste des multitudes méprisées. Tout le progrès a été que cette élite, au lieu d'être héréditaire comme dans l'Inde, fut viagère. Au lieu d'appartenir à une caste de nobles, la Chine appartint à une caste de lettrés et tous les droits appartinrent à l'intelligence. Mais cette intelligence, indifférente au sort des peuples et méprisante pour la grossièreté des multitudes, ne travailla que pour elle-même. Les lettrés mirent leurs efforts à n'avoir pas la même religion que les ignorants; ils ont gardé jalousement pour eux la doctrine de Confucius, qu'ils ont corrompue, et, à l'heure présente encore, il leur plaît qu'eux exceptés, quatre cent millions d'hommes égarent et avilissent leur instinct religieux dans des pratiques pleines de superstitions et vides de croyances.

Dira-t-on que, du moins, parmi les Grecs les castes furent ignorées et que régnait l'égalité civique? Cette démocratie ne fut que la plus étroite des oligarchies, une poignée d'hommes libres tenait à la chaîne une multitude d'esclaves. Toutes ces républiques ne vivaient que par la servitude. A Athènes, il y avait, disent les historiens contemporains de ce hideux spectacle, quatre cent mille esclaves pour trente mille citoyens[1]. Les Lacédémoniens ne travaillaient que par les mains du peuple ilote, et les massacres réguliers, qu'au témoignage de Thucydide[2], ils organisaient par prudence, témoignent combien ces captifs l'emportaient en nombre sur leurs maîtres. Les Thessaliens, mieux pourvus encore de cette richesse humaine, avaient, grâce à la servitude de la nation péneste, tant d'esclaves qu'ils en fournissaient les autres peuples. Nulle part cet état social n'inquiéta la conscience de personne. Nulle part un seul penseur, un seul

1. Athénée, l. VI.
2. Thucydide, c. IV.

rêveur pour se demander si un régime où un dixième à peine de l'humanité a ses droits d'homme et refuse ces mêmes droits aux neuf autres dixièmes peut durer. Aristote déclare l'esclavage « conforme à la nature, car le droit de commander et le droit d'obéir, ayant pour objet le salut commun, sont conformes à la nature. Celui qui est dans la société, comme l'âme, capable de prévoir et de vouloir, est fait pour commander; celui qui est seulement, comme le corps, capable d'exécuter, est fait pour la servitude ». Et l'auteur de la *Logique* ne se demande pas si, précisément, il n'est pas contre la nature que la plus grande partie des hommes soient réduits à n'être que des corps, et si le bien commun n'exigerait pas que les hommes capables de prévoir et de vouloir travaillassent à rendre semblables à eux les autres hommes? Il ne voit dans l'esclave que « l'outil vivant » de l'homme libre[1].

Enfin, quand Rome, conquérant l'univers, eut emporté parmi les dépouilles et rassemblé dans son Panthéon les dieux de tous les vaincus, cette synthèse de l'idolâtrie fut la dernière et la plus grande leçon. A les comparer, on vit bien que la plupart de ces cultes étaient étrangers au symbolisme savant de l'Égypte, aux songes philosophiques de l'Inde, aux belles formes de la Grèce, que leurs divinités étaient les divinités des superstitions aveugles, des rites barbares et des sacrifices sanglants. Et de leur rapprochement jaillit, plus éclatant que leurs contrastes, leur caractère commun, le mépris de l'homme pour l'homme. Mépris de toutes les races sacerdotales, qui, des grands prêtres aux jongleurs, vivaient de la crédulité générale, pour l'inintelligence universelle; mépris du peuple romain pour toutes les autres races qu'il avait domptées par ses soldats et pillait par ses proconsuls; mépris des sénateurs pour les plébéiens, des riches pour les pauvres, mépris de César pour l'univers; et sous cette hiérarchie de dédain, lourd édifice dont chaque assise écrasait l'assise inférieure, la substructure colossale de l'esclavage, l'ergastule colossal où presque toute la race humaine épuise sa vie pour nourrir l'oisiveté de ses maîtres et meurt pour distraire leur cruauté.

Seule échappait à ces vices la religion juive. Loin que son sacerdoce gardât le secret d'une science occulte, le plus grand législateur et historien de cette religion, Moïse, abandonnant les écritures emblématiques et mystérieuses, bandelettes, où, comme la plus enveloppée des momies, la vérité restait captive, l'avait délivrée, rendue accessible à tous; et, à son exemple, les docteurs de la loi la maintenaient publique soit par la clarté

1. Aristote, *La République*, L. I. Ch. 2. 3. 4. 5.

de l'enseignement parlé, soit par la simplicité d'une écriture facile à comprendre. Cette loi enseignait à l'homme des devoirs précis et impérieux. Elle avait fondé la famille sur le respect des parents et la monogamie, prescrit l'inviolabilité de la vie humaine et adouci l'esclavage; elle avait interdit non seulement le vol mais la cupidité du bien d'autrui; elle défendait le mensonge.

Cette loi ordonnait au nom d'un maître suprême, unique, éternel, invisible et tout-puissant. L'homme était averti de n'adorer ni les ouvrages de ses mains, ni les fantômes de son imagination, ni les forces de la nature. Pour le mieux préserver de toute idolâtrie, cette religion lui apprenait comment et dans quel ordre le ciel, les eaux, la terre, les plantes, les animaux avaient été faits de rien. Non moins formelle dans ses enseignements sur l'homme, elle disait l'unité de l'espèce par la création d'Adam, le premier père; la première faute, la désobéissance et son châtiment, la vie douloureuse et mortelle qu'Adam a transmise à sa postérité; la seconde faute, la corruption punie par le déluge, et l'unité de la race continuée dans la survivance d'une seule famille; la troisième faute, l'orgueil de cette famille devenue multitude, qui, pour s'être réunie dans le travail d'atteindre le ciel, est dispersée par toute la terre, et, pour avoir concerté de s'égaler à Dieu, devient incapable de se comprendre; enfin la rébellion perpétuée sous toutes les formes et dans tous les âges par le peuple que le Seigneur s'est choisi entre les peuples, et la dette héréditaire accrue par l'iniquité de chaque génération. Ainsi cette loi donnait à ses fidèles conscience qu'il fallait, pour compenser ce poids toujours plus lourd d'iniquités, une plénitude de mérites et, pour soustraire l'humanité à la justice divine, un secours surhumain; elle montrait nécessaire le Sauveur qu'elle annonçait.

Non seulement elle était sans égale par la hauteur et l'enchaînement de ses leçons, mais des signes extraordinaires semblaient attester sa vérité. Elle avait des prophètes : leurs livres, qui accroissaient le trésor de l'Écriture sainte, racontaient leurs visions d'avenir et, à voir s'accomplir les faits annoncés par les morts, chaque génération de vivants se sentait affermie dans sa foi. D'autres preuves, traversant les âges, sont venues attester, même au scepticisme du présent siècle, l'autorité de la Bible. Certains événements racontés par elle mêlaient à la vie d'Israël celle d'autres peuples. L'histoire de ces peuples, inconnue jusqu'ici, a été révélée à nos jours, les caractères tracés il y a des milliers d'années sur les marbres égyptiens et les briques assyriennes nous sont maintenant intelligibles; or ils confirment les récits bibliques. Cela établirait seulement l'exacti-

tude de l'écrivain sacré à rapporter ce que son temps pouvait connaître. Mais la Bible dit aussi par quelle succession de travaux divins a été créé l'univers : et le récit de la Genèse est conforme aux récentes découvertes de la science. Or jusqu'à nos jours quel regard avait cherché dans les profondeurs de la terre le secret de sa formation? Et quel homme avait pu assister à ces œuvres antérieures à l'homme? Dieu n'avait pour témoin que Dieu. Et si le hasard n'a pu instruire l'ignorance, qui l'a inspirée, sinon celui qui seul savait?

Ces certitudes de vérité dans les affirmations qui ont été soumises à un contrôle, contiennent la vraisemblance que la Bible n'est pas plus trompeuse dans ses enseignements sur l'origine de l'homme et sur la révélation du Dieu véritable à toute la famille humaine, avant la dispersion des peuples. Et dès lors quelles clartés sur les paganismes et les philosophies! Les similitudes qu'on s'étonne de trouver entre les idolâtries, et leurs fables diverses comme l'imagination, leur croyance universelle à une chute originelle, à un déluge, à un effort des hommes pour escalader le ciel, deviennent l'indice de la première et commune croyance. Et de même les philosophies qui s'essaient en vain à démêler un chaos de clartés et de ténèbres, n'inventent pas seulement, elles se souviennent sans en avoir conscience : elles n'ont tiré d'elles-mêmes que leurs erreurs, leur concorde et leur sagesse sont un écho lointain de la voix divine qui avait instruit l'homme à l'origine du monde

Et pourtant, la religion juive elle-même n'a pas tous les signes d'une religion définitive et parfaite. D'abord, elle aussi est nationale. Le peuple juif se considère comme une race privilégiée que Dieu a choisie pour faire avec elle alliance. Il forme une noblesse mystique dont on ne saurait faire partie si l'on n'a dans les veines le sang de ceux qui ont souffert dans le désert, bâti le temple, et entendu s'élever la voix des prophètes. Israël ne reconnaît à aucune race égalité avec lui, et ce sentiment est si vif qu'il survivra même chez les Juifs convertis à la mort du Christ, qui refuseront d'admettre les Gentils au bénéfice du salut; cette avarice orgueilleuse sera un des premiers et des plus constants soucis des apôtres La religion juive manque d'amour, non seulement pour l'homme, mais pour Dieu. Elle le craint; elle attend avant de livrer son cœur la grande preuve de miséricorde que Dieu a promise, l'envoi d'un Sauveur. Et enfin, à cause de cette espérance, la religion juive ne peut devenir la religion universelle et unique du genre humain. Car, par cette attente même, elle atteste que sa perfection est incomplète et sa destinée provisoire, et, mère qui doit mourir en enfantant le fils, elle porte dans ses

prophéties la prescience de sa fin, elle chante dans ses psaumes ses funérailles.

C'est alors, quand toutes les philosophies et toutes les religions se sont montrées impuissantes à expliquer la vie et à commander le devoir, que le Christ paraît.

Aussitôt, les deux forces qui depuis le commencement du monde, la raison et la foi, cherchaient isolées leur voie et s'égaraient, s'unissent. Par lui, la foi apparaît fondée sur la raison, et la raison s'élève aux certitudes de la foi. Tout ce que les plus grands penseurs ont soupçonné sur la nature divine, tout ce qu'ils ont entrevu sur la destinée humaine, il l'affirme. Il n'invoque pas en faveur de cette religion les lumières mêlées d'ombre qui guideraient un sage et autoriseraient ses conseils : il ordonne au nom de Dieu, en Dieu, et ne laisse à aucune créature le droit à la désobéissance. De la religion juive il garde et consacre l'antique doctrine sur l'unité de Dieu, la faute originelle de l'homme et la rédemption. Il rattache à la vérité révélée dès le commencement du monde la vérité qu'il vient compléter. Ainsi Dieu est justifié de toute inconstance; il n'a jamais abandonné à l'erreur sa créature, même coupable; et sa miséricorde, qui s'achève par la loi nouvelle, s'est poursuivie d'âge en âge sans s'interrompre depuis la création. C'est la bonté divine que le Christ vient rendre indubitable au monde. La bonté, bonté telle que son immensité ferait son invraisemblance, a conseillé à Dieu de devenir homme pour instruire les hommes. La bonté resplendit dans toutes les institutions établies par le Christ, dans ces sacrements qui tous sont des secours gratuitement offerts à l'infirmité humaine; elle trouve son expression parfaite dans l'Eucharistie, qui perpétue la présence du Rédempteur sur la terre, le fait habiter en ces pécheurs et nourrir leur faiblesse de sa vie. La bonté enfin donne son témoignage suprême sur le Calvaire où le Christ offre à la justice éternelle, en compensation des châtiments mérités par les fautes des hommes, les souffrances imméritées d'une victime sans tache, et par sa mort confirme sa mission.

De sa vie et de sa mort, les enseignements coulent comme d'un principe. Puisque le plus évident attribut de Dieu est la miséricorde envers l'homme, le devoir le plus impérieux de l'homme est l'amour de Dieu : « Aimez Dieu par-dessus toutes choses ». Puisque Dieu a montré par de si extraordinaires preuves quel prix il attachait à sa créature, combien plus encore cette créature doit-elle devenir respectable à l'homme! Il faut honorer en elle l'intérêt qu'elle inspire au créateur; l'amour du prochain devient ainsi l'hommage le plus efficace par lequel l'homme puisse

prouver son amour de Dieu : « Aimez votre prochain comme vous-mêmes ».

Par là est condamnée l'inique préférence que chacun se garde au détriment de tous, la plus universelle et la plus vivace des idolâtries. « Faites aux autres ce que vous voudriez qu'on vous fît. » Voilà la règle, simple à comprendre, difficile à observer, qui interdit non seulement les entreprises sans scrupules sur les biens et les intérêts d'autrui, mais les excès d'autorité, les abus d'influence, les mauvais exemples, les conseils suspects, les moindres scandales, toute complicité, fût-ce celle d'un souffle, dans un dommage causé au prochain.

A ceux qui se sentent capables de monter plus haut encore, le Christ indique la voie des parfaits ; servir les autres plus que soi-même, s'oublier. Dans le renoncement jusque-là entrevu par les sages survivait un égoïsme subtil, qui, après avoir discerné la médiocre valeur et l'éclat passager des choses humaines, refusait d'être dupe et se complaisait à se distinguer du vulgaire : ceux qui semblaient le plus détachés de tout n'étaient pas détachés d'eux-mêmes. Le Christ convie ses disciples à de plus entiers sacrifices : il ne leur demande pas de devenir étrangers seulement aux avantages qui ne méritent pas un désir, mais aux biens dignes d'être possédés, aux joies légitimes, de s'en priver pour en devenir généreux, de pousser jusqu'au sacrifice de soi l'amour des autres. C'est à une immolation si contraire à la nature qu'il reconnaît ses véritables disciples : elle est l'imitation la moins imparfaite du Rédempteur, elle est l'exemple le plus efficace qui puisse émouvoir les cupidités sans scrupules, et elle est le secret souverain pour rendre la société moins inique, plus douce, plus humaine, car tout ce qui diminue l'égoïsme étend la paix.

Cette fraternité n'est pas enseignée seulement aux doctes, aux riches, aux puissants, mais aux hommes de toutes conditions : elle ne doit pas s'exercer au profit de la minorité qui domine l'ordre social, mais au profit de la multitude qui le soutient. Le Christ sait les plus humbles capables de comprendre ce qu'ils ont intérêt à connaître, et sa sollicitude s'adresse avec prédilection aux ignorants et aux pauvres, parce qu'étant le nombre et l'infortune, ils ont un double droit de préséance.

Des devoirs qui sont prescrits par Dieu ne sauraient être subordonnés à la volonté des plus puissants parmi les hommes. L'autorité du prince, jusque-là maîtresse absolue des peuples, et qui se servait des religions mêmes pour obtenir obéissance au mal, se voit assigner son domaine et ses limites : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. »

Cette réforme enfin n'est pas préparée à un seul peuple. L'égoïsme de la nation est combattu par le Christ comme l'égoïsme de l'individu. Les représentants des races méprisées, le Samaritain, la Chananéenne, le centurion, deviennent des modèles proposés à l'imitation d'Israël. Par ces leçons est condamnée toute prétention superbe qui tendrait à diviser les peuples. Les différences de la place qui leur a été assignée dans l'univers, de la couleur que le soleil laisse sur leur peau, de la langue qu'ils parlent, des mœurs qu'ils se transmettent, ne sauraient effacer le caractère commun de créatures faites par un seul auteur, formées des mêmes instincts, éclairées de la même conscience, appelées à la même destinée. La marque de Dieu imprimée sur son œuvre, et qui est la seule dignité vraie de l'homme, destine le genre humain à pratiquer la même morale, à vivre sous la même loi. Et le Christ indique l'universalité de cette loi par sa dernière parole à ses apôtres : « Allez, enseignez toutes les nations ».

III

L'effort accompli depuis lors pour substituer à l'erreur des crédulités, à l'inimitié des races et à l'égoïsme des passions cette morale civilisatrice, est devenu le grand fait de l'histoire. Depuis le Christ jusqu'à l'heure présente, il s'est à travers les siècles continué sans arrêt par l'apostolat.

L'apostolat n'a pas cessé d'avoir une double tâche : répandre la vérité chez les peuples qui ne la connaissent pas encore, la maintenir chez ceux qui l'ont reçue. Les deux œuvres sont solidaires, et c'est la surabondance du christianisme qui se verse des pays chrétiens dans les pays infidèles. Que la charité du zèle ou la pureté de la doctrine diminuent dans les premiers, les autres ne recevront plus la vie morale que d'une source troublée ou tarie. L'histoire de l'apostolat est donc l'histoire de l'Église elle-même.

Un Juif a annoncé trois ans une doctrine qu'il nomme la bonne nouvelle dans quelques villes de Judée. Accusé par la puissance sacerdotale, condamné par la puissance politique, il est mort sur une croix aux applaudissements de la multitude; ses disciples étaient assez peu nombreux pour tenir avec lui dans sa barque de Génésareth et autour de la table où il prit son dernier repas. Ces douze hommes, parmi lesquels s'est trouvé un traître, étaient par leur pauvreté et par leur ignorance des hommes de

rien dans leur propre pays. C'est à eux que le supplicié avant de disparaître a, d'un mot qui enveloppe le monde, légué les nations.

La docilité des apôtres n'est pas moins surprenante que la parole du maître. Dès qu'il les a quittés ils se dispersent, certains de se rapprocher de lui par les routes de l'obéissance. Et l'impossible conquête est commencée.

Les apôtres commencent leur œuvre avec le sentiment de leur infinie faiblesse et une foi sans bornes en la puissance divine. Comme le Christ a agi envers eux, ils essaient d'agir envers les hommes. Il les a choisis entre tous, parce qu'il a vu en eux, avant eux-mêmes, une bonne volonté prête à le servir : sans aucune attention à la richesse, à l'influence, à l'étendue de l'esprit, à aucun don extérieur, à aucune force sensible, ils cherchent les âmes les plus disposées à aimer et à garder la vérité. Persuadés que leur entreprise est humainement folle, il ne songent même pas à se ménager les ressources de la sagesse humaine; et comme Dieu seul peut être l'artisan d'une telle œuvre, ils n'ont à faire qu'à découvrir les ouvriers simples et purs par lesquels Dieu aime à accomplir ses miracles. Les premiers Chrétiens, d'ailleurs, se sentaient écrasés sous la masse formidable du paganisme. Sauver de lui leur âme et quelques âmes était tout l'effort de leurs commencements. La désespérance d'une victoire générale et proche sur l'idolâtrie apparaissait dans la vocation et dans les vertus des plus attachés à la foi nouvelle. Ils allaient au désert, ils aspiraient à mettre de l'espace et du silence entre eux et la société corrompue, moins pressés de la vaincre que de la fuir, de la rendre meilleure que de ne pas être rendus plus mauvais par elle.

Ce fut l'idolâtrie qui ne se contenta pas de sa victoire. Elle voulut que le désert et le silence même devinssent païens. Rome qui avait accepté tous les dieux excepta de sa tolérance le Christ seul. Les autres dieux respectaient ou glorifiaient les vices qui étaient devenus la vie du genre humain, le Christ condamnait cette vie qui ne voulait pas mourir. Bénéficiaires suprêmes de toutes les corruptions, les Empereurs se sentirent menacés dans leur repos par une foi qui troublait l'ordre du monde, car elle y pouvait éveiller le remords. Il fallait étouffer cette rébellion de vertu. Les châtiments auraient dû être obscurs comme était l'Église. Mais pour imprimer plus de terreur, on fit solennels les interrogatoires et les supplices. Par les persécutions, les Chrétiens furent tirés de l'ombre, les prétoires leur donnèrent l'audience du monde. Cachée, leur vie ne se défendait pas contre les calomnies, et la corruption est crédule au mal. Les accusations mêmes rendirent témoignage à leurs vertus. Le refus de

sacrifier aux idoles était leur seule faute : cette résistance fut punie comme les plus grands crimes. Elle détruisait en effet tout l'ordre de la société antique : elle niait le droit universellement reconnu au pouvoir politique de gouverner tout dans le monde, elle établissait la distinction des puissances, et le devoir pour l'homme d'obéir à la volonté divine, malgré tout homme, malgré tous les hommes.

Comment la faire triompher?

Par la mort. Une race de victimes volontaires et préférant cette mort à une soumission acceptée de tous les autres était nécessaire pour que l'univers consentît à se demander s'il se trompait sur les droits du prince. Alors apparut quelle sagesse avait poussé les apôtres à préférer aux puissants, aux riches, aux doctes, aux habiles, les désintéressés et les courageux. Grâce à eux, le monde en voyant rebelles jusqu'à la perte de la vie les plus humbles et les plus obéissants des hommes, fut contraint de chercher leurs raisons. Dès qu'il admit qu'il pût y avoir une raison de résister à César, la distinction des puissances était faite, et dès qu'il commença à comparer les doctrines pour lesquelles les uns tuaient et les autres mouraient, la cause du Christianisme était gagnée.

Enfin, après trois siècles, les empereurs comprennent que le Christianisme est trop fort pour être détruit, trop sage pour être dangereux, et l'hostilité de l'État se change en bienveillance. Tel fut le premier apostolat, celui des martyrs. Le prodige de sa durée et de son succès a suspendu l'ironie jusque sur les lèvres du XVIIIe siècle. « L'histoire de ces premiers temps, écrit Rousseau, est un prodige perpétuel[1]. » Les amis les plus orgueilleux de la raison ne reconnaissent par là son œuvre et Bayle avoue : « L'évangile, prêché par des gens sans nom, sans étude, sans éloquence, cruellement persécutés et destitués de tous les appuis humains, ne tarda pas de s'établir en peu de temps sur toute la terre. C'est un fait que personne ne peut nier et qui prouve que c'est l'ouvrage de Dieu[2]. »

IV

La paix offerte par les maîtres de l'empire donna à l'Église la mesure de sa propre force et l'espoir de transformer vite ce monde qui n'avait pu la détruire et qui lui faisait place. Mais de même que ses craintes venaient d'être trompées, ses espoirs allaient l'être. Tandis que les souffrances

1. J.-J. Rousseau, *Réponse au roi de Pologne*.
2. Bayle, *Dictionnaire*, au mot *Mahomet*.

s'étaient changées en un triomphe impossible à prévoir, de ces triomphes allaient sortir des difficultés jusque-là ignorées. Ces difficultés à leur tour allaient servir l'Église, susciter les institutions protectrices de son unité et de son indépendance, en attendant que sa force devînt prétexte à d'autres attaques. Elle commençait la destinée où depuis tout s'est succédé, comme si Dieu même avait voulu la préserver tour à tour du découragement et de la présomption, et lui préparer la diversité des jours triomphants ou sombres, afin qu'elle acceptât d'un cœur égal les formes changeantes d'épreuves toujours utiles.

Dès que les persécutions cessent, les grandes hérésies commencent. Ce fut un jaillissement d'hypothèses où la science philosophique s'unissait à la subtilité grecque et au mysticisme asiatique pour dénaturer la foi, sous prétexte de la compléter. Au IVe et au Ve siècles, les sources trompeuses se mirent à couler avec une telle abondance qu'on n'eût pas cru l'esprit humain capable de descendre à la fois vers l'erreur par tant de pentes opposées. Ariens, Donatistes, Priscilliens, Nestoriens, Eutychéens, Pélasgiens, semi-Pélasgiens, se succèdent, tous en désaccord les uns avec les autres, tous unis contre la tradition catholique.

Sous l'apparence de vaines et presque inintelligibles disputes, ces controverses cachaient un grave et universel péril. Leur coalition était la première levée de l'orgueil humain contre l'Église, et tendait à amoindrir la part de Dieu dans le Christianisme.

Le Christ était l'étude de toutes ces écoles, et la plupart ne reconnaissaient en lui qu'un homme : c'était ne reconnaître à l'Église, son œuvre, qu'un caractère humain. Et les plus logiques enseignaient en effet que l'homme trouve en lui-même la force du retour au bien et le mérite expiateur des fautes : par suite, les moyens présentés par l'Église comme l'unique salut offert à l'impuissance de notre nature n'étaient que supplétoires, pouvaient être considérés comme superflus. Par toutes ces nouveautés, comme par autant de blessures, la religion laissait échapper le divin.

Contre ce danger l'Église organise aussitôt sa défense. A l'apostolat des martyrs succède l'apostolat des docteurs. Ils surgissent aussi nombreux que les hérésiarques et autrement forts. Au IVe et au Ve siècles, Athanase, Grégoire de Nazianze, Cyrille, Basile, Ambroise, Hilaire, Augustin, Jérôme, Jean Chrysostome, pour ne nommer que les plus illustres, soutiennent cette bataille rangée. Ces grands hommes opposent à toutes les souplesses des sophismes le bloc de la tradition apostolique, ils prouvent que cette œuvre d'autorité n'est pas moins une œuvre de

sagesse et confondent au nom même de la raison les raisons des novateurs. Mais surtout ils placent toute la sécurité de la destinée humaine dans la miséricorde divine, dans le caractère divin du Rédempteur, dans la vertu divine de la croyance et des sacrements. Et ainsi ils mettent les Chrétiens en garde contre toute usurpation sur le domaine que Dieu s'est réservé.

En même temps ils établissent les origines évangéliques des institutions qui se développent et qui donnent à l'Église son gouvernement. La hiérarchie des pouvoirs et la diversité des fonctions entre le prêtre, l'évêque, le Pape, trouvent leurs lois conservatrices. L'attache à un ministère stable groupe les prêtres par diocèses, et les tient soumis aux évêques comme les disciples aux apôtres. Les évêques sont, chacun dans son diocèse, les gardiens de la foi. Quand il faut fixer celle de l'Église entière, le témoignage de ses évêques réunis en concile devient la sentence la plus solennelle de cette Église, la voix de son unité. Les évêques enfin sont envers le Pape ce qu'étaient les apôtres envers saint Pierre. Et comme il est, en même temps que le chef suprême du sacerdoce, le juge suprême de la foi, leurs conciles ne sont œcuméniques, c'est-à-dire ne représentent l'Église, que si le Pape a consenti à leur réunion et accepté leurs décrets. Et les premiers des conciles généraux définissent cette foi commune.

Aussi les hérésies et les schismes, s'ils eussent été réduits à leurs seules forces, n'auraient pas duré. Mais une force étrangère leur vint par l'appui du pouvoir politique.

Les Césars croyaient toujours vivante la gloire de Rome, ils avaient toujours sous les yeux les humbles origines du Christianisme. Fiers de leurs légistes, de leurs arts, de leurs délicatesses, ils ne voulaient pas soumettre le génie humain dont ils étaient les défenseurs à l'intransigeance mystique dont elle était l'interprète. Naguère grands pontifes, c'est avec une intelligence païenne qu'ils jugeaient de leurs droits sur les affaires religieuses. Dès Constantin commence le désordre que l'intrusion du pouvoir politique dans le gouvernement des consciences prépare à l'Église. Depuis lui, toutes les erreurs religieuses se succèdent avec la même fortune. Il n'est pas une hérésie qui n'ait obtenu la protection d'un empereur, et la manie de régler par l'autorité du prince les affaires théologiques fut la ressemblance de tant de souverains si différents. L'or et le fer deviennent les grands électeurs du prince pour élever dans la chaire de saint Pierre des papes dociles. Persécution plus redoutable que l'ancienne! Car dans l'empire, accoutumé depuis des siècles à obéir, persiste

une idolâtrie, la soumission à César; la seule inquiétude qui pût alarmer les consciences a disparu, puisque les empereurs sont chrétiens, le monde les laisse asservir la religion en croyant qu'ils la pratiquent, et sa bonne foi trompée risque de rendre à César ce qui est à Dieu. Là il n'y avait pas même à compter pour la défense de l'autel sur le clergé. Jusque dans ce clergé la race et la tradition faisaient leur œuvre; son habitude d'obéir au prince, son goût pour les pompes de la puissance, pour les subtilités de la pensée et la vaine gloire des disputes travaillaient contre l'Église.

Cette prétention des empereurs à devenir les arbitres de l'unité religieuse eut des suites fort contraires à leur dessein.

Leur ardeur arienne avait enlevé aux sièges épiscopaux et déporté hors des frontières les évêques obstinés dans la communion de Rome. C'était envoyer aux nations qui n'avaient pas encore reçu l'Évangile les confesseurs les plus incorruptibles de la foi. Elle fut prêchée par ces pasteurs à qui l'exil donnait la liberté et de nouveaux troupeaux. Les violences exercées dans l'Empire contre le Catholicisme ont donc pour premier résultat de répandre le Catholicisme parmi les barbares.

En Orient les prétentions du pouvoir politique sur l'Église au lieu de fortifier l'unité religieuse travaillent à la rompre. Du ve au viie siècle les Chaldéens adoptent les doctrines de Nestorius; les Syriens, les Égyptiens, les Arméniens, celles d'Eutychès. Et la fureur de controverse que les empereurs perpétuent finit par leur enlever leur autorité religieuse, même où leur autorité politique n'est pas menacée.

En Occident c'est l'autorité politique et religieuse qu'ils perdent à la fois. Là l'empire se brise en royaumes indépendants et barbares. Or ces peuples ont reçu la foi catholique et la gardent ; mais leurs princes ont, comme les Césars, des passions et de l'orgueil; eux aussi, pour ne pas être troublés dans leurs guerres injustes, dans leurs mœurs dissolues, dans leurs vengeances, cherchent à gouverner l'Église de leurs États. La souplesse du clergé arien flatte leur orgueil, sa complaisance morale fait pacte avec leurs vices, ses subtilités triomphent de leur ignorance; voilà pourquoi tous deviennent ariens. Mais ils le deviennent au moment où Byzance, qui de l'erreur aime surtout la nouveauté, a abandonné la doctrine d'Arius pour des subtilités plus récentes. Là encore l'ambition théologique des empereurs aboutit à rompre, entre eux et leurs anciens sujets, la communauté de croyances, et la rupture de l'unité religieuse rend plus irréparable la rupture de l'unité politique.

Ceux des rois ariens qui vivent dans les contrées éloignées de Rome

interdisent à leurs évêques toute communication avec l'évêque de Rome. Ceux que le flot a portés en Italie, trop voisins de la Papauté pour l'ignorer, tentent de l'asservir. Tant de mains brutales ou corruptrices touchent le Tabernacle, et prétendent en disposer comme de leur bien, que le Christanisme est non seulement exposé à changer selon les heures, mais est menacé de devenir à la même heure différent dans les divers États. L'unité de foi, force de l'Église et condition de son apostolat, se trouve compromise, et la majesté du Dieu indivisible est près de s'évanouir dans la multitude disparate des religions nationales.

Néanmoins ces invasions barbares, qui accroissaient l'incertitude et parfois la cruauté du sort fait à l'Église, préparaient sa délivrance.

Les barbares avaient connu tout ensemble le Christianisme et la civilisation, et c'est par lui qu'ils s'étaient rapprochés d'elle. Les excès de leurs princes contre l'Église n'étaient que les emportements d'un despotisme brutal dans ses colères, capricieux et novice dans ses tactiques, tempéré par des remords, capable de retours subits. Ces enfants impérieux avaient contre l'autorité maternelle des révoltes où disparaissait l'obéissance, mais où survivait l'attachement. Et surtout ceux de ces enfants qui imposaient silence aux passions grossières n'avaient pas l'âme partagée, ils étaient tout entiers, par l'intelligence comme par le cœur, à cette Église, maîtresse à la fois pour eux de la civilisation humaine et des enseignements divins. Le clergé né de ces races nouvelles se montrait le plus simple dans sa foi, le plus docile aux doctrines des souverains pontifes, le plus ferme en sa résistance aux prétentions injustes des princes.

La Papauté, vis-à-vis cet Orient entiché de ses siècles et qui la traitait en parvenue, déploya seulement l'humilité dans la patience, la mesure et la douceur dans la fermeté, les qualités grâce auxquelles on résiste, on dure, on attend. Les peuples nouveaux établis en Gaule, en Italie et en Espagne, qui remplissaient l'Occident, furent l'objet d'une sollicitude plus active, plus hardie malgré leur grossièreté, plus confiante malgré leurs erreurs. C'est dans ces terres jeunes que la Papauté jette à pleines mains la semence de vérité. Et surtout elle se sent attirée vers les terres vierges encore, vers les peuples assez nouveaux pour avoir échappé à l'influence du peuple-roi. Elle a hâte d'instruire leur ignorance avant que de fausses maximes l'aient corrompue. Il lui faut, pour aider à l'établissement de l'ordre chrétien, des races qui aient seulement leurs vices naturels.

V

Un de ces peuples, le peuple Franc a passé le Rhin et s'est établi en Gaule. Il est païen, mais les populations gallo-romaines au milieu desquelles il vit sont catholiques et leur influence sur le conquérant barbare prépare celui-ci à accepter la religion des vaincus. Quand, en 494, Clovis reçoit le baptême, l'élan qui a porté sa nation par delà le Rhin la pousse encore; lui comme tous les barbares se trouve à l'étroit tant qu'il voit à portée de sa main des terres à prendre. Les Burgondes et les Wisigoths occupent les plus riches contrées de la Gaule; il veut qu'elles soient aux Francs. Dans ces contrées, la masse de la population, ses évêques et ses prêtres, supportent avec peine le joug arien des princes, le roi catholique leur semble un libérateur, ils en devinent, en excitent, en servent les ambitions. Grâce à eux Clovis conquiert sur ses rivaux la plus grande partie de la France, et sa victoire devient la victoire de la foi. Le Catholicisme refoule l'idolâtrie par delà le Rhin avec les Allemands, l'hérésie par delà les Pyrénées avec les Wisigoths, a pour place d'armes la Gaule et pour soldats les Francs, qui, des peuples nouveaux, sont le plus guerrier et le plus fort.

Cette intervention de la force dans la plus immatérielle des luttes et au profit d'une religion, n'avait pas été oppressive, mais libératrice. Comme les princes ariens imposaient par contrainte une religion et une foi à des populations catholiques, la contrainte qui, dépossédant les princes, avait rendu aux populations le culte voulu par elles était légitime. Et ce fut le salut de l'Europe que, depuis ce premier apostolat militaire, la nation francque n'ait pas cessé de grandir, car de l'Asie et de l'Afrique s'avançait une autre propagande religieuse apportant pour preuves de sa foi les victoires de ses armes : c'était l'Islamisme.

L'énergie généreuse de ses premiers sectateurs, qui lui donna l'Arabie ; la complicité des Églises nestorienne et eutychéenne, qui lui ouvrirent la Syrie et l'Égypte par haine contre le Catholicisme et contre les Césars de Byzance; la masse de ses armées accrues par ses conquêtes mêmes et qui inondèrent l'Espagne et la France par les multitudes de l'Asie et de l'Afrique, préparaient à l'Europe un nouvel Empire avec une nouvelle foi. Or l'Islam en établissant sa puissance sur la conquête et l'esclavage méconnaissait une des conditions de l'ordre dans le monde, le travail. L'Islam, par le mépris de la femme et par la polygamie, supprimait la famille

et épuisait la race. Malgré ses apparences de philosophie, l'Islam était l'une des plus redoutables et des plus grossières erreurs qui eussent jamais usurpé le titre de religion; malgré ses invocations perpétuelles à Dieu, il était une idolatrie de la matière, qu'elle s'appelât la force ou la volupté; malgré les vertus sociales de ses sectateurs, il était fondé sur le mépris des hommes. Par là il rentrait dans le droit commun de toutes les religions fausses, et menaçait la civilisation.

Le même peuple qui avait par les armes sauvé le Catholicisme de la violence arienne, le sauva de la violence musulmane.

L'Islam fut vaincu à Poitiers.

Si légitime que fût la victoire, cette défense de la foi par la force laissait toujours le dernier mot à la brutalité des armes. Mais la France au même instant fournissait la preuve des transformations que le Christianisme sait opérer dans l'âme des peuples : la race qui se trouvait la première par la force travaillait à introduire dans le monde un droit supérieur à la force. A Poitiers ce n'était plus la famille de Clovis qui conduisait les Francs. Elle s'était énervée : des maires du Palais avaient charge de continuer les vertus royales, tandis que les princes fainéants gardaient les honneurs. Après Poitiers, entre les descendants de Mérovée et le fils de Charles Martel, la prééminence semblait près de se disputer par les armes. Ainsi avaient été tranchées jusqu'alors les rivalités entre les chefs, et ce moyen devait plaire à la plus guerrière des races. Mais c'était celle aussi qui avait reçu avec le plus de simplicité et d'obéissance la doctrine catholique : elle y avait appris que la force ne suffit pas à créer la légitimité d'un gouvernement. Un scrupule nouveau éveillé en ces barbares d'hier leur révéla que chacun d'eux deviendrait coupable s'il ne se donnait pour maître le meilleur serviteur du bien général, et qu'un tel choix appartenait non pas à l'épée mais à la conscience. Et cherchant le juge le plus capable de reconnaître les vertus qui rendent digne de la première place, ils demandèrent au Pape de les mettre d'accord par son avis. Cette intervention d'un arbitrage pacifique dans les difficultés de l'État, cet appel fait par des hommes de guerre, et dans une société toute violente, au représentant d'une puissance toute morale, furent une première nouveauté. La France ne se contentait pas de défendre le Christianisme contre les ennemis du dehors, elle en faisait la loi de ses institutions nationales.

La dynastie carolingienne, établie sans lutte sur les Francs que la réponse pontificale avait rendus unanimes, ne fut par moins novatrice par la guerre même. On la vit, chose encore inconnue, acquérir des

royaumes non pour les prendre mais pour les donner, on la vit faire des expéditions sans autre intérêt que d'accroître dans l'Europe les chances de la justice et de la paix. La Papauté qui représentait ces grandes causes était dans Rome à la merci de tous ses adversaires. Assurer à la Papauté l'indépendance est l'œuvre de Pépin. Et comme à cette époque il n'y a d'indépendance que dans une souveraineté territoriale, le roi de France donne à la Papauté un domaine temporel, lieu d'asile où l'Église, hors des colères et des corruptions humaines, nommera ses Papes, aura le centre inviolable de son activité, où, même durant les maux qui paralyseraient ici ou là les membres de l'Église, la tête demeurera libre. Et la France, mandataire armée de cet intérêt universel, garantit au Saint-Siège la possession de son domaine. Ce besoin d'assurer contre toute contrainte l'autorité qui représente la vérité et la justice est encore une semence du Christianisme.

Charlemagne est la preuve vivante et magnifique de ce que cette foi nouvelle peut ajouter aux vertus des princes et à leur action bienfaisante. Persuadés que l'Église doit à son caractère surhumain son autorité sur le monde, les prédécesseurs de Charlemagne se sont gardés d'asservir par un contrôle usurpateur la libre action de cette puissance. Elle a enseigné déjà un commencement de respect pour la vie humaine, aboli la polygamie, transformé l'esclavage. Charlemagne s'inspire plus complètement de cet esprit, compare l'idéal de civilisation contenu dans ces principes et l'état présent de la société, mesure la part de perfection que peut supporter la faiblesse des contemporains, ordonne dans ses lois le bien qu'il espère obtenir, et défend cette civilisation. C'est elle qu'il étend par ses conquêtes. Il avait voulu faire mieux qu'un État : une société. La France, l'Italie et presque toute l'Allemagne se trouvèrent unies. Ce n'était ni par la langue ni par les coutumes, qui demeuraient distinctes et soumises au génie particulier de chaque race. Mais ce fut par une intelligence semblable des devoirs communs à toutes les races, et où apparaissait l'unité du genre humain.

L'Église songea à grandir à son tour la puissance qui la servait et employa au profit de Charlemagne cette autorité religieuse dont le roi de France avait respecté l'indépendance et assuré le prestige. Pourquoi, au-dessus des rois ayant charge chacun d'un État, n'y aurait-il pas un souverain chargé de maintenir entre ces États le lien d'une civilisation unique, et représentant de leur bien commun, la civilisation chrétienne? En sacrant Charlemagne empereur, la Papauté voulut donner une origine religieuse à la première des puissances humaines, marquer la révolution

accomplie et, à l'ancien Empire qui prétendait dominer l'Église, substituer un Empire nouveau qui se contentât de la défendre.

Toutefois l'Empire ne pouvait agir que par la force. La force contraint, elle ne persuade pas. Que l'épée s'émoussât, tout l'ordre extérieur garanti par l'épée était détruit, et ces peuples maintenus malgré eux en civilisation comme en esclavage, retourneraient à la barbarie comme à l'indépendance. Cette conquête des consciences et des volontés au profit de la morale et de la civilisation chrétienne ne pouvait être accomplie que par l'Église elle-même. Mais comment l'exercer dans ces contrées tout à coup ouvertes? Évêques et prêtres se devaient aux populations déjà chrétiennes, et les clergés des divers pays étaient retenus par toutes les attaches humaines dans leurs contrées d'origine.

Une fois de plus le besoin créa l'organe. A l'apostolat par les martyrs, à l'apostolat par les docteurs, succéda l'apostolat par les moines.

L'Orient avait à peine entendu glisser leurs sandales et vu passer sous leur bure ces ombres qui disparaissaient du monde, effaçant leur trace. Mais lorsque, dans l'Occident enlevé à l'autorité impériale, le Catholicisme eut à vivre avec les masses envahissantes, les moines comprirent d'une autre sorte leurs devoirs de perfection. Ils persévérèrent dans la retraite, non dans la fuite. Ils avaient moins à craindre de la barbarie et ils avaient des services à lui rendre. Ils établirent leurs clôtures hors de la foule, mais à portée de sa voix : il leur apparut que son éducation devenait une partie de leur sainteté. Dès le ve siècle, quelques couvents avaient offert un asile aux lettres, aux sciences, et à la paix : Lérins avait été une de ces arches où la colombe rapportait le rameau vert, tandis que se choquaient les vagues des inondations barbares. Au vi^e^ siècle parut saint Benoît, et avec lui une règle presque aussitôt reçue dans toutes les abbayes, et une sagesse qui pour des siècles allait soutenir la vie monastique de l'Occident.

Cette vie se partagea entre la prière, l'étude et le travail manuel. Le travail dut assurer la subsistance de la communauté par la culture de la terre. C'est ainsi que furent défrichées les landes, desséchés les marais, mises en valeur les portions infécondes du sol. Les abbayes s'étaient fondées loin des centres : elles devinrent centres elles-mêmes. Des populations encore nomades furent attirées : la vue de la stérilité devenue moisson leur apprit que la meilleure manière de posséder la terre n'est pas de la parcourir en la dévastant, mais de s'unir à elle par une résidence stable et un patient labeur. Elles se fixèrent près des moines, afin d'avoir sous les yeux les exemples qu'elles voulaient imiter, et les moines trouvaient en

elles une autre et plus précieuse culture à tenter. A peine Chrétiens malgré le baptême, ayant gardé encore les mœurs de leurs pères, les barbares ignoraient les institutions nécessaires à la vie sociale ; secourir la pauvreté, soulager la maladie, leur était aussi impossible que d'éclairer eux-mêmes les ténèbres de leur intelligence ; ils restaient vraiment esclaves de toutes les misères humaines. Sur ces misères descendit la charité des moines. L'abbaye, hors de ses clôtures, se prolongea en écoles, en hôpitaux, en hospices pour les lépreux, pour les voyageurs, en asiles où non seulement la science divine, mais aussi les lettres, les arts et les métiers étaient enseignés. Les services publics de l'éducation et de la bienfaisance, dans une société qui n'avait pas même de gouvernement régulier, furent assurés. Ainsi les hommes qui avaient renoncé au monde acquirent une autorité prépondérante sur leur temps. Car l'âme des barbares, violente et simple, passait tout entière dans leurs affections comme dans leurs haines, et elle aima, pour les transformations opérées autour d'elle et en elle, ces hommes qui rendaient toujours des services sans en demander jamais.

C'est cette armée de moines qui donna à l'Église les apôtres des régions à évangéliser. Comme ils cherchaient la plénitude des renoncements, quitter la terre natale et chrétienne, la sûreté des jours calmes, la douceur de la langue maternelle, les cloîtres devenus chers de l'abbaye, et cette accoutumance du cœur si bien définie par le moine de l'Imitation en ces mots : « *Cella continuata dulcessit* », accepter en une seule résolution toutes les épreuves, s'enfoncer en des contrées inconnues, par dévouement pour des races étrangères, s'exposer à toutes les cruautés de la nature et des hommes, fut pour les moines la forme de vertu la plus douloureuse, donc la plus conforme à leur vocation d'héroïsme. C'est par eux que sous Grégoire le Grand, la Grande-Bretagne et les provinces de la Germanie les plus voisines du Rhin avaient été gagnées au Christianisme. Ils suivirent les armées de Charlemagne : en Saxe, une partie des terres leur fut donnée ; ils s'y établirent et, recommençant là l'œuvre qu'ils avaient accomplie ailleurs, enseignèrent les bienfaits du Christianisme à ces peuples qui en avaient éprouvé seulement la force.

Cette concorde de la puissance impériale et de la vertu monastique fait la fécondité du IXe siècle. L'apostolat est la collaboration des deux énergies. C'est l'État qui, par ses conquêtes, montre à la propagande religieuse les chemins à prendre et les régions à évangéliser. Il ouvre le sol avec le fer, elle y jette la semence. C'est l'État qui fournit à la propa-

gande les ressources nécessaires pour agir et durer. La richesse unique de l'époque est la terre. La libéralité des particuliers dote généreusement les moines de biens-fonds, mais c'est dans les pays déjà chrétiens que ces dons se multiplient et ils n'assureraient pas la vie des Religieux dans les contrées encore infidèles. Les souverains seuls offrent là, sur les régions qu'ils viennent de conquérir, de vastes domaines, parfois des provinces entières aux Religieux dont il faut attirer le zèle et assurer la vie. Les principautés ecclésiastiques de l'Allemagne, encore survivantes à la fin du siècle dernier, n'avaient pas une autre origine. Et tout semblait, comme cette richesse, établi pour des siècles.

VI

Mais une fois encore le reflux succéda au flux, et le reflux emporta autant d'espérances que le flux en avait amenées.

L'Occident s'est uni, l'Orient se sépare. Les empereurs grecs avaient vu avec jalousie une grande puissance naître en Gaule et s'étendre. Le titre impérial qu'elle vient de prendre menace les souverains de Byzance jusque dans les régions encore sous leur sceptre. La Papauté n'a constitué par un premier acte que la moitié du pouvoir destiné à la défendre ; comme il n'y a qu'un Pape il ne doit y avoir qu'un Empereur; elle complétera un jour l'œuvre, au détriment des Césars ses maîtres, et au profit de parvenus dociles. La même jalousie qui inquiète les empereurs agite les Patriarches. Accoutumés à se croire les premiers dans l'Église parce qu'ils reçoivent le reflet le plus proche de la majesté impériale, ils détestent l'éclat grandissant d'une Papauté qui les éclipse.

L'élévation de Photius au patriarcat par la volonté de l'Empereur seul, et malgré les règles canoniques, ligue en 857 les deux pouvoirs contre Rome. Une querelle sur le mystère du Saint-Esprit prête un prétexte théologique à des ambitions tout humaines. La fissure mit deux siècles à s'étendre, jusqu'au jour de 1059 où le souffle des mêmes sophismes dans la bouche de Michel Cérulaire suffit à achever la rupture des Églises. Elle enlevait au Catholicisme le tiers de ses fidèles et rétablissait les religions nationales que l'Évangile avait abolies.

Et au moment où l'Orient se séparait par peur de l'Occident, l'Occident perdait l'unité puissante qui avait causé ces alarmes.

Les premiers Carolingiens étaient de grands hommes. L'Église avait fait la couronne impériale à leur mesure. Mais les grands hommes ne sont

qu'une courte prodigalité de la nature. Comme ces fils qui coûtent la vie à leur mère, ils épuisent la race dont ils sortent. Celle qui venait de produire Charles Martel, Pépin et Charlemagne avait droit au repos et à la décadence. Des princes entre lesquels fut partagée la succession de Charlemagne, l'un continua à porter le titre d'empereur. Pour qu'il continuât à veiller sur les intérêts généraux de la Chrétienté, il lui aurait fallu la science de commander, et aux autres princes la vertu d'obéir. Elles manquent à la fois. L'incapacité des princes est une provocation à la révolte des sujets. Les seigneurs s'adjugent comme propriétés personnelles les fiefs où ils vivaient jusque-là comme fonctionnaires amovibles du prince. L'Empire, symbole d'unité, demeure sans titulaire comme une fonction inutile. Les rois que la France, la Germanie, l'Italie se donnent par habitude et par un pressentiment de nationalité sont les premiers de ces révoltés et n'ont d'autorité que sur leur domaine particulier. L'idée d'ordre dans l'étendue est vaincue par l'idée d'isolement et d'orgueil. C'est Babel, et après l'espoir commencé d'un vaste édifice, l'oubli du plan commun, la confusion des langues et la dispersion des ouvriers.

Ce régime devient surtout funeste à l'Église. Comme la souveraineté se confond avec la propriété, le pouvoir s'arrête aux limites du fief, son possesseur n'est accoutumé par l'exercice de ses droits qu'à l'intelligence égoïste des intérêts privés. Or ces intérêts se trouvent contraires à ceux de l'Église. Les duchés, les comtés, les baronnies ont leurs étendues mêlées à celle des évêchés et des abbayes que la foi du temps a richement dotés. Elle subsiste assez forte chez les seigneurs pour qu'ils ne songent pas à déposséder les dignitaires de l'Église. Mais ils prétendent les choisir en vertu de l'hégémonie territoriale et par là concilier la cupidité avec la conscience. Ils destinent ces honneurs lucratifs à leurs fils cadets ou à leurs proches et ils ont sur le clergé et les moines assez de prises pour imposer ces candidatures. Ceux qui ont été ainsi promus par une influence tout humaine aux dignités ecclésiastiques ne sont pas les meilleurs juges des vertus nécessaires au sacerdoce. Ils distribuent à qui leur ressemble les bénéfices inférieurs. Le désir de trouver là un gain incite certains seigneurs et certains prélats à vendre les dignités religieuses que d'autres, non moins simoniaques, briguent pour le profit. Ceux qui désirent l'argent aiment les joies qu'il donne, le luxe de la table, des vêtements et des habitations, le jeu, la chasse, la guerre. Et comme toutes ces passions se prêtent main-forte, des clercs adonnés à une vie de laïques se sentent incapables de la vertu qui a besoin de s'appuyer sur toutes les autres et les conserve, la chasteté. Le joug du célibat devenant

trop lourd, les évêques et les clercs irréguliers, pour changer leurs faiblesses en droit, soutiennent que le mariage des prêtres n'a jamais cessé d'être légitime. Le sacerdoce incontinent et voluptueux vole à l'Église les ressources qui seules à cette époque dotent les services publics de la civilisation, et perd sur les peuples son autorité morale. La décadence religieuse est aussi rapide, aussi profonde que la décadence politique.

Il appartient à la Papauté de veiller sur les vertus du sacerdoce. Mais la Papauté dans ses propres États devient impuissante à prévenir l'usurpation des intérêts humains qui attentent à la liberté de l'Église et même de son chef. Faute du défenseur armé qui veillait naguère sur elle, le patrimoine reconnu au Saint-Siège par les grands princes est morcelé par les petits seigneurs qui se sont rendus indépendants. Jusque dans Rome quelques maisons patriciennes disputent le pouvoir aux pontifes, et parfois tuent les papes qui leur déplaisent et, pour qu'ils ne déplaisent plus, les prennent dans leur propre famille.

Au milieu de cette anarchie cependant, une race de princes semble s'élever en Allemagne. L'un d'eux, Othon, sollicita du Pape la couronne impériale, et sut si bien mêler les promesses aux menaces, que le Pape subit la contrainte avec l'espoir de s'assurer la protection, et rétablit au profit du prince allemand la dignité impériale en 962.

Mais en passant sur une tête germanique cette dignité changea de nature. Pour les Carolingiens, l'Empire avait été un mandat confié librement par l'Église au prince le plus capable de défendre l'avantage commun de la société. Pour les souverains germaniques, l'Empire devient un instrument de domination au profit de leur famille. Eux, comme les seigneurs féodaux, prétendent changer le mandat personnel en appropriation héréditaire. Leur ambition n'est pas d'accroître les prérogatives de l'autorité pour substituer à l'anarchie un ordre civilisateur; ils veulent accroître l'étendue des régions sur lesquelles ils seront suzerains. Pourvu que l'armée des vassaux leur soit obéissante pendant la guerre, peu importe de quelle façon elle exploite ses domaines et usurpe les dignités de l'Église, durant la paix. Pour soutenir et reconnaître le zèle, il faut à l'Empereur lui-même des récompenses à distribuer : l'investiture des seuls fiefs qui ne soient pas héréditaires, les évêchés et les abbayes, assure à l'Empereur, avec la fidélité de ses créatures, l'argent et les soldats que les terres ecclésiastiques peuvent fournir. Et pour que cette mainmise sur le sacerdoce ne soulève pas les protestations du Pape, il faut que la Papauté elle-même tombe sous la dépendance de l'Empereur, que les empereurs choisissent les papes. L'œuvre sera parfaite quand la puissance maté-

rielle de l'Église en Allemagne et sa puissance morale dans l'univers travailleront à établir partout la suprématie des princes allemands.

Dès le premier de ces empereurs, ces nouveautés s'affirment audacieuses et impatientes. Le Saint-Siège résiste; Othon, un an après son couronnement, s'empare de Rome, dépose le Pape qui l'a sacré empereur et se fait reconnaître par un concile d'évêques, amenés avec ses bagages, toutes les prérogatives qu'il revendique. Avant la fin du xe siècle, l'usurpation des empereurs est si bien établie qu'ils n'ont plus besoin de désigner eux-mêmes les candidatures au Saint-Siège. Ils se reposent de ce soin sur une famille de petits seigneurs dévoués à leur cause dans la campagne romaine : les comtes de Tusculum deviennent les grands électeurs de la Papauté. Ils y élèvent un des leurs en 1012, son frère en 1024, et, en 1033, le neveu de celui-ci, qui devient, à onze ans, le pape Benoît XIV. Le gouvernement de l'Église universelle est attaché comme un bénéfice accessoire à un petit fief. L'Empire germanique, au lieu de défendre l'Église, l'asservit, et la corruption gagne l'autorité établie pour préserver toutes les autres de corruption.

Sous cet assaut de toutes les violences humaines, l'Église pourtant ne succomba pas. Elle trouva le remède en elle-même, en une force intérieure et toute morale.

Tandis que le pouvoir se dispersait partout ailleurs, il se concentrait dans la société monastique. En 909, le duc Guillaume, souverain d'Aquitaine, donnait à un Bénédictin bourguignon, pour y former un monastère, le domaine et le village de Cluny, que la charte de fondation affranchissait « de toute puissance séculière, fût-ce royale, et de toute puissance ecclésiastique, sauf celle du Souverain Pontife ». Au moment où, séculières et même ecclésiastiques, les puissances menaçaient la liberté de l'Église, la société de ces Religieux se trouva soustraite à toutes les influences corruptrices. La sainteté de son premier chef, rendue plus éclatante par le contraste avec la vie d'autres abbés, attira sur Cluny l'attention. Le spectacle du mal produit ce bien qu'il rend la vertu plus chère aux bons. Les couvents qui désiraient pratiquer la perfection religieuse adoptèrent très vite ces « coutumes de Cluny », et non contents de se soumettre à ses règles, ils se soumirent à son chef. Des abbés en grand nombre se subordonnèrent à l'« Archi-Abbé », qui réunit presque toute la famille monastique sous son bâton pastoral. Au moment où la solidarité chrétienne était brisée par l'anarchie des égoïsmes particuliers, où le clergé même des diverses contrées se sentait le captif de la terre et des pouvoirs politiques, une immense société de Religieux répandus en France, en Alle-

magne, en Angleterre, en Italie, assembla des hommes de tous les pays, de toutes les conditions, sous le pouvoir d'un seul Religieux qui ne dépendait d'aucun pouvoir humain. Dans le morcellement féodal, l'ordre bénédictin reconstitua la puissance unitaire de l'Église.

Le premier bienfait que la discipline de cette armée assura au monde fut la continuation de l'apostolat dans les contrées encore païennes de l'Europe. Grâce aux Bénédictins, même dans les jours les plus sombres de ce xe siècle que l'Église a appelé son « Age de Fer », ni les enseignements, ni les souffrances qui forment la propagande ne furent interrompus, et la conquête catholique se poursuivit.

En même temps que ces moines suppléent le sacerdoce, ils le réforment. Contre les désordres de l'argent et les désordres de la chair, une réprobation ardente, continue, retentissante, s'éleva de Cluny. Recueillie et répétée par tous les monastères que Cluny gouvernait, elle retentit à la fois dans toute l'Europe, inspira les prédications, les écrits, les entretiens, et créa une opinion publique, l'opinion des exemplaires, des désintéressés et des bienfaisants.

Quand fut ébranlé dans les consciences le régime d'iniquités qui gouvernait encore les faits, les moines virent que l'heure venait d'apporter leurs conseils et leur force à la Papauté elle-même. En 1048, l'empereur d'Allemagne, honteux de l'abaissement où elle est tombée, croit porter remède au mal en choisissant lui-même un Souverain Pontife; il nomme un évêque irréprochable. Celui-ci, en se rendant à Rome, passe par Cluny. La vérité l'y reçoit, qui est envers les grands la forme la plus utile du respect. On lui montre l'état de l'Église, la décomposition que le concubinage et la simonie accélèrent, le devoir qui s'impose au Pape de combattre l'un et l'autre. On ne craint pas d'ajouter qu'un pape ne saurait les combattre s'il leur doit la tiare. Lui-même, appelé à la chaire de saint Pierre par le décret d'un prince, n'est que le bénéficiaire de l'usurpation impériale sur la souveraine magistrature de l'Église, et va continuer l'asservissement de la puissance spirituelle. Pour entreprendre la réforme du sacerdoce et de l'épiscopat, la Papauté doit se délivrer d'abord elle-même.

Léon IX était digne d'entendre ce langage. Il emmène, symbole vivant de l'alliance entre la papauté et la force monastique, un Religieux de Cluny, Hildebrand, futur inspirateur de cinq pontificats. Leur brièveté insolite multiplie les occasions de reprendre ce qui a été indûment enlevé à l'indépendance du Saint-Siège. Une habile collaboration avec les circonstances écarte tour à tour l'ingérence impériale, puis l'autorité qui sous le

nom de « clergé et peuple romains », était usurpée par les factions italiennes : la nomination des papes est, à dater de 1058, confiée aux cardinaux. A mesure que ces papes deviennent plus libres, ils deviennent plus réformateurs. Les conciles tenus par eux ou sous leur inspiration dans toute la Chrétienté frappent les clercs scandaleux et défendent contre l'aristocratie féodale l'indépendance de l'Église. La rapidité du mouvement qui ramène au devoir la plus grande partie du sacerdoce, oblige les souverains germaniques à entamer la lutte s'ils veulent trouver encore des auxiliaires parmi les favoris ambitieux de bénéfices ecclésiastiques et parmi les clercs incapables de renoncer au concubinage. Avec l'empereur Henri IV, la piété sincère qui tempérait, au moins par instants, les cupidités de ses prédécesseurs, a disparu : la logique du pouvoir qu'ils avaient établi court à sa conséquence, la libre disposition de toutes les charges ecclésiastiques par l'Empereur dans ses États. Mais, en 1075, Hildebrand devient Grégoire VII, et avec lui la logique du devoir religieux court à la résistance inflexible. C'est la guerre violente et décisive. Henri IV a des armées pour prendre Rome, des évêques pour condamner le Pape, le trésor des biens ecclésiastiques pour payer la lutte. Soutenu dans ses prétentions contre l'Église par tout ce qui reste de vices dans le clergé, il chasse le Pape, le dépose, suscite cinq anti-papes et un schisme de vingt-trois ans. Grégoire VII n'a que sa force morale ; elle se borne à retrancher de l'Église mystique ceux qui le mettent hors de sa ville et de ses domaines. Mais il est, même exilé, partout présent par ses légats, par ses lettres, par ses sentences, par l'épiscopat en majorité soumis, par les couvents où sa volonté a droit d'asile et d'où elle pénètre toute la Chrétienté. Et ce sont les armées qui se débandent, les évêques rebelles qui se lassent, les princes électeurs qui ne veulent plus pour chef un ennemi de l'Église. Après Grégoire VII, Victor III, Pascal II, Calixte II, comme Hildebrand moines en qui se perpétue l'esprit de Cluny et que le dévouement de Cluny continue à servir, achèvent la victoire. L'Empire est contraint de signer en 1122 la paix de Worms. Les dignités ecclésiastiques seront conférées par l'Église seule, et le prince, pour s'assurer les droits régaliens, l'impôt et le service militaire, investira seulement des terres jointes à ces dignités les titulaires qu'il n'aura pas choisis. Un article du traité prohibe le mariage des clercs. Et la maison de Saxe, épuisée par la lutte, au lieu de garder ce qui appartenait à l'Église, perd ce qui appartenait à elle-même : l'Empire passe à une autre famille que l'Église choisit.

VII

La victoire de l'Église était autre et plus grande que son premier dessein. En faisant l'Empire, l'Église avait voulu instaurer un pouvoir qui appliquât à la conduite des sociétés, à l'aide de moyens préférés par lui, les préceptes du Christianisme. L'Empire avait employé sa puissance à combattre l'Église, l'opinion des peuples et des princes avait aidé l'Église à vaincre l'Empire. Plutôt que de n'être pas gouvernée selon les principes chrétiens, la société se plaçait sous l'autorité directe des papes. Cette universelle sollicitation mit l'Église en demeure d'établir dans le monde l'ordre meilleur qu'elle prêchait. La Papauté ne recula pas devant la tâche, et durant deux siècles elle va exercer l'apostolat par le gouvernement.

Le mal de cet âge est la violence, que le morcellement de l'autorité entre les seigneurs féodaux aggrave.

Contre la violence l'Église entama la lutte. Elle commença par proscrire absolument les guerres privées. C'est de la générosité française qu'elle espéra obtenir d'abord la « paix de Dieu » : mais, même en France, cette paix perpétuelle imposait aux mœurs un trop complet sacrifice. Du moins l'Église put-elle établir la « trêve de Dieu ». Du vendredi soir au mardi matin, toute agression sera interdite : c'est la moitié de la semaine. Puis l'Église obtient que l'Avent et le Carême, les grandes fêtes, jours plus religieux, ne soient pas profanés par les haines des Chrétiens : voilà les deux tiers de l'année soustraits aux entreprises violentes. Ce n'est pas assez. Il y aura des lieux d'asile que la guerre même respectera : les églises et leurs portiques, les abbayes, les croix, alors si nombreuses. Ce n'est pas assez. Il y aura des personnes qui ne pourront pas être inquiétées : les laboureurs à la charrue, les bergers avec leurs troupeaux, les marchands avec leurs bagages. Des approches successives investissent la brutalité du siècle ; elles sont assez patientes pour que, ayant à chaque fois peu à céder, elle ne rompe pas le cercle par sa révolte ; elles sont assez continues pour qu'enfin dans l'étroit espace elle étouffe. L'œuvre est définitivement faite à la fin du XIe siècle. Ces concessions, obtenues l'une après l'autre, peuvent être transformées en règles générales par Urbain II, et, au concile de Clermont, l'Europe féodale jure de les observer.

La violence, même dans les jours qui lui sont laissés, cesse d'être abandonnée à ses pires excès. L'Église sait tourner au profit du droit et

de la paix les instincts batailleurs de l'époque. A travers une Europe privée de force publique et où chaque seigneur, quoi qu'il fît, n'avait rien à craindre sur ses domaines, l'Église lance la chevalerie, d'origine encore française, le premier des ordres militaires. Elle oblige par la piété des serments ces « redresseurs de torts », qui prennent leur épée sur l'autel, à employer uniquement leur force à la protection des faibles; elle entretient la fidélité de cette gendarmerie héroïque en demandant à l'opinion générale, pour cette vertu désintéressée, la récompense immatérielle de l'honneur.

La violence a envahi jusqu'à la justice. Les épreuves judiciaires et la torture donnent, même à l'heure et à la place qui devraient être au droit seul, l'avantage à la force du corps. L'Église défend qu'on tente Dieu par ces « jugements » barbares, elle interdit la torture, qui n'a jamais été en usage dans les tribunaux ecclésiastiques; elle veut que la vérité se prouve par titres, aveux ou témoins.

Si elle n'obtient pas aux serfs une liberté immédiate qui, sans terres, eût été mortelle pour eux, elle fait de leur attache à la glèbe une garantie, elle obtient qu'ils ne pourront être acquis sans le sol, ni séparés de leur famille, que leur travail leur créera des ressources personnelles, transmissibles à leurs héritiers naturels, et, par la constitution de cette épargne qui plus tard devait leur servir à acheter leur liberté, puis la terre, elle prépare la lente métamorphose du serf en paysan. Le respect qu'elle enseigna pour la femme, le culte à la fois passionné et chaste que l'être de rudesse et de force voua à l'être de faiblesse et de grâce, donnèrent à la fois à la famille sa dignité et à la vie sociale un charme tout nouveau. Au milieu de ses plus rudes batailles, le plus inflexible des Pontifes trouvait du temps pour semer la douceur. Les naufragés étaient considérés comme un butin sur toutes les côtes : Grégoire VII ordonna qu'ils fussent respectés eux et leurs biens.

Enfin, pour dompter l'orgueil de la force brutale, l'Église travaille à étendre et à élever l'intelligence. Le savoir, recueilli par les clercs, est plus que jamais distribué par eux, et toutes ces sciences viennent se rattacher à la science suprême, célèbrent leur auteur, s'honorent de leur sujétion, reconnaissent leurs limites, et plus la pensée monte, plus elle se sent rapprochée de la foi. Au-dessus des écoles, aussi nombreuses dans chaque contrée que les églises et les couvents, quelques grands foyers sont allumés par l'Église, ce sont les universités : à Bologne le droit, à Salerne la médecine, à Paris la théologie et les arts, attirent les hommes doctes de tous les pays, les accoutument à se sentir frères non seule-

ment par la foi, mais par l'intelligence, et servent l'unité de la civilisation.

Il ne s'agit pas seulement de former à cette civilisation les peuples conquis au Catholicisme, il s'agit de la répandre sur les peuples qui ne le connaissent pas encore ou qui sont séparés de lui. Non moins que l'apostolat intérieur, cet apostolat extérieur occupe les papes. Alors ils conçoivent leur plus vaste dessein. L'Islam était toujours maître de l'Espagne, et, s'il ne tentait plus de passer les Pyrénées, c'est par le Bosphore qu'il menaçait de rentrer en Europe. Les papes considérèrent qu'arrêter l'Islam, devenir conquérant contre lui, lui reprendre les Églises d'Afrique et d'Asie Mineure détruites par la violence, accroître par le retour de ces familles rachetées la communauté des races chrétiennes, était le devoir et l'intérêt du Catholicisme.

La politique non moins que la foi leur conseillait l'entreprise. Ils avaient par leurs institutions civilisatrices imposé de permanents sacrifices à l'aristocratie militaire qui trouvait plus lourde l'épée au fourreau et un jour ou l'autre, lasse d'une paix sans gloire ni gain, succomberait à la tentation de la guerre. En ouvrant à ces ambitions l'étendue immense des pays occupés par l'Islam, les papes affermissaient la paix de l'Europe, ils offraient aux princes et aux grands aventuriers la chance de se créer des royaumes en délivrant les peuples. Ceux-ci ne contesteraient pas les droits de leurs sauveurs à leur obéissance, les Musulmans subiraient la loi du fer comme ils l'avaient imposée, peu à peu ils comprendraient que la civilisation de leurs vainqueurs était la bonne, et l'Islam, comme un fleuve tari, retournerait se perdre dans les déserts où il était né.

Quelle destinée s'ouvrait au monde si, dès le XIIe siècle, la Méditerranée fût devenue la route sûre entre l'Europe, l'Asie et l'Afrique chrétiennes, si le commerce fût devenu la seule rivalité des peuples qu'il aurait unis, si l'ambition humaine, par delà le littoral civilisé des continents encore inconnus dans leur profondeur, eût employé à explorer leurs richesses et à civiliser leurs multitudes les énergies des combattants et des pacificateurs!

Deux siècles et huit croisades se succédèrent sans épuiser l'influence de la Papauté ni la générosité de la France, qui fut le soldat de cette lutte Les premiers résultats prouvèrent que le succès était possible. Elle échoua par la faute de l'empire grec et de l'empire allemand.

Les Grecs avaient appelé à l'aide les Catholiques contre les Musulmans. Secourus, ils se demandèrent s'ils avaient plus à craindre leurs ennemis ou leurs libérateurs. La victoire de l'Islam était la fin de leur empire, la victoire de la croix était la fin de leur schisme ; ils ne tenaient

pas moins à leur croyance qu'à leur pouvoir. Ils garderaient l'une et l'autre tant que les succès de la guerre demeuraient balancés : maintenir cet équilibre, en s'abstenant toujours de se joindre aux croisés et parfois en les trahissant, fut toute la politique des Grecs.

Néanmoins ces perfidies et ces représailles de l'Orient fussent demeurées impuissantes, si l'entente eût régné dans l'Occident. Cette entente manqua par la faute de l'Allemagne. Les croisades trouvèrent dans les empereurs, au lieu de chefs, des obstacles. Elles ne pouvaient réussir que si les princes occupés en Orient avec leurs forces étaient certains d'une paix inviolée en Europe. Et il appartenait aux empereurs de garantir cette paix. Or, ce sont eux qui la rompirent. Une bassesse originelle de convoitises leur fit voir dans cet exode de l'Europe armée l'occasion d'usurper la maison vide. Cette permanente et traîtresse ambition ne fit pas échouer seulement la délivrance de l'Asie et de l'Afrique chrétiennes, elle ruina tout l'ordre et l'unité de l'Europe. Le chef d'une institution comme l'Empire ne trahit pas en vain la mission qu'il a reçue : son exemple devient corrupteur. Ses tentatives de conquêtes sur des pays qu'il devait préserver contre les injustes attaques, accoutumèrent les princes à se défier, leur donnèrent la tentation d'imiter le plus grand d'entre eux. Il déchirait le pacte social, car si pacte social exista jamais, ce fut au moyen âge entre les États chrétiens.

Mais tandis que l'apostolat par la force s'émoussait aux égoïsmes des calculs humains, l'Église dirigeait elle-même un autre apostolat, celui de la persuasion. Les croisades avaient valu au Catholicisme dans tout l'Orient un prestige extraordinaire. Les Musulmans, bons juges du courage, méprisaient moins une religion qui avait de tels soldats, et les Catholiques ou les jougs obtinrent plus de liberté pour la foi. Les Églises orientales avaient pris conscience de leur petitesse et de leur caducité en face de son unité puissante. Par les voies nouvellement ouvertes la vérité pouvait pénétrer loin. Pour la porter, saint François en 1208 et saint Dominique en 1215 fondaient deux ordres religieux. Ils se répandirent aussitôt en Terre Sainte, où les Franciscains commencèrent leur garde héroïque autour du Saint-Sépulcre, et les Dominicains l'évangélisation des chrétientés dissidentes. De la Mésopotamie les chemins de l'Inde étaient proches, la Perse voisine, et derrière apparurent, comme les vagues mouvantes de la pleine mer, les fédérations des peuples tartares.

L'Europe jusque-là ne connaissait d'eux que leurs invasions. Au commencement du XIIIe siècle Attila avait paru renaître en Genghis. La mer

humaine ne se retira qu'après avoir submergé les plaines russes, la Pologne et la Hongrie. Et l'Europe qui s'épouvantait de cette puissance destructrice n'en contemplait pas même la moitié. De l'Asie centrale, « le toit du monde », la race tartare avait roulé avec une égale force à la fois sur toutes les pentes. Ainsi s'étaient formés, sous Genghis, un immense empire, et, après lui, une fédération de royaumes à peu près indépendants, mais alliés les uns aux autres, tous subordonnés à un souverain, le grand Khan. Cette organisation de barbares ressemblait fort à celle que l'Europe s'était donnée par l'établissement du Saint-Empire. Et eux aussi prétendaient à la primauté dans l'univers.

L'Église seule, même avant le XIIIe siècle, avait tenté de nouer des relations avec cette race. L'Église seule savait que du Ve au VIIIe siècle la doctrine nestorienne avait eu une période d'expansion puissante vers l'Inde et vers la Perse ; que, fort supérieure aux idolâtries de ces peuples, elle y avait fait des progrès, et de proche en proche s'était propagée chez les Tartares ; que certains de leurs Khans gardaient un clergé nestorien à leur cour et passaient pour avoir eux-mêmes reçu le sacerdoce. Mais, soit impuissance de l'erreur à vaincre l'erreur même plus grossière, soit servilité des prêtres nestoriens, il s'était fait entre l'idolâtrie et le Christianisme une pénétration réciproque où l'erreur s'était épurée et l'hérésie corrompue. Innocent IV comprenant qu'il fallait, pour la sûreté de l'Europe comme pour la civilisation de l'Asie, faire chrétiens les Tartares leur envoya coup sur coup plusieurs ambassades de Franciscains et de Dominicains.

La prétention des Tartares à dominer la terre trouvait en Asie même un obstacle, la puissance de l'Islam. L'entreprise de l'Europe contre lui favorisait donc leurs intérêts : les avances de la Papauté leur avaient donné la pensée d'une entente. Ils la proposèrent en 1249 ; saint Louis reçut à Chypre, où il préparait sa croisade, des ambassadeurs tartares. Ils l'engagèrent à attaquer l'ennemi commun en Égypte, tandis qu'eux-mêmes le combattraient en Asie. Ce rapprochement pouvait être le début d'une grande œuvre politique et religieuse. Rivaux des Turcs et alliés des Francs, les Tartares avaient double raison pour détester l'Islamisme et adopter entièrement la religion du Christ, qu'ils commençaient à connaître. Et l'Asie civilisée à son tour par leur puissance eût apporté les immensités de ses races et de ses ressources à l'unité chrétienne. Nul à l'égal de saint Louis n'était digne de comprendre l'importance d'un avenir où les croyances immortelles et le bonheur humain étaient solidaires. L'échec de son expédition en Égypte ne le rendit que plus désireux de maintenir

l'amitié avec les Tartares. Ceux-ci accomplirent en 1258 l'entreprise qu'ils avaient annoncée. Un petit-fils de Genghis, Houlagou, qui avait pour sa part la Perse, ruina en Asie Mineure la puissance des kalifes et prit Bagdad. En même temps, son frère Koublaï, qui dominait le centre de l'Asie, en conquit l'Orient. L'Asie, sauf l'Inde, fut tartare, et Koublaï, par l'extension de sa conquête, se trouva à la fois chef de tous les Khans et fondateur de la dynastie tartare en Chine. La Chine était encore inconnue en Europe. Le Vénitien Marco Polo, poussé par l'audace des voyages jusqu'à ces régions, revint après plusieurs années révéler à l'Occident la contrée la plus vaste et la plus peuplée du vieux monde. Il donna la vision d'un empire énorme où les États ne semblaient pas tenir plus de place qu'en Europe les provinces, où toutes les religions connues avaient des sectateurs, où aucune n'avait à redouter nulle persécution d'un prince humain, sage, instruit; où par suite le champ ouvert aux conquêtes de la vérité chrétienne était comme infini. Les papes ne pouvaient méconnaître quelle influence aurait pour l'avenir de l'Asie et du monde la conversion d'un tel prince : ils députèrent auprès de lui des Frères Mineurs et Prêcheurs, qui furent là, comme ils étaient presque partout à cette époque, à la fois ambassadeurs et missionnaires. Et précisément parce que la puissance pontificale représentait alors non seulement la plus grande des forces morales, mais la plus puissante des forces politiques, précisément parce que l'entente avec le Pape était la condition et le commencement de toute amitié avec l'Europe, Koublaï accueillit avec distinction les envoyés du monde chrétien. La Chine s'ouvrit à l'Évangile. Les premiers travaux furent d'autant plus faciles que l'autorité publique ne se montrait pas contraire. Bientôt elle devint protectrice. En 1289, Koublaï autorisait le Franciscain Jean Montecorvino, légat du Pape, à ériger une église dans la capitale Khan-Baleck, ancien nom de Pékin. La faveur s'accrut à ce point qu'en 1306 le légat obtenait l'autorisation d'élever une seconde église, « à un jet de pierre » du Palais impérial. En 1307, Clément V pouvait ériger l'église de Khan-Baleck en métropole, et, sous l'autorité de Montecorvino comme premier archevêque, sacrer sept évêques franciscains pour lui servir de suffragants ; preuves des progrès faits par le catholicisme jusque dans ces extrémités du monde alors connu.

Le XIII[e] siècle fut donc l'un des plus féconds pour la propagande. Il le fut par le nombre des Religieux qui la répandirent, il le fut par l'étendue des régions où elle pénétra, il le fut par la multiplicité des luttes entreprises avec succès contre les hérésies et le paganisme. L'influence pontificale, qui dominait la société humaine, mettait la force des pouvoirs

publics au service de la foi et accréditait, auprès des nations les plus lointaines le Catholicisme par tout le prestige de l'Occident, donna à toutes les entreprises religieuses un élan, une confiance, une solidité jusque-là inconnues. L'autorité du Christianisme sur les peuples d'Europe et sa diffusion parmi les peuples d'Asie grandirent comme deux manifestations de la même force, et furent les caractères dominants de la seule époque où sur les différences de race et les diversités d'intérêt ait régné l'unité du devoir.

Proclamée à la fin du XI[e] siècle au concile de Clermont qui établit la « Paix de Dieu », cette unité se maintient solennellement, en 1245, au concile de Lyon contre des adversaires intérieurs, l'égoïsme et l'orgueil des princes catholiques, et par la déposition de l'empereur Frédéric II qui menaçait, au lieu de le défendre, l'ordre chrétien; elle contempla sa victoire en 1274 à ce second concile de Lyon qui vit se joindre aux représentants des princes catholiques les ambassadeurs de l'empereur grec Paléologue, et les envoyés de l'empereur tartare. L'empereur grec s'était rétabli : il avait attendu que les Latins fussent, faute de renforts, réduits à quitter la place, et il était rentré, dès 1261, dans Constantinople abandonnée par eux : mais il craignait de n'avoir recouvré son trône que pour le reperdre. Le désir d'un accord militaire avec les Latins l'aidât-il à penser comme eux sur la procession du Saint-Esprit, le résultat n'était pas mince pour la république chrétienne d'avoir obtenu que tout l'orient de l'Europe entrât avec elle en union de croyances, d'intérêts, de conduite, et ce n'était pas payer trop cher d'une lutte nouvelle contre l'Islam le bienfait de cette concorde. Et pour rendre cette guerre contre les Turcs moins onéreuse, plus courte et plus décisive, il suffisait de la concerter avec l'empereur tartare qui par son ambassade proposait contre eux une alliance. Leur écrasement était certain, le jour où la chevalerie européenne aurait à son service les réserves d'hommes qui lui faisaient défaut en Asie et que l'Asie elle-même s'offrait à fournir inépuisables. Et une communauté de lutte et de victoire avec les races tartares déjà imprégnées de notions chrétiennes était la propagande la plus universelle et la plus retentissante qui pût être faite auprès d'elles en faveur du Catholicisme La conséquence dernière de l'autorité prise par la Papauté sur l'Europe était l'établissement de la civilisation en Asie.

VIII

Pourtant cette autorité politique touchait à son terme. L'homme se lasse de tout ce qui dure, fût-ce le bonheur. Un tel gouvernement n'avait pu s'établir et ne pouvait se perpétuer que par l'unité des esprits : cette unité avait sa loi dans les enseignements de l'Église, sa sanction dans les contraintes de l'État contre les dissidents. Ce concours des pouvoirs humains usa la théocratie en la servant. L'Église cherchait la vérité avec tout le scrupule de la conscience, l'État prêtait main-forte avec les brutalités des répressions matérielles, et parfois cette main laïque se trouvait dure, partiale, haineuse, cupide, et sur les œuvres qu'elle accomplissait laissait des traces d'inutiles violences. L'Église porta la peine des excès commis par les hommes d'État les hommes d'épée, les hommes de loi, dans la défense de sa cause. On ne voyait pas le tort que les doctrines réduites par eux au silence auraient fait au monde si elles fussent restées impunies, on voyait les sectateurs de ces croyances pâtir dans leurs biens et dans leurs corps pour des erreurs de pensée, et parfois ces souffrances parurent cruelles. Nul événement ne prépara cette révolte de miséricorde comme la guerre des Albigeois. Là c'est à toutes les cruautés de la foule, à toutes les fureurs des armées, à toutes les ambitions des princes qu'on vit confiée la cause de Dieu, et l'erreur fut noyée dans le sang d'un peuple. Alors la Chrétienté sentit un scrupule : elle ne douta pas de son droit et de son intérêt à maintenir l'unité de foi ; mais elle douta que la contrainte fût le moyen efficace de parvenir à cette unité. Elle eut obscurément conscience que, tous les partisans d'une erreur eussent-ils la bouche à jamais fermée par la mort, si l'erreur n'a été transpercée à mort elle-même par le rayon d'une vérité contraire, cette erreur garde sa puissance d'illusion, son aptitude à séduire de nouvelles victimes, et que le repos du monde est précaire. L'Église seule pouvait pourvoir à sa véritable sécurité en dépensant plus de force persuasive que ses adversaires n'avaient d'obstination et de malice. Et les âmes mystiques reconnurent dans l'Ancien Testament où tout avait été figure, l'image de l'Église, cette arche d'alliance confiée aux prêtres seuls, et qu'eux exceptés, nulle main humaine ne pouvait toucher sans profanation.

En même temps s'élevaient certaines défiances contre l'Église elle-même. Partout où il y avait apparence qu'elle eût dépassé les limites de son domaine, les intérêts entamèrent avec elle leur procès en bornage.

Adhérant aux vœux des peuples, législatrice de leur jeunesse barbare,

l'Église avait de son droit formé le leur. Les légistes se crurent assez de savoir pour tracer eux-mêmes des règles à leur temps et à leur pays. La restauration du droit romain n'eut pas de plus ardents propagateurs : il les faisait indépendants du droit canonique. Comme la loi romaine en son dernier état donnait omnipotence au prince, il fut aisé de gagner les grands seigneurs et surtout les monarques au droit qui leur reconnaissait le plus de droits.

Enhardie à chercher hors de l'Église la vérité, même en ce qui touche la justice, l'intelligence humaine devait avoir moins de scrupules encore à chercher seule d'autres vérités qui n'avaient pas de liens visibles avec la religion. La science ne vit pas seulement de discipline dans les traditions, elle vit aussi d'indépendance dans les recherches successives. Quand, par des découvertes incessantes, l'étude de la nature et des corps eut fait du savoir un devenir perpétuel, l'intelligence prit foi en elle-même. Sans se croire hostile à l'autorité de l'Église, elle fut moins souple. Le sacerdoce lui-même ne respira pas en vain cette indépendance. Les doctrines de Rome, jusque-là reçues partout sans conteste, furent examinées par le clergé de chaque pays, et dans les universités se préparèrent ces maximes et ces traditions des Églises nationales qui contenaient un germe de schisme ou d'hérésie.

Cette émancipation de l'autorité politique, de l'autorité judiciaire et de l'autorité enseignante n'était que l'émancipation de trois aristocraties gênées par la tutelle religieuse. Les multitudes, pour qui cette tutelle n'avait été que protectrice et généreuse, auraient, semble-t-il, dû la défendre. Mais quand elles virent dans chaque pays les pouvoirs qu'elles étaient accoutumées à respecter tenir tête au chef suprême du Catholicisme, leur esprit de soumission se trouva partagé et elles ne surent à qui obéir, en attendant qu'elles apprissent à n'obéir à personne. On leur fit croire qu'elles-mêmes avaient à souffrir par le fait de la Papauté. Sur les biens d'Église et les taxes établies dans chaque pays par la libéralité des Chrétiens, la Papauté prélevait, suivant une tradition constante, les sommes qu'elle jugeait nécessaires aux besoins généraux du Catholicisme. Or, les grandes entreprises, les croisades, les missions, l'entretien du gouvernement qui dirigeait de Rome ce travail, étaient onéreux. A mesure que le gouvernement civil, en s'organisant, coûta davantage, la contribution des peuples à la dépense ecclésiastique leur semblait plus lourde; ils ne comprenaient bien que l'utilité des dépenses faites près d'eux, leurs regards ne portaient pas assez loin pour contempler l'ensemble du Catholicisme et de ses œuvres.

S'il était un pays où ces changements devaient se produire d'abord, c'était le pays où les légistes étaient le plus hardis, le clergé le plus indépendant, les biens d'Église le plus riches, où la nation, soumise avec le plus de continuité et de plénitude aux influences religieuses, avait le plus lassé et pour ainsi dire usé sa faculté d'obéir : c'était la France.

La France commença le conflit au moment où elle allait recueillir le fruit de sa fidélité. La Papauté avait appris à faire la différence entre les races royales; tout lui avait été obstacle de la part des souverains germaniques, tout lui avait été secours de la part des souverains français. Au commencement du XIV[e] siècle, Boniface VIII travaillait à grandir dans toute l'Europe la maison de France; il avait obtenu que le roi d'Aragon cédât la Sicile au fils de Charles d'Anjou. Son amitié pour cette maison et sa défiance pour la bonne foi des Grecs et leurs promesses de conversion toujours éludées, l'avaient fait sortir de la réserve jusque-là gardée par les Souverains Pontifes; il favorisait la restauration d'un empire latin à Constantinople au profit d'un prince français. Pour l'empire d'Occident, il songeait à la même famille et désirait rendre la couronne de Charlemagne à la race de saint Louis. Mais alors régnait Philippe le Bel, et ce petit-fils de saint Louis était un Hohenstauffen français.

Résolu à attaquer le roi d'Angleterre, il ne s'arrêta pas devant l'appel fait par celui-ci à l'arbitrage du Pape, afin de payer la guerre il imposa les biens ecclésiastiques, et falsifia les monnaies. C'était attenter à la coutume établie entre les couronnes, au droit indiscuté encore de l'Église, à l'honnêteté publique. Boniface VIII, en avertissant le roi, exerçait le ministère reconnu alors à la Papauté. Le roi opposa à l'action pontificale la maxime empruntée au droit césarien que, roi, il n'avait à soumettre à personne les affaires de sa couronne. C'était dire que la civilisation chrétienne n'avait plus de garanties contre les Princes. Et pourtant les trois ordres de l'État, convoqués pour la première fois en États généraux à l'occasion de cette querelle, soutinrent contre l'autorité conservatrice du pacte chrétien le pouvoir absolu du monarque. L'immobilité de l'Europe, où pas un prince ne se leva pour venger le soufflet d'Anagni, annonça mieux encore la venue de temps nouveaux.

Par une contradiction commune à tous les ambitieux en conflit avec l'Église, Philippe le Bel, non content d'humilier la Papauté, voulut, comme si, avilie, elle demeurait la même, se servir d'elle pour dominer le monde. Il réussit, en 1305, à mettre dans la chaire apostolique Bertrand de Got, sa créature, et obtint le transfert de la papauté à Avignon. Cette victoire devint aussitôt stérile pour la France qui, pendant cent ans, n'eut

pas trop de toutes ses forces pour disputer son propre sol à l'Angleterre et ne joua plus de rôle hors de ses frontières. Il n'y eut de durable que le mal fait à la Papauté.

Elle a laissé dans la terre romaine la fécondité de son magistère universel : il n'a poussé à Avignon que les plantes parasites, le luxe, les vaines recherches de l'esprit, la mollesse, parfois le scandale des mœurs. Après soixante ans, un retour de conscience ramène Grégoire IX à Rome, et à sa mort les cardinaux élisent un pape romain : mais cinq mois après, sous la pression de la France, ils déclarent n'avoir pas été libres, proclament la vacance du siège apostolique et l'élection d'un autre pape, qui retourne à Avignon. Le schisme d'Occident commence. Pour le terminer, une partie du Sacré Collège s'assemble à Pise, dépose les deux élus et leur donne un successeur. Au lieu de deux papes on en a trois. Celui d'Avignon est toujours reconnu par la France et l'Espagne, celui de Rome par l'Italie, celui de Pise par le reste de l'Europe. Ces chefs qui s'excommunient enseignent au monde à douter d'une religion divisée contre elle-même.

Il a suffi que les passions terrestres usurpassent sur le gouvernement de l'Église pour que la Papauté ait perdu son magistère sur les affaires publiques du monde chrétien. Émancipés de la tutelle qu'elle exerçait autrefois sur eux, les princes montrent aussitôt ce que devient la puissance quand elle n'a plus de juge à craindre. La France et l'Angleterre ont pour rois deux enfants dont la faiblesse est exploitée, dans le sang et le pillage des peuples, par des oncles scélérats; en Portugal, Pierre « le Justicier », qui mériterait d'être appelé « le Mauvais », si le nom n'appartenait déjà à Charles, roi de Navarre; à Naples, la reine Jeanne, dont les mœurs déshonorent le trône; dans les petits États, des petits souverains qui s'égalent aux grands par les vices; et au-dessus de cette Europe, l'empereur Wenceslas, ivre de vin et de luxure. De tels souverains ne sont pas faits pour imposer à l'aristocratie féodale la modération dans ses rapports avec ses vassaux, et partout la conscience a disparu du pouvoir. Mais en même temps a disparu la soumission que les peuples gardaient autrefois à leurs chefs. Envers des autorités qui ne se sentent pas de devoirs envers eux, eux non plus ne se sentent pas de devoirs. L'Europe entière est ébranlée par des révoltes contre toutes les hiérarchies. Ce sont les soulèvements de la Flandre, « sur laquelle, dit Froissard, tous menus peuples prenaient exemple », de l'Allemagne, de la Suisse, de l'Italie, de la France, de la noblesse pauvre contre la grande aristocratie, des petits métiers contre le gros commerce; contre tous enfin les repré-

sailles des paysans, des ouvriers, qui sont le nombre. Une imperceptible minorité de privilégiés, comme s'ils étaient seuls des hommes, use du genre humain comme d'un animal domestique : l'animal devient une bête féroce qui se venge. La guerre sociale éclate.

Enfin l'esprit de révolte se hausse jusqu'à atteindre la puissance morale qui dort sur cet abîme de maux. Avec la vigueur destructrice qu'ont seuls les hommes étrangers aux compromis de l'action, un professeur d'Oxford, Wiclef, nie avec la hiérarchie sociale la hiérarchie religieuse. Point de papes, point d'évêques; nul n'a autorité dans l'Église, sinon par le droit divin de la vertu. C'est cette vertu qui désigne et consacre le prêtre, et s'il la perd, il est déchu de sa fonction. Tandis que les princes veulent se soumettre l'Église, Wicleff tend à la soumettre au peuple, à chaque fidèle. Chacun, juge des vertus qui font l'autorité du prêtre, reçoit de qui lui plaît la foi qui lui plaît. Sous cette première forme apparaît le germe qui se développera avec le Protestantisme, et qui, soumettant à la diversité des races et à la multitude des consciences la religion, supprime le caractère essentiel du Catholicisme, l'unité.

Dès que l'Église perd son autorité sur la conduite des affaires humaines, les vastes entreprises qui préparaient, par l'accord de l'Europe, le triomphe solidaire de la civilisation et du Catholicisme dans l'univers cessent. Les croisades n'ont plus pour les soutenir la France. La France faisant défaut, les aventures héroïques n'ont plus de soldats. La pensée d'une entente contre l'Islam avec l'Asie, le projet le plus vaste et le plus fécond en résultats qui eût encore été conçu, s'évanouit comme un songe. En 1305, les ambassadeurs tartares viennent proposer à Philippe le Bel 100 000 cavaliers, 200 000 chevaux, 200 000 charges de blé pour la guerre aux Turcs; mais le roi, tout occupé de l'Angleterre, laisse passer cette chance. L'Europe ne saisit pas mieux l'heure où elle pouvait associer la Chine à sa destinée. La dynastie de Koublaï, hospitalière aux institutions chrétiennes et ambitieuse d'une action commune avec l'Occident, est, au milieu du XIVe siècle, renversée par une révolte nationale. La nouvelle dynastie, chinoise de race et d'instincts, ferme l'empire aux étrangers.

Une dernière occasion s'offrit de prendre par les Tartares influence sur l'Asie. Tamerlan parut au moment où, sous Bajazet, les Turcs, maîtres de la péninsule balkanique, venaient d'écraser à Nicopolis une petite troupe de volontaires français, dernière fleur de chevalerie et de croisade, et menaçaient à la fois Constantinople, la Hongrie, l'Europe entière. Le prince tartare s'empara de la Syrie, de l'Égypte, envahit l'Asie Mineure et, à la bataille d'Angora, fit prisonnier Bajazet. Avec ses seules forces il

avait suffi à vaincre, mais il comprenait que pour changer son invasion en gouvernement, il avait besoin d'une aide. En 1402, l'année même où il avait vaincu Bajazet, il envoya des ambassadeurs proposer une entente au « Grand roi de France ». Mais ce grand roi était Charles VI, un fantôme de souverain, sans raison, presque sans États. Cette fois encore, faute que la barbarie tartare eût appris des peuples civilisés l'art de régner, la puissance de Tamerlan fut viagère. D'abord réduits à la Perse, à la Transoxiane et au nord de l'Hindoustan, ses successeurs perdirent la Perse, et, chassés du nord de l'Asie, fondèrent dans l'Inde l'empire mongol. Déçus dans toutes leurs tentatives de collaboration avec l'Europe, ces princes bornèrent leurs désirs à durer, et pour cela acceptèrent la foi musulmane, qui était la plus répandue parmi leurs sujets. Les contrées où ils dominaient furent interdites au Catholicisme.

Ramené de la Chine et de l'Asie centrale où il s'était introduit grâce à la collaboration du Pape et des princes chrétiens, il semble une armée qui bat en retraite. Il ne garde que ses positions anciennes sur les bords de la Méditerranée. Mais ni les armes de l'Europe vouée à ses querelles intérieures, ni l'autorité d'une Papauté diminuée de zèle et de pouvoir, ne le recommandent plus à la tolérance des Turcs et à la bienveillance des Grecs. Où le fanatisme musulman ne coupe pas court à la propagande, elle semble s'éteindre par une maladie de langueur. Les Églises orientales ont suspendu leur mouvement de retour vers l'unité. Les maux de la Chrétienté catholique, les désordres et les divisions de la Papauté confirment ces Églises dans leurs hérésies et leurs schismes.

L'évangélisation ne fit de progrès qu'en Europe. En deux pays le zèle des missionnaires se trouvait secondé par celui de deux princes. Les rois Wladislas de Pologne et Louis de Hongrie aident l'un les Dominicains à rendre chrétiennes les dernières parties de l'Europe qui fussent encore païennes, la Lithuanie et la Prusse Orientale alors appelée Samogitie; l'autre, les Franciscains à combattre le schisme orthodoxe chez les Valaques, les Serbes et les Bulgares.

Malgré ces gains, l'apostolat du XIVe siècle est pauvre. Si le zèle monastique n'a pas dégénéré, ses vertus ne reçoivent plus de la Papauté une direction constante, elles ne reçoivent plus des gouvernements une aide matérielle et elles ne se sont pas encore instruites à agir seules. De là quelque chose d'inexpérimenté, de surpris, d'irrésolu, d'inerte dans les missions.

Rien donc n'échappe à l'anarchie que le pouvoir politique a déchaînée pour avoir prétendu à la domination sur l'Église. La société a encore

gardé assez de traditions chrétiennes pour être troublée de ce désordre. Elle comprend que pour porter remède au mal de l'Église, il faut lui rendre l'unité. Et puisque la tête, au lieu de gouverner, s'est divisée contre elle-même, ce n'est plus d'elle qu'on peut attendre la réforme. C'est donc l'Église tout entière qui doit pourvoir à son salut. Le sentiment public impose un concile général. Il s'ouvre à Constance. Il décide que les trois papes doivent faire à la paix de l'Église le sacrifice de leur titre. Deux se démettent, le troisième résiste, on le dépose, il accepte la sentence, et Martin V est élu en 1418. L'unité doit être rétablie « non seulement dans le chef mais dans les membres ». Les doctrines de Wiclef s'étaient répandues en Allemagne, elles y avaient trouvé pour propagateurs Jean Huss et Jérôme de Prague; tous deux étaient de ces hommes que la sainteté de la vie semble défendre contre les erreurs de la doctrine, et les disciples étaient nombreux autour de leurs vertus destructrices. Déjà censuré par le Saint-Siège, Jean Huss fut mandé à Constance. Il y paraît avec un sauf-conduit de l'Empereur et soutient devant le concile les doctrines qui sont condamnées. Lui-même, malgré le sauf-conduit, est livré au bûcher par l'Empereur, et l'unité de la foi défendue par le parjure du prince. Il faut entreprendre contre les Hussites une guerre d'extermination, et cette guerre, continuant la leçon donnée par la guerre des Albigeois, rend plus odieux aux consciences l'apostolat par les supplices.

Une soumission plus volontaire attire les Églises dissidentes d'Orient. Cette paix est l'un des objets du long concile qui, après avoir commencé à Bâle en 1431, se continua à Florence et s'acheva à Rome. De 1439 à 1451 toutes les chrétientés dissidentes firent retour au catholicisme.

Mais cette réconciliation de l'Orient, tout comme en Occident la reconnaissance de l'autorité pontificale, avait plus d'éclat que de solidité. Ces deux apparences se trompaient l'une l'autre. La réunion des conciles où l'Europe avait semblé rétablir sa vie commune, donnait à espérer à l'Orient que la politique chrétienne allait ressusciter les croisades. Le Turc oublié par les discordes de l'Europe avait grandi grâce à elles et n'avait plus à prendre que Constantinople pour posséder tout l'empire byzantin. Pour échapper au joug, l'Orient n'avait plus qu'une heure, le temps d'appeler au secours; plus qu'une force, l'Occident; plus qu'un ami, le Saint-Siège. Cet intérêt, joint à l'attrait de la vérité, sollicita à cet instant l'oscillante volonté des Patriarches et des princes. Mais, faute que le secours apparût aussitôt, ce mouvement religieux ne fut ni général ni durable et le perpétuel pendule retourna bientôt vers ses traditions d'autonomie nationale. Tandis que le pape Eugène IV essayait d'armer

contre le péril ottoman les souverains de l'Asie et de l'Europe, la haine des Grecs contre Rome se trouva la plus vivante de leurs croyances. L'Empereur et le Patriarche, pour avoir signé l'union, devinrent si impopulaires qu'ils durent la révoquer. On entendit dans Constantinople ce cri : « Plutôt le turban que la tiare! » Le vœu fut exaucé; les Turcs prirent Constantinople en 1453.

Les Turcs s'emparent de Constantinople au moment même où s'achevait la guerre de Cent Ans. La libération du sol français rendait maîtresse d'agir la race qui avait été l'âme de la lutte contre l'Islam. Cette lutte était toujours dans le vœu des peuples, c'est-à-dire de ceux qui ne dirigent rien. Les souverains avaient les yeux fixés sur la France, redevenue par sa victoire la première en Europe, et « attendaient la volonté du Grand Roi ». Il dépendit de lui que la pensée féconde l'emportât. Mais nos monarques, autrefois unis par une constante adhésion d'intelligence aux desseins de la papauté, subissent maintenant l'influence germanique, et cèdent aux mêmes ambitions qui avaient trompé les empereurs d'Allemagne. Chercher près de soi ses conquêtes, prendre l'Italie, atteindre à l'Empire, telle fut l'entreprise où la France fut entraînée par Charles VIII. Les plus pauvres têtes sont capables des rêves les plus magnifiques.

Cette politique, qui devint pour des siècles notre politique, acheva de transformer et d'amoindrir le pouvoir de la Papauté.

Si la France fût devenue maîtresse de l'Italie, Rome n'eût plus été pour les papes qu'un nouvel Avignon. Pour défendre leur indépendance spirituelle, il fallait qu'ils fissent échouer le dessein de la France, ils étaient obligés de combattre la puissance qui dans l'histoire avait été leur alliée. Et comme l'ambition attire l'ambition, que nulle des grandes puissances ne voulait abandonner l'Italie à une rivale, et que la péninsule fut bientôt disputée par la France, l'Allemagne et l'Espagne, la Papauté ne trouva plus à s'appuyer que sur l'Italie même. Elle abandonna par la force des circonstances quelque chose de son ampleur internationale, elle devint italienne par ses Souverains Pontifes, par sa cour, par ses négociations, par ses calculs, par ses mœurs. Toujours hostile aux puissances qui devenaient prépondérantes en Italie, elle se trouva successivement en conflit avec toutes; on la combattit sans avoir le sentiment d'un sacrilège. Tout cela contribuait à voiler la vocation universelle de la Papauté sous les apparences d'un État; tout cela acheva de la rendre plus étrangère aux autres nations et moins influente sur les souverains qui ne voyaient plus en elle la mère, mais la rivale. Ainsi fut créée une situation où l'autorité morale de l'Église n'était plus assez forte pour garder

contre l'ambition croissante des princes les droits des clergés nationaux et les richesses de l'Église. Le roi de France s'assura ce qu'il voulait prendre par une transaction avec Rome. Il rendit à la Papauté une part sur les revenus ecclésiastiques du royaume, et s'assura la mainmise sur tout le reste de cette richesse et sur le clergé lui-même en se faisant reconnaître par la papauté le droit de choisir les dignitaires ecclésiastiques. Ce fut le Concordat de 1515. Léon X en le signant abandonnait une des prérogatives les plus utiles à l'indépendance de l'Église, il transigeait sur ces investitures si énergiquement refusées aux empereurs d'Allemagne. Obtenir ces traités léonins fut l'exigence des princes qui se disaient les plus catholiques. D'autres rêvaient de prendre davantage encore à l'Église. La Réforme leur fournit l'occasion.

IX

Auprès des simples et des purs, la Réforme se recommanda par son nom qui promettait la fin des désordres religieux. Mais, malgré ces espérances, la Réforme, n'eût été qu'une vaine tentative sans le secours des pouvoirs politiques. Elle ne réussit que là où elle l'obtint. Et elle l'obtint des princes qui trouvaient, à se prononcer contre le catholicisme, l'avantage de lui prendre ses richesses et de soustraire leur conduite à son jugement. C'est pourquoi le Protestantisme, où renaissait la querelle des investitures et la lutte contre la discipline ecclésiastique, devait avoir pour premier théâtre l'Allemagne, terre des empereurs orgueilleux, des princes avides et des prêtres indociles. Quand elle eut donné l'exemple de cette révolte lucrative, les pays les plus proches par le territoire et l'origine, les Pays-Bas, le Danemark, la Suède, firent comme elle. En Angleterre, les caprices amoureux de Henri VIII, auxquels Rome opposait la stabilité du mariage, furent, avec l'avarice, les fondements de la nouvelle Église.

Ce n'était pas assez que l'établissement des Turcs en Europe enlevât à l'Église catholique l'espoir de ramener à l'unité l'Église grecque et livrât à l'Islam tout l'Orient: ce n'était pas assez que dès 1514 la Russie, qui avait adhéré au concile de Florence par le Patriarche de Kiew, se fût séparée de Rome pour former aussi une Église autonome. Quelques années du XVIe siècle suffirent pour enlever à l'unité de l'Église tout le nord, presque la moitié de l'Europe. Et le fanatisme protestant n'interdisait pas moins avec moins de jalousie que le fanatisme islamique son

domaine à l'apostolat catholique. Jamais l'Église n'avait fait de si immenses pertes.

Surprise par la violence du mal, la Papauté du moins n'hésita pas sur le remède. Avant tout il fallait purifier l'Église des abus qui avaient fourni le prétexte à la rupture et définir aussi avec plus de précision la doctrine que le Protestantisme corrompait. Ce fut l'œuvre du concile de Trente.

Quand les canons eurent restauré la plénitude de la loi, restait à rétablir dans les peuples l'unité de l'obéissance. Cette unité avait été faite par deux forces : la puissance morale qui, par la propagande et l'exemple, inclinait les âmes aux vertus persuasives du sacerdoce, et la puissance matérielle qui, par le bras séculier, frappait les dissidents. Le double secours ne manque pas cette fois encore. Les initiatives réformatrices, défensives et conquérantes semblent dans l'Église la part des ordres religieux : chaque crise du Catholicisme est un enfantement, elle suscite dans les âmes les plus pures et les plus zélées la vocation de s'associer sous les règles et les vertus les plus opposées aux dépravations menaçantes.

Les ordres qui, depuis le XIIIe siècle, travaillaient à rajeunir la ferveur, avaient eux-mêmes vieilli. Les Franciscains reconnaissaient la nécessité d'une réforme dans leurs observances et la préparaient. Les Dominicains venaient de prêcher les indulgences en Allemagne et, suspects d'avoir corrompu une piété en Italie, étaient assez occupés à sauver de ce scandale leur crédit. Les nouveaux périls de l'Église suscitèrent un ordre nouveau, ce fut celui des Jésuites. Il différait surtout de ses devanciers par les moyens qu'il apportait au service de la cause commune, et avec lui s'achevait une évolution d'idées sur le caractère essentiel de la vie religieuse.

Les premiers Chrétiens, quand ils aspiraient à une existence plus parfaite, avaient abandonné le monde comme un navire qui coule, pourvu à leur propre salut sans disputer au naufrage la multitude, même par l'aide indirecte de leurs austérités. Tels avaient commencé les ascètes, les ermites, telle s'était continuée la suite des cénobites dans les monastères de l'Orient.

Avec les moines d'Occident, une autre forme de sainteté avait apparu. Sans doute, pour les fils de saint Benoît, le principal de la vocation était encore la vie hors du siècle. Mais déjà cet abandon ne les empêchait pas de cultiver autour de leurs abbayes le sol et les âmes. Leur zèle avait saintement accepté des circonstances ce supplément de labeur, qui n'était ni selon

leurs premiers desseins, ni selon les secrètes préférences d'âmes surtout attirées vers la retraite, les longues prières, les mortifications, le silence et l'oubli. Plus tard, les fils de saint François et de saint Dominique avaient voulu répondre à la fois aux besoins de leur piété et de leur temps, ils s'étaient proposé, comme le double et égal but de leur vocation religieuse, d'être utiles aux autres et à eux-mêmes. Mais, persuadés que toute efficacité de l'action humaine pour le bien est une grâce de Dieu, que cette grâce souffle où elle veut et revêt de puissance les serviteurs les plus inattendus pour les succès les plus inespérés, et que la meilleure chance d'être choisi par Dieu est de se renoncer soi-même ils consacraient une notable durée de leurs jours et de leurs nuits à mériter cette élection par la prière et la mortification. Ainsi avaient-ils une double existence, l'une d'apôtres, l'autre de pénitents, et n'espéraient-ils que par leurs vertus de pénitents leurs succès d'apôtres. Cette conception du devoir ne leur laissait libre qu'une partie de leur temps pour l'action. De plus, comme ils pensaient surtout à l'infirmité humaine, comme ils comptaient moins sur la sagesse des plans et l'opportunité des mesures terrestres que sur l'aide capable de suppléer et de suffire à tout, comme ils espéraient mériter cette aide par la sainteté, comme la sainteté se mesure aux sacrifices qu'elle coûte, comme enfin les attraits et les répulsions, matière du sacrifice, sont divers en chaque nature, ces ordres unissaient à la régularité des exercices communs un grand respect pour l'indépendance des volontés, des inspirations, des efforts individuels. En exigeant de tous les Religieux un concours trop docile à un dessein général, ils auraient craint d'étouffer des initiatives qui, sous une apparence de folie, pouvaient être la folie de la croix, c'est-à-dire la sagesse, et de faire obstacle à Dieu même.

La crise religieuse qui suscita les Jésuites les poussa plus avant dans la voie où leurs aînés s'étaient engagés. Le Catholicisme était en péril : contre les révoltes des hérésiarques, les complicités des princes et les défaillances du clergé, il fallait partout, dans les cours, dans les chaires, dans la foule, des défenseurs aux doctrines vraies et aux bonnes mœurs. Le moment où l'Église appelait à l'aide était moins que jamais, pour ses fils les plus dévoués, le moment de fermer l'oreille aux bruits terrestres et de s'isoler dans une perfection égoïste. Les Jésuites furent conduits à penser que le dévouement actif aux intérêts généraux de la société chrétienne était la plus utile, donc la meilleure tentative de sainteté, et que le plus sûr moyen d'assurer son salut était de travailler à celui des autres. Ils dégagèrent donc leur règle des longues psalmodies,

des offices nocturnes et des austérités corporelles qui auraient enlevé du temps et des forces à l'apostolat. De plus, ils considérèrent que, si Dieu garde le secret de ses miracles et de ses illuminations extraordinaires, il a donné aux hommes une intelligence capable de reconnaître parmi les partis à prendre le plus probablement sage, et que ses serviteurs doivent employer cette faculté. Ils résolurent de s'assurer au profit du bien toutes les chances que donnent la réflexion, la mesure et l'habileté légitime. Et, comme certains hommes sont plus que d'autres riches de ces dons, ils conclurent que la Compagnie devait donner à ceux-là le pouvoir de diriger les mouvements de tous. Ainsi l'obéissance devint la vertu particulière, la grande force du nouvel ordre. Créé par un soldat et pour l'action, il fut fondé sur la discipline, une discipline inconnue encore dans les sociétés religieuses. Chaque membre de la Compagnie mit son principal mérite à se dégager de son sentiment personnel, à suivre avec la fidélité de la conscience les impulsions de ses chefs. Cette nouveauté suffisait pour produire de grands résultats. L'unité allait apparaître dans les desseins, l'esprit de suite dans les entreprises, la méthode dans l'effort pour mettre au service de l'œuvre divine toutes les ressources de la raison humaine. Et la Compagnie nouvelle allait avoir une influence plus prompte que les ordres précédents, parce qu'il n'y en avait pas un où la volonté de chacun montrât à la fois tant d'abdication et tant d'ardeur. Dépouillées des sentiments particuliers qui les avaient rendues divergentes et faibles, ces volontés ne gardaient intact que leur courage au service des œuvres qui sembleraient les meilleures aux plus sages.

De même, les gouvernements prêts à maintenir par la force l'unité de la société chrétienne n'étaient plus ceux qui avaient géré cet office dans le passé. Jusque-là désignées à l'hégémonie par leur position au centre de l'Europe, la France et l'Allemagne formaient, entre le Nord déjà protestant et le Midi toujours catholique, une région disputée par les idées, indécise comme ces rivages que couvrent et découvrent les lais et les relais de la mer, elles n'étaient plus à cette heure les pays d'un seul et vigoureux dessein.

La résistance à l'hérésie du Nord fut menée par les États du Midi. Elle eut pour champions deux peuples, petits la veille encore et favorisés tout à coup par le plus énorme accroissement de fortune, l'Espagne et le Portugal. Pendant huit siècles ils avaient tourné le dos à l'Europe, pour faire face à l'invasion maure. Ils l'avaient, par un effort lent mais continu, refoulée, achevaient la délivrance de leur territoire à la fin du xve siècle, et, leurs premiers pas hors de leur sol les portant aux extré-

mités de la terre venaient de leur donner, récompense tardive mais magnifique, les immensités de mondes nouveaux.

En poursuivant jusqu'au Maroc leur revanche contre l'Islam, les Portugais avaient reconnu d'abord la côte de l'Afrique jusqu'au golfe de Bénin, étaient parvenus en 1486 au cap qu'ils avaient nommé le Cap des Tempêtes. Dix ans après, il devenait le Cap de Bonne-Espérance pour Vasco de Gama, qui, remontant la côte orientale, parvint jusqu'à l'Inde. Dès 1492, une divination plus admirable encore, parce qu'elle fut moins successive et qu'elle affronta l'inconnu des mers sur la foi d'une idée, donnait aux Espagnols l'Amérique. Et pour l'Espagne encore, la route de l'Amérique aux Indes, suivie par Magellan, achevait le cycle des grandes découvertes en 1521, l'année même où éclatait la révolte de Luther.

Ces fabuleuses conquêtes faisaient entrer ces peuples obscurs hier dans tout l'éclat de la gloire. Ils joignaient au prestige la force militaire, que leurs longues guerres avaient incessamment accrue, et une richesse qui semblait alors inépuisable. Ils mirent toutes ces puissances au service de l'unité religieuse. Attachés par leur lutte contre les Maures à la croix comme au symbole de la patrie même terrestre, accoutumés à défendre comme choses indivisibles leur foi et leur indépendance, persuadés qu'on ne peut être trop chrétien comme ils étaient persuadés qu'on ne peut être trop brave, ils apportaient au catholicisme une énergie fortifiée par la victoire.

Quand Pie V tente de ranimer le zèle des croisades, l'Italie, l'Espagne et le Portugal répondent seuls à sa voix. En 1571, les armes espagnoles et vénitiennes anéantissent à Lépante la marine turque. Le roi Sébastien de Portugal voue son règne et sa vie à la guerre contre l'Islam. Il voulait achever au Maroc la revanche de l'invasion portée par les Maures dans son royaume, détruire les nids de pirates à Alger et à Tunis, s'emparer de l'Égypte, passer en Arabie, prendre à revers la puissance turque et délivrer Constantinople. C'était, conçu par la foi, un dessein analogue à celui que la politique, trois siècles après, inspirait à Bonaparte. En 1574, Sébastien fit sans succès une première expédition en Afrique, il la renouvela en 1578 et y laissa la vie. Mais cet accident fit passer la couronne de Portugal sur la tête de Philippe II. La puissance des deux peuples confiée à un seul maître, et à un tel maître, servit par un effort plus ordonné la cause de l'Église.

Certain que servir l'unité de croyances est le plus grand devoir du prince, il expulsa d'Espagne les Maures et les Juifs. Dans ses possessions des Pays-Bas, il n'hésitait pas à instituer le tribunal « de sang », tenait ces

provinces pour infidèles à lui si elles étaient infidèles à l'Église, préférait toutes les chances de leurs révoltes à la certitude de les garder soumises en les laissant protestantes, et contre le Taciturne, chef des hérétiques, jugeait toutes les violences légitimes, y compris l'assassinat. Ce n'était pas seulement dans ses États qu'il prétendait défendre l'orthodoxie. Même avant d'occuper le trône, et par le premier de ses actes publics, il l'avait soutenue. Son mariage contracté en 1554 avec Marie Tudor, la fille catholique d'Henri VIII, donnait à celle-ci plus de force pour restaurer en Angleterre la vieille religion et donnait à Philippe un titre pour aider la reine. Quand elle meurt et qu'en Élisabeth revit la politique religieuse d'Henri VIII, pour défendre le Catholicisme Philippe II noue des intelligences avec Marie Stuart, reine d'Écosse, et, à défaut d'Élisabeth, reine d'Angleterre, il fomente parmi les Catholiques d'Angleterre le parti de cette souveraine. Et de même que sa communauté de foi avec Marie Stuart le mêle aux affaires des Iles-Britanniques, sa communauté de foi avec les Guise, oncles de Marie Stuart, lui est une occasion d'influer par eux sur les affaires de France. Contre les Protestants, il impose à Catherine de Médicis, reine sous le nom de ses trois fils, le secours de ses armes, se dit « prêt à combattre, même seul, une secte également menaçante pour la France et pour l'Espagne », et répond d'avance au reproche d'intervention chez un autre peuple, que « les forces de l'Espagne ne peuvent être regardées comme étrangères dans une conjoncture où il s'agit de la religion ». En Philippe II, souverain d'Espagne et de Portugal, la politique de l'unité retrouva au XVIe siècle un chef, orthodoxe jusqu'à la cruauté, sincère jusqu'au sacrifice, persévérant jusqu'à la mort, un génie vaste, sombre et implacable, que l'Espagne semblait avoir formé dans ses siècles de luttes sans merci contre l'Islam. Et ce prince avait reçu toutes les forces de la puissance humaine, l'étendue des territoires, la vaillance des soldats, l'abondance de l'or, l'art des alliances et des conspirations, l'immensité des ressources et la longueur du règne.

Unir l'apostolat religieux de l'Église à la propagande armée des États n'était-il pas le plus sûr moyen de vaincre? La Papauté le crut et, pour obtenir l'adhésion des princes aux décrets de Trente, elle envoie aux différentes cours, et le plus souvent choisit ses légats dans cette Compagnie qui a ressuscité le zèle religieux. Ainsi mêlés par obéissance aux affaires politiques, les Jésuites mettent d'abord toute leur énergie à servir la grande entreprise dont Philippe II est l'inspirateur, ils travaillent à restaurer l'unité religieuse par le pouvoir des princes. Canisius, légat auprès de toutes les cours d'Allemagne, est demeuré le plus glorieux modèle de

cette habileté conseillée par la vertu et par là presque irrésistible. Et pour citer seulement les principaux de ses émules, tandis qu'il lutte pour l'unité religieuse sur la terre des morcellements politiques, Lainez, devant la cour de France, combat les huguenots au colloque de Poissy, et pousse Catherine à se déclarer contre eux; Possevin, légat en Suède, en Moscovie, en Pologne, travaille à obtenir une situation privilégiée pour le Catholicisme; en Portugal, l'éducation du roi Sébastien est confiée à un Jésuite; en Espagne, la Compagnie met à profit pour fortifier le zèle de l'unité catholique le crédit qu'un de ses religieux, François Borgia, l'ami de Charles-Quint, garde encore. Jamais investissement plus habile et plus complet ne fut fait autour du pouvoir par la religion.

Et pourtant les résultats trompent le dessein si bien servi. Les Provinces Unies échappent à la fois à l'Espagne et au catholicisme. Le roi de Suède revient à l'hérésie pour garder son trône. Marie Stuart, chassée d'Écosse, prisonnière d'Élisabeth, est deux fois victime du Protestantisme, et l'exécution de la victime enlève au Catholicisme la dernière chance de délivrance. Philippe II tente de venger à la fois tous les droits violés par Élisabeth. Les éléments combattent contre lui, la tempête disperse l'invincible Armada. Tout le nord de l'Europe est définitivement perdu.

Mieux que personne les Jésuites étaient en situation de conclure. Leur raison, tout en essayant de diriger les faits, complait avec eux. Même quand ils attendaient le plus des princes, ils n'avaient jamais négligé l'apostolat auprès des peuples. C'est à celui-ci que la Compagnie s'attacha de plus en plus. Elle comprit que désormais, pour ramener à l'ancienne unité les nations, l'Église devait se fier surtout sur elle. C'est dans les États de l'Europe centrale où le Catholicisme et la Réforme sont en présence et peuvent conquérir l'un sur sur l'autre, que la Compagnie porte son principal effort. C'est par l'exercice de la charité que ces Religieux inaugurent leur ministère. Ils voyagent à pied, portant leur mince bagage, demandant asile dans les hôpitaux ou dans quelque maison de pauvres. Ils se montrent si généreux de leur temps, de leur bonté, de leurs ressources, que leur vie est leur première et non leur moins efficace prédication. Elle agit sur les peuples qui reconnaissent à ces preuves le Catholicisme d'autrefois, elle agit sur les prêtres à qui le spectacle de vertus vraiment sacerdotales rend le courage. A la charité, les Religieux joignent la doctrine. Ils la prêchent rajeunie par une science solide et une dialectique puissante. Loin que cette science ait peur des controverses, elle sollicite toutes les occasions de rencontres publiques et privées avec les ministres protestants : privées, dans l'espoir de ramener leur bonne

foi; publiques, pour ruiner par l'évidence de leur parti pris leur autorité sur les foules.

C'étaient les bons moyens pour agir sur les générations arrivées à l'âge d'homme. Mais pour restaurer dans la société la plénitude du Christianisme, il fallait réconcilier avec lui des intelligences neuves qui n'eussent pas été contaminées par l'erreur, et dans lesquelles la vérité entrât la première et occupât toute la place. L'œuvre la plus féconde devait donc être celle qui préparerait l'avenir par l'éducation. Les Jésuites édifièrent, dans la synthèse d'une construction immense, tous les degrés de l'enseignement. En face des universités qui avaient fourni aux doctrines des hérésiarques, au particularisme des Églises nationales, et aux entreprises des princes contre l'Église les théologiens, les philosophes et les juristes, la Compagnie éleva des chaires où la science ne se séparait pas de l'orthodoxie. Aux écoles où les lettres anciennes apprenaient l'idolâtrie de la forme sans donner de règles à la conscience et formaient les esprits les plus cultivés à un scepticisme élégant et vide, la Compagnie opposa ses collèges où elle donnait, avec les leçons de beauté intellectuelle qu'offre l'antiquité profane, les leçons de beauté morale qu'offre l'antiquité sacrée. Elle fournit des maîtres qui n'enseignaient ni pour la renommée, ni pour le gain, mais uniquement pour l'avantage des élèves. Dans tous les États où la Compagnie était tolérée, elle ouvrit ces collèges. En quelques années, plus de cent furent fondés. Aux enfants pauvres qui n'avaient pas le loisir de consacrer beaucoup de temps à s'instruire, la Compagnie voulut donner du moins l'essentiel du savoir, des certitudes sur la destinée et le devoir. Pour eux, elle rédigea les catéchismes qui contenaient la substance du dogme et de la morale. Le succès extraordinaire de ces efforts fut la preuve la plus certaine de l'influence que la Compagnie avait prise, et celle-ci, à mesure qu'elle vit le résultat de ces œuvres, compta moins sur les gouvernements. Canisius, après avoir conduit, comme légat, dans les cours, les plus importantes affaires, fait pour les enfants du peuple un catéchisme, et meurt à Fribourg dans le collège auquel il a donné ses dernières années. Possevin, qui a commencé par être l'arbitre entre les rois et les empereurs, achève sa vie dans le collège de Bologne et fait là son œuvre la plus parfaite en formant Louis de Gonzague. Les desseins de couronne que les Jésuites ont servis pour le bien de l'Église ont échoué, les garanties obtenues des princes par les négociateurs les plus consommés ont subi les caprices de ces princes et de la fortune. Mais le catéchisme de Canisius, traduit en toutes les langues, a affermi la foi des multitudes chrétiennes; les

vertus des maîtres ont déposé des germes immortels dans la conscience d'enfants qui, après quelques années, deviennent la conscience de la nation. Par ces moyens, le maintien de la vieille foi est assuré en Autriche, en Pologne, les progrès de la Réforme sont arrêtés en Allemagne. La majorité de l'Europe reste fidèle au catholicisme. Où la puissance de Philippe II a échoué, la vertu de simples prêtres a vaincu. Le même siècle a vu l'impuissance de la force matérielle et la force de la puissance morale. Et l'histoire de ce temps n'eût-elle à raconter que cette victoire défensive du Catholicisme en Europe, le XVIe siècle serait une grande époque d'apostolat.

X

Mais il fut aussi le siècle d'une conquête religieuse sur les immenses contrées qui doublaient le domaine de l'homme. « Les acquisitions de l'Église romaine dans le Nouveau-Monde, dit Macaulay, ont compensé et au delà ce que le Protestantisme lui a fait perdre dans l'ancien. »

L'Espagne et le Portugal avaient voulu tenir du Saint-Siège leur souveraineté sur les « terres et îles » qu'elles venaient de découvrir. Le 5 mai 1493, Alexandre VI avait tracé d'un pôle à l'autre une ligne qui passait à 100 lieues par delà les Açores, dernières terres que l'on connût au couchant : toutes les terres « découvertes ou à découvrir plus à l'ouest de cette ligne étaient attribuées aux Espagnols, et aux Portugais toutes celles à l'est jusqu'aux Indes. Mais ces investitures étaient accordées à l'un et à l'autre peuple sous une condition expresse. « Nous vous ordonnons au nom de la sainte obéissance, édictait la bulle, d'envoyer dans les îles et terres fermes des hommes probes, craignant Dieu, habiles et capables d'instruire les habitants dans la foi catholique et les bonnes mœurs. » Par la requête des couronnes, par l'octroi de la tiare, par l'empressement des princes à accomplir le devoir confié à leur conscience, se trouvait rajeunie la vieille solidarité du pouvoir politique et du pouvoir religieux, et dans des régions nouvelles allait recommencer l'expérience d'un apostolat propagé par la puissance de l'État.

La tâche des Espagnols ne semblait avoir d'autre difficulté que l'étendue du continent américain. Partout les peuples avaient accueilli les Espagnols avec confiance, avec joie, avec générosité. L'obstacle aux conversions vint des Espagnols, de leurs vices. Colomb, à son retour triomphal en Espagne, a fait porter devant lui les productions de l'île. l'or surtout qui semble le fruit le plus magnifique de cette terre, et l'or est

devenu aussitôt un aimant qui attire vers le Nouveau-Monde toutes les cupidités de l'ancien. Il faut prendre à l'île son tribut de moissons par la culture, il faut chercher l'or dans la profondeur du sol. Pour travailler les campagnes et les mines, les ouvriers sont à pied d'œuvre, ce sont les naturels; ils refusent, on les contraint; ils s'enfuient, on les ramène esclaves. Partout où les Espagnols s'établirent, il en fut de même. Tout l'héroïsme, toute la beauté de l'entreprise avaient tenu dans les trois petites caravelles de Colomb; les lourds galions qui se chargent d'or portent un poids d'iniquités. Des vertus ont fait la découverte, des vices l'exploitent, et l'occupation de l'immense domaine ne fut qu'une longue perfidie, un long et inintelligent attentat.

Comment le Christianisme apporté aux indigènes par leurs persécuteurs aurait-il échappé à la haine des opprimés? Comment une religion mêlée aux excès des Espagnols, et qui semblait inspiratrice ou complice de leurs fautes, aurait-elle inspiré confiance aux victimes? Les conversions s'arrêtèrent. D'Europe rien n'était venu que le mal, et le Dieu qui en venait parut trompeur comme les hommes.

Le soin de faire connaître ce Dieu appartenait aux Religieux de Saint-François et de Saint-Dominique. Dès le début des conquêtes, chacun des deux ordres déploya contre le mal l'énergie égale et différente de sa vertu préférée. Les Franciscains avaient été créés par un homme qu'on pourrait appeler l'apôtre de la douceur : ils croyaient comme lui à la toute-puissance de la bonté, de la résignation et de la paix. Ils considérèrent qu'ils avaient à lutter contre les débauches, l'avarice, les cruautés des Espagnols par une observance plus rigoureuse, une pauvreté plus parfaite et un détachement absolu de toutes les ambitions humaines. Ils croyaient que cette protestation silencieuse était la plus efficace, qu'elle suffirait à leur attirer le respect des indigènes, ils espéraient à force de compassion et de services inspirer de la gratitude à ces malheureux. Ils espéraient aussi, par l'humble protestation de leurs vertus, troubler les vainqueurs dans la jouissance inique de la conquête, leur rappeler que les maîtres eux-mêmes ont un compte à rendre de leur autorité, et trouver dans la fidélité aux pratiques religieuses que les Espagnols prétendaient concilier avec ces excès, l'occasion de rappeler discrètement à chacun son devoir. D'ailleurs, ils ne se lassèrent pas de faire connaître, avec la liberté la plus chrétienne, au conseil des Indes et au roi, par des lettres et des envoyés confidentiels, toutes les atteintes portées au droit des indigènes.

Les Dominicains ont pour emblème un flambeau. Il faut que ce flambeau répande sa lumière, dût-il être brûlure en même temps que clarté.

Ils ne crurent pas que cette clarté fût assez prompte ni suffisante si l'Église se contentait d'agir au tribunal secret où elle écoute l'aveu des fautes. L'attentat commis en Amérique n'était pas commis seulement par des individus contre des individus; il menaçait dans leurs biens, dans leur liberté, dans leur vie, toutes les nations d'un continent immense, il engageait l'avenir du monde, et, parce qu'il vouait des races libres et des contrées populeuses à l'esclavage et à la dépopulation, il était un crime contre le genre humain. Contre un mal public, il fallait une protestation publique, il fallait que l'éclat de ce désaveu détruisît toute apparence de solidarité entre l'Église et les crimes des Espagnols, il fallait que le courage de la rupture effaçât aux yeux des indigènes la tache originelle des prêtres catholiques, leur similitude de race avec les destructeurs des Américains. Du haut de la chaire descendit une condamnation retentissante contre le système de gouvernement employé en Amérique, une mise en demeure solennelle à tous les Chrétiens d'agir en Chrétiens. Ces leçons excitèrent chez les possesseurs d'esclaves une colère que Ferdinand le Catholique n'osa pas braver. En 1511, il ordonne que les indigènes soient bien traités, mais maintient les « commanderies », nom sous lequel était établi l'esclavage. Tout en rendant hommage au zèle des Dominicains, le roi leur recommande d'éviter les interventions qui troublaient les esprits. Au lieu que la puissance publique s'unît à l'apostolat, elle intervenait pour limiter sa liberté.

Avertis que leur courage irriterait sans les vaincre des vices fortifiés par la tolérance royale, et résolus à ne pas légitimer par le silence des excès commis sous leurs yeux, les Dominicains exprimèrent à Ferdinand leur désir d'évangéliser des régions où les Espagnols n'eussent pas encore pénétré. Mais lesquelles allaient échapper à la cupidité du conquérant? Les Dominicains ne purent guère précéder la conquête; ils l'accompagnèrent et, comme partout les mêmes atrocités étaient commises, la dévastation qui avait commencé par une île menaçait un continent. Le mal qu'ils voulaient fuir les gagnait de vitesse; ils firent front, sans souci de la prudence humaine.

L'exemple était donné par un jeune prêtre, Français par les origines de sa famille; la persévérance de son dévouement envers les Américains allait illustrer de la plus pure gloire le nom de Las Cases. Grâce à lui et à des évêques venus avec lui d'Amérique en Espagne, ordre est donné, en 1518, de cesser l'enrôlement forcé des naturels pour le travail aux champs ou aux mines, de tenir en cette servitude seulement les cannibales, de faire appel aux cultivateurs espagnols ou aux noirs d'Afrique.

Certes, n'épargner l'esclavage aux Américains qu'en recourant à l'esclavage des Cafres était pour la liberté humaine un médiocre triomphe. Pourtant, acheter des noirs en Afrique, c'était user d'une coutume générale dans ce continent; réduire des Américains en servitude, c'était introduire l'esclavage dans un pays qui ne le connaissait pas. Transporter des nègres en Amérique, c'était les enlever d'un pays où les captifs servaient parfois de nourriture, et les placer sous l'autorité de maîtres qui, si durs fussent-ils, avaient des mœurs moins féroces, et sous la protection de l'Église qui sait ouvrir les âmes d'esclaves à l'espérance divine. Mais les Américains ne coûtaient ni achat ni transport : tous ceux dont les Espagnols avaient besoin furent déclarés cannibales, et l'esclavage continua. La conscience des Espagnols, endurcie par l'habitude, en vint même à invoquer l'état misérable où la vie fugitive et l'existence servile avaient réduit les indigènes pour les présenter comme incapables de persévérance, presque de libre arbitre, naturellement destinés à la servitude et inaptes à la foi chrétienne. Cette prétention, contraire à la croyance que le Christ est mort pour tous les hommes, sommait les évêques de rétablir la vérité. Ils en appelèrent au Pape. Et Paul III, par un bref du 2 juin 1537, répondait : « Voulant remédier aux abus qui nous ont été dénoncés, en vertu de notre autorité apostolique, nous déterminons et déclarons par le contenu des présentes lettres, que lesdits Indiens et tous les autres peuples qui viendront plus tard à la connaissance de la foi chrétienne, quoiqu'ils ne connaissent point la foi de Jésus-Christ, ne sont ni ne doivent être pour cela privés de leur liberté ni de leur propriété, ni de leurs biens, ni réduits en servitude; mais que, par le moyen de la prédication de l'Évangile et par l'exemple d'une vie remplie de vertus, il faut les attirer et les engager à recevoir notre sainte religion. »

Restait à prouver que cette méthode de douceur était efficace.

Au nord du Guatemala, une peuplade belliqueuse et protégée par les difficultés naturelles de la région, opposait aux armes espagnoles une résistance heureuse. Les Espagnols avaient appelé cette contrée la « Terre de guerre ». Les Dominicains s'engagèrent à y pénétrer et à civiliser le pays, à la condition que les Espagnols n'y parussent pas. Le traité fut conclu sur ces bases et la conquête devint aisée quand les naturels eurent appris à ne pas confondre les soldats de Dieu avec ceux du prince. Ils reçurent la foi, une législation conforme aux principes du Christianisme fut établie avec leur consentement; enfin, grâce à la promesse que leur indépendance serait respectée, ils consentirent à se placer sous la protection de l'Espagne, à lui payer tribut, et la « Terre

de Guerre » prit le nom de « Vera Paz ». La même paix fut, par les mêmes moyens, conquise en d'autres contrées sur les défiances des indigènes. Les faits donnaient raison à la bonté. Dès lors, l'illégitimité des droits que les Espagnols avaient usurpés sur les indigènes fut dénoncée avec une énergie grandissante par les Religieux et par les évêques. Dans ce conflit devenu tragique, chacun usa de toutes les armes. L'Église refusa les sacrements aux cupides, elle excommunia certains gouverneurs qui favorisaient les coupables, elle mit en interdit des villes qui prenaient parti pour eux; les condamnés se vengèrent par le meurtre de Religieux et d'évêques. L'Amérique, la métropole, les universités, la cour, le conseil des Indes étaient agités de cette querelle. Charles-Quint se décida enfin à convoquer à Valladolid une assemblée de théologiens et de légistes, les plus renommés de son royaume. Là fut examinée une question de conscience qui inspirerait grand'pitié aux politiques de notre temps. On se demanda quel droit un peuple peut avoir à la suprématie sur un autre peuple et par quels moyens ce droit se peut pleinement exercer. Il y eut des docteurs pour établir que le plus grand bonheur des Américains était la connaissance de la vraie religion, que la plus haute mission des rois d'Espagne était la diffusion de l'Évangile, que, par suite, tous les moyens qui permettaient à ces rois de convertir un pays étaient légitimes et que, dans l'incertitude si ses habitants restés libres accepteraient volontairement le Christianisme et y resteraient fidèles, il avait été plus sûr de faire la guerre aux indigènes, de conquérir leur territoire et de les réduire à une condition où il était facile de les instruire, de provoquer leur baptême et de prévenir leur retour à l'idolâtrie. Mais à ces sophismes, qui transformaient en œuvre pie la servitude des Américains, il fut répondu par les témoins d'un autre droit : parmi eux était Las Cases, qui avait, pour la sixième fois, traversé les mers au service des indigènes. Invoquant la bulle de Paul III, ces théologiens en tirèrent les conséquences. Si le Catholicisme a droit sur les hommes par les vérités qu'il révèle et les vertus qu'il inspire, c'étaient ces vertus et ces vérités qu'il fallait d'abord montrer aux peuples infidèles, et puisque la force ne convainct pas et que la violence, en domptant les corps, révolte les âmes, les armes ni la servitude n'étaient les bons moyens pour faire des Chrétiens. L'apostolat appartenait au sacerdoce. Quand il aurait pris influence sur les indigènes, il lui serait facile de leur prouver l'avantage qu'ils auraient à mettre leur liberté et leurs biens sous la sauvegarde des Rois Catholiques. Tant que les indigènes se refuseraient à recevoir les missionnaires, rien n'était à faire sinon patienter.

traiter si bien les naturels des pays où l'on était déjà établi, que leur sort fît envie aux idolâtres, et ainsi préparer le jour où les missionnaires du Christ prépareraient à leur tour le règne pacifique de l'Espagne. Et c'est cette doctrine qui, grâce à l'expérience, était devenue celle des politiques eux-mêmes, qui triompha enfin à Valladolid.

Sans doute, elle était victorieuse trop tard, quand cinquante ans d'avarice, de luxure et de cruauté espagnoles avaient amoindri la dignité, l'initiative, la force de vivre dans les races que l'Espagne avait trouvées confiantes, riches et fécondes. Il n'en est pas moins vrai que l'Église n'attendit pas, pour parler au nom de la conscience, la permission des intérêts; que, même au plus fort des cruautés, elle diminua les souffrances; que, grâce à elle seule, les victimes connurent, dans l'atrocité de leur sort, les douceurs de la pitié; que peu à peu elle fit reculer la cruelle victoire; que, de plus en plus, elle limita les usurpations sur la liberté humaine. L'histoire n'offre pas beaucoup de spectacles plus beaux que celui d'une autorité toute morale qui se place résolument du côté des faibles, qui, malgré la solidarité de la race, résiste aux entraînements de l'orgueil national en faveur d'inconnus, d'infidèles, qui accepte sans trouble de lutter à la fois contre la licence des armées, la cupidité des colons, l'arbitraire des gouverneurs, les fluctuations de l'autorité royale, qui soutient durant plus de cinquante ans l'assaut de toutes les puissances et triomphe d'elles. Voilà l'apostolat catholique dans les conquêtes de l'Espagne au XVIe siècle.

Au XVIIe, la férocité des premières luttes avait disparu. Mais restait l'abaissement des races qu'on avait déclarées libres après leur avoir fait l'âme esclave. Restait le pouvoir presque sans limites des Européens pour avilir par la luxure et ruiner par la cupidité les indigènes. Restait l'invasion du sol par les armées serviles des noirs africains, et la vigueur de ces esclaves ne laissait même pas aux Américains moins robustes la ressource de travailler en serviteurs la terre où ils avaient été maîtres. Cette injustice devenue habitude ne pouvait pas plus être changée que le fondement d'un édifice, et elle ne pouvait survivre sans perpétuer la haine des opprimés contre une religion qui donnait aux oppresseurs la quiétude de la conscience dans la permanence de l'iniquité.

C'est à ce moment que les Jésuites se répandirent en Amérique. Venus les derniers, mis en présence du mal que l'accoutumance ne voilait pas à leurs yeux, les Jésuites adoptèrent comme règle la méthode qui avait été tentée comme une exception par les Dominicains et les Frères mineurs. Ils tenaient pour certain que les mœurs des Européens étaient le grand

obstacle à la civilisation des indigènes. Ils s'offrirent à civiliser les naturels des régions encore inexplorées, à obtenir de ces peuples devenus sédentaires la soumission et une redevance. Mais ils mirent pour condition expresse que ni particuliers, ni fonctionnaires, ni soldats européens n'exerceraient aucune autorité dans les pays où serait tentée l'expérience.

Ainsi commencèrent sous le nom de « Réductions » ces tentatives pour créer une vie sociale en conformité avec la loi évangélique. Les plus célèbres de ces fondations sont celles du Paraguay; mais cette forme d'apostolat fut la forme générale des missions fondées au XVIIe siècle en Amérique. L'Évangile pour loi et des prêtres pour législateurs ne pouvaient créer qu'une théocratie. Elle fut absolue. Les missionnaires prirent tous les pouvoirs avec toutes les responsabilités. Ils se chargèrent des âmes et des corps; ils organisèrent le travail, la police et l'armée, les finances, et jusqu'aux plaisirs. Une règle minutieuse gouvernait toutes les actions et ne laissait pas de place à la liberté, parce que ces peuples avaient seulement les instincts et les traditions de la vie sauvage, qu'ils auraient perpétué cette existence s'ils s'étaient dirigés eux-mêmes, et qu'il leur fallait désapprendre leur propre nature pour devenir plus heureux. Les Jésuites auraient plus tard complété leur œuvre et rendu à l'initiative plus de champ, à mesure que la conscience des générations nouvelles fût devenue elle-même une loi plus complète et plus impérieuse. Mais à examiner seulement les débuts de cette œuvre à laquelle devait manquer la durée, force est de reconnaître dans cette entreprise, non seulement une œuvre admirable d'amour pour les hommes, mais une extraordinaire connaissance de leur nature et un art jusque-là inconnu d'amener la volonté à renoncer à elle-même. Les Jésuites n'avaient, pour attirer les naturels, que la persuasion; pour les retenir, que la constance libre de ces peuples et la supériorité d'une vie laborieuse sur le vagabondage paresseux. La preuve que ces tentatives réussirent est que les établissements allèrent s'étendant sans cesse. La preuve qu'elles se trouvaient conformes aux besoins présents des peuples est qu'elles furent regrettées par les indigènes comme on regrette le bonheur. Les philosophes eux-mêmes ont désarmé devant les résultats. Voltaire a écrit : « L'établissement dans le Paraguay par les Jésuites espagnols est à quelques égards le triomphe de l'humanité; il semble expier la cruauté des armées conquérantes.... Leurs fatigues, leurs peines égalèrent celles des conquérants du Nouveau-Monde. Le courage de religion est aussi grand pour le moins que le courage guerrier. Ils ont été à la fois fondateurs, législateurs, pontifes et souverains. »

Là encore, les Jésuites avaient été conduits à séparer les intérêts religieux des intérêts politiques. Ce n'était plus dans des pays indépendants, auprès de cours étrangères, qu'ils ne voulaient pas passer pour les mandataires de leur prince, c'était dans les États mêmes de ce prince. Et rien ne marque l'évolution du temps à l'égal de cet étrange dialogue où l'Église affirme que le moyen de perdre le Catholicisme aux yeux des idolâtres est de les mettre en contact avec les vices des Chrétiens, où l'État reconnaît son impuissance à aider les missionnaires de l'Évangile dans leur œuvre de civilisation.

Pendant ce temps, le Portugal portait le Christianisme dans d'aussi vastes régions. Lui aussi avait planté sa bannière sur une partie de l'Amérique méridionale. Une flotte partie de Lisbonne sous la conduite de Cabral, et qui voulait suivre la route ouverte par Vasco, dériva à l'ouest, et fut jetée par les vents sur une terre inconnue : c'était le Brésil. Cabral en prit possession au nom de son maître, qui envoya aussitôt des Franciscains dans ce pays, et l'apostolat y fut ce qu'il était dans l'Amérique espagnole. Mais la voie royale des influences portugaises longeait la côte d'Afrique pour parvenir en Asie. Tandis que la découverte des Espagnols les isolait de l'ancien monde, celle des Portugais les amenait, par les mers riveraines du continent africain, vers les pays arabes, les Indes et la Chine. La mission civilisatrice des Portugais était non moins importante et plus diverse que celle des Espagnols.

L'Afrique ne parut guère aux navigateurs portugais, pressés d'exploiter les Indes, qu'un long détour. Quelques escales, pour un trafic sans importance, furent toute leur mainmise sur ce continent. L'évangélisation n'y pénétra guère, sauf au Congo où, grâce à la famille souveraine du pays, une chrétienté s'éleva, spontanée, féconde, et assez importante pour avoir un clergé et des évêques indigènes. Mais, faute d'être soutenue, elle périt sous les intrigues des prêtres idolâtres et sous les discordes des chefs nègres. Une autre tentative d'apostolat fut faite en Abyssinie par les Portugais. Leur arrivée dans l'Inde soulevait les colères de la race arabe à laquelle ils venaient enlever le commerce des épices, et eux-mêmes gardaient encore chauds leurs griefs de Chrétiens contre l'Islam. Pour cette guerre qui semblait menaçante, ils voulurent se donner une base d'opérations. L'Abyssinie, limitrophe de l'Égypte, riveraine de la mer Rouge, était une place d'armes que les Musulmans convoitaient ; les Portugais offrirent leurs secours aux empereurs de ce pays chrétien, et essayèrent de le ramener au catholicisme. Mais à mesure que le fatalisme musulman

se résignait à supporter la présence des Portugais dans l'Inde et que la fièvre du gain envahissait leurs âmes, ils songèrent moins à l'alliance abyssine, et les missions, après avoir donné quelques espérances, s'éteignirent. Jusqu'au XIXe siècle l'Afrique devait demeurer fermée.

C'est en Asie que le Portugal porta son ardeur religieuse. Retenu là par l'intérêt mercantile, il établit ses missionnaires où il avait établi ses trafiquants. Albuquerque avait fondé les comptoirs de Goa, de Malacca. Ses successeurs y ajoutèrent, dans l'Inde, les comptoirs de Cochin, de Méliapour et, en Chine, celui de Macao. A Méliapour, Albuquerque avait trouvé une chrétienté qui se glorifiait d'avoir été évangélisée par saint Thomas et était devenue nestorienne depuis le VIIIe siècle. Cette faible lueur sur un point de la côte indienne était toute la part de vérité qui éclairât le genre humain dans ces régions les plus peuplées de l'univers. Les cinq villes où le Portugal avait ses centres de commerce oriental devinrent des évêchés. Goa fut la métropole de ces Églises, la royauté les dota largement de ressources, et aussitôt l'évangélisation commença.

Mais les Franciscains et les Dominicains qui l'entreprirent avaient aussi la charge croissante de l'apostolat en Amérique : ils s'épuisaient à cet effort trop vaste. Le roi de Portugal fut bientôt à court de Religieux. En 1535, il en demanda au Pape, l'année même où la Compagnie de Jésus achevait de se constituer. Le Pape envoya d'abord deux prêtres de la Compagnie nouvelle; l'un d'eux était François-Xavier, qui partit aussitôt pour les Indes et y attira ses frères. Ainsi, les premières missions des Jésuites furent en Asie, et l'œuvre religieuse du Portugal s'accomplit surtout par leurs mains.

La mission de François-Xavier dura douze années, féconde en vertus, en dons de persuader, en traits merveilleux autant que celle des plus grands apôtres. Un autre caractère pourtant domine et la met à part de toutes celles qui ont précédé : elle fut comme le regard d'un chef qui parcourt le champ de bataille, choisit les emplacements de ses troupes et détermine les moyens de leur action.

François-Xavier visite d'abord les côtes de l'Inde, les îles Moluques, et distribue ses Religieux dans les régions qu'il a parcourues. Le Japon venait d'être découvert par les Portugais en 1542. De Malacca, François-Xavier fit voile vers le Japon. Il y aborda le 15 août 1549. Il ne tenait qu'à lui de demeurer dans ce pays où son apostolat trouvait sa récompense dans la conversion de nombreux fidèles. Mais cet organisateur voulait moins encore agir immédiatement sur un pays que prendre mesure de l'action à exercer dans tout l'Orient. Au Japon, il avait constaté qu

prestige exerçait sur ce pays la Chine. Elle semblait aux insulaires du Nippon la patrie des hautes doctrines. Et l'objection favorite des Japonais contre le Christianisme était qu'en Chine les savants ni les sages ne le professaient. Il fallait donc éteindre en Chine le foyer qui, de ses fausses lueurs, éblouissait le Japon. C'est pour entreprendre cette tâche, la plus vaste et la plus difficile, que François-Xavier, le 20 novembre 1551, quitta le sol où il avait accompli ses plus grandes conquêtes. Le 2 décembre 1552, Xavier meurt en vue de la terre promise, mais, de son dernier geste, il a achevé de montrer à ses Religieux l'œuvre qui doit achever l'apostolat de l'Asie.

Aussitôt, sur toutes les voies qu'il a parcourues, les Jésuites suivent, partout ils avancent à la fois avec élan et méthode, et leurs entreprises sont comme l'œuvre d'un zèle que la réflexion dirige sans le ralentir. Le gouvernement portugais les aidait de sa confiance, de ses libéralités, de sa protection. Il choisissait le plus souvent parmi eux les titulaires de ses mitres asiatiques et, sur sa demande, ils se voyaient imposer par Rome ces dignités. Il se servait même d'eux comme ambassadeurs auprès des princes orientaux.

Les Jésuites s'aperçurent vite que, si l'autorité du Portugal pouvait aider la propagande religieuse sur le littoral de la péninsule indienne, autour des comptoirs et sous le canon des forts, partout ailleurs cette intervention n'accréditait pas et même desservait le catholicisme auprès des races à évangéliser.

Le caractère le plus original des Asiatiques est l'amour de l'immobilité. Les puissances de la tradition et de l'orgueil qui, chez eux, se fortifient l'une l'autre leur font croire que leur façon de penser et d'agir est de toutes la meilleure et même la seule bonne. De là, leur crainte mêlée de mépris pour tout ce qui est étranger. Ménager les habitudes de leur intelligence comme celles de leur corps, adapter au Christianisme tout ce qui pouvait être, sans le détruire, conservé de leurs traditions philosophiques ou religieuses, agir avec tant de prudence qu'en devenant chrétiens ils ne crussent pas se contredire et ne se sentissent pas bouger : telle apparaissait la forme de l'apostolat adaptée à ces régions. Les institutions de l'Asie sont des hiérarchies de classes ou de castes sous des gouvernements absolus. Le respect des usages anciens contient seul les princes dans l'exercice d'une autorité qui n'a pas de limites dans les lois. Dans l'Inde, au Japon, en Chine, le despotisme a un caractère particulier : il n'est pas si orgueilleux de sa force que de ses lumières. Des religions philosophiques ont répandu dans ces races inactives le

prestige de la pensée pure, créé, par l'exercice des facultés raisonnantes, une aristocratie intellectuelle dont le souverain veut être le chef, et les plus hauts attributs du pouvoir dans ces pays sont la sagesse et le savoir. C'est donc aux princes et aux cours qu'il fallait tout d'abord porter l'Évangile. Car la conversion des particuliers risquerait d'être étouffée par l'hostilité des souverains, et la conversion des souverains entraînerait celle des peuples. Et pour les missionnaires, la seule chance d'accès et de faveur auprès des princes était la supériorité dans la philosophie et dans les sciences.

Il apparut aux Jésuites que pour prendre empire sur l'âme indienne, il leur fallait d'abord, au lieu d'invoquer leur origine européenne et le prestige du Portugal, s'en détacher, se faire autant que possible Indiens. Et il leur apparut aussi que pour convertir cette multitude si fortement hiérarchisée, et tout entière sous la domination intellectuelle des brahmanes, il fallait d'abord gagner cette aristocratie. Pour se donner crédit auprès d'elles, apprendre dans leur immense complexité, non seulement la langue, mais la littérature et la philosophie de l'Inde ; après s'être initiés au savoir des brahmes, se donner toutes les ressemblances extérieures avec ceux dont on voulait changer l'âme ; s'ouvrir, par ces flatteries à leurs fiertés les plus ombrageuses, accès auprès d'eux ; dans les controverses chères à leur intelligence, accepter de leur philosophie et de leurs traditions tout ce qui n'était pas certainement contraire à la foi chrétienne ; devenir maîtres en leur propre sagesse pour leur apprendre avec plus d'autorité la sagesse véritable et complète ; s'aider de ce qu'ils aimaient et respectaient le plus afin d'accréditer auprès d'eux comme une amie déjà ancienne la nouvelle foi : tel avait été le plan conçu par expérience, mûrement étudié dans tous les détails, qui fut suivi avec une fidélité hardie.

Voyez à la cour des rajahs, parmi les collèges de brahmanes, au milieu des castes pénitentes, ces hommes à la chevelure rasée sauf une touffe au haut du front, sur ce front un carré tracé à la pâte de santal est le signe de la sagesse, leurs oreilles supportent la lourdeur de riches boucles, leur cou est entouré d'un collier fait de trois brins, deux d'or et un de fil, qui porte une petite croix, leur corps a pour vêtement une robe de mousseline, et leur tête pour coiffure un haut bonnet de soie d'où pend un long voile. Ce sont des Jésuites. Ils ont adopté, avec ces marques extérieures de science et de rang, la vie de retraite et l'ascétisme que la philosophie indienne conseille, qu'eux seuls pratiquent, et qui fait leur renom. Après avoir conquis pour ainsi dire le droit de caste auprès des philo-

sophes et des prêtres indiens, et excité leur curiosité, ils profitent de ces entretiens avec eux pour leur présenter le Catholicisme comme l'achèvement de leurs propres doctrines. Ainsi réussissent-ils à convertir plus de cent mille brahmanes. Ce chemin fait par la vérité auprès des castes aristocratiques est la stratégie qui, par la possession des hauteurs, assurera l'obéissance du pays entier. Et en effet, dans le cours du XVII[e] siècle, le Catholicisme conquiert deux millions d'Indiens.

Au Japon, les hommes n'étaient pas clos dans des prisons si singulières et si multiples. Le pays formait une féodalité, le sol était partagé entre un certain nombre de souverains, grands seigneurs ou petits rois, au-dessus desquels régnait un empereur. Là l'exemple a été donné par François-Xavier lui-même : ce chasseur d'âmes a tendu avec prédilection ses filets autour des princes, non qu'il jugeât cette capture plus précieuse en soi, mais parce que l'adhésion des chefs au Christianisme assurait sur tout leur territoire la liberté à l'apostolat et disposait le peuple à suivre l'exemple donné par les maîtres. Les successeurs de François-Xavier gardèrent la méthode et la complétèrent. Familiers avec la langue japonaise, observateurs des mœurs nationales, vêtus comme les bonzes de ce pays, les Jésuites ménagèrent les yeux, les oreilles, l'intellect des indigènes, et mirent une habileté plus ingénieuse que si elle eût été le zèle d'une ambition humaine, à gagner les grands. Ils y réussirent si bien que presque partout la liberté de prédication leur fut accordée et qu'en trente ans, plusieurs rois, nombre de seigneurs, de bonzes, près d'un million de Japonais devinrent chrétiens.

La même méthode fut employée par les Jésuites pour s'ouvrir le plus vaste et le plus fermé de tous les pays de l'Asie, la Chine. La Chine voulait échanger avec l'Europe des marchandises, mais pas d'idées, et par crainte que ces pensées du dehors pénétrassent chez elle avec les marchandises, elle consentait à trafiquer avec un seul des pays européens, et dans un seul port de son territoire. Les Portugais avaient obtenu le privilège de débarquer leurs marchandises à Macao. Leurs entrepôts s'étendaient le long de la presqu'île mince et barrée, dans l'endroit où elle était le moins large, par le mur d'une fortification chinoise. Derrière ce mur commençait la Chine interdite, et l'étroite porte ne s'ouvrait qu'aux Portugais envoyés en ambassade auprès de l'empereur ou chargés de régler à la ville voisine quelque incident de police avec les gouverneurs de la province. A Macao, les Jésuites fondèrent une maison où des Religieux remarquables par une supériorité en quelque science étaient instruits à la familiarité de la langue et des mœurs chinoises, et devaient, en s'as-

surant ainsi toutes les chances de succès, attendre l'occasion. Elle se présenta à l'un de ces Jésuites, Ricci. Ses connaissances étaient étendues en philosophie, en mathématiques et en médecine. Sa renommée rendit d'abord curieux de s'entretenir avec lui les mandarins de passage à Macao. En 1583, il est invité par l'un d'eux, le gouverneur de Chao-king, à se rendre dans cette ville, pour résoudre certaines difficultés d'astronomie. Le Jésuite accourt. Les lumières qu'il répand sur tous les sujets rendent souhaitable à ses interlocuteurs la durée de son séjour. Plusieurs années se passent sans autre résultat que d'assurer, par les preuves multiples de sa supériorité, le crédit à ses opinions parmi les lettrés. Mais la confiance de ceux-ci s'étend des questions philosophiques aux questions religieuses ; ils lui exposent le culte de Confucius, il leur explique celui du Christ. D'autres Jésuites rejoignent Ricci. La chrétienté de Chine commence, mais Ricci voit que toute son œuvre est bâtie sur le sable et restera sable elle-même, s'il ne parvient à s'assurer la protection de l'empereur. En 1595, le Jésuite offre, pour la route, ses services de médecin à un mandarin qui se rendait à la cour ; on l'accepte et le voilà à Pékin. Trois années se passeront encore avant qu'il parvienne à l'empereur. Celui-ci apprend enfin qu'un lettré vient de l'Occident porteur d'une cloche qui sonne toute seule et marque le temps : l'empereur veut la voir et aussi l'homme qui expliquera le secret de cette merveille. Ricci plaît, et obtient ses entrées à la cour. L'horloge a sonné pour lui l'heure de la faveur et de la justice. Quinze années de travaux et d'attente obtiennent leur récompense, et la Chine s'ouvre à l'Évangile parce que les lettrés craignent, s'ils renvoient l'étranger, que la machine ne marche plus.

Ricci trouva parmi les grands dignitaires de la couronne des esprits curieux de controverses et bientôt avides de foi. Les Jésuites, qui, dès 1605, eurent dans la capitale un couvent et une chapelle, se répandirent dans les provinces. Ricci avait établi sa renommée de savant ; grâce à elle ses compagnons furent respectés comme lui. Mais la doctrine du Christ sur l'égale dignité des hommes blessait l'orgueil des lettrés et aussi leurs intérêts. Ils craignirent la logique révolutionnaire des conséquences, et que le peuple trouvât les limites de sa soumission. Ils firent donner l'ordre aux nouveaux sages de réserver leurs enseignements pour les grands. Ricci pensait qu'avant tout il fallait se les ménager dans l'intérêt futur de toute la race. Il assoupit à force de prudence le bruit de l'apostolat auprès du peuple, il obtint en revanche, toujours au nom de la science, l'autorisation d'ouvrir à Pékin pour les jeunes Chinois une école, moyen le plus long mais aussi le plus efficace de former à la science divine en même

temps qu'à la science humaine des hommes en qui la nation reconnaîtrait sa race, et de qui elle recevrait avec moins de préjugés la bonne nouvelle. Tous ses Religieux réglaient leur zèle, leur attitude, leurs paroles sur leur chef, organisateur de cette lente victoire. Et lui, fixé près du gouvernement, sans cesse en contact avec les hommes considérables de l'empire, tantôt engagé dans des controverses où il savait rendre la vérité à la fois pressante, mesurée et douce, tantôt occupé à écrire en langue chinoise les six premiers livres d'Euclide ou des traités sur la connaissance de Dieu, semblait le maître d'hommes doctes et saints qui, avec le seul désir d'être utiles, et le respect des traditions nationales, venaient continuer en la perfectionnant l'œuvre antique de le sagesse chinoise. Il savait, en exprimant sa pensée, ménager si habilement celle de ces peuples, qu'un de ses traités sur la véritable doctrine de Dieu, « Tgien-thu-chi-ly », fut inséré dans la collection des grands écrivains chinois, et que les lettrés le comparaient à leur Confucius. Sa mort, qui arriva en 1610, au milieu de ces triomphes, les continua. Elle assembla comme sa vie, en un cortège pacifique, toutes les traditions chères à la Chine et les croyances chrétiennes : ses funérailles furent solennelles, les mandarins les suivirent mêlés aux Chrétiens que précédait la croix, et son corps eut pour dernière demeure un temple que, sur l'ordre de l'empereur, on consacra « au vrai Dieu ».

C'était déjà une habitude pour les empereurs d'avoir à leur cour, à portée de leur main et de leurs embarras, quelques-uns de ces auxiliaires féconds en ressources, et qui, grâce à de multiples services, obtenaient une certaine liberté de prêcher l'Évangile. Ce crédit alla s'affermissant jusqu'au milieu du XVII[e] siècle. Il devient assez grand pour que d'autres ordres, les Dominicains, pénètrent en Chine et se livrent à l'apostolat dans les provinces. A ce moment, des révoltes éclatent dans l'empire; pour les apaiser, on fait appel aux Tartares. Mais, après avoir rétabli le calme, ceux-ci se souviennent qu'ils ont été les maîtres de la Chine, ils y restaurent leur dynastie. Ce changement n'arrête pas la marche du Catholicisme. Le nouvel empereur Chun-tchi, dont le caractère égale la fortune, a trouvé à Pékin le Jésuite Schall; il le fait mandarin, président du tribunal des mathématiques, abolit pour le Religieux qu'il nomme son père les difficultés et les obstacles du cérémonial, passe de longues heures avec le missionnaire, et celui-ci, qui satisfait l'avidité du prince pour les sciences exactes, élève les entretiens à ces hauteurs où la philosophie devient la religion. Aussi l'empereur donna-t-il l'ordre de respecter « les docteurs de la loi divine venus du Grand Occident ».

Kkang-hi, fils de Chun-tchi, continue son père. Le Jésuite Verbiest est pour Kang-hi ce que Schall était pour Chun-tchi. Il préside le tribunal des mathématiques lorsqu'une sédition oblige l'empereur à vaincre un de ses généraux. L'empereur n'a pas d'artillerie, il en demande à Verbiest : le Jésuite crée une fonderie, fabrique de bonnes pièces; avec elles, l'empereur bat le révolté, et Verbiest obtient comme récompense un édit qui déclare la religion chrétienne exempte de tout reproche. On permet qu'elle soit l'entretien des lettrés, on ne persécute pas les grands qui la pratiquent. Mais on interdit toujours qu'elle soit enseignée au peuple. Et, malgré la confiance inspirée par ces étrangers, on se souvient qu'ils sont envoyés par le Portugal, que ce peuple est ambitieux, et l'on ne veut pas, en desserrant les liens qui tiennent captive la volonté des multitudes, servir peut-être quelque dessein de conquête.

La sécurité des peuples orientaux restait en effet troublée par les prétentions des deux puissances européennes qui venaient de s'établir près d'eux.

Où le Portugal s'était annoncé d'abord comme un trafiquant, il avait bientôt pris des airs de maître. Sur les territoires qu'il avait sollicités à titre de prêt et pour y établir des marchés, s'étaient élevées des fortifications, massées des troupes, et ainsi il avait surpris quelques enclaves de souveraineté dans l'Inde. L'Espagne s'était emparée des Philippines, et dès lors se trouvait trop proche de l'Indo-Chine pour ne pas jeter sur ces rivages un regard de convoitise qu'elle appelait des droits. Et parce qu'il possédait quelques comptoirs sur la côte de Malabar, le Portugal aspirait à la domination sur l'Inde entière; parce qu'il était installé à Malacca et admis à Macao, il se réservait l'hégémonie sur les races jaunes.

Ces ambitions, d'abord rivales, s'étaient desservies et dénoncées l'une l'autre auprès des gouvernements asiatiques. La réunion des couronnes espagnole et portugaise sur une seule tête durant une soixantaine d'années, par cela même qu'elle assemblait une immense force, donna aux princes asiatiques la sensation d'une menace formidable. Quand leur défiance éveillée constata que les maîtres du Portugal et de l'Espagne organisaient les missions de l'Asie, en désignaient les Religieux, et en choisissaient les évêques jusque dans le Bengale, l'empire du Mogol, le Siam, la Cochinchine, le Tonkin, la Chine et le Japon, la propagande catholique changea d'aspect aux yeux des Asiatiques. Ses messagers, accueillis avec bienveillance tant qu'on avait vu en eux les docteurs d'une philosophie ou les prêtres d'une religion, devinrent suspects partout où on les crut envoyés, accrédités, protégés par des nations avides de terri-

toires. Prenant les missionnaires pour les espions de l'Espagne et du Portugal, pour les agents de la conquête étrangère, les souverains indigènes se mettent en défense.

C'est au Japon que le Christianisme a fait le plus de progrès, c'est là que la réaction est la plus subite et la plus violente. En 1588, par ordre de l'empereur, les Chrétiens doivent abjurer et les propagateurs du culte nouveau quitter le Japon. Les cent dix-sept Jésuites qui s'y trouvent alors se dérobent aux recherches, et les premières persécutions commencent. Ce sont les Chrétiens indigènes qui en supportent la cruauté. Elles sont d'abord tempérées par la crainte de frapper le commerce japonais, si les Européens voulaient venger la guerre faite au Christianisme. Et cette succession de cruautés et d'accalmies dura tant que les Portugais et les Espagnols furent les seuls d'Europe à fréquenter les ports japonais. Mais, dès les premières années du XVIIe siècle, les marines anglaise et hollandaise prirent leur essor et parurent dans les mers d'Asie. Les négociants de ce pays étaient protestants ; à ruiner la situation des Espagnols et des Portugais ils trouvaient le double avantage de s'enrichir et de faire tort au Catholicisme. Comme ils offraient d'acheter et de vendre aux mêmes conditions que les Portugais et les Espagnols, l'empereur put alors sans danger en finir avec tous ménagements. En 1615, le Catholicisme fut proscrit, l'accès du territoire interdit à tous les Religieux, la plupart de ceux-ci arrêtés et expédiés aux Philippines ou à Macao. Vingt et un Jésuites et quelques moines se dérobèrent aux recherches et demeurèrent seuls pour assister dans l'épreuve deux millions de Chrétiens qui étaient appelés à confesser leur foi.

Aucune Église n'a fourni des preuves plus admirables d'héroïsme et de constance. A l'art des Orientaux pour imaginer les supplices les plus cruels s'ajouta l'habileté des Anglais et des Hollandais à diriger les coups les plus utiles. Ils avaient compris que, pour épuiser le sacerdoce en cette Église dépourvue d'évêques indigènes, il suffisait d'empêcher l'introduction de missionnaires européens. En 1616, on édicte la peine de mort contre tout Japonais qui aura donné asile à un prêtre étranger et contre les habitants des dix maisons les plus voisines. En 1621, un nouveau décret prononce la peine de mort contre tout capitaine ou pilote qui aura débarqué au Japon un missionnaire catholique, et tout Européen, avant d'être admis à prendre terre, doit marcher sur des images vénérables à la piété catholique. Alors c'en est fait : au milieu du XVIIe siècle, le catholicisme semble mort au Japon. Il disparaît victime d'une apparente solidarité entre l'apostolat religieux et les ambitions de la politique.

En Chine le pays était si fermé aux étrangers que les calomnies des Hollandais et des Anglais ne trouvèrent pas accès auprès du prince. Et les missionnaires effaçaient si bien le vice de leur origine par l'importance des services rendus à leur pays d'adoption, que les mesures contre le Catholicisme étaient rares et courtes. Là même pourtant il devait ces épreuves et l'instabilité de son sort au patronage indiscret des deux cours ibériques. Une guerre déclarée au commencement du XVII[e] siècle par le Japon à la Corée parut un instant le prélude d'une lutte contre la Chine : comme nombre de chefs japonais étaient chrétiens, le bruit se répandit que l'entreprise avait été conseillée par les propagateurs de la religion nouvelle, que ces prêtres portugais préparaient ainsi la conquête de la Chine par le Japon au profit du Portugal. La présence d'une escadre hollandaise qu'on signala à ce moment près des côtes, — et dans laquelle l'imagination populaire vit une flotte portugaise ou espagnole, alliée du Japon et prête à débarquer des troupes sur le sol chinois, — suffit pour exciter les terreurs du pouvoir, la violence de la foule, et un Jésuite fut massacré à Canton. Le Japon traita bientôt avec la Corée, le bon sens revint aux Chinois dès que disparut leur crainte, mais sans effacer le soupçon.

Dans l'Annam, plus ouvert aux bruits du dehors et plus ombrageux parce qu'il était plus faible, le Catholicisme, tout d'abord toléré, fut violemment proscrit : en l'interdisant à ses sujets, le souverain ne déclarait pas mauvaise cette religion, mais il l'appelait « la religion des Portugais » et la condamnait comme une préparation à la servitude européenne. Au Siam, des missionnaires venaient de pénétrer en 1650, comme envoyés de l'Espagne et pour le rachat de Chrétiens esclaves. Le roi avait accueilli les Religieux. Le Christianisme se répandait sans lutte quand un corsaire espagnol attaqua et pilla un navire du roi. La colère du roi tomba sur les envoyés de l'Espagne, les missionnaires durent fuir et abandonner l'œuvre commencée.

Des expériences si concordantes portaient avec elles un enseignement. Personne n'était plus en état de le comprendre que les Jésuites parce qu'ils avaient la charge de toutes ces missions. Personne ne devait être plus embarrassé pour tirer de ces leçons la conséquence, puisqu'ils devaient à la confiance du Portugal leur ministère en Asie, à sa libéralité leurs moyens d'action, à son choix même leur autorité épiscopale. Mais tout devient facile à ceux qui sont résolus à sacrifier tout et eux-mêmes à la vérité. Les Jésuites de toutes les missions, rapprochés les uns des autres par leurs exils, se trouvèrent d'accord. La tutelle des puissances

politiques sur la propagande religieuse était devenue l'obstacle à l'apostolat. L'apparente dépendance qui liait les missionnaires nommés par le Portugal aux projets humains de cette couronne avait causé la ruine des chrétientés ou les rendait fragiles. Pour remédier à ce mal il fallait nettement séparer aux yeux des Asiatiques la cause du catholicisme et la cause du Portugal ou de l'Espagne, il fallait envoyer aux nations orientales des missionnaires et des évêques dans lesquels elles ne pussent soupçonner les agents d'une ambition politique, mais en qui elles fussent forcées de reconnaître les docteurs d'une foi toute religieuse, les serviteurs d'une autorité toute spirituelle. Il fallait confier à ces prêtres et à ces évêques la formation de clergés indigènes, de sorte que les nations instruites par des hommes de leur race abandonnassent leurs dernières préventions contre le culte étranger, et de façon que si des persécutions nouvelles dispersaient le sacerdoce européen, le sacerdoce indigène maintînt la vie et étendît l'apostolat des Églises fondées.

Ces mesures étaient si unanimement souhaitées et paraissaient si urgentes que les missionnaires de l'Asie voulurent appeler sur elles l'attention de la Papauté. L'un d'eux, le P. de Rhodes, qui avait évangélisé l'Annam et que la persécution en avait chassé, alla en 1645 porter à Rome la pensée de ses frères. Examinée par les Supérieurs de la Compagnie, elle fut approuvée d'eux. Et c'est au nom de son ordre que le P. de Rhodes demanda au Saint-Siège la limitation du patronage exercé par l'Espagne et le Portugal, et l'envoi dans les pays asiatiques de prêtres et d'évêques choisis par la Papauté seule.

XI

Déjà la Papauté elle-même avait tiré les conséquences du changement survenu dans les rapports entre l'Église et l'État.

Elle savait par une expérience suffisante que les meilleurs des pouvoirs humains n'avaient ni l'intelligence assez religieuse ni le cœur assez chrétien pour subordonner l'avantage durable du catholicisme aux calculs mobiles de leurs ambitions particulières. Elle pouvait rencontrer dans l'avenir, comme elle avait trouvé dans le passé, la collaboration généreuse et efficace de certains princes, elle ne pouvait ni espérer que ce dévouement fût la règle, ni laisser à des États dont elle n'était pas sûre une part prépondérante dans l'évangélisation de peuples infidèles. L'Église devait organiser son apostolat de façon à le rendre indépendant de volontés qu'elle ne gouvernait plus.

Cette organisation s'établit au commencement du XVII[e] siècle. L'Église divise l'univers religieux en deux parts. Dans les contrées catholiques, soucieuse de ne pas précipiter les séparations, elle respecte les privilèges que, par les concordats, elle a accordés aux princes. Dans les contrées infidèles, soit qu'elles n'aient pas encore accepté le joug de la vérité, soit qu'elles l'aient secoué par l'hérésie ou le schisme, l'Église se réserve l'initiative, la direction générale et le gouvernement suprême des missions. Pour exercer cette autorité, Grégoire XV créa en 1625 la Congrégation *de propaganda Fide*. Établie à Rome et comme un service public de la Curie, elle reçut la charge de régler seule dans l'univers infidèle l'ordre des efforts utiles au Catholicisme; de diviser les contrées pour l'œuvre évangélique; d'ordonner ici la prudence, là l'intrépidité, ici le zèle du martyre, là celui de la moisson; de choisir les ordres religieux entre lesquels le travail serait partagé; de nommer les missionnaires, de les subordonner, où ils seraient en nombre, aux Préfets apostoliques; où les chrétientés grandiraient, de confier les diocèses naissants à des Vicaires apostoliques; enfin d'associer la mobilité à l'ordre dans ce commandement d'armées en campagne, de sorte que, sacerdoce, épiscopat, divisions du territoire, tout se déplaçât selon les besoins de l'apostolat lui-même et sur un signe de Rome.

La première difficulté était de recruter cette armée. Les nations séparées les dernières de l'Église par leur adhésion à la Réforme avaient encore une minorité de Catholiques: c'est parmi eux que l'Église recruterait tôt ou tard les apôtres les plus capables de rappeler leurs frères à la foi. Mais pour les pays infestés des vieilles hérésies orientales ou du schisme orthodoxe et si anémiés dans leur foi, surtout pour les immenses contrées qui n'avaient pas encore reçu l'Évangile, où trouver des missionnaires? On ne pouvait compter sur le zèle du Portugal et de l'Espagne pour une propagande contraire aux prétentions de leurs princes : d'ailleurs les Espagnols et les Portugais ne suffisaient pas à évangéliser les Amériques. L'Italie épuisait la fécondité de ses vocations à collaborer avec eux à cette tâche trop vaste. Qui évangéliserait le reste de la terre?

La France fut à ce moment la ressource de l'apostolat, et reprit, sous une forme nouvelle et plus vaste, sa vocation oubliée depuis les Croisades.

L'épreuve de la Réforme avait fortifié en France le Catholicisme. L'ardeur religieuse, après avoir soulevé les violences populaires, les disputes de Sorbonne et les guerres de Parlement, s'était guérie de ces fièvres indociles par le régime du pouvoir absolu. Dans le silence universel

les âmes s'étaient recueillies, et, comme dans l'État elles ne pouvaient plus rien changer qu'elles-mêmes, elles avaient employé toute leur énergie à un effort intérieur de perfection morale.

M. Ollier fondait la Congrégation de Saint-Sulpice pour former par l'épreuve sévère de la retraite, de la méditation, de l'étude, et sous les yeux de maîtres doctes, simples, réservés et exemplaires, le lévite à la dignité de son ministère. M. de Bérulle travaillait à perpétuer les mérites acquis par cette préparation : il fondait l'Oratoire, compagnie de prêtres qui, sans accroître leurs obligations par un vœu, cherchaient à s'assurer par une société fraternelle la régularité des habitudes, une surveillance et une édification mutuelles. Les prêtres de la Mission ou Lazaristes étaient de même élevés par saint Vincent de Paul, leur père, à remplir les fonctions les plus difficiles du sacerdoce, à préparer le recrutement du clergé dans les séminaires, à évangéliser les populations où le clergé manquait soit de zèle, soit de force, à choisir les tâches délaissées.

Ces grands serviteurs de Dieu ne bornaient pas à leur pays le dévouement qu'ils enseignaient. Ils n'entendaient jamais parler des contrées non chrétiennes qu'ils ne se sentissent attirés vers elles par une ambition de sacrifice. M. Ollier demanda à partir pour la Cochinchine. Saint Vincent de Paul avait été à Tunis pour acheter des captifs et avait pris la place de l'un d'eux. La seule licence que cet homme d'un bon sens si solide donna jamais à son imagination fut le rêve de mériter, dans des pays toujours plus lointains, des souffrances toujours plus grandes. Mais il fit mieux qu'offrir à ces épreuves une bonne volonté bornée par le court espace d'une vie humaine, il leur prépara une institution durable, il voua aux missions des pays infidèles une partie des disciples qu'il avait rassemblés. A côté de lui, un autre groupe de prêtres, confirmés dans leur bonne volonté par le P. de Rhodes qui, de Rome, était venu en France pour y chercher des collaborateurs nouveaux, formaient la Compagnie des Missions Étrangères.

Or, ce pays dont le zèle apostolique, à peine ranimé au dedans, aspirait à se répandre au dehors, n'avait pas à évangéliser des colonies comparables à celles du Portugal et de l'Espagne. La guerre de Cent Ans avait arrêté l'essor que notre marine commençait à prendre au début du XIVe siècle, les ambitions des Valois nous avaient amusés en Italie tandis que se découvraient les nouveaux mondes, et dans l'univers soudain agrandi il ne nous restait qu'à suivre les routes ouvertes par d'autres et à glaner ce qu'ils dédaignaient.

Il semblait que notre part, belle encore, fût l'Amérique du Nord. De Henri IV à Louis XIV, cette terre devint française. L'exploration du continent qui ouvrait devant nous ses immensités de terre et d'eau fut aussi hardie, aussi continue, qu'a été de nos jours celle de l'Afrique, et nous n'en partagions la gloire avec personne. Ni les Espagnols, qui s'étaient avancés du Mexique en Californie et au Texas par le dernier effort de leur expansion, ni les Anglais, serrés entre les Alleghanys et la côte de l'Atlantique, ne nous disputaient l'empire de ce continent. Les populations indigènes étaient de la même race que les Européens avaient trouvée dans l'Amérique du Sud; mais elles étaient plus primitives et plus nomades. Là c'étaient les sauvages qui se montraient redoutables à la civilisation; ils savaient sans doute par les rumeurs transmises de tribus en tribus ce qu'ailleurs elle avait fait de leurs frères. Pour les pacifier et les instruire, on eut recours aux missionnaires. Confiée dès 1615 à des Franciscains français, l'œuvre prit un tel développement qu'ils appelèrent eux-mêmes l'attention sur l'insuffisance de leur nombre, et en 1625, par de nouvelles lettres patentes, les Jésuites leur furent adjoints.

La Guyane devenait française en 1625 ; ce n'était que le comptoir de Cayenne, en face d'un territoire inconnu, couvert de forêts, habité par des peuples farouches. Les Jésuites français s'offrirent à les évangéliser. En 1625, notre pavillon avait paru dans les Antilles, porté par un gentilhomme qui cherchait aventure et aborda à Saint-Christophe : la Dominique, la Guadeloupe, la Martinique, furent ensuite occupées. Les Dominicains y parurent en même temps que nos colons. Enfin, en 1642, la France occupait sur les routes de l'Inde Madagascar, Bourbon et l'Ile de France. Les Lazaristes se chargèrent d'y porter la foi.

Mais les nouvelles possessions de la France ne suffisaient pas à la fécondité rajeunie de son apostolat. De lui-même il se porta vers le pays où l'avaient conduit jadis les Croisades. La paix maintenant pouvait, comme autrefois la guerre, servir le Christianisme. L'alliance de nos rois avec le Grand Seigneur et les privilèges accordés par les Capitulations à notre commerce avaient attiré dans les Échelles du Levant des Français et des Européens qui trafiquaient « sous la bannière de France ». Aux uns et aux autres la liberté du culte était garantie, mais il fallait pour l'assurer en fait la présence de prêtres, et les seuls que les sultans eussent promis d'accueillir étaient les prêtres français. Sous Henri IV, quelques-uns desservaient déjà des chapelles dans quelques villes consulaires. Sous Louis XIII cela parut trop peu à un homme qui, inséparable collaborateur de Richelieu, semblait, dans sa robe grise, l'ombre du cardinal. Aux

grandes affaires dont il portait le poids avec son ami, le P. Joseph ajoutait la sollicitude d'un devoir plus grand encore : sa foi de Religieux et son intelligence de Français s'accordaient à penser que la véritable politique était toujours pour nous celle des Croisades. En attendant l'heure de la lutte, il rêvait de fortifier le Christianisme dans tout le Levant, avait hâte de reprendre le colloque interrompu depuis deux siècles avec les hérésies et les schismes orientaux; il voulait que les négociateurs de cette réconciliation, les prêtres catholiques, nombreux à user de l'hospitalité promise par les traités et protégés par notre diplomatie, renouassent la conjuration des énergies chrétiennes. Le P. Joseph fit connaître ses vues à Rome. Elles étaient trop d'accord avec celles du Saint-Siège pour que la Papauté ne les servît pas. La Propagande vit le moyen de s'assurer dans ces vastes régions le concours des vertus françaises, elle nomma en 1625 le Père Joseph « Supérieur de la grande mission d'Orient ». Malgré que les dispositions de Louis XIII fussent pieuses, et que le Catholicisme eût droit de cité en Turquie par la politique des rois Très Chrétiens, ce n'est plus au souverain, mais au moine qu'est remis le pouvoir d'organiser cet apostolat de Français. Le P. Joseph commence par distribuer cent Religieux de son ordre non seulement dans les Échelles, mais dans le Liban, en Arménie, en Géorgie et jusqu'en Perse. Où leur droit de séjour n'est pas garanti par les Capitulations, il est obtenu par les bons offices de nos ambassadeurs. Après avoir jalonné par ces premiers occupants le champ de bataille, le P. Joseph demande à tous les ordres établis en France des missionnaires : Carmes, Dominicains, Jésuites répondent à son appel. Grâce à ce concours de tous, le schisme grec est attaqué à la fois en Asie Mineure, dans la péninsule des Balkans, les îles de l'Archipel, et jusque dans son foyer où l'on s'efforce de ramener à l'unité les six mille moines du mont Athos. Les hérésies plus anciennes survivaient, réfugiées dans l'intérieur du continent, comme défendues contre la vérité par la distance et les déserts. L'Église nestorienne gardait à Babylone son Patriarche, des séminaires, les restes d'une vie obstinée. C'est là qu'il fallait lutter contre elle. L'argent manquait à la Propagande. En 1658, une riche veuve de Paris offre 70 000 livres pour l'établissement d'un évêché à Babylone, à la condition que les titulaires du siège seront Français : il est ainsi érigé. Le pouvoir politique prête son concours à l'œuvre qu'il ne tente pas de conduire : en Syrie l'effort des missionnaires contre les doctrines eutychéennes a été efficacement aidé par le consul de France à Alep, François Piquet. Renonçant à sa carrière pour être tout à sa vocation, il devient prêtre,

est bientôt nommé coadjuteur de Babylone, et son zèle est attiré vers les Arméniens. Tandis que les Dominicains français reprennent l'évangélisation entreprise autrefois par leur ordre auprès des Arméniens sujets de la Turquie, les Jésuites français catéchisent les Arméniens sujets de la Perse : c'est là que Piquet voudrait agir. Louis XIV nomme l'évêque son consul auprès du Shah : avant la fin du XVII[e] siècle le Catholicisme comptera en Perse plus de trois cent mille fidèles.

Le reste des Eutychéens est en Afrique : les Coptes sont dispersés dans la solitude de la haute Égypte, et les Abyssins plus inaccessibles encore dans leurs montagnes que le désert entoure. Sans être découragés par les échecs des anciennes tentatives, les Jésuites français recommencent le voyage d'où leurs prédécesseurs ne sont pas revenus. Le concours de notre diplomatie ne peut leur assurer que les premières étapes. Les Coptes ne se montrent pas hostiles, mais comme si dans ces déserts les âmes même étaient de sable, elles boivent la parole sans la garder, la vérité qu'on y verse les laisse sèches et légères. En Abyssinie, les naturels sont plus redoutables. Des passions violentes et qui font alliance y conspirent constamment contre le Catholicisme. La grossièreté superstitieuse et vénale du clergé indigène se défend auprès de peuples qui n'aiment ni son avarice ni son ignorance, en rappelant l'hostilité du Catholicisme contre la pluralité des épouses, et il soulève les hommes menacés dans leurs plaisirs et les femmes menacées dans leur condition sociale. Aussi toutes les tentatives, au cours du XVII[e] siècle, après des espérances, finissent dans l'exil et le sang des missionnaires.

L'apostolat de la France dans le Levant était la première tentative d'un peuple pour gagner à la foi religieuse des contrées sur lesquelles ce peuple ne possédait ni ne préparait de souveraineté politique. Cette propagande si vaste, si lente, et si difficile, n'emploie pas encore tous les dévouements qui s'offrent en France. L'Église songea à utiliser cette surabondance de zèle à l'évangélisation de la race jaune. La Propagande partagea d'abord l'immense territoire de cette race en trois vicariats apostoliques, et elle appela à ces fonctions épiscopales trois Français, de ceux qui s'occupaient à fonder à Paris la Société des Missions Étrangères. Nommés en 1658, les trois prélats débarquèrent à Siam.

Comme ils n'étaient les envoyés ni du Portugal, ni de l'Espagne, mais seulement les ambassadeurs d'une doctrine religieuse et d'une puissance toute morale, ils furent bien accueillis. De là ils tentèrent de pénétrer dans les contrées que des préjugés plus tenaces fermaient toujours à l'Évangile. Mais, sous peine de rallumer la violence des persécutions, ils

ne purent y faire que des séjours secrets et courts. Et c'est à Siam qu'ils fixèrent leur établissement principal. L'expérience des difficultés les persuada vite que les ouvriers nécessaires de l'apostolat parmi ces races étaient des prêtres et des évêques indigènes. Ils fondèrent à Siam, en 1670, un collège pour instruire les jeunes gens qu'ils demandaient aux diverses régions de l'Extrême-Orient, et préparer parmi eux les plus dignes au sacerdoce. Et Fénelon pouvait dire avec vérité à Versailles, en présence des ambassadeurs siamois, le jour de la Purification 1674 : « Parmi les différents royaumes où la grâce prend diverses formes selon la diversité des naturels, des mœurs et des gouvernements, j'en aperçois un qui est le canal de l'Évangile pour tous les autres. C'est à Siam que se rassemblent ces hommes de Dieu, c'est là que se forme un clergé composé de tant de langues et de peuples sur qui doit couler la parole de Dieu. » Les Vicaires apostoliques ne mirent pas moins de force à persuader Rome qu'il fallait à ces races non seulement leurs prêtres, mais leurs évêques. Et dès 1674, sur leur proposition, Rome élève à l'épiscopat le Dominicain chinois Lopez, le premier de sa race qui ait obtenu cette dignité. En 1685, la sagesse qui a voulu rassurer les gouvernements orientaux et séparer la cause religieuse des affaires politiques reçoit sa récompense. Le Vicaire apostolique de Chine peut se rendre à Pékin, avec dix-neuf missionnaires français, et transmettre avant de mourir son autorité à son successeur, Français comme lui.

En 1687, d'autres Français y pénétraient qui allaient obtenir plus encore. C'étaient six Jésuites que l'Académie des sciences, après les avoir admis au nombre de ses membres, venait d'envoyer en Chine pour y faire des observations, et auxquels le P. Verbiest avait ménagé la bienveillance de l'empereur. A Pékin, ils ne le trouvèrent plus. Il était mort depuis dix jours. Et les Religieux français arrivèrent à point nommé pour que la faveur impériale trouvât sans interrègne sur qui se fixer. Kang-hi déclara qu'il garderait auprès de lui le P. Gerbillon et le P. Bouvet. Il voulait continuer avec eux les études qu'il avait entreprises sous la direction de Verbiest, et dans des entretiens familiers qui duraient deux heures le matin et deux heures le soir, il apprit vite à connaître ces hommes et à les aimer. Bientôt il n'y eut pas d'affaire où il ne jugeât bon d'employer leur talent. La Russie poussait déjà ses ambitions vers la Chine, et entre les deux empires c'était une guerre perpétuelle de frontières. Kang-hi voulut en finir par un règlement définitif. A ses plénipotentiaires, il adjoignit Gerbillon. Le Jésuite fut si bon négociateur qu'il obtint toutes les satisfactions désirées par Kang-hi. Quand la faveur est bien établie,

tout la sert. L'empereur tomba malade en 1692, les médecins chinois étaient impuissants à le soulager. Les Jésuites avaient apporté avec eux une livre de quinine. Ce remède encore inconnu en Asie guérit l'empereur. Dès lors il se sentit le devoir de récompenser tant de services et si divers. Le 22 mars 1697, fut rédigé l'acte qui permettait aux Chinois d'embrasser la religion chrétienne. Tel était le résultat de la conduite qui avait désarmé l'esprit asiatique de ses défiances. Enfin persuadée que les missionnaires européens n'étaient l'avant-garde d'aucune ambition politique, la Chine s'ouvrait à l'Évangile. A ce moment, on comptait en Chine 800 000 Chrétiens.

La leçon de ce grand succès devint plus claire encore par l'épreuve qu'au même moment l'apostolat subissait dans le Siam. Le roi de ce pays, après avoir reçu à leur passage les savants destinés à la Chine, avait voulu en avoir aussi, et douze Jésuites lui avaient été envoyés. Mais ceux-là ne parurent pas uniquement les représentants de la science. Converti au Catholicisme, le premier ministre de Siam avait, soit par zèle religieux, soit pour étayer d'un appui extérieur sa fortune politique, négocié une alliance entre son maître et Louis XIV. Il avait même offert à celui-ci le droit de garnison dans les forts de Bangkok et de Marguy. Et la même escadre qui amenait en 1687 les douze Jésuites portait des troupes et des agents français. Là plus que partout, il semblait que la religion fût sûre du lendemain. Le lendemain fut une révolution. A cette mainmise trop visible de la France sur le Siam, une colère nationale répondit et prêta sa force à la révolution de palais qui changea en 1689 la dynastie. L'alliance avec la France fut rompue. Faite contre l'influence française, cette réaction se trouva faite contre le Christianisme que des Français représentaient. Et, un an après les promesses d'amitié perpétuelle entre les deux États, les Religieux qui avaient été appelés par le Siam étaient chassés par la politique.

Dans l'Inde aussi la Propagande était amenée par les événements à dégager des intérêts humains l'apostolat. Les Nestoriens de saint Thomas ramenés en 1589 au Catholicisme par les Jésuites portugais, étaient retournés à l'hérésie par crainte d'être liés par le Catholicisme à la domination portugaise. Dès 1659, la Propagande leur avait envoyé des Carmes italiens et un Vicaire apostolique, et ceux-ci, n'étant pas suspects de servir un dessein politique, bientôt avaient reconquis les âmes. D'ailleurs, la prééminence du Portugal, impopulaire dans les quelques parties des Indes où elle s'exerçait encore, disparaissait de ce prétendu domaine. Au XVIIe siècle, les puissances maritimes de l'Europe, développant à leur

tour leur marine, établissent dans l'Inde des comptoirs. C'est ainsi que l'Angleterre a son principal établissement à Madras et la France à Pondichéry. La Hollande, non contente de créer des établissements rivaux, prend, dès 1665, au Portugal les plus importants de ceux qu'il a fondés. L'intolérance religieuse de la Hollande s'était satisfaite par l'expulsion des Portugais; l'Angleterre ni la France ne reconnaissaient aucune juridiction du Portugal sur leurs comptoirs. L'autorité de Rome restait la seule qui eût chance d'obtenir respect pour le Catholicisme. C'est pourquoi la Propagande créa des vicariats apostoliques dans les possessions hollandaises, anglaises et françaises. Et sous cette hiérarchie purement religieuse, l'apostolat entrepris par le Portugal se trouva non seulement continué, mais accru. Là même commença une entreprise proportionnée à la vocation du Catholicisme et de la France. Les Jésuites français, quand ils furent établis dans nos comptoirs de l'Inde, voulurent porter l'Évangile dans toute la péninsule, dans tout l'empire du Grand Mogol, jusqu'aux frontières où leur apostolat se joindrait à l'apostolat entrepris en Chine. Ainsi la propagande de l'Évangile devenait partout indépendante des gouvernements catholiques.

Cette évolution de l'apostolat trouva un adversaire obstiné : ce fut le gouvernement portugais. Sa Majesté Très Fidèle s'était fait reconnaître par l'Église le droit de patronage sur toutes les Églises fondées ou à fonder dans les pays de race hindoue et de race jaune. Cinq bulles de Léon X, de Paul III, de Paul IV, de Grégoire XIII et de Paul V avaient accordé ou confirmé ce privilège, et dans celle de 1575 Grégoire XIII avait déclaré que « personne, fût-ce le Siège apostolique », ne pourrait dans l'avenir toucher à ce droit de patronage sans le consentement exprès du Portugal. La création des vicariats apostoliques dans ces contrées enlevait à cette couronne une partie des privilèges concédés autrefois par Rome. Le Portugal refusa de rien abandonner. En vain son pouvoir ne s'est-il pas établi sur les régions qu'il espérait dominer, ou même a-t-il disparu des contrées qu'il possédait d'abord : il n'admet pas que, ses prétentions demeurant les mêmes, rien soit changé à ses droits. En vain on lui objecte la marche du temps, il oppose les bulles qui ont enchaîné même l'avenir. En vain on lui rappelle que le premier devoir des papes est l'intérêt de l'Église, il met au-dessus de cet intérêt les prérogatives de sa couronne. En 1660, au premier bruit que Rome songe à diriger elle-même l'apostolat dans les contrées où il entend garder son monopole, il proteste et retarde de près de dix ans la nomination des premiers Vicaires apostoliques. En 1660, à la nouvelle qu'ils partent pour l'Extreme-Orient, il

donne ordre d'arrêter ces usurpateurs de son privilège. Il saisit en 1670 un des prélats qui se rendent en Cochinchine, le livre à l'Inquisition de Goa, pour avoir, sur l'ordre du Pape, porté des secours religieux à des contrées fermées au Portugal. En vain l'Espagne lui donne une leçon de bon sens et le Consul des Indes déclare « que l'Espagne ni le Portugal n'ont à exercer aucun droit de patronage religieux où ces États n'exercent pas de domination temporelle ». C'est précisément à la prétention contraire que le Portugal s'acharne. Il n'a jamais acquis par les traités ni par les armes aucun droit sur les pays de race jaune. Il ne réclame que pour la forme le privilège de fournir des évêques et des prêtres au Japon, à l'Annam, pays redoutables où il n'y a à espérer que le martyre. Mais la Chine est plus clémente, il y a envoyé les premiers missionnaires. Il n'admet pas que personne le remplace ni l'aide. A Macao, l'unique porte par laquelle les Européens avaient accès en Chine, il attend les Religieux. Nul d'entre eux n'entrera dans l'empire, sinon comme missionnaire du Portugal, comme soumis à l'évêque de Macao. Le pape Alexandre VIII, en 1690, cède quelque chose à ces résistances et accorde que les évêchés de Pékin et de Nankin seront suffragants de Goa et à la nomination du Portugal. Mais apaiser les griefs du Portugal, c'est éveiller ceux de la Chine et désigner aux rigueurs impériales un culte dont les chefs, dans la Chine même, seront choisis par un roi étranger. Le successeur d'Alexandre VIII, pour échapper à ce danger, réduisit à presque rien la circonscription des deux diocèses accordés par son prédécesseur au Portugal. Le Portugal se crut joué. Si peu présent en Chine qu'il semblait presque inoffensif, il envenima de ses rancunes tous les désaccords que le zèle même du bien excite parfois entre les ouvriers des missions.

Dans l'Inde, les évêques qu'il a choisis, les administrateurs qu'il charge de gérer les vacances des sièges n'ont d'autre volonté que la sienne. Le métropolitain de Goa, qui doit sa nomination à la couronne, fait cause commune avec ses suffragants contre les Vicaires apostoliques. La Papauté essaie de concilier ses obligations envers les âmes et ses anciennes promesses au Portugal. Un bref de 1709 limite la juridiction des Vicaires apostoliques « aux lieux où, pour un motif quelconque, les évêques portugais ne pourraient exercer le leur ». Mais le Portugal prétend que ses évêques l'exercent partout. Alors commence un conflit inextricable d'évêques à évêques, de prêtres à prêtres. Alors s'échangent, se croisent, comme des flèches, les appels au roi, les appels au Pape, les censures et les interdits. Les métropolitains de Goa, non contents des armes spirituelles, arrêtent, font condamner par le tribunal des Indes, retien-

nent captifs les missionnaires de la Propagande. L'évêque de Macao, trop éloigné pour envoyer à Goa ceux qui, en évangélisant la Chine, attentent au monopole du Portugal, les punit lui-même; ses prisons valent celles des Indes : il y retient trois ans et il y laisse mourir un cardinal-légat. La querelle des investitures, transportée de l'Allemagne sous ce ciel de feu, est plus meurtrière pour la foi. On peut alors mesurer quel tort font à l'Église ces prérogatives concédées au zèle d'un prince et exploitées par l'orgueil de ses successeurs, quel danger il y a pour elle à confier aux pouvoirs civils des attributions religieuses.

Ce trouble apporté à l'apostolat fut plus funeste encore qu'il ne paraissait. La violence du Portugal à défendre ses prérogatives, la rancune inspirée par lui à ses prêtres et à ses évêques contre ceux qui dépendaient de Rome, avaient créé une atmosphère d'orage et, même entre les hommes les plus dévoués au bien général, rendu les désaccords plus proches des querelles. Ce mal, qui était son œuvre, allait enflammer une question de pure doctrine entre les missionnaires et ruiner les chances de transactions dans la grave controverse sur les rites chinois et indiens.

Dans l'Inde et dans la Chine, les Jésuites avaient accepté les mœurs nationales. Le but était, pour rendre l'évangélisation moins difficile, de concéder tout le possible aux coutumes de ces races difficiles à mouvoir. L'écueil était de tant concéder à ces habitudes que la vérité s'amoindrît jusqu'à disparaître pour se rendre acceptable.

Dans l'Inde, l'expérience avait appris aux Jésuites trois choses : le genre de supplice choisi par le Christ répugnait aux Hindous, le baptême leur déplaisait par ses cérémonies, enfin les premiers convertis au Catholicisme, les parias, l'avaient rendu méprisable au reste de la nation, et une société où l'idée la plus indestructible était celle des castes ne voulait pas être souillée d'une doctrine adoptée par une plèbe impure. Les Jésuites avaient voilé le crucifiement sous des termes qui ménageaient les répulsions des peuples; ils avaient dégagé le baptême de ce qui n'était pas l'essentiel du sacrement; surtout, ils avaient modifié leur attitude envers les castes. Ils étaient certains que la seule manière de faire pénétrer le Christianisme dans toute la société indienne était de le faire accepter par les classes élevées; qu'alors il descendrait de caste en caste jusqu'aux plus basses; mais que les hautes castes ne consentiraient pas à le recevoir de classes inférieures et surtout à suivre la tourbe impure des parias. D'autre part, s'ils voulaient être acceptés eux-mêmes dans l'aristocratie des philosophes et des pénitents, ils ne pouvaient

commencer par contredire tout l'ordre de cette société et offenser la plus violente de ses passions. Les Jésuites s'étaient donc résignés à ne pas combattre de front les préjugés contre les parias. C'est à ce prix que le Christianisme avait pénétré dans les autres castes. A mesure que la vérité y pénétrerait, les Jésuites prétendaient bien revenir sur les concessions auxquelles ils s'étaient résignés tout d'abord, et enseigner aux Brahmanes que la plénitude de la vertu et de l'intelligence est la charité.

N'était-ce pas la façon la plus efficace de servir les parias? Mais était-il permis de cacher, fût-ce un instant, l'égalité de nature que le Christ avait reconnue en tous les hommes? Était-il permis de pactiser, fût-ce pour la détruire, avec la plus cruelle prétention de l'orgueil? De même, les concessions faites aux préjugés contre les rites du baptême et contre la croix n'étaient-ils pas d'une prudence trop humaine? Voilà les redoutables questions qui divisèrent les ordres religieux. La Papauté envoya dans l'Inde un légat, Tournon, et, le 25 janvier 1704, celui-ci publiait à Pondichéry un mandement qui désapprouvait les concessions faites. C'était la ruine de toute l'œuvre édifiée depuis un siècle par les Jésuites. Ils luttèrent quarante années, défendant leur méthode et justifiés par leur succès, jusqu'au jour où Benoît XIV, le 12 septembre 1744, la condamna d'une façon définitive. C'était au moment où les rivalités et les ambitions nationales allaient bouleverser l'Inde. La puissance du Grand Mogol était en déclin, ses feudataires reprenaient leur indépendance; Dupleix excitait leurs ambitions et se mêlait à leurs luttes pour étendre le domaine de la France; les Anglais, pour se préparer à eux-mêmes l'empire, employaient à leur tour contre Dupleix la politique imaginée par ce grand homme; ces guerres perpétuelles et ces haines de races achevèrent dans la Chrétienté indienne la décadence que la condamnation des rites nationaux avait commencée.

Des scrupules analogues s'élevèrent en Chine sur la méthode d'apostolat adoptée par les Jésuites.

Dans un pays où la première des sciences est la philosophie, ils avaient dû, pour gagner l'estime intellectuelle de ceux qu'ils voulaient convertir, se rendre familier Confucius. Comme ils trouvaient en lui une partie des vérités chrétiennes, ils avaient considéré que son autorité leur deviendrait une caution. Certains du sens que Confucius attachait à la foi envers le « Seigneur du Ciel » et à la piété envers les défunts, ils ne réprouvaient pas les cérémonies traditionnelles dans lesquelles, sous le nom de « Tien », employé par Confucius, on invoquait Dieu; ils ne condamnaient pas le culte des ancêtres; enfin ils ne jugeaient pas coupables les hom-

mages solennels que la Chine rendait à la mémoire de son plus grand homme.

Ce sont ces tolérances qui, admises par Ricci, trouvèrent dès l'origine, parmi ses compagnons eux-mêmes, des adversaires. Ils considéraient que les cérémonies chinoises offraient un refuge aux superstitions, et même à l'idolâtrie. La majorité des Jésuites estima excessif d'interdire, sous prétexte de danger possible, des manifestations qui pouvaient être innocentes et auxquelles 400 millions d'hommes ne renonceraient pas. Mais les Jésuites n'étaient pas les seuls missionnaires en Chine. Il sembla aux autres ordres que le culte des ancêtres était fait non d'affectueux souvenirs, mais de crainte, et que les vivants songeaient surtout à conjurer par des offrandes la malveillance des morts ; que les honneurs rendus à Confucius avaient le caractère d'un culte religieux ; enfin que le mot « Tien » offrait à l'adoration un ciel tout matériel, le ciel contemplé par les yeux du corps. Le plus important des ordres qui avaient suivi en Chine les Jésuites était celui des Dominicains, c'est-à-dire celui qui se considérait comme chargé d'une garde perpétuelle autour de l'orthodoxie. Les Dominicains portèrent à Rome le débat.

Il semble que le témoignage de ces ordres religieux ait été contradictoire pour avoir jugé exactement les classes différentes de la société chinoise. Les Jésuites vivaient à la cour, ou, dans les provinces, faisaient parmi les mandarins leurs plus utiles conquêtes. Dans cette élite, les doctrines de Confucius s'étaient conservées plus pures ; l'hommage rendu au philosophe n'était que la légitime gloire que chaque peuple doit aux meilleurs de sa race, et le genre humain à ses éducateurs ; le souvenir des morts était un acte de foi en l'autre vie, et le Dieu qu'on adorait était celui qu'avait enseigné Confucius. Voilà ce que les Jésuites attestèrent. Et quand, la controverse s'échauffant, ils voulurent se justifier par un argument définitif, c'est à l'empereur, à la cour, aux lettrés, qu'ils demandèrent une interprétation du mot « Tien », le plus débattu dans la querelle. A leur prière, Kang-hi lui-même, après avoir pris l'avis des grands et des mandarins, déclara qu'en invoquant « Tien », on invoquait « le maître suprême, le dispensateur de tous les biens, qui sait tout, qui peut tout, et dont la Providence gouverne tout l'univers ». Les Dominicains, moins versés que les Jésuites dans les sciences chinoises, vivaient surtout avec les classes moins instruites et y faisaient leurs conversions. Or plus on descendait vers les multitudes, plus la matière l'emportait sur l'esprit, même dans les croyances religieuses ; et, pour le populaire, la statue de Confucius était l'image d'un dieu sur un autel, les ancêtres

étaient des esprits redoutables dont il fallait acheter la bienveillance, et le seigneur du ciel était le dispensateur du soleil et des pluies, qui donnait à la terre sa fécondité.

Le même légat qui avait été chargé d'informer sur les rites indiens passa de Pondichéry à Pékin pour informer sur les cérémonies chinoises. Le 25 janvier 1707, Tournon publie un mandement qui interdit aux Chrétiens les cérémonies en l'honneur de Confucius, des ancêtres, et défend de donner à Dieu le nom de « Tien ». Rome, par la bulle du 15 mars 1715, impose aux missionnaires le serment de se prononcer contre les cérémonies chinoises. La réponse de la Chine ne se fait pas attendre. En 1717, Kang-hi défend à ses sujets d'embrasser la religion chrétienne. Un nouveau légat est envoyé à Pékin en 1721. La vision du péril tout proche le décide à la prudence. Et son mandement du 1er mars 1721 atténue les condamnations romaines par huit tolérances qu'il croit de nature à établir la paix. Mais, en 1722, Kang-hi meurt, et avec lui la bienveillance des empereurs pour la religion chrétienne. Son successeur Yang-thing, le 12 janvier 1724, décide que tous les missionnaires utiles à la science devront se rendre à la cour, que tous les autres seront conduits à Macao, car la profession du Catholicisme est interdite aux Chinois. Enfin, le 11 juillet 1742, Benoît XIV, par la bulle *Ex quo singulari*, annule toutes les dispenses et condamne définitivement les cérémonies chinoises. A dater de ce moment, l'expansion de la foi s'arrête. Elle n'a plus en Chine qu'à souffrir. Les Jésuites, qui seuls sont autorisés à rester à la Cour pour s'y occuper de sciences, continuent à y rendre leurs services avec la pensée d'adoucir les persécutions. L'espoir humain ne va plus au delà.

Ici encore éclatent le désintéressement, et, sous un apparent dédain de la sagesse humaine, la « plus haute » intelligence de l'Église. Rome a vu que si les rites contestés sont innocents pour une minorité, ils confirment la multitude dans son paganisme. Elle a vu que la philosophie spiritualiste des lettrés ne pénètre pas les cerveaux grossiers du peuple, et que le Catholicisme seul a la mission et la force de détromper l'innombrable société des ignorants. Il ne peut donc s'associer à des erreurs qu'il lui faudrait ensuite détruire, et ruiner l'avenir de son règne dans les âmes simples, s'il les scandalisait par une complicité avec le mensonge. Enfin, tandis que les divers ouvriers ont le regard borné par l'horizon où ils vivent, Rome embrasse du regard l'univers, elle comprend que les concessions faites ici et là aux préjugés, aux traditions des peuples, finiraient par ruiner l'unité de sa doctrine et de son culte. Et pour sauver ce dépôt qui doit rester intact entre ses mains, elle renonce aux conquêtes faites,

elle retarde les progrès à venir, elle attendra avec la vérité et ne consent pas à se séparer jamais d'elle, fût-ce pour lui préparer les voies.

Les ruines des chrétientés dans l'Inde et la Chine n'étaient que les premières épreuves de l'Église en ce XVIIIe siècle qui allait devenir un des plus funestes à l'apostolat.

La fin du XVIIIe siècle voit une nouvelle évolution des rapports entre l'État et l'Église. La force des gouvernements, des gouvernements les plus catholiques, va détruire la plus puissante énergie du Catholicisme, et contraindre à la mesure la plus funeste à l'apostolat la Papauté elle-même. La destruction des Jésuites se prépare.

Aucun gouvernement ne gardait contre eux plus de griefs que le Portugal. C'étaient eux qui, favorisés de sa confiance et de ses libéralités, avaient provoqué le Saint-Siège à reprendre les patronages concédés à la couronne, eux qui dans la lutte engagée par le Portugal contre la Propagande avaient soutenu les envoyés du Pape contre les évêques du roi.

En France, l'Université ne leur pardonnait pas de l'humilier par leurs succès, le jansénisme d'avoir dévoilé ses erreurs théologiques et poursuivi sans relâche sa rébellion obstinée, les gallicans de préférer à l'Église nationale l'Église universelle, les légistes de ne pas admettre qu'il fallût à la doctrine catholique, pour s'imposer aux fidèles, l'agrément du pouvoir civil. Toutes ces passions, semblables aux fleuves divers qui portent leurs eaux douces à l'amertume de l'Océan, venaient se réunir, se confondre et se charger de haines plus âpres dans les profondeurs d'irréligion qu'on appelait alors la philosophie. Les querelles théologiques font ce double mal qu'elles commencent par des ardeurs où s'oublie la charité et se terminent par des lassitudes où le scepticisme remplace la foi. Ou plutôt c'était une foi nouvelle de croire que l'esprit humain se suffit à lui-même. Cette foi, flatterie pour tous, devint une mode et dès lors une puissance, car les idées deviennent irrésistibles quand elles ont pour elles ceux qui ne pensent pas. A l'applaudissement du siècle, écrivains et hommes d'État prétendaient faire libre, dans l'intelligence et dans la société, la place que la masse lézardée du Catholicisme obstruait. Et pour eux l'obstacle principal était cette Compagnie, maîtresse de l'enseignement, directrice des classes élevées, qui demeurait le vigoureux étai de ce culte en ruines, et perpétuait la servitude des esprits. C'est donc contre les Jésuites que la philosophie avait concentré ses attaques. Quand Pombal en 1759 eut expulsé du Portugal les Jésuites et confisqué leurs biens, la facilité avec laquelle un petit peuple avait commis une grande injustice piqua d'honneur les Parlements en France. Quand en 1762, ils déclarent à leur

tour l'ordre dissous et ses biens confisqués, ils sont, selon le mot de d'Alembert, « les exécuteurs de la haute justice pour la philosophie dont ils prennent les ordres sans le savoir ». La maison de Bourbon règne, comme en France, en Espagne, dans les deux Siciles et à Parme, et tous ses souverains sont unis par le « Pacte de famille ». La France use de son autorité sur les alliés qui ont besoin d'elle, pour les contraindre à l'iniquité qu'elle a commise. Ils obéissent, et à la fin de 1768 il n'y a plus de Jésuites où règne un Bourbon.

Ce n'est pas assez. L'ordre vivait toujours, hors des quatre royaumes : il pouvait préparer un retour offensif, et l'expulsion même qui avait jeté une partie de ses Religieux dans l'État pontifical allait accroître leur influence à Rome. La Papauté, à laquelle ils demandaient justice et qui se sentait affaiblie de toute la force enlevée à ces énergiques serviteurs, instruirait leur cause et prendrait leur parti. Or un pape vient de mourir, et pour élire son successeur le conclave est réuni. L'œuvre commencée par les rois deviendrait définitive si ce nouveau pontife condamnait, lui aussi, les Jésuites. L'éventualité serait impossible si l'Église était laissée à son indépendance. Mais les princes ont reçu de l'Église même les moyens de peser sur sa volonté. Aux jours de son union, confiante en eux, elle a concédé aux principaux souverains catholiques, des « cardinaux de couronne », qui dans les conclaves portent et soutiennent la pensée des rois. Elle a accordé ou laissé prendre à ces rois le privilège d'écarter de la tiare les candidats auxquels ils sont hostiles et contre qui ils formulent « l'exclusive ». La France, l'Espagne, le Portugal, les Deux-Siciles, c'est-à-dire la majorité des États catholiques, peuvent, dans le conclave, coaliser ces influences, concerter leurs « exclusives » contre les candidats les plus favorables à la Compagnie de Jésus, et, par les cardinaux de couronne, chercher dans le Sacré Collège les ambitieux qui, en échange de la tiare, soient prêts à sacrifier les Religieux condamnés par les princes. Ce travail de corruption se tente, il réussit. Clément XIV est élu et, le 21 juillet 1773, le bref *Dominus ac Redemptor* supprime dans tout l'univers la Compagnie de Jésus. C'est là, sous l'ancien régime, la dernière victoire qu'ait remportée, en unissant toutes ses forces, la race des Bourbons. Aucun de ses princes ne hait l'Église, ils se disent encore les défenseurs du Catholicisme, et pourtant ils ont troublé d'intrigues corruptrices la gravité d'un conclave, pesé par des influences humaines sur le choix d'un pape, contraint le défenseur suprême de l'Église à détruire une grande force de l'Église. Voilà la conséquence et le dernier résultat des influences accordées à la politique sur la religion.

La destruction de la Compagnie dispersait 22 000 Religieux et obligeait de remplacer dans les maisons hors d'Europe 4000 missionnaires qui, en Chine, dans l'Inde et en Amérique, possédaient de longues traditions et avaient sur les peuples un crédit consacré par de grandes vertus. Et en même temps qu'il fallait combler ce vide, la fermeture des collèges de la Compagnie dans tous les pays catholiques tarissait la source la plus abondante de vocations religieuses qui subsistât encore au XVIIIe siècle.

Toute funeste que fût à l'armée catholique la destruction de son corps le plus nombreux et le plus aguerri, la ruine d'un ordre religieux n'eût pas suffi à compromettre la situation générale de l'Église. Les gouvernements les plus implacables aux Jésuites continuaient à se dire dévoués à elle, et à prouver cette orthodoxie en protégeant par la rigueur de leurs lois la religion d'État. Privé de ses plus actifs propagateurs, mais défendu contre ses ennemis, le catholicisme semblait en danger que ses conquêtes se ralentissent, mais non qu'elles lui fussent enlevées. Telle eût été en effet la limite du mal, si les États qui prétendaient maintenir la vieille condition de l'Église avaient gardé intacte leur ancienne autorité dans le monde. Mais à ce moment même, dans l'univers entier, se modifiait la hiérarchie des puissances. Celles qui soutenaient de leurs privilèges la religion romaine se trouvèrent les plus amoindries, et ces changements politiques sont partout des défaites pour le Catholicisme.

Le monopole établi en sa faveur datait des jours anciens où la foi des peuples, unanimes à reconnaître dans ses enseignements la vérité divine, avait voulu préserver cette vérité contre les révoltes d'erreurs humaines. Faire de l'État un serviteur qui se devait à la vérité, était faire de l'État le juge de la vérité à laquelle il prêterait sa force. Et la conséquence avait apparu aussitôt quand les princes séduits par les erreurs orientales avaient, sous prétexte que la vérité était dans la doctrine d'Arius, de Nestorius, d'Eutychès ou de Photius, interdit au Catholicisme le droit de propagande dans leurs États. Mais l'Arianisme n'avait pas eu de durée, les Églises orientales qui s'étaient séparées de l'unité avaient paru se retrancher de la vie, l'Occident la possédait seul et, jusqu'à la Réforme, il avait de tous ses peuples fait une seule Église.

Quand la Réforme à son tour détacha certains d'entre eux, elle substitua à la religion d'autorité une religion d'examen. Dès ce moment ils auraient dû établir où ils dominaient la liberté des cultes, et reconnaître au Catholicisme le droit de propagande. Mais la logique est moins puissante sur les hommes que l'habitude. Le vieil amour de la discipline commune dominait encore les Protestants qui se révoltaient contre elle.

Ils protégèrent une religion de libre examen par les mêmes armes qui défendaient une religion d'autorité. En chacun des pays protestants, l'État choisit une variété de Protestantisme, n'admit qu'elle, et de tous ces pays le Catholicisme fut exclus.

L'unité de la société chrétienne se trouvait ainsi rompue, mais en parts encore bien inégales. Petits, cachés dans les brumes du Nord, clos par la nature même dans leurs îles, les peuples protestants ne demandaient que le droit de vivre, ils ne disputaient pas l'hégémonie aux nations catholiques, et celles-ci continuaient à mener le monde. Mais leurs rivalités diminuèrent la différence de force qui leur assurait la primauté, et donnèrent aux peuples tenus d'abord à l'écart l'occasion de se mêler aux affaires générales. Au XVIIIe siècle, l'Angleterre, la Russie et la Prusse surprennent l'histoire par le subit accroissement de leur fortune. La Prusse, sans commerce, sans marine, sans frontières, mais sans scrupules, guerrière, féconde en hommes qui savaient le métier d'obéir et en princes qui savaient le métier de commander, n'était plus la suivante, mais la rivale de l'Autriche : elle avait commencé à entraîner dans son orbite les souverains germaniques du Nord, à s'étendre sur tous ses voisins. Élevée la veille à la royauté, elle aspirait à l'Empire, c'est-à-dire à la première place. C'est sur deux parties du monde que s'étendait la Russie : en Asie elle touchait à la fois la Chine et la Turquie, en Europe elle s'annonçait comme l'héritière de l'Empire ottoman. L'Angleterre avait fait sien un domaine plus vaste encore : de son île minuscule elle s'était échappée sur les ailes de ses navires, elle était devenue la reine du commerce, la nation la plus riche du globe, et elle avait fini par acquérir des territoires plus vastes que ceux d'aucune autre nation. Elle avait pris l'Inde, l'Amérique du Nord, et exploré une nouvelle partie du monde, l'Océanie, où l'Australie seule lui offrait un domaine presque aussi grand que l'Europe.

Or la Prusse, la Russie et l'Angleterre n'étaient pas seulement des forces politiques, elles étaient des puissances religieuses. Avec elles l'orthodoxie et le Protestantisme, ne se contentant plus de vivre, disputaient l'hégémonie au Catholicisme.

L'Europe n'a plus de croyance générale, le Catholicisme est représenté par des États dont la fortune décline, les autres cultes par des États en croissance. L'Amérique du Sud reste fermée aux Protestants, mais l'Amérique du Nord devient protestante et se ferme aux Catholiques. L'Asie, dans les régions qui ne sont pas indépendantes, est russe ou anglaise, c'est-à-dire réservée à l'influence orthodoxe ou biblique. En Océanie, la Réforme règne avec l'Angleterre. La plus grande partie

des continents où dominent des nations chrétiennes a donc échappé aux prises du Catholicisme. Les peuples indépendants de l'Asie et de l'Afrique inaccessible encore tiennent eux aussi à l'unité de croyances, et pour conserver leurs cultes nationaux se défendent par des lois et des supplices contre la propagande de toute religion étrangère. Ainsi l'apostolat que la Papauté dirige voit se rétrécir l'espace accordé à son action. La défense de l'unité religieuse par les gouvernements a fini, après dix-huit siècles, par devenir le grand obstacle à l'extension du Catholicisme.

Les coups portés au Catholicisme frappent surtout la France. C'est à elle que l'assassinat de la Pologne enlève une alliée fidèle, et pour ainsi dire une forteresse au centre de l'Europe. C'est à elle que la grandeur de la Prusse prépare les luttes les plus redoutables. C'est à elle que la Russie dispute le patronage des Chrétiens en Orient. C'est à elle que l'Angleterre a pris l'Inde et le Canada. Le peuple le plus atteint dans sa puissance matérielle et dans son prestige est donc celui qui, depuis ses origines et sous toutes les formes, a été le soutien le plus efficace de l'apostolat. La solidarité qui a, dans le cours de l'histoire, uni aux triomphes de l'Église la grandeur de la France, et les revers de la France aux épreuves de l'Église, révèle une fois de plus sa loi. Mais pour la reconnaître la France n'a plus ses yeux de jadis. Elle voit maintenant par ceux des philosophes, et cette philosophie montre dès lors l'infirmité qui, elle aussi, va devenir sa loi, une inintelligence permanente de l'intérêt national, une invincible attraction vers tout ce qui nous est ennemi. C'est au moment où la France vient de prendre aux Jésuites leurs couvents que l'Angleterre prend à la France le Canada et l'Inde. La première expulsion console de la seconde et d'Alembert écrit : « L'évacuation du collège de Clermont nous occupe beaucoup plus que celle de la Martinique ». Voltaire se réjouit que nous ayons abandonné, pour faire la paix, « quelques arpents de neige ». Il y a deux souverains dont toute la gloire est une humiliation et un danger pour la France : la « pensée française » prodigue à Frédéric et à Catherine le plus servile enthousiasme et célèbre les défaites qu'ils nous infligent. La religion de leurs peuples et leur scepticisme personnel fait ces souverains les adversaires du Catholicisme : cela suffit aux myopes orgueilleux qui acceptent comme alliés de leurs passions irréligieuses les ennemis de leur patrie. Le moment où l'opinion commence à diriger la politique est le moment où l'attention commence à se détourner des intérêts extérieurs pour poursuivre au dedans le triomphe de ces haines stériles, et telle deviendra l'habitude des régimes démocratiques.

Ils s'établissent avec la Révolution, qui est un effort vers les réformes

intérieures. Comme les propagateurs du mouvement sont des adversaires du Catholicisme ou de toute religion, ils s'occupent à fonder en France un ordre à leur gré, sans même se demander si les changements accomplis auront un contre-coup sur la situation de la France dans le monde. Mais ces novateurs sont aussi des plagiaires. L'atavisme du régime absolu est plus fort que leurs formules d'indépendance : ils ont toujours vu les lois régler les affaires religieuses, ils en ont souffert, ils veulent faire souffrir à leur tour. Les mêmes moyens de contrainte se perpétuent, avec la différence que sous l'ancien régime ils imposaient le Catholicisme et que maintenant ils imposent l'irréligion. Les mesures qui avaient, sous la monarchie absolue et chrétienne, été prises contre les Jésuites, par hostilité particulière contre un ordre, sont, sous la liberté nouvelle, étendues à tous les Religieux, par haine générale contre l'Église. Tout comme la Compagnie a été déclarée « immorale et contraire à l'ordre, inadmissible dans un État », toute vocation religieuse est tenue pour contraire à l'ordre public. Enfin, à la confiscation qui avait mis dans le trésor royal les biens des Jésuites, succède la confiscation qui fait tomber dans l'actif révolutionnaire tous les biens ecclésiastiques. L'influence du gouvernement politique sur le sort de l'Église a abouti à ce dernier résultat : que même dans le premier des pays catholiques, la force de l'État peut être tournée contre le Catholicisme.

Ce n'est pas tout encore. Où la France manque, l'apostolat a perdu sa meilleure armée. Toutefois les autres nations catholiques trouveraient à entretenir au moins quelques missions en attendant des jours meilleurs : mais cette France révolutionnaire que ses luttes intérieures absorbent et qui, tout occupée d'elle-même, ignore ses voisins, entraîne dans son mouvement l'humanité entière. Les peuples s'émeuvent et les rois s'effraient des espérances qu'apporte au monde la magie des formules révolutionnaires, l'Europe déclare la guerre à la France. Celle-ci l'emporte et, devenue conquérante pour sa sûreté, répand autour d'elle, par les idées et par les armes, ses propres institutions. Or les pays sur lesquels elle exerce l'influence la plus immédiate et la plus continue, sont les pays catholiques, les bords du Rhin, la Belgique, une partie de la Suisse, l'Italie. Là, des gouvernements qui méritent la faveur de la Révolution française en imitant ses excès traitent l'Église comme en France. Les États plus éloignés d'elle subissent eux-mêmes la contagion, les peuples s'émancipent de l'Église, les rois sont heureux de s'enrichir aux dépens des biens ecclésiastiques, et les plus conservateurs acceptent avec empressement cette conséquence de la Révolution.

Le résultat est obtenu quand s'achève le XVIII[e] siècle. La force politique s'est employée à la ruine de la foi. Tout le trésor remis entre les mains de l'Église par la piété des fidèles et des princes aux époques de zèle religieux, constitué en grande partie par les rois francs et les empereurs carolingiens, complété par les souverains d'Autriche, de Pologne, de Hongrie, de Bohême, d'Espagne, de Portugal, d'Italie, tout ce trésor de paix qui servait dans l'Europe à instruire et à soulager, et dans les pays infidèles à soutenir l'apostolat, est épuisé. Et l'interdiction de former des ordres religieux proscrit même le dévouement de ceux qui, sans ressources, seraient prêts à affronter, comme les apôtres, l'inconnu de toutes les souffrances pour prêcher le Christ. Au moment où s'ouvre le XIX[e] siècle, l'apostolat catholique semble mourir.

Comme le Christ, il ressuscite le troisième jour. Son histoire au XIX[e] siècle est l'histoire du progrès qui le transfigure. Sans cesse il s'étend et s'élève. La France répare le mal qu'elle lui a fait, lui consacre plus de vertus qu'elle ne lui a prodigué de haines, lui donne plus de soldats qu'elle ne lui a opposé de persécuteurs. Grâce à elle il est présent sur plus de régions, il compte plus de chrétientés qu'à aucun instant du passé. La ruine des anciennes forces qui le soutenaient a suscité des moyens nouveaux et plus efficaces de propagande. Jamais il n'a porté avec lui tant d'espérances légitimes. On trouvera dans cet ouvrage les détails et l'ensemble des efforts faits, des résultats acquis, et l'on admirera une fois de plus qu'à travers les destinées les plus diverses l'Église se perpétue, que par les destructions elle se rajeunisse, et que, pour elle, du mal même sorte le bien.

ÉTIENNE LAMY

Les

Missions catholiques françaises

au XIXe siècle

CHAPITRE I

L'EMPIRE TURC. — ISLAMISME ET CHRISTIANISME

Il n'est pas un État qui soit composé d'éléments plus hétérogènes que l'Empire ottoman ; du Danube au golfe Persique, du Caucase aux déserts de l'Afrique, les provinces qui en font partie se succèdent sans cohésion géographique, étrangères les unes aux autres, peuplées de races diverses qui ne se connaissent que pour se mépriser et se haïr mutuellement. Ni le climat, ni les mœurs, ni la langue usuelle ne créent un lien social d'une région à l'autre, et au sein même de certaines contrées, plusieurs civilisations se trouvent juxtaposées depuis des siècles sans que l'assimilation ait commencé. L'idée religieuse, qui ailleurs a été le grand facteur de l'unité nationale, contribue au contraire à diviser ceux qu'elle devrait réunir ; le particularisme des rites orientaux est dans bien des cas l'unique et dernier vestige de libertés perdues ; l'Arménien, le Chaldéen, le Copte, comme naguère le Grec, le Serbe et le Bulgare, se sont cramponnés à leurs traditions ecclésiastiques, ainsi que le naufragé à une épave, et la servitude leur a paru moins pesante tant qu'ils ont conservé le droit de prier Dieu dans la langue de leurs ancêtres.

Le Turc a cru pouvoir tolérer, encourager même ces aspirations, aussi longtemps qu'elles n'ont pas servi de point d'appui à des revendications politiques ; il a laissé les peuples vraiment libres de garder leur foi et leurs lois. Était-ce calcul ? N'était-ce que méprisante indifférence pour le troupeau de vaincus, bon seulement à payer le tribut ? Est-ce inaptitude du peuple conquérant à s'incorporer les populations qu'il a subjuguées ?

Il convient de remarquer que le territoire de l'Empire ottoman ne s'est pas constitué, comme celui de notre France, par des acquisitions successives lentement préparées par une diplomatie subtile et persévérante ; c'est par bonds que l'Islamisme a conquis la moitié du monde romain. Dès la fin du VIIe siècle, les Arabes avaient accompli leur œuvre et fait passer sous leur cimeterre la Syrie, la Mésopotamie, la Perse, la Cilicie, l'Afrique du Nord et l'Espagne ; puis, leur effort donné, ils s'arrêtent, et l'émiettement de la puissance des Califes eût permis aux Croisés de prendre une revanche complète, si l'unité n'avait fait défaut aux Chrétiens encore plus qu'aux Infidèles. Les Turcs, héritiers des Arabes, reprirent la marche en avant et ne s'arrêtèrent que sous les murs de Vienne, mais c'est le XIXe siècle seulement qui les a vus reculer à grands pas devant les révoltes victorieuses de leurs sujets chrétiens et devant les progrès lents mais continus de la Russie.

Aujourd'hui, le domaine du Sultan en Europe ne comprend plus que la Thrace, la Macédoine et l'Albanie ; l'Égypte, affranchie d'abord par Mehemet-Ali, n'a gardé qu'un lien de vassalité, que l'occupation anglaise rend de plus en plus illusoire ; en Asie, il possède la Syrie et la Palestine, l'Arabie, la Mésopotamie et le Kurdistan, l'Asie Mineure, berceau de sa puissance. Toutes ces provinces forment encore un empire de 25 millions de sujets, menacé il est vrai par les ambitions européennes, mais protégé en même temps par des compétitions rivales. Entre tous ses médecins, « l'homme malade » se défend contre son mal et contre les remèdes qui auraient sans doute pour

résultat immédiat de mettre brusquement fin à toutes ses infirmités. Un organisme plus fortement constitué n'eût peut-être pas résisté à de pareils assauts; mais les coups s'amortissent quand ils sont portés dans la masse flasque et dissociée d'un corps aux éléments composites, sans unité et sans ressort.



SCUTARI D'ASIE

C'est, en effet, un point qui ne souffre pas discussion : le Turc, pour avoir cessé d'être conquérant, n'est jamais devenu assimilateur; et nulle part un sentiment d'unité nationale n'a soudé en un bloc homogène les éléments divers que les hasards de la victoire réunissaient sans qu'une fusion s'établît entre les vainqueurs et les vaincus.

LES MUSULMANS

L'élément musulman, qui représente actuellement les deux tiers de la population dans l'Empire turc, se divise en deux groupes différenciés par la race, la langue et les mœurs. C'est du côté d'Alep que se trouve le point séparatif entre les Ottomans et les Arabes; au sud de la ligne qui va d'Alexandrette à Biredjik, sur l'Euphrate, le turc n'est plus que la langue officielle, que personne ne comprend en dehors de ceux qui ont à fréquenter les bureaux des administrations civile ou militaire.

Les Syriens appartiennent, comme les Arabes, à la famille sémite, et leur ancien idiome araméen serait complètement oublié s'il ne se trouvait encore au nord de Damas, sur les pentes orientales de l'Anti-Liban, quelques villages où se parle un dialecte syriaque dont un savant Bénédictin, le P. Parisot, vient de recueillir le vocabulaire menacé d'une disparition prochaine; il faut ajouter que le syriaque est encore la langue liturgique des Maronites, des Syriens et des Jacobites, comme il a été longtemps celle des autres Chrétiens d'origine sémitique. Mais si quelques prêtres comprennent encore le syriaque, si les enfants apprennent à le lire et à le chanter dans les écoles, il n'y a plus personne qui l'emploie dans la conversation. Les Syriens, comme les Arabes, parlent l'arabe vulgaire, mais les Chrétiens moins purement que les Mahométans, car ces derniers sont familiarisés par la lecture habituelle du Coran avec les formes plus littéraires de la langue savante.

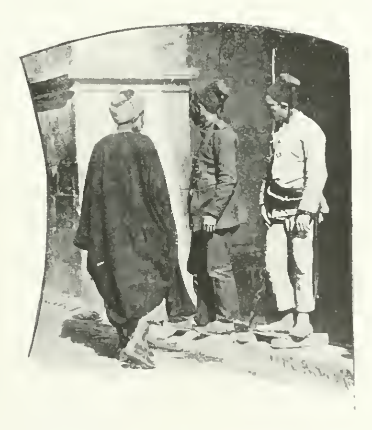
Les Arabes de Syrie, de Palestine et d'Égypte ne sont pas de race aussi pure que les Arabes d'Arabie, ni même que les tribus nomades désignées sous le nom de Bédouins; on rencontre cependant parmi eux des échantillons remarquables du type classique, caractérisé par le teint clair, la figure ovale, le nez légèrement busqué, les formes élégantes, l'attitude pleine de noblesse; mais la masse de la population de Syrie et de Palestine a perdu son type originaire, et le paysan, nommé *fellah* en Syrie comme en Égypte, a des traits épais et lourds qui semblent dénoter la présence dans ses veines d'une forte proportion de sang mêlé.

Religieux observateur de la loi du Prophète, le Syrien musulman n'est pas fanatique; depuis des siècles qu'il vit tranquillement au milieu des Chrétiens, il les méprise sans doute, mais il est rare de le voir en venir aux violences quand il n'est pas provoqué par quelque imprudence ou par les excitations de ses coreligionnaires; âpre au gain comme les autres Sémites, il aime mieux tendre la main, et ses exigences indiscrètes en font plus souvent un mendiant qu'un pillard.

Il en est autrement des Bédouins, soit nomades, soit sédentaires ; ceux-ci sont au contraire très redoutés de leurs voisins, et, même avant de devenir musulmans, ils avaient déjà une réputation peu rassurante. Ce sont des hommes de haute taille, bronzés par le vent et le soleil, malgré le voile qui flotte sur leur tête, retenu aux tempes par l'*agal*, corde en poil de chameau ; ils vivent sous des tentes noires, passent une grande partie de leur vie à cheval, et, soit qu'ils escortent les caravanes, soit qu'ils les dépouillent, ils inspirent aux *fellahs* et aux voyageurs une légitime terreur. Il est d'usage de traiter avant de se mettre en route avec un *cheik* bédouin qui, moyennant une redevance, garantit la sécurité de ceux qui se sont confiés à lui aussi longtemps qu'ils traversent son terrain de parcours. Il n'y a pas longtemps encore, il n'était pas prudent d'aller de Jérusalem au Jourdain sans s'être assuré les bonnes dispositions de quelque chef de bande.

Le Bédouin est musulman, mais beaucoup moins religieux que les autres Arabes ; toutefois, parmi les sédentaires, il en est qui se déclarent chrétiens, mais chez qui une foi assez peu éclairée ne détermine pas toujours un respect absolu des préceptes religieux.

L'Égyptien islamisé est le descendant direct des anciens habitants de la vallée du Nil, et, en dépit des croisements avec les races de conquérants, son type reprend le dessus et reproduit fidèlement celui dont les anciens monuments pharaoniques ont gardé les traits impérissables. Les caractères moraux ne sont pas moins permanents : laborieux, frugal, docile, le pay-



SENTINELLES TURQUES

san égyptien subit aujourd'hui comme il y a vingt siècles la servitude étrangère, et le fatalisme musulman a trouvé chez lui un terrain favorable, mais ce fatalisme est tout passif, et le fanatisme est, en temps ordinaire, inconnu dans une population douce et enjouée qui ne paraît pas avoir compris les côtés terribles de la loi du Prophète. Les vrais Musulmans reprochent même aux Égyptiens leur tiédeur religieuse; aussi, plus que partout ailleurs en Orient, les idées de progrès se sont-elles acclimatées en Égypte aussi bien dans les classes cultivées que dans les masses populaires.

On désigne sous le nom de Turcs tous les Musulmans de l'Asie Mineure et de la Turquie d'Europe, mais on se tromperait fort en y voyant partout les descendants de la race conquérante; on pourrait même dire que la race turque n'existe plus; le type a à peu près disparu, j'entends le type élégant du cavalier finno-tartare : svelte et robuste, de taille moyenne, il a le regard vif, les yeux légèrement bridés, les pommettes saillantes, le nez droit, sa longue moustache se recourbe comme un cimeterre; d'une folle bravoure, il est rompu à toutes les fatigues, et son esprit aussi agile que son corps sait s'appliquer docilement aux problèmes de la science politique, aux spéculations de la théologie et de la jurisprudence, comme aux calculs de la stratégie. Ce type est disparu, avons-nous dit, ou plutôt il subsiste, mais chez le Magyar, qu'une origine commune rattache aux tribus turques; bien que transformé par une civilisation différente, il a conservé la plupart des traits qui appartiennent à ses ancêtres.

Le Turc d'aujourd'hui ne ressemble pas aux contemporains des premiers sultans; il a délaissé les occupations guerrières pour partager sa vie entre les fonctions pacifiques de l'administration et les plaisirs énervants du gynécée; habitué à recruter son harem parmi les esclaves circassiennes, grecques, syriennes, parfois même parmi les captives de race latine, slave ou germanique, le peuple turc a perdu par le mélange continuel du sang étranger les habitudes et jusqu'aux



BÉDOUINS A BETHLÉEM

apparences physiques de sa race; et pour cette raison même cette transformation est encore plus complète chez les riches et les puissants, alors que la vieille souche a pu encore se perpétuer çà et là parmi les classes populaires.

Une autre cause de la disparition du type originaire est la coutume, gardée pendant plusieurs siècles, d'enlever chaque année aux chrétiens tributaires un certain nombre de jeunes garçons qui, élevés dans la religion musulmane, alimentaient, quand ils arrivaient à l'âge d'homme, la célèbre milice des Janissaires. Pendant certaines périodes, c'est à 25000 enfants par an qu'est monté cet impôt odieux; une savante préparation transformait ces renégats innocents en guerriers fanatiques, et le paysan chrétien, en voyant la soldatesque des Janissaires ravager tout sur son passage, pouvait se demander s'il n'y avait pas un de ses enfants parmi ces pillards et ces incendiaires dont la férocité ne respectait ni la vie ni l'honneur de ceux qui étaient peut-être leurs plus proches parents. Cela seul fait comprendre à quel degré d'avilissement étaient tombées des populations qui subissaient cet abominable prélèvement annuel sur la chair de leur chair.

Le Turc de classe supérieure n'est donc plus que le produit d'un mélange de races diverses toujours renouvelées; enfant, il a de la grâce et de la vivacité; mais la pratique précoce de la polygamie, la vie sédentaire qu'il mène depuis qu'il a renoncé au métier des armes, amènent un épaississement rapide du corps et de l'esprit; s'il garde une subtilité qu'a développée l'étude de sa loi religieuse, s'il

sait déployer des ruses félines dans ses relations avec l'Européen, s'il excelle, comme le Chinois, à user l'attention et la patience des négociateurs par mille faux-fuyants, il n'en reste pas moins fermé à ce que nous appelons le mouvement scientifique ; tout travail sérieux, toute application lui sont généralement impossibles en dehors du cercle borné où s'agite paresseusement son intelligence rétrécie.

Nous n'osons rien dire de sa moralité, ce qui nous amènerait sur un terrain scabreux, mais nous signalerons cette improbité scandaleuse qui est la plaie de l'administration turque ; le particulier, surtout dans ses rapports avec ses coreligionnaires, est le plus souvent loyal, mais quand l'Européen a besoin de traiter quelque affaire avec le fonctionnaire, il s'engage dans une voie dangereuse : il se voit enveloppé d'une atmosphère de corruption incroyable, et, d'un bout à l'autre de l'échelle hiérarchique, il doit passer par les fourches caudines du *bakchiche*. Grands et petits tendent la main ; les humbles exercent effrontément leur mendicité, les grands traitent par intermédiaire, mais tous sont insatiables et aucun ne rougit du vilain métier auquel il se livre. Le gouvernement, qui devrait réprimer ces abus, les encourage ouvertement et néglige de payer ses fonctionnaires, qui, depuis le chef de service jusqu'au dernier douanier, se voient dans la nécessité de se récupérer sur l'étranger des sommes que leur refuse le trésor public à l'état de banqueroute permanente.

Dans les provinces, c'est le même régime que dans les grandes villes : les sommes affectées aux constructions de routes et d'édifices publics, aux fournitures militaires, à la solde des troupes, sont ouvertement pillées. Il suffit d'envoyer une partie du produit de ces rapines aux personnages qui entourent le Sultan pour être assuré de l'impunité et même d'un lucratif avancement.

Voilà pour la classe dirigeante. Le paysan turc est tout différent : laborieux et probe, il cultive la terre avec persévérance, et trouve dans sa loi religieuse la résignation dont il a besoin pour voir les collecteurs d'impôt lui enlever chaque année le plus clair de ses res-

sources. Mais ces Turcs des campagnes ne sont pas de race turque; ce sont les descendants des populations chrétiennes qui ont embrassé l'Islamisme au temps de la conquête. Un clergé grossier, ignorant et sans zèle ne les avait pas préparés aux luttes de la persécution, et c'est ainsi que dans toute la partie occidentale de l'Asie Mineure, en Cilicie, en Mésopotamie, en Syrie, en Égypte, la grande majorité des Chrétiens accepta la religion de ses nouveaux maîtres. Les Arméniens, soutenus par leur patriotisme encore plus que par leur foi, les Maronites et une partie des Chaldéens surent se défendre contre la contagion de l'apostasie; mais, pendant trois siècles, le Christianisme ne subsista dans l'Asie antérieure que comme un feu qui couve sous la cendre. C'est ce feu que les missionnaires catholiques sont venus réveiller.



A L'ASILE DES VIEILLARDS, AU CAIRE

Les pays balkaniques, envahis plus tard, ne subirent pas la même pression que les régions asiatiques, ou bien le tempérament des Slaves, plus énergique, put-il résister à la propagande musulmane? S'il y eut des défections, ce fut seulement dans la classe des propriétaires fonciers, qui acceptèrent la religion des nouveaux venus pour pouvoir conserver leurs terres : ainsi se forma la classe des *begs* indigènes en Serbie, en Bosnie, en Albanie, en Macédoine. En échange de leur renonciation au Christianisme, ils formèrent une petite aristocratie terrienne; comme les barons féodaux, ils devaient à leur maître le service militaire, et ce n'était pas une bien lourde obliga-

tion, pour ces hobereaux batailleurs et quelque peu pillards, que de suivre les armées ottomanes dans leurs chevauchées à travers la Hongrie. Tout en embrassant l'Islamisme, ils ont gardé de leur origine slave cette logique, cet amour de l'absolu, voire de l'idéal, que n'ont pu déraciner les doctrines fatalistes du Coran; musulmans à leur manière, ils l'ont été dans certains cas plus que les Turcs eux-mêmes, et quand le sultan Mahmoud introduisit dans son empire les premières réformes, ce sont les Serbes musulmans qui ont été les plus ardents à les repousser. Le jour où l'annexion de la Bosnie fit passer cent mille de ces renégats sous l'autorité d'un empereur chrétien, il se manifesta parmi eux une opposition violente qui nécessita une répression armée, et maintenant encore, quoi qu'on en dise, la pacification est loin d'être terminée.

Les Musulmans crétois sont aussi d'anciens Chrétiens, qui ne parlent pas d'autre langue que le grec; et l'agitation qu'ils entretiennent dans leur patrie, maintenant qu'elle est gouvernée par un Chrétien, ne prendra fin que si tous émigrent en terre musulmane, ce qui ne paraît pas devoir tarder; la Tripolitaine en a déjà reçu un grand nombre.

En dehors de ces Mahométans indigènes d'origine chrétienne, il y a très peu de Turcs proprement dits dans les provinces européennes de l'Empire. Le reste de la population musulmane est fourni par des tribus d'origines diverses, rattachées aux Turcs par la croyance, mais absolument différentes par les mœurs. Nous citerons les Tcherkesses, les Turkomans, les Kurdes, les Kizil-Bach, les Lazes, les Mutualis, les Yezidis, les Nossaïriès et les Druses.

Les Tcherkesses ou Circassiens formaient une partie notable de la population des régions caucasiennes; les progrès de l'occupation russe, notamment en 1865 et 1878, en ont rejeté quelques centaines de mille de l'autre côté de la frontière ottomane. Leurs amis ont admiré la constance avec laquelle ils s'expatriaient pour ne pas obéir aux Infidèles; leurs détracteurs ont expliqué leur exode par l'impos-


UNE FILLETTE TURQUE

sibilité où ils se voyaient de continuer, sous la domination des Russes, le métier de voleurs qu'ils avaient paisiblement exercé jusque-là. Il est certain que, fixés en Asie Mineure, les Tcherkesses sont devenus des agriculteurs soigneux et intelligents, et que beaucoup d'entre eux exercent avec succès des professions moitié manuelles, moitié artistiques, telles que celles de sellier ou d'orfèvre. On évalue le nombre des Tcherkesses immigrés dans les provinces européennes et asiatiques de l'Empire à trois cent mille; quelques-uns s'adonnent, il est vrai, au brigandage, mais ce n'est qu'une minorité infime.

Aux immigrés tcherkesses se rattachent les Musulmans qui ont quitté dans ces dernières années les provinces de Bulgarie, Roumélie, Bosnie, et tout récemment l'île de Crète. On les désigne sous le nom générique de *Mohadjirs* : ce sont des travailleurs laborieux et intelligents, et ils ont tiré rapidement parti des terres incultes qui leur ont été concédées en Thrace et en Asie Mineure. Les Crétois immigrés en Tripolitaine ont contribué, comme jadis les Maures expulsés de Grenade par les Espagnols, à réveiller le fanatisme anti-chrétien parmi les populations de l'Empire.


UN NAVIRE TURC

Les Turkomans, d'ori-

gine finno-tartare, comme les Turcs, ont vécu longtemps en nomades aux environs de la mer Caspienne et dans la vallée de l'Euphrate. Quelques tribus se sont fixées en Cilicie et dans la région d'Alep; mais le plus grand nombre mène encore la vie errante; aussi les nomme-t-on Yorouks, ce qui veut dire nomades. De Damas à Brousse, on rencontre leurs campements (*ordous*) et leurs troupeaux; ils vivent surtout de brigandage, et sont au nombre d'environ 300 000.

Les Kurdes, descendants du peuple que Xénophon appelait les Carduques, sont environ un million, fixés dans les montagnes d'Arménie et dans la province qui, à cause d'eux, se nomme le Kurdistan. Ils sont de souche persane, et apparentés aux Arméniens, dont ils sont cependant les ennemis implacables. Leur religion, si mauvais Musulmans qu'ils soient, leur assure une impunité à peu près complète, et ils en ont profité longtemps pour exploiter les Chrétiens, nestoriens ou arméniens, qui vivaient auprès d'eux. Ils s'étaient habitués à prélever sur les biens de leurs victimes une dîme qui était calculée à la mesure de leurs besoins ou de leurs appétits; les récoltes, les bestiaux, aussi bien que les femmes et filles, appartenaient tout d'abord au Kurde, qui consentait à en laisser une partie au Chrétien. Ce régime avait fini par devenir presque légal, et chaque village arménien avait un seigneur kurde qui se chargeait de le protéger contre les vexations venant d'un autre exploiteur et même contre les prétentions du fisc ottoman. Les façons indépendantes des Kurdes vis-à-vis du gouvernement ont amené les pachas à intervenir, non pas dans l'intérêt des Chrétiens, mais dans celui du Trésor; et les Kurdes, guéris de leurs idées autonomes, ont été militairement organisés en régiments dits *Hamidiés*, du nom du sultan sous le règne duquel s'était accomplie la réforme. Mais les Chrétiens, à qui on avait annoncé qu'ils étaient émancipés du joug des Kurdes, ont eu le tort de prendre au sérieux cette parole trompeuse; ils se sont révoltés contre de nouvelles exigences, refusant de payer deux fois l'impôt :

au Trésor qui se substituait au bey kurde, puis au Kurde lui-même qui prenait l'intervention du fisc comme non avenue. Ce fut là l'occasion, sinon la cause, des épouvantables massacres des dernières années.

Les Kizil-bach (Têtes Rouges) sont des Kurdes établis en Cilicie, en Syrie, en Cappadoce ; ils sont agriculteurs ou caravaniers, et leurs mœurs sont douces. Beaucoup de leurs usages montrent leur origine chrétienne : leurs prêtres offrent un sacrifice de pain et de vin qui se rattache probablement au sacrifice eucharistique ; le Kizil-bach est monogame, il boit du vin, et s'il est compté comme Musulman dans les statistiques, il pratique aussi peu que possible la loi du Prophète.

Les Lazes, population des montagnes voisines de la mer Noire au sud de Trébizonde, ne sont que quelques milliers ; ils vivent de rapine ; comme les Turkomans, ils ont pris une part active aux derniers massacres ; d'origine chrétienne, ils ont gardé, comme les Kizil-bach, des usages incompatibles avec la profession de l'Islamisme.

Les Mutualis, qui forment un groupe assez important (30 000) dans le Liban et la basse Galilée, sont Musulmans de la secte d'Ali (Schiites) ; ils montrent une grande aversion pour tous ceux qui sont étrangers à leur race, au point de briser le plat qu'un Chétien et



BULGARES DU VILLAGE DE POLIORSI.

même un Musulman sunnite ont profané en y mangeant. Ils sont probablement d'origine persane; ce qui tendrait à le prouver, c'est que l'émigration qui se produit depuis peu en Perse, dans la secte des Babys, s'est dirigée sur Tyr et Saint-Jean-d'Acre, où les Mutualis ont réservé à leurs frères persécutés un accueil qui contraste avec leurs habitudes peu hospitalières.

Les Yezidis (20 000), brigands incorrigibles, professent officiellement l'Islamisme, mais leurs croyances sont imprégnées de Sabéisme et de Manichéisme. Comme les Bédouins Hammawands, ils habitent les montagnes du moyen Euphrate et constituent un danger permanent pour les voyageurs jusqu'aux environs d'Alep.

Chez les Nossaïriès (50 000) nous ne trouvons plus qu'une population nominalement musulmane. Cette tribu habite le massif montagneux qui s'étend au nord du Liban jusqu'aux environs d'Alep et d'Alexandrette et qu'on appelle montagne des Ansariès; on connaît peu de chose de leur culte, qui se rattache aux religions grossières de l'ancienne Syrie.

Les Druses (300 000) ne sont pas comptés parmi les Musulmans : leur religion est assez analogue à celle des Nossaïriès; elle n'est d'ailleurs connue que d'un petit nombre d'initiés (*akkals*) qui suivent une règle sévère leur interdisant le vin et le tabac, et prennent part aux réunions mystérieuses tenues dans le temple ou *Khaloué*. Les autres Druses sont dénommés *djahels*, ignorants, profanes, et ne sont astreints à aucune pratique religieuse; les femmes druses peuvent arriver à la dignité d'*akkal*.

En général, le Druse est tolérant; il envoie volontiers ses enfants dans les écoles catholiques ou protestantes; il acceptera même certaines pratiques du Christianisme; mais malgré tout il reste Druse, fidèle aux serments sacrés par lesquels il s'est lié. Autant il est sociable en temps ordinaire, autant il devient terrible quand des ordres venus de son chef le lancent contre les Chrétiens : on l'a vu à diverses reprises, notamment en 1860; et le complot était arrêté longtemps

à l'avance, car de jeunes Druses avertirent les Pères Jésuites, leurs maîtres, du danger qu'ils auraient à courir sous peu. Depuis les événements de 1860, une partie des Druses a quitté le Liban pour s'établir dans le Hauran, au sud de Damas.



UN PORTEFAIX ARMÉNIEN

Ce qu'il y a de commun à tous ces Musulmans, si dissemblables sous bien des rapports, c'est leur attachement indéfectible à leur croyance. Observateurs scrupuleux de la loi comme l'Osmanli ou le Serbe islamisé, tiède comme le Bédouin, le Copte ou le Kurde, mêlant sa foi de superstitions étrangères comme le Kizil-bach ou le Nossaïrié, tout Musulman a reçu et garde une empreinte qui le rend absolument réfractaire aux idées chrétiennes, et ceci est vrai non seulement dans l'Empire ottoman, mais en Algérie comme dans l'Inde, aux Philippines comme au Soudan. Qu'y a-t-il donc dans l'Islamisme qui retienne aussi fortement tous ses sectateurs? La morale qu'il prêche n'est pas très relevée, mais s'adapte à toutes les races : les œuvres qu'il recommande, prière, jeûne, aumône, pèlerinages, sont astreignantes et les prescriptions rituelles, assez compliquées, semblent à première vue devoir rebuter plus d'un prosélyte; la langue arabe, langue du Coran et de la prière, est difficilement intelligible en dehors d'une région relativement restreinte. La pensée du Dieu unique, créateur et rémunérateur, entre les mains de qui le croyant se livre passivement dans un fatalisme aveugle, a certainement beaucoup fait pour attirer et garder des âmes sollicitées par l'angoissante pensée des destinées ultérieures; l'*Islam*, c'est-à-dire l'abandon absolu en la Providence, donne à ces

âmes une somme satisfaisante de garanties pour l'avenir, et sans imposer à l'esprit l'appareil dogmatique ni les observances plus lourdes des religions juive et chrétienne : ici-bas liberté est laissée de mener la vie animale, en rejetant sur Allah les responsabilités que la créature ne peut porter; dans l'autre monde, un paradis matériel vient compenser les privations endurées sur la terre.

Il reste malgré tout bien difficile d'expliquer l'attrait exercé par l'Islamisme et son action sur les hommes qui l'ont embrassé ; mais on ne peut nier l'évidence. Que le Calife appelle ses sujets à la guerre sainte, et ces hommes quitteront tout, renonceront à leur existence paisible de marchand, de laboureur; ils s'enrôleront dans cette armée qui possède au plus haut degré la ténacité et l'endurance; le soldat musulman ne craint pas la mort, car il sait qu'elle lui assure au paradis un degré de jouissances supérieures à tout ce qu'il peut imaginer; il ne cède pas aux paniques, comme les soldats beaux parleurs de nos armées, toujours prêts à juger et à critiquer leurs chefs; ce ne sont pas des baïonnettes intelligentes; où on les place, ils restent jusqu'à ce qu'ils tombent en disant : « C'était écrit », et leur place est prise par d'autres que soutiendra non pas un enthousiasme passager, mais le sentiment de l'obéissance passive. Quand de pareils soldats ont des chefs, il faut compter avec eux; ils sont d'ailleurs incapables de raisonner; comme ils auront monté à l'assaut, marché sans pain sous la pluie et la neige, supporté sans broncher un bombardement, ils peuvent aussi, suivant l'ordre reçu, faire la haie dans une procession ou dévaster une église, protéger contre des rebelles une population chrétienne, ou la massacrer, éventrer les enfants et les femmes, toujours fidèles à la consigne.

Quand on connaît l'état d'esprit du Musulman, on constate avec douleur que toute tentative d'évangélisation est condamnée à demeurer infructueuse, et, dans la pratique, il n'est pas un missionnaire qui n'ait été amené à penser ainsi, quelle que soit l'ardeur avec laquelle il a pu se mettre à l'œuvre. Il y a sans doute quelques exemples, très



LA MOSQUÉE D'OMAR A JÉRUSALEM

rares, de Musulmans convertis, et généralement ces conversions sont aussi durables qu'elles ont été difficiles à obtenir; une prédication suivie, des tentatives publiques auprès des Mahométans auraient du reste pour premier résultat de provoquer le fanatisme, et le gouvernement ottoman, lié par la loi religieuse, devrait user de représailles s'il était avéré qu'un croyant a été détourné de l'Islam. Il faut donc se résigner à agir avec la plus grande prudence, dans le plus grand mystère; mais le zèle du missionnaire est dédommagé en voyant s'ouvrir et s'étendre à perte de vue devant lui l'action sur les Chrétiens. Catholiques ou séparés de l'Église romaine, tous ont besoin de son ministère, et la France mérite bien de l'Église en chargeant ses enfants d'aller exercer parmi eux leur apostolat.

LES CHRÉTIENS

Les Grecs. — Par le nombre, aussi bien que par l'influence dont ils jouissent, les Grecs se placent au premier rang parmi les habitants chrétiens de l'Empire ottoman, et cela malgré la constitution relativement récente du Royaume hellénique. Sur cinq millions de Grecs, deux millions seulement vivent sous le sceptre du roi Georges; les autres sont dispersés en Turquie, en Égypte, en Russie, principalement dans les ports et dans les grandes villes, où ils se livrent au commerce; à Constantinople seulement on en compterait 200 000, autant qu'il est possible de s'en rapporter à des évaluations approximatives. Plus encore peut-être qu'en raison de leur nombre, de leur autorité et de leur richesse, les Grecs de Turquie doivent leur prépondérance à leur esprit subtil et au sentiment patriotique dont chacun d'eux est rempli. Ils n'oublient pas que leurs ancêtres ont été les maîtres de tout le bassin oriental de la Méditerranée pendant quinze siècles; s'ils savent rappeler qu'ils sont les héritiers d'Alexandre, de Périclès, de Léonidas et d'Achille, ils tiennent bien davantage aux souvenirs plus récents de l'Empire chrétien dont

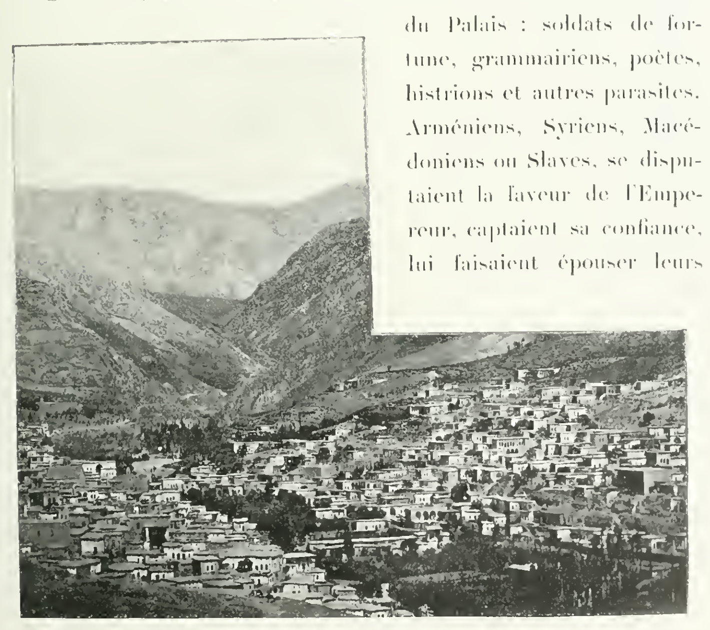
Constantinople a été la capitale; et tous nourrissent un secret espoir de voir se renouveler un jour les gloires passées. Ils assistent de loin aux délibérations des puissances européennes, et de temps à autre un écho leur revient, annonçant qu'il s'est élaboré un nouveau plan de partage de l'Empire ottoman; ils laissent dire, mais s'étonnent cependant en eux-mêmes qu'il soit question de partager ce qui est à eux, et ils se demandent si, au moment décisif, toutes les ambitions rivales ne se neutraliseront pas pour les laisser rentrer paisiblement dans la capitale de Constantin le Grand et de Justinien. Toutefois, ils sont beaucoup trop avisés pour laisser deviner quoi que ce soit de leurs rêves dorés et, avec le sens pratique qu'ils possèdent au suprême degré, ils se sont arrangés pour vivre dans les meilleurs termes possibles avec les conquérants devenus leurs maîtres; les vues sur l'avenir ne doivent pas faire oublier les nécessités du présent, et au lendemain de la prise de Constantinople il s'agissait d'obtenir du Turc tout ce qu'on pouvait en tirer de libertés civiles, religieuses et commerciales. Si paradoxale que paraisse cette proposition, nous oserons dire que sous les sultans, la nation grecque, et plus particulièrement son Église, surent se faire concéder plus de privilèges qu'ils n'en avaient eus sous les empereurs chrétiens.

Chez ces derniers, il y avait tout d'abord la tendance à intervenir continuellement dans les affaires ecclésiastiques, tantôt pour faire élire, tantôt pour faire déposer les dignitaires, puis aussi à propos des lois politico-religieuses, des questions de dogme, de discipline ou de liturgie. Le César byzantin avait souvent un tempérament de sacristain et intervenait à tout propos dans les affaires spirituelles. Le Turc fit preuve d'une indifférence hautaine à l'égard des questions confessionnelles, et, dès le lendemain de la prise de Constantinople, il donna au nouveau Patriarche le droit exclusif de régler des affaires dont il entendait se désintéresser.

Sous les Césars, une administration corrompue se signalait par ses exactions : impôts et contributions de toutes dénominations se

multipliaient, non pas au profit de l'État, mais de favoris méprisables, souvent étrangers et toujours insatiables; sous la domination musulmane, un impôt de capitation, le *karadj*, fut prélevé sur tous les Chrétiens, en compensation du service militaire qu'ils étaient déclarés indignes de fournir, et, pour simplifier la perception, ce furent les Patriarches et les autres dignitaires ecclésiastiques, chacun dans sa circonscription métropolitaine, qui furent chargés, sous leur responsabilité, de procéder au recouvrement ; en échange ils recevaient sur les Chrétiens une juridiction en partie civile et en partie religieuse qui leur donnait le droit de régler les différends concernant l'état civil, le mariage, les successions et généralement toutes les affaires contentieuses susceptibles d'un réglement arbitral.

Sous les Césars, une foule d'aventuriers encombraient les salles du Palais : soldats de fortune, grammairiens, poètes, histrions et autres parasites. Arméniens, Syriens, Macédoniens ou Slaves, se disputaient la faveur de l'Empereur, captaient sa confiance, lui faisaient épouser leurs



VUE DE ZAHLEH

filles ou leurs sœurs, arrivaient aux plus hauts postes et même à l'Empire. Derrière eux, une séquelle de compatriotes aux dents longues venaient manger dans le plat que les Grecs avaient cru servi pour eux seuls. Grâce au compromis passé avec les Turcs, les vrais Grecs se reconstituaient en race privilégiée, et tous les autres Chrétiens d'origine barbare étaient placés dans l'alternative de se faire Musulmans ou de reconnaître la suprématie du Grec, seul accrédité auprès de la Sublime Porte pour traiter officiellement des intérêts des sujets chrétiens du Sultan. Aussi les évêchés des pays de langue serbe, roumaine, bulgare et arabe devinrent-ils la proie des Byzantins qui purent enfin, sous la protection du Croissant, inaugurer la politique panhellénique et asseoir solidement dans les provinces les plus reculées l'autorité du Patriarche œcuménique de Constantinople. Jamais sous des princes chrétiens ils n'avaient obtenu, ni même rêvé un pareil triomphe.

A ces privilèges généraux, se joignirent les faveurs individuelles. Il est un certain nombre de fonctions que le Turc du XVIe et du XVIIe siècles ne pouvait, ne savait ou ne voulait pas remplir : un sabreur ne se résigne pas au métier d'intendant, de scribe ou de comptable, et, pour traiter avec les commerçants et agents européens, il fallait parler leur langue, ce qui semblait ne s'accorder ni avec la dignité du Musulman, ni avec ses inaptitudes philologiques. Le Grec intervint alors, souple et inventif, admirablement organisé pour la chicane, prêt à toutes les besognes, et, de plus, doué d'une facilité d'assimilation qui en faisait aisément un polyglotte; de services en services, les secrétaires et interprètes occasionnels devinrent des agents indispensables de l'administration ottomane, agents purement officieux, puisque la Loi défendait qu'on les appelât aux charges publiques, mais d'autant plus puissants que, renfermés dans le rôle discret de confidents et de souffleurs, ils agissaient dans l'ombre et parlaient sans que leurs contradicteurs fussent à même de répondre à leurs arguments. Ainsi se créa, autour du palais patriarcal



AU MARCHÉ DE BETHLÉEM

du Phanar, une aristocratie composée d'hommes instruits et adroits qui arrivèrent à tenir dans leurs mains tous les fils de l'administration : le drogman de la flotte était la doublure du *Capitan-pacha* ; le drogman de la Porte, attaché au *Reis-effendi*, était une sorte de ministre des Affaires étrangères, et pendant le XVIII[e] siècle les Phanariotes, portant plus haut leurs ambitions, pouvaient devenir hospodars en Moldavie et en Valachie, c'est-à-dire princes souverains d'un peuple nombreux qui se laissait accabler d'impôts sans la moindre velléité de discuter. Honneurs et profits, c'était un beau couronnement de carrière !

Il convient toutefois d'ajouter que tous ces succès des Grecs n'étaient pas sans entraîner de gros risques, à commencer par celui de la vie ; le Turc est un maître débonnaire jusqu'au jour où, découvrant quelque perfidie ou prêtant l'oreille à quelque calomnie, il redevient le barbare qu'il était dans l'origine : pour une maladresse, pour un

soupçon, c'était l'exil, l'étranglement, et toujours la confiscation d'une fortune souvent mal acquise ; rien n'était stable, et moins que tout la faveur du prince.

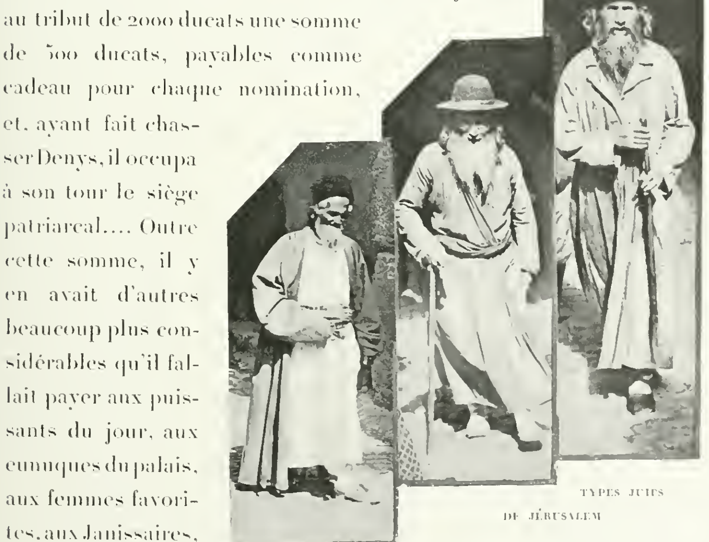
Tel rentrait aujourd'hui dans sa maison à la façade sordide, mais aux salles resplendissantes de dorures et de cristaux ; les tapis précieux, les étoffes les plus riches en couvraient les murs ; des meubles rares étaient remplis de joyaux, de pièces d'orfèvrerie, de pierres précieuses, d'espèces monnayées ; des esclaves s'empressaient autour du maître et cherchaient à lui faire oublier par leurs danses et leurs concerts les soucis et les responsabilités de sa charge... et le lendemain, ce même homme, couvert de la misérable souquenille du forçat, les pieds et les mains enchaînés, les membres brisés par la torture, s'embarquait pour quelque île lointaine où il devait vivre désormais, ignoré et dénué de tout. On sent combien, en face de cette instabilité, les affamés de jouissances immédiates devaient être prêts à sacrifier tout, y compris l'honneur, pour y atteindre et en profiter le plus longtemps possible.

De là les pratiques effrénées de corruption qui ne tardèrent pas à régner parmi ces Turcs, indifférents d'abord aux richesses. Osman, le fondateur de l'Empire, ne laissait en mourant que quelques vêtements, une cuiller et une salière d'argent, ses chevaux et un troupeau de moutons ; déjà, un siècle après, le luxe de la cour est insensé : un monde de fonctionnaires, de soldats, de femmes, d'eunuques et d'esclaves s'agite autour du Sultan, qui, pour subvenir aux besoins de cette horde, puise à pleines mains dans un trésor qu'il faut sans cesse remplir. Et pour suffire à des besoins toujours croissants, c'est au Chrétien qu'on s'adresse : s'il a quelque ambition, il achètera la charge qu'il convoite ; s'il s'est enrichi trop vite, on le taxera arbitrairement en le menaçant de confiscation ; s'il a quelque faveur à obtenir, quelque droit à exercer, on les lui fera payer le plus cher possible ; les tribunaux sont à vendre, les pachas sont à la solde de celui qui sait y mettre le prix ; et sans argent il n'y

a ni justice, ni droit, ni sécurité même, pour le malheureux Chrétien.

Mais avant de le plaindre, demandons-lui s'il n'est pas l'artisan de son malheur, et s'il n'a pas déchaîné le mal contre lequel il se débat.

« En 1467, dit l'historien grec Pitzipios, un moine de Trébizonde, nommé Siméon, usa de simonie dans la nomination au Patriarcat ; ce scélérat avait à la cour quelques amis, ses compatriotes, qui avaient embrassé l'Islamisme après la prise de Constantinople ; il parvint, par leur intervention, à acheter le Patriarcat, en offrant au gouvernement un tribut annuel de 1000 ducats et en renonçant à la pension que les Patriarches avaient reçue du Trésor public. Mais l'année suivante, Denys, évêque de Philippopoli, jouissant de la protection de la mère du Sultan, porta le tribut patriarcal à 2000 ducats, et, ayant fait déposer Siméon, fut élu à sa place. Un Serbe, nommé Raphaël, homme vulgaire et ivrogne... trouva moyen d'offrir au gouvernement d'ajouter au tribut de 2000 ducats une somme de 500 ducats, payables comme cadeau pour chaque nomination, et, ayant fait chasser Denys, il occupa à son tour le siège patriarcal.... Outre cette somme, il y en avait d'autres beaucoup plus considérables qu'il fallait payer aux puissants du jour, aux eunuques du palais, aux femmes favorites, aux Janissaires,



TYPES JUIFS DE JÉRUSALEM

aux banquiers juifs en crédit près des Turcs, aux domestiques des grands. » En précipitant les Turcs sur la pente de la décadence morale, les Grecs se vengeaient de leurs vainqueurs, mais quelle responsabilité est la leur ! Si les corrompus sont dignes de blâme, quel mépris méritent les corrupteurs? Nous voyons à chaque page de l'histoire les conséquences de ces habitudes de vénalité. Qu'un missionnaire ait à construire une église, à la réparer, qu'il veuille ouvrir une école ou fonder une imprimerie, alors commence pour lui une suite de déboires dont il ne peut prévoir la fin : il faut un firman de la Sublime Porte ; mais pour l'obtenir il faut payer, payer les intermédiaires, et le nombre en est illimité, payer ceux qui pourraient faire des difficultés à l'obtention de la faveur sollicitée, payer les uns pour agir et payer les autres pour rester inactifs, payer à Constantinople, payer au pacha, payer au caïmakan, payer à la mosquée, payer au Konak, payer aux gendarmes, payer à tout le monde.... Le bureau doit être toujours ouvert et n'importe qui peut se présenter pour toucher. Si le zèle du payeur se ralentit, si la caisse est vide, ce sont les menaces : on va mettre tous les gens de la Mission en prison, on va démolir les travaux illégalement exécutés, on va confisquer le terrain, et les ouvriers mêmes sont poursuivis, incarcérés et rançonnés.

Ce tableau ne semblera exagéré à aucun de ceux qui ont pratiqué l'Orient ; telles sont les conditions dans lesquelles les œuvres doivent vivre, et cela est imputable aux pratiques corruptrices que les Grecs ont introduites dans les mœurs de la Turquie.

Les populations chrétiennes des Balkans. — Les populations chrétiennes de la péninsule des Balkans sont en grande partie des Slaves, comme les Serbes, les Croates, les Monténégrins, les Bosniaques. Les Bulgares sont en réalité des Tartares slavisés; mais depuis qu'ils ont à jouer un rôle important dans le parti panslaviste, ils commencent à renier leurs origines, et leurs savants leur ont créé une

généalogie de tout point conforme à leurs aspirations. Les Albanais (Skipetars, Tosques, Guègues) seraient les descendants des plus anciens habitants du pays, rejetés dans la partie montagneuse par les invasions successives des Grecs, des Goths, des Slaves et des Turcs. Enfin les Moldo-Valaques ou Roumains sont de souche latine, et leur langue est un dialecte appartenant à la même famille que l'italien, l'espagnol et le français.



PRÊTRES GRECS A JÉRUSALEM

Pendant toute la durée de la domination ottomane, ces peuples relevaient, au point de vue religieux, de l'Église de Constantinople qui y avait découpé d'opulents fiefs ecclésiastiques pour les protégés du Patriarche : ces prélats, étrangers à la langue, aux mœurs, aux intérêts du pays sur lequel ils se contentaient de vivre, avaient essayé assez mollement d'helléniser leurs subordonnés, mais en fait la culture grecque ne dépassait guère les limites de l'entourage immédiat du prélat. Cela suffisait cependant pour faire illusion de loin, et, jusqu'à une époque assez rapprochée de nous, les voyageurs et même les géographes portaient en bloc au compte de l'hellénisme tous les Slaves qui relevaient ecclésiastiquement de Constantinople. Il semblait même que l'identité d'intérêts fût absolue ; par le fait qu'ils étaient chrétiens, tous devaient faire cause commune contre le Turc.

Un jour vint pourtant où les Slaves se demandèrent quel avantage ils retiraient de leur subordination à des chefs religieux qui ne leur accordaient aucune protection et se contentaient de les exploiter

autant que les Turcs eux-mêmes ; aussi, quand le courant d'émancipation commença à se dessiner, les Roumains et les Serbes eurent bien soin de réserver tous leurs droits à l'indépendance en matière religieuse, et, dès qu'ils se furent dégagés de la domination des Musulmans, ils rompirent également avec le patriarcat du Phanar, pour se donner des chefs spirituels de leur race et de leur langue. A Bucarest, comme à Belgrade, l'autorité ecclésiastique fut mise aux mains d'un Synode organisé à l'image de celui de l'Église russe, et le Patriarche de Constantinople n'eut plus à compter que sur une primauté purement honorifique, dont il fut bien obligé de se contenter faute de mieux.

La Bulgarie n'a pas encore été officiellement reconnue comme État indépendant ; le prince Ferdinand est un vassal du Sultan, au même titre que les anciens hospodars de Valachie et que le prince Georges de Grèce dans l'île de Crète : mais, en Bulgarie comme en Crète, cette dépendance n'est qu'une fiction diplomatique destinée à disparaître dans la première crise.

Le seul point qui demeure acquis au milieu des crises politico-religieuses qu'a traversées la péninsule des Balkans, c'est que l'Église grecque doit renoncer à plus jamais exercer la moindre action sur des peuples qu'elle a trop longtemps exploités et qui sont absolument décidés à ne plus retomber sous son influence.



Mgr ABDALLAH, ÉVÊQUE SYRIEN

Les Chrétiens de Syrie. — La même animosité se manifeste

contre les Grecs à l'autre extrémité de l'Empire, parmi les Arabes chrétiens des patriarcats d'Antioche et de Jérusalem; seulement la crise n'est encore qu'à son début.

En Syrie, comme en Serbie, en Roumanie et en Bulgarie, le crédit obtenu par l'Église de Constantinople à la cour du Sultan avait fait arriver les Grecs à toutes les dignités; toute action était retirée au clergé indigène, retenu dans les situations inférieures; le prêtre de langue arabe, sans instruction, sans formation sacerdotale, sans avenir, végétait dans une condition misérable à peine différente de celle des paysans; marié, il avait à nourrir sa famille et devait pour cela s'adonner aux métiers les plus humbles.

Que pouvait devenir le peuple chrétien sous de tels pasteurs? Quelle instruction pouvait donner ce clergé ignare? Quel zèle attendre d'un homme qui doit péniblement gagner sa vie? Quelle direction recevoir de ces malheureux dépourvus de toute élévation de sentiments? Le prêtre « orthodoxe » n'est connu de ses ouailles, en Syrie, que par les visites intéressées qu'il fait périodiquement pour lever la dîme qui l'aide à vivre; la pratique des sacrements, source de maigres profits pour le prêtre, n'est qu'une occasion de marchandages et de discussions.

L'influence du haut clergé grec ne s'est exercée dans les pays de langue arabe que pour élargir le fossé qui séparait les Orientaux de l'Église romaine; préservés pendant longtemps par leur ignorance, ils n'avaient pas formellement pris parti dans des controverses qu'ils n'étaient pas en état de suivre, et presque partout ils vécurent dans la bonne foi jusqu'à la fin du siècle dernier. C'est l'évêque grec, plus instruit, qui révéla aux Syriens les divergences qui séparaient Constantinople de Rome, et qui, faute de pouvoir s'expliquer sur des questions qu'il ne fallait pas essayer de leur faire comprendre, comme la procession du Saint-Esprit, leur inculqua en bloc l'horreur du Pape et de l'Église romaine qu'il accusait d'avoir perverti la doctrine des Apôtres et des Conciles. Pour le peuple schismatique, « latin » devint

synonyme de blasphémateur et de sacrilège; il n'en sait pas plus long, et cela lui suffit; comment réformer ces jugements qui ne reposent que sur des affirmations et des invectives? C'est à cela que s'appliquent les missionnaires au prix des plus grands efforts, car avant de raisonner avec les Schismatiques, il faut les instruire, et ces intelligences incultes sont rebelles à tout enseignement suivi.

On comprend dès lors comment a pu s'étendre en Orient l'influence des Protestants; leur dogmatique réduite à un petit nombre de points rebute moins ces esprits très réfractaires à des conceptions complexes. Sans doute, le Protestantisme condamne le culte des Saints et l'invocation de la Sainte Vierge, honorée presque partout d'un culte qui va parfois jusqu'à la superstition; mais il faut tenir compte d'un autre élément qui rend aux Protestants leur supériorité : ils sont en état de dépenser beaucoup d'argent; écoles et orphelinats, dispensaires et hôpitaux se multiplient de tous côtés, et le nombre des prosélytes augmente aussi. Le Sémite chrétien, moins encore que les autres hommes, ne sait pas résister aux arguments de cette nature.

Depuis quelques années cependant la propagande russe est venue s'opposer à la propagande anglo-américaine. Là, du moins, aucun enseignement ne combattait les dévotions traditionnelles du Syrien; c'est au nom de l'Église orthodoxe que se sont ouvertes les écoles de la « Société de Palestine » derrière laquelle se dissimule à peine le gouvernement russe. C'est de là qu'est sorti le mouvement hostile aux Grecs : « De quel droit, disait-on, ces étrangers viennent-ils s'installer à la tête de vos Églises, occuper toutes les positions élevées, pendant que vous, Arabes, vous vous laissez confiner dans les situations infimes? Pourquoi n'auriez-vous pas des évêques choisis dans votre peuple, des évêques plus aptes à comprendre vos besoins et à remédier à vos souffrances? » Dès lors la guerre a été déclarée; depuis une dizaine d'années surtout, le clergé gréco-arabe, appuyé par la Russie, dispute l'influence aux Hellènes; le siège patriarcal de



FEMMES CHRÉTIENNES A DAMAS

Jérusalem est encore occupé par un Grec, mais l'élection a été laborieuse, et, sans l'intervention des Turcs, hostiles aux protégés des Russes, elle aurait probablement tourné autrement; un Grec avait été nommé d'abord, mais la Porte refusa de valider l'élection et envoya même l'élu en exil au couvent du mont Sinaï; malgré tout, l'hellénisme a triomphé sur un autre nom. A Damas, résidence du Patriarche d'Antioche, l'assemblée des Métropolitains, où l'élément arabe avait fini par dominer, entra en lutte avec le Patriarche Spiridion, qui fut déposé brutalement il y a deux ans. Le prélat destitué avait d'abord tenu tête, et, au moment des fêtes de Noël 1897, il avait lancé l'interdit sur toutes les églises de Damas; les dissidents, affectant de le considérer comme décédé, avaient chanté pour lui, dans sa cathédrale, un service funèbre. On a fini par obtenir qu'il donnerait sa démission; après un an et plus de négociations et de manœuvres, le parti indigène a fait prévaloir son candidat, qui a été agréé par le Sultan.

Il est inutile de faire remarquer tout ce que souffre la dignité d'une Église qui s'inféode ainsi au pouvoir civil, surtout quand le représentant de ce pouvoir est un Mahométan. Il y a longtemps qu'on avait dit pour la première fois que les Églises qui ont rejeté l'autorité douce et paternelle du Pape n'avaient rien gagné à se placer sous la dépendance de princes temporels.

En face de l'Église « orthodoxe » de Syrie, nous trouvons

l'Église catholique, représentée par deux groupes : les Maronites et les Melkites.

Les Maronites sont les anciens Chrétiens qui ont sauvegardé leur foi lors des premières invasions arabes ; retranchés dans le Liban, ils ont défendu leurs croyances, et un long isolement les a constitués en une nationalité distincte qui a traversé le moyen âge et les temps modernes en gardant, en accentuant même les traits particuliers qui la caractérisent. La centralisation ottomane, en se développant au XIX[e] siècle, menaçait de faire disparaître ce petit peuple de croyants et de braves, et, hypocritement, le Turc lança les Druses sur eux en 1860. L'intervention armée de la France les sauva ; heureusement pour eux, la France de 1860 avait encore le droit de protéger efficacement les Chrétiens ! Une constitution à peu près autonome les garantit contre les empiétements des Musulmans ; un gouverneur chrétien, qui réside en été à Beit-ed-Din, en hiver à Deir-el-Kamar, a succédé aux anciens Émirs ; une garde recrutée parmi les Chrétiens fait le service de gendarmerie, et un conseil de douze membres, dont sept Chrétiens, est chargé de la répartition des impôts.

Le pouvoir religieux est entre les mains d'un Patriarche qui réside à Kannobin et qu'assistent une douzaine d'évêques. Le clergé, très nombreux, infiniment plus cultivé que le clergé orthodoxe, exerce une grande influence sur une population chez qui la foi reste vive et les mœurs pures.

Le Maronite se distingue entre tous les Orientaux par son attachement à la France : pendant les quelques jours que l'Empereur d'Allemagne passa à Beyrouth, les habitants des villages maronites qui s'échelonnent en face de la ville sur les pentes du Liban s'astreignirent à ne pas allumer de lumière le soir, pour qu'on ne pût pas prétendre qu'ils avaient illuminé ! La montagne, ordinairement étincelante comme une voie lactée, se dressait noire comme un manteau de deuil.

Les Melkites sont aussi des Syriens, mais qui ont dépendu long-



VUE DE BEYROUTH

Cliché A. Boufo

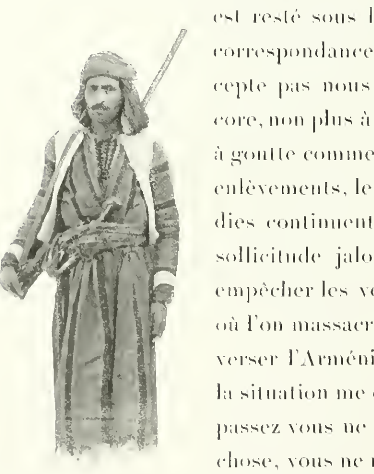
temps des Patriarches orthodoxes d'Antioche et de Jérusalem; quand, au siècle dernier, la rupture avec Rome devint effective, un certain nombre de ces Chrétiens refusèrent de suivre l'impulsion venue de Constantinople; ils eurent à endurer bien des vexations, et, au cours de la persécution, beaucoup d'ignorants ou de timides firent défection. Mais à la faveur du régime relativement plus libéral qu'établirent les Égyptiens pendant leur occupation de la Syrie, de 1830 à 1840, l'Église grecque-unie put se consolider assez pour obtenir des Turcs, après le départ des Égyptiens, la reconnaissance officielle de son Patriarche.

Les Melkites ne sont pas, comme les Maronites, cantonnés dans une région nettement circonscrite : on en trouve depuis Alep jusqu'au Caire, et, sous l'impulsion d'un clergé instruit par les Jésuites de Beyrouth, les Pères blancs de Jérusalem, et même dans les séminaires de Rome et de Paris, ils profitent de la supériorité que leur donne cette formation pour ouvrir des collèges et des écoles. C'est le moyen le plus efficace, en Orient, pour acquérir de l'influence et développer l'apostolat.

Les Arméniens. — L'attitude des Musulmans vis-à-vis des Chrétiens de Syrie est singulièrement influencée par la présence des consuls européens et l'existence de nombreux établissements dirigés par des Religieux latins. Sous ce contrôle permanent auquel ils ne peuvent se soustraire, ils doivent, sans renoncer à leurs habitudes d'apathie et de vénalité, tempérer au moins leurs pratiques barbares et remplacer l'arbitraire par la légalité. Ce n'est pas qu'il ne se produise jamais de ces tracasseries comme toute loi appliquée de mauvaise foi permet d'en multiplier : dans les localités un peu éloignées des résidences consulaires, on relève encore des conflits, des violences, des abus de pouvoir et des dénis de justice; mais, malgré tout, la situation est relativement tolérable. Il n'en est pas de même, malheureusement, en Arménie.

Les Arméniens sont aujourd'hui, de tous les Chrétiens de l'Empire ottoman, ceux qui semblent expier le plus durement leurs résistances à l'action musulmane.

Après les massacres atroces des années 1895 et 1896, leur pays est resté sous le régime de la terreur, et les rares correspondances qu'une censure jalouse n'intercepte pas nous apprennent que le sang coule encore, non plus à grands flots, il est vrai, mais goutte à goutte comme d'un corps épuisé. Les pillages, les enlèvements, les apostasies sous le sabre, les incendies continuent; il suffit d'ailleurs de voir quelle sollicitude jalouse le gouvernement turc met à empêcher les voyageurs de pénétrer dans le pays où l'on massacre. Quand j'essayais, en 1897, de traverser l'Arménie, un homme qui en savait long sur la situation me dit : « Vous ne passerez pas; si vous passez vous ne verrez rien; si vous voyez quelque chose, vous ne reviendrez pas. » Et, en effet, il me fut impossible de franchir la limite du pays armé-



UN KURDE

nien. Quelques Européens, plus obstinés peut-être que moi, ont pu s'aventurer dans la région défendue; mais pourvus par les Turcs d'une escorte destinée, disait-on, à leur faire honneur, on leur a fait éviter tous les endroits où ils auraient vu des ruines fumer encore, des ossements blanchir sur les chemins. Un d'eux, qui avait déjoué



DRUSES DU HAURAN DANS UNE RUE DE DAMAS

la surveillance de ses gardiens, a vu.... et il est mort, empoisonné, dit-on.

Nous avons indiqué plus haut comment les prétentions concurrentes des Kurdes et de l'administration régulière ont déterminé chez les Arméniens la révolte partielle qui a servi de prétexte aux exterminations. Il faut dire que, jusque-là, rien ne rendait la condition des Arméniens pire que celle des autres sujets chrétiens du Sultan; tout au contraire, grâce à leur esprit des affaires, plus affiné encore que celui des Grecs, ils s'étaient imposés aux Turcs comme de précieux auxiliaires, et beaucoup d'entre eux occupaient dans les

bureaux du Gouvernement des situations importantes. Financiers hors ligne, ils se débrouillaient avec une souplesse merveilleuse, et leurs services étaient hautement appréciés; c'est même là ce qui a déchaîné contre eux la jalousie des autres Chrétiens : partout l'Arménien était détesté parce qu'il était plus habile; aussi — c'est odieux, c'est à peine croyable, mais c'est absolument vrai — pas une voix ne s'éleva pour les défendre quand ils ont été persécutés. Un jeune Grec, avec qui je me suis rencontré en 1898, me disait : « J'étais à Smyrne au moment des massacres de Constantinople, et je le regrette, car j'aurais bien aimé à en tuer un ou deux ». Sans montrer la même férocité, la plupart des Chrétiens orientaux ont assisté avec indifférence à toutes les tueries. Les Arméniens avaient jusque-là formé une société fermée, ignorant et dédaignant les autres communautés; au jour du danger, on les a laissés dans l'isolement où ils s'étaient plu à rester jusque-là.

L'Arménien n'est pas seulement, en effet, un peuple à part, ayant sa langue, ses traditions et ses mœurs; son Église est également distincte de l'Église orthodoxe, dont elle s'est séparée depuis le v[e] siècle en adoptant les erreurs du monophysisme. Depuis lors, malgré des retours partiels et momentanés vers l'union catholique, les Arméniens ont eu une religion nationale; si, de nos jours, une centaine de mille sont rattachés sincèrement au Pape et à l'Église romaine, ils sont considérés par leurs compatriotes comme des renégats et de faux frères; cela est si vrai, qu'au commencement des massacres, des ordres précis prescrivaient de respecter les Arméniens catholiques; et si ces instructions ont été modifiées dans la suite, cela tient à des causes dans l'étude desquelles nous n'avons pas à entrer ici.

Séparé de Rome, qui pour les Églises d'Orient est le foyer naturel d'instruction, le clergé arménien-grégorien n'en a pas moins senti le besoin de développer la culture théologique; et, refusant d'aller étudier près des Catholiques, il a préféré recourir à la science



UN ZAPTIÉ

allemande. Malheureusement, parmi ceux qui ont été suivre les cours de Berlin et d'Iéna, beaucoup sont rentrés dans leur pays après avoir laissé en Allemagne la plupart de leurs croyances. Kantistes, rationalistes, agnostiques, c'est eux qui exercent maintenant l'influence intellectuelle dans leur patrie; à la foi ardente des siècles passés tend à se substituer l'indifférence; l'ouvrier des villes et des champs entend avec étonnement discréditer ses traditions religieuses, et incapable de suivre ses docteurs dans leurs discussions métaphysiques et philologiques, se contente d'oublier ce qu'il savait de religion pour devenir étranger à toute vie chrétienne. Les Protestants de la Mission américaine ont trouvé là un terrain tout préparé pour exercer leur action : ils ont fait reluire les livres sterling et miroiter la promesse vague d'une intervention anglaise en faveur de leurs revendications politiques; et par là ils ont poussé ces malheureux vers l'abîme. On sait que ce sont les sociétés secrètes qui, par leur manœuvres, ont servi de prétexte à la répression. Or, ces sociétés ont leur centre à Londres; c'est dans les écoles américaines que se cachaient les meneurs et les dépôts d'armes. Une fois compromis, les Arméniens ont attendu vainement la réalisation des promesses dont on les avait leurrés.



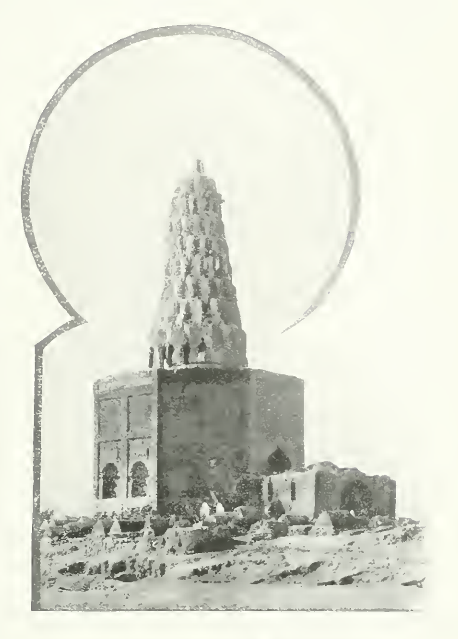
PRÊTRE ARMÉNIEN CATHOLIQUE DE SIVAS

Abandonnés par les Anglais, ils seraient bien tentés de tourner les yeux vers les Russes; déjà une partie de l'Arménie est annexée à l'Empire moscovite; le *Catholicos*, chef de l'Église grégorienne, réside paisiblement à Etchmiadzin, et si des agents trop zélés, mais maladroits, ne gâtent pas la situation en faisant de la russification à outrance, le fruit sera prêt à tomber, au moment voulu, aux pieds du Tsar.

Les Chrétiens de Mésopotamie. — Refoulés par les progrès de l'Islamisme dans les montagnes au milieu desquelles coule le moyen Euphrate, les Chrétiens de Mésopotamie laissaient derrière eux une grande partie des leurs, qui préférèrent l'apostasie à l'exil; ce n'est que plus tard, quand l'ardeur du prosélytisme musulman se fut atténuée, qu'ils redescendirent la vallée et reconstituèrent une colonie chrétienne dans les grandes cités de Mossoul et de Bagdad. L'unité faisait d'ailleurs défaut à cette population, chez qui les grandes hérésies du ve siècle avaient conservé beaucoup d'adeptes : disciples attardés de Nestorius et de Jacques Baradaï, ils manquaient, il est vrai, les prêtres comme les fidèles, des connaissances solides qui avaient illustré jadis les savants théologiens de leurs contrées; pour eux le Christianisme se réduisait à un certain nombre de pratiques rituelles, au premier rang desquelles figurait le jeûne. Encore aujourd'hui, ces Chrétiens à qui la misère a appris à vivre sobrement étonnent par l'austérité de leur abstinence, et c'est une dure épreuve pour le missionnaire que d'avoir à garder ces observances rigoureuses : il le doit cependant, s'il ne veut pas scandaliser les âmes qu'il vient évangéliser.

L'action dissolvante de Constantinople a été à peu près nulle en Mésopotamie, et nous ne trouvons dans ces contrées aucun de ces préjugés haineux que les Grecs ont semés en Syrie; aussi, pour avoir commencé plus tard, l'œuvre de l'Église romaine n'en a pas moins fait de rapides progrès : en face de l'Église jacobite s'est formée la

communauté syrienne-unie, dont le centre est à Mardin et qui s'étend depuis Diarbékir jusqu'aux environs de Damas. La nation chaldéenne, infectée jadis par le Nestorianisme, est revenue en grande partie au Catholicisme sous l'action infatigable des missionnaires dominicains. Les Nestoriens hérétiques au nombre de 100000 sont réunis dans les montagnes du Kurdistan : 10000 environ en Perse, du côté d'Ourmiah; les autres dans le vilayet turc de Van. Ils se divisent en deux castes : les Nestoriens rayas et les Nestoriens autonomes. Les Rayas sont sous la dépendance des autorités ottomanes, qui les protègent tant bien que mal contre les rapines des Kurdes, leurs voisins.



TOMBEAU DE ZOBÉIDE, A BAGDAD

Les Nestoriens autonomes, au nombre de 50000, habitent les montagnes du Sandjak d'Hekkiari, situées entre Djulamerk et Amadié, au pied desquelles coule le Grand Zab, affluent du Tigre. Ils vivent groupés par tribus, sans mélange d'autre race, et s'administrent eux-mêmes suivant un régime accepté par le Gouvernement, qui se contente de leur imposer un tribut annuel en témoignage de vassalité.

Les deux pouvoirs religieux et civil sont réunis entre les mains du Patriarche ou *Mar Schemoun*, chef suprême de la communauté ; après lui, les évêques, qui prennent part à sa double autorité : puis les

melek, ou chefs de tribus, dont la charge consiste à prélever les redevances communes, à choisir, à commander les hommes destinés à combattre au besoin.

Ce petit peuple se divise en cinq tribus, et, pour maintenir l'équilibre entre elles, ces tribus se sont partagées en deux camps de forces à peu près égales : celles de Tiari, Boz et Dez forment l'un ; et l'autre, composé de Tkhouma et Djels, s'est adjoint une tribu de Nestoriens rayas, celle de Valto. Les six tribus se trouvent encadrées et enclavées de façon que les avantages des deux confédérations sont réciproques ; chacune a en outre parmi les tribus kurdes des alliés qui doivent lui venir en aide en cas d'hostilités.

Tout le pays des Nestoriens autonomes est un massif de hautes montagnes qui atteignent des altitudes considérables : le pic de Zerini s'élève à 4300 mètres ; c'est à l'abri de ces pentes abruptes, fortifications naturelles, qu'ils ont pu conserver leur indépendance, mais la pauvreté du pays leur impose une existence des plus dures.

Comme tous les autres Patriarches établis en Turquie, celui des Nestoriens reçoit du Sultan son firman d'investiture ; sa résidence est à Kotchanès, petit village entouré de bois de sapins, situé à 13 kilomètres de Djulamerk, dans une gorge abrupte ; du côté de l'Est, un rocher à pic de plus de 1000 mètres se dresse comme une barrière infranchissable ; des trois autres côtés, la pente, bien qu'accessible, est extrêmement rapide. La tristesse et l'âpreté du site donnent l'idée d'un tombeau où demeure enseveli le chef spirituel de l'antique Assyrie[1].

Malgré son ignorance, le peuple nestorien a l'intelligence ouverte, et, bien dirigé, pourrait se relever comme ont fait les Chaldéens revenus à l'union. Les missionnaires dominicains sont bien accueillis quand ils viennent à Kotchanès ; il a déjà été question à diverses reprises d'un retour en masse ; les agissements des Protestants an-

1. VITAL CUINET, *la Turquie d'Asie*, t. II, p. 652.



BAGDAD

VUE PRISE DE LA RIVE DROITE DU TIGRE

glais l'ont empêché ; des lettres récentes des PP. de France et Rhetoré semblent faire espérer que cette fois la réconciliation est effectuée. Depuis longtemps ces religieux sont munis des pouvoirs nécessaires pour opérer la réunion et pour conserver tout ce qui, dans les usages particuliers de cette communauté, n'est pas incompatible avec les règles qui s'appliquent à toutes les fractions de l'Église universelle.

Les Chrétiens d'Égypte. — Les Égyptiens chrétiens qui se dénomment Coptes ne sont pas un demi-million, et d'après certaines évaluations leur nombre ne s'élèverait pas à 300 000. C'est tout ce qui reste de la florissante Église des Athanase et des Cyrille. Corrompus par l'hérésie monophysite et par les haines nationales qui leur faisaient rejeter l'autorité, alors orthodoxe, des évêques de Constantinople, les Égyptiens crurent habile de pactiser avec les envahisseurs musulmans ; mais bientôt la main des conquérants s'appesantit de plus en plus sur eux, et rapidement ces fidèles, que ne soutenait pas le zèle d'un clergé instruit et dévoué, se laissèrent

entraîner vers l'apostasie. Ce qui reste de la vieille Église copte est disséminé sur les bords du Nil, sous la conduite d'évêques sans autorité qui disputent à un parti de laïques novateurs les débris d'une influence hypothétique. C'est l'abâtardissement de cette Église qui a permis aux Coptes catholiques de commencer une campagne d'apostolat dont les progrès sont continuels. Une certaine émulation s'est emparée, il est vrai, des Coptes monophysites, qui ont annoncé la création prochaine de nombreuses écoles, mais il n'est pas prouvé que ces projets soient près de passer dans l'ordre des réalités.

Il nous reste, en terminant, à examiner dans quelles conditions on peut espérer de voir vivre ensemble les deux civilisations, chrétienne et musulmane, qui sont juxtaposées dans l'Empire ottoman.

Toute compénétration est impossible, nous l'avons vu, sur le terrain religieux; l'expérience montre que les Musulmans sont réfractaires à la propagande chrétienne, et si des apostasies se produisent malheureusement de l'autre côté, c'est ordinairement dans des régions où l'ignorance avait rendu le peuple indifférent aux grandes vérités religieuses; en dehors de là, il y a quelques défections isolées qu'il faut attribuer aux passions humaines, et ici encore le déchet ne porte que sur des individus qui depuis longtemps avaient cessé de vivre en Chrétiens.

Les relations officielles entre le gouvernement turc et les Églises sont réglées par des usages consacrés. Le nouvel élu, Patriarche ou évêque, doit obtenir de la Porte le firman ou le bérat qui lui donne les pouvoirs administra-


PALAIS DU GOUVERNEMENT ET CASERNE, A BAGDAD



UN ATELIER DE CORDONNERIE A ALEXANDRIE

tifs : combien ces pièces demandent de démarches et d'argent, il est permis de le supposer. Une fois en possession de son titre, le prélat a sur ses ouailles une juridiction mixte, religieuse et civile à la fois; il règle les différends, prononce des sentences, inflige des peines, et le représentant du Sultan doit prêter main-forte pour l'exécution de ses arrêts. Enfin l'évêque est aussi un percepteur, responsable en face du fisc ottoman des impositions que doivent payer ses diocésains; il en opère le recouvrement, et cette organisation serait assez satisfaisante si une foule d'abus ne venaient lui faire perdre ses avantages : c'est tantôt l'évêque ou les gens de son entourage qui, par des répartitions arbitraires, écrasent une partie de la population au profit de quelques privilégiés; c'est le fonctionnaire turc ou ses subordonnés qui s'arrangent pour augmenter sous mille prétextes les charges déjà lourdes qui pèsent sur le Chrétien; dans ce cas, le contribuable n'a qu'à se laisser faire; il est le vaincu et il doit se soumettre.

On a fait grand bruit, pendant notre siècle, d'un certain nombre de déclarations solennelles par lesquelles le gouvernement turc, la main forcée par les puissances européennes, accordait l'égalité civile à tous ses sujets sans distinction de religion : *Hatti-cherif* de Gul-hané du 3 novembre 1839, *Hatti-humayoum* du 18 février 1856, Constitution du 23 décembre 1876, traités de San-Stefano et de Berlin, contiennent des promesses, mais on est encore à en attendre l'exécution; rien n'est venu, et, en réalité, personne n'y comptait parmi ceux qui connaissent le caractère des Turcs et l'esprit de l'Islamisme.

Peut-on en effet supposer que le Musulman acceptera de se

laisser traiter comme l'égal du Chrétien là où il en est le maître? Pour lui l'Infidèle est le vaincu, auquel il a fait grâce de la vie à condition qu'il se reconnaisse le tributaire, le vassal, l'esclave; c'est le droit de la guerre devant lequel il a fait plier tous les peuples qu'il a subjugués. Au-dessus encore du droit du sabre est le droit de la Loi; aux yeux du Croyant, le Chrétien, comme le Juif, sont des êtres d'une espèce inférieure, des animaux à deux pieds à qui manque la lumière de la foi: ils n'ont pas ouvert les yeux et doivent demeurer dans la condition où ils se sont volontairement placés; c'est leur châtiment; le Coran est formel.

C'est donc ce vaincu, cet individu dégradé qu'on admettrait sur le pied d'égalité avec les serviteurs du vrai Dieu? On l'autoriserait à porter les armes, à combattre le bon combat de la guerre sainte entreprise au nom du Prophète? On admettrait son témoignage en justice et on accepterait sa parole contre celle d'un Mahométan? Nul n'y a songé, et le Sultan moins que les autres, car, tout-puissant Padischah qu'il est, il y risquerait sa vie. On a dit que les Turcs vivent sous le régime du pouvoir absolu tempéré par l'assassinat; beaucoup de prédécesseurs d'Abd-ul-Hamid en ont fait l'expérience, et le sort d'Abd-ul-Aziz ne fait pas envie au maître de l'Orient.

Au seul mot de réformes, tous les Musulmans se sont émus; après le Hatti-humayoum de 1856, une explosion de haine a éclaté, qui aurait pu aboutir à une révolution si un commencement sérieux d'éxécution avait été tenté; les massacres de Syrie en 1860 sont une conséquence de cette agitation. En réponse au projet de Midhat Pacha, sacrifié aux terreurs des Vieux Turcs, éclatent les massacres de Bulgarie, la guerre des Balkans. Les stipulations de Berlin en faveur des Chrétiens sont le point de départ des massacres d'Arménie.

Ainsi, loin de s'engager dans la voie des réformes, le gouvernement turc, entraîné par la masse des fanatiques, se raidit chaque fois qu'on veut le faire sortir de sa barbarie, et les concessions feintes ne sont pour lui qu'une occasion de se rejeter en arrière.



SŒUR DE LA DÉLIVRANDE PANSANT UNE FEMME ÉGYPTIENNE AU CAIRE

En constatant cette opposition irréductible, on en vient à se demander s'il est un autre remède aux maux dont souffre l'Orient en dehors de la solution radicale. Mais quelle serait cette solution? A supposer qu'un accord improbable s'établisse pour y arriver, au profit de qui s'accomplirait l'expulsion des Turcs? De la Russie schismatique? de l'Angleterre protestante? Nul Catholique ne saurait le souhaiter, et d'ailleurs la paix branlante de l'Europe ne risquerait-elle pas d'être définitivement compromise si on mettait une fois de plus en face l'un de l'autre l' « Éléphant » et la « Baleine »?

Serait-ce un des États balkaniques, ou la Grèce, ou une confédération de ces États, qui recueilleraient au moins en partie la succession? Il faudrait d'abord que ces tard venus de l'indépendance achevassent leur éducation politique et eussent donné à l'Europe un autre spectacle que celui de leurs crises sans cesse renouvelées; ce n'est pas la peine de chasser le Turc pour le remplacer par des avocats ambitieux ou des politiciens de bas étage.

Il faut, en attendant l'heure marquée par la Providence, se résigner au mal que nous ne pouvons qu'atténuer. Les missionnaires catholiques, et c'est en leur nom que nous nous permettons de parler, doivent poursuivre avec patience et persévérance l'œuvre qu'ils ont reçue de leurs devanciers, opposer la droiture aux intrigues, la charité aux haines, la hardiesse à l'apathie et la prudence aux enthousiasmes irraisonnés. Regardons en arrière : malgré tant de difficultés, combien de chemin a été parcouru depuis trois siècles, depuis un siècle, depuis vingt ans! Travaillons sous l'œil de Dieu, sur cette terre ingrate, et que Celui-là bénisse nos efforts qui fait mûrir les moissons.

Ouvrages à consulter. — Il est difficile de donner une bibliographie complète de l'histoire des missions d'Orient; je me contenterai d'indiquer un certain nombre d'ouvrages dont je me suis servi et que le caractère de cet ouvrage ne m'a pas permis de citer en note toutes les fois que j'en donnais un extrait.

Histoire des Missions Catholiques, par le baron Henrion, 2 vol. in-4°, Paris, 1847; les chapitres relatifs à l'Orient sont composés d'extraits à peu près textuels des *Lettres édifiantes* et des *Annales de la Mission*. — *Lettres édifiantes* : je me suis servi de la première édition intitulée : *Nouveaux mémoires des missions de la Compagnie de Jésus dans le Levant*, 9 vol. in-16, Paris, 1715 à 1755. — *Annales de la Mission*, publiées depuis 1835, formant chaque année un fort vol. in-12. — *Annales de la Propagation de la Foi; Missions catholiques; Bulletin de l'Œuvre d'Orient*; l'excellente revue bimensuelle *La Terre sainte*, et son supplément trimestriel, *La Revue de l'Orient chrétien*; les *Relations d'Orient*, publiés par les PP. Jésuites de la Province de Lyon, et dont la collection a été gracieusement mise à ma disposition par le R. P. Provincial, ainsi que d'autres documents importants. — Mouradyea d'Ohsson, *Tableau de l'Empire Ottoman*, 7 vol. in-8°, Paris, 1788. — Hammer, *Histoire de l'Empire Ottoman*, trad. Helfert, 18 vol. in-8°, Paris, 1835-1841. — Vital Cuinet, *La Turquie d'Asie*, 4 vol. gr. in-8°, Paris, 1890-1894; *Syrie et Palestine*. L'ouvrage interrompu par la mort de l'auteur sera continué.

Je me permettrai de signaler l'ouvrage que j'ai publié sous le titre : *A travers l'Orient*, 1 vol. in-8°, Paris, 1896, et les articles parus dans le *Correspondant* de 1895 à 1899, sous le titre général de *Questions d'Orient*.

Je dois des remercîments aux missionnaires français qui pendant et depuis mes voyages en Orient m'ont donné le gracieux concours de leur expérience, et en particulier une mention spéciale à M. Cazot, lazariste, Supérieur du séminaire de Zeitenlik (Macédoine), qui m'a fourni des renseignements aussi complets qu'intéressants sur les œuvres de ses confrères à Constantinople, à Smyrne et à Salonique.

P. P.



MOSQUÉE DE KAKHRIÉ-DJAMI, A CONSTANTINOPLE

CHAPITRE II

MISSION DE CONSTANTINOPLE

Le roi François Ier est le premier des princes chrétiens qui ait entretenu un ambassadeur auprès du Sultan; Jean de Laforest avait conclu en 1535 un traité, renouvelé en 1569 par Claude du Bourg, et, dès cette époque le projet avait été formé d'installer, sous la protection de l'Ambassade, une maison de Religieux français qui, tout en remplissant les fonctions curiales pour les sujets du Roi, exerceraient leur ministère auprès des Chrétiens indigènes, conformément au droit que leur reconnaissaient les traités.

Deux ordres religieux semblaient désignés alors pour être chargés de cette mission : les Jésuites et les Capucins. Les Jésuites, fondés depuis trente-cinq ans par saint Ignace de Loyola, avaient pris une extension rapide, et les admirables résultats obtenus en Extrême-Orient par saint François Xavier donnaient à espérer que,

dans le Levant, l'action du nouvel Ordre ne serait pas moins efficace. Les Capucins, institués en 1525, étaient une branche jeune et vigoureuse de la famille franciscaine; comme la Compagnie de Jésus, les Capucins s'étaient développés au moment où l'apparition du Protestantisme avait réveillé le zèle catholique. A des besoins nouveaux l'Église opposait de nouveaux remèdes, et ces deux milices arrivaient à l'heure opportune pour repousser les assauts que la Papauté avait à soutenir; en France, en particulier, les Jésuites en ouvrant des collèges où enseignaient des maîtres éminents, les Capucins en s'adonnant à la prédication, avaient porté leurs efforts aux deux extrémités de l'échelle sociale; l'instruction donnée aux jeunes gens de la classe aisée et les missions prêchées au petit peuple réveillaient la foi et consolidaient l'attachement à l'Église catholique. C'étaient de bons ouvriers, que nos ambassadeurs à Constantinople tenaient à employer pour le bien de la religion et l'honneur du pays.

Ce n'est qu'en 1583 cependant que, le 8 novembre, les premiers Jésuites débarquèrent à Constantinople; ils étaient au nombre de cinq, trois Pères et deux Frères : le P. Caze et le Fr. Martin étaient de Marseille, les autres étaient un Ragusain, un Grec et un Italien, le P. Mancinelli, Supérieur. M. de Germiny, ambassadeur de France, et le baile de Venise, Morosini, leur firent bon accueil dans leurs propres palais, et cinq jours après les mirent en possession de leur résidence définitive, l'ancien couvent de Saint-Benoît à Galata.

Saint-Benoît avait été fondé deux siècles auparavant par les Génois; les Bénédictins du mont Cassin n'y étaient que depuis trois ans quand la prise de Constantinople par les Turcs les obligea à se retirer. L'église et les bâtiments attenants avaient été donnés à la France par Soliman, et quand il fut question d'appeler les Jésuites, ce fut la résidence qu'on mit à leur disposition.

A peine arrivés, les missionnaires se mirent à l'œuvre, et, tout en prêchant aussi souvent qu'ils trouvaient l'occasion de le faire, ils ouvrirent une école qui fut aussitôt fréquentée par les enfants des

familles schismatiques. Le soir, un Religieux se rendait au bagne, où étaient détenus les prisonniers chrétiens, et passait souvent la nuit entière à consoler ces pauvres affligés. Un autre ministère, encore plus important peut-être que les précédents, était de travailler à la réconciliation des Églises d'Orient avec celle de Rome, et des conférences furent inaugurées entre les Pères et les chefs des Chrétientés orientales : dans des conversations sans apparat, on étudiait les point controversés, on cherchait de part et d'autre un terrain de con-



LE PONT DE STAMBOUL.

ciliation, et les résultats ne tardèrent pas à se produire. Le Patriarche Michel d'Antioche et celui d'Alexandrie, les métropolitains d'Éphèse et de Césarée, reconnurent la vérité du Catholicisme et écrivirent au pape Grégoire XIII des lettres pleines de déférence; le Patriarche arménien et l'évêque de Croïa, primat d'Albanie, voulurent aller à Rome pour donner une preuve de leur retour sincère à l'unité. Le Patriarche de Constantinople, Jérémie, députa deux de ses prêtres pour porter au Souverain Pontife sa profession de foi.

Le P. Mancinelli se rendit lui aussi dans la capitale de la Chré-

tienté pour rendre compte des premiers résultats obtenus et ramener de nouveaux coopérateurs. Mais, pendant son absence, une catastrophe anéantit l'œuvre : la peste se déclara à Constantinople, et en quelques semaines tous les Religieux jésuites succombèrent (1586).

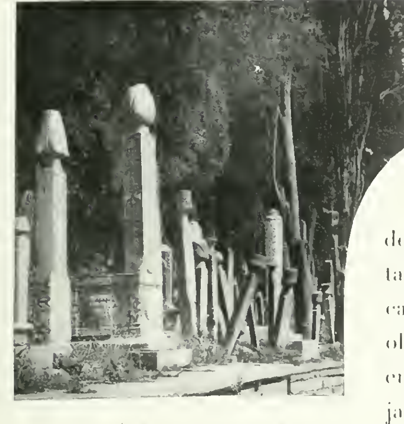
Pour rétablir la Mission, le pape Sixte-Quint jeta les yeux sur les Capucins; enfant lui-même de la famille franciscaine, le nouveau Pape avait une prédilection bien explicable pour ses frères en saint François.

Une première fois déjà, en 1551, les Capucins avaient tenté de s'établir en Orient; mais, ne s'étant pas assuré préalablement l'appui des représentants du roi de France, ils avaient été arrêtés en débarquant et conduits en Égypte, où ils étaient morts sans avoir recouvré la liberté.

Les Capucins venus en 1587 firent aussi preuve d'une sainte imprudence; l'un d'eux, Joseph de Léonisse, voulut aller convertir le Sultan lui-même; il se présenta hardiment au Sérail; les Turcs s'emparèrent de lui et lui firent subir pendant trois jours le supplice de la pendaison aux crochets : c'étaient des espèces de hameçons de fer qu'on passait dans les chairs et par lesquels le patient restait suspendu en l'air; dessous on allumait un grand feu, et le plus souvent le condamné mourait grillé et asphyxié. Joseph de Léonisse survécut à cette horrible torture; il dut toutefois quitter la Turquie et vécut encore pendant quinze ans; ses grandes vertus et le succès incroyable de ses prédications le firent canoniser en 1746 par Benoît XIV.

Les compagnons du P. Joseph ne purent pas se maintenir à Constantinople, et ceux qui avaient échappé à la peste retournèrent en Italie en 1589.

Vingt ans se passèrent avant que le couvent de Saint-Benoît reçût de nouveaux habitants; la France traversait alors une crise intérieure qui ne lui permettait pas de répandre au dehors les forces qui s'usaient au dedans en stériles dissensions. Henri IV



UN CIMETIÈRE TURC A CONSTANTINOPLE

cependant, quand il eut surmonté les principales difficultés que lui causait l'opposition des derniers Ligueurs, chargea son ambassadeur, Savary de Brèves, de préparer la restauration de la Mission française; des lettres patentes furent obtenues de la Porte à cet effet en 1605; mais ce n'est qu'en janvier 1609 que le P. de Canillac put quitter la France avec quatre de ses confrères. Savary de Brèves n'était plus à Constantinople pour les recevoir, mais les Jésuites trouvèrent un protecteur dévoué en Jean de Gontaut-Biron, baron de Salignac; ce seigneur avait abjuré le Protestantisme depuis peu; son frère, qui lui servait de secrétaire, ne devait l'imiter que plus tard : c'est le P. de Canillac qui l'instruisit et le réconcilia avec l'Église catholique.

L'appui de l'ambassadeur de France était plus nécessaire que jamais, car il ne fallait plus compter sur les bonnes dispositions de l'envoyé de Venise; dans le conflit qui venait de s'élever entre le pape Paul V et la République Sérénissime, les Jésuites avaient pris position du côté du Pape, ce qui les avait fait expulser de Venise; et l'agent vénitien avait reçu l'ordre de s'opposer de toutes ses forces à l'installation de Religieux qui refusaient de prendre parti pour le Doge contre le Souverain Pontife. D'ailleurs, la Compagnie de Jésus avait déjà des ennemis, même parmi les Catholiques, et une opposition violente se forma pour empêcher l'ambassadeur français d'exécuter les ordres de son maître; on alla jusqu'à dénoncer les Jésuites aux Turcs : on les représentait comme « des personnages dangereux et

haïs de tout le monde »; la correspondance de Salignac est pleine du récit des démarches qu'il lui fallut faire pour venir à bout de l'opposition ouverte et des menées sourdes de ses adversaires, et quand il eut enfin obtenu gain de cause et établi les Religieux dans leur maison, il dut veiller encore. Trois mois ne s'étaient pas écoulés que le *Soubachi* de Péra venait signifier à l'Ambassade un ordre de faire partir les Jésuites comme « espions du Pape et du roi d'Espagne »; derrière le Turc on savait que se cachaient le baile vénitien, l'agent anglais et l'évêque de Tinos, Visiteur apostolique, poussé contre les nouveaux venus par les réclamations des « Messieurs de Péra ». Les Pères demeurèrent quelques semaines sous le coup d'une menace d'expulsion; puis, un jour, le *Soubachi* leur déclara que puisque l'ambassadeur s'opiniâtrait à les retenir, ils n'avaient qu'à rester.

Ils restèrent donc, mais toujours sur le qui-vive. En 1616, un ambassadeur impérial avait fait dans Constantinople une entrée bruyante, avec un cortège nombreux, des musiciens et des étendards déployés : il n'en fallut pas plus pour surexciter le fanatisme des Musulmans; tous les prêtres catholiques furent arrêtés et maltraités, le vicaire des Franciscains fut étranglé et jeté à la mer; les Jésuites en furent quittes pour une détention au Château des Sept Tours, d'où l'ambassadeur Harlay de Sancy les fit sortir au bout de quelques jours.

Aux fureurs des Turcs venaient se joindre tous les fléaux : la peste, dont les invasions presque périodiques faisaient chaque fois des victimes parmi les Religieux (dans l'épidémie de 1612, le P. Gobin et le Fr. Claude moururent, le P. Levesque demeura paralysé; les PP. de Canillac et Frégate durent aller à Chio pour achever leur convalescence); le feu, si terrible dans une ville presque exclusivement bâtie en bois, et qui, lorsqu'il s'allume, dévore des centaines de maisons. Saint-Benoît brûla quatre fois en deux siècles : en 1660, 1686, 1696, 1731. Chaque fois, il fallait acheter à grands frais le firman sans lequel on ne pouvait reconstruire. La restauration de 1697 fut très complète;

le corps de l'église fut voûté, la coupole et la toiture furent recouvertes de plomb, ce qui était regardé jusque-là comme le privilège des seules mosquées; la nef contenait les monuments élevés à la mémoire de plusieurs ambassadeurs et personnages considérables enterrés dans les caveaux. Après l'incendie de 1731, M. de Saint-Priest fit relever plusieurs des tombeaux, entre autres celui de M. de Salignac, restauré encore une fois après l'incendie du 21 janvier 1865, par les soins du marquis de Moustiers.



DANS LE PORT DE STAMBOUL

L'action des missionnaires s'exerçait surtout par la prédication; le pays ne pouvait pas encore fournir un contingent suffisant d'élèves pour un collège; le besoin d'instruction ne se faisait pas sentir, même dans la classe moyenne, et les gens riches avaient des précepteurs pour leurs enfants. Quelques grandes familles grecques demandaient aux Jésuites d'enseigner le français aux jeunes gens qui devaient un jour occuper les hautes charges; c'est ainsi que les princes Mavrocordato furent confiés au P. Piperi; et quand ils furent, l'un Drogman de la Porte, l'autre Hospodar de Moldavie, ils témoignèrent publiquement leur gratitude à leur ancien maître. Malgré tout, c'était surtout dans les réunions de piété que se développait l'activité des missionnaires; il y avait pour les Européens une confrérie du Saint-Sacrement qui se réunissait chaque dimanche et par laquelle étaient exercées diverses œuvres de charité; on prêchait en français, en italien, en grec et en turc; les hommes se tenaient dans la nef et les femmes, selon l'usage d'Orient, dans des tribunes

grillées. Des instructions spéciales étaient données chaque semaine aux *maraboutes*, ou Religieuses arméniennes qui vivaient dans leur famille, et aux ecclésiastiques arméniens, remplis d'un grand désir de s'instruire. « Les Arméniens, écrivait en 1712 le P. Tarillon, ne sont pas plus grands docteurs que les Grecs, mais ils sont infiniment plus dociles et ont plus envie d'être éclairés. On ne peut les rassasier d'instructions et de pratiques de piété. Il ne faudrait pas se contenter de leur parler de Dieu pendant trois quarts d'heure ou une heure seulement, comme on le fait en France; ils n'en seraient pas édifiés. Après des deux ou trois heures d'une attention soutenue, ils sont prêts à écouter encore autant de temps et ils se plaignent qu'on finit trop tôt. »

Pendant tout le XVII[e] siècle, il fut possible aux missionnaires de réunir dans leur église les Francs, les Grecs, les Arméniens, et leurs discours amenèrent un grand nombre de schismatiques à se réconcilier avec l'Église romaine. Mais au XVIII[e] siècle, ce ministère devint de plus en plus difficile; les Grecs, alors à l'apogée de leur puissance auprès des Turcs, renonçaient à garder l'attitude sympathique dont, par un calcul intéressé peut-être, ils avaient fait preuve à l'égard des missionnaires français. Les relations s'étaient d'ailleurs petit à petit refroidies entre les Sultans et Louis XIV; le Synode du Phanar crut politique de jeter à l'eau ses amis de l'Ambassade de France, et, par contre-coup, les missionnaires furent traités avec une grande méfiance.

Les Arméniens, se mettant à la remorque des Grecs, renchérirent sur leurs procédés; en 1717, une véritable persécution se déchaîna contre ceux des Arméniens que les Jésuites avaient ramenés à l'union, et cela était facile, car la communauté arméno-catholique n'avait pas d'existence légale; le Patriarche grégorien put donc dénoncer aux Turcs ceux de ses coreligionnaires qui, malgré sa défense, fréquentaient l'église des Religieux francs; l'imprimerie arménienne des Jésuites fut détruite; en 1725, 1744, 1761, des actes



MAISON DE CAMPAGNE DE L'AMBASSADE DE FRANCE, A THÉRAPIA

de violence furent exercés contre les Catholiques, et beaucoup d'Arméniens furent envoyés au bagne pour avoir été trouvés priant avec les Catholiques[1].

Paralysés dans leurs efforts pour amener la réconciliation des Orientaux, les Jésuites avaient au contraire pleine liberté pour se consacrer aux forçats, parmi lesquels se trouvaient parfois jusqu'à 4000 Chrétiens de tout rite, prisonniers de guerre ou marins enlevés sur les bâtiments de commerce.

Le Bagne était une vaste enceinte fermée de hautes murailles et munie d'une double porte gardée par des soldats; au milieu de la cour s'élevaient deux prisons ne prenant jour que par les portes et par quelques étroites ouvertures traversées par de gros barreaux de fer. Les forçats couchaient sur des planches adossées aux murailles et où chacun n'avait de place que pour s'étendre. « Dans chaque bagne, écrit le P. Tarillon, on a pratiqué une double chapelle, dont une portion est pour les esclaves de rite franc et l'autre pour les esclaves de rites grec et moscovite ; ces chapelles avaient de bonnes

1. Hammer, XIV, 118, XVI, 170.

cloches, mais il y a cinq ou six ans qu'on les a enlevées parce que, disaient les Turcs, leur son réveillait les anges qui venaient dormir la nuit sur le toit d'une mosquée voisine.

« Chaque esclave, même dans le bagne, a toujours une ou deux chaînes sur le corps. Tous les jours de l'année, excepté les quatre fêtes solennelles, on les mène de grand matin travailler à l'arsenal, ou aux autres ouvrages publics. Ils vont au travail par troupes de trente ou quarante, enchaînés deux à deux. Leur nourriture est de deux pains noirs, pour la journée de chaque homme. Le soir, au soleil couchant, on les ramène ; ceux dont les Turcs ont été contents pendant le travail sont séparés les uns des autres ; ceux qu'ils veulent punir sont laissés enchaînés ensemble ; après quoi, le cri se fait de la rentrée dans les prisons. Ils n'y sont pas plus tôt ramassés et comptés qu'on les y enferme à double serrure jusqu'au lendemain matin.

« Quand ils tombent malades, il n'est pas permis de les porter ailleurs ; il faut qu'ils demeurent dans le bagne, et toujours avec la chaîne, qu'on ne leur ôte que quand ils sont morts ; encore les gardiens ne s'y fient-ils pas. Les cadavres, avant que d'être portés au cimetière, sont arrêtés à la grande porte, où ils les percent plusieurs fois d'outre en outre avec de longues broches de fer, pour être plus assurés qu'ils sont véritablement morts.

« Les services que nous rendons à ces pauvres gens consistent à les entretenir dans la crainte de Dieu et la foi, à leur procurer des soulagements de la charité des fidèles, à les assister dans leurs maladies, et enfin à leur aider à bien mourir. Si tout cela demande beaucoup de sujétion et de peine, je puis vous assurer que Dieu y attache en récompense de grandes consolations.

« Outre les visites qu'ils font dans le cours de la semaine, deux Jésuites sont toute l'année, fêtes et dimanches, aux deux prisons ; ils s'y rendent la veille et se laissent enfermer avec les esclaves. Dans chaque bagne, le Père a un petit réduit à part où il se retire quand il n'a pas de malade à visiter. Le soir, après que les prisonniers se sont



UNE FONTAINE A CONSTANTINOPLE

un peu délassés et qu'ils ont pris quelque nourriture, le signal se donne pour la prière, qui se fait à haute voix : puis le Père donne les cinq points de l'examen avec la formule de l'acte de contrition que tous répètent après lui. Il fait ensuite une petite exhortation d'une demi-heure sur quelque matière touchante et qui a le plus de rapport à leurs dispositions présentes. De là, il se met au confessionnal pendant quelques heures, et, les confessions finies, va prendre un peu de repos, à moins qu'il ne faille veiller quelque mourant. A quatre heures du matin, en hiver, à trois heures en été, on éveille tout le monde pour la messe, pendant laquelle le Père fait une courte explication de l'Évangile : après quoi, les portes se rouvrent à grand bruit et chacun va se faire renchaîner avec un compagnon pour retourner au travail.

« En temps de peste, comme il faut être à même de secourir ceux qui en sont frappés, l'usage est qu'il y ait un Père qui s'enferme au bagne et y demeure aussi longtemps que dure la maladie : celui qui est désigné par le Supérieur s'y dispose par quelques jours de retraite et prend congé de ses frères comme s'il devait bientôt mourir. » C'est ainsi que pendant l'épidémie de 1707, qui précédait la lettre du P. Tarillon, deux Religieux, le P. Vandermans et le P. Besnier, avaient été enlevés par le fléau.

De tous les missionnaires qui se vouèrent au service des pesti-

férés, il n'en est pas de plus connu que le P. Cachod, originaire de la Suisse française ; ce Religieux s'était adonné d'ailleurs à toutes les œuvres de la Mission avec un égal succès ; c'est lui qui, lorsqu'il était chargé des Arméniens catholiques, donna au prêtre Mékitar le conseil de grouper quelques confrères en une société religieuse qui est encore florissante sous le nom de Mékitaristes.

On raconte que pendant que le P. Cachod, relevant d'une attaque de peste, était en convalescence à Chio, il arriva dans le port un vaisseau turc à bord duquel s'était déclarée la contagion. « Les esclaves, écrit le Père, s'étaient concertés avec les gardiens pour me faire entrer un soir, pour que je puisse confesser pendant la nuit et dire la messe de grand matin. De cinquante-deux esclaves que je confessai et communiai, douze étaient malades et trois moururent avant que je fusse sorti. Jugez quel air je pouvais respirer dans ce lieu renfermé et sans la moindre ouverture. » On comprend toute l'intrépidité du P. Cachod en songeant aux effets foudroyants de la peste ; les règlements ecclésiastiques prescrivaient aux confesseurs de se tenir toujours à quelque distance des malades, et, pour leur donner la communion, l'hostie leur était présentée au bout d'une petite pince afin d'éviter tout contact entre le prêtre et le malade. Malgré cela le P. Cachod échappa aux effets du mal ; il vécut encore de longues années et mourut dans une vieillesse avancée.

Les Capucins français suivirent de près les Jésuites ; en 1626, Richelieu était ministre de Louis XIII, et le P. Joseph du Tremblay, son confident, usait de son crédit pour développer en Orient l'œuvre des Missions catholiques ; il jeta les yeux sur les Capucins, sur lesquels il avait autorité, ayant été nommé par le pape Urbain VIII Préfet de toutes les maisons françaises de son Ordre dans les Missions d'Orient. Sous l'impulsion énergique du P. Joseph, les Capucins eurent bientôt des couvents dans tout le Levant ; la Province de Bretagne à Damas, Saïda, Beyrouth et Tripoli ; celle de Touraine au Caire, à

Chypre, à Alep, à Diarbékir, à Ninive et à Babylone ; celle de Paris à Athènes, à Smyrne, à Constantinople.

Le P. Archange des Fossès avait quitté Paris en 1626, muni de recommandations pour l'ambassadeur Philippe de Harlay, comte de Cézy, et le 19 juillet il était mis en possession de l'église, fort délabrée il est vrai, de Saint-Georges de Galata ; les travaux d'aménagement étaient à peine terminés que, dans le grand incendie de 1660, Saint-Georges brûla, ainsi que six autres églises catholiques, dont deux seulement purent être rebâties. Les Capucins essayèrent de se passer du firman impérial pour relever la leur, et mal leur en prit : bien que la chapelle à laquelle ils faisaient travailler fût seulement une grande salle carrée, les Turcs découvrirent la supercherie, le bâtiment fut rasé et le terrain confisqué.

M. de Nointel dut se mettre en campagne pour obtenir une autorisation en bonne forme ; il fallut racheter le terrain à un Musulman et à un Juif qui s'en étaient emparés ; en 1676 la bâtisse était achevée, mais on commit l'imprudence d'enlever les cintres trop tôt, et les voûtes à peine terminées s'écroulèrent ; tout était à recommencer à partir des démarches pour avoir la permission de construire ; toutefois, grâce à l'activité de Nointel, on put bénir la nouvelle église en 1677.



VUE GÉNÉRALE DE CONSTANTINOPLE



BAIE DE BÉBEK

Épargné par l'incendie de 1696, le couvent fut de nouveau la proie des flammes en 1731, et rebâti. En 1783, les Capucins vendirent leur immeuble au Vicaire apostolique, Mgr Fracchia, et après de nombreux changements de destination, Saint-Georges est devenu la propriété des Lazaristes, qui y ont établi une œuvre pour les Allemands.

Si les Capucins avaient vendu leur ancien couvent en 1783, c'est que depuis un siècle leur principal établissement était transféré à Saint-Louis de Péra. Au commencement du XVIIe siècle, un certain nombre de familles aisées, fuyant l'encombrement et les odeurs pestilentielles du quartier populeux de Galata, étaient montées sur le faîte de la colline qui domine la Corne d'Or et s'étaient bâti des habitations dans le quartier appelé « les vignes de Péra »; l'ambassadeur de France avait été des premiers à suivre le courant et avait quitté Perchembé-Bazar pour s'installer dans un lieu plus salubre; c'est l'emplacement actuel du « Palais de France »; l'exode s'était poursuivi selon une loi commune à toutes les grandes villes, et le quartier était devenu la résidence presque exclusive des banquiers, des gros négociants et des quelques Européens que leurs affaires obligeaient à résider à Constantinople.

Les Capucins commencèrent par ouvrir une petite école dans une maison voisine de l'Ambassade, et ils disposèrent dans l'une des classes un autel dissimulé derrière les battants d'une double porte qu'on fermait soigneusement pendant la journée; le dimanche, ils disaient la messe au palais pour l'ambassadeur et sa suite, dans une

pièce spécialement aménagée. C'est là que, le 21 juillet 1672, toute la colonie française fut invitée à assister à un *Te Deum* chanté à l'occasion de la naissance du duc d'Anjou. La chapelle de Saint-Louis fut construite peu après cette époque (c'est M. de Nointel, ambassadeur, qui obtint en 1673 le firman nécessaire pour la construction de l'église nouvelle). Mais ce n'était qu'une longue salle à laquelle on adjoignit ensuite un bas côté. Un édifice plus convenable fut érigé pendant l'ambassade de Rolland des Alleurs (1747-1754), et après l'incendie de 1831 on bâtit la chapelle actuelle, qui a été seulement restaurée en 1880.

Les Capucins se vouaient, comme les Jésuites, à la prédication, à la visite des malades, des pestiférés, des galériens ; ils s'occupaient des marins francais et leur faisaient remplir leurs devoirs religieux quand ils devaient reprendre la mer ; ce ministère était à lui seul fort absorbant, car on comptait souvent jusqu'à 70 bâtiments français à l'ancre dans le port. En 1769, M. de Saint-Priest confia aux Capucins le petit hôpital qu'il fonda en faveur des marins francais au couvent de Saint-Georges. Les Capucins, venus en Orient comme missionnaires, n'avaient pas été préposés au soin d'une paroisse et devaient s'abstenir de tout acte de juridiction curiale ; cependant les ambassadeurs, qui les avaient pris comme chapelains, manifestèrent à diverses reprises le désir de les voir chargés de la colonie francaise. Après d'interminables démêlés avec les Religieux qui avaient jusque-là le titre et les émoluments de curés, on en vint, en 1709, à une transaction qui autorisait les Pères de Saint-Louis à remplir les fonctions paroissiales, mais seulement en faveur du personnel de l'Ambassade. Cette convention est encore en vigueur aujourd'hui.

L'école des Capucins de Péra recevait des jeunes gens de familles levantines qui apprenaient le francais et le latin pour pouvoir entrer ensuite à l'Ambassade et dans les consulats en qualité de drogmans : ce fut l'origine du Collège des « jeunes de langues ». En 1669, Colbert avait fait décider qu'on enverrait au couvent des Capucins de Péra

six jeunes Français qui y étudieraient les langues orientales ; plus tard on s'occupa de recevoir à Paris, au collège Louis-le-Grand, dirigé par les Jésuites, un certain nombre de jeunes Levantins qui y acquerraient les connaissances nécessaires pour devenir interprètes dans les consulats des Échelles du Levant ; c'est l'institution qui est devenue notre École des langues orientales vivantes. Les élèves des Capucins de Péra donnèrent pleine satisfaction : de 1710 à 1726 quarante-deux d'entre eux entrèrent au service du Roi ; on y trouve les noms de Ruffin, Fonton, Dantan, chefs d'une nombreuse dynastie d'agents modestes et dévoués qui pendant plus d'un siècle se succédèrent dans les différents postes du Levant.

Le Supérieur de la Mission des Capucins était désigné tous les quatre ans par le Provincial de Paris. En 1792, les Capucins de France étaient dispersés ; l'Ordre étant supprimé en France, il fallut recourir à des Pères italiens pour le service de la chapelle de l'Ambassade. Bien que les causes eussent pris fin, l'effet se prolongea jusqu'en 1881 ; c'est alors que l'église de Saint-Louis fut remise aux Capucins français, expulsés naguère de leurs couvents de France ; aussitôt réintégrés, les Pères se souvinrent qu'autrefois Saint-Louis était le siège d'une école florissante. Le Souverain Pontife invitait alors tous les prêtres de l'Orient à travailler à la réconciliation des Orientaux ; or, le grand moyen était l'éducation des enfants et la formation d'un clergé indigène vraiment instruit. Le Père préfet obtint donc du Saint-Siège un décret autorisant l'ouverture d'une école qui serait consacrée à l'éducation des jeunes clercs ; ce décret est daté du 16 mai 1882. Les commencements furent difficiles ; on ne pensait pas que Constantinople pût fournir des sujets pour l'état ecclésiastique, et en effet, à part un Père jésuite et un vénérable prélat, Ch. Testa, mort vicaire général de Mgr le Délégué apostolique, on n'avait pas souvenir d'avoir vu de vocation à Péra. Les Pères capucins finirent cependant par avoir des élèves, même en grand nombre, et leur œuvre est actuellement en pleine prospérité.

Préoccupés de la situation des malades qu'ils étaient appelés à visiter, les Pères procurèrent un nouveau bienfait à la population de Péra en attirant les Sœurs Franciscaines de Calais, qui comme gardes-malades se consacrent tour à tour aux pauvres et aux riches; ces derniers ne sont pas ceux qui ont le moins besoin d'être soutenus au moment du dernier passage.

Enfin les Capucins trouvèrent un nouvel aliment à leur zèle quand, en 1882, les Frères leur demandèrent d'accepter l'aumônerie



LA POINTE DU SÉRAIL, A CONSTANTINOPLE

de leur collège de Kadi-Keuï : pour pouvoir se prêter à ce ministère, ils fondèrent sur la terre d'Asie un petit couvent qui s'est singulièrement agrandi lorsque le scolasticat de la Province de Paris dut être transporté en Orient, en 1890. C'est là que les jeunes Religieux viennent achever leurs études avant de commencer les travaux de leur vie apostolique.

L'établissement de Saint-Benoît n'avait pas attendu la Révolution pour traverser une crise. En 1773, les Jésuites, à la réception du Bref de Clément XIV qui supprimait leur Compagnie, abandonnèrent leur maison et leur église, et si quelques-uns d'entre eux, originaires du pays, demeurèrent à Constantinople, ce fut comme

prêtres séculiers relevant du Vicaire apostolique. M. de Saint-Priest, ambassadeur, nomma M. Ruffin, consul général, en qualité d'administrateur des biens de Saint-Benoit, en attendant que le Saint-Siège et le Roi se fussent mis d'accord sur la question du remplacement des Jésuites dispersés.

Ce n'est que dix ans après, le 18 juillet 1783, qu'arriva à Constantinople M. Viguier, Lazariste, ancien Préfet apostolique d'Alger. La congrégation de la Mission fut fondée par saint Vincent de Paul, à Saint-Lazare, d'où le nom de Lazaristes qu'on donne habituellement à ses membres. Établis spécialement dans un double but, la direction des séminaires et la prédication au peuple des campagnes, les enfants de saint Vincent de Paul avaient cependant porté dès les premiers temps une partie de leur activité du côté des pays infidèles : à Alger, à Tunis, où ils s'occupaient moins, il est vrai, de convertir les Musulmans que de soulager les esclaves chrétiens; à Madagascar, où tous les missionnaires ne tardèrent pas à succomber, mais en laissant dans cette terre ingrate une semence qui devait lever deux siècles plus tard; en Chine enfin, où quelques Lazaristes allèrent exercer leur zèle dès le XVIIe siècle, mais plutôt comme délégués de la Propagande que comme membres de leur Congrégation, qui n'y avait en 1775 aucune Mission régulièrement organisée.

C'est cependant aux Lazaristes que le roi Louis XVI proposa la succession des Jésuites en Chine et en Orient : après de longs pourparlers, on tomba enfin d'accord : l'ordonnance royale du 23 décembre 1780 fut approuvée par la Propagande le 22 novembre 1782, et les questions d'organisation furent l'objet d'un règlement du 5 janvier 1783. Nous avons vu que le 18 juillet de cette année même la prise de possession fut faite par M. Viguier, mais la Compagnie de Saint-Lazare ne disposait que d'un petit nombre d'hommes préparés à ce nouveau ministère; il s'agissait surtout d'empêcher les œuvres commencées de dépérir, et c'est à des temps meilleurs qu'il fallait renvoyer de nouveaux efforts.

Ces temps ne paraissaient pas proches. En 1792, après la démission du dernier ambassadeur de la royauté, M. Viguier, mis en demeure de prêter serment à la constitution civile du clergé, se refusa à un acte que réprouvait sa conscience; il s'ensuivit une rupture entre la Mission et les délégués de la nation; les agents de l'Angleterre et de l'Autriche attendaient avec impatience l'occasion d'exploiter cette situation tendue et de dépouiller la France des biens ecclésiastiques dont elle avait la jouissance et l'administration. En 1797, un accommodement destiné à déjouer les manœuvres des ennemis communs fut conclu entre M. Ruffin, chargé d'affaires, et M. Renard, Lazariste, mais un an après, à l'occasion de la descente de Napoléon en Égypte, le Sultan déclara la guerre à la France; Ruffin fut emprisonné aux Sept-Tours et les Lazaristes, expulsés de Saint-Benoît, furent conduits au Palais de France où ils furent enfermés avec les autres Français et traités comme prisonniers de guerre. L'Internonce impérial, comte de Herbert-Ratkul, s'agitait beaucoup pour faire transférer à l'empereur d'Allemagne, son maître, le protectorat des Catholiques dans le Levant; ce fut le cardinal Antonelli, Préfet de la Propagande, qui, résistant à cette prétention, obtint que le privilège de la France serait maintenu.



UNE MOSQUÉE A CONSTANTINOPLE

En 1802, Ruffin sortit des Sept-Tours, le 25 août, et fit restituer aux Lazaristes la maison de Saint-Benoît, dont ils ont joui paisiblement depuis.

En 1816, il ne restait dans toute la Mission confiée aux Lazaristes que sept prêtres, auxquels vinrent se joindre, dès qu'il fut pos-

sible, un certain nombre de jeunes confrères; de 1816 à 1830 la maison mère put en faire partir sept, et dix-sept de 1830 à 1835. Les œuvres allaient pouvoir reprendre leur marche en avant, et en première ligne les établissements d'instruction.

Nous avons vu que, jusqu'à la Révolution française, il avait été fort difficile d'ouvrir des collèges et d'y attirer un nombre suffisant d'élèves. Dans une lettre du 25 mars 1853, M. Fougeray, Supérieur du collège de Smyrne, énumère les obstacles contre lesquels on s'était heurté jusque là :

D'abord le peu d'importance de la colonie européenne, composée d'un nombre restreint de familles.

Puis la susceptibilité du gouvernement ottoman. Tout en laissant aux missionnaires une assez grande liberté pour l'exercice des autres fonctions de leur ministère, les Turcs voyaient d'un œil défiant les écoles; celles-ci ne se soutenaient que grâce à l'intervention presque continuelle des Ambassades, et encore à condition de rester toujours modestes.

Enfin les épidémies fréquentes de peste. La crainte de la contagion empêchait en tout temps les allées et venues d'un quartier à l'autre; les enfants sortaient le moins possible, et d'ailleurs les mœurs du pays ne permettaient aux femmes et jeunes filles de se montrer au dehors que rarement, et sévèrement voilées.

Or, pendant la première moitié du XIX[e] siècle, le nombre des Européens fixés pour leurs affaires à Constantinople augmenta notablement.

Le gouvernement ottoman entra, au temps du sultan Mahmoud, dans la voie des réformes, et un firman accordé aux missionnaires les encouragea à donner l'instruction aux enfants des sujets de l'Empire, tant Grecs et Arméniens que Musulmans.

Enfin les précautions hygiéniques, premier résultat des réformes, firent graduellement disparaître la peste; la dernière invasion générale du fléau est de 1838.

C'est par ces causes que le Lazariste explique pourquoi ses confrères finirent par mener à bonne fin une œuvre entreprise sans grand succès par les Jésuites, au zèle et aux talents desquels il s'empresse d'ailleurs de rendre justice.

Il ne faut pas croire que le collège de Saint-Benoît soit arrivé du premier coup à la prospérité. Ouvert en 1803, il comptait une soixantaine d'élèves pensionnaires quand la peste de 1812 en amena la fermeture. Le manque de sujets, conséquence de la Révolution et du régime militaire de la France sous le premier Empire, fit retarder la réouverture jusqu'au printemps de 1831; et au commencement de l'été 1832, l'établissement fut transporté à San-Stefano, localité située dans la banlieue sud de Constantinople, sur les bords de la mer de Marmara; l'air y était plus pur, et il n'était question d'abord que d'y passer la saison chaude; mais les déménagements continuels étaient difficiles; le collège se fixa donc à San-Stefano; toutefois on rouvrit les portes de Saint-Benoît pour des élèves externes.

San-Stefano était loin; on devait, pour y arriver, traverser toute la ville turque, ce qui n'était pas toujours prudent, ni même possible; en 1836, les Lazaristes vendirent leur maison et en achetèrent une autre à Bébek, sur le Bosphore, où ils installèrent leurs pensionnaires; on faisait une classe d'externes à Péra, dans la maison de Mgr Hillereau, Vicaire apostolique.



LA FOULE A CONSTANTINOPLE

Malgré le zèle des maîtres, le collège de Bebek végéta, et, en

1840, on crut bien faire en le confiant à des maîtres laïques qu'on fit venir de France; c'étaient des hommes fort instruits, mais ils ne réussirent pas, et, en 1842, les missionnaires reprirent la direction. C'est alors que leur arriva un collaborateur dont l'action fut décisive.



MONUMENT ÉLEVÉ PAR LA RUSSIE A SAN-STEFANO EN MÉMOIRE DES SOLDATS RUSSES MORTS PENDANT LA GUERRE DE 1878

Eugène Boré, né en 1810, avait fait de brillantes études à Beaupréau, puis au collège Stanislas; à dix-huit ans il remporta le prix d'honneur au Concours général et, sous la direction de l'abbé de Lamennais, s'adonna à l'étude des langues orientales; à vingt-quatre ans, il suppléait Florival dans son cours de sanscrit au Collège de France; il savait l'arabe, le turc, le persan, l'arménien, l'hébreu et le syriaque. Chargé d'une mission scientifique en Perse par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, il partit en compagnie d'un Lazariste à travers l'Asie Mineure, par Tokat, Erzeroum et Tauris; arrivé à Ispahan, il commenca ses recherches, mais en même temps fit ses débuts dans la carrière de missionnaire. C'était en effet une âme d'élite; modèle des savants chrétiens, il ne recherchait la science que pour aller à Dieu et y conduire les autres; il fonda et dirigea lui-même des écoles à Ispahan et à Djoulfa; ses rapports à la Propagation de la Foi alternaient avec les mémoires qu'il adressait à l'Académie. A vingt-sept ans, il recevait de ce corps savant le titre de membre correspondant, et le gouvernement du roi Louis-Philippe, peu suspect de sympathies cléricales, le nommait chevalier de la Légion d'honneur.

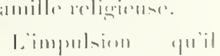
Rentré en France après un voyage en Mésopotamie, Boré fut sur le point d'être nommé consul à Jérusalem ; au dernier moment, le ministre hésita : un tel homme n'était pas fait pour suivre la politique d'effacement dans laquelle notre pays se renfermait alors. Devenu libre, le jeune savant s'en alla à Constantinople et se mit à la disposition des Lazaristes pour y faire la classe à Bébek.

Son enseignement ne fut interrompu que par quelques voyages scientifiques, dont un en Syrie et à Jérusalem, d'où il envoya, sur la question des Saints-Lieux, des correspondances qui eurent une certaine influence sur l'état des esprits en France. C'est lui qui le premier signala le péril russe à Jérusalem, et ses cris d'alarme furent pour beaucoup dans le mouvement de revendications catholiques et françaises qui nous conduisirent quelques années plus tard à Sébastopol. Pendant ses séjours à Constantinople, M. Boré publiait en turc et en arménien de petits traités religieux qui eurent un grand retentissement et amenèrent de nombreuses conversions.

Missionnaire déjà par sa vie et sa piété, Eugène Boré allait le devenir plus complètement par la consécration religieuse ; il fut ordonné prêtre en 1850 par Mgr Hillereau, et, à la fin de l'année scolaire, partit pour le Noviciat des Lazaristes à Paris. Aussitôt ses vœux prononcés, il fut renvoyé en Orient et nommé Supérieur de Bébek, puis Préfet apostolique et, après avoir été pendant dix ans secrétaire de M. Étienne, son Supérieur général, il lui succéda en 1874 ; mais il ne gouverna sa Congrégation que pendant quatre ans : en 1878 une mort prématurée l'enleva à l'affection de sa famille religieuse.



PALAIS DU KHÉDIVE SUR LA RIVE DU BOSPHORE



L'impulsion qu'il

avait donnée au collège fut durable ; les maîtres expérimentés qu'il avait formés continuèrent son œuvre, alors même que le collège eut été ramené à Galata où il avait été primitivement ouvert.

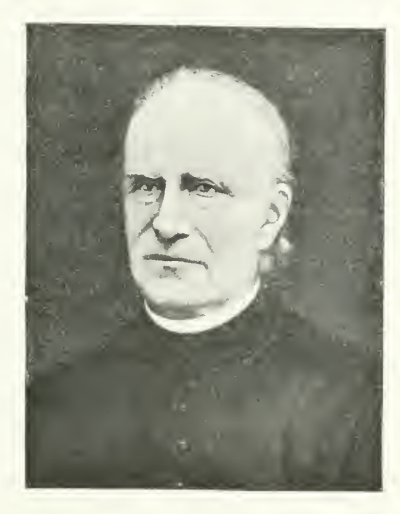
En 1879, des constructions nouvelles mirent le local en harmonie avec les progrès de la science pédagogique moderne. Le corps professoral y est composé de 15 missionnaires, 6 professeurs séculiers et 9 Frères de Marie, chargés des classes élémentaires. Le doyen fut longtemps M. Régnier qui, de 1842 à 1890, pendant quarante-huit ans, enseigna les sciences physiques à trois générations d'élèves, et qui, à l'âge de quatre-vingts ans, se retira, non pour prendre du repos, mais pour continuer dans l'église attenante au collège un ministère fructueux et vénéré.

Les Pères jésuites de la province de Sicile avaient ouvert à Péra un collège dont les succès furent d'ailleurs toujours assez médiocres ; en février 1897, M. Cambon, ambassadeur de la République française, négocia la cession du collège, dit de Sainte-Pulchérie, aux Lazaristes, qui y ont transporté la grande division en laissant les petits à Saint-Benoît, où malgré des agrandissements successifs la place manquait depuis longtemps. Nous sommes loin des 60 élèves de 1802, des 80 de San-Stefano, des 140 dont M. Boré était si fier ; de 150 élèves en 1893, le collège est passé à 250 en 1896 ; aujourd'hui il dépasse 300. On y donne l'enseignement complet, classique et moderne, et les diplômes qu'on y obtient sont visés par le ministre de l'Instruction publique de France : ils ouvrent donc la porte des Universités françaises.

Lorsque M. Étienne, Supérieur général, visita en 1863 les établissements de Constantinople, il donna l'ordre au Supérieur de Saint-Benoît d'annexer au collège une école apostolique où les jeunes gens manifestant une vocation religieuse recevraient l'éducation ecclésiastique ; ce séminaire, qui ne put s'ouvrir qu'en 1867, compte habituellement une vingtaine d'élèves appartenant à divers

rites orientaux, qui, tout en suivant les classes au collège, forment une communauté à part et ont leurs exercices intérieurs qui les préparent à l'état ecclésiastique. Dix-huit élèves du séminaire de Saint-Benoît sont devenus prêtres séculiers ou Religieux.

En 1840, les Lazaristes avaient cédé leurs classes primaires de Saint-Benoît aux Frères des Écoles chrétiennes, qu'ils avaient spécialement appelés pour les charger de cette œuvre. Depuis lors, les établissements des Frères se sont multipliés : ils ont actuellement dans Constantinople et ses environs 5 écoles avec 31 Frères, 20 classes et 883 élèves, et de plus, à Kadi-Keuï (l'ancienne Chalcédoine), un grand pensionnat avec 343 élèves.



EUGÈNE BORÉ

Un fait à signaler est l'importance qu'a prise la langue française à Constantinople et dans tout l'Orient, grâce en grande partie aux collèges et écoles des missionnaires. Tout Levantin est nécessairement polyglotte ; un enfant de sept ans, dans une famille bourgeoise de Constantinople, savait autrefois le français, que parlaient ses parents, l'italien, langue du curé franciscain ou dominicain, dans laquelle se donnait l'instruction religieuse, le grec et le turc pour s'entendre avec les serviteurs de la maison. Le français était la langue la moins usitée en dehors des affaires ; dans beaucoup de familles, même françaises, et nous nous appuyons ici sur des souvenirs personnels, on parlait habituellement le grec. Aujourd'hui, l'italien a perdu beaucoup de terrain ; le turc est géné-

ralement ignoré de ceux qui n'ont pas de relations avec l'administration; le grec, langue du peuple, est à peu près banni de la société; il n'est même pas rare de voir dans les familles grecques à Constantinople, arabes en Syrie, les enfants se servir habituellement du français qu'ils ont appris à l'école ou au couvent.

Ce que les Lazaristes faisaient pour l'éducation des garçons, il fallait le faire aussi pour les filles; mais qui pouvait s'en charger? Concevait-on la possibilité de faire venir des Sœurs dans un pays où les femmes de toute condition vivent renfermées, se montrant à peine dans les rues? Trouverait-on des élèves dans une population qui ne comprenait pas qu'une femme eût besoin de savoir lire? Le projet avait été examiné entre missionnaires, et pendant longtemps il fut écarté comme inexécutable. Deux camps s'étaient formés cependant : les vétérans, qui parlaient au nom de leur expérience; les jeunes, qui se demandaient s'il n'y avait rien à tenter. Un jour arriva où ce dernier parti devint plus nombreux; c'était en 1839. Pour ne pas se compromettre dans un insuccès trop bruyant, les Supérieurs de Paris prirent une mesure transitoire : deux jeunes protestantes converties depuis peu, Mlles Oppermann et Tournier, sollicitaient leur admission dans la société des Filles de la Charité : « Partez pour Constantinople, leur dit-on, essayez d'y ouvrir une école, et, si vous réussissez, les premières Sœurs qui iront vous rejoindre vous porteront l'habit que vous demandez à recevoir ».

Le succès, tant de fois mis en doute, fut complet, et l'année ne s'était pas écoulée que deux Filles de la Charité venaient prendre possession de la maison qui leur était préparée. Trois autres arrivaient en 1840, et cette année même, M. Étienne, visitant l'œuvre, y trouvait 200 écolières dans les classes externes et 24 orphelines recueillies dans la maison; ces enfants parlaient le français avec une correction remarquable. Les anciens missionnaires étaient bien obligés de reconnaître leur erreur : les œuvres se multiplièrent si

rapidement qu'en 1854 les Sœurs étaient 150, à Constantinople seulement, et étaient répandues dans tout l'Orient.



M. REYNIER

Pendant la première année, elles s'étaient contentées des œuvres intérieures et n'osaient pas sortir pour visiter les pauvres; mais lors de sa visite, en 1840, M. Étienne insista auprès du Supérieur pour qu'on les laissât aller et venir. Il fallut un certain courage aux premières Sœurs qui se risquèrent dans les rues de Galata et de Péra, et à plus forte raison dans celles de Stamboul; mais quand on les vit accueillir et soigner avec dévouement tous les pauvres et tous les malades, sans distinction de race ni de religion, l'estime publique leur fut acquise et les Musulmans eux-mêmes rendirent hommage à leur charité.

Il y a actuellement douze maisons de Filles de la Charité à Constantinople :

La Providence, fondée en 1839, auprès de Saint-Benoit (école externe, pensionnat, pharmacie et dispensaire); détruite par un incendie en février 1865 et reconstruite sur le même emplacement, mais dans de plus vastes proportions. Il y a plus de 500 enfants des deux sexes dans les classes, 150 à la crèche; les sommes distribuées en secours aux pauvres et aux malades s'élèvent en moyenne à 20000 francs par an.



COLLÈGE SAINTE-PULCHÉRIE
À CONSTANTINOPLE

L'*Hôpital français* (1846). Il existait depuis 1719 un hôpital pour les Français; réorganisé par l'ambassadeur, M. de Bourqueney, il fut confié aux Filles de la Charité; après divers agrandissements, il a été

complètement reconstruit de 1894 à 1896, et contient aujourd'hui 75 lits.

Bébek (1853). Orphelinat, ouvroir, classes; c'est l'ancien collège; 80 jeunes filles y sont recueillies.

Notre-Dame de la Paix (1857). Hôpital, hospice d'incurables et d'aliénés, orphelinat de garçons, école d'apprentissage (100 élèves), école externe de filles (250 élèves).

L'*Hôpital municipal de Péra*, fondé en 1865 à l'occasion du choléra et conservé depuis par la municipalité. Incendié en 1893, transporté en 1894 dans une maison de location; 22 lits.

L'*Orphelinat de Tchoukour-Bostan*. On y a transféré, après l'incendie de 1865, l'orphelinat de filles de Saint-Benoît (200 enfants); classes d'externes (236 élèves).

La *Maison de l'Artigiana* (1871), fondée en 1838 par un Autrichien, pour être le siège d'une œuvre philanthropique; les Sœurs ont été chargées d'y soigner les vieillards des deux sexes, qui y sont logés dans de petites maisonnettes. Il y a de plus un dispensaire et un asile pour 150 petits enfants.

Saint-Georges (1873). Maison de charité pour les Allemands; on y a recueilli environ 150 enfants des deux sexes.

Brousse (1875). Fondée en 1857, la maison dut être fermée après les massacres de 1860; rouverte en 1875, elle comprend une école pour 180 enfants, un hôpital et un dispensaire où 6000 pauvres se sont présentés pendant l'année 1898.

L'*Hôpital Gerémia* (1881), soutenu par l'ancien Comité des ambulances internationales de 1878. Outre les malades à demeure, il y a été donné en un an 20000 consultations, dont 2000 pour les maladies des yeux.

Scutari (1883), œuvre commencée en 1859 et interrompue, comme celle de Brousse, en 1860; reprise en 1883. Classes externes (114 enfants) et dispensaire.

Les *Écoles de Péra* (1895), annexées autrefois à l'hôpital français,

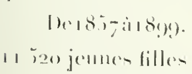
devenues œuvre distincte depuis la reconstruction de cet hôpital; 500 enfants fréquentent les classes et 50 jeunes filles l'ouvroir.

Les Sœurs prêtent de plus leur concours aux diverses associations de Dames de Charité qui ont assisté plus de 20 000 familles pauvres, et dont les dépenses s'élèvent depuis leur fondation à 1 800 000 piastres, plus de 400 000 francs!

Les Filles de la Charité avaient en outre à Pancaldi un pensionnat payant pour les enfants de familles aisées; mais elles répugnaient à une œuvre qui ne les rapprochait pas des pauvres, et, en 1856, elles ont été heureuses de le céder aux Dames de Sion, qui y ont plus de 400 élèves, tant pensionnaires qu'externes.



LA PROVIDENCE, MAISON CENTRALE DES FILLES DE LA CHARITÉ, A CONSTANTINOPLE



De 1857 à 1899, 11 520 jeunes filles ont reçu l'enseignement français dans cet établissement. En 1865, les Dames de Sion ont ouvert une seconde maison à Kadi-Keuï; elles y ont une centaine de pensionnaires.

En 1892, un homme de bien, M. Zanni, fit venir à Constantinople les Petites Sœurs des Pauvres; il leur donna sa maison avec tout son bien, ne demandant pour toute reconnaissance que d'être le premier pauvre reçu dans l'œuvre. En 1896, la maison de M. Zanni était devenue trop petite; un terrain fut acheté à Feri-Keuï, sur lequel s'est construit un asile pour 150 vieillards de toute nationalité et de toute religion, sauf les Musulmans que leurs coreligionnaires ne laissent pas se placer entre des mains chrétiennes aux approches de la mort.

On peut apprécier maintenant l'étendue des œuvres que les sociétés françaises ont créées et développées depuis cinquante ans à Constantinople et dans ses environs immédiats. A l'enfance, à la souffrance, à la vieillesse, à l'infirmité sont ouverts des asiles qu'alimente l'inépuisable réservoir des misères humaines et qu'entretiennent le zèle et la charité non moins inépuisables de nos Religieux et de nos Religieuses. Il convient d'y ajouter encore tout ce qu'entreprennent dans le même but les communautés italiennes et allemandes, pour avoir la mesure des bienfaits dont la capitale de l'Orient est redevable à l'Église romaine.

Mais toutes ces œuvres ne sont que l'accessoire : les Missions ont été fondées avant tout pour répandre l'Évangile parmi ceux qui l'ignorent, pour éclairer les Chrétiens qui sont en dehors de la doctrine de l'Église, et pour rappeler au devoir tous ceux qui, tout en professant le catholicisme, en méconnaissent les lois et donnent par leur conduite un démenti aux sacrés engagements de leur baptême. Infidèles, Schismatiques et Catholiques sans ferveur sont tour à tour l'objet de la sollicitude de nos missionnaires. A l'église nationale de Saint-Louis des Français, les personnes de condition élevée viennent en foule entendre la parole entraînante des prédicateurs qui y donnent des sermons et des conférences pendant l'Avent et le Carême; plus d'un Européen en est sorti décidé à réformer sa vie, et de nombreux jeunes gens y ont trouvé les convictions nécessaires pour lutter contre des entraînements, plus redoutables et surtout plus faciles en Orient que dans d'autres pays. A ce ministère les Pères de Saint-Louis aiment à unir celui des pauvres, auxquels ils adressent, tant en français qu'en grec, de substantielles leçons enveloppées dans ce je ne sais quoi qui donne à l'éloquence du Capucin une force de persuasion à laquelle les cœurs les plus endurcis ont peine à résister.

Les Lazaristes, chargés de l'aumônerie de toutes les maisons des Filles de la Charité, ouvrent de plus leur église de Saint-Benoît aux

fidèles et y exercent un ministère fort actif. Dans les débuts, ils eurent, comme les Jésuites, à s'occuper des Arméniens catholiques; ils instruisaient ceux qui désiraient se convertir, et venaient en aide



APPRENTIS A L'HOPITAL DE LA PAIX, A CONSTANTINOPLE.

à ceux qui étaient persécutés; ce fut en grande partie à l'intervention de M. Bricet, Supérieur de Saint-Benoît, que la nation arménocatholique dut d'être reconnue par la Porte comme indépendante des Patriarches grégoriens; les démarches de l'Ambassade furent en effet guidées par le missionnaire qui avait voué sa vie à cette œuvre. Après la reconnaissance légale effectuée en 1828, l'Église arménienne-unie arriva assez vite à se suffire à elle-même et ne garda avec les Lazaristes que des rapports d'affectueuse gratitude; mais en 1870, quand éclata le schisme des Koupelianistes, ceux des Arméniens qui restaient fidèles à leurs devoirs envers Rome furent de nouveau persécutés, et Saint-Benoît fut leur asile jusqu'au jour où, l'orage étant passé, les Catholiques armeniens recouvrèrent la possession de leurs églises.

Nous ne terminerons pas ce qui concerne les Lazaristes et les Filles de la Charité sans dire un mot du rôle qu'ils furent appelés à jouer pendant la guerre de Crimée. Des hôpitaux avaient été préparés à Constantinople pour les blessés, mais les épidémies de choléra et de typhus les rendirent bien vite trop étroits; il fallut en improviser d'autres, et le dévouement des Filles de la Charité fut mis à contribution. La brigade qui occupait le Pirée fut attaquée des premières : un bâtiment de l'escadre partit pour Smyrne afin de ramener des

Sœurs; à Constantinople, elles étaient partout et, à la demande du gouvernement, M. Étienne en envoya de Paris des légions. Les Lazaristes étaient chargés de l'aumônerie; M. Boré fut envoyé à Varna, et les confrères arrivés de France avec les Pères jésuites ne pouvaient suffire à la besogne; il y avait 5000 malades à soigner, à assister, et les vides que la mort faisait chaque jour étaient aussitôt comblés par de nouveaux arrivants. Les Sœurs payèrent lourdement leur dette et 30 d'entre elles succombèrent à la contagion; mais à combien de malheureux elles avaient sauvé l'âme ou la vie! Les survivantes sortirent de l'épreuve avec une auréole d'héroïsme qui leur assura l'admiration et la confiance de tous; les Turcs eux-mêmes rendaient justice à ces filles admirables, et dès lors elles purent impunément circuler dans Stamboul; au lieu des injures qu'on leur jetait autrefois, elles ne recevaient plus que des bénédictions.

Au moment de la paix, le gouvernement français voulut leur distribuer, ainsi qu'aux aumôniers lazaristes, des médailles et des décorations; mais au début de la campagne, M. Étienne, en traitant avec le ministère, avait formellement stipulé qu'il ne serait accordé à ses enfants aucune distinction honorifique. Il s'en tint là, malgré toutes les instances. « La seule récompense de ce monde, écrivait-il, qu'ambitionnaient nos Sœurs et nos Missionnaires, ils l'ont obtenue : c'est le témoignage qui leur est rendu qu'ils ont répondu dignement à la confiance dont les a honorés le gouvernement et l'Empereur, qu'ils continuent à faire estimer et aimer le nom français chez les nations orientales, et que leur dévouement égale la valeur de nos soldats. »



ROUMÉLI-HISSAR, SUR LE BOSPHORE

CHAPITRE III

MISSIONS DES PÈRES AUGUSTINS DE L'ASSOMPTION A CONSTANTINOPLE, EN BULGARIE ET EN ASIE MINEURE

CONSTANTINOPLE

Les Pères Augustins de l'Assomption, si connus aujourd'hui en France, surtout par leurs œuvres des Pèlerinages en Terre Sainte et de « Notre-Dame de Salut » à Lourdes, et par leurs œuvres de presse, le sont peut-être moins par leurs Missions d'Orient.

Ces Missions, cependant, ne sauraient passer inaperçues. Quoique de date récente, elles ont reçu une vive impulsion et présentent une physionomie bien à elles. On les trouve en trois endroits différents, en Bulgarie, en Asie Mineure et à Constantinople, dans le quartier de Stamboul et les localités avoisinantes.

Nous parlerons d'abord de cette dernière création, que, du reste, nous rencontrons la première sur notre route.

Depuis plus de 20 ans qu'ils étaient fixés en Bulgarie, les Assomptionnistes sentaient l'impérieuse nécessité d'une Mission centrale à Constantinople, pour y traiter de leurs affaires et s'y entendre avec l'Ambassade de France sur les multiples questions que soulèvent partout en Turquie l'installation et le progrès d'œuvres nouvelles. Bien des difficultés avaient retardé cette création. En

1882, cependant, la nécessité devenant plus impérieuse, et plus pressantes aussi les instances des Vicaires Apostoliques, de Mgr Vanutelli surtout, le Père Galabert accepta un poste inoccupé qu'on lui offrait à Stamboul, la Constantinople antique, dans le vieux quartier de Contoscalé, aujourd'hui Koum-Kapou. L'Islamisme, le Schisme grec, le Schisme arménien ont là leur tête; par contre, aucune communauté catholique ne s'y était fixée, à poste permanent, depuis la conquête ottomane.

Entrées les premières, les Oblates de l'Assomption ouvrirent une école de filles. L'école de garçons, organisée peu après par le Père Galabert, compta bien vite un grand nombre d'élèves. Toutefois, les débuts furent extrêmement durs.

En 1883, le Père Joseph Maubon succède au Père Galabert et donne une impulsion nouvelle aux œuvres de Koum-Kapou. Des Catholiques, jusque-là ignorés, sortent un peu de partout, des khans, des odas, des boutiques de bric-à-brac, des comptoirs du bazar. On n'a pour toute chapelle qu'une chambre donnant accès sur un vestibule, sur lequel s'ouvrent d'autres chambres qui sont autant de chapelles latérales le dimanche, pour devenir classes et études pendant la semaine. Outre l'école externe, un séminaire est fondé, qui compte, au bout de deux ans, une vingtaine d'élèves. De leur côté, les Oblates multiplient, dans l'intervalle des classes, les visites des malades pauvres à domicile. Bien accueillies des Turcs, les « femmes-médecins » ne manquent pas, à l'occasion, de faire œuvre d'apôtres. Il est rare qu'une visite s'achève sans une distribution de pain, de charbon, de vêtements, de légumes.

Ainsi travaillèrent, pendant près de dix ans, les missionnaires de Stamboul. 200 catholiques à la chapelle, 20 élèves au petit séminaire, une centaine à l'école des garçons, 125 à l'école des filles, telle était, en temps ordinaire, leur population à évangéliser. Parfois celle-ci prenait de soudains accroissements. En 1894, lors de l'effroyable tremblement de terre, plus de 1 200 personnes, folles de

terreur, restèrent campées, pendant près de six semaines, dans le jardin des Pères, devenus l'objet de la sympathie générale. Qui l'aurait prévu, l'année précédente, alors qu'un changement de résidence, reconnu indispensable, provoquait l'investissement de la nouvelle maison par la police du quartier?

Depuis ces luttes mémorables, les œuvres se sont affermies et développées. Au fond d'un jardin clos de grands murs, une église s'est élevée; elle mesure 25 mètres de long, 8 de large, 9 de haut. Considérées en soi, ces proportions sont modestes; mais elles tiennent du prodige quand on songe aux difficultés vaincues. Le titre même de l'église était plein de promesses : on l'appela *Sainte-Anastasie*. Moins d'un an après son achèvement, elle devenait en effet le théâtre d'une double résurrection. Voici comment :

Le 2 juillet 1895, le pape Léon XIII, poursuivant sa grande idée de l'Union des Églises, confiait aux Assomptionnistes, par le bref « Adnitentibus nobis », la juridiction paroissiale à Stamboul et à Kadi-Keuï pour les Latins et pour les Grecs; il leur demandait en même temps de fonder des églises et des séminaires de rite grec, des écoles où les enfants recevraient une instruction conforme aux exigences de leur rite, de leur langue et de leur histoire nationale. Puis, le 20 mars 1896, par un « rescrit », il autorisait les élèves des séminaires de Koum-Kapou, de Kadi-Keuï et d'Andrinople, à suivre désormais le rite grec ou slave dans toute sa pureté, de même que les Religieux non prêtres de ces trois sémi-



UNE RUE DE STAMBOUL

naires et les Oblates de l'Assomption quand elles accompagneront leurs élèves à l'église. Les Religieux diacres latins pourraient au besoin remplir les fonctions de diacres grecs. Quant aux prêtres de rite latin, le Supérieur Général recevait la faculté, pour un nombre de cas déterminé, de les faire passer au rite grec. Enfin, les séminaires jouissaient de l'exemption et dépendaient directement du Saint-Siège.

Aussitôt, à Koum-Kapou, les Assomptionnistes transforment en église grecque leur église à peine achevée de l'Anastasie. Le 7 juin 1896, la procession du Saint-Sacrement sort pour la première fois dans les rues de Stamboul, à la grande surprise de tout le quartier; des agents de police marchent en tête; et depuis, ces agents, jadis hostiles, prêtent, chaque année, le même concours. Au mois de septembre, de vastes locaux, nouvellement acquis et aménagés, reçoivent à l'école des élèves sans cesse plus nombreux, et M. Cambon, ambassadeur de France, daigne honorer d'une visite églises grecque et latine, séminaire, écoles des Pères et des Sœurs. Enfin, le 9 janvier 1897, en présence de nombreux fidèles et des représentants de tout le clergé de Constantinople, Mgr Bonetti, Délégué Apostolique, inaugure solennellement l'église grecque. Ce même jour, trois Religieux prêtres embrassent le rite grec et inaugurent, dans toute la pureté de la liturgie grecque, des offices qui s'y accompliront dorénavant avec fidélité. C'est d'ailleurs chose aisée, grâce à la présence des petits séminaristes. Arrivés de Grèce, au mois de janvier 1896, les premiers séminaristes ont vu grossir leur nombre, par un recrutement régulier, au mois d'octobre de la même année, en juillet 1897, en novembre 1898 et en septembre 1899. Ils sont aujourd'hui 57, 50 en grammaire et 7 en humanités. Ces derniers viennent, le 3 décembre 1899, de revêtir l'habit ecclésiastique en usage dans les séminaires orthodoxes.

Cette merveilleuse expansion des œuvres grecques a eu son contre-coup à l'école externe. Celle-ci, jusqu'en 1896, n'avait guère

compté que 120 élèves : ils sont aujourd'hui 180. Chez les Sœurs, même progrès. Les enfants ne sont maintenant que 160, mais la dernière année scolaire s'est terminée avec 205. Dans le courant de cette année, 5000 malades ont été soignés au dispensaire et 1000 familles pauvres visitées à domicile par les Sœurs Oblates.



LA RIVE DU BOSPHORE

La Communauté des Oblates se compose de 22 Religieuses : celle des Pères comprend 5 prêtres de rite latin, 2 prêtres de rite grec, 9 frères de chœur et 2 frères convers. Il faut y ajouter un prêtre et un diacre grecs convertis, qui, sans être Religieux, vivent sous le même toit et prennent part à toutes les fonctions liturgiques du séminaire.

Kadi-Keuï. — En face de la pointe du Vieux Sérail, à l'endroit où la mer de Marmara commence à se resserrer pour former le Bosphore, s'élève à l'entrée de l'Asie la moderne Kadi-Keuï, bâtie sur les ruines de l'antique Chalcédoine. Héritière d'un grand nom et riche de souvenirs, Kadi-Keuï compte aujourd'hui encore, la population des faubourgs comprise, près de 32000 habitants que se partagent, dans une proportion de 7 à 8000 membres chacune, les communautés musulmane, grecque, orthodoxe et arménienne-grégorienne. Divers autres groupes, Israélites, Protestants, Juifs, nomades de toute langue et de toute religion, forment réunis un total de 4 à 5000 personnes. Le Catholicisme y est représenté par 1500 âmes, appartenant aux deux rites latin et arménien : rare bon grain éparpillé au milieu

de l'ivraie, mais sans y être étouffé. Sur cette pointe de terre, une merveilleuse efflorescence d'institutions catholiques a pris naissance et s'est rapidement développée. En moins d'un demi-siècle, elle a vu grandir tour à tour le collège des Mékhitaristes de Venise, le pensionnat Saint-Joseph, tenu par les Frères des Écoles chrétiennes, le pensionnat des Dames de Sion, le scolasticat des PP. Capucins, le couvent des Religieuses de l'Immaculée-Conception.

Derniers venus sur cette rive hospitalière, les Pères de l'Assomption y dirigent, avec la paroisse, un grand séminaire, tandis que les Oblates de l'Assomption ont ouvert dans le faubourg de Haïdar-Pacha une école de filles et un dispensaire.

Fondée vers 1860 par la Délégation apostolique de Constantinople, la paroisse de Kadi-Keuï a été confiée aux Religieux de l'Assomption par Sa Sainteté Léon XIII en même temps et par le même bref que celle de Koum-Kapou. Elle n'a cessé, depuis cette époque, de voir se presser, sous son dôme grandiose, une population avide de belles cérémonies, d'offices prolongés, de prédications nombreuses et variées. A la chaire comme au confessionnal, on se sert, suivant les circonstances, du français, du grec, de l'italien, du turc, voire de l'allemand. C'est surtout à la double retraite annuelle des hommes et des femmes que le ministère apostolique abonde en consolations. On a vu, chose rare en Turquie, les vocations naître à la vie religieuse, les conversions se produire, les communions se multiplier, l'adoration régulière du Saint-Sacrement s'organiser dans la chapelle de l'Immaculée-Conception. On a même vu des hommes porter à travers les rues, sans le moindre respect humain, une immense croix couverte d'un linceul, à la grande procession qui clô-



DANS LE PORT DE CONSTANTINOPLE

turc chaque année la journée du Vendredi Saint. Une Conférence de Saint-Vincent de Paul a été fondée, qui distribua, dès la première année, 10 500 kilogrammes de pain, 6200 de charbon, 620 de viande, 2200 litres de lait, sans compter les médicaments. L'entretien du cimetière catholique, jusque-là fort négligé, a été confié aux soins d'un Comité d'administration dont l'activité a réalisé, en moins de deux ans, une véritable métamorphose. Une nouvelle école plus vaste et mieux aménagée que l'ancienne a été bâtie pour les garçons : au nombre de 80, ils y reçoivent, par les soins des Frères des Écoles chrétiennes, une éducation que vient compléter l'enseignement du catéchisme, donné en grec et en français par les Pères de la paroisse. A l'école des filles tenue par les Dames de Sion, cet enseignement est confié aux Pères Capucins, déjà aumôniers du pensionnat. Une seconde école de filles qui compte, comme la première, une cinquantaine d'élèves, a été créée par une généreuse catholique, Mlle Amalia, et continue de grandir sous son habile direction.

Pour aider le Père curé et ses deux vicaires dans leur tâche si complexe, non moins que pour préparer des apôtres à la Mission tout entière, un grand séminaire a été établi en face de l'église paroissiale, dès le mois d'octobre 1895. C'est là que les futurs missionnaires se préparent, par les études de philosophie, de théologie, d'Écriture Sainte et de droit canon, au ministère apostolique. Leurs cours achevés, les étudiants consacrent encore une année entière à l'étude du droit canon des diverses Églises d'Orient, de leurs liturgies, de leurs relations historiques avec l'Occident, des points de controverse qui les ont autrefois séparées ou qui les tiennent encore éloignées de Rome.... Ajoutez à cela des leçons de pastorale sur la pratique quotidienne du ministère sacré en Orient, des notions de musique orientale, et surtout l'étude pratique des langues du pays : grec moderne, turc ou bulgare, selon les missions auxquelles les Religieux sont destinés.

Sans exclure de leur programme aucune Église en particulier, les

Assomptionnistes de Kadi-Keuï font surtout porter leurs recherches sur les divers groupes du monde gréco-slave : Grecs de Turquie et du Royaume de Grèce, Russes, Bulgares, Serbes, Roumains, Géorgiens. Fixés au cœur de l'Orient, vivant en rapports continuels avec les plus hauts représentants de la pensée et de la science orthodoxes, ils sont en mesure de puiser leurs informations aux meilleures sources et de glisser dans leurs travaux des renseignements qu'on chercherait vainement ailleurs. Cette situation privilégiée leur a permis d'étendre leur sphère d'action. Désireux de fournir aux lecteurs d'Europe une connaissance plus exacte des hommes et des choses de l'Orient, plus spécialement de l'Orient gréco-slave, ils ont créé une Revue, les *Échos d'Orient*, qui paraissent depuis deux ans à Paris. Comme les deux Revues byzantines d'Allemagne et de Russie, et comme d'autres Revues similaires qui paraissent en France et en Italie, les *Échos d'Orient* cherchent à ressusciter ce monde complexe et passionnant, dont Constantinople a été le centre aux siècles passés, et que l'on a trop longtemps dédaigné ou méconnu. Aux articles sur les institutions et les événements disparus, ils en ajoutent d'autres, et en grand nombre, sur l'état présent des peuples orientaux, sur leurs nationalités et sur leurs Églises.

A Kadi-Keuï même, les Assomptionnistes ont pris la meilleure voie pour arriver au cœur des dissidents. Le jour de Pâques 1899, une chapelle de rite grec a été inaugurée, où des prêtres catholiques invoquent sur la Grèce chrétienne, au milieu des pompes de ses anciens rites, la protection des Saints de son Église. On a pu, malgré l'hostilité d'un clergé ombrageux et fanatique, grouper autour de ce premier sanctuaire un certain nombre d'âmes droites et désintéressées; quelques-unes, hélas! sont retournées au schisme. Les autres sont demeurées fidèles, et, parmi les tombées, il en est qui réclament à nouveau leur admission au sein de la véritable Église. Née d'hier, la paroisse grecque catholique de Kadi-Keuï prendra, sans nul doute, un rapide développement, lorsqu'au grand séminaire déjà existant

viendra s'adjoindre dans un an le grand séminaire grec, avec l'arrivée des petits séminaristes de Koum-Kapou.

Haïdar-Pacha. — Haïdar-Pacha est un gros faubourg situé au nord-ouest de Kadi-Keuï : là se trouve la tête de ligne du chemin de fer d'Anatolie, dont le rapide développement a groupé autour de la gare une population qui se renouvelle et augmente sans cesse. Mêlées aux Juifs, aux Protestants, aux Turcs, une centaine de familles catholiques y ont vécu jusqu'en 1895 dans le plus affligeant abandon, le prêtre n'y paraissant que dans les convois funèbres. Il fallait à tout prix remédier au mal. Dès le 28 octobre 1895, les Oblates de l'Assomption s'établirent au centre même du faubourg, et la chapelle ouverte dans leur résidence se trouva bientôt trop étroite. Au mois d'avril 1896, six mois avant l'expiration du premier bail, un changement de résidence, opéré au milieu de difficultés inouïes, imprima un nouvel essor aux œuvres nées hier et déjà prospères. Dans le local qu'elles occupent actuellement et qui est devenu à son tour très insuffisant, les



MOSQUÉE D'ORTA-KEUÏ



ARNAUT-KEUÏ

Sœurs possèdent tout à la fois une chapelle, un dispensaire et une école.

La chapelle est une simple salle d'environ 60 mètres carrés, où Notre-Seigneur est connu, aimé, adoré. Un père de Kadi-Keuï y va tous les jours célébrer la messe. Pour permettre à tous les auditeurs de trouver place, il faut ouvrir les salles contiguës, où, fort heureusement, de larges escaliers rachètent en hauteur le manque de largeur. On prêche en italien, en grec et en français : on se sert encore de l'allemand au catéchisme et au confessionnal. Les retraites pascales ont produit d'excellents résultats, et la congrégation des Enfants de Marie, canoniquement érigée, entretient parmi les jeunes filles l'esprit de piété qu'elles ont puisé à l'école des Sœurs.

Le dispensaire est ouvert tous les jours aux malades pauvres, sans distinction de race ou de religion. Une fois par semaine, un médecin grec-orthodoxe y va donner des consultations gratuites : les pansements et les remèdes prescrits sont préparés, exécutés ou distribués par les Sœurs. Près de 3500 malades reçoivent ainsi, chaque année, des soins intelligents et généreux, complétés d'ailleurs par des secours en nature, comme pain, charbon, vêtements. Les secours de ce genre sont, le plus souvent, portés à domicile, au cours des visites régulières faites par les Sœurs. Inutile de dire avec quels sentiments d'affectueuse reconnaissance les charitables visiteuses sont accueillies à des foyers où règne souvent la plus noire misère. A ce contact quotidien, dans l'infortune, les cœurs se rapprochent et les préjugés de l'esprit tombent d'eux-mêmes : le prêtre n'a plus qu'à se présenter pour recevoir les abjurations, régulariser les mariages ou donner le baptême à de vieux Chrétiens oubliés.

Comme partout en Orient, c'est spécialement par l'école que s'est fait le bien à Haïdar-Pacha. Ouverte le 14 septembre 1896, l'école des Oblates comptait, six mois après, une centaine d'élèves. Aujourd'hui, elle en a 180, dont 76 catholiques : les autres sont protestantes, orthodoxes, israélites ou musulmanes. On y apprend le

français, l'allemand et le grec; le catéchisme est enseigné par les Sœurs dans l'une ou l'autre de ces langues; mais, deux fois par



INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE DE SAINTE-ANASTASIE, A STAMBOUL

semaine, un Religieux donne lui-même des instructions complémentaires aux enfants réunies à la chapelle.

La communauté d'Haïdar-Pacha se compose de 11 Religieuses. Celle des Pères de Kadi-Keuï comprend 28 Religieux, dont 14 prêtres, 13 frères de chœur et 1 frère convers.

Phanaraki. — Phanaraki (petit phare), ou en turc Phéner Bagtché (jardin du phare), est une petite presqu'île qui s'avance comme une

flèche dans la Marmara, séparant la baie de Kalamich, au sud-est de Kadi-Keuï, du reste de la Propontide. Elle représente la *Hèraia-Akra* des Anciens et la *Hèria* des Byzantins. Séjour préféré de Justinien et d'Héraclius, de Théodora et d'Irène, de Théophile et de Basile, Phanaraki vit disparaître, avec les Empereurs de Byzance, leurs résidences princières : la presqu'île était à peu près déserte quand les Assomptionnistes y allèrent fonder, le 2 juillet 1886, leur premier séminaire indigène.

L'histoire extérieure du séminaire, pendant sept ans, est tout entière dans l'histoire de ses multiples translations. Installé d'abord dans une maison louée, aux murs branlants, il dut la quitter, au bout de deux années, à cause du nombre croissant des élèves. La nouvelle installation, plus spacieuse que la première, était encore moins confortable. Au mois d'avril 1893, troisième translation : ce devait être, heureusement, la dernière. Deux ans plus tard, l'organisation de la Mission grecque permettait d'établir à Koum-Kapou les petits et les grands séminaristes qui avaient l'intention de consacrer leur vie à cette Mission. La misère matérielle, qui avait régné à Phanaraki, n'avait pas empêché, grâce à Dieu, les bons résultats. Beaucoup de nos anciens séminaristes sont aujourd'hui prêtres ou se préparent à une ordination prochaine. La plupart sont venus en France achever leurs études et se former à la vie sacerdotale ou religieuse. Pour ne



NOVICIAT DE PHANARAKI



KADI-KEUI — VUE PRISE DE LA PRESQU'ILE DE PHANARAKI

citer que quelques exemples, l'un d'eux est Supérieur de la Mission de Yamboly, l'autre Directeur au séminaire slave d'Andrinople ; un troisième économe à la Résidence de Paris : deux des meilleurs ont été cueillis par le bon Dieu, en 1893 et 1895, à Livry, où ils sont morts Religieux profès de la congrégation de l'Assomption.

La presqu'île de Phanaraki reçut un accroissement inespéré quand, en 1889, les Assomptionnistes y transportèrent une partie de leur noviciat. Celui-ci a débuté aussi pauvrement que le séminaire. La Communauté, dispersée dans deux petites maisonnettes, possédait un corridor capitulaire, et pour réfectoire une cave, où il fallait allumer les lampes en plein midi. Notre-Seigneur n'était guère mieux logé que les novices. De ce côté encore, bien des transformations ont eu lieu depuis dix ans. Au milieu d'un vaste jardin, clos de murs épais, la maison du Noviciat s'élève, flanquée de deux ailes, contenant, d'un côté, le réfectoire et la salle de chapitre, de l'autre, une chapelle de 25 mètres de long, qui se trouve encore trop étroite en été, lorsque les chaleurs peuplent la presqu'île d'une foule d'hôtes nouveaux, ou que, de tous les points de la Mission, les Religieux y affluent pour la retraite annuelle. Cette « maison de pierre », comme

on l'appelle dans un pays où les plus somptueux palais sont en bois, abrite, à l'heure actuelle, une communauté de 32 membres.

A Phanaraki, comme sur tant d'autres points, les Religieux avaient été précédés par les Sœurs Oblates, dont les installations successives ont également subi bien des métamorphoses. Dans la grande maison, qu'elles habitent depuis un an à peine, elles tiennent une école d'une cinquantaine d'enfants en été et d'une vingtaine en hiver; elles ont en outre un dispensaire où elles soignent par mois environ 300 malades, dont le plus fort contingent est fourni par les pêcheurs nomades de la presqu'île. Leur communauté se compose de 17 Religieuses : c'est un vrai monde « de nations, de peuples, de langues, de tribus ». On y rencontre 5 Françaises, 3 Allemandes, 3 Arméniennes, 3 Bulgares, 1 Grecque, 1 Espagnole et 1 Suissesse, vivant dans une parfaite harmonie.

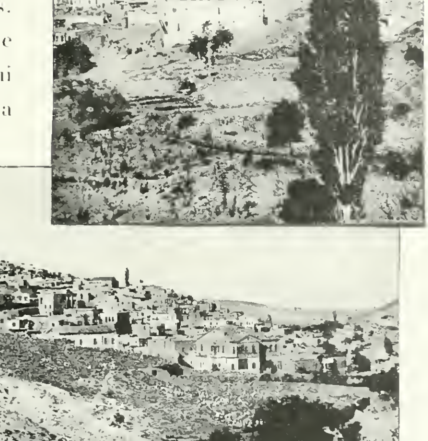
Il nous faut signaler encore, parmi les œuvres de Phanaraki, la visite des pauvres à domicile faite par les Sœurs, et une petite école de garçons tenue par un Religieux. Le nombre des élèves qui fréquentent cette dernière oscille, suivant les saisons, entre 10 et 40. Depuis que les Assomptionnistes possèdent la paroisse de Kadi-Keuï, ils ont abandonné à leurs confrères de Phanaraki la juridiction ordinaire sur tout le territoire situé au delà du Chalcédon.

BULGARIE

La Bulgarie, dès le premier instant où elle a essayé de se ressaisir, a lutté contre les Patriarches grecs du Phanar, ses principaux oppresseurs. Un moment, au cours de cette lutte pour l'existence, les Bulgares se tournèrent vers Rome, espérant en obtenir l'autonomie religieuse que Constantinople leur refusait. Ce fut là le fameux mouvement d'union, hélas! avorté, de 1860-1861.

Un an après, en 1862, le fondateur des Augustins de l'Assomption, le R. P. d'Alzon, se trouvait à Rome pour la canonisation des

martyrs japonais; Pie IX l'entretint confidentiellement des espérances que lui donnait l'Orient et lui demanda de se dévouer à l'évangélisation des Bulgares. Le jour suivant, en audience solennelle : « D'Alzon, lui dit-il publiquement et à la



VUES DE PHILIPPOPOLI

surprise universelle, je bénis vos œuvres d'*Orient* et d'Occident ! »

C'est sur cette charte de donation, assez semblable à l' « Allez, enseignez les nations... » de Jésus, que la Mission de Bulgarie fut établie.

Le P. Galabert partit pour étudier la situation. Le R. P. d'Alzon lui-même alla en Orient en 1863 et prêcha un carême à Constantinople. Cette même année, la première maison de la Mission s'ouvrit à Philippopoli, sous la forme d'une pauvre école primaire qui deviendra plus tard une pépinière d'apôtres.

Cette humble école de Saint-André compte aujourd'hui 200

enfants ; elle a donné une quinzaine de prêtres et de Religieux à l'Église et en prépare un bien plus grand nombre. Beaucoup de ses anciens élèves ont été appelés à occuper des postes distingués dans la société bulgare, à une époque où l'enseignement public n'était pas encore organisé. L'école Saint-André a aussi donné naissance à un patronage et à une société de Saint-Vincent-de-Paul. Pendant la guerre turco-russe, les blessés y remplacèrent les élèves, et l'un des professeurs, devenu infirmier, le P. Barthélemy Lampre, mourut victime de son dévouement en soignant les malades atteints du typhus.

En 1866, la petite communauté de Philippopoli essaima à la suite du P. Galabert, appelé à Andrinople comme Consulteur auprès de Mgr Popoff, évêque des Bulgares-Unis. Pendant que le prélat et son conseiller parcouraient les diocèses de Thrace et de Macédoine pour rassembler les débris du mouvement catholique, les Religieux et les Oblates de l'Assomption s'établissaient dans un ancien tribunal turc et un vieux bain ruiné pour y faire l'école. Aujourd'hui, Andrinople et sa banlieue, Karagatch, ont cinq écoles, grandes ou petites, avec un total de 250 enfants. On y ouvrit aussi un hôpital et un orphelinat que les massacreurs et les bachi-bouzouks se chargèrent de remplir.

Plus de 200 petits Musulmans moururent entre les mains des Sœurs. Cent cinquante orphelins de toute provenance survécurent et furent élevés (Dieu sait au prix de quelles privations !) jusqu'à l'âge d'homme.

Ce n'était pas tout ; il fallait des prêtres. C'est le manque de prêtres qui a empêché de seconder le premier mouvement vers le Catholicisme. Un séminaire slave fut donc établi à Karagatch auprès des écoles ; il compte aujourd'hui 40 élèves qui suivent, ainsi que leurs professeurs religieux, le rite gréco-slave. Plusieurs anciens ont déjà pris rang dans le clergé séculier ou le clergé régulier.

Mais Andrinople est déjà en Turquie, bien que la plupart de ses œuvres, dont nous venons de parler, aient le cachet bulgare ; revenons donc à Philippopoli.

Un nouveau bourgeon poussa en 1884 sur l'arbre de Saint-André ; c'est le collège Saint-Augustin, établi sur les bords de la Maritza. Il imite nos établissements français d'enseignement secondaire moderne. A part un collège grec, Saint-Augustin est le seul internat de ce genre que l'on ait encore dans le pays ; aussi reçoit-il ses élèves de tous les points de l'horizon, et il est recherché par les meilleures familles. Il compte actuellement 120 élèves et doit en refuser un plus grand nombre faute de place. Les diplômes qu'il délivre ont été officiellement reconnus en 1896 par les gouvernements français et bulgare. Bon nombre de ses élèves vont chercher un complément d'instruction dans les Universités ou les Écoles spéciales de France.



PORTEUSE D'EAU

Deux conférences de Saint-Vincent-de-Paul ont pris naissance dans le collège.

Il est bon d'ajouter que la langue française est enseignée sur le même pied que la bulgare, et que les élèves suivent les cérémonies religieuses dans une belle chapelle slave semblable en tout aux églises du pays.

Yamboli. — Yamboli, sur la Toundja, l'un des greniers à blé de la Bulgarie, a aussi ses écoles et son église catholiques depuis 1888. Là, comme partout ailleurs, les commencements ont été pénibles, troublés par la persécution, entravés par la pauvreté. Les Sœurs

Oblates, arrivées les premières, ont vécu près d'une année dans un abandon et un dénûment navrants, privées de la sainte messe les dimanches et même le jour de Noël, ne voyant le prêtre catholique que de loin en loin. Elles pansaient les malades en pleine rue, récompensées à coups de pierres par les gamins. Aujourd'hui leur dispensaire fournit gratuitement les médicaments à une foule de pauvres; elles ont une école de 40 jeunes filles. Les Religieux en ont une autre d'une vingtaine de garçons.

Là, comme à Philippopoli, les rites latin et slave vivent côte à côte, mais la pauvreté oblige à d'ingénieuses combinaisons pour faire servir aux deux le même local.

Les missionnaires de Yamboli rayonnent vers Slivno, Karnabat, Bourgas, et vers tous les points environnants où se trouvent des Catholiques.

Le port de Varna, dans la Bulgarie du Nord, manquait d'une école catholique. Mgr Doulcet, évêque de Roustchouk, désirait en outre établir une paroisse latine dans le quartier neuf de la ville. Il y appela, en 1897, les Augustins et les Oblates de l'Assomption, qui ouvrirent aussitôt deux écoles. Celle des filles compte aujourd'hui 80 élèves dont une quinzaine de Catholiques; l'école des garçons a encore bien des obstacles à vaincre avant de s'établir: elle végète avec une quinzaine d'élèves. Mais on sait que les œuvres de Dieu aiment les humbles commencements.

Les résultats visibles obtenus jusqu'à ce jour en Bulgarie sont bien peu de chose en comparaison de l'effort dépensé; les conversions ne se comptent ni par centaines, ni par dizaines, comme en pays de sauvages.... Il en va des pays schismatiques à l'heure présente comme il en allait, il y a un siècle, de l'Angleterre et des pays protestants, où de longues années d'action patiente et silencieuse furent nécessaires pour vaincre une haine et des préjugés séculaires. Les Bulgares ont appris à connaître les Catholiques et à les estimer en les

voyant de près. Les vieilles calomnies répandues par les Grecs contre nos dogmes, nos usages, nos mœurs, ont disparu. Le peuple sait que les Latins ne sont pas les monstres qu'on lui disait depuis vingt générations. Il les entend parler sa langue, il les voit honorer sans jalousie et embrasser sans arrière-pensée son rite religieux. Il a, dès les premiers jours, comparé les prêtres catholiques à ses popes, et il n'y a qu'un cri en Bulgarie pour proclamer l'excellence de notre discipline et en désirer l'application au clergé national. Des relations de politesse de plus en plus cordiales entre les deux clergés ont appris à ceux qui se croyaient d'irréconciliables ennemis qu'ils n'étaient que des frères séparés; des difficultés, autrefois semblables à des montagnes, sont aujourd'hui réduites à leur juste proportion; les centaines d'enfants élevés dans les écoles catholiques et devenus des hommes représentent enfin le bon levain évangélique jeté dans la masse de la société.

Certes ce n'est point là ce qu'on appelle une belle moisson, mais c'est déjà semer, et, si Dieu veut bien faire lever la semence, la Bulgarie redeviendra catholique.

MISSIONS D'ASIE MINEURE

Politiquement, l'Asie Mineure est tout entière sous le sceptre du Sultan; au point de vue religieux, les Musulmans y gardent encore la supériorité du nombre. Mais, partout, dans les grandes villes comme dans les bourgs isolés, on trouve, à coté des Turcs, des Grecs et des Arméniens. Parfois, les Chrétiens sont la majorité : c'est le cas pour les Arméniens à Angora, et à Smyrne pour les Grecs. Il n'est même pas rare de rencontrer, surtout dans le centre, des villages exclusivement grecs ou purement arméniens. C'est au milieu de ces trois nationalités dominantes que vivent, disséminés un peu partout, quelques milliers de Catholiques latins ou orientaux. Les Latins sont, la plupart du moins, des ouvriers qu'attirent dans le pays l'industrie

ou le commerce, l'exploitation des chemins de fer, des mines ou de quelque colonie agricole. Une immense voie ferrée, prévue de Constantinople à Bagdad, exécutée déjà jusqu'à Koniah, et sur laquelle viennent se ramifier çà et là des lignes secondaires, forme au cœur de l'Anatolie comme une caravane continue, toujours en mouvement, et où toutes les races comptent des représentants. N'était-ce point aussi un chemin tout tracé aux messagers de l'Évangile?

Les Assomptionnistes l'ont pensé. A peine installés à Constantinople, ils tournèrent les yeux par delà le Bosphore sur la rive d'Asie, sur cette Bithynie où, dès les premiers siècles chrétiens, le chant des psaumes et des cantiques retentissait chaque jour aux oreilles de Pline le Jeune, et qui n'avait plus entendu, depuis tant de générations, la voix d'un seul missionnaire. A en croire l'opinion commune, la Bithynie n'offrait à l'apostolat qu'un champ stérile. Mais, si l'opinion commune devait régir l'apostolat, il n'y aurait plus de Missions. Après un rapide aperçu sur les fondations des Assomptionnistes en Asie Mineure, le lecteur jugera si ce pays ne connaît point, comme tous les autres, des misères à soulager et des âmes à sauver.

Ismidt. — En partant de Kadi-Keuï ou de Phanaraki, par la route qui traverse l'Asie Mineure, nous trouvons, à quatre ou cinq



VUE DE KONIAH



TOMBEAU DU FONDATEUR DES DERVICHES DE L'EMPIRE OTTOMAN, A KONIAH

lieues, la petite ville de Kartal, bâtie jusque dans l'eau sur le golfe de Nicomédie. Là, pendant cinq ou six ans, les Oblates de l'Assomption eurent une école de filles, un dispensaire, une chapelle; deux fois par semaine, un Religieux allait, de Phanaraki ou de Stamboul, célébrer la messe à Kartal et visiter les Catholiques des deux stations voisines, Maltépé et Pendik. Les Sœurs habitaient une véritable masure en bois, reposant d'un côté sur les rochers du rivage et de l'autre sur deux grosses poutres enfoncées dans la mer. Du côté de la terre s'élevait, à quelques mètres de distance, le couvent de farouches derviches. Pour des raisons de prudence, on abandonna, en 1894, cette fragile position; on n'en continua pas moins à s'occuper des Catholiques qui s'y trouvaient. Lorsque leur nombre est important, un prêtre va, durant la belle saison, célébrer la messe dans la maison de l'un d'entre eux.

La fondation d'Ismidt, l'ancienne Nicomédie, suivit d'un an celle de Kartal. Là, comme pour toutes nos Missions d'Asie Mineure, on procéda lentement. Un missionnaire allait, trois ou quatre fois par an, y passer quelques jours, pour faire connaissance avec les Catholiques de la région, les grouper, se rendre compte de ce qu'on pourrait établir. Puis, on loua une maison en bois qui se transforma aussitôt

en chapelle et en école. C'était au mois de septembre 1891. A une première explosion d'hostilité chez les Turcs, chez les Grecs et chez les Arméniens, succéda promptement une période de calme, et les missionnaires eurent droit de cité. Les Sœurs arrivaient ensuite et établissaient un dispensaire et une école de filles.

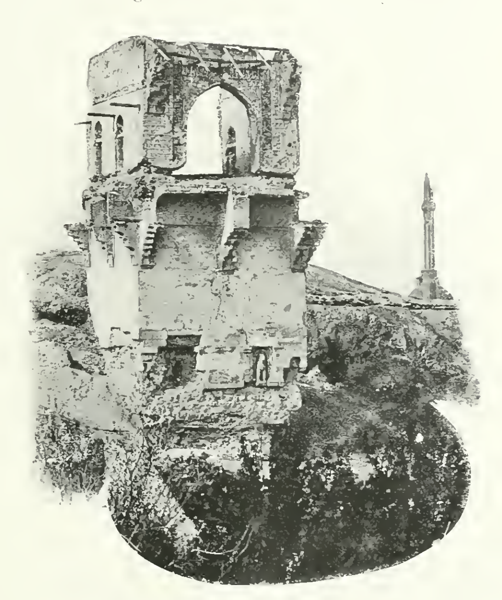
Contrairement à tant d'autres de nos œuvres d'Orient, la Mission d'Ismidt eut un développement assez rapide. Un an après sa fondation, il fallut louer une maison plus vaste. Sur la limite du quartier turc et du quartier chrétien se trouvait un vieux *konak*, ou palais de pacha, tout bruni par 70 ans de soleil; après bien des difficultés, on réussit à l'acquérir. La résidence, la chapelle, l'école s'y installaient à merveille. Six mois après, le 31 janvier 1893, il ne restait de cette belle installation que des cendres fumantes. En moins d'une demi-heure, le feu avait tout détruit : plus de maison, plus de pain, plus rien! Nos missionnaires, jetés ainsi dans la rue, pataugèrent dans la neige, quatre jours durant, sans souliers, sans chapeau, sans abri d'aucune sorte. Recueillis par les Sœurs pendant la journée, ils allaient coucher, la nuit, sur les banquettes nues du chemin de fer. Enfin, au bout de quatre jours, le Supérieur de Phanaraki, informé du désastre, partit pour Ismidt avec des paillasses, des couvertures, du linge, des chapeaux, des bas, des souliers, de la vaiselle.... Si ce n'était point l'aisance, au moins ce n'était plus l'abandon et la misère affreuse.

Le soir même, une autre maison fut louée, à proximité de notre jardin et de nos ruines; on s'y trouva si bien qu'on finit par l'acheter.

Il manquait une chapelle : on se mit en campagne pour la bâtir. Rien n'est grave en Turquie comme la construction d'une chapelle. Cette affaire suppose l'agrément des voisins, des prêtres grecs et arméniens, des imans turcs, des autorités civiles et militaires, des ministres, et enfin du Sultan. Il faut donc la bâtir sans leur permission : il faut surtout la faire surgir de terre sans que personne s'en

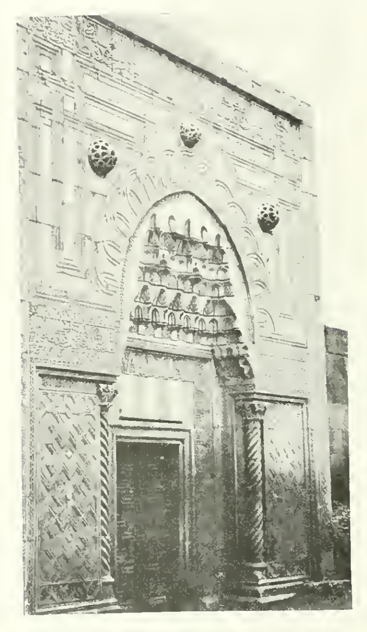
aperçoive, pas même les ouvriers qui la construisent. La chose n'est pas toujours aisée; pourtant on y arrive.

A Ismidt, on avait demandé au préfet de la ville ou *mutessarif* la permission d'élever un hangar pour la récréation des enfants; le préfet promit l'autorisation, mais se garda bien de la donner. On n'en commença pas moins la construction. Déjà le toit touchait à sa fin, quand une Commission se présenta. Elle venait constater l'état des travaux. Un puits, englobé dans la construction, lui parut être un *aghiasma* ou source sacrée, ménagée tout exprès pour les ablutions liturgiques. « Évidemment, s'écria-t-elle, ce hangar est une église! » Ce n'était pas évident du tout, mais allez raisonner avec des Turcs! Dans la soirée, la police se présente suivie d'une foule nombreuse. Malgré les protestations du Père supérieur et la vigoureuse défense du domestique, Croate sans peur, le domicile des missionnaires est violé, le domestique et le Supérieur sont traînés en prison, la construction est mise en pièces, sauf un gros mur dans lequel les démolisseurs impuissants ouvrent des brèches.



RUINES DU PALAIS DES SELDJOUCIDES, A KONIAH

Quand tout est fini, on informe le préfet. « Les brutes! s'écrie le fonctionnaire, ils sont allés trop loin! Qui leur avait dit de

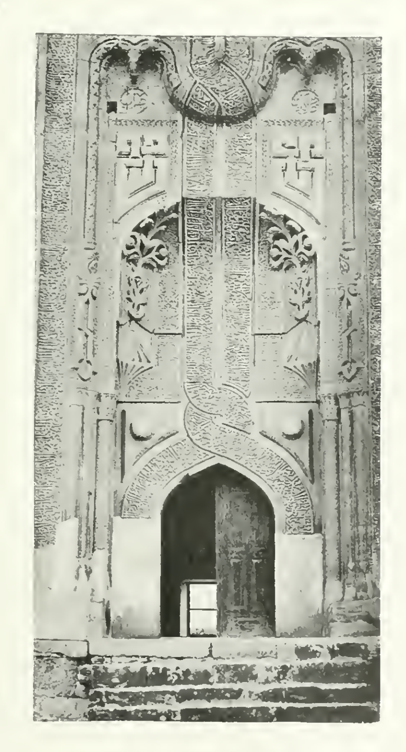


PORTE DU COLLÈGE DE KARATAÏ, A KONIAH

conduire le Père en prison? Les brutes! les brutes! Ça tournera mal. »

En effet, ça allait mal tourner. Relâché presque aussitôt, le Supérieur part pour Constantinople. M. Cambon, notre ambassadeur, veut une réparation éclatante : le Supérieur d'Ismidt sera réinstallé dans sa demeure sous la protection des canons français, le préfet destitué, le bâtiment reconstruit aux frais du gouvernement turc. Celui-ci promet tout, mais il supplie qu'on n'envoie pas le stationnaire à Ismidt. Le lendemain, l'aviso de guerre *le Pétrel* jetait l'ancre en face d'Ismidt, avec ses canons luisant au soleil. Devant une foule énorme accourue sur le quai, le commandant met à l'eau sa chaloupe, où prennent place, autour du Supérieur expulsé, le commandant, le docteur du bord, quatre officiers en grande tenue, le drogman de l'Ambassade, le fils de l'ambassadeur, les cavas et douze matelots. Sur le rivage, ils se forment tous en un cortège imposant : en tête, les cavas chamarrés d'or, avec le domestique croate délivré la veille; puis, entre le commandant et le drogman, le Supérieur d'Ismidt ; ensuite, trois Religieux, escortés des officiers et du fils de l'ambassadeur; enfin, les matelots. Arrivé à la maison, le cortège s'arrête; le drogman et les officiers, très solennels, font défiler devant eux les Religieux. Ceux-ci, s'arrêtant sur le seuil, invitent leurs défenseurs à entrer; une vive émotion traverse la foule devant

cette scène à la fois simple et grandiose. Protecteurs et protégés s'adressent, dans la maison, de mutuelles félicitations, se prodiguent de chaudes poignées de main. Le préfet, destitué, avait quitté la ville dès l'arrivée du *Pètrel* : d'autres fonctionnaires compromis dans l'affaire sont également cassés. Quant aux ruines, elles sont promptement réparées par les soins du nouveau gouverneur. Est-il besoin de dire qu'après cette éclatante intervention, il ne fut pas difficile d'embellir le hangar, de l'aménager à l'intérieur, de le transformer en chapelle! Les Turcs sont philosophes : ils tiennent en haute estime ceux qui les matent. Longtemps encore, on parla de l'événement d'Ismidt jusque dans le centre de l'Anatolie ; pour clore à l'amiable quelque dispute entre Turc et Chrétien, on n'avait qu'à dire au premier : « Souviens-toi d'Ismidt ».


PORTE DE L'INDJÍ, A KONIAH

Autour de la chapelle s'élève maintenant une grande école fréquentée par une soixantaine d'élèves. Leur nombre serait beaucoup plus grand sans l'extrême difficulté des communications. Les Catholiques, assez rares dans la ville même d'Ismidt, sont disséminés aux environs, à Yolova, Caramoussal, Ak-Hissar, Isnik (Nicée), Lefké, Guévèh, Ada-Bazar, Héréké, Dérindjé, etc. Vrais chasseurs d'âmes, les missionnaires sont toujours à leur recherche sur

les chemins, à travers montagnes, bois et ruisseaux, célébrant la messe tantôt sur un point, tantôt sur un autre, réunissant leurs fidèles dans une chapelle improvisée, réglant leurs affaires spirituelles et laissant derrière eux la paix et la joie.

Au-dessus de la résidence des Pères s'élève celle des Oblates (8 Religieuses), où soixante jeunes filles apprennent à lire et se forment à la vertu dans l'ancien palais du gouverneur militaire. Le dispensaire reçoit la visite d'environ 3000 malades par an. Les visites à domicile sont là, comme partout, un grand moyen d'action.

Eski-Chéhir. — D'Ismidt à Eski-Chéhir, l'itinéraire est pittoresque et la route facile, grâce au chemin de fer d'Anatolie. Mais, quand au mois d'octobre 1891 nous allâmes planter notre tente sur le plateau de l'antique Dorylée, la ligne n'était pas achevée ; à la descente du train, on avait encore une centaine de kilomètres à franchir à cheval ou en voiture. Le voyage n'était pas sans danger : des brigands infestent le pays, arrêtant et mettant à rançon le voyageur, quand ils ne lui prennent pas la vie. Fort heureusement, les Tcherkesses laissèrent nos missionnaires en paix : ceux-ci furent rejoints quelques semaines après leur arrivée par les Sœurs Oblates.

« Pour débuter, la Mission essuie un hiver terrible, raconte M. G. Radet, dans son beau rapport, *En Phrygie*, que le lecteur consultera avec fruit. Établie provisoirement dans une auberge à moitié en ruines, dans une de ces cases branlantes où tout est en ouvertures qui ne ferment pas, elle campe littéralement au milieu de la glace. Le thermomètre descend à 30 degrés au-dessous de zéro, et, dans la cage disloquée où les trois missionnaires gèlent autour du poêle rouge, la bise tourbillonne en hurlant comme à travers les vertèbres d'un squelette.

« Autre sujet d'inquiétude : le caïmacan.... Il est rare que ce personnage n'incarne pas la tyrannie cupide, méchante et sournoise du fonctionnarisme subalterne.... Notons qu'à la première apparition

de toute épidémie dangereuse, variole, diphtérie, choléra, les missionnaires soignent les malades, chrétiens ou musulmans, et reçoivent les félicitations officielles du potentat local. Mais, dès que la contagion a disparu, les tracasseries recommencent. Des gendarmes, envoyés par le Konak, veulent fermer l'école, pénétrer dans la chapelle, enlever les objets du culte. »

Ces lignes impartiales d'un voyageur français résument toute l'histoire de la Mission d'Eski-Chéhir à l'époque de sa fondation. Le 20 novembre, un mois après leur arrivée, les Pères virent le caïmacan, escorté de plusieurs gendarmes, envahir inopinément leur demeure et la fouiller de fond en comble dans l'espoir d'y découvrir une église, une école, quelque institution prohibée. Même perquisition chez les Sœurs. La situation devenait grave; le Supérieur partit en toute hâte pour Constantinople. Informé des vexations et des propos insolents du caïmacan, M. Cambon intervint avec son ordinaire énergie. Deux jours après, une pièce signée du ministère de l'Intérieur exigeait du caïmacan la cessation immédiate de ses procédés vexatoires. Au mois de juin de l'année suivante, le voyage à Eski-Chéhir de M. Cambon lui-même retourna tout à fait, extérieurement du moins, notre fougueux fonctionnaire. Du reste, son zèle intempestif et maladroit, en provoquant une intervention de l'ambassadeur, amena sa disgrâce : il fut changé, et son successeur, Réchid Bey, montra vis-à-vis des missionnaires une si grande bienveillance que le Délégué apostolique, Mgr Bonetti, lui obtint du Pape la croix de commandeur de l'Ordre de Pie IX. La case branlante du début a fait place, depuis deux ans, à une vaste construction réclamée d'ailleurs par l'extension des œuvres.

« Les Pères d'Eski-Chéhir, poursuit le même auteur, au nombre de sept, parmi lesquels trois pretres, instruisent quatre-vingts enfants, dont une vingtaine d'internes de tout culte et de toute nationalité. Il y a des Catholiques, des Protestants, des Grecs orthodoxes, des Arméniens grégoriens, des Musulmans, des Israélites. Le groupe européen

compte des Français, des Allemands, des Italiens, des Autrichiens, des Monténégrins. Il n'est pas sans importer à notre pays que des éléments si divers reçoivent une empreinte française. »

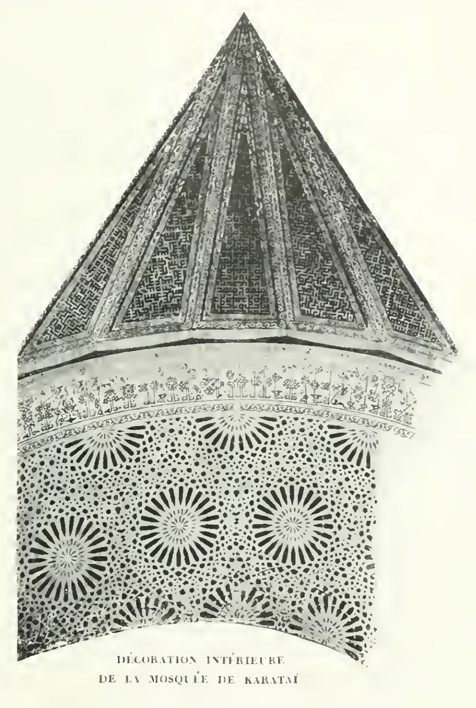
De leur côté, les neuf Sœurs Oblates ont converti leur installation première en une sorte de pensionnat où elles reçoivent une vingtaine d'internes; leur école compte en moyenne de quatre-vingt-dix à cent enfants. « Chez elles, comme chez les Pères, écrit encore M. Radet, les religions sont panachées. A l'école est joint un dispensaire où les pauvres viennent chaque jour chercher des médicaments qui leur sont donnés pour rien. Trois ou quatre fois par semaine, les Religieuses vont à domicile visiter les malades. Ces soins désintéressés ne laissent personne indifférent : mais le paysan turc, dans sa noblesse instinctive, est de tous celui qui vénère le mieux les Petites Sœurs françaises. »

D'Eski-Chéhir, les missionnaires vont au nord, à Sogoud, Bozajouk, Bilédjik; à l'ouest, à Sivri-Hissar, Kadi-Keuï, Angora; au sud, à Kutaya et jusqu'aux portes de Kara-Hissar; à l'est, ils rejoignent leurs frères de Brousse au milieu des forêts de l'Olympe bithynien. C'est, autour de l'antique Dorylée, un rayonnement de 200 kilomètres, diocèse immense sans cesse parcouru, mais qui ne compte, hélas! qu'un millier de Catholiques, dont le nombre cependant augmente peu à peu.

Koniah. — Nous serons bref sur la mission de Koniah; son histoire est comme l'écho de celle d'Eski-Chéhir. Mêmes difficultés d'installation, mêmes vexations de la part des autorités civiles ou religieuses, mêmes souffrances physiques au sein de la communauté naissante. Quand les missionnaires partirent pour Koniah, le chemin de fer n'était pas terminé; il leur fallut sept jours à cheval, à travers des pays inconnus et peuplés de brigands, pour atteindre le but de leur voyage. Ajoutez à cela les rigueurs de la saison, — on était au mois de décembre 1892, — une bise glaciale des hauts pla-

teaux, une neige abondante, et, le soir venu, l'hospitalité rudimentaire du *khan* ou caravansérail, avec ses quatre murs, avec ses fenêtres souvent sans vitres, avec, mais rarement, un large divan autour de la salle pour permettre aux voyageurs de dormir plus commodément.

Première capitale des Turcs en Asie Mineure, Koniah est restée l'une des villes sacrées de l'Islam : le grand *Tchèlébi* ou chef des derviches tourneurs y garde avec vénération l'épée d'Othman, que doit ceindre, au début de son règne, tout nouveau successeur du conquérant. A la ferveur des Musulmans que l'on joigne l'hostilité des Grecs et des Arméniens, d'autant plus influente que le Sultan est plus loin, et l'on aura quelque idée des difficultés qui nous y attendaient.



DÉCORATION INTÉRIEURE DE LA MOSQUÉE DE KARATAÏ

Chef-lieu de vilayet, Koniah avait alors pour la gouverner un *Vali* d'humeur accommodante. Sans aller jusqu'à la sympathie, il ne montra point d'hostilité, et l'école, ouverte sous ses yeux, compta bientôt quarante élèves. Six mois après, en juin 1894, les Oblates arrivèrent à leur tour, ouvrirent école et dispensaire, mais attendirent un an pour commencer les visites à domicile. A l'oscillation que subit, à l'école, le nombre des élèves, on peut mesurer le degré de faveur ou d'hostilité dont la Mission jouit au dehors. Après avoir

débuté, en 1894, par 40, le nombre des élèves descend, en 1895, à 30 et même à 20; l'année suivante, il remonte à 40; en 1897, une hausse subite le porte à 90; il est actuellement de 65. Même variation à l'école des filles : actuellement, cette école comprend 40 élèves, instruites par sept Religieuses.

Des six Religieux qui composent la Mission de Koniah, deux sont prêtres; ils vont tour à tour sur la voie ferrée, maintenant livrée à l'exploitation, porter les secours de la religion aux nombreux ouvriers chrétiens venus là de tous les points de l'Europe. Beaucoup de ces ouvriers n'avaient pas vu le prêtre depuis leur première communion, quelques-uns même depuis leur baptême. Cette « Mission des cheminéaux » — c'est ainsi qu'on l'appelle — abonde en situations imprévues, et aussi en consolations de toutes sortes. Les Religieuses Oblates, sans sortir de Koniah, ont aussi gagné tous les cœurs. A bientôt la conquête de tous les esprits.

Brousse. — C'est grand dommage que le chemin de fer tracé de Koniah à Panderma par Kara-Hissar, Ouchaq, Bali-Kesser, ne soit encore qu'une ligne imaginaire. En quarante-huit heures, nous irions des derniers contreforts du Taurus au pied de l'Olympe, de la ville des derviches à celle des riches mosquées, de la première à la seconde capitale des Turcs, de Koniah à Brousse.

L'arrivée des Assomptionnistes à Brousse remonte au mois de juillet 1886. Depuis deux ans, la Mission latine de cette ville manquait de titulaire latin. Les Filles de la Charité s'y étaient établies et les Lazaristes s'y rendaient fréquemment de Constantinople. Mais ils n'y possédaient pas de résidence fixe. Justement préoccupé d'une situation que les Protestants avaient mise à profit pour étendre leur influence, Mgr Rotelli, Délégué apostolique de Constantinople, d'accord avec le R. P. Picard, Supérieur général des Augustins de l'Assomption, sollicita de la Propagande l'autorisation de fonder en Bithynie une mission régulière, qui serait confiée aux Assomption-

nistes. Par une lettre du 30 novembre 1885, le cardinal Siméoni accorda la faveur demandée; les Religieux de l'Assomption étaient autorisés à créer des centres de mission à Brousse et sur les territoires adjacents, dans les limites du vicariat de Constantinople. Munis de pouvoirs qui constituaient pour eux une condition parfaite de liberté, ils se fixèrent à Brousse dès le mois de juillet 1886. Trois ans plus tard, ils s'installèrent dans l'ancien konak d'Abd-el-Kader, qui se trouva bientôt beaucoup trop étroit. Après l'avoir flanqué, à divers intervalles, de hangars disgracieux, ses possesseurs viennent de lui donner un complément plus naturel par l'achat d'un immeuble voisin.

Après le ministère paroissial en faveur des Latins, l'école est l'œuvre importante des missionnaires de Brousse. A leur arrivée dans cette ville, les Protestants y tenaient une école florissante de garçons; au bout de quatre ans, celle-ci dut se transformer en école de filles, tous les garçons étant allés chez les Pères français. Nos missionnaires eurent alors à subir une autre concurrence, celle d'un instituteur laïque, venu on ne sait d'où ouvrir une école au pied de l'Olympe, on ne sait trop pourquoi. Très influent sur le Vali, dont il instruit les enfants, cet instituteur profite de sa situation pour susciter aux missionnaires toutes sortes de tracasseries. Après avoir interdit tour à tour à leurs élèves le port de l'uniforme, voire du simple képi, et l'usage des instruments de musique, le Gouverneur, ancien massacreur de Sivas, vient de signifier aux chefs des différents cultes que leurs coreligionnaires seront jetés en prison s'ils continuent de fréquenter l'école congréganiste....

Les Filles de la Charité possèdent à Brousse un hôpital et une florissante école de filles.

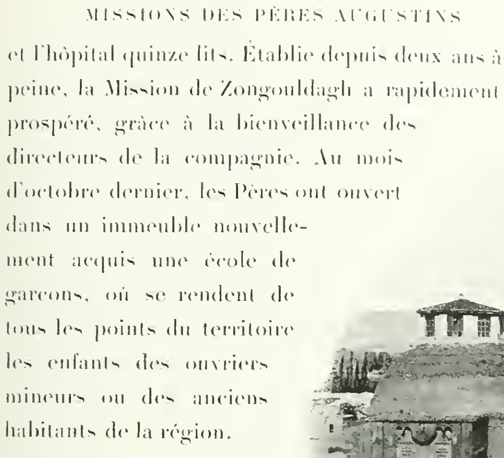
Sultan-Tchaïr. — De Brousse, les Pères Assomptionnistes rayonnaient autrefois à Moudania et à Panderma, jusqu'à Sultan-Tchaïr. Aujourd'hui, ils desservent encore Moudania; mais, dans les

deux dernières localités, le service religieux est assuré par des Religieux fixés à Sultan-Tchaïr. Ce bourg tout récent s'est formé autour d'une mine importante de boracite, exploitée par une compagnie anglaise; le directeur, les employés et les principaux ouvriers sont européens; leur nombre est d'environ soixante. Ce petit troupeau augmente peu à peu, à mesure que l'exploitation elle-même prend de plus vastes proportions. La compagnie, en appelant les missionnaires, leur a fourni une maison et organisé une assez belle chapelle. On fait l'école aux enfants du village; on donne même quelques leçons aux jeunes filles, qui, sans cet enseignement du prêtre, grandiraient dans la plus entière ignorance. Si les Sœurs Oblates pouvaient y fonder une maison, elles y feraient un bien immense, surtout parmi les ouvriers arméniens et turcs, délaissés de tous. La compagnie n'a pas encore consenti à cette fondation.

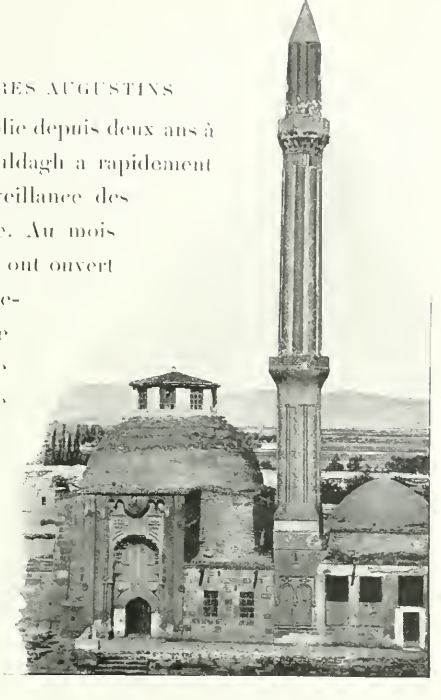
Au sud-ouest de Sultan-Tchaïr, à douze heures de cheval environ, une mine de plomb argentifère, succursale du Laurion, attire également bon nombre d'ouvriers catholiques. Les Pères vont souvent leur porter les secours religieux : ils se rendent de même à Bali-Kesser et à Panderma, où les Catholiques sont moins rares qu'on aurait pu le croire.

Fondée en 1889, la Mission de Sultan-Tchaïr est dirigée actuellement par deux prêtres et un Frère.

Zongouldagh. — C'est encore une exploitation minière qui, en attirant à Zongouldagh, sur la mer Noire, près de 7 à 800 Catholiques, y a entraîné à leur suite les missionnaires de l'Assomption. Seulement, à Zongouldagh, les Sœurs Oblates ont été appelées dès l'origine par la compagnie française dite « d'Héraclée », pour y prendre la direction de l'hôpital. Le soin des malades n'absorbe point toute leur activité. Là, comme dans toutes leurs autres maisons, elles s'occupent d'instruire les jeunes filles du pays et de visiter les malades à domicile; leur école comprend une vingtaine d'élèves,



et l'hôpital quinze lits. Établie depuis deux ans à peine, la Mission de Zongouldagh a rapidement prospéré, grâce à la bienveillance des directeurs de la compagnie. Au mois d'octobre dernier, les Pères ont ouvert dans un immeuble nouvellement acquis une école de garçons, où se rendent de tous les points du territoire les enfants des ouvriers mineurs ou des anciens habitants de la région.



MINARET D'INDJE, A KONIAH

En résumé, l'apostolat des Assomptionnistes revêt trois formes différentes : l'enseignement primaire, la formation du clergé indigène, et le ministère sacré proprement dit. A la première de ces œuvres appartiennent les huit écoles de garçons et les sept écoles de filles que la Congrégation possède à Constantinople ou dans l'Asie Mineure. Un double alumnat est affecté à la préparation du clergé indigène. Quant au ministère sacré, les Religieux l'exercent dans les centres principaux échelonnés de Constantinople à Koniah, et de Brousse à Zongouldagh. Sans négliger personne, c'est aux Latins et aux Grecs qu'ils vont de préférence, conformément à leur mission.

« Je rentre d'Orient, où je viens de passer sept à huit mois à visiter toutes nos Maisons, écrivait récemment le Procureur général de nos Missions. Les progrès sont consolants, les résultats sont considérables, mais les besoins sont immenses et pressants.

« Sans compter Jérusalem, — nous en reparlerons en traitant

de la Palestine, — nous avons en Thrace, en Bulgarie et en Asie Mineure, 27 Maisons dont 15 de Religieux et 12 de Sœurs Oblates de l'Assomption.

« Nos deux séminaires indigènes ont 115 élèves. Nos écoles comptent 1200 garçons et 1350 filles.

« Outre ces 27 Maisons, nos missionnaires desservent une vingtaine de Missions sans résidences.

« Nous avons en tout, en Orient, 195 Religieux, dont 82 prêtres et 113 Frères, 124 Religieuses et une quarantaine d'auxiliaires.

Ouvrages à consulter. — *Missions des Augustins de l'Assomption*, Bulletin périodique paraissant depuis 1887; Paris, Maison de la Bonne Presse. — *Échos d'Orient*, Revue bimestrielle paraissant depuis 1897; Paris, Maison de la Bonne Presse.

Baron d'Avril, *la Bulgarie chrétienne*, in-12, 2e édition, 1878. — Kanitz, *la Bulgarie danubienne et le Balkan*. in-8, Leipzig, 1882. — Jean Erdic, *En Bulgarie et en Roumélie*, in-12, Paris, 1885. — Louis Leger, *la Bulgarie*, in-18, Paris, 1885. — Const. Jirecek, *Das Fürstenthum Bulgarien*, in-8; Vienne, 1891. — L. Lamouche, *la Bulgarie dans le passé et le présent*, in-12, Paris, 1892.

Vital Cuinet, *la Turquie d'Asie*, 4 vol. gr. in-8, Paris, 1892-1894. — De la Jonquière, *Histoire de l'Empire Ottoman*, in-12, Paris, 1881. — G. Radet, *En Phrygie* (Extrait des *Nouvelles Archives des Missions scientifiques*, t. VI), in-8, Paris, 1895.



CHAPELLE DE L'ICONOSTASE AU SÉMINAIRE SLAVE DE KARA-AGATCH, A ANDRINOPLE

CHAPITRE IV

SALONIQUE ET LA MACÉDOINE

Le premier établissement des Jésuites à Salonique remonte à 1693. Sur 40 000 habitants que cette ville comptait alors, il y avait 10 000 Musulmans, 20 000 Juifs d'origine espagnole, et 10 000 Chrétiens. Les divergences dans la foi n'avaient pas encore amené une rupture complète entre le clergé grec et les missionnaires. Le P. Braconnier, Supérieur, était en relations amicales avec les prêtres indigènes, qui le voyaient sans répugnance prêcher dans leurs églises; l'ignorance des fidèles et celle des pasteurs dépassaient

toute imagination, et le Jésuite avait devant lui un champ d'action infiniment étendu.

En dehors de Salonique, un Père visitait régulièrement la ville de Kavalla et les îles voisines de Thasos et Lemnos; un autre missionnaire parcourut à plusieurs reprises la Thessalie, et la création d'une résidence à Larissa était jugée nécessaire; il fallut y renoncer à cause de l'insalubrité du pays. La Mission de Négrepont fut également supprimée après que six Jésuites eurent été enlevés coup sur coup par la peste, qui y était extraordinairement maligne.

Nommés en 1706 chapelains du consul de France, les Jésuites purent célébrer les offices dans la chapelle publique du Consulat; ce qui ne les empêchait pas d'avoir d'autres exercices dans la chapelle privée de l'Association des marchands français.

La colonie européenne prit pendant les premières années du XVIII[e] siècle un assez grand développement et, les Arméniens catholiques se groupant aussi autour des Pères, la Mission fut érigée en paroisse par décret de la Propagande de 1740; on put construire sous le vocable de Saint-Louis une église assez vaste dans la cour qui séparait le logement consulaire de celui des missionnaires. Cette église, incendiée en 1839, ne put être relevée qu'en 1867, et on trouva alors, en creusant les fondations, la première pierre posée en 1742, ainsi que plusieurs sépultures d'anciens missionnaires.

A la suppression de la Compagnie de Jésus, les ex-Jésuites restèrent provisoirement chargés du service spirituel à Salonique, sous l'autorité du Vicaire apostolique de Constantinople; et quand les Lazaristes furent chargés, en 1782, des établissements précédemment administrés par les Jésuites, Salonique fut, avec Constantinople, Santorin, Naxie et Smyrne, du nombre des points où fut établie une maison de la Mission. Mais la difficulté du recrutement des missionnaires rendit la marche des œuvres fort incertaine; persécutés par la Révolution, molestés et même un moment supprimés

par Napoléon, les Lazaristes pouvaient à grand'peine assurer le fonctionnement des quelques maisons qu'ils avaient en France; ce fut un Italien, M. Carapelli, sur qui reposa presque sans interruption, de 1789 à 1817, la charge des Catholiques de Salonique. Après s'être dépensé sans compter pour sauver l'œuvre qui lui avait été confiée, M. Carapelli fut enlevé par la peste sans avoir la consolation d'être assisté par un confrère à son lit de mort, car il était seul prêtre dans la ville. Pendant cinq ans, il ne fut pas possible de lui donner un successeur; ce furent des prêtres séculiers italiens qui furent placés à Salonique.

En 1830, M. Falguières fut envoyé pour renouer la suite interrompue, et après lui M. Descamps, qui le premier joignit à son ministère ecclésiastique les fonctions de l'enseignement en ouvrant une école de langue française; mais, usé par des excès de travail, M. Descamps fut obligé d'aller se rétablir dans le poste moins dur de Naxie; il put encore fournir une longue carrière, car il n'est mort qu'en 1872.



L'ÉGLISE DE SALONIQUE.

En 1843, les Lazaristes se trouvèrent dans la nécessité de laisser vacant le poste de Salonique, mais ils ne se retirèrent pas sans le remettre aux mains d'un homme digne en tout point de leur confiance. Don Leonardo Vacondio, prêtre de Syra, déploya une grande activité pour entretenir la vie chrétienne dans les œuvres dont il était constitué gardien. Quand M. Fougeray fut nommé Supérieur de la Mission en 1848, il la trouva florissante; Don Vacondio avait acheté quelques maisons pour permettre aux classes de se développer, et c'est dans une de ces maisons que les Sœurs allaient bientôt s'installer.



ÉGLISE DU SÉMINAIRE CATHOLIQUE, A SALONIQUE

Après avoir pendant de longues années édifié les missionnaires et les fidèles de Salonique, Don Vacondio sollicita et obtint l'honneur d'être incorporé à la congrégation de la Mission; il consacra le reste de sa fortune à fonder à Syra, son île natale, un hôpital desservi par les Filles de la Charité, et vint mourir après une longue vie, utilement et saintement remplie, à la maison mère de Paris.

M. Le Pavec, après sept ans de résidence à Salonique, alla fonder en 1857 la Mission de Monastir, sur laquelle nous aurons à revenir; son successeur, M. Turroques, vit arriver les Sœurs et présida à leur installation; après lui vint M. Bonnieu, qui résidait depuis trente-huit ans déjà en Orient et qui fit reconstruire l'église brûlée en 1839; la cérémonie d'inauguration fut présidée par un Lazariste, Mgr Spaccapietra, archevêque de Smyrne. M. Bonnieu, accablé par l'âge et les infirmités, se retira à la maison récemment fondée à Zeitenlik et fut remplacé par un confrère piémontais, M. Bonetti, qui resta dix-huit ans en fonctions; pendant ce temps, il donna à toutes les œuvres un développement considérable et quitta Salonique seulement pour aller remplir à Constantinople le poste de Délégué apostolique, je n'ai pas besoin de dire avec quel succès. Son expérience des choses de l'Orient lui permit de traiter avec une compétence unique les affaires les plus délicates, et il n'est personne qui n'admire la sûreté de vues dont S. S. Léon XIII

a fait preuve en le choisissant en des temps particulièrement difficiles.

L'impulsion donnée par Mgr Bonetti à la Mission de Salonique a rendu nécessaire l'extension de l'œuvre des écoles; peu après son départ, on put s'assurer le concours des Frères des Écoles Chrétiennes, dont le beau collège lutte sans désavantage avec les écoles indigènes et aussi avec les établissements européens qui se sont ouverts pour donner l'enseignement « laïque ».

Il fallut aussi songer, devant la notable augmentation de la population catholique, à rebâtir l'église paroissiale, devenue trop étroite; commencé en 1897, ce bel édifice a été ouvert au culte en 1899. Il y a de plus deux chapelles aux extrémités de la ville; les missionnaires vont y officier les dimanches et jours de fête; dans un délai qui n'est pas bien éloigné, elles devront être transformées en paroisses, car depuis l'ouverture du chemin de fer la population s'accroît rapidement, et, fait assez singulier, le nombre des naissances est triple de celui des décès, bien que la salubrité de la ville soit encore très insuffisante.

Outre la Mission de Salonique, les Lazaristes desservent celle de Kavalla, à 12 kilomètres à l'Est, au bord de la mer; jadis, il n'y avait dans cette ville qu'un très petit nombre de négociants catholiques, occupés au commerce du tabac, dont la région produit une grande quantité et d'une



MAISON DES LAZARISTES, A ZEITENLIK

qualité supérieure; aujourd'hui il y a une résidence de missionnaires avec une école.

Les Sœurs de Charité arrivèrent pour la première fois à Salonique en 1855, au nombre de quatre, quand la fin de la guerre de Crimée put rendre disponibles une partie de celles qui avaient été employées dans les ambulances. Elles s'installèrent dans une petite maison en bois qu'on devait à la prévoyante charité de Don Vacondio, et ouvrirent aussitôt des classes externes pour les filles; à cette œuvre se joignit en 1856 celle du dispensaire; en 1857 les Sœurs, familiarisées avec les mœurs du pays, commencèrent à visiter à domicile les pauvres et les malades, et inaugurèrent aussi la visite des prisons, reprenant et modernisant l'œuvre que les anciens missionnaires avaient commencée dans les bagnes et sur les galères.

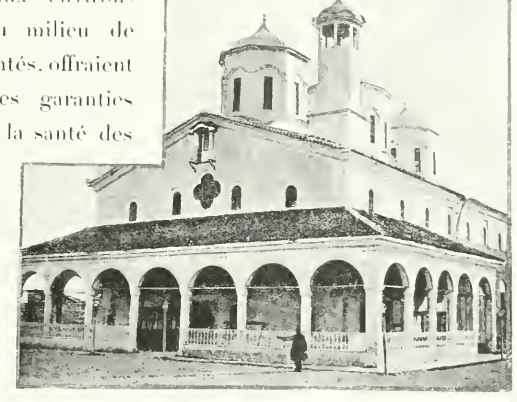
En 1858, quelques malades venus à la consultation se trouvaient si gravement atteints qu'on jugea nécessaire de les garder dans un pauvre bâtiment contigu à la pharmacie; et, au bout de quelques semaines, l'hôpital se trouva fondé.

En 1864, les circonstances amenèrent également les Sœurs à recueillir quelques orphelines, et une nouvelle œuvre se trouva ajoutée à toutes celles qu'elles avaient déjà entreprises.

L'immeuble, berceau de toutes ces fondations, devenait de plus en plus incommode; déjà en 1855, pendant les orages, les Sœurs devaient tenir leur parapluie ouvert sur leur lit pendant la nuit; et si vingt-cinq ans de réparations avaient rendu les toitures moins perméables, la maison n'en était devenue ni moins vieille, ni moins étroite. En 1870, grâce à un important secours du gouvernement français, les Sœurs purent réunir dans une belle construction neuve toutes leurs œuvres sauf l'hôpital, que des raisons d'hygiène ne permettaient pas de mettre dans le même local que les enfants. Mais l'installation des pauvres malades était absolument

VUE INTÉRIEURE DU COUVENT DE SAMAKOF

insuffisante, et, après avoir frappé inutilement à bien des portes, les Sœurs prirent en 1893 un parti héroïque : mettre les malades dans leur propre établissement et aller occuper elles-mêmes les masures délabrées de l'ancien hôpital. Les orphelins furent envoyés, les garçons à Zeitenlik, œuvre ouverte dès 1861 pour les enfants trouvés; les filles, à Calamari, dans une maison donnée par M. Bonetti ; ces deux établissements, situés aux environs de Salonique, au milieu de vastes terrains plantés, offraient de bien meilleures garanties de salubrité pour la santé des pensionnaires.



CATHÉDRALE DE SOFIA

Les Sœurs restèrent cinq ans dans leur nouvelle résidence de ville ; mais, en 1898, un orage donna le dernier coup à ces bicoques : prêtes à s'effondrer, il fallut les démolir, et la communauté se trouve provisoirement dans une incommode maison de louage en attendant qu'elle puisse s'installer d'une façon moins précaire. Malgré ce que le local a de défectueux, elles y réunissent 170 élèves sans compter les 100 enfants de l'asile.

A Calamari, il y a une quarantaine d'orphelines et 10 externes. A Zeitenlik, une quarantaine d'orphelins et enfants trouvés; cette dernière œuvre a la bonne fortune de ne pas avoir changé de direction depuis 35 ans.

La Sœur Morel, arrivée en 1857 à Salonique, est à Zeitenlik depuis 1865, portant allègrement ses 78 ans. Elle a vu son

œuvre subir bien des transformations, surtout depuis qu'elle s'est annexée le séminaire bulgare dont nous allons avoir maintenant à parler.

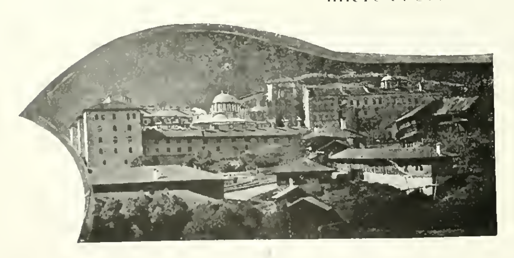
ŒUVRE DES BULGARES

C'est en 1857, avons-nous dit, que M. Le Pavec fonda la Mission de Monastir.

Monastir est nommée par les Bulgares *Bitolia* (ce qui a le même sens, car en bulgare, comme en russe, *Obitel* veut dire monastère); cette ville forme le centre d'une population bulgare que les évêques phanariotes s'étaient efforcés en vain d'helléniser.

Déjà, depuis 1835, les missionnaires avaient commencé à prendre soin des 150 Catholiques de Monastir; deux fois par an ils entreprenaient un long et dangereux voyage, mais ils ne s'en plaignaient pas car ils étaient bien accueillis et leur ministère n'était jamais infructueux.

M. Le Pavec fit acheter, en 1856, une grande maison turque, élevée sur l'emplacement d'une église grecque dédiée à saint Nicolas, qu'un prêtre apostat avait livrée aux Musulmans. Pour éviter toute difficulté avec les Turcs, on se contenta de transformer en chapelle une salle de la maison. En 1879, on s'avisa de construire une petite tour en bois où on suspendit une petit cloche; mais la première et seule fois qu'on sonna cette malencontreuse cloche, il faillit se produire une révolution à Monastir : Musulmans et Grecs menaçant de démolir la maison, cloche et clocher durent disparaître.



COUVENT DE SAMAKOI

La fondation de la

Mission nouvelle coïncidait avec le mouvement bulgare dont il a été parlé plus haut; elle était même destinée à le seconder, et le rôle des missionnaires était précisément de venir en aide à tous ceux qui se décidaient à secouer le joug despotique des Grecs; sans avoir même à provoquer les retours, ils recevaient les dépa-



UNE HALTE EN BULGARIE

tations des villages et donnaient aux popes convertis quelques conseils et aussi quelques connaissances indispensables qui leur faisaient absolument défaut; enfin et surtout, ils avaient à protéger les nouveaux Catholiques contre la persécution déchaînée contre eux : les autorités turques, indifférentes au fond, se laissaient facilement circonvenir par les délégués des évêques phanariotes et se faisaient les agents de leurs violences. Quand un village s'était déclaré catholique, on commençait à lui susciter mille embarras; pour peu qu'il fût de-

meuré deux ou trois Schismatiques dans la population, c'est à ces derniers qu'était réservée la jouissance exclusive de l'église, et le pope devait se mettre à la recherche d'un hangar pour y célébrer désormais les offices; de plus, le village était inquiété par tous les moyens possibles : on lui imposait des corvées, des contributions exceptionnelles, on allait jusqu'à lui réclamer le paiement de contributions déjà acquittées; à ceux qui réclamaient, les fonctionnaires d'ordre financier et judiciaire donnaient systématiquement tort. Tous les notables étaient exposés à d'odieuses vexations; celui qui avait une maison s'en voyait contester la propriété, et, s'il produisait un titre, on le lui confisquait; les Grecs venaient lui réclamer des dettes imaginaires et amenaient de faux témoins, auxquels le juge turc, payé d'avance, ajoutait créance bien que la demande ne tînt pas debout. Il y eut ainsi des gens emprisonnés, battus, exilés, on dit même empoisonnés par le « mauvais café ». Devant ces iniquités, le missionnaire se multipliait; il tenait tête aux magistrats turcs et les faisait rougir de leur vénalité, il mettait à néant les accusations souvent absurdes des Grecs et imposait assez de respect aux gendarmes turcs pour les empêcher de se livrer en sa présence à des actes d'oppression trop manifestement arbitraires.

Mais que pouvaient deux missionnaires dans une région aussi étendue? Ils ne pouvaient être partout, et dès qu'ils avaient quitté une localité, les violences recommençaient. Si encore la France les avait soutenus! mais, par un incroyable aveuglement, notre diplomatie s'était désintéressée dans cette question, dont elle n'avait pas compris l'importance capitale; c'est aux consuls autrichiens qu'il fallait demander assistance en cas de danger.

Deux années se passèrent donc à enregistrer des conversions suivies d'apostasie; l'argent avait raison de ceux qui ne s'étaient pas laissés intimider par les mauvais traitements ou séduire par les insinuations calomnieuses des agents phanariotes. La défection de l'évêque Sokolski ne surprit personne : il suffit de lire les lettres



LA NEIGE EN BULGARIE

qu'écrivait M. Boré à cette époque pour voir ce qu'il était possible d'attendre d'un homme faible, ignorant et présomptueux; et en le choisissant on avait pris celui qui présentait peut-être le plus de garanties de persévérance!

Le mouvement des Bulgares vers l'union échoua donc, mais il eut pour conséquence de rompre graduellement tout lien entre eux et les Grecs; placés sous l'autorité de leur Exarque, ils sont maintenant aussi hostiles à Constantinople qu'à Rome, et ont constitué une Église autonome dans laquelle les Catholiques ne forment que des groupes isolés.

C'est pour ces rares Bulgares Uniates que les Lazaristes se sont remis au travail : en 1864, ils ouvrirent leur maison aux jeunes gens désireux de s'instruire et dont ils espéraient faire de bons prêtres ou au moins des instituteurs dévoués; l'établissement de Zeitenlik, près Salonique, devint le siège de cette nouvelle œuvre, transformée en 1885 en un séminaire bulgare catholique régulièrement organisé, et destiné à servir de pépinière à un clergé indigène solidement instruit de sa foi et de ses devoirs. Pour tenir compte du préjugé qui était

habilement exploité contre les missionnaires, trois d'entre eux obtinrent de la Propagande l'autorisation de quitter le rite latin pour passer au rite bulgare : on ne pouvait plus leur reprocher de prier dans une langue inconnue et de ne pas pratiquer les observances nationales.

De 1884 à 1894, les travaux des missionnaires ne furent pas inutiles : une soixantaine de villages se groupèrent peu à peu sous l'autorité du Vicaire apostolique bulgare choisi par le Saint-Siège; mais en 1894 les partisans de l'Exarque commencèrent contre les convertis une nouvelle campagne; ce ne fut pas par l'intimidation qu'ils procédèrent, comme autrefois les Grecs, mais en invoquant le sentiment patriotique : les Bulgares de Macédoine marchaient vers l'indépendance et n'y arriveraient que s'ils n'étaient pas divisés; c'était autour de leurs évêques et de leur Comité exarchiste qu'ils devaient se réunir. Ces raisons exercèrent une telle influence sur l'esprit mobile des nouveaux convertis qu'en quelques mois leur nombre, qui s'élevait peut être 30 000, tomba à 8 000 tout au plus; les prêtres, les instituteurs élevés à Zeitenlik suivirent les fidèles, quand ils ne les conduisirent pas, et le Vicaire apostolique lui-même se laissa entraîner dans une défection lamentable, qu'il n'a d'ailleurs pas tardé à regretter et à réparer.



SÉMINAIRE CATHOLIQUE BULGARE DE ZEITENLIK

Tout se trouvait à recommencer, mais les Lazaristes se sont remis à l'œuvre, et actuellement le séminaire compte une quarantaine d'élèves; le nombre des villages catholiques est de 23, avec



MISSIONNAIRES LAZARISTES DE ZEITENLIK

25 prêtres indigènes sur lesquels on espère bien pouvoir compter, puisqu'ils ont pour la plupart traversé sans faiblir la crise de 1894.

Les Sœurs de Charité n'ont pas voulu laisser les Messieurs de Saint-Lazare travailler seuls à la conversion bulgare, et elles ont fondé, en 1885, une belle œuvre à Koukouche.

Située à 50 kilomètres au nord de Salonique, cette ville qui compte 10000 habitants, dont plus de 6000 Bulgares, fut dès 1858 un centre d'action catholique; il fut un temps où toute la population chrétienne s'était convertie. On y voyait deux églises desservies par 5 prêtres, et une école de garçons avec 300 élèves; rien n'avait été fait pour les filles. Je citerai, malgré sa longueur, un extrait d'une lettre écrite par la Sœur Pourtalès, Supérieure de Koukouche; elle montre quelle est encore en Bulgarie la misérable condition de la

femme et combien l'influence bienfaisante des idées catholiques est menacée dans un milieu où l'hérésie a laissé les mœurs s'imprégner de préjugés musulmans : « Il faut que je vous donne une idée de la position que les mœurs de la population font à la femme depuis... j'allais dire depuis le berceau jusqu'à la tombe, mais dans ce pays où il n'y a pas de lit, il n'y a pas non plus de berceau, et l'on ne trouve le bébé que dans les bras de sa mère, dont il est l'ornement. Tant qu'elle est portée dans les bras, une petite fille est donc un être intéressant qui attire l'attention. Les vêtements les plus beaux sont pour elle; sa petite tête est chargée de pièces d'or et d'argent. Quand la mère l'apporte le dimanche à l'église, les vieilles femmes viennent la considérer et l'examiner avec complaisance. Quelque lourde qu'elle devienne, sa mère l'enveloppe encore dans ses plus belles couvertures, et se fatigue à la porter en public jusqu'à ce qu'un nouveau-né vienne la détrôner. Alors, déchéance complète! personne ne la regarde plus, elle marche comme elle peut; tout vêtement est assez bon pour elle. Elle atteint six à huit ans, alors elle tricote les bas de toute la famille, commence à faire les commissions de la maison, va au marché, dans les boutiques et le dimanche à l'église, si elle veut.

« Vers l'âge de treize à quatorze ans, elle disparaît de nouveau. On ne doit la voir ni dans une boutique, ni même dans la rue. L'église lui est interdite, même le dimanche, excepté le jour des Rameaux pour faire la communion pascale. A la maison, elle s'occupe activement à filer, tisser, coudre et broder son trousseau.

« A seize ou dix-sept ans, elle est fiancée. Quond elle sort pour danser sur la place, aux jours de fêtes, avec ses compagnes, ou pour remplir sa cruche au puits et la rapporter sur son épaule, elle porte à son cou un collier qui indique qu'elle est promise et qu'il est inutile de penser à elle. Pendant deux ou trois ans, elle demeure fiancée, continuant de préparer, non seulement ce qu'il faut pour sa noce et les cadeaux d'usage aux parents et aux amis, mais encore autant de

vêtements qu'elle pourra en user dans son existence; car, une fois mariée, elle ne doit plus s'occuper que de ses enfants.

« Après son mariage, elle ne reparaît à l'église que lorsqu'elle peut s'y présenter glorieusement, un enfant sur les bras. Lorsqu'elle a atteint quarante ou quarante-cinq ans, et qu'aucun bébé n'orne plus sa personne, elle disparaît de nouveau pendant plusieurs années. Elle n'est plus grand'chose jusqu'à soixante ans. Alors elle devient une *baba*, c'est-à-dire une vieille femme. On la consulte pour les maladies, pour les affaires de famille. Elle exerce une véritable influence. Jamais elle ne manque à l'église; elle va de nouveau au marché et ailleurs, comme dans son enfance, jusqu'à ce que la décrépitude ou la mort mette fin à son existence pleine de vicissitudes. »



CLOCHER DE LA MISSION DES LAZARISTES

Arrivées en 1885 les Sœurs ouvrirent dispensaire et école; la construction d'une maison inaugurée en 1890 leur permit de recevoir des orphelines et des jeunes filles qui se préparaient à devenir maîtresses d'école.

Réduite à 300 familles, la partie catholique de la population a eu à endurer une véritable persécution en 1894; un Catholique se voyait refuser tout travail; les marchands ne lui vendaient plus rien; les Sœurs furent inquiétées par des chicanes sans nombre, leurs classes furent plusieurs fois fermées et, en septembre 1898, une bande de forcenés, pénétrant dans l'église pendant qu'elles entendaient la messe, s'attaqua à leurs personnes; ils les renversèrent sur le sol et les accablèrent de coups : c'est un miracle si elles ont échappé à la mort. Et telle est l'influence du parti exarchiste que, malgré l'intervention de l'Ambassade, les agresseurs, qui sont connus, sont demeurés impunis jusqu'à ce jour.

Il fallut fermer les classes parce que les enfants externes étaient maltraitées en se rendant à l'école. Il y a là une situation extrêmement difficile, qui met en péril l'existence même de l'œuvre, malgré le dévouement à toute épreuve et la douce ténacité de celles qui l'ont entreprise.

En attendant que les dispositions des Bulgares soient devenues plus conciliantes, l'activité des missionnaires s'est tournée du côté des Koutzo-Valaques, qui forment entre la Macédoine et l'Albanie une agglomération de 90000 individus; d'origine roumaine, ils parlent encore la langue de leurs frères d'outre-Danube, dont les caprices de la politique les ont jadis séparés. Bien que la plupart d'entre eux mènent dans la montagne du Pinde la vie pastorale, on en trouve cependant environ 15000 à Monastir, et M. Le Pavec s'était déjà intéressé à leur sort; quand mourut ce bon missionnaire en 1874, on lui donna pour successeur M. Faveyrial, qui, pendant son long séjour à Constantinople, avait puissamment contribué au progrès de l'union parmi les Bulgares de la capitale. Établi à Monastir depuis 1867, il s'était préoccupé de la situation religieuse des Valaques, et avec le concours d'un laïque, M. Apostol Margarit, avait fondé dans la ville un collège roumain, autour duquel n'ont pas tardé à se grouper 14 écoles rurales. Quand il mourut le 15 novembre 1893, il fut pleuré comme un père par ceux auxquels il s'était consacré 26 années.

M. Hypert, successeur de M. Faveyrial, continua l'œuvre; il est professeur de francais et de philosopie au collège roumain. A la Mission est attachée une école externe pour les enfants catholiques et un cours très florissant de langue française pour les jeunes gens de toute religion et nationalité qui veulent apprendre notre langue.

En résumé, la Mission de Monastir est un coin enfoncé dans l'empire de l'orthodoxie en Macédoine; elle en a détaché les deux fragments les plus importants, les Bulgares et les Valaques. Puisset-elle mener son œuvre jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à la réconciliation avec l'Église catholique!

CHAPITRE V

SMYRNE ET L'ARCHIPEL

L'ARCHIPEL

Ce n'est que vers les premières années du XVIII[e] siècle que les Grecs de l'Archipel se séparèrent formellement de l'Église romaine. Sous la domination vénitienne, qui commença après la quatrième Croisade, les habitants des îles avaient obtenu le droit de garder leur liturgie moyennant un acte d'adhésion à l'autorité du Souverain Pontife; il en était de même en Morée, aux îles Ioniennes, dans certaines parties du littoral de l'Adriatique, et à Venise même où les Chrétiens Orientaux avaient leur église et leur supérieur ecclésiastique portant le titre d'évêque de Philadelphie.

Quand les Vénitiens durent se retirer graduellement devant les Turcs, les églises chrétiennes des îles se trouvèrent rattachées au Patriarcat de Constantinople, mais l'écho des divisions religieuses n'y parvint que plus tard. Telle était l'ignorance du clergé que, loin de pouvoir initier leurs paroissiens aux divergences dogmatiques des Grecs et des Latins, les curés n'étaient même pas en état de leur donner l'instruction la plus élémentaire et se contentaient de pratiques rituelles dont ils ne comprenaient pas toujours le sens. C'est seulement dans les localités principales, comme Chio et Santorin,

qu'un petit noyau de Catholiques d'origine française, espagnole ou italienne recevait de prêtres latins une bonne formation chrétienne. Peu après leur établissement à Constantinople, les Jésuites voulurent porter remède aux grands maux dont l'ignorance et l'indifférence des *pappas* étaient la cause. Trois centres furent créés pour qu'il fût facile de rayonner vers les points moins importants : Chio, d'où les missionnaires pouvaient aller à Samos et à Metelin; Naxie, pour le nord des Cyclades, Andros, Tinos, Paros, Sépipho, Therma, Zea; Santorin pour les îles du Sud, Milo, Amorgos, Anaphi, et au besoin la Crète. Les îles du nord de la mer Égée, depuis Négrepont jusqu'à Samothrace, relevaient de la Mission de Salonique.



Cliché A. Salle. — Soc. de Géogr.

VUE GÉNÉRALE DE SYRA

En 1694, le renégat Mezzomorto reprenait Chio un moment conquise par les Vénitiens; les Grecs de cette île crurent pouvoir se soustraire aux représailles en détournant sur les Latins la colère des vainqueurs; toutes les églises catholiques furent détruites, la résidence des Jésuites et le collège florissant qu'ils dirigeaient furent confisqués, et ce fut au péril de leur vie que quelques Pères demeurèrent cachés pour soutenir le courage des 4 ou 5000 Chrétiens qui formaient désormais le troupeau fidèle.

Pour prendre leur défense, l'ambassadeur du roi de France à Constantinople, M. de Castagnères, envoya un vice-consul à Chio, et des lettres patentes de 1696 à 1699 consacraient l'inviolabilité des missionnaires en les nommant desservants de la chapelle du

Consulat; on put reprendre l'œuvre d'enseignement, et les Turcs, moins acharnés que les Grecs, autorisèrent les Jésuites à continuer leur ministère auprès des esclaves chrétiens qui formaient l'équipage des galères stationnées dans le port pendant l'hivernage.

Malgré cela, l'action des missionnaires se trouva fort diminuée auprès des Chrétiens indigènes mis en défiance. Autrefois, quand un Jésuite arrivait dans un village pendant la messe, il se rendait à l'église; après l'évangile il prenait le livre des mains du prêtre, commentait la lecture à la satisfaction de tout l'auditoire; il réunissait les enfants pour leur expliquer la doctrine chrétienne, et bien souvent les parents, debout autour du cercle d'élèves, prenaient leur part de l'enseignement familier que donnait le Père; enfin le missionnaire entrait au confessionnal et devait y rester pendant de longues heures.

Vers 1704, des moines venus de Constantinople commencèrent à reprocher à leurs coreligionnaires les relations amicales qu'ils entretenaient avec les hérétiques latins, qui consacraient du pain azyme au lieu de pain fermenté et ne donnaient pas la communion sous les deux espèces; ils lisaient une lettre pastorale du Patriarche, pleine d'insinuations haineuses contre le Pape et l'Église romaine. L'ambassadeur crut devoir demander au Phanar quelques explications sur cet écrit : « La réponse du Patriarche fut celle d'un homme qui sentait parfaitement qu'on l'avait surpris et qui avait honte d'avouer. »

Dès lors, ce fut la guerre ouverte et tout fut mis en œuvre pour rebuter les Catholiques : on les chargeait de taxes excessives, on les traînait devant les tribunaux turcs pour des accusations absurdes; plusieurs des notables furent mis en prison, déportés à Rhodes, à Brousse ou en Crimée. Dans les villes, c'étaient des provocations et des violences continuelles, et à Santorin les Catholiques s'en allèrent fonder un village à Phyra pour se soustraire à ces vexations incessantes.

Pendant le XVIIIe siècle, les Jésuites demeurèrent auprès des

fidèles persécutés; quelques églises restaient sous la protection de la France et servaient de lieu de réunion aux Catholiques, toujours fervents, mais dont le nombre était loin de s'accroître. Quelques Pères exercèrent, malgré le déchaînement des passions, une action personnelle très efficace; leurs hautes vertus commandaient le respect et captivaient malgré tout la confiance. C'est dans ces circonstances pénibles que fut fondé à Naxie le monastère des Ursulines qui existe encore et où un grand nombre de jeunes filles des îles et même du continent reçoivent l'éducation chrétienne; il y avait aussi à Santorin depuis 1586 un couvent de Sœurs Dominicaines, qui a traversé toutes les crises et continue encore de nos jours à exercer sa bienfaisante influence.

Fermées en 1773, les œuvres des Jésuites ne devaient pas se rouvrir, à l'exception de celle de Santorin. J'ai dit que les Lazaristes, arrivés en 1783, n'étaient pas en nombre suffisant pour reprendre tous les postes laissés vacants par le départ des Jésuites; ils préférèrent s'occuper avec plus de suite de certaines Missions plus importantes, et Santorin fut de ce nombre : en un peu plus d'un siècle, cinquante-trois Lazaristes, prêtres, clercs ou Frères ont travaillé dans cette île, et leur persévérance a été récompensée. La maison que laissaient leurs devanciers était située sur la colline de Scauro, au lieu nommé le Château; mais dans cette île d'origine volcanique et fréquemment ébranlée par les tremblements de terre (le dernier est de 1866), le sol s'affaisse continuellement et, la position du château devenant périlleuse, il fallait s'en retirer; en 1820, les Dominicaines durent évacuer leur couvent pour se réfugier à Phyra. L'église qui sert actuellement de cathédrale a été construite en 1644 par le P. Fournier, Jésuite, et restaurée en 1825 par M. Pègues, Lazariste; le couvent actuel des Dominicaines à Phyra a été bâti en 1705 par le P. Dubois.

L'œuvre principale des missionnaires est un collège auquel est annexé un séminaire; tout le clergé de Santorin y a été élevé, depuis



Cliché A. Sallé. — Soc. de Géogr.

PORT DE VATHY, DANS L'ÎLE DE SAMOS



Mgr BONETTI, DÉLÉGUÉ APOSTOLIQUE POUR CONSTANTINOPLE ET L'ARCHIPEL

le vénérable curé de la cathédrale, âgé de quatre-vingts ans. Le collège compte 33 élèves internes et une cinquantaine d'externes; 22 seulement paient une pension et plusieurs externes sont même nourris gratis. La moitié des enfants appartient à des familles catholiques; les autres sont Grecs, mais ce ne sont pas eux qui profitent le moins de l'instruction que les missionnaires leur donnent. Ainsi vont en s'atténuant, pour disparaître peut-être un jour, les préjugés qu'avait fait naître au siècle dernier l'intervention du Patriarcat.

La présence des Sœurs a contribué pour une bonne part à cet apaisement. En 1841, la Sœur Gosselet et trois Filles de la Charité venaient ouvrir à Santorin une école de filles qui eut bientôt 60 élèves, et un dispensaire où les malades venaient se faire soigner. Au bout de quelques mois, les Sœurs commencèrent à aller voir les pauvres à domicile; montées sur deux ânes, la trousse et la boîte aux médicaments en bandoulière, Sœur Gillot, la pharmacienne, et sa compagne partaient en tournée charitable. Il se trouva cependant des esprits malveillants pour prétendre que la pharmacie n'était qu'un prétexte et que les Sœurs s'en allaient dans les villages pour faire de la politique; le roi Othon était déjà assez impopulaire, mais les Sœurs n'y étaient pour rien. La Sœur Gillot fut donc violemment attaquée et ses supérieurs se demandaient déjà s'il n'y avait pas lieu de l'envoyer dans une autre communauté,

quand la Providence se chargea de la justifier. L'individu qui était le plus acharné contre elle fit une chute, se blessa grièvement, et la plaie prenait une mauvaise tournure, quand la Sœur Gillot arriva, pansa le malade, lui remonta le moral et le mit rapidement en état d'aller et de venir, le tout sans faire la moindre allusion aux mauvais bruits que cet homme avait fait courir sur elle; mais une fois rétabli, le Grec, retourné par la charité si délicate de la Sœur, s'empressa de démentir partout les méchancetés qu'il avait dites et il devint l'ami de celles que d'abord il avait calomniées. On n'accusa plus les Sœurs de menées antidynastiques, et quand le roi vint à Santorin en 1845 et 1849, il alla leur rendre visite et les remercia du bien qu'elles faisaient à ses sujets. La Sœur Gosselet étant morte en 1843, fut remplacée par la Sœur Lequette, depuis Supérieure générale, et Sœur Gillot lui succéda en 1853; elle est morte à son poste en 1897, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, dont cinquante-huit passés à Santorin.

Pendant l'année 1898, les Sœurs ont eu dans leur externat et leur pensionnat 176 élèves; l'orphelinat contient 53 filles et 30 garçons; il a été donné 14 500 consultations, et enfin un hôpital nouvellement annexé à l'œuvre a recueilli 50 malades.

Les Lazaristes n'ont pas d'autre œuvre permanente dans l'Archipel, mais ils vont donner des retraites et des missions partout où on les demande.

Les Sœurs ont deux établissements à Syra; cette île est située au centre des Cyclades; c'est dans son port que touchent les vapeurs de presque toutes les lignes, et les Sœurs qui devaient y attendre des correspondances, assez irrégulières sur mer et surtout en Orient, souffraient de ne pas y avoir un pied-à-terre où elles pussent se retirer en attendant les bateaux. En 1884, la Sœur Anisson du Perron ouvrit à Hermopolis une petite école dans la maison achetée pour loger les Sœurs de passage; les progrès de l'œuvre obligèrent à la

transporter au bout de trois ans dans un local plus vaste, et, depuis 1896, un bel établissement situé au bord de la mer permet de recevoir une centaine d'élèves appartenant surtout aux familles catholiques assez nombreuses dans l'île.



Cliché A. Sallé — Soc. de Géogr.

UNE RUE DE SYRA

L'hôpital, fondé par Don Vacondio en 1887, est admirablement situé à mi-côte au flanc de la montagne sur laquelle s'étagent les maisons de la basse et de la haute ville. Il y a peu de malades à demeure, car les Grecs ont contre les hôpitaux une prévention invincible; on y soigne surtout des marins étrangers débarqués par les bâtiments qui touchent dans le port. Tout le succès a été pour le dispensaire, chaque jour assiégé par des malades, qui viennent même des îles voisines. En 1898, il a été donné 17 000 consultations.

SMYRNE

Quand les Jésuites s'installèrent à Smyrne en 1618, ils y trouvèrent environ 30 000 Chrétiens fort bien disposés : les Arméniens, au nombre de 7 à 8000, fréquentaient volontiers leur chapelle, et, quand une Mission de Jésuites eut été établie en Arménie, les caravaniers arméniens qui arrivaient de Nachivan venaient y remplir leurs

devoirs religieux avec une ferveur admirable. Les Grecs étaient beaucoup plus traitables que ceux de Constantinople, et quand se produisit dans l'Archipel le fâcheux revirement que nous avons signalé plus haut, la bonne harmonie persista encore à Smyrne; le P. Tarillon écrivait en 1714 : « Nous avons toujours à confesser beaucoup de Grecs, même des prêtres ».

Les épreuves vinrent de la nature. La peste enleva, en 1710, 100 000 victimes; les tremblements de terre furent fréquents : en 1688, l'église s'écroula et le P. Lestringant, d'Orléans, fut tiré des décombres dans un état pitoyable; il en réchappa toutefois, et pendant vingt ans, quand se célébrait la cérémonie instituée en souvenir de la catastrophe, il demanda à faire le sermon de circonstance. Pour empêcher un nouveau désastre, on rebâtit en bois l'église et la résidence, mais alors ce fut un nouveau fléau, le feu, qui détruisit les constructions à peine achevées; on les releva, grâce aux secours accordés par la Chambre de commerce de Marseille; un nouvel incendie fit son œuvre en 1763 et, en 1773, au départ des Jésuites, la maison seule était rebâtie, ainsi que quelques magasins dont le loyer constituait le principal revenu de la Mission.



CHATEAU D'AGHA-SOULOUK, A ÉPHÈSE

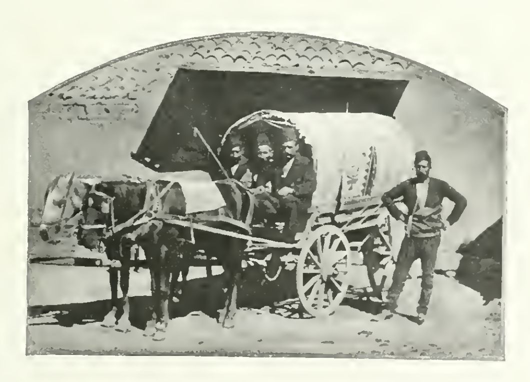
Les Lazaristes, en 1782, furent obligés de se contenter d'une chapelle établie dans une pièce de leur habitation; le dimanche, ils allaient officier à la cathédrale. Ils ouvrirent une petite école qui se développait assez bien, quand, le 15 mars 1797, un incendie allumé

par la malveillance des Janissaires ne laissa aux missionnaires qu'un tas de cendres.

Le seul Lazariste qui resta à Smyrne, M. Daviers, alla loger chez les Capucins et loua une boutique où il rouvrit l'école; puis il se remit à bâtir, et il put s'installer en 1802 dans un modeste établissement d'où devaient sortir plus tard des œuvres importantes.

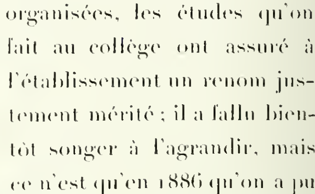
En 1839, M. Daviers pouvait inaugurer, le 10 novembre, une belle église consacrée au Sacré-Cœur; le 14 décembre suivant arrivaient les Sœurs qui, en janvier 1840, ouvraient leurs classes; un an après, les Frères des Écoles chrétiennes venaient décharger les Lazaristes de leurs classes élémentaires. Pendant ce temps les Filles de la Charité avaient créé l'orphelinat, la crèche, le dispensaire, en un mot toutes les œuvres qui constituent habituellement leur ministère charitable. Il restait à s'occuper de l'éducation des enfants des familles aisées : c'était la dernière fondation que M. Daviers désirait faire avant de mourir.

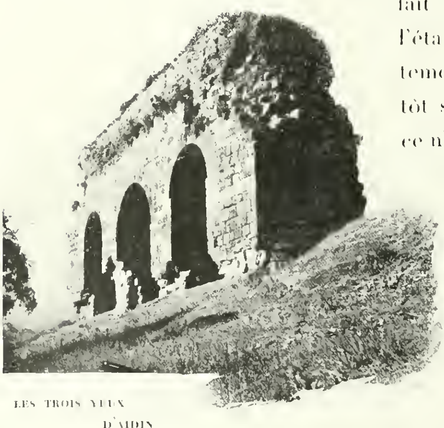
En réalité, le collège existait : dès 1841, Mgr Bonamie, Vicaire apostolique, avait ouvert, sous le nom de Collège de la Propagande, un établissement secondaire; membre de la Congrégation des Sacrés-Cœurs, dite de Picpus, il avait fait appel à ses confrères, qui, au nombre de huit, lui avaient prêté leur concours; mais Mgr Bonamie, nommé Supérieur général de sa Compagnie, avait quitté Smyrne et ses confrères l'avaient suivi; le collège, remis à la direction de quelques prêtres



UNE VOITURE EN ANATOLIE

séculiers, allait assez mal quand M. Daviers accepta de s'en charger en 1845. Ce fut sa dernière entreprise ; le 10 septembre 1846, il mourut après plus de 50 années passées à Smyrne ; il laissait derrière lui un magnifique ensemble d'œuvres dues à son infatigable persévérance.

Depuis, Dieu a béni les efforts des missionnaires ; solidement  organisées, les études qu'on fait au collège ont assuré à l'établissement un renom justement mérité ; il a fallu bientôt songer à l'agrandir, mais ce n'est qu'en 1886 qu'on a pu le transférer dans les bâtiments élevés auprès de l'église du Sacré-Cœur et de la résidence des missionnaires ; le corps enseignant se compose de 21 professeurs, dont 12 Lazaristes ; on y mène de front l'enseignement classique, couronné par le baccalauréat subi devant un jury fourni par les membres de l'École d'Athènes, et l'enseignement moderne, très recherché dans un pays où les jeunes gens se destinent pour la plupart aux carrières commerciales.



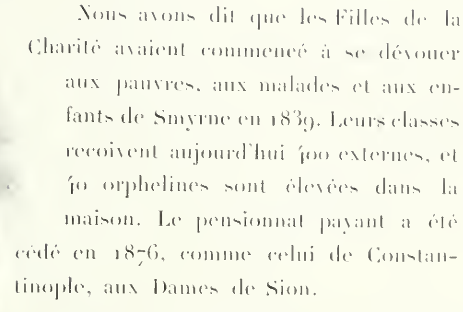
LES TROIS YEUX D'AIDIN

L'église du Sacré-Cœur n'est pas paroissiale ; mais elle est extrêmement fréquentée ; on y prêche en français, et toute la « société » suit avec régularité les sermons qui y sont donnés, car aujourd'hui, à Smyrne, notre langue est absolument dominante et a pris la place que l'italien occupait encore il y a trente ans. C'est un des fruits de l'œuvre d'enseignement créée par les prêtres de Saint-Lazare.

Nous avons dit que les Filles de la Charité avaient commencé à se dévouer aux pauvres, aux malades et aux enfants de Smyrne en 1839. Leurs classes reçoivent aujourd'hui 400 externes, et 40 orphelines sont élevées dans la maison. Le pensionnat payant a été cédé en 1876, comme celui de Constantinople, aux Dames de Sion.

A cette première œuvre sont venues s'en ajouter six autres, sorties successivement de l'œuvre mère :

Hôpital français. — En 1854, les Sœurs, d'accord avec le ministère de la Marine, ouvrirent au quartier de la Pointe un hôpital destiné en principe aux marins de notre flotte et à ceux des bâtiments de commerce ; si le pavillon français paraît de moins en moins dans les ports du Levant, beaucoup de nos compatriotes sont venus s'y fixer au moment où a commencé la construction du chemin de fer, et ils assurent une clientèle, trop nombreuse malheureusement, à l'hôpital national.



ENTERREMENT D'UNE SŒUR DE SAINT-VINCENT-DE-PAUL
A L'HÔPITAL FRANÇAIS DE SMYRNE

En 1865, le quartier devenant de plus en plus peuplé, les Sœurs ont ouvert des classes, agrandies en 1882, et augmentées en 1891 d'une classe enfantine pour les petits garçons. Le dispensaire fonctionne depuis 1883, grâce au dévouement des médecins attachés à l'hôpital.

Orphelinat de Saint-Joseph de Koulah. — C'est une maison de campagne achetée en 1846, où fut transférée, en 1859, l'œuvre des enfants trouvés; le terrain, considérablement accru en 1875 par l'acquisition de 8 hectares, renferme un orphelinat de filles et une école professionnelle de 70 garçons auxquels on apprend les métiers de menuisier, forgeron, tailleur, cordonnier, jardinier et, depuis 1880, celui de boulanger.

Il y a encore, à Koulah, un patronage pour les anciens orphelins qui travaillent en ville, des classes externes et un dispensaire.

Hôpital Saint-Antoine. — Fondé par les Franciscains et cédé par eux en 1774 à une confrérie de charité. Cet hôpital fut incendié en 1845; la reconstruction, entreprise grâce aux aumônes recueillies en Europe, fut achevée en 1857 et se compléta en 1860 par l'ouverture d'une chapelle dédiée à saint Antoine de Padoue.

Pendant le choléra de 1865, la demoiselle qui dirigeait l'hôpital fut enlevée par l'épidémie et les Sœurs allèrent la remplacer ; l'année suivante l'œuvre leur fut cédée définitivement : en 1898, on y a soigné 500 malades ; quelques vieillards y sont recueillis ainsi qu'une vingtaine d'aliénés. Il a été donné 5000 consultations.

Boudja. — C'est un joli village, situé dans une excellente exposition, où les Smyrniotes vont passer les mois de fortes chaleurs ; pour ne pas abandonner leurs élèves, deux Sœurs s'en allaient chaque matin à âne, et faisaient deux heures de chemin matin et soir pour tenir une petite école.

En 1868, les progrès du brigandage obligèrent à suspendre l'œuvre, qui ne fut reprise qu'en 1871 ; on y établit à poste fixe trois Sœurs qui, pendant l'hiver, s'occupaient des malades et faisaient la classe aux enfants du pays.

En 1875, l'acquisition d'une assez grande propriété a permis d'installer l'école d'une façon moins précaire et d'ouvrir un pensionnat pour les enfants de famille bourgeoise à qui leur condition modeste ne permet pas de payer une pension élevée et qui demandent

une éducation « distinguée ». Il y a 100 pensionnaires, et, depuis peu, un externat de garçons où sont reçus les enfants trop jeunes pour entrer au grand collège.

Bournabat.— C'était, en 1852, une propriété de campagne achetée pour servir de maison de retraite et de convalescence pour les Sœurs; on y a établi un orphelinat, un pensionnat et, depuis l'ouverture du chemin de fer, toutes les œuvres des autres maisons de Sœurs.

Aïdin. — C'est une ville de 40 000 à 45 000 habitants, située au débouché d'un vallon du Méandre. On y voit encore trois grandes arcades, derniers vestiges de l'antique cité de Tralles et connus sous le nom des « Trois yeux d'Aïdin ». Il fallait autrefois trois jours pour aller de Smyrne à Aïdin; le chemin de fer y mène maintenant en 5 ou 6 heures.

Il y a dans la population 3000 Arméniens catholiques, dont le soin spirituel est confié aux Pères Mékitaristes.

Les Sœurs s'installèrent à Aïdin en 1868 et y ouvrirent des classes pour les enfants des Catholiques arméniens; après un incendie qui consuma l'école en 1874, on a construit un établissement où sont les classes de filles et de garçons, ainsi que la pharmacie et le dispensaire où se sont données 13 000 consultations.

En résumé les sept œuvres occupent une centaine de sœurs, qui instruisent plus de 1200 enfants et ont soigné près de 100 000 malades.



QUELQUES MISSIONNAIRES DE LA PETITE ARMÉNIE

CHAPITRE VI

PETITE ARMÉNIE

La fondation de la Mission de la Petite Arménie remonte à l'année 1881, et elle est due à l'initiative personnelle du Souverain Pontife régnant Léon XIII.

« Du siège élevé où Dieu l'a placé pour veiller aux intérêts du monde, écrit à ce propos le fondateur de la Mission, le R. P. de Damas, l'ancien aumônier de Crimée et de 1870-1871, le Pape avait tourné ses yeux vers l'Orient. Il y avait cherché une nation intelligente et active, capable d'entendre la vérité, de l'accepter d'abord et d'en promener ensuite le flambeau des rivages de la mer Noire au golfe Persique, de ceux de la Méditerranée aux bords de l'Euphrate et du Tigre, jusqu'aux extrémités de la Perse et au delà.

« Les Arméniens fixèrent ses préférences. Ils sont, en effet, doués d'intelligence, d'une activité merveilleuse et d'une force d'expansion sans égale. Ils se retrouvent partout, en Russie et en Perse comme à Constantinople et ils conduisent leurs caravanes jusqu'en Chine.

« Le Pape espéra que, s'ils étaient catholiques, ils deviendraient apôtres, et il tenta l'entreprise. »

Pour cela il fit appel aux Jésuites de la Province de Lyon, déjà depuis longtemps établis en Syrie, qui connaissaient l'Orient, par conséquent, et sur l'entier dévouement desquels il savait pouvoir compter. Il ne leur confia point toute l'Arménie, sur laquelle d'autres missionnaires étaient déjà établis, les Lazaristes à l'Ouest, dans la presqu'île d'Asie Mineure, les Dominicains, les Carmes, les Capucins à l'Est, jusque vers la Mésopotamie. Il ne leur traça même point de limites précises, s'en rapportant à eux de s'établir dans les endroits les plus propres à la réalisation du dessein qu'il avait en vue.

Telle qu'elle est aujourd'hui, la Mission de la Petite Arménie comprend en entier les deux vilayets d'Adana et de Sivas, et une partie de celui d'Angora, ou, si l'on préfère, dans la Petite Arménie, les anciennes provinces du Pont, de la Cappadoce et de la Cilicie, en tout une population de 2 282 000 habitants, dont 1 134 000 Mahométans et environ 500 000 Chrétiens, le reste Protestants (14 000), Catholiques (12 000), et indéterminés.

La ville d'Angora elle-même n'a pas été prise, et la Galatie, qui devait d'abord appartenir à la Mission d'Arménie, a été cédée aux Pères de l'Assomption. La Mission, dans son organisation actuelle, comprend, outre sa Procure à Constantinople, six Résidences : celles d'Adama, de Césarée, de Sivas, de Tokat, d'Amassia et de Marsivan ou Merzifoun.

Les premiers missionnaires envoyés furent les PP. Olivier, Reider, Rougier, de Saint-Paston, qui, avec les FF. Janin, Falcon et Péhau, étaient des vétérans d'Algérie et de Kabylie ; les PP. Afker, Atallah, Carracciolan, et les FF. Comboz et Smirly qui, tous Arméniens sauf le dernier, étaient envoyés par la mission de Syrie. Un autre Arménien, le P. David Sayegh, arrivait de France, avec les PP. Brunel, Chauvet et Victor Garrand.

Le premier convoi, composé des PP. Olivier et Afker, avec le F. Comboz, débarqua à la Corne d'Or, dans les derniers jours de

juillet 1881. Le 6 août suivant, le P. de Damas, avait déjà franchi les 800 kilomètres qui séparent le Bosphore d'Amassia.

Un Français, M. Imbert, depuis longtemps installé dans cette ville, nous donna d'abord l'hospitalité. Il nous loua ensuite une partie de son vaste enclos avec une minuscule maison et une grande magnanerie où l'on installa aussitôt une chapelle et deux classes, tout en se mettant en quête des brebis dispersées d'Israël. On savait en effet qu'il y avait eu à Amassia une dizaine de familles catholiques; on les retrouva en partie, et, dès Noël 1881, cinq hommes et quatre femmes s'approchèrent des Sacrements.



ORPHELINE DE CÉSARÉE TISSANT UN TAPIS

Malgré les intrigues des uns et les menaces des autres, l'année scolaire se termina, avec 120 élèves, par des examens passés devant les parents émerveillés. Pendant les vacances, le P. Olivier retourna à Constantinople pour obtenir un firman et assurer ainsi la tranquillité de son école; surtout pour s'agrandir par l'achat d'une maison, avec cour, jardin, vaste magnanerie et entrepôt. Il n'eut point de firman, mais au moins réussit-il à s'agrandir.

En septembre, les PP. Garrand et Atallah avec le F. Péhau, directement envoyés de Beyrouth, arrivent à Adana. Ils y reçoivent, pendant deux mois, l'hospitalité chez Dom Garabet Arslanian, prêtre arménien catholique, ancien élève de Ghazir, depuis évêque de la ville. On finit par trouver une maison où une petite chapelle est inaugurée dès le 1[er] décembre. Le P. Atallah s'occupe des Chrétiens de

langue arabe, jusque-là complétement abandonnés. Le P. Garrand cherche à grouper les Latins et établit une congrégation de femmes qui comptait une cinquantaine de membres pour la fète de l'Immaculée-Conception en 1882. Ne pouvant ouvrir notre école, nous donnons l'hospitalité à celle de Dom Philippe Chakhal, prètre syrien-catholique.

De son côté, le R. P. de Damas reçoit à Constantinople, de nouveaux renforts. Il garde avec lui le P. de Saint-Pastou et le F. Falcon pour donner corps à la maison qu'on l'avait envoyé fonder dans la capitale de l'empire ottoman, et il dirige les autres sur Marsivan et Tokat.

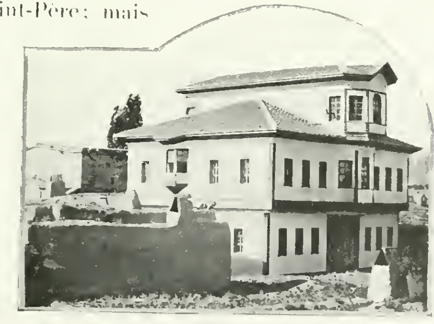
Les PP. Rougier, Carracciolan et Chauvet, avec le F. Smirly, arrivent en octobre à Marsivan et commencent un cours d'adultes dans la maison où ils se sont mis en location. Ils profitent du jubilé qui, jusque-là, avait passé inaperçu, pour prêcher à la paroisse une mission de trois semaines. Le succes est tel que le curé leur demande de faire chaque dimanche une instruction dans son église. Il y eut pour Pâques 30 hommes à faire la sainte communion. Ce nombre, restreint en lui-même, constituait un vrai succès pour Marsivan. L'évèque de Trébizonde, Mgr Paul Marmarian, dont dépendent Amassia et Marsivan, en fut si content qu'il confia aux Peres, pour vingt ans, l'administration de l'église et des écoles de cette dernière ville; il les installa à la cure où il passa l'hiver avec eux, travaillant comme un simple missionnaire.

Dans la ville de Tokat, les PP. Reider et David, avec le F. Janin, ne trouvent à louer que le rez-de-chaussée de la maison qu'ils achetèrent dans la suite. L'espace était trop étroit. Aussi ne songèrent-ils même pas à s'y réserver une chambre. On mangeait à la cuisine. La plus belle salle fut transformée en chapelle; et tout le reste fut consacré aux classes, où l'on eut bientôt 80 élèves. Les deux retraites pascales, inaugurées dès la première année, ne furent pas sans consolation. La seconde année, on loua la maison entiere.

La fondation de Sivas date de l'été de 1882. Les PP. Gras et Donat Vernier, avec le F. Pees, ont d'abord quelque peine à se loger. Dom Isaac Hasdjian, aujourd'hui archevêque de Sivas, et qui en était alors curé, nous a toujours été très dévoué et, grâce à lui, bien des difficultés ont été aplanies au début. L'école, ouverte dès que nous fûmes installés, n'admit d'abord qu'un petit nombre d'enfants, mais le catéchisme public fait par le P. Donat Vernier attirait la foule dans notre minuscule chapelle. Dom Isaac Hasdjian, heureux de trouver chez nous un si nombreux auditoire, venait souvent y prêcher. Le P. Gras mourut dès le commencement de la seconde année; plein de bonté et très industrieux, il avait merveilleusement réussi dans sa petite classe de français, et suppléé par son habileté au matériel scolaire qui faisait absolument défaut.

Les PP. de Saint-Albin et Baudouin, avec le F. Hillers, n'arrivèrent à Césarée qu'en juillet 1883. Ils y furent reçus par Mgr Paul Emmanuélian, aujourd'hui Patriarche arménien-catholique. A peine installés, ils ouvrirent une chapelle et un cours d'adultes et furent bientôt chargés de l'école normale, que l'on ne put garder à Constantinople.

Il restait à nous établir à Angora pour réaliser entièrement le programme que Sa Béatitude Mgr Azarian avait soumis au Saint-Père; mais cette fondation ne put jamais avoir lieu.



L'ÉCOLE DES SOEURS A CÉSARÉE

Il serait trop long d'énumérer les œuvres de chaque maison et d'en conter les fortunes diverses. Qu'il suffise de faire remarquer ici que partout, avec l'école et la chapelle,

nos Pères commencèrent les catéchismes en classe et à l'église, les prédications, les conférences sur les vérités attaquées par les Protestants et les Schismatiques, les retraites publiques et privées, les préparations à la première communion et à la communion pascale, les congrégations d'élèves et de personnes du monde, les associations de bienfaisance, les dispensaires, les visites aux malades et autres œuvres de charité spirituelle et corporelle. Dès leur arrivée, dix ans plus tard, les Religieuses ouvrirent de leur côté écoles et dispensaires; puis, par leurs ouvroirs, ateliers et réunions, nous secondèrent d'une manière très efficace auprès des femmes, qu'il nous était plus difficile d'atteindre.

L'Ecole normale. — Cependant, à Constantinople, le R. P. de Damas n'était pas resté oisif. Dès 1881, il avait, avec l'aide du P. de Saint-Pastou, réuni un certain nombre de jeunes gens qu'il instruisait lui-même dans un commencement d'école normale, afin d'assurer le recrutement de professeurs auxiliaires pour nos écoles. En même temps, il voulut prêcher à Smyrne le carême de 1882; mais il ne put pas continuer les années suivantes, étant resté seul à Constantinople et étant absorbé par l'administration et une sollicitude que tenaient constamment en éveil les perpétuelles tracasseries dont nos maisons étaient l'objet. Toujours sur la brèche, il dut parer à tous les dangers et repousser toutes les attaques, et telle fut dorénavant sa vie pendant les douze ans qu'il dirigea la mission.

Cependant l'école normale ne réussit pas. Le P. Durin, envoyé de Ghazir dès 1882 pour la diriger, expirait le 28 septembre de la même année, huit jours après son arrivée. Le R. P. Joseph Petit, envoyé pour la fondation d'un noviciat projeté, le remplaça. Mais, pour éviter toute difficulté, l'école fut transportée à Césarée de Cappadoce en juin 1883, et son directeur rentra en France.

Les PP. de Saint-Albin et Baudouin furent chargés de continuer à Césarée l'œuvre commencée à Constantinople. Ils y furent aidés par



VUE GÉNÉRALE DE TOKAT

Abraham Effendi, excellent professeur que Monseigneur avait formé pour son grand séminaire resté à l'état de projet. Toutefois le zèle des hommes se heurte parfois à d'insurmontables obstacles. On en eut une preuve auprès de ces jeunes gens recrutés peut-être un peu à la hâte et dans des milieux moins propices. On tenta tout, on patienta, mais rien n'y fit; fin novembre, ils ne restaient que trois, de quinze qu'ils avaient été au commencement.

Un certain Grégoire d'Arabkir, élève de l'école, persuada alors au P. de Saint-Albin d'aller chercher des recrues dans son pays. On fit le voyage en plein hiver à travers ces âpres montagnes sans chemin et sans pont, ayant parfois de la neige jusqu'à la poitrine. Le Père dut plusieurs fois ouvrir un passage à ses bêtes de somme et, un jour, garrotter un paysan qui voulait s'emparer d'une valise. Il ne ramena d'Arabkir qu'un parent de Grégoire, puis un Grec de Sivas qui fut le dernier à quitter l'école, en 1884, lorsqu'on abandonna ce projet.

Sans se décourager de cet insuccès, les Missionnaires reprirent cette œuvre sur d'autres bases, plus modestes et plus pratiques. Chaque école, en se développant, ferait choix, parmi sa population écolière, des jeunes gens promettant davantage par leur piété et leurs talents, leur donnerait des soins spéciaux et les préparerait peu à peu à devenir de très utiles auxiliaires. Cette fois le succès a justifié leurs espérances.

Mission grecque de Césarée. — Quelques familles grecques, s'étant déclarées catholiques à Césarée et aux environs, avaient pu, grâce à Mgr Paul Emmanuélian, obtenir un prêtre de leur rite, le P. André Zaccharanti, de la congrégation géorgienne de Férikeuï. Ce prêtre zélé ouvrit immédiatement une chapelle et une école pour sa petite communauté; mais il se vit bientôt en butte à de telles persécutions, qu'il fut obligé de partir.

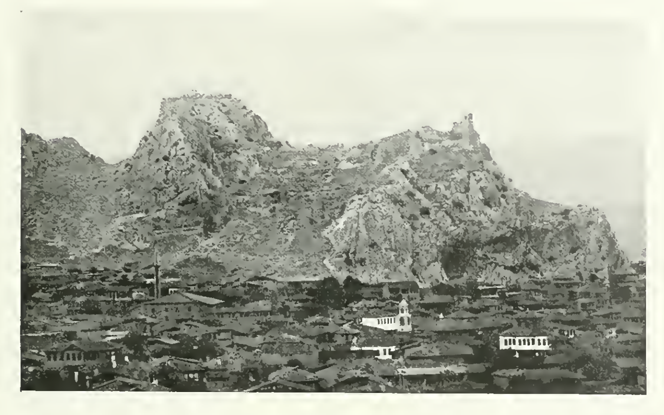
Peu après, il fut remplacé par Dom Théodore Apousias, un jeune prêtre qui venait d'achever à Rome sa théologie commencée en France, et qui eut bien vite élevé l'école grecque-catholique à un degré de prospérité qui nous émerveillait.

Malheureusement, il fut d'abord très dangereusement malade. Puis son chantre et maître d'école, ayant eu sa femme surprise en flagrant délit de vol et se sentant surveillé de très près, chercha à se venger. Il réussit à créer sous main mille difficultés à son curé qui, le 25 juillet 1895, fut mis en prison après avoir vu les scellés apposés sur son oratoire, son école et sa chambre. Cela ne le découragea pas. Le chantre s'adressa alors à ses supérieurs ecclésiastiques, à qui, par d'habiles calomnies, il le rendit suspect, de sorte qu'il dut se retirer (1887).

C'est alors que la Mission fut confiée aux Jésuites et placée sous la direction du P. Borrel. Une école fut ouverte au village d'Erkilet, où le Père alla tous les dimanches dire la messe et faire une instruction, au prix de grandes fatigues et parfois de réels accidents. Cette école ne cessa d'exister que par la maladie de l'instituteur, que nous fûmes obligés de ramener en ville presque mourant, et par la fourberie des anciens propriétaires de la maison, qui y rentrèrent par effraction et refusèrent d'en sortir, nous volant le firman impérial qui en autorisait l'ouverture.

Outre ses courses hebdomadaires à Erkilet, le P. Borrel travaillait assidûment à la formation ecclésiastique de celui que nous appelions son Éliacin, un veuf de près de soixante ans. Le candidat avait

toujours été correct dans sa conduite : pourtant on n'était pas sans soupçon. La défiance augmenta, lorsqu'en allant à Beyrouth où il devait être ordonné, on traversa Indjésou, sa patrie; car il s'arrangea de telle sorte que le P. Borrel ne put pour ainsi dire y voir personne. Les perplexités du Mentor ne cessèrent qu'à Adana par l'arrivée d'un télégramme l'avertissant que le fourbe avait été marié deux fois,

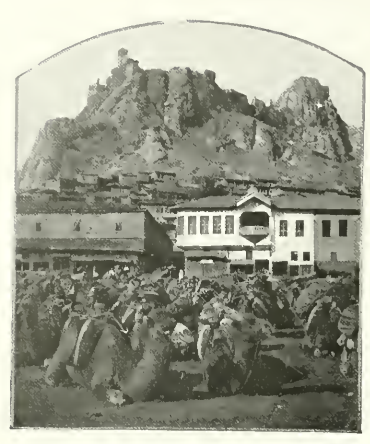


LA VIEILLE FORTERESSE DE TOKAT

empêchement dont les Grecs ne croient pas qu'on puisse dispenser : le prétendu ordinant dut se retirer.

Aujourd'hui, une centaine d'élèves grecs serait tout ce qui reste de la mission, sans les visites périodiques de quelques *pappas*, qui, pour forcer l'archevêque Grec à capituler, viennent chez nous, comme ils allaient chez Dom Théodore Apousias, en menaçant de se faire Catholiques.

Difficultés pour les constructions. — Partout sur notre route nous avons rencontré des difficultés. Il serait aussi fastidieux qu'inutile de vouloir les raconter toutes : nous nous contenterons de signaler quelques-unes de celles qui sont relatives à nos constructions.



LA PLACE PUBLIQUE A TOKAT

C'était en 1885. Après avoir acheté avec autant de bonheur que de rapidité la maison d'un riche musulman, le R. P. de Damas quittait Césarée, en nous laissant pour consigne : « Pas de *bakhchich*, je préfère les donner ailleurs. » Nous nous mîmes immédiatement à aménager l'édifice acquis, et spécialement à transformer trois ou quatre réduits obscurs où l'on ne pouvait pénétrer qu'avec une lanterne, en une vaste salle susceptible d'être plus tard transformée en chapelle.

Dès le 28 juillet, on avait arrêté nos travaux. Des amis nous conseillaient de distribuer quelques pièces d'or et de faire vite. La consigne était contraire.

Nous faisions marcher le télégraphe, et chaque fois cela nous valait quelque répit; mais alors notre chef ouvrier, sottise ou trahison, s'amusait à des riens. Les travaux furent interrompus et repris deux fois pendant le mois d'août. Le 28, le P. de Saint-Albin, avec quelques ouvriers, commença la terrasse, que nous achevâmes nous-mêmes durant la nuit. Ce fut notre salut.

Le 3 septembre, le Gouverneur, suivi des membres du Conseil administratif et de quelques autres personnages, vint visiter nos constructions. Ils nous donnèrent de bonnes paroles; puis, rentrés au palais, décrétèrent à l'unanimité la démolition de tout ce que nous avions fait élever. On nous fit communiquer cette décision et avertir en même temps que si nous ne démolissions pas nous-mêmes, dans l'espace de vingt-quatre heures, l'autorité le ferait faire par la force et qu'alors tout serait saccagé.

Ignorant que la loi turque ne permet pas de démolir une construction qui a été couverte, et ne sachant à qui recourir, nous étions dans une très grande perplexité, qu'augmentait encore la maladie de notre Frère. De très bonne heure, une sorte d'avocat, Sarkis Effendi, vint nous annoncer l'arrivée des *zaptié*. Nous nous décidâmes alors à donner congé aux élèves; car, jusque-là, nous n'avions pas interrompu les classes; elles reprirent d'ailleurs dès le jour suivant.

De *zaptié*, nous n'en vîmes point; mais ce fut tout le jour un défilé de soi-disant amis qui venaient nous assommer de leurs condoléances et surtout de leurs conseils. Quelqu'un nous proposait de donner 5 livres turques pour obtenir un jour de sursis. Mais, en général, tous insistaient pour nous décider à démolir nous-mêmes, et, nous trouvant intraitables sur ce point, ils se retiraient en nous disant : « Après tout, c'est votre affaire! »

Nous étions loin de soupçonner l'embarras où notre attitude mettait le gouvernement local. Ne pouvant démolir lui-même, il avait compté nous forcer à le faire, et nier ensuite effrontément savoir pourquoi nous l'avions fait. Le coup manqué, il s'agissait pour lui de sortir de l'impasse où il s'était fourvoyé. Il nous députa donc l'évêque arménien-catholique qui vint, comme de lui-même, nous offrir une planche de salut. Il conduisit notre Supérieur chez le procureur général, qui rédigea immédiatement deux télégrammes : l'un pour le Gouverneur général de la Province, l'autre pour le ministre de l'intérieur et l'am-



MÉNAGÈRE DE SIVAS PRÉPARANT LE BOULCHOUS

bassadeur de France. Pendant la nuit, en tapinois, un employé du télégraphe vint nous dire que le Gouverneur avait reçu une dépêche en notre faveur.

Dès que le bruit s'en fut répandu en ville, nos sauveurs affluèrent de toute part. Celui-ci réclamait une livre : il était modeste. Celui-là en voulait cinq, cet autre dix, il y en eut un qui en demandait quarante, sous prétexte qu'on pouvait éluder l'ordre reçu....

Pourtant tout n'était pas fini; on résolut de nous faire dépenser en amendes et en télégrammes ce que nous avions refusé en *bakhchich*. Mais cela ne faisait pas les affaires du chef de la maréchaussée. En avril 1886, il s'adressa à notre excellent ami Don Théodore Apousias et lui dit sans préambule :

« Vous connaissez les Jésuites?

— Oui, ils sont catholiques comme moi.

— Sont-ils stupides de n'avoir pas compris que j'ai besoin de 10 livres et que c'est pour les avoir que je leur ai fait toutes ces misères!

— Si vous le désirez, je leur en parlerai.

— Oui, mais... attention! »

Le jour même, ce personnage touchait 5 livres, et nous lui faisions donner notre parole que les cinq autres lui seraient remises le jour où nous aurions notre première messe dans le local. A partir de ce jour, nous jouîmes de la plus grande tranquillité. La messe fut pour la première fois chantée dans la nouvelle chapelle le 19 mars, fête de saint Joseph. Une heure après, nous avions accompli notre promesse et recevions la visite de notre persécuteur. Il se montra on ne peut plus affable, bien différent du jour où, ivre, il entrait en classe, une cravache à la main, et en frappait nos enfants.

A Tokat, la même cause produisit les mêmes effets. On y renversa des bicoques pour leur substituer une vaste salle destinée à devenir chapelle. Immédiatement nos ouvriers sont jetés en prison,

condamnés à une grosse amende et personne n'ose plus nous prêter son concours. Nous fûmes d'ailleurs nous-mêmes, contre tout droit, cités et condamnés à une amende de 700 francs environ. Heureusement, la maison avait un homme de ressource dans la personne du F. Janin, qui parvint assez rapidement à achever l'édifice avec l'aide de quelques enfants. Lorsque l'autorité, étonnée de voir avancer le travail, envoyait des *zaptié* pour savoir qui travaillait chez nous, notre bon Frère, leur



LE PONT DE MALAKIA,
PRÈS SIVAS, SUR LE KIZIL

montrant les deux poings, leur disait : « Vous cherchez les ouvriers? tenez, les voilà; venez les prendre! »

Ce récit montre dans leur période aiguë les difficultés que nous avons encore continuellement à surmonter pour nos constructions. Celles que nous éprouvons, depuis deux ans, à Marsivan où, comme à Césarée, nous avons dû nous transformer en maçons, continuent encore, et Dieu sait ce que nous réserve l'avenir là où il faudra bâtir! Et voilà bientôt dix-neuf ans que cela dure!

Fermeture de nos écoles. — On avait fini, vers la fin de l'année 1886, par obtenir de la Sublime Porte un décret ordonnant la fer-

meture de toutes nos écoles en Asie Mineure. La persécution devint alors générale, mais sévit plus particulièrement à Sivas, à Adana et à Tokat. Dans ces trois villes, non seulement nos portes furent gardées par des *zaptiè*, mais les parents de nos élèves, menacés de fortes amendes, furent mis en prison. A Tokat, où l'affaire de l'école se compliquait de celle de la construction de la chapelle, ce fut un véritable blocus : personne ne pouvait parvenir jusqu'à nous. Le membre catholique du Conseil d'administration crut, le 1er janvier 1887, que son titre ferait tomber devant lui toutes les barrières : les *zaptiè* lui barrèrent le passage comme à tous les autres.

Ce fut le lendemain ou le surlendemain que Mgr Garabet Kadifian, évêque de Tokat, invita tous les chefs des familles catholiques à une grande réunion chez lui. Là, sur l'invitation et à l'exemple du vénérable prélat, tous tombent à genoux, et longtemps, en se frappant la poitrine, ils implorent la miséricorde de Dieu. Il fut ensuite décidé, à l'unanimité, qu'on emploierait tous les moyens légaux pour soutenir notre école. On rédigea une pétition qui fut signée par cent vingt-cinq chefs de famille. Après y avoir déclaré que l'école des Jésuites était celle de la Communauté arménienne-catholique, on ajoutait : « Il n'entre très certainement ni dans les vues de Sa Majesté Impériale, notre Souverain, ni dans les vôtres, que seuls, nous qui avons toujours été soumis aux lois de l'Empire, nous soyons privés de notre école. »

De notre côté, nous tenions l'Ambassade au courant de tout ce qui se passait. M. de Montebello obtint qu'on nous laissât partout tranquilles, jusqu'à ce que les questions en litige fussent réglées entre l'Ambassade et la Sublime Porte. Ce ne fut point la faute de notre ambassadeur, si les autorités locales se firent réitérer plusieurs fois les ordres reçus, et n'obéirent qu'après mille tergiversations. A Sivas, l'école ne put s'ouvrir qu'en mars; elle était ouverte à Tokat dès le 1er février; à Adana, en janvier.

Cette tempête ne fut à Césarée qu'une grosse menace. Le



GROTTES DE SIVAS, ANCIENNES RETRAITES ET TOMBEAUX DE SOLITAIRES

9 décembre, un officier, de manières irréprochables, vint visiter notre école, que nous lui montrâmes bien volontiers. Quelques heures après, nous recevions l'ordre de la fermer, ainsi que l'église. Le Gouverneur protestait d'ailleurs de sa bienveillance personnelle à notre égard et demandait qu'on lui tînt compte de ce qu'il n'avait pas exécuté plus tôt les ordres envoyés contre nous.

Le lendemain, un *zaptié* envoyé pour s'assurer que l'ordre avait été exécuté, n'est pas peu ahuri de trouver tous nos élèves en étude comme si de rien n'était. Une heure après, l'officier de la veille reparaît et, toujours avec la même courtoisie, demande au Supérieur :

« Ne vous ai-je pas signifié la fermeture de votre école?

— Oui, monsieur.

— Puisque votre école est fermée, pourquoi y avez-vous reçu les élèves? Voulez-vous que nous mettions des *zaptié* à votre porte?

— Ce n'est pas à nous à dicter au Gouvernement les mesures qu'il a à prendre. Il a condamné notre école, eh bien! qu'il exécute sa sentence. Jamais nous ne consentirons à le faire nous-mêmes.

— Ne comprenez-vous pas que c'est par égard pour vous que

notre Gouvernement répugne à employer la force? Vous ne devriez pas l'y obliger. Vous savez que le Gouverneur est bien disposé en votre faveur, vous pourriez venir lui présenter vos réclamations.

— Nous irions volontiers le voir si, il y a quelques jours, il ne nous avait refusé sa porte. D'ailleurs il se retranchera tout naturellement derrière les ordres reçus, qu'il n'a qu'a exécuter. Quant à nous, et nous vous prions de le lui dire, nous protesterons toujours que, s'il y a une loi défendant d'ouvrir église et école sans firman, cette loi doit s'appliquer à tout le monde, et vouloir s'en servir uniquement contre nous, *parce que nous sommes Français*, c'est un affront gratuit que l'on nous fait à nous et à notre Gouvernement. »

Notre Superieur, le P. de Saint-Albin, se retranchait ainsi derrière un fait parfaitement exact : l'autorité locale le savait très bien. L'école resta ouverte; mais nous étions dans les transes. Le 16 décembre, en voyant Mgr Paul Emmanuélian arriver chez nous en toute hâte, nous fîmes les plus sinistres conjectures. Aussi ne pouvions-nous en croire nos oreilles lorsqu'il nous dit : « Bonne nouvelle : le Gouverneur vient de recevoir un télégramme lui ordonnant de vous laisser tranquilles. » Nous allons sur-le-champ faire une visite au Pacha, puis au chef de la maréchaussée qui, l'un et l'autre, nous félicitent de l'ordre favorable dont nous venions d'être l'objet.

A Amassia, tout se borna à de grandes inquiétudes en ville et chez nous. Quant à Marsivan, grâce à la bienveillance du sous-gouverneur et du Conseil administratif, nos Pères y jouirent de la plus parfaite tranquillité. Le décret du Grand Vizir et les ordres réitérés de Serri Pacha, Gouverneur général de la province, furent lus au Conseil; mais personne n'y connaissait l'école des Jésuites. De fait, il n'y avait jamais eu à l'école catholique qu'un seul des nôtres, employé comme professeur de français dans la classe supérieure.

Nous devons de nouveau avertir ici le lecteur que ce récit ne retrace qu'un épisode, le dernier, d'une lutte de sept ans. Depuis lors, c'est par quintes seulement que l'autorité s'attaque directement à

nos écoles. En 1897, par exemple, tous nos professeurs de Marsivan furent menacés de la prison et n'y échappèrent qu'à grand'peine. Quant aux divers chefs des communautés schismatiques, ils n'ont jamais désarmé, et, contre nos écoles, toutes les armes leur sont bonnes. Ils ont réussi, à diverses reprises, à les vider et ont su, plus souvent qu'on ne l'imaginerait, trouver des auxiliaires parmi les professeurs que nous sommes obligés d'employer.

Associations. — Une de nos préoccupations fut toujours de grouper notre jeunesse catholique. Dès l'origine, le P. Brunel organisa à Marsivan un orphéon, bientôt transformé en fanfare. Comme les autres entreprises, cette fanfare fut une cause d'ennuis, mais elle les compensa largement par les services qu'elle a rendus. Elle remporta même plus d'un triomphe, en particulier celui du 1er août 1886, lors de la procession du Très Saint Sacrement.



LES BUFFLES ET LE CHAR DE LA MISSION A SIVAS

L'annonce de cette cérémonie avait jeté nos Catholiques dans de telles appréhensions qu'ils firent tous leurs efforts pour l'empêcher et allèrent jusqu'à menacer de nous refuser leur concours. Ces dispositions persévérèrent quelques jours, puis tout à coup, au dernier moment, changèrent complètement.

Un corps de troupes devait traverser la ville, et notre sous-gouverneur, Chèvkèt Bey, fils d'un ancien ministre de l'Empire ottoman désirait lui faire une réception solennelle. C'est dans ce but qu'il fit avertir toutes les écoles d'avoir à se porter au-devant de l'armée. Seule, la nôtre, qui n'était pas encore en vacances, put répondre à

son appel, et, naturellement, notre fanfare fit merveille. Le général en chef et ses troupes furent enthousiasmés, leur enthousiasme gagna la population, et le Gouverneur triomphant ne chercha qu'une occasion de nous témoigner sa satisfaction.

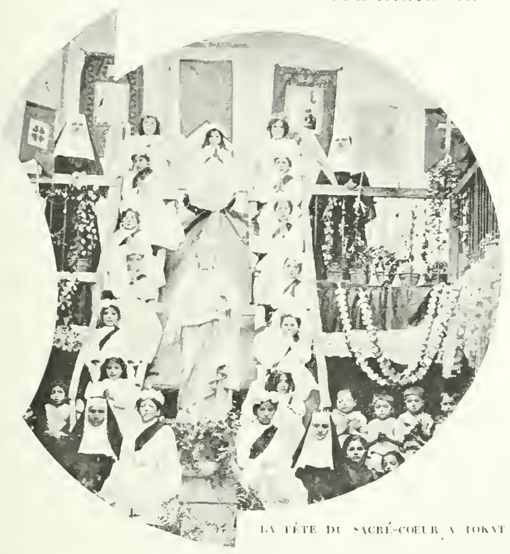
Cette occasion ne se fit pas attendre. Il nous prêta son concours pour notre procession dont le service d'ordre fut fait par 12 *zaptié* et 12 *koldjou* de la Régie des tabacs. Nos Pères d'Amassia étaient présents. Un reposoir portatif suppléait à ceux qu'on avait eu peur de dresser. Il fut disposé à l'extrémité de la ville, vis-à-vis du collège américain, et c'est là que fut donnée la bénédiction solennelle. L'abbé Asdjian, qui pontifiait, fit à haute voix, selon l'usage du pays, des prières pour les habitants, l'administration, l'armée, le Sultan, et la foule répondait : « Amen ». Au moment de la bénédiction, tambours et instruments exécutèrent une sonnerie militaire. Tous les spectateurs, Catholiques, Schismatiques et Protestants, tombèrent ensemble à genoux. Ce fut un vrai triomphe pour nos Catholiques émerveillés.

En 1889, les jeunes gens catholiques de Marsivan furent réunis en une société de bienfaisance, dont le premier promoteur fut Dom Grégoire Pamboukdjian, de Césarée.

C'est lui qui, d'accord avec le Supérieur, le P. Reider, en traça les règles, et quelques semaines plus tard l'association comptait déjà 30 membres. Les fondateurs devaient payer une certaine somme, les simples associés s'engageaient à faire une aumône par semaine, et personne n'était exclu des secours distribués. La charité vraiment chrétienne dont ces jeunes gens ont toujours fait preuve produit dans la ville la meilleure impression.

Dès l'année 1890, cet exemple fut suivi presque partout avec des résultats divers.

A Césarée, on s'adressa aux ouvriers, qui vinrent bientôt au nombre de plus de 300. Ils semblaient ne pouvoir se rassasier de chanter des cantiques, d'écouter des instructions, de prier et d'assister aux offices. Mais ils venaient surtout attirés par l'espérance de secours en



LA FÊTE DU SACRÉ-COEUR A TOKAT

cas de maladie ou de chômage, et lorsqu'ils virent qu'au lieu de leur distribuer de l'argent, on leur demandait un sou par semaine pour la caisse commune, ils préférèrent garder leur sou et se retirer.

A Tokat, des éléments tout à fait différents donnent à l'œuvre un tout autre caractère. Un conseil de cinq membres se réunit une fois par mois pour allouer des subsides aux pauvres catholiques. La caisse vit de quelques dons, et du produit d'une loterie et d'une quête à domicile que l'on renouvelle chaque année.

Ailleurs, c'est sous forme de Conférence de Saint-Vincent de Paul que l'œuvre est organisée. A Sivas, la Conférence est greffée sur la Congrégation, et cette Congrégation mérite une mention spéciale. Le P. Oddon, qui en est le fondateur, lui avait, au début, créé une jolie chapelle dans la moitié de sa chambre coupée en deux par une cloison. Plus tard, des agrandissements subséquents ont permis d'y affecter la chambre entière.

Depuis 1891, cette chapelle est devenue un foyer très intense de vie chrétienne, et nos 25 à 30 congréganistes ne paraissent le céder en rien aux membres les plus fervents de nos Congrégations de France. Ils forment un noyau catholique riche en espérances.

Les Religieuses. — Dès l'origine de la Mission, nos Pères reconnurent que le travail des Religieuses était nécessaire pour compléter le leur. Aussi réclamaient-ils ardemment leur venue dans presque chacune de leurs lettres.

Nous avions bien, il est vrai, des maîtresses laïques; mais généralement, après un premier essai heureux, comme à Sivas ou à Marsivan, leur école périclitait. Nous avions également des Religieuses arméniennes de l'Immaculée Conception, comme à Tokat. Mais, outre qu'elles n'étaient pas assez nombreuses, on voulait surtout des Religieuses françaises. On put enfin en avoir en 1889. Mgr Paul Marmarian, accompagné de Dom Grégoire Pamboukdjian, était allé quêter en France. En Belgique, on lui fit connaître les Oblates de l'Assomption, dont la maison mère est à Nîmes, et qui désiraient vivement aller en mission. Monseigneur va à Nîmes, frappe à leur porte et demande des Sœurs pour Trébizonde et Marsivan. Sa proposition est acceptée, et le 19 octobre 1889, cinq Religieuses s'embarquent à Marseille. Deux d'entre elles étaient destinées à Trébizonde où, leur affirmait-on, elles trouveraient un monastère tout organisé et prêt à les recevoir. On affirmait de même à celles qui devaient aller à Marsivan qu'elles y auraient à leur disposition la maison du propre frère de Dom Grégoire.

La tristesse du départ se changea bientôt en angoisse et presque en agonie. A Samsoun, un imbroglio de comédie leur causa une bien amère réception. Un batelier se présente à elles, muni d'un billet écrit en français, avec ces mots: « Venez vite, nous vous attendons! » et signé : « Sœur Louise ». Quelle joie pour nos voyageuses, qui se croient attendues et n'imaginent pas que le fripon, pour les avoir dans sa barque, fasse servir ce billet pour la seconde fois! Il les conduit droit chez les Religieuses. La Supérieure était absente et sa suppléante, tout embarrassée à la vue des cinq nouvelles venues, leur déclara qu'elle n'avait pas de place pour les recevoir. Comment n'y aurait-il pas eu quelques larmes? Le R. P. Damiano, Capucin et curé

latin de Samsoun, arrive sur ces entrefaites, console nos Sœurs, arrange tout, rembarque celles qui doivent aller à Trébizonde et, pendant deux jours, s'occupe du voyage de celles de Marsivan.

Quel voyage! Trois jours durant, elles sont cahotées, accroupies sur la planche nue de leur *araba* et, la nuit, elles se reposent sur la planche d'un lit de camp. L'arrivée à Marsivan fut, s'il se peut, plus pénible encore. Personne n'avait été averti, ni le prêtre arménien-catholique, ni notre Supérieur. Le Père, qui se trouvait alors à l'école, apprend par un élève que des Religieuses françaises viennent d'arriver. Il accourt tout étonné. Elles sont encore dans leur charrette, tout anxieuses et se demandant quelles nouvelles amertumes les attendent.



MAISON DES MISSIONNAIRES DE SIVAS

Il est impossible aux Sœurs d'habiter dans la maison que Dom Grégoire leur avait promise. Car cette maison, encore inachevée, était déjà occupée par une nombreuse famille. On décida donc que, étant envoyées par l'évêque, et ne pouvant rester dans la rue ni aller à l'auberge, elles occuperaient provisoirement à la cure les chambres laissées libres par notre récent départ. Dans le pays, l'habitation des femmes au presbytère est regardée comme illicite; mais nous n'avions pas le choix, et les pauvres Sœurs avaient assez souffert. C'était le 11 novembre 1889.

Leurs sœurs n'étaient pas plus attendues à Trébizonde qu'elles-mêmes à Marsivan. La Supérieure de la Communauté arménienne fit même quelque difficulté pour les admettre. Mais rapidement elles surent se gagner tous les cœurs. Les choses allèrent ainsi jusqu'à ce qu'on jugeât nécessaire de les transférer auprès de leurs compagnes de Marsivan, qu'elles trouvèrent installées au premier étage d'une maison protestante où elles recevaient quelques enfants et avaient mis l'hiver à profit pour apprendre l'arménien.

Ce fut à ce moment que la fondation simultanée de nos six écoles de filles fut décidée, avec les encouragements de la Propagande. Après Marsivan, on s'établit d'abord à Tokat, puis, à l'automne de 1891, de nouvelles Sœurs étant arrivées, à Amassia. Leur petit nombre ne leur permettant pas de prendre les trois autres postes, on les donna aux Sœurs de St-Joseph de Lyon, qui vinrent s'établir à Adana, à Sivas et à Césarée. Il y avait juste 10 ans que la Mission était fondée.

Secours aux malades. — A notre arrivée dans le pays, il y a vingt ans, les malades étaient à peu près partout entre les mains d'empiriques qui, avant tout, débattaient et se faisaient solder leurs honoraires, puis vendaient leurs drogues. Nous en connaissons un qui vendit 20 piastres un litre d'eau aromatisée, pour faire fondre une épingle de laiton avalée par mégarde. Les pauvres étaient absolument abandonnés. Nos anciens missionnaires de Kabylie se mirent immédiatement à ouvrir des dispensaires. Depuis l'arrivée des Religieuses, il y en a partout, souvent deux, et alors on se partage la besogne : les femmes vont chez les Religieuses, et les hommes viennent chez nous.

Lorsque, le 15 avril 1894, le choléra fit son apparition à Sivas, Pères et Sœurs se dévouèrent à soigner les malades. Dès les premiers jours, le P. Rougier en sauve un si grand nombre que l'autorité s'émeut. Elle envoie des *zaptié* le chercher et lui demander d'exposer son traitement devant les médecins réunis, afin que tous

puissent l'employer. Tout est scrupuleusement noté, traduit et affiché aux portes des églises, mosquées, écoles et autres établissements publics.

Pendant les trois semaines que dura la périede aiguë du choléra, nos Pères furent absolument surmenés. Debout dès trois heures du matin, ils ne se couchaient pas avant dix heures du soir. Aussi attribua-t-on à leur dévouement et à celui des Sœurs que, sur 5000 cas, il n'y ait eu que 1500 décès. L'Ambassade de France, instruite de tout ce qui s'était passé, obtint du gouvernement français une médaille d'honneur que notre consul à Sivas remit aux Supérieurs des deux communautés.

La même distinction fut accordée aux deux communautés de Césarée, où le choléra éclata comme un coup de foudre, le 19 juin 1894. Dans la seule population chrétienne, il fit 360 victimes en quatre jours. Et M. Ernest Chantre, professeur au Muséum de Lyon, arrivé à Césarée la veille de l'explosion du choléra, a dû signaler dans ses rapports comment les médecins, à la suite des autorités, avaient abandonné la ville. Nos Pères, au contraire, se multiplièrent pour soigner les malades et se dépensèrent sans mesure. La vénérable Supérieure des Sœurs de Saint-Joseph de Lyon, fort âgée, avait été administrée pendant l'hiver, et souffrait depuis lors de la fièvre tierce. Elle était au lit lorsque le fléau s'abattit sur la ville : aussitôt elle se lève et, s'appuyant d'un côté sur son parapluie, de l'autre au bras d'une de ses Sœurs, elle se montre infatigable dans la visite des malades, et Dieu semble lui donner immédiatement une première récompense en la guérissant complètement de sa fièvre. Le mode de traitement du P. Rougier fut, comme à Sivas, traduit et affiché publiquement.

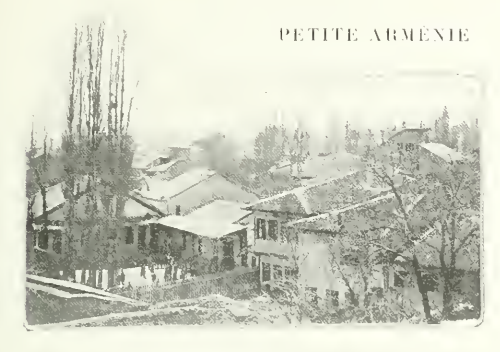
La population de Marsivan remarqua la différence entre notre façon de procéder et celle des Protestants. Ceux-ci payaient des gens pour distribuer des remèdes gratuits, mais ne voyaient pas eux-mêmes les malades. Ce contraste fit grande impression.

Le choléra nous enleva, à Tokat, notre excellent P. Mounier. Gravement atteint, il recevait le Saint Viatique à genoux sur le plancher de sa chambre et s'y couchait ensuite pour recevoir l'Extrême-Onction; comme on voulait étendre sous lui une couverture : « Non, dit-il, ce serait plutôt de la cendre qui conviendrait à un grand pécheur comme moi, mais je demande pardon. » Sa mort fut un deuil pour toute la population.

Depuis la fin de 1897, d'abord à Sivas, puis à Tokat, notre F. Janin a repris une œuvre qu'il faisait naguère en Kabylie, et qu'il avait longtemps désirée et préparée : celle de la visite des malades dans les villages. Il parcourt de 12 à 15 villages par semaine; il en a vu ainsi environ 125, à peu près tous ceux qui sont à sa portée, et ne désire que les moyens d'atteindre les autres. Partout, avec des remèdes et de sages conseils, il répand le bon renom de la France charitable, qui va chercher ceux qui ne peuvent venir jusqu'à elle. Il n'a pas encore fait de mauvaises rencontres. « Toi, lui disait un jour un rôdeur dangereux déjà condamné pour meurtre et brigandage, tu peux bien aller partout et être sûr que personne ne te fera rien. Vois-tu, pour nous il y a homme et homme, et si nous faisons quelque mal, ce ne sera jamais à un homme comme toi. »

Secours aux malheureux. — Nous n'avons pas à faire l'histoire des affreux massacres de 1895. Partout, les plus compromis furent les premiers à arriver chez nous, et ce n'était pas sans quelque étonnement que nous considérions ces visages inconnus. Lorsqu'on se fut un peu familiarisé, quelqu'un à Marsivan leur demanda pourquoi ils étaient allés chercher un refuge chez nous plutôt que chez les Américains : « Ceux qui y sont allés, répondirent-ils, ont trouvé la porte impitoyablement fermée », et, en réponse à leurs supplications, une *miss* leur criait : « Allez-vous-en, on n'ouvrira pas. Nous ne sommes pas venus sauver vos corps, mais vos âmes. »

Nous eussions, nous, voulu sauver tous les pauvres innocents



COLLÈGE DES QUARANTE-MARTYRS, A SIVAS

abandonnés à la barbarie de la populace. Le P. Reider, Supérieur de Marsivan, pour aller assister un de nos Catholiques dangereusement blessé, traversa une grande partie de la ville et du marché. Heureusement pour lui, les bandes rencontrées en pleine insurrection, observèrent à la lettre la consigne de ne pas toucher aux Européens.

Un fonctionnaire vint, à Césarée, nous demander de lui livrer deux hommes qui s'étaient effectivement réfugiés chez nous. Le P. Baudouin venait de les voir s'éloigner par les terrasses. Il en donna sa parole d'honneur au fonctionnaire qui s'en alla en disant : « Nous savons que vous autres vous ne mentez pas. Je les ferai chercher ailleurs. » On eut cependant l'impudence de nous demander de signer un rapport où l'on déclarait que c'était l'agneau qui avait attaqué le loup et que telle était la cause du massacre. Inutile de dire notre réponse.

Le mal fait, nous songeâmes à le réparer. Les pauvres surtout avaient eu à souffrir; nos aumônes allèrent les soulager. Le P. Baudouin réunit tout ce que nous pouvions donner en fait de provisions, linge, vêtements, chaussures. Et comptant sur la charité de la France et de nos Supérieurs, il épargna encore moins sa maigre bourse. Il en fut de même un peu partout. Mais nos adversaires se montrèrent mécontents de ce que nous faisions l'aumône aux malheureux. A Amassia, ils allèrent jusqu'à prétendre nous le faire interdire par les autorités. L'Administration nous fit demander par deux fois de lui remettre les sommes que nous voulions distribuer en aumônes.

Pour en finir et avoir la paix, nous dûmes renvoyer les réclamations au consul et nous continuâmes nos secours.

Les Religieuses d'Adana et de Césarée recueillirent quelques orphelines, une trentaine. Ce fut pour elles et pour les pauvres que l'on établit à Césarée un atelier de tapis. Un fabricant, Jacques Baleïan, un de nos anciens élèves, avait eu déjà l'idée d'un établissement de ce genre; il s'engagea aussitôt à fournir le matériel, les matières premières et un prix convenable aux ouvrières. Au bout de deux mois, l'atelier comptait 12 métiers pouvant occuper 35 ouvrières. L'œuvre prospérait. Une Sœur en était exclusivement chargée; elle trouvait dans cette fonction le moyen de faire beaucoup pour la formation morale et chrétienne de toutes ces jeunes filles. Le travail devait nous fournir le moyen d'entretenir nos enfants et de leur créer un fonds pour les établir un jour. Nous avions compté sans l'ennemi de tout bien, qui a tout fait pour ruiner l'œuvre et y a partiellement réussi.

État actuel. — Marsivan, assis sur son côteau, paraît dominée par son église schismatique et ses deux écoles, dites nationales. L'église catholique, avec son école, semble en occuper le centre. Le collège américain, avec son école de théologie et sa double école normale, est tout à fait au nord; le temple des Protestants est au centre ainsi que leurs écoles de quartier. Jusqu'à présent, les Religieuses n'y avaient, comme nous-mêmes, que des habitations fort misérables et très incommodes. Une grande construction qui s'achève à proximité de l'église catholique est destinée à servir un jour d'école aux Religieuses. Quant à nous, la Providence semble devoir nous préparer une installation meilleure assez prochainement.

Les Religieuses sont au nombre de 5 et ont 3 auxiliaires. Plusieurs des 7 professeurs de notre école sont des convertis; tous nous sont dévoués, font partie de l'association de charité et, la plupart, de la fanfare. L'un d'eux, M. Jean Moumdjian, a fondé une sorte de

syndicat des négociants et fabricants de la ville. Cette association comptait 49 membres en août 1898.

L'école de Marsivan nous a déjà fourni les prêtres arméniens catholiques d'Amassia et de Kavsa ; ce dernier appartient à une famille tout entière convertie du Protestantisme, et il s'est enfui de la maison paternelle pour triompher de l'opposition qu'il y trouvait à sa vocation. Elle nous a fourni aussi un scolastique de notre Compagnie qui, encore dans le monde en 1891, fut jeté en prison à Amassia pour avoir acheté en son nom la maison des Religieuses. Le prêtre arménien catholique de Samsoun, sans être notre élève, a pris chez nous la détermination de se consacrer au service de Dieu.


COUR INTÉRIEURE DE L'ÉCOLE DES SOEURS, A CÉSARÉE

Quant aux conversions, nous signalons avec bonheur celle du diacre Tépikian, de Yénidjé, dont Dieu récompensa le zèle au service de la Mission en lui faisant la grâce de connaître et d'embrasser la vérité et même de devenir apôtre. Sa conversion décida celle de cinq familles de son village. Tépikian Vartabet est aujourd'hui paralytique et supporte courageusement cette dure épreuve. Un autre prêtre converti, Dom Jacques Arslanian, administrateur de la ferme (jadis monastère) de Marsivan, est mort dans la misère, après une longue maladie patiemment supportée. On devrait signaler aussi la conversion du chef de la tribu des *Pocha*, Arméniens à demi nomades et fort méprisés de leurs compatriotes. Ils occupent tout un quartier de la ville de Marsivan.

Amassia, couchée au fond de son étroite vallée rocheuse, semble faire effort pour s'étendre dans les courts ravins de la montagne. La maison des Sœurs, du reste convenable, a, comme la nôtre, le grand défaut d'être à une extrémité de la ville. Les écoles ne manquent pas à l'intérieur, et un riche négociant vient d'en établir une nouvelle pour s'y former des employés, et surtout, semble-t-il, pour amoindrir la nôtre.

Cette ville est celle où nos Pères ont trouvé le moins de consolation. Sans parler d'autres malheurs, ils ont dû, presque chaque année, renouveler le personnel de leurs professeurs. C'est là la principale cause de l'infériorité d'une école qui avait eu les plus brillants débuts. Un de ses premiers élèves est aujourd'hui ingénieur-mécanicien à Batoum, après être allé se former en France. Le dernier évêque du diocèse schismatique d'Amassia et Marsivan, Mgr Yétécian, fameux dans tout le pays, avait souvent manifesté à notre P. Rougier son intention bien arrêtée de mourir catholique. Sur son lit de mort, il fit venir nos Pères, qui eurent la consolation de lui donner la suprême absolution.

Tokat, qui barre aujourd'hui la gorge à l'entrée de laquelle elle se tapissait jadis, comme pour guetter une proie, est assise sur trois collines, dont l'une est surmontée de ruines pittoresques. L'église catholique, avec sa double école, se trouve à peu près au bas de la colline de la Croix; notre maison et celle des Sœurs, qui en sont à mi-côte, sont d'un grand effet. Elles sont dominées par l'église de Saint-Grégoire, une des sept églises arméniennes de la ville. Outre sept écoles paroissiales, et celle des Protestants, les Arméniens y ont une grande école nationale qu'ils décorent du titre d'Université. Ils la soutiennent par tous les moyens, sans reculer devant celui d'y appeler les professeurs de l'école protestante.

Notre école n'a guère plus de 100 élèves; elle a pourtant 4 auxiliaires et une fanfare où, dans les grandes circonstances, nos anciens

viennent reprendre leurs instruments. Autrefois elle était plus nombreuse, et elle peut citer parmi ses anciens élèves deux étudiants en théologie à Rome, trois étudiants en médecine, l'un à Constantinople, l'autre à Montpellier, et le troisième à notre Faculté de Beyrouth, plus un vétérinaire diplômé qui est au service du Gouvernement ; enfin, un élève au lycée de Versailles, où il se fait



LA MAISON DES MISSIONNAIRES, A CÉSARÉE

remarquer par ses succès, surtout en mathématiques. En 1891, M. Kaloust Pappazian, professeur qu'on avait fait venir de Constantinople pour essayer de relever la prétendue Université de Tokat, décida chez nous sa conversion au Catholicisme. Depuis, il est devenu prêtre et travaille avez zèle, à Constantinople, par la prédication et par la plume.

Nos six Religieuses, avec quelques auxiliaires, nous diront que le grand obstacle aux progrès de leurs 300 élèves est que le plus grand nombre d'entre elles passent chaque année quatre ou cinq

mois dans les jardins, aux environs de la ville. Elles nous raconteront aussi, avec une émotion que nous partagerons facilement, la conversion d'une de leurs grandes élèves.

Guliné Arabian se déclara Catholique durant la retraite prêchée en 1895 par le P. Brunel. Dès que la chose fut connue dans sa famille, elle eut à subir la séquestration et les plus mauvais traitements. Ses parents eurent recours aux sorciers ainsi qu'aux Ministres protestants. Un jour, son propre frère l'eût assommée sans l'intervention d'un oncle qui n'empêcha le crime que par crainte de la prison. Ses parents finirent par porter l'affaire devant l'autorité locale et l'accusèrent de vol et de changement de religion avant sa majorité. Elle dut comparaître devant le juge musulman. La salle du tribunal était comble. Un misérable apostat qui, condamné à deux ans de prison, n'était devenu Schismatique que pour échapper à sa peine, et que le patriarche de Koum Kapou avait eu le front de donner comme Administrateur au diocèse schismatique de Tokat, lui dit qu'elle eût mieux fait de se faire Turque. Cette parole, qui se répète si souvent ici, trouva de l'écho dans la parenté. Malgré tout, cette enfant de seize ans, timide comme les filles de ce pays, qu'on habitue à ne vouloir que ce qu'on leur commande, ne se laissa ni décourager, ni déconcerter. « Dès qu'on me laissait respirer, disait-elle ensuite, j'en profitais pour prier de toute mon âme. » Aussi les divers interrogatoires qu'elle eut à subir sont-ils dignes de ceux qu'on lit dans les Actes des martyrs. Aujourd'hui Religieuse Oblate de l'Assomption, elle travaille à Amassia à la conversion de ses compatriotes.

Sivas allonge ses faubourgs le long de deux ruisseaux et de plusieurs grands chemins, ce qui lui donne l'aspect d'une ville dont les rues s'égarent au milieu de la campagne. Notre maison est dans l'un de ces faubourgs; des agrandissements successifs en ont fait un amalgame assez incohérent et mal commode. Le principal établis-

sement des Sœurs est dans l'ancienne ville; mais elles ont une école dans un faubourg peu éloigné du nôtre, où se trouve l'école protestante des filles; celle des garçons est à proximité de la nôtre. L'église arménienne catholique est près de ces mêmes quartiers; mais les Catholiques sont rares en ville. Il y a douze ans, on y comptait 17 ménages. Ils étaient sans école et parfois sans prêtre.

Nous avons à Sivas 11 professeurs dévoués et près de 500 élèves. La fanfare, l'académie et les études y sont très florissantes; on y possède un cabinet de physique et de chimie. C'est sans contredit la première de nos maisons au point de vue de l'enseignement. Le 1er janvier 1894, le Gouverneur général de la province ayant assisté à un exercice scolaire, en fut si émerveillé qu'il accorda un congé de cinq jours consécutifs et déclara publiquement prendre l'école sous sa protection spéciale. L'examen public pour l'obtention du certificat d'études, en 1899, fut subi avec un tel éclat que le Gouverneur général fit offrir aux deux lauréats des places de Caïmacan. Leur âge — ils n'avaient guère que dix-sept à dix-huit ans — les ayant empêchés d'accepter, Son Excellence, qui voulait absolument montrer sa satisfaction, a demandé un de nos professeurs pour en faire l'adjoint d'un des sous-gouverneurs de la province.

Deux de nos convertis sont à Rome, au Collège Léonin, où ils se préparent au sacerdoce. Un autre de nos élèves, originaire de Gurun, est allé à Bzommar, lui aussi pour devenir prêtre.

Les 9 religieuses de Saint-Joseph ont reçu comme nous à Sivas un riche lot de tribulations pour leurs débuts.

Impossible jusqu'ici d'asseoir définitivement, comme ailleurs, leur établissement : elles en sont à leur sixième ou septième location; leur modeste mobilier a déjà parcouru plusieurs quartiers de la ville. Ces exodes successifs n'ont ni dérouté, ni découragé leurs nombreuses enfants, qui se sont attachées à elles, et c'est en vain que les Protestants ont tout tenté pour vider leur école. Le dimanche elles reçoivent, pour les instruire, les mères de famille qui ignorent

tout de leur religion, et elles ont ouvert un ouvroir pour les jeunes filles, afin de les former aux travaux les plus élémentaires de couture.

Le pays est très pauvre; le climat très froid — le thermomètre descendant au-dessous de 30 degrés pendant plusieurs semaines — et la boue proverbiale des rues dépasse toute imagination. La fièvre, la variole, le typhus règnent à l'état endémique dans la contrée. Aussi les malades affluent-ils journellement au dispensaire des Sœurs : plus de 15000 en une année; et en deux ans, deux des Sœurs, atteintes du typhus, ont payé leur dévouement de leur vie.

Césarée développe ses quartiers chrétiens au sud des remparts de la ville gréco-seldjoucide. Elle a, avec une paroisse grecque, trois paroisses arméniennes-schismatiques, deux écoles protestantes avec un temple, à côté de la magnifique cathédrale catholique qui, achevée, sera une des plus belles églises de l'Asie Mineure. Nos établissements sont vastes et assez commodes. Notre école a plus de 300 élèves et une douzaine de professeurs, dont deux pour le grec; nous y avons eu jusqu'à une centaine d'élèves de cette communauté. On vient d'y créer une fanfare; la maison possède un herbier et un commencement de musée d'antiquités, dont le médaillier est à Tokat.

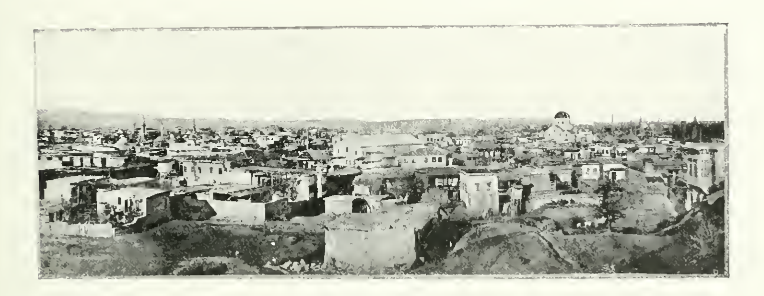
Nos Religieuses, outre 20 à 25 orphelines, y ont eu un noviciat où, en 1896, Mgr Paul Emmanuélian a présidé une prise d'habit. En 1899, les Postulantes, après une première probation, furent envoyées au Noviciat de Lyon. Les Sœurs donnent, à Césarée, un soin tout spécial à l'instruction chrétienne des femmes, dont un certain nombre avaient abjuré le schisme dans leur chapelle avant la mort du P. Baudouin.

C'est à ce vaillant missionnaire que sont dues la plupart des œuvres de Césarée et leurs remarquables progrès. Jamais il ne disait « assez »; toujours il allait de l'avant. « Nous nous reposerons au Ciel », répétait-il quelquefois. Malade, il travaillait encore, et,

lorsqu'il fut tombé, on chercha son lit pour l'y porter : il n'en avait pas. C'est le 31 mai 1897 que le Seigneur lui donna le repos qu'il avait si bien mérité.

Nous avons à Césarée la direction et la charge des deux écoles épiscopales arméniennes-catholiques.

Adana s'entasse sur son monticule, de peur d'être emportée par son fleuve un jour d'inondation. Nos maisons y laissent, semble-t-il,



TARSE, PATRIE DE SAINT PAUL

peu à désirer; mais un incendie, en juin 1899, a détruit notre pensionnat et nous a rejetés dans tous les aléas d'une construction. L'école, qui a bien parfois ses ennuis du côté des professeurs, a donné un Jésuite, deux étudiants ecclésiastiques et deux docteurs en médecine, sortis l'un et l'autre de notre Faculté de Beyrouth. L'un d'eux dessert le dispensaire de nos Sœurs à Adana. La principale conversion à signaler est celle de Dom Jacques Tchilinguirian, prêtre schismatique très estimé des siens pour sa science et sa vertu. Il avait travaillé vingt ans pour ramener son Église à l'unité, lorsqu'il fit son abjuration au jour de Pâques 1883 : il ne s'est jamais démenti.

Nos Religieuses ont à Adana, comme à Césarée, des œuvres très florisantes, entre autres un pensionnat et une école payante, œuvres

qui n'ont même pu être tentées ailleurs. Elles viennent d'envoyer, elles aussi, cinq Postulantes à leur Noviciat de Lyon. L'une de ces novices, convertie du Schisme grec, a souffert pour sa foi.

Dirons-nous, pour conclure, qu'en dix-neuf ans nous avons changé la face de la Petite Arménie? — Non. Nous avons souffert, nous avons combattu, nous avons travaillé, c'est tout notre bilan. Il y a douze ans, un prêtre arménien-catholique nous disait en parlant de Marsivan : « On ne peut pas vous féliciter de succès extraordinaires; néanmoins nous vous devons une grande reconnaissance pour avoir retenu notre Église sur le penchant de la ruine. »

Le vieil et saint évêque de Tokat, décédé récemment, disait souvent au P. Mounier : « Que d'actions de grâces à vous rendre depuis votre établissement ici! Combien de nos Catholiques n'auraient peut-être pas fait leur devoir si vous n'aviez été là pour les assister! »

Nous pouvons nous féliciter d'avoir été toujours honorés de la sympathie et de l'estime de NN. SS. les évêques arméniens dans les diocèses desquels nous travaillons. Le clergé catholique nous témoigne sa confiance et nous a toujours regardés comme des frères. Avec les dissidents, ecclésiastiques et laïques, nous avons d'excellentes relations à peu près partout. Que de fois, ils nous ont dit : « Ah! si nous avions un clergé instruit et exemplaire comme les Catholiques! »

Nos écoles les ont stimulés et, malgré toutes les entraves plus ou moins avouables, elles maintiennent leurs chiffres. La dernière année scolaire s'est encore achevée avec une population écolière des deux sexes dépassant 3000. Ces jeunes générations nous affectionnent; elles apprennent à connaître la religion catholique et aussi la France, dont nous sommes les enfants. En grandissant, elles formeront des familles nouvelles qui, peu à peu affranchies des vieux préjugés, se rapprocheront de nous.

Le personnel de la Mission s'est singulièrement accru dans cette première période de vingt ans; il comprend 31 Pères ou Frères, 46 Religieuses, dont 15 Oblates de l'Assomption de Nîmes et 31 Sœurs de Saint-Joseph de Lyon; 45 maîtres indigènes, Catholiques de naissance ou qui le sont devenus au contact des Missions, et 12 institutrices indigènes dans 17 écoles, dont 9 de garçons et 8 de filles. — Nos élèves sont au nombre de 3016, garçons et filles, plus 25 orphelines entièrement à la charge de la Mission.

Enfin plus de 50000 malades indigents reçoivent gratuitement des soins et des remèdes dans nos dispensaires, sans compter les nombreuses visites des malades à domicile, dans les villages.

Ajoutez à cela 6 ouvroirs pour jeunes filles, diverses autres réunions de piété et de bienfaisance, enfin treize églises ou chapelles à desservir, et vous comprendrez que le travail ne manque pas aux 20 Pères Jésuites, et à leurs 3 auxiliaires indigènes, de la Mission de la Petite Arménie.

Si donc nous ne pouvons nous féliciter de succès extraordinaires, nous pouvons du moins, dans une certaine mesure, espérer d'avoir rempli les intentions et réalisé les espérances de S.S. Léon XIII.

Ouvrages à consulter. — *Coup d'œil sur l'Arménie*, par le R. P. de Damas, in-8, Lyon, 1887.

Histoire du Patriarcat Arménien Catholique, par le R. P. Donat Vernier, in-8 illustré, Lyon, 1891.

Description des Vilayets de la Turquie d'Asie, par Vital Cuinet, 4 vol. in-4, Paris, 1890-94.

Voyage en Turquie d'Asie. Arménie, Kurdistan et Mésopotamie, par le comte de Cholet, Paris, 1892.

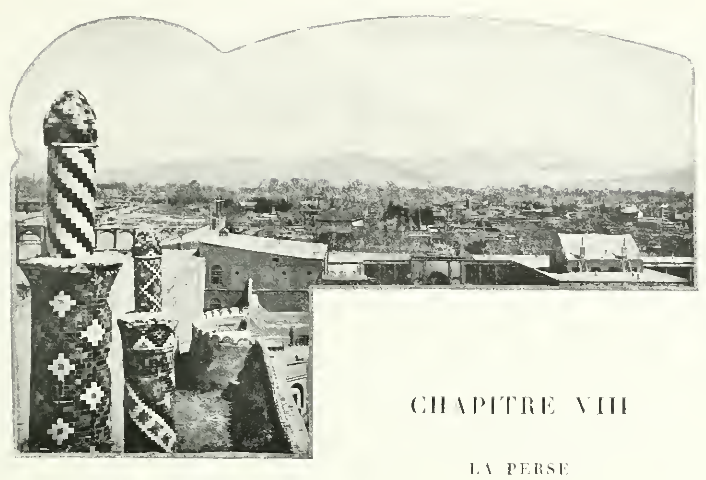
Compte rendu de deux Explorations en Cappadoce, 1892 et 1894, par E. Chantre, sous-directeur du Muséum d'histoire naturelle à Lyon.

Études : *Léon XIII et les Arméniens Catholiques*, par le P. Desjacques, février 1889. — *Excursion aux villes ruinées de l'Asie Mineure*, par les PP. Girard

et Bruckler, mars 1892. — *A travers le Taurus, de Césarée de Cappadoce à Adana*, par le P. Burnichon, mars et avril 1894.

Les Missions Catholiques : *Voyage dans le Nord de l'Arménie*, par le R. P. de Damas, 1884, p. 613. — *Sivas*, lettre du P. Gras, 1883, p. 8. — *Amassia*, lettres du P. Furgeot, 22 avril 1887, 7 et 14 octobre 1888; lettre du P. André, 12 novembre 1897.

Bulletin des Écoles d'Orient. — Rapports et Lettres, janvier, mai et septembre 1883, septembre 1884, novembre 1885, septembre 1886, mai et novembre 1887.



VUE DE TÉHÉRAN

CHAPITRE VIII

LA PERSE

Le nom de la Perse éveille dans les esprits les souvenirs les plus lointains. Sur ce théâtre, la tragédie humaine n'a pas cessé d'être jouée depuis quarante siècles. Babylone, Suse, Séleucie, Bagdad, autant de noms éclatants qui retentissent l'un après l'autre dans l'histoire, sans que l'idée d'un progrès et de quelque conquête marquée de la civilisation s'attache cependant à aucun d'eux. Par une destinée singulière, il n'est sorti rien de grand de ces régions qui ont vu s'élever de si grands empires : les Achéménides, les dynasties grecques qui succédèrent à Alexandre, celles des Arsacides et des Sassanides, n'ont guère laissé que des ruines.

Ce que nous appelons la Perse, et que les Persans eux-mêmes appellent l'Iran, n'a point de soi des limites nettement marquées. Aussi les frontières en ont-elles souvent varié. Elles sont formées aujourd'hui, vers le Nord, par l'Araxe, qui sépare la Perse de l'Arménie russe, et par le bord méridional de la Caspienne ; vers l'Est, par les montagnes de l'Afghanistan et du Béloutchistan ; au Sud, par la mer d'Oman et le golfe Persique ; à l'Ouest, par le Zagros et les ramifications du Taurus. Considérée dans son ensemble, la Perse

apparait comme un vaste plateau d'une altitude moyenne de 1500 mètres, soutenu de tous côtés par de hautes montagnes. C'est par des pentes de peu d'étendue, dès lors rapides, qu'elle s'abaisse vers les deux mers qui la baignent à ses extrémités opposées. Elle est peu fertile, sauf par endroits. De vastes déserts de sable, de boue d'argile dure comme de la pierre, en prennent plus de la moitié. Ce qui lui manque le plus, c'est l'eau : nulle part au monde la sécheresse n'approche de ce qu'elle est en Perse à certaines époques de l'année, surtout dans le Sud. Le climat est dur, sauf pendant quelques mois de transition au printemps et à l'automne. Très froide en hiver, la température s'élève en été à des hauteurs sahariennes; de plus, elle fait des sauts brusques presque d'une extrémité à l'autre de l'échelle thermométrique : il arrive qu'on a 12 ou 13 degrés au lever du soleil et 65 degrés à midi.

Les divisions politiques principales de la Perse sont, au Nord, le Khoraçan, le Mazandéran et l'Irak-Adjemi, qui correspondent à peu près, le premier à la Bactriane, les seconds à la Médie des anciens; à l'Ouest, l'Azerbeïdjan, l'une des provinces du vieux royaume d'Arménie; puis le Kurdistan, qui s'étend par delà la frontière turque dans la vallée du Tigre, jusqu'aux ruines de Ninive et de Séleucie; enfin le Khousistan et le Farsistan, qui furent proprement le pays des Perses. Les provinces de Kirman et de Louristan, situées au Sud, sont restées, de tout temps, plus en dehors du mouvement historique. La superficie totale de la Perse est à peu près trois fois celle de la France. Sa population, autant qu'on peut l'évaluer en l'absence de tout dénombrement sérieux, ne dépasse pas 6 millions d'habitants.

C'est une monarchie absolue. Néanmoins le Coran, les coutumes et la puissance religieuse des Ulémas mettent à l'autorité du Shah des bornes qu'il lui serait difficile de franchir. La féodalité se maintient en Perse à peu près telle qu'elle était chez nous avant la Révolution. Au-dessous, ou à côté des Gouverneurs, qui représentent le Prince, chaque localité a un Agha : c'est le seigneur ou maître commun. Puis

vient la classe des citoyens libres, de beaucoup la plus nombreuse, et, après elle, celle des *raias* ou serfs, qui ne peuvent ni posséder, ni figurer, même comme témoins, dans les actes civils.

Il s'en faut de beaucoup que l'administration persane fasse le bonheur des populations; elle en ferait plutôt la ruine. Les impôts sont très lourds, surtout à cause du nombre de ceux qui les prélèvent.



UN GROUPE DE PRISONNIERS EN PERSE

Le Shah, les Gouverneurs, les Aghas, les Ulémas ont chacun les leurs. Autour d'eux vivent, en outre, des nuées de subalternes, qui, loin d'être payés par ceux qui les emploient, paient au contraire pour entrer à leur service. Du reste, les Ulémas et les Gouverneurs eux-mêmes ne reçoivent aucun traitement. C'est à chacun de s'en tailler un sur la bourse du contribuable. Ajoutez qu'une part de l'impot doit etre payée en nature, ce qui a lieu en particulier pour le blé. Il en résulte que les Aghas et le Shah lui-même, en ont, après un certain temps, des quantités énormes, qu'ils ne revendent aux raias, lorsque ceux-ci en manquent, qu'à des prix exorbitants. Par là s'explique le retour périodique de la famine, même dans les

provinces les plus riches de l'Empire, comme celle de l'Azerbeïdjan, si cruellement ravagée, cette année même (1899), et pour la troisième fois depuis trente ans.

Une autre plaie, c'est la manière dont la justice est rendue. Nul tribunal régulier; les parties, dans un procès, peuvent demander à n'importe qui de prononcer entre elles. En principe, pourtant, c'est aux Ulémas pour les Musulmans, et pour les Chrétiens à leurs prêtres, qu'appartient la puissance judiciaire. Mais les Gouverneurs à qui revient, dans tous les cas, l'exécution de la sentence, évoquent au *divan*, c'est-à-dire à leur propre tribunal, le plus de causes qu'ils peuvent. Or, il n'est aucun de ces degrés de juridiction qui n'extorque aux justiciables les frais les plus disproportionnés. Ce qui n'empêche pas les Gouverneurs de rendre la plupart du temps leur verdict à l'encontre de toute justice et du plus simple bon sens. Non moins rapaces, les juges religieux sont, en général, plus équitables.



LA BASTONNADE EN PERSE

Ce qui les occupe le plus, ce sont les dettes et les questions d'usure qui s'y rattachent. Rien de plus commun en Perse que le prêt à intérêt, — bien qu'il soit défendu par le Coran, — et non pas à 12 pour 100, taux approuvé par les autorités, mais à 30 et à 35 pour 100. Or, tous les Persans, à très peu d'exceptions près, ont des dettes, le plus souvent à cause de leur extrême pauvreté, quelquefois

aussi par une sorte de préjugé ou de calcul : un homme qui n'a pas de dettes perd par là une part de l'estime du monde qu'il fréquente ; il passe pour être sans crédit ; aussi les riches qui n'en ont point feignent-ils assez ordinairement d'en avoir.

L'une des plus grandes difficultés que les Européens trouvent en Perse est celle des communications. Il n'existe de routes carrossables



CHEMIN DE FER DE TÉHÉRAN A SHAH-ABDUL-AZIM

qu'aux environs de Téhéran. Encore se réduisent-elles à quelques tronçons peu étendus, construits par ordre du Shah et pour son usage exclusif, à tel point que les Persans n'osent s'en servir. Il est vrai que les Européens n'ont pas les mêmes scrupules. De plus, chose qui lui assure un rang parmi les capitales les plus civilisées, Téhéran a son chemin de fer, œuvre d'un ingénieur français. Il ne mesure pas moins de 6 kilomètres, de Téhéran à Shah-Abdul-Azim, bourgade de la banlieue, célèbre par sa mosquée où fut assassiné Nasser-Eddin.

Il n'y a donc que deux manières de voyager en Perse : la première à pied, la seconde à cheval. Celle-ci est la plus rapide. Elle est aussi la plus commode, lorsqu'on a de l'argent et des chevaux à soi. Les riches Persans n'en connaissent pas d'autre. Ils partent avec tout

leur monde, tout leur mobilier et, lorsque se présente un site agréable, tel que les bords ombreux d'un frais ruisseau, ils y campent aussi longtemps qu'ils y trouvent du plaisir. Les petites gens attendent, le plus habituellement, pour se mettre en route, le passage des caravanes qui leur procurent quelque sécurité, à défaut de la vitesse. Composées quelquefois de plus de mille cavaliers, tous armés, les Kurdes y regardent à deux fois avant de les attaquer.

Il y a, en outre, entre les principales villes de l'Empire, un service régulier de chevaux de poste, avec des relais de 6 ou 7 *farsangs* (à peu près 9 de nos lieues), qui se continue sans arrêt tout le jour et, à moins d'impossibilité, toute la nuit, de manière à parcourir 140 et jusqu'à 150 kilomètres en vingt-quatre heures. Ce mode de voyage, bien que très fatigant, est celui que les Européens et les missionnaires préfèrent, parce qu'ils y gagnent du temps.

On s'arrête au *tchappar khané*, ou, lorsqu'on fait partie d'une caravane, au caravansérail. Ce sont, dans l'un et l'autre cas, de misérables masures en terre, avec un rez-de-chaussée pour les bêtes, et des chambres au premier pour les gens, en admettant qu'on puisse appeler chambres des réduits sordides où le parquet manque, qui, en fait de portes et fenêtres, n'ont que des embrasures, et pour tout mobilier qu'une natte en lambeaux. Là, vous faites votre cuisine vous-même, si vous avez apporté des provisions; sinon, vous courez le risque d'un jeûne forcé. En été, on couche en plein air : un Persan ne voyage presque jamais sans son lit; les missionnaires se contentent d'emporter une couverture.

Ceci nous amène à parler de l'habitation. Elle est très pauvre, en général. De briques blanches séchées au soleil et, par exception, lorsque le propriétaire a voulu faire parade de son opulence, de briques rouges cuite au four, les maisons, dans les campagnes, n'ont presque jamais que le rez-de-chaussée; elles ont souvent un étage dans les villes; elles portent alors le nom de *bala-khané*, maison haute. Une pièce unique compose tout le logement. Le milieu en est occupé par



PALAIS DU PREMIER MINISTRE SADRE-AZEM

le *tendour*, espèce de poèle en terre cuite, au-dessus duquel un trou s'ouvre dans le toit pour le passage de la fumée. On y brûle, à défaut de bois, chose rare et très coûteuse en Perse, des tourteaux de bouse de vache mélangée d'un peu de terre et de paille hachée. Là se cuit d'abord le pain, étendu en feuilles très minces, comme notre pain à chanter, mais moins blanc, parce que la farine garde une part considérable de son. Là aussi se fait une cuisine dont le caractère le plus marqué est d'être fortement épicée. Devant la maison s'élève la plupart du temps un hangar ou maison d'été, avec son *tendour*, comme l'autre. Le soir, on étend les lits par terre. Les Chrétiens ont pris néanmoins l'habitude de donner une chambre séparée au missionnaire qui descend chez eux.

Ce qui nous sert pour prendre nos repas, chaises, tables, fourchettes et cuillers, est inconnu en Perse. Les convives s'assoient en cercle par terre. Au milieu d'eux, sur un grand plateau en cuivre, appelé *medjiné*, sont disposés les divers mets dans des plats en terre, et, tout autour, beaucoup de pain : chacun mange à même les plats avec ses doigts. Tout le monde boit dans le même verre. A la fin, un

domestique passe avec une aiguière et une serviette pour que les convives se lavent les mains. Suivant la règle des Orientaux, ni les femmes, ni les enfants ne sont admis à ces repas, même chez les Chrétiens; le chef de famille ne saurait permettre aux siens de s'asseoir devant lui.

Le devoir le plus sacré peut-être chez les Persans et surtout parmi les Chrétiens, est celui de l'hospitalité. En quelque endroit que vous vous adressiez, vous êtes sûr d'être bien reçu, même chez les plus pauvres, qui vous nourriront et de plus vous tiendront fidèlement compagnie.

Si en partant vous voulez laisser un peu d'argent pour les dédommager, ayez soin de ne l'offrir qu'à un domestique, tout au plus à un enfant; sinon vous les blesseriez.

Les Persans se piquent de politesse. Le chapitre des visites est de ceux qui comptent le plus pour eux. Ils en font beaucoup. Celles de Noël et de Pâques sont de rigueur pour les Chrétiens : il faut que chacun d'eux voie tous les autres et qu'il accepte partout de manger, au moins un morceau. Dans les autres visites, on n'offre qu'à boire; une tasse de café ou de thé, — à moins qu'on n'offre aussi à fumer : on passe alors une pipe à eau, appareil très compliqué que prépare et manœuvre un domestique; il serait impoli de n'en pas tirer quelques bouffées. On fait aussi, à l'occasion des décès, aux familles qui ont perdu quelqu'un de leurs membres, des visites qui se renouvellent tous les dimanches jusqu'à la fin de l'année religieuse. Il y en a d'autres que l'on négligerait volontiers : ce sont celles que l'on doit aux Gouverneurs et aux Aghas, car on n'entre pas chez eux sans se faire précéder de quelque cadeau, généralement un pain de sucre, qui sera vendu ensuite au bazar, au profit de l'heureux donataire. Les missionnaires sont eux-mêmes astreints à ces visites; mais ils se dispensent des pains de sucre. Un Persan salue par une légère inclinaison de la tête : il ne quitte jamais son chapeau. En revanche, il doit laisser toujours ses souliers dans l'antichambre. Un article des traités

avec la Perse dispense les Européens de cette formalité, mais, de leur côté, en vertu du même article, les Persans sont dispensés d'ôter leurs coiffures dans les audiences qui leur sont accordées par les Occidentaux.

Les Religions. — Au point de vue religieux, il y a d'abord à signaler, en Perse, un petit nombre de Parsis ou Guèbres, qui, toujours attachés à la vieille tradition des Mages, adressent encore



UNE CHARRUE EN PERSE

aujourd'hui, comme au temps des Darius et des Artaxerxès, leurs adorations au Soleil. Ils sont, pour la plupart, revenus des Indes, où leurs ancêtres avaient dû chercher un refuge à l'époque de la conquête arabe. Ils ne sont pas plus de 8 ou 10 000. Épars çà et là dans l'Empire, ils y forment de petites colonies, dont la principale est à Téhéran.

Une religion domine de beaucoup en Perse, c'est l'Islamisme. On peut même dire que tous les Persans proprement dits sont musulmans. Ils appartiennent pour la plupart à la secte chiite, qui s'est toujours montrée d'une rigueur extrême pour les Chrétiens. Elle ne permet avec eux aucun rapport, même civil : défense de prendre jamais un repas avec un Chrétien, de porter des vêtements qu'il

a fabriqués, de toucher une chose dont il s'est servi. Ce sont des interdictions sans fin : et bien qu'elles aient commencé à devenir lettre morte, pour un bon nombre de Persans, elles n'en restent pas moins une des plus fâcheuses entraves pour le missionnaire.

La Perse a aussi des Sunnites. Ce sont les tribus kurdes du Taurus et de l'Anti-Taurus. Elles sont connues dès longtemps en France par leurs tristes exploits. Véritables brigands, les Kurdes ne vivent



KURDES PERSANS DE LA MONTAGNE.

guère que des razzias qu'ils opèrent de temps à autre sur les terres de leurs voisins, et du pillage des caravanes. Ce qui ne les aide pas peu à échapper à la répression, c'est leur situation sur les frontières turque et persane. Traqués d'un côté, ils passent de l'autre. Ils n'ont, du reste, pas grand'chose à craindre des Turcs, qui voient d'un œil toujours indulgent le tort fait à leurs ennemis les plus détestés.

Qu'ils soient Sunnites ou Chiites, les Musulmans, très attachés encore à tous les rites extérieurs du culte, gardent, au fond, très peu de foi. Le nombre des croyants convaincus est peu considérable, même parmi les *Sophys*, sorte de mystiques musulmans qui professent un attachement scrupuleux à la loi et à certaines pratiques particulières de dévotion.

Il y a lutte en Perse, comme en tant d'autres pays, entre les deux pouvoirs, civil et religieux : le premier ne cesse d'empiéter sur le

second. Ce n'est pas sans peine, ni sans en perdre une part de plus en plus considérable, que les Ulémas défendent les droits qu'ils tiennent du Coran. Mais ce que perd l'Islamisme, nulle autre religion n'en peut profiter : le prosélytisme auprès des Musulmans est impossible. Le missionnaire qui s'y livrerait ne pourrait s'en promettre qu'un résultat : ce serait d'amener un massacre général des Chrétiens. Mais que ceux-ci passent entre eux d'une communion à l'autre, le gouvernement n'en a cure. Il ne s'est départi de cette règle qu'une seule fois, sous la pression d'un consul protestant de Russie, comme nous le verrons plus loin.



COMBAT DE BUFFLES, EN PERSE

Venons maintenant aux Chrétiens. Il y a d'abord les étrangers établis en Perse, à Téhéran, à Ispahan, à Bender-Bouchir, etc. On peut dire qu'ils sont tous Chrétiens, les uns Protestants, d'autres Orthodoxes, d'autres enfin Catholiques du rite latin. Leur nombre ne doit guère dépasser 2000.

Il y a ensuite les Arméniens, répandus dans les provinces du nord de la Perse, à Salamas, à Ourmiah, à Tébriz, ou plus avant, au cœur de l'empire, à Téhéran et à Ispahan, au nombre d'à peu près 50 000. Il n'y a entre le Christianisme qu'ils professent et notre Catholicisme que des différences qu'ils jugent insignifiantes. Mais presque tous sont Schismatiques, sauf, à Ispahan, la petite communauté arméno-catholique du P. Pascal Arakélian.

A côté des Arméniens et dans les mêmes provinces, habitent aussi les Chrétiens du rite chaldéen, au nombre de 30 000. La petite

ville de Sina, dans le Kurdistan persan, est un de leurs principaux centres. Mais c'est dans le Kurdistan turc qu'est établi le gros de la nation. Courageux et bien armés, ils savent se faire respecter des brigands qui les entourent. Ils sont en majorité Nestoriens, mais comptent aussi beaucoup de Catholiques. C'est de chez eux que nous viennent la plupart des vocations ecclésiastiques ou religieuses.

Enfin, pour être complet, notons en Perse la présence d'un petit nombre de Juifs. Haïs de tous et tenus dans le plus profond mépris, au point que le séjour des villes leur est interdit presque partout, ils n'en trouvent pas moins le moyen de s'enrichir, là comme ailleurs, par le commerce et par l'usure.

LE CHRISTIANISME EN PERSE

Il y a peu de pays où le Christianisme ait rencontré d'aussi violentes contradictions qu'en Perse. Il y fut pourtant prêché avec fruit dès l'origine. Saint Thomas, avant de passer aux Indes, et saint Barthélemy, avant de mériter, par ses succès apostoliques, le martyre en Arménie, ont commencé, suivant les plus solides traditions, par évangéliser les peuples de l'Empire des Arsacides. Ils y laissèrent derrière eux beaucoup de Chrétiens. Nul doute que le nombre n'en ait crû rapidement dans les temps qui suivirent. Mais bientôt éclatèrent les plus cruelles persécutions. Elles redoublèrent de violence sous les rois de la dynastie des Sassanides, fondée par Ardéchir au commencement du IIIe siècle. Celle que déchaîna Sapor II, de 340 à 380, ravagea cette malheureuse Église. Il ne resta qu'une sorte de débris de Chrétiens misérables et ignorants, proie toute prête pour les hérésies qui commençaient à se répandre. Celles de Nestorius et d'Eutychès y firent de rapides et faciles conquêtes.

Puis vint l'invasion arabe, qui ne laissa presque rien debout. Ce furent les âmes autant que les corps que le calife Omar entendit mettre sous le joug à Kadésiah et à Néhavend. Il n'y réussit que trop.

A peine resta-t-il dans toute la Perse quelques centaines d'adorateurs du feu ; un plus grand nombre chercha une nouvelle patrie par delà l'Indus. Les Chrétiens, énervés d'avance par le Nestorianisme qui les avait détachés de l'Église, ne firent pas plus de résistance. On prétend même qu'un moine nestorien du nom de Serguis (en latin Sergius), aurait aidé Mahomet et Abou Beckr dans la rédaction du Coran. Seuls, dans le naufrage commun, les Chaldéens sauvèrent quelque chose de leur vieille foi derrière les abris de leurs montagnes.



UN MOLLAH

Il y eut toujours parmi eux une minorité de Catholiques. Elle avait son Patriarche à Mossoul. Les Nestoriens, beaucoup plus nombreux, avaient le leur à Kotchanès, village assez obscur du Kurdistan turc. Ces derniers eux-mêmes tournèrent souvent leurs regards vers l'Occident. Rome leur apparaissait comme la capitale naturelle de la Chrétienté, et le Pape comme le premier des pasteurs. A plusieurs reprises, leurs Patriarches vinrent des rives du Tigre et de l'Araxe apporter leurs soumissions à celles du Tibre. Mais au moyen âge, pendant une très longue période de temps, l'histoire de ces contrées lointaines ne se découvre qu'en de rares et fugitives échappées de vue : tant la distance et le fanatisme les tiennent fermées au reste du monde !

Le Christianisme sembla sur le point de refleurir en Perse au XVII siècle. Abbas le Grand, le plus habile et le plus puissant des Shahs de la dynastie des Sophys, comprit les avantages qu'il en pouvait tirer contre les Turcs, les plus irréconciliables de ses ennemis. Il se fit le protecteur des Arméniens, dont une nombreuse colonie fut

transportée par son ordre des bords de l'Araxe à Ispahan. Ils y formèrent comme une seconde ville, qu'ils appelèrent Djouffa ; c'était le nom du pays qu'ils venaient de quitter et dont on retrouve encore aujourd'hui les vestiges dans une bourgade de l'Azerbeïdjan. Les Catholiques, à quelque nationalité qu'ils appartinssent, Arméniens, Chaldéens, étrangers et même Musulmans convertis, se multiplièrent alors dans la nouvelle capitale : Abbas venait d'abandonner la résidence de Gazvin pour celle d'Ispahan. Plusieurs des Ordres monastiques de l'Occident s'y établirent, tels que les Carmes, les Frères Mineurs, les Jésuites. Ces derniers y furent un moment placés sous la direction du P. de Rhodes, l'une des plus belles gloires d'Avignon, sa ville natale, et qui avait opéré dans la Cochinchine et le Tonkin des conversions presque aussi miraculeuses par leur nombre et par leur éclat que celles de saint François Xavier aux Indes. S'étant rendu à Rome pour y rendre compte de ses travaux, il fut renvoyé par le Pape, non pas en Cochinchine, mais en Perse. Abbas II l'accueillit avec la plus grande faveur, et lorsqu'il mourut peu de temps après, en 1646, épuisé par ses travaux apostoliques, le Shah, la noblesse et la Cour, et l'on peut dire presque tout le peuple, firent à celui qu'ils appelaient le Saint des funérailles triomphales. Le pape Urbain VIII venait, quelques années auparavant, d'ériger Ispahan en siège épiscopal. Un Carme déchaussé, du nom de Thaddée, en fut le premier titulaire.

Il en fut du reste le seul. Car la politique suivie par les deux Abbas ne fut pas celle de leurs successeurs. Nadir Shah et Shah Sultan Hussein reprirent la tradition des persécutions. Ils y déployèrent l'un et l'autre, surtout le second, une implacable cruauté. Mis en demeure d'apostasier, les Chrétiens s'y refusèrent et disparurent. Il en fut de même des Ordres religieux que, seules, les ruines de leurs couvents rappellent encore à la mémoire du missionnaire, qui leur a succédé sans recueillir le fruit de leurs labeurs. Le diocèse latin d'Ispahan, qui comprenait la Perse entière fut rattaché à l'archevêché

de Babylone, créé quelque temps après. Il n'en a été distrait qu'en 1874, pour être placé sous la juridiction du Délégué apostolique.

Les commencements. — La mission de Perse a été fondée en 1840 et confiée aux Lazaristes français.

En 1838, M. Eugène Boré fut chargé, par le ministère de l'Instruction publique et par l'Académie des Inscriptions, d'une mission scientifique en Perse. Il s'en acquitta avec autant de succès que d'intelligence. Il fut, presque dès son arrivée en Perse, profondément touché de la misère et de l'abandon où étaient laissés les Chrétiens. Lui-même se mit à l'œuvre pour y remédier et fonda quatre écoles, deux à Tébriz et à Ispahan pour les Arméniens, deux autres à Ourmiah et à Salamas pour les Chaldéens. Il adressait en même temps à la Propagande et aux Conseils centraux de l'œuvre de la Propagation de la Foi les rapports les plus pressants pour solliciter l'établissement d'une Mission en Perse. Il indiquait les Lazaristes



SÏIDS ET MOLLAHS

comme étant à ses yeux les plus susceptibles d'y être envoyés. La Propagande fit droit à sa requête.

Le premier, M. Fornier, prêtre de la Mission, arriva à Tébriz en 1840 avec le titre de Préfet apostolique. Il fut rejoint l'année suivante par MM. Darnis et Cluzel. Le premier, d'une très honorable famille de Saint-Illide (Cantal), prêtre d'un dévouement sans limite, devait, malgré la faiblesse de sa santé, déployer jusqu'à sa mort, et sur plusieurs théâtres successifs, l'activité la plus féconde pendant près de 18 ans. Le second, originaire de Montclar, dans l'Aveyron, avait fait au petit et au grand séminaire de Rodez les plus brillantes études. En très peu de temps il eut appris les langues du pays qu'il venait évangéliser : il les parlait toutes avec la plus admirable aisance, sauf pourtant l'arménien, qui, du reste, est moins indispensable, les Arméniens sachant toujours le persan ou le turc. Sous des apparences un peu froides, M. Cluzel, qui devait être plus tard Mgr Cluzel, cachait le cœur le plus chaud et les trésors d'une inépuisable charité.

Sous la direction de M. Fornier, les trois missionnaires reprirent l'école fondée par M. Boré. Ils y enseignèrent, outre les éléments de l'instruction primaire, le français, l'arménien, le persan, sans oublier le russe qui prend chaque jour dans ces régions une importance plus grande. L'école, entièrement gratuite, prospéra rapidement. Elle comptait plus de 60 élèves, lorsque les prêtres arméniens, craignant pour leur influence, lancèrent soudain l'excommunication contre les parents qui enverraient leurs enfants chez les maîtres français. Ce fut une désertion en masse ; il resta à peine 20 élèves.

Dans le même temps, la même chose à peu près se passait à Ispahan, où M. Boré, encore à la tête de l'école qu'il avait ouverte dans cette ville, courut les plus sérieux dangers. Il n'y échappa qu'en se réfugiant chez un Musulman qui le couvrit de sa protection. Le clergé arménien s'était déclaré avec violence contre lui ; l'évêque, à cheval et sabre au poing, avait parcouru les rues pour ameuter la foule. Mais l'énergique intervention du consul de Russie, M. Duhamel, mit fin

au désordre : l'évêque, sujet russe, mandé à Téhéran, ne reparut pas ; il avait été réexpédié dans son pays d'origine.

Cependant, M. Boré crut le moment venu pour lui de se décharger sur les missionnaires du soin des œuvres qu'il avait entreprises, et il rentra en France.

M. Darnis alla prendre la direction de l'école d'Ourmiah, M. Cluzel de celle d'Ispahan ; leur Supérieur, M. Fornier, resta à Tébriz. Ce fut une rude épreuve pour les missionnaires d'être obligés de se séparer ainsi pour la première fois ; une autre, plus rude encore, suivit presque aussitôt.



GARDE ROYALE DU SHAH

A M. Duhamel, consul de Russie, avait succédé M. de Méden, Protestant d'origine française dont la famille était fixée en Russie depuis la révocation de l'Édit de Nantes. Il eut à cœur de venger l'évêque arménien, précédemment expulsé, contre des Français et des prêtres catholiques. Il obtint que défense fût faite à M. Boré, déjà parti du reste, de prolonger son séjour en Perse. Puis il s'en prit à M. Fornier qu'il accusa faussement d'avoir fait du prosélytisme parmi les Musulmans. Le missionnaire, n'ayant pu obtenir la permission de présenter sa défense, fut conduit à la frontière et reprit pour toujours le chemin de l'Europe.

En même temps, un ordre venu de Paris prescrivit à M. Cluzel

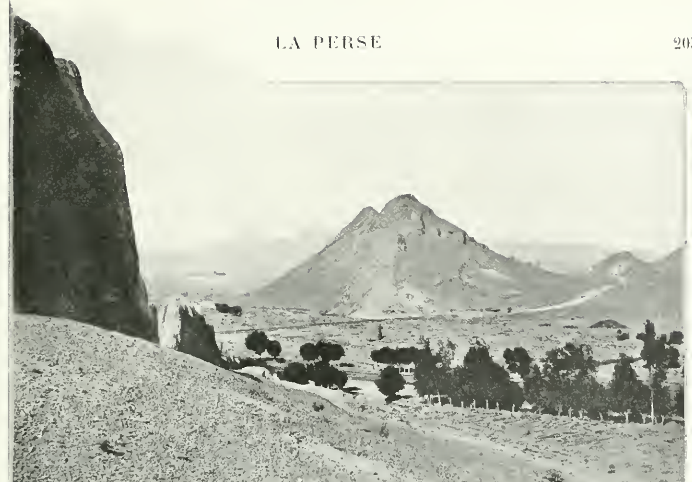
d'aller rejoindre à Ourmiah M. Darnis, nommé Supérieur de la Mission. Il partit donc d'Ispahan, laissant son école aux soins du P. Giovanni Derderian, prêtre arménien-catholique aussi estimable par son zèle que par la sainteté de sa vie, qui devait mourir, longtemps après, évêque nommé d'Ispahan, sans avoir eu le temps de recevoir la consécration.

Ourmiah. — A une centaine de kilomètres au sud-ouest de Tébriz, entre le pied des monts du Kurdistan et le lac d'Ourmi, s'étend une plaine riante et fertile où coulent trois rivières tributaires du lac et où s'élèvent plus de 300 villages. Ourmiah en occupe à peu près le centre. C'est une ville d'environ 40000 âmes, d'aspect assez agréable à cause des jardins qui l'entourent et la pénètrent jusque dans le voisinage du bazar. Elle se glorifie, sans titres bien solides, d'être la patrie de Zoroastre. Elle n'a d'ailleurs rien de remarquable, sauf peut-être une vieille mosquée, qui a dû être d'abord une église et que les Chrétiens appellent encore Mar Guiverguis, c'est-à-dire Saint-Georges. Mais le principal, et l'on pourrait dire le seul monument de la ville, est la belle église de style byzantin que les missionnaires ont fait bâtir il y a vingt ans. La population est presque entièrement musulmane; il y a cependant deux quartiers chrétiens et un ghetto juif.



REMPARTS D'OURMIAH

A leur arrivée à Ourmiah, les Lazaristes s'aperçurent qu'ils



EMPLACEMENT DE L'ANCIENNE RAGHÈS (RÉI), À 4 KILOMÈTRES DE TÉHÉRAN

avaient été devancés; les Américains y avaient déjà fondé une Mission protestante. Celle-ci n'ayant tenu aucun compte du firman impérial qui prohibait le prosélytisme, sous prétexte qu'il n'avait pas été publié à Ourmiah, avait étendu rapidement ses progrès dans tout le pays. Les missionnaires catholiques suivirent cet exemple. Leur succès fut plus grand encore. Le nombre des Catholiques de la ville et de toute la plaine, qui ne dépassait guère 200 au commencement, se trouva plus que doublé. Une petite église fut bâtie à Ourmiah même et dédiée à Marie, Mère de Dieu, titre que les Nestoriens, qui forment la majorité des Chrétiens de l'endroit, refusent d'admettre. Puis on commença la reconstruction d'une vieille masure qui servait d'église aux Catholiques d'Ardichaï, gros village distant d'Ourmiah d'une vingtaine de kilomètres.

Ce fut le signal d'une violente tempête. Ardichaï est le siège d'un archevêque nestorien. Celui-ci, d'abord favorable aux Catholiques, se laissa circonvenir par leurs ennemis et se plaignit au Gouverneur. D'autre part, M. de Méden, toujours à l'affût des occasions

de nuire aux missionnaires, intriguait contre eux. Bientôt de Téhéran partit un arrêt d'exil contre MM. Darnis et Cluzel. Le premier passa la frontière et gagna Mossoul; le second, peu disposé, selon ses propres paroles, à se laisser égorger sans crier, alla porter à Téhéran ses véhémentes réclamations. M. Rouge, missionnaire nouvellement arrivé, par suite moins connu, put se cacher à Khosrova. Molestés en mille manières, les nouveaux Catholiques tinrent bon. Mais à Ourmiah, la maison de la Mission, pillée par la populace, allait même être vendue, lorsqu'un Français, M. Nicolas, depuis premier drogman de la Légation de France à Téhéran, l'occupa comme sa propriété particulière et par là put la conserver à la Mission.

Cependant les démarches de M. Cluzel ne demeurèrent pas stériles. Le Premier Ministre, Mirza Agasi, l'écouta avec bienveillance et lui indiqua de lui-même un village où il ferait bien de se tenir caché en attendant le retour du calme, qui ne pouvait tarder beaucoup. Alors précisément arrivait à Téhéran M. de Sartiges, envoyé par le gouvernement français pour établir la Légation consentie par un récent traité. Il mit au service des Catholiques une influence qui contre-balança bientôt celle de M. de Méden. L'arrêt d'exil fut révoqué; il resta simplement interdit à MM. Darnis et Cluzel de résider soit à Ourmiah, soit à Ardichaï, restriction qui tombera du reste d'elle-même aussitôt que M. de Méden aura quitté la Perse. En attendant, les deux missionnaires allèrent se fixer à Khosrova.

Le poste d'Ourmiah ne fut pas pour cela abandonné; M. Rouge y rentra pour continuer l'œuvre commencée. Il ne cessa de s'y dévouer sans réserve jusqu'à ce que la mort vînt le ravir, en 1863, à l'amour et à la vénération de tous. Ce que les Chrétiens en racontent encore et les notes intimes qu'il a laissées donnent l'idée d'un saint digne d'être placé sur les autels. Lorsque, vingt ans après sa mort, son corps fut relevé de terre pour être joint à celui de M. Cluzel, il fut trouvé parfaitement intact, chose d'autant plus admirable que le sol d'Ourmiah repose sur une nappe d'eau qui l'imprègne d'une humidité inces-

sante. Il en fut de même du corps de M. Dbigoulim, l'un des prêtres chaldéens formés par les missionnaires, et qui, s'étant fait lui-même Lazariste, était venu à Ourmiah se dépenser aux côtés de M. Rouge.

Il y aurait à mentionner encore dans l'histoire de l'établissement d'Ourmiah quelques autres faits. Le premier fut l'arrivée de M. Varèse, nouveau missionnaire, en 1852. Né d'honorables commerçants, à Port-Maurice, en Italie, mais très français de caractère, M. Varèse était, par sa mère, petit-fils du fameux Manuel, Procureur de la Commune de Paris en 1793. Il n'en avait pas moins puisé dans sa famille la foi la plus vive et une ardeur passionnée à servir l'Église. Il est mort à Paris en 1873. L'arrivée des Sœurs de la Charité en 1856 marque aussi une date importante.



DER AVEDIS CHAGHOIAN, VICAIRE GÉNÉRAL A OURMIAH

Khosrova. — A une faible distance de la rive nord du lac d'Ourmi, un peu vers l'Ouest, entre les deux branches du Tchari-Tchai, s'étend la plaine de Salamas. Moins vaste que celle d'Ourmiah, elle compte à peu près 20 000 habitants, soit 10 000 Musulmans, 4 ou 5000 Chaldéens, la plupart nestoriens, 3000 Arméniens, et quelques centaines de Juifs. Elle a pour chef-lieu Dilimacan, l'une des plus tristes bourgades du nord de la Perse, tandis que les villages de Patavour et de Khosrova, l'un et l'autre presque entièrement catholiques, avec leurs maisons proprettes et leur ceinture de jardins et de vergers, offrent le plus gracieux coup d'œil.

Khosrova, en persan Khosroabad, c'est-à-dire « fondé par Chosroès, » a près de 2000 habitants, presque tous Arméniens catholiques. Ils

avaient, lors de l'arrivée des missionnaires, un évêque ordonné à l'âge de dix-neuf ans par le Patriarche nestorien, sachant tout juste lire, et deux prêtres à peine instruits. Aussi l'ignorance était-elle chez les fidèles, et surtout chez les femmes, tellement profonde qu'elle touchait aux limites du comique. Le Délégué apostolique de Mésopotamie, Mgr Trioche, y avait envoyé l'un de ses prêtres, Dom Valerga, depuis Patriarche de Jérusalem, qui s'occupait de les catéchiser et qui, depuis, avait entrepris la construction d'une église en pierre, aujourd'hui achevée et l'une des plus belles de celles que possèdent les Missions d'Orient.

Ce que MM. Darnis et Cluzel jugèrent le plus urgent, ce fut de former un clergé indigène. Ils firent bâtir, en même temps que leur maison, une école qui fut le petit et, un peu plus tard, le grand séminaire. Elle n'eut d'abord qu'une douzaine d'élèves, puis, peu à peu, elle s'éleva jusqu'au double. On leur enseigna l'arménien, le chaldéen et le latin. On y joignit naturellement le français.

La plupart de ces enfants, le cours des études une fois achevé, ou même avant, retournent à la vie laïque. Bon nombre deviennent maîtres d'école; d'autres, grâce à la connaissance qu'ils ont du français, trouvent un emploi plus lucratif dans le commerce. Ils restent en général, même dans ces situations, d'utiles auxiliaires pour les missionnaires. De ceux qui sont arrivés au sacerdoce, la plupart exercent leur ministère comme prêtres séculiers, soit à Salamas, soit à Ourmiah. Quelques-uns sont entrés dans la Congrégation de la Mission. Tous se sont montrés jusqu'ici des modèles de régularité et de vertu.

En 1852, Khosrova vit arriver le saint M. Terral. Originaire de Lacaune, près d'Albi, et, après de brillantes études, reçu à l'École Polytechnique, il avait tout quitté, malgré les longs obstacles suscités par ses parents, pour suivre l'attrait de la grâce qui l'appelait à Saint-Lazare. En Perse, il fut chargé de la direction du séminaire. Il y fit, sans le savoir, l'édification de tous. On ne saurait porter plus

loin l'humilité : il fallut plus tard que Mgr Cluzel lui imposât, de force, le titre et les fonctions de Supérieur des missionnaires. Sa mort fut un deuil public.

Au séminaire avaient été jointes deux écoles d'externes, l'une pour les garçons, dirigée par les missionnaires, l'autre pour les filles, confiée à une femme quelque peu lettrée du pays. Cette dernière



RUINES DE L'ANCIENNE RAGHÈS (RÉÏ)

était peu suivie. Outre que les Persans se défient de l'instruction des filles, la maîtresse attirait peu. M. Darnis pensa que le meilleur remède à ce mal serait d'appeler les Sœurs de la Charité. On était alors en 1856. Il se rendit à Constantinople où se trouvaient encore plusieurs des Sœurs qui avaient soigné les malades dans les hôpitaux de Varna ou ramassé les blessés sur les champs de bataille de la Crimée. Il en ramena huit, sous la conduite de sœur Philomène de Couësbouc, une Bretonne de noble famille, femme de tête et de dévouement. Elles s'établirent à la fois à Khosrova et à Ourmiah. Elles y eurent bientôt leurs œuvres habituelles : une école gratuite,

un asile, un petit orphelinat, un dispensaire où tout le monde était admis, Musulmans, Nestoriens et Catholiques. Aussi devinrent-elles rapidement populaires. Elles n'ont pas cessé de l'être, au point que le shah Nasser-Eddin, prédécesseur du Shah actuel, leur alloua bientôt une pension de 200 *tomans* (un peu plus de 2000 francs) qui leur est encore payée aujourd'hui. Elles ont un hôpital à Ourmiah, et elles en font construire un autre à Khosrova.

Ce fut en 1858, deux ans après l'arrivée des Sœurs, que M. Darnis fut enlevé par une mort prématurée, à l'âge de quarante-quatre ans. M. Cluzel lui succéda comme Supérieur. De nouveaux missionnaires le secondèrent. Quelques-uns étaient des indigènes qu'il avait formés lui-même au séminaire de Khosrova et qui, entrés à Saint-Lazare, n'avaient fait à Paris qu'un court noviciat avant d'être renvoyés dans leur pays. Tels sont MM. Dbigoulim, Paul Bedjan, et Dilou Salomon.

Téhéran. — Ce ne fut qu'en 1862, que la Mission s'établit à Téhéran. Cette ville, aujourd'hui capitale de l'empire, et plus peuplée qu'Ispahan qu'elle a supplantée, occupe à peu près l'emplacement de l'antique Raghès des Mèdes, célèbre par le voyage du jeune Tobie. Elle n'est distante de la côte méridionale de la mer Caspienne que d'une vingtaine de lieues. Mais elle en est séparée par les monts Elbourz et par la chaîne du Chemran, dont le pic principal, le Démavend, montre de loin sa cime neigeuse. Elle doit aux eaux qui descendent de ces montagnes et qu'elle utilise avec l'entente la plus heureuse, la riche végétation, les jardins, la fraîcheur dont elle se glorifie à juste titre. Ce n'est pourtant pas une belle ville : ses rues étroites, pleines de boue en hiver, et de poussière en été, ses maisons en simple pisé, ne l'élèvent pas même au niveau des principales villes de la Turquie asiatique. Elle n'a de remarquable que le palais du Shah, l'une des plus belles résidences princières qui soient au monde.



LE SHAH NASSER-EDDIN ET SON ENTOURAGE



LE PALAIS DU SHAH, A TÉHÉRAN

Sur 180000 habitants, elle n'a guère plus de 1000 Chrétiens. Ce sont des Arméniens schismatiques et des étrangers. Les premiers, au nombre de 6 à 700, ont leur clergé; les seconds qui, le personnel des Légations, les instructeurs militaires et les ingénieurs au service de la Perse compris, donnent un total d'environ 400 âmes, Catholiques pour la moitié, manquaient presque de tout secours religieux. Les missionnaires des stations du Nord n'y pouvaient faire que de très rares apparitions, les enfants restaient quelquefois longtemps sans baptême et les malades réclamaient en vain les sacrements à l'article de la mort. La Propagande s'émut de cette situation; elle exigea qu'au moins un missionnaire résidât à poste fixe à Téhéran.

MM. Varèse et Plagnard y furent envoyés les premiers. Seul le second put s'y acclimater. Il y acquit à bon compte un terrain au cœur de la ville et y fit construire une résidence et une belle église. Celle-ci devint un centre autour duquel se groupèrent peu à peu les Européens, auparavant épars un peu partout; des maisons furent bâties, et ce quartier, jadis à peu près désert, est aujourd'hui le plus beau de Téhéran.

En 1874, les Sœurs de la Charité s'installèrent à Téhéran; elles y étaient appelées par M. Plagnard, qui leur avait préparé d'avance une maison et un grand local pour une école. Elles y ajoutèrent les mêmes œuvres qu'à Khosrova. Elles firent en outre bâtir un petit hôpital pour les malades européens. Depuis, elles ont ouvert une seconde école dans le voisinage de la porte Casbin pour les enfants arméniens des deux sexes, dont les parents sont tous fixés dans ce quartier. Mais le Délégué apostolique, qui gouverne aujourd'hui l'Église de Perse, Mgr Lesné, a le dessein de confier l'une de ces deux écoles à des Frères, s'il est assez heureux pour en trouver qui puissent la prendre. Le gouvernement du Shah a spontanément accordé aux Sœurs de Téhéran, comme à celles de Khosrova, une subvention annuelle de 200 *tomans*.

De la sorte s'est formée une petite paroisse latine. On y prêche tous les dimanches en français. Car, à quelque pays qu'ils appartiennent, tous les Européens de Téhéran savent notre langue, de même que beaucoup d'indigènes. Pour le moment, la Mission de Téhéran ne donne que fort peu de résultats. Peut-être en sera-t-il autrement lorsque l'on aura construit, si on le construit jamais, le chemin de fer qui doit relier aux provinces russes du Caucase la capitale de la Perse. Il grossirait le nombre des étrangers, et, par suite, celui des Catholiques.

Les missionnaires de Téhéran, malgré l'énormité de la distance et la difficulté du voyage, visitent de temps en temps les Chaldéens catholiques de Sina, dans le Taurus.

La Délégation apostolique. — Il y avait plus de trente ans que la Mission avait été fondée et qu'elle travaillait à étendre à travers la Perse le cercle de ses pieuses entreprises. Elle n'avait encore, malgré cela, qu'un simple Préfet apostolique à sa tête et elle continuait à être placée sous la juridiction des Délégués apostoliques de Mésopotamie. Ceux-ci, du reste, n'avaient jamais vu là qu'un titre

honorifique. En fait, ils se trouvaient séparés de la Perse par les pics abrupts du Taurus et par les tribus des Kurdes, double barrière à ce point difficile à franchir que, malgré les distances, on a plus vite fait de s'adresser de Tébriz à Rome ou à Paris qu'à Mossoul.

Pour remédier à cet état de choses, la Délégation de Perse fut créée en 1872; deux ans plus tard, M. Cluzel, appelé en Europe,



MAISON DES SOEURS DE SAINT-VINCENT DE PAUL, A TÉHÉRAN

fut sacré à Paris archevêque d'Héraclée et reprit le chemin de l'Orient avec les titres de Délégué apostolique de la Perse et d'administrateur du diocèse d'Ispahan. Il avait cinquante-neuf ans. L'influence, déjà très large, qu'il avait exercée jusque-là, se trouva soudainement grandie en une proportion énorme. Ce n'était plus, aux yeux des Chrétiens, et même des Musulmans, le simple missionnaire que la pureté de son zèle, la distinction de son esprit, la dignité de sa vie avaient recommandé au respect de tous : c'était, désormais, un potentat, qui marchait de pair avec les premiers

dignitaires de l'empire. Le Shah le reçut en cérémonie, lui conféra le grand cordon de l'ordre du Lion et du Soleil, et le reconnut, par un firman, comme représentant du Prince des Croyants catholiques dans son empire.

Mgr Cluzel ne profita de cette élévation que pour étendre son action bienfaisante. Il se fixa à Ourmiah où, du reste, il avait fait jusque-là de fréquents et longs séjours. Ce fut aux Chaldéens qu'il consacra la plus grande part de son travail. Il avait coutume de dire que, dans sa conviction, Dieu ne l'avait créé et mis au monde que pour leur service. Aussi en était-il aimé jusqu'à l'adoration. Non cependant qu'il négligeât les Arméniens; mais il se déchargeait plus volontiers sur ses subordonnés du soin de les évangéliser. Il n'y a pas eu de période plus féconde pour la Mission que les sept années de son épiscopat : la cathédrale à Ourmiah, quantité de chapelles et d'oratoires dans les villages, des écoles partout en rendent à sa mémoire le glorieux témoignage. Ce que les prêtres chaldéens mettent encore au nombre de ses bienfaits les plus considérables, ce sont les livres que leur fournit l'imprimerie établie par lui à côté de sa résidence.


Mgr CLUZEL

Il mourut le 10 mars 1882. Il fut pleuré par les missionnaires et par tous les Chrétiens. Il eut pour successeur Mgr Thomas, ancien Supérieur du Grand Séminaire de Saint-Flour, qui ne porta pour commencer que le titre de Préfet apostolique, puis reçut celui de Délégué lorsqu'il eut été élevé à l'archevêché d'Andrinople. Bien que très court, son passage en Perse fut marqué par deux choses

qui méritent d'être rappelées : il fonda à Ourmiah une école préparatoire au Petit Séminaire de Khosrova; il imposa aux prêtres chaldéens, dont quelques-uns, en vertu d'un privilège reconnu aux Églises orientales, étaient mariés, la règle uniforme du célibat. Mais sa santé ne put résister aux dures influences du climat de la Perse : il donna sa démission et rentra en France.

Ce fut Mgr Montety, archevêque de Bérythe, qui lui succéda. Mais lui aussi ne fit que passer. Il laissa la place à Mgr Lesné, archevêque de Philippopoli. Celui-ci, arrivé plus jeune comme missionnaire en Perse, où il réside depuis vingt-cinq ans, n'a pas eu du côté du climat les mêmes difficultés. Il est encore en fonctions à l'heure qu'il est, et l'on peut espérer que c'est pour longtemps.

Etat présent de la Mission de Perse. — Il ne reste plus qu'à tracer rapidement le tableau de la Mission de Perse telle qu'elle est aujourd'hui. Elle continue à se mouvoir autour des trois centres principaux qui l'ont attirée. Les œuvres qu'elle y a fondées ne cessent de se développer. Le progrès est lent à Téhéran. Il est plus marqué à Khosrova. Ce poste a 3 missionnaires et 9 Sœurs de Charité : Tébriz, qui n'en a pas, les appelle souvent. Ils trouvent le plus utile appui dans l'archevêque chaldéen, Mgr Khoudabach qui, ancien élève du Séminaire de Khosrova, garde pour les Lazaristes un filial attachement.

Il y a à Ourmiah, siège de la Délégation, 5 missionnaires, 2 Frères coadjuteurs et 8 Sœurs. C'est le poste le plus important. On évalue à 6000 le nombre des Catholiques. Épars dans la ville même et dans une soixantaine de villages de la plaine environnante, ils sont desservis par 40 prêtres indigènes, tous Chaldéens, sauf deux Arméniens. Il y a huit ans, Ourmiah dépendait encore de Khosrova. Rome l'en a détachée alors pour en faire le siège d'un nouvel archevêché. Il a pour titulaire Mgr Audou, élève de la Propagande, et originaire de la Mésopotamie.

Il y a de plus, en Perse, quelques établissements catholiques qui ne dépendent pas de la Mission.

La petite communauté des Arméniens catholiques d'Ispahan est placée sous la direction du P. Pascal Arakélian. Arménien lui-même, il déploie au service de ses compatriotes autant de prudence que de zèle. Il entretient deux écoles qui comptent parmi les plus prospères de la Perse, une pour les garçons et l'autre pour les filles. Mais l'évêque des Arméniens schismatiques veille avec un soin jaloux sur les fidèles de sa communion, qu'il craint de voir entraînés par l'ascendant de ce saint homme.

Il semblerait que les Mékhitaristes, moines arméniens dont l'Ordre a précisément pour but de propager la foi catholique parmi leurs compatriotes, eussent leur place marquée d'avance en Perse. Ils y ont été appelés de fait à deux reprises depuis une cinquantaine d'années. Ils ont une maison à Saoüra, village de la plaine de Salamas dans le voisinage de Khosrova. Ils n'ont pas donné beaucoup de fruit jusqu'ici. Les premiers venaient de Vienne. Leur Supérieur, homme de très peu de zèle, ne s'occupa d'abord que de collectionner des monnaies et finit par embrasser le schisme de Kupélian. Il revint toutefois à l'unité catholique à ses derniers moments. Les Religieux qu'il avait eus sous sa direction quittèrent la Perse pour n'y plus reparaître. Ce malheureux essai n'empêcha point Mgr Cluzel d'en tenter un second. Ce fut aux Mékhitaristes de Venise qu'il s'adressa. Ils arrivèrent après sa mort seulement, en 1883. Il n'ont eu guère plus de chance que leurs prédécesseurs. Le P. Sérapion Baronian, leur premier Supérieur, est mort assassiné par un Arménien fanatique. Il en reste deux, prêtres l'un et l'autre, qui desservent deux églises, l'une à Saoüra même et l'autre au vieux bourg de Salamas. Ils ont une seule école.

Enfin, la petite ville de Sina, dans le Taurus, siège d'un évêché en ce moment vacant, compte bon nombre de Catholiques. Elle a deux écoles entretenues par le Délégué apostolique; mais ce sont



SÉMINARISTES, ORPHELINS ET ÉLÈVES, À OURMIAH

deux prêtres chaldéens de Mossoul qui remplissent le ministère pastoral.

Le lecteur saura de la Mission de Perse ce qu'il en peut savoir, à très peu près, lorsque nous aurons dit un dernier mot sur la condition des missionnaires et des Chrétiens qu'ils évangélisent. Les premiers n'ont pas plus à se plaindre là qu'ailleurs. Ils jouissent même d'une liberté qu'il serait difficile de souhaiter plus grande. Ils la doivent à leur qualité d'étrangers, qui les place dans la dépendance exclusive de leurs consuls et qui leur assure le bénéfice des clauses du traité de Turcoman-Tchaï, signé en 1828 par les gouvernements persan et russe. Ils ont droit en conséquence à la propriété de la maison qu'ils habitent. Cela leur a permis d'élever, partout où ils ont une résidence, dans l'enclos de cette résidence et comme une annexe de leur maison, telle église qu'il leur a plu. Ainsi se trouve facilement résolue une question qui donne, au contraire, les plus grands ennuis là où les missionnaires n'habitent pas. C'est le cas de tous les

villages. Il faut, pour y bâtir le plus misérable oratoire, que l'unanimité des habitants l'ait réclamé; il faut en outre que l'Agha en ait accordé la permission, ce qu'il ne fait jamais gratuitement. Il en est cependant de ces obstacles comme de tous les autres : ils cèdent le plus habituellement à l'influence des missionnaires. Le respect qui s'attache à leur nom de Français, la juste considération qu'ils ont personnellement acquise par leurs vertus, la protection de nos agents, les mettent en état de s'interposer utilement auprès de toutes les autorités de l'empire.

A côté des missionnaires, il y a le clergé indigène. Il n'a jamais été mauvais, mais il a manqué pendant longtemps de la plus indispensable instruction. Il a fait à cet égard un progrès énorme depuis l'établissement du séminaire de Khosrova. Il s'en faut de peu qu'il ne soit excellent. Ce qui le gâte encore un peu, ce sont quelques prêtres qui viennent à nous du Nestorianisme, braves gens sans doute, mais ordonnés par simonie, mariés, inutiles. Que faire cependant, lorsque la grâce parle en eux et que, ayant reconnu l'erreur de leur secte, ils demandent à l'Église de les recevoir? Qui oserait prendre sur lui de les repousser? Ils se montrent d'ailleurs, à l'égard des missionnaires, pleins des meilleures dispositions. Il est vrai qu'ils en reçoivent des secours qui leur permettent de vivre et sans lesquels leur situation serait intenable.

Le clergé nestorien que ces pauvres gens abandonnent est très nombreux. La seule ville d'Ourmiah a trois évêques. Chacun d'eux ordonne à tort et à travers quiconque se présente pour la prêtrise, à la seule condition qu'il paye la somme fixée par les tarifs. Les fonctions de ces prêtres se réduisent du reste à peu de chose : dire la messe trois ou quatre fois par an, baptiser les enfants le Samedi Saint et la veille de la Pentecôte, bénir les mariages et les enterrements. Quant aux évêques, leur principale occupation consiste à lever sur leurs diocésains un impôt très lourd, eu égard à la misère de ce pauvre peuple. Ils sont astreints au célibat, astreints de même à l'ab-

stinence perpétuelle de viande. Ils y joignent des jeûnes rigoureux et prolongés. C'est du reste en ces pratiques d'ascétisme physique que les Orientaux placent à peu près tout leur Christianisme. L'épiscopat est héréditaire et passe toujours de l'oncle à l'aîné des neveux. Il n'y a d'ailleurs ni chez les évêques nestoriens, ni chez leurs prêtres,



HOSPICE DE KOÛM

aucune hostilité contre le Catholicisme. Vous les entendrez souvent dire : « Oui, c'est la meilleure religion, mais elle est trop difficile. » Les exigences de notre morale les effraient.

Le clergé des Arméniens simplement schismatiques a meilleure tenue. Chacune de leurs églises a sa messe le dimanche. Mais l'ignorance n'est pas moins profonde chez leurs prêtres que chez ceux des Nestoriens; chose d'autant plus inexcusable, que, dans leur communion, les laïques se sont ouverts depuis un certain nombre

d'années aux lumières de la civilisation et des sciences de l'Occident, qu'ils étudient avec ardeur.

Bien que sujets persans, les Chrétiens n'ont ni les droits, ni les privilèges attachés à ce titre. Ils sont au rang des *raias*. Dès lors ils ne peuvent posséder, sauf en un petit nombre d'endroits, comme à Khosrova et à Patavaur; et même là ils ne possèdent jamais qu'à titre extrêmement précaire; si une personne de leur famille, même la plus misérable, par exemple une femme de mauvaise vie, se fait Musulmane, c'est à elle que passent de droit et sur-le-champ tous leurs biens. Ils plient sous le poids des plus rudes sujétions. D'abord l'Agha, véritable sangsue, les épuise. Ce que l'Agha fait sur la localité, le Gouverneur le fait sur la province : c'est une seconde machine à faire le vide. Enfin, depuis quarante ans, outre les Gouverneurs propres à chaque région, les Chrétiens épars dans l'Empire ont encore leur gouverneu particulier. Il porte le nom de *Serperest*. Il a été institué en principe et sur leur demande pour leur servir de protecteur. En fait, il n'est pour eux qu'une charge nouvelle. Il inflige, sans autre règle que son bon plaisir, des amendes qu'il perçoit lui-même. Le *Serperest* est habituellement un Musulman; et cela vaut mieux ainsi; car, autrement, il n'aurait que bien rarement l'influence qu'il doit mettre au service de ses clients.

A ces causes de ruine ajoutez l'usure, et vous comprendrez l'horrible détresse à laquelle ces pauvres Chrétiens se voient le plus souvent réduits. Lorsque le poids de leurs dettes devient trop lourd, ils émigrent dans les provinces russes du Caucase. Les Nestoriens ne font guère qu'y mendier. Quelquefois — on regrette d'être obligé de le dire — ils usent des pires industries pour amener les aumônes : les uns se donnent comme prêtres, d'autres comme des pèlerins de la Terre Sainte; les premiers disent des simulacres de messe, les seconds vendent de fausses reliques. Les Russes, d'esprit très religieux, se laissent duper. Les Catholiques, lorsqu'ils émigrent aussi en Caucasie, n'y mendient point; ils travaillent. Lorsqu'ils ont

amassé un peu d'argent, ils le rapportent eux-mêmes dans leur pays, ou ils l'envoient aux missionnaires, souvent chargés de régler avec les usuriers les comptes de ces malheureux.

Il est aisé de voir combien, dans de semblables conditions, les Chrétiens ont besoin d'être protégés. Ils le sont en effet par les missionnaires. Ils le sont également par les représentants de la France qui ne peuvent, malgré leurs instructions, se désintéresser des Chrétiens indigènes : il faudrait pour cela résister à la force des choses et aux nécessités locales. C'est ainsi que M. de Balloy, qui représenta la France à Téhéran pendant vingt ans, n'a cessé de rendre à la cause catholique tous les services qu'il a pu. On peut en dire autant de M. le comte Bernay, qui a passé quatorze ans de son utile carrière dans le consulat de Tébriz et que les Catholiques ne nomment jamais sans un sentiment de reconnaissance profonde. Du reste, les agents français ne font en cela que suivre l'exemple de leurs collègues étrangers. Les Américains et les Anglais exercent ouvertement en Perse la tutelle des Protestants; les Russes y exercent celle des Orthodoxes. C'est une illusion de croire que le gouvernement persan trouve la chose mauvaise; il la trouve au contraire toute naturelle. D'ailleurs, les Catholiques portent le nom de « Francs »: et bien qu'ils sachent parfaitement qu'ils ne sont pas Français, ils regardent notre pays comme leur seconde patrie : ils l'aiment; ils sont fiers d'en entendre dire du bien; ils souffrent de ses malheurs. En 1870, les Catholiques de nos montagnes voulaient aller défendre la France envahie et refouler les Allemands par delà les monts; ils se les représentaient, dans leur simplicité, comme les hordes de Kurdes qu'ils sont habitués à combattre.

Telle est la Mission de Perse. Le bien s'y fait modestement et par de très lentes conquêtes. Mais telle qu'elle est, les enfants de saint Vincent de Paul s'y donnent de tout cœur. Ils y trouvent l'occasion de remplir le double vœu de leur fondateur : évangéliser les

pauvres et former le clergé. Ils ont aussi la joie profonde de faire aimer mieux et plus loin la France.

Ouvrages à consulter. — *Annales de la Congrégation de la Mission* (95, rue de Sèvres), *passim*.

Chardin, *Voyages en Perse et autres lieux de l'Orient*, 3 vol. in-4°, Amsterdam, 1711.

Malcolm (Sir John). *Sketches of Persia*, in-8, Philadelphia, 1828. *Histoire de la Perse*, trad. de l'anglais, 4 vol. Paris, 1821.

Flandin, *Voyage en Perse de MM. Flandin et Coste*, 1843-1854, 2 vol. in-8.

Le comte A. de Gobineau, *Les Religions et les philosophies dans l'Asie centrale*, in-8, 1865. *Trois ans en Asie, de* 1855 à 1858, in-8, 1859.

Le Code persan, lois à la fois civiles et religieuses, trad. de M. Amédée Querry, 2 vol. in-4°. Imprimerie Nationale.

Mémoires des Jésuites d'Ispahan (très précieux et très rare).

Henri Moser, *A travers l'Asie centrale*. Paris, 1886, in-4°.

Mme Dieulafoy, *La Perse, la Chaldée et la Susianne*, relation de voyage, in-4°, 1887.

Binder, *En Kurdistan, en Mésopotamie et en Perse*, in-4°, 1887 (remarquable surtout par ses gravures).

CHAPITRE VIII

MISSIONS DE BAGDAD, DE MOSSOUL ET DE MARDIN

ARCHEVÊCHÉ LATIN DE BAGDAD ET DE BABYLONE

La création de l'évêché latin de Babylone ou Bagdad remonte à l'an 1638. Elle fut la suite naturelle des progrès qu'avait faits le Catholicisme en Perse, grâce à la protection et à la liberté accordées aux Chrétiens par le shah Abbas le Grand, mais plus encore grâce au zèle des missionnaires, Carmes, Dominicains et Jésuites, qui s'y étaient établis simultanément. La nécessité s'étant fait sentir de la présence d'un évêque à la tête de ces missions, Abbas envoya à Rome en 1630 le Père Thaddée, missionnaire carme, pour solliciter l'érection d'un évêché latin à Ispahan, sa capitale, avec une coadjutorerie permanente, qui garantirait le nouveau siège des vacances trop longues.

Le Père Thaddée, promu lui-même au nouvel évêché, eut pour coadjuteur un autre Carme, le P. Pérez, qui reçut le titre, créé pour la circonstance, d'évêque de Babylone, la Babylonie faisant, encore à cette époque, partie de l'empire persan. Mais ni le titulaire ni le coadjuteur ne devaient revoir la Perse.

Sur ces entrefaites, une pieuse dame de Meaux, Marie Ricouard, nee du Gué-Reynols, mit à la disposition du Saint-Siège la somme de 6000 doublons espagnols (environ 125000 francs) pour la création

et la dotation d'un évêché en pays infidèle, à la double condition qu'à la donatrice serait réservée la présentation du premier titulaire et que *les évêques suivants seraient toujours de nationalité française.*

Le pape Urbain VIII, par sa Bulle « Super Universas », du 4 juin 1638, affecta cet argent au siège de « Babylone ou Bagdad », avec cette clause formelle, que les futurs évêques seraient obligés d'y résider personnellement sous peine de perdre tout droit aux fruits de la fondation. Il y nomma en même temps un Religieux carme du couvent de la rue de Vaugirard, à Paris, le R. P. Bernard de Sainte-Thérèse, proposé par la donatrice, et décréta que nul ne pourrait à l'avenir être promu à ce siège s'il n'était né en France. Cette volonté de la donatrice et du Pape n'a jamais été transgressée jusqu'à nos jours : nul doute qu'elle ne doive continuer d'assurer à la France l'honneur de voir un de ses enfants occuper le siège de Bagdad.

Le P. Bernard de Sainte-Thérèse, une fois évêque, porta le nom de Mgr Jean Duval, son nom de famille. Il était né à Clamecy, dans le diocèse d'Autun. Sacré à Rome, il y reçut, avec le titre d'évêque latin de Bagdad, celui de Vicaire apostolique d'Ispahan, ce qui l'obligea, avant d'aller prendre possession de son siège, à se rendre en Perse où sa présence était plus urgente.

Les Mémoires du temps le représentent comme un évêque plein de zèle et de piété, prenant part aux travaux apostoliques de ses confrères, avec lesquels il habitait. Il eut la consolation de ramener à la communion de l'Église un bon nombre d'hérétiques, Arméniens et Nestoriens, et même des infidèles, ce qui lui valut, sur la dénonciation d'un faux frère, d'être enchaîné et fort maltraité.

Il ne semble pas qu'il ait cherché à se rendre à Bagdad. Cette ville était tombée entre les mains du sultan de Constantinople, Amurat IV, le 25 décembre 1638, et, elle n'offrit, pendant longtemps, que désolation et périls pour les Chrétiens, au point que nous voyons plus tard la Propagande dispenser les évêques de la résidence et leur



TOMBEAU DU P. BESSON ET DES MISSIONNAIRES, AUX ENVIRONS DE MOSSOUL

permettre de se fixer à Hamadan (ancienne Ecbatane) comme étant la ville la plus rapprochée du diocèse confié à leur sollicitude.

Après six ans de ministère pastoral en Perse, Mgr Duval crut devoir retourner en Europe pour faire connaître l'état de ces Missions. Il se proposait en outre d'y fonder un séminaire pour ces pays éloignés, les religieux déjà établis en Perse ne se recrutant plus qu'insuffisamment.

A cette fin, il acheta à Paris, rue du Bac, un terrain, qu'il paya des dons de quelques personnes généreuses et de ses propres biens, dont il se dépouilla entièrement, et il y jeta les fondements d'une œuvre qui devait, après une longue suite de transformations, devenir le Séminaire des Missions étrangères. Ce serait même, si l'on en croit les chroniques, au titre épiscopal du vénéré fondateur que la rue adjacente devrait son nom de « rue de Babylone ».

Devenu infirme, Mgr Duval se fit dispenser de l'obligation de retourner à son diocèse; et, suppléé par un coadjuteur, il continua à vivre dans son séminaire, où il mourut le 11 avril 1669, en grand renom de sainteté.

Du second évêque de Bagdad, Placide Duchemin, Bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur, il n'y a rien à dire, sinon qu'il mérita peu de porter ce titre, n'ayant jamais consenti, ni pendant les années de sa coadjutorerie, ni après la mort de son prédécesseur, à se rendre où le devoir et la volonté expresse du chef de l'Église l'appelaient; si bien qu'en 1674 il fut déchargé de l'administration de son diocèse, et remplacé par un ouvrier apostolique d'infiniment plus de zèle.

Mgr François Picquet, d'abord Administrateur, puis troisième évêque de Babylone, né à Lyon en 1626, se trouvait être en 1652 consul de France à Alep (Syrie). Grand caractère, d'une piété aimable et solide, unissant la sagesse à la fermeté, il était estimé

autant que redouté des pachas turcs et déployait à défendre les Chrétiens le même zèle qu'à favoriser l'extension de la foi catholique. Les Syriens jacobites lui doivent, en grande partie, leur retour à l'unité.

Dans un voyage qu'il fit à Rome, il reçut le plus chaleureux accueil du Pape et du Préfet de la Propagande, puis comprenant que Dieu l'appelait à une mission plus féconde et plus belle, il renonça à la carrière consulaire, reçut les saints ordres, et se consacra d'abord en France aux missions et aux bonnes œuvres, jusqu'à ce que le pape Clément X le nommât, en 1675, évêque de Césaropolis et Administrateur du diocèse de Bagdad.

Sacré par l'archevêque d'Aix, le cardinal Grimaldi, Mgr Piequet reprit le chemin d'Alep, où il eut à s'occuper de la protection du Patriarche syrien catholique, Michel Giarwe, à qui les Hérétiques voulaient enlever ses églises, ainsi que de la requête de deux Dominicains de la province arménienne de Naxivan, venus pour demander qu'on leur donnât un évêque français, seul capable, disaient-ils, de les délivrer de la tyrannie des Schismatiques et des Infidèles. A la suite des démarches qu'il fit, il reçut du Roi de France une lettre adressée au Shah de Perse en faveur de ces Religieux, et du Pape l'ordre de se rendre en Arménie pour présider à l'élection d'un évêque dominicain pour cette province.

De passage à Diarbékir, en Mésopotamie, il confirma dans la foi le Patriarche Joseph, converti du Nestorianisme par les soins des Pères capucins.

L'élection de l'évêque de Naxivan achevée, Mgr Piequet continua sa route jusqu'à Tauris et Ispahan, d'où il écrivit, le 25 mars 1683, au pape Innocent XI pour lui rendre compte de sa mission et en particulier de l'audience solennelle qu'il avait eue du Shah de Perse en qualité d'ambassadeur extraordinaire de Louis XIV.

Le titulaire de l'évêché de Bagdad étant mort, Mgr Piequet, en remerciant le Pape de ses Bulles, fait observer qu'il lui serait très

difficile de se rendre en sa ville épiscopale de Bagdad et d'y résider à cause du retentissement qu'a eue sa récente mission diplomatique auprès du Shah, l'ennemi juré des Turcs, et à cause de la guerre qui existe entre ceux-ci et les princes chrétiens; toutefois il se déclare prêt à obéir, si le Pape l'ordonne.

En attendant, l'évêque se rend à Hamadan pour y secourir les Chrétiens, et il finit par s'y construire une maison assez vaste avec une église, ce que la Sacrée Congrégation approuva en l'autorisant à résider en cette ville, l'une des plus voisines de Bagdad. C'est là que Mgr Picquet termina sa belle carrière au mois d'août 1675.

Son successeur fut Mgr Louis-Marie Pidou de Saint-Olon, clerc régulier théatin de Paris, d'abord missionnaire en Pologne où, en 1666, il avait conclu la réunion d'une partie des Arméniens à l'Église romaine, puis désigné en 1684 pour la Mission de Babylonie où il s'était rendu sans retard. Apprenant sa promotion à l'évêché de Babylone, il se hâta de refuser cette dignité, prétextant qu'il ne pourrait trouver d'évêque consécrateur. En effet, s'étant rendu à Ispahan dans l'espoir d'y rencontrer l'évêque dominicain de Naxivan, il n'y recueillit que la rumeur, erronée du reste, de la mort de ce prélat.

Ce ne fut que le 7 mai 1694 que, désespérant de faire accepter sa démission, il reçut dans l'église des Jésuites d'Ispahan l'imposition des mains précisément de l'évêque de Naxivan, qu'il n'avait pu trouver d'abord; rentré ensuite à Hamadan, il y consacra successivement le nouvel évêque d'Ispahan et le Vicaire apostolique de Mongolie.

En 1707, il obtint du Saint-Siège un coadjuteur en la personne de D. Gratien de Gallisson, prêtre séculier d'Angers, docteur en Sorbonne, qui fut sacré en 1708 évêque d'Agathopolis et mourut à Ispahan en 1712, un an après son arrivée.

Vers la même époque, par suite de la mort, survenue à Érivan,

d'un certain Fabre, de Marseille, chargé d'une ambassade auprès du Shah, Mgr Pidou se trouva investi, en vertu de la commission même du Roi de France, de la direction de cette ambassade. Après avoir décliné cet honneur, que la composition étrange et presque scandaleuse de la mission lui faisait redouter, il dut finalement s'y résigner par patriotisme, afin de lui rendre son caractère régulier et quelque prestige devant l'étranger. Le coadjuteur, Mgr de Gallisson, étant arrivé sur ces entrefaites, réussit, grâce à son énergie et à son habileté, à faire respecter le nom français à la cour de Perse et à mettre fin à la persécution contre les Chrétiens. Malheureusement sa mort prématurée remit tout en question : en 1713 Mgr Pidou écrit que, malgré ses infirmités, il continue à exercer les fonctions de représentant du Roi de France, pour protéger les Missions agonisantes depuis la mort de son coadjuteur, et, en même temps, il annonce qu'à Bagdad les Capucins, qui avaient essayé de s'établir en cette ville, avaient été contraints pour la troisième fois de fuir et d'abandonner cet infortuné troupeau sans pasteur.

Peu de temps après, le vieil évêque, frappé de paralysie et réduit à la plus extrême pauvreté, mourut à Ispahan au couvent des Carmes.

A la mort de Mgr de Gallisson, la Sacrée Congrégation avait fait choix du P. Timothée de la Flèche, de l'ordre des Capucins, qui avait été proposé par le Roi de France pour la coadjutorerie de Bagdad ; mais ce prélat s'étant démis, après son sacre, pour rester au service de l'évêque de Vannes, le Supérieur de la Mission de Bordeaux proposa au choix de la Propagande un ancien vicaire général de Québec, D. Dominique Varlet. Les Bulles lui furent délivrées en effet en 1718, alors que Mgr Pidou avait déjà cessé de vivre ; de sorte que l'élu devenait immédiatement titulaire de l'évêché de Bagdad.

Sacré à Paris sans solennité, disent les chroniques, le nouvel évêque s'abstint de prêter serment entre les mains du Nonce et de

souscrire à la Bulle *Unigenitus*. Puis il partit pour la Hollande où il s'inféoda à la petite Église janséniste d'Utrecht, et mourut impénitent le 14 mai 1742.

Le temps était venu où le long exil des évêques de Bagdad allait prendre fin, et à partir de 1721 nous entrons dans la seconde période de l'histoire de ce diocèse, celle qui eut pour théâtre à peu près exclusif la Babylonie, la Mésopotamie et les contrées voisines.

La France n'avait pas cessé de s'y intéresser; à peine la défection de l'évêque Varlet eut-elle été constatée, que l'ambassadeur de France recommandait au Saint-Siège, pour le siège de Bagdad, l'abbé Joseph Rébusat, missionnaire en Perse. Mais le jugement par contumace de l'évêque passé à l'hérésie devant prendre un certain temps, la Sacrée Congrégation se contenta d'envoyer d'abord en Babylonie un Vicaire apostolique pour le service des Chrétiens de ce pays, restés sans pasteur depuis l'expulsion des Capucins.

Elle fit choix pour cela d'un Religieux carme, de nationalité française, le P. Joseph-Marie de Jésus, précédemment missionnaire en Perse, et alors occupé en Syrie à la fondation de couvents de son ordre[1].

A la date du 19 novembre 1721, le nouveau Vicaire apostolique annonce qu'il part pour Constantinople afin d'obtenir du Grand Seigneur l'autorisation de se rendre à Bagdad; et de fait, quoique on ne trouve nulle mention ultérieure de ce voyage, le P. Joseph-Marie est, le 19 mars 1722 à Alep, et le 20 mai à Bagdad

Cette ville voyait donc enfin le premier des pasteurs que depuis quatre-vingt-dix ans l'Église et la France lui envoyaient. La peinture qu'il fait dans ses lettres de la condition des Chrétiens et surtout des Catholiques est lamentable. Depuis le départ des Capucins, plus de

1. *Archives de la Propagande*. Relation du cardinal Ponent, 27 mai 1721.

messe, plus de confession; bon nombre fréquentent l'église nestorienne et y participent à la cène eucharistique, bien que la corruption de la formule sacramentelle en rende nulle la consécration.

Pendant près de huit ans, le Vicaire apostolique, toujours seul, lutte contre les difficultés et les périls; réduit à se cacher, surtout pour la célébration de la messe, il se voit même contraint de fuir tantôt à Bassorah, tantôt à Hamadan, d'où il écrit à la Propagande, en 1727, pour être déchargé d'un office dont les fatigues l'écrasent et dont la stérilité le désole : le corps et l'âme, dit-il, succombent à la fois sous le fardeau; et puis le simple titre de Vicaire ne peut donner à celui qui le porte le prestige nécessaire : il faut au diocèse un chef revêtu de la dignité épiscopale.

Quelque précaire et hérissé d'obstacles qu'ait été le ministère de ce premier Vicaire apostolique, le diocèse et la ville de Bagdad lui doivent un tribut spécial de reconnaissance pour le courage qu'il eut de venir le premier prendre possession de ce siège lointain, et pour le concours désintéressé qu'il prêta par la suite à son successeur. A l'un et à l'autre revient la gloire d'avoir triomphé des difficultés qui jusque-là s'étaient opposées à la fondation effective de l'évêché dans la ville des Califes.

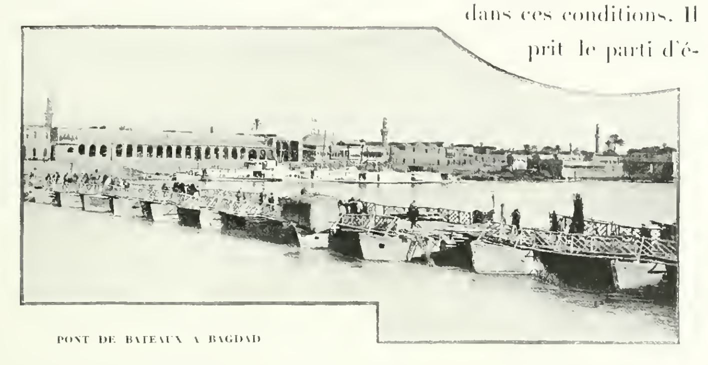
La démission du P. Joseph-Marie ayant été acceptée et l'évêque Varlet n'ayant pas été déposé, l'administration du diocèse fut de nouveau confiée à un Vicaire apostolique. Le titre en fut donné à l'évêque *in partibus* d'Oca, Religieux carme, qui en laissa les fonctions à l'un de ses frères, un Bourguignon, le P. Emmanuel de Saint-Albert. De provicaire (ce fut le titre qu'il porta d'abord), celui-ci deviendra plus tard le sixième évêque de Bagdad et le premier qui ait résidé dans cette ville.

« Jeune d'âge mais de grande science et vertu »[1], il partit de

1. *Archives de la Propagande*. Relation du cardinal Ponent, 28 septembre 1728.

Rome en mars 1729 et n'arriva à Bagdad qu'au mois de septembre suivant, quelques jours après que le P. Joseph-Marie, las d'attendre, en était parti.

Seul, contraint d'accepter l'hospitalité d'un Catholique qui permettait à peine à quelques-uns de ses amis d'assister à la messe les dimanches et fêtes, il comprit qu'il ne ferait que très peu de bien dans ces conditions. Il prit le parti d'é-



PONT DE BATEAUX A BAGDAD

crire au P. Joseph-Marie, retiré à Alep, pour le supplier de revenir jusqu'à ce que lui-même eût appris suffisamment les langues du pays, et sans attendre la réponse, il partit aussitôt pour Hamadan, où il pensait étudier le turc auprès de ses confrères de cette ville. Une cruelle désillusion l'y attendait : de l'église et de la résidence construites par Mgr Picquet il ne restait plus que des ruines. Il rentra à Bagdad au bout de six mois, très heureux d'y trouver le P. Joseph-Marie qui s'était rendu à sa prière.

La chrétienté de Bagdad comptait alors une trentaine de familles catholiques, et une centaine de familles de rites arménien, nestorien ou jacobite. Chez les Catholiques, déjà si peu nombreux, régnait en outre une si profonde ignorance qu'ils suivaient presque toutes les superstitions des Hérétiques.

Ce qu'il fallait se procurer avant tout c'était donc un local pour les réunir et les instruire. Le projet parut irréalisable sans l'appui

de la France. Confiant dans le dévouement de son confrère, le P. Emmanuel se décida à partir pour les Indes, afin d'obtenir du vice-roi placé à la tête de nos possessions, alors très étendues dans cette partie de l'Asie, des lettres réclamant auprès du gouverneur de Bagdad la liberté, pour les sujets français, d'acheter et approprier une maison « pour la commodité de leur négoce ».

Il rapporta, neuf mois plus tard, outre les lettres demandées, des présents pour le gouverneur qui accorda toutes les autorisations qu'on voulut. Un immeuble fut acheté dans le quartier des Chrétiens, et dans cet immeuble un modeste oratoire fut établi sous le vocable de saint Thomas, l'apôtre des Indes. Les deux religieux y célébrèrent la messe, pour la première fois, le 14 juillet 1731. Puis le Vicaire apostolique posa la première pierre de l'église cathédrale latine de Bagdad. Il devait mettre à l'élever vingt années pleines de privations et des plus rudes fatigues, sans que sa persévérance en fût jamais ébranlée.

Ce grand résultat obtenu, le P. Joseph-Marie, brisé par l'âge, sollicita du Vicaire apostolique de pouvoir retourner en Syrie, où il mourut peu après.

Tandis qu'il s'occupait de construire son église, le P. Emmanuel se consacra avec ardeur et succès à l'apostolat. Il défendit énergiquement les Nestoriens persécutés par les Arméniens grégoriens, qui devaient à leur richesse la faveur des gouverneurs. L'évêque fut même, pour cette cause, jeté en prison avec quelques-uns des principaux Catholiques; ce qu'ayant appris, le Roi de France lui décerna le titre et les prérogatives de consul. Touchés de sa charité, éclairés par sa parole et par celle de ses compagnons, les Nestoriens se laissèrent gagner peu à peu, et, le 5 juillet 1745, les derniers de ces hérétiques faisaient solennellement leur abjuration entre les mains du Vicaire devenu évêque de Bagdad. Ce fut un accroissement considérable pour la communauté catholique.

Le Vicaire apostolique ne négligeait pas davantage les portions

plus éloignées de son troupeau. Il envoya plusieurs fois ses compagnons Carmes dans le nord de la Mésopotamie. Quant à lui, il se rendit à Mossoul et à Mardin, auprès du Patriarche nestorien et du Patriarche jacobite, pour y fonder des Missions permanentes. Son passage fut marqué par des conversions très importantes, sinon très nombreuses, dont l'exemple et l'influence devaient en entraîner de plus considérables par la suite.

Aussi quand, en 1742, mourut l'évêque Varlet, le P. Emmanuel avait-il largement mérité le siège qui lui fut donné. Il dut, pour recevoir la consécration épiscopale, aller jusqu'à Malatia, ancienne Mélitène, située à l'extrémité opposée du diocèse, à 1 500 kilomètres environ de Bagdad.

De retour de ce voyage, qui ne fut point perdu pour l'affermissement du Catholicisme, Mgr Baillet (c'est son nom de famille, qu'il reprit en devenant évêque), animé plus que jamais de l'esprit de zèle et de sacrifice, se remit à travailler au salut des âmes avec la simplicité du plus modeste missionnaire, assistant les malades, secourant les pauvres et s'acquittant avec la plus scrupuleuse exactitude de toutes les fonctions de sa charge.

Cependant la conversion des Nestoriens suscita une nouvelle tempête. Elle vint des Arméniens, et sembla mettre pendant un temps la Mission en grand péril. L'évêque fut de nouveau emprisonné avec ses Religieux. L'épreuve fut terrible : il est difficile de se figurer, dit Mgr Baillet lui-même, ce que lui et ses compagnons eurent à souffrir, chargés de chaînes dans un cachot sans air et sans jour, au plus fort des chaleurs qui pendant trois mois maintiennent le thermomètre stationnaire entre 45 et 50 degrés centigrades.

Il se crut le droit, en sortant de là, d'aller chercher un peu de repos près du tombeau des saints Apôtres. C'est de Rome et de l'année 1753 qu'est daté le précieux Mémoire adressé au pape Benoît XIV, auquel nous avons emprunté les détails qui précèdent. Ce voyage ne fut pas le seul que Mgr Baillet fit à Rome : il y revint une

seconde fois au cours des vingt années qu'il gouverna encore sa chère Église de Bagdad. La Providence lui réservait de couronner cette vie si bien remplie par le sacrifice le plus glorieux auquel un évêque puisse aspirer, celui de donner sa vie pour ses ouailles. En 1773, pendant la grande peste, il contracta au chevet des malades le mal qui en fit un martyr du devoir et de la charité.



RUINES D'UN AQUEDUC A TARSOUM

De 1773 à 1820, l'Église latine de Bagdad ne revit plus d'évêque. Un seul fut préconisé en 1781. Ce fut Mgr Miroudot du Bourg, Bénédictin, qui reçut même du pape Pie VI la faveur du pallium, mais n'en mérita pas moins les censures de l'Église pour avoir pris part à la consécration de Gobel, l'archevêque assermenté de Paris. Il ne songea du reste jamais à se rendre dans son diocèse. L'administration en fut dévolue, pendant ce long intervalle, aux Supérieurs des Carmes de Bagdad, qui portèrent successivement le titre de Vicaires apostoliques.

Cette situation prit fin en 1819 par la nomination de Mgr Pierre-Alexandre Coupperie, du diocèse de la Rochelle, prêtre de la Congrégation du bienheureux Louis de Monfort.

Sacré à Paris par Mgr de Quélen, qui était encore simple coadjuteur, le nouvel évêque se hâta de rejoindre son Église, où il eut la douleur de trouver presque toutes les Missions abandonnées par

suite de la Révolution française et des troubles politiques qui la suivirent.

Chargé du diocèse d'Ispahan, du consulat de France et de toutes les Missions à la fois, il ne perdit pas courage, s'adjoignit des Religieux chaldéens de Raban-Ormuz, trouva un prêtre de bonne volonté pour aller en Perse, en envoya un autre à Bassorah, et, resté seul à Bagdad, s'y adonna avec ardeur à toutes les œuvres de son ministère. Il commença par rétablir les anciennes écoles et fonda ensuite, pour l'éducation des filles, une Congrégation diocésaine de Religieuses qu'il appela les « Servantes de Dieu » et auxquelles il donna des règles pleines de sagesse et de piété. Il fut l'un des premiers évêques en relations avec l'œuvre de la Propagation de la Foi, nouvellement créée à Lyon. Il adressa aux directeurs des Lettres et Études fort appréciées qui lui valurent des secours relativement considérables pour l'époque.

Il mourut à Bagdad en 1831, victime du dévouement qu'il déploya, pendant une peste, au service des malades. Il laissait après lui une réputation de sainteté, de sagesse et de zèle pastoral, que le temps n'a pas effacée.

La Sacrée Congrégation lui donna pour successeur, l'année suivante, Mgr Dominique-Marcelin Bonamie, de la Congrégation de Picpus, qui, sacré à Rome, s'embarqua aussitôt pour l'Orient ; mais ayant failli être victime d'un accident en voyage,



GALERIE DE L'ARCHEVÊCHÉ A BAGDAD

il s'arrêta à Alep, fit agréer sa démission et fut transféré à l'archevêché de Smyrne. Puis élu Supérieur général de sa Congrégation, il rentra à Paris où il servit longtemps d'auxiliaire à l'archevêque, et finit par se retirer à Cahors, sa ville natale, où il mourut.

Il fut remplacé en 1837 par Mgr Laurent Trioche, de Marseille, qui, n'étant que tonsuré, s'était attaché en 1822 à la personne de Mgr Coupperie comme secrétaire, et qui, ordonné prêtre en 1826, avait été envoyé pour desservir la chrétienté de Bassorah.

Il fut sacré dans son église de Bagdad le 15 août 1837 par l'archevêque chaldéen de Géziré, assisté du Patriarche chaldéen et de l'archevêque syrien de Mossoul qui se trouvaient accidentellement réunis à Bagdad.

Comme ses deux prédécesseurs, il fut chargé temporairement de représenter la France. En 1848, il obtint l'élévation du siège épiscopal de Bagdad au rang d'archevêché et reçut le pallium le 19 septembre de la même année, au consistoire tenu par Pie IX à Gaëte.

Pendant les vingt années qu'il administra le diocèse, il ajouta peu de chose aux œuvres de Mgr Coupperie. Il reçut en 1839 les Carmes français revenus pour occuper la Mission de leur ordre et reprendre la direction de l'église et de l'école des garçons. Il se retira en 1856 à Marseille, tout en conservant le titre d'archevêque de Babylone, mais entièrement étranger à l'administration du diocèse, qui fut confiée par la Sacrée Congrégation de la Propagande aux Délégués apostoliques qui se succédèrent de 1857 à 1887.

Mgr Trioche fut le premier évêque de Bagdad qui porta officiellement le titre de Délégué apostolique de Mésopotamie et de Perse.

Contemporains et principaux promoteurs des premières conversions des Nestoriens, des Jacobites et des Arméniens dans les provinces de Bagdad, Mossoul et Diarbékir, Mgr Baillet et Mgr Coupperie s'étaient trouvés tout naturellement chargés des intérêts religieux de ces néo-catholiques. Ils s'y dévouèrent, comme s'ils en eussent été

les pasteurs ordinaires. Peu à peu, les conversions se multipliant et les diocèses se constituant régulièrement, les évêques du rite oriental prirent en main, comme de juste, le gouvernement de leurs propres Églises, sous l'autorité de leurs Patriarches respectifs; l'archevêque latin de Bagdad ne conserva vis-à-vis d'eux que le rôle, devenu d'autant plus nécessaire et important, de représentant ou délégué du Saint-Siège.

Puis Mgr Trioche ayant renoncé, en 1850, à gérer les affaires des Églises orientales auprès du Saint-Siège et peu de temps après ayant quitté son diocèse pour entrer en France, Rome nomma, en dehors de lui, un Délégué apostolique, après lequel en vinrent plusieurs autres qui, bien que spécialement chargés de l'administration du diocèse de Bagdad, résidèrent tous ailleurs que dans cette ville, suivant les exigences de leur mandat de représentants du Saint-Siège, qu'ils considéraient avec raison comme de l'importance la plus haute. Cinq Délégués apostoliques, dont trois Français, se succédèrent ainsi depuis 1850 jusqu'à la nomination de l'archevêque actuel, qui cumule de nouveau les deux fonctions. Ce furent :



MONASTÈRE DU DÉSERT, DANS LA VALLÉE DE BEVER (ARMÉNIENS SÉPARÉS)

En 1850, Mgr Antoine Merciai, Dominicain, ancien Préfet de la Mission de Mossoul qui appartenait alors aux Religieux italiens;

En 1852, Mgr Benoît Planchet, Jésuite français de la résidence de Beyrouth;

En 1859, Mgr Henri Amanton, de Dijon, Dominicain de la Pro-

vince de Paris, ex-prieur du couvent des Carmes de la rue de Vaugirard, sous le P. Lacordaire;

En 1864, Mgr Nicolas Castello, de Barcelone, Capucin, Préfet de la Mission de Mardin;

En 1874, Mgr Louis-Marie Lion, de Reims, Dominicain de la Province de France, successeur du P. Besson dans la Préfecture de Mossoul.

Enfin Mgr Henri-Victor Altmayer, des Frères Prêcheurs de la Province de France, né dans le diocèse de Metz, secrétaire et vicaire de Mgr Lion de 1874 à 1883, fut appelé à le remplacer en 1884, comme Délégué apostolique, avec les titres d'archevêque de Chalcis et d'Administrateur de Bagdad, qu'il a gardés jusqu'à ce que la mort de Mgr Trioche (27 novembre 1887) lui eût donné celui d'archevêque de Babylone.

Nous sortirions du cadre de cet ouvrage si nous entreprenions de passer en revue les travaux spéciaux des Délégués apostoliques pendant cette période de cinquante ans. Il faudrait écrire pour cela l'histoire des Églises orientales, avec tous les événements heureux ou malheureux qui en ont marqué les progrès, les luttes et les souffrances. Gardien de l'autorité du Saint-Siège et dépositaire de sa sollicitude, surveillant obligé de tout ce qui touche à la foi et à la discipline, conseiller des Patriarches et des évêques, président des synodes où ceux-ci sont élus, confident et avocat des besoins des diocèses et canal des subsides qui leur sont destinés par les associations pies, promoteur de l'apostolat parmi les Hérétiques, bienfaiteur du clergé, refuge des malheureux Chrétiens au jour de l'épreuve, le Délégué apostolique n'est étranger à aucun acte de la vie de ces Églises, toujours prêt à encourager et aider le bien, attentif à écarter ou guérir le mal. Le pape Léon XIII a défini d'un mot, dans sa Constitution du 3 novembre 1894, le rôle de ce fonctionnaire ecclésiastique : il est le conciliateur.



MARCHANDS ARMÉNIENS

Nommé Administrateur du diocèse de Bagdad en 1884, puis coadjuteur de Mgr Trioche, à qui il succéda le 27 novembre 1887, Mgr Altmayer est le onzième des évêques latins de Bagdad.

Il n'y résida pas d'abord : les bâtiments de l'évêché, tombés en ruines, ne suffisaient plus ; par contre, un nouvel immeuble avait été commencé à Mossoul en 1880 par le précédent Délégué, Mgr Lion, qui avait voulu donner à la Délégation apostolique de Mésopotamie la résidence fixe qu'elle n'avait pas eue encore. C'est là que le nouveau Délégué, quoique archevêque de Bagdad, alla d'abord s'établir. Il y acheva même les travaux commencés. Inutile de dire qu'il ne manqua point pour cela de visiter son Église toutes les fois que quelque nécessité l'exigea ou qu'il y fut appelé par quelque bien à faire.

Deux œuvres surtout lui parurent mériter ses soins : ce furent la congrégation fondée par Mgr Coupperie pour l'éducation de filles, et la restauration de l'archevêché dont il ne restait presque plus de traces.

La Congrégation indigène des « Servantes de Dieu » s'étant éteinte d'elle-même, Mgr Lion avait appelé, pour les remplacer, les Sœurs françaises de la Présentation de Tours, et chargé en 1880 son secrétaire, le P. Altmayer, de réorganiser avec elles les écoles de filles absolument déchues.

Commencé avec 5 Religieuses, le nouvel établissement en exigea bientôt 10, puis 15, que le nouvel archevêque ramena avec lui de France en 1885 et en 1890. Non seulement le nombre des élèves, qui dépasse 800 aujourd'hui, l'imposait ; mais c'était aussi le vœu le plus ardent des familles, désireuses de donner à leurs filles une éducation plus en rapport avec le progrès de la civilisation et le développement des colonies européennes en Orient.

Salle d'asile, cours de français, cours de musique, classes arabes, ouvroirs, orphelinat, congrégation de jeunes filles, tiers-ordre, toutes ces œuvres fonctionnent avec succès sous la direction des Religieuses. Ce qui coûte plus que le personnel, ce sont les immeubles capables

de le contenir dans les conditions d'hygiène nécessaires sous un ciel aussi ardent.

Les ruines et le terrain de l'archevêché avaient été cédés aux missionnaires Carmes pour l'agrandissement de leur église et de leur collège de garçons. Grâce à l'appoint d'un legs tronqué de Mgr Trioche, à la réalisation de vieilles propriétés et surtout à la généreuse indemnité offerte par S. Em. le cardinal Ledochowski, Préfet de la Propagande, pour les pertes qu'avait éprouvées le siège de Bagdad, un nouvel immeuble a été acheté en 1894 dans un quartier nouveau, encore peu peuplé, où habitent la plupart des consuls étrangers et des Européens. L'archevêque est venu s'y installer peu de temps après, et par là il l'a consacré comme la nouvelle et définitive résidence des archevêques latins de Bagdad. Ce qui reste à souhaiter, c'est la construction, à côté de l'archevêché, d'une église qui tienne lieu de cathédrale et de paroisse pour les catholiques, de plus en plus nombreux dans ce quartier. Ce sera l'œuvre de la Providence et de l'homme qu'Elle aura choisi pour cela !

La population latine de l'archevêché de Bagdad monte à environ 2000 âmes. Elle est administrée par les Religieux de trois Missions qui se partagent le vaste territoire du diocèse : ce sont la Mission des Carmes déchaussés de Bagdad, celle des Dominicains de Mossoul, et celle des Capucins de Mardin, toutes trois françaises.

La Délégation apostolique de la Mésopotamie, du Kurdistan et de l'Arménie mineure a les mêmes délimitations de territoire que l'archevêché de Bagdad, et en sus une partie de la Grande Arménie et des Nestoriens du Kurdistan turc évangélisés par les Dominicains de Mossoul.

Elle comprend donc la majeure partie des deux Patriarcats chaldéen et syrien et quelques diocèses du Patriarcat arménien de Constantinople.

Le Patriarcat chaldéen porte le titre de Babylone et le siège

pourrait en être considéré comme appartenant à la ville de Bagdad. En fait, le chef de cette communauté, qui retient en administration perpétuelle le diocèse de Mossoul, a toujours résidé en cette dernière ville. Les anciens Patriarches nestoriens avaient, depuis des siècles, transféré leur résidence de Bagdad à Alcoche, près de Mossoul.

Le Patriarcat chaldéen compte, dans les limites de la Mésopotamie, dont nous avons exclusivement à nous occuper, 9 évêchés, 160 prêtres séculiers et réguliers, et environ 40 000 âmes.



Mgr HANNA,
ÉVÊQUE CHALDÉEN

Le Patriarcat syrien porte le titre d'Antioche ; mais la résidence en a été, depuis cinquante ans, transférée du Liban à Mardin, cette ville étant au centre des populations jacobites dont la conversion est l'objet principal de ce Patriarcat. Il compte en Mésopotamie 3 evêchés, 80 prêtres et environ 12 000 fidèles.

Les cinq diocèses arméniens catholiques, appartenant à la Délégation, comptent 40 prêtres et 10 000 fidèles environ.

En résumé, 2 Patriarches, 17 évêques, 300 prêtres et 65 000 âmes, voilà le bilan du Catholicisme dans le périmètre de cette Délégation apostolique, ou mieux, pour en revenir aux origines, de cet archevêché latin de Bagdad, qui a eu sa grande et belle part dans la création et la diffusion du mouvement catholique en ces contrées.

MISSION DES CARMES A BAGDAD ET EN BASSE MÉSOPOTAMIE

Cette Mission est sortie de celle que les mêmes Religieux avaient fondée en Perse au commencement du XVII[e] siècle.

En mars 1608, le R. P. Paul-Simon, Supérieur de la Mission de Perse, était parti pour Rome, envoyé par le Shah auprès du Souverain Pontife. Il arrivait à Bagdad lorsque, malade et exténué par la marche, il s'étendit sur le sol, aux portes de la ville, et y mourut. C'était une prise de possession.

Cependant Bagdad, ville frontière, dont la possession passait tour à tour aux Perses et aux Turcs, était d'accès difficile et d'un séjour dangereux. Aussi les PP. Capucins préférèrent-ils s'établir d'abord beaucoup plus au sud, près du golfe Persique, à Bassorah, où ils avaient espoir de ramener à la vraie foi les *Soubbas*, ou Chrétiens de Saint-Jean-Baptiste, qui n'avaient de chrétien que le nom. Le P. Basile s'y fixa le premier en 1623.

Dès 1677, un acte authentique, signé de l'ambassadeur de Louis XIV à Constantinople, nomme *à perpétuité* consul de France à Bassorah le Supérieur des Carmes déchaussés de cette ville.

Ce ne fut qu'en 1720, que le P. Joseph put s'établir secrètement à Bagdad. Puis en 1728, le P. Emmanuel, bientôt Mgr Emmanuel, y fonda une maison de l'ordre. Les Carmes n'arrivaient pas les premiers. L'historien de la Société des Missions étrangères, M. Launay, raconte que les premiers partants de cette Société, lorsqu'ils arrivèrent à Bagdad, y rencontrèrent des Capucins qui avaient bâti leur église et leur maison avec des briques enlevées à la Tour de Babel.

De 1731 à 1750, les Carmes entreprirent l'évangélisation des Nestoriens de Mossoul et des environs.

Ils y firent des conversions, qui préparèrent le terrain pour les Dominicains lorsque ceux-ci s'y établirent en 1750.

Les Pères français n'ayant pu être remplacés pendant la Révolution, des Carmes de nationalité étrangère vinrent prendre la direction de l'école, où l'on enseignait le français et l'italien.

Nous ne retiendrons de cette époque qu'un fait, à la fois héroïque et touchant. « En 1846, le choléra ravageait Bagdad. Le P. Alphonse, alors Supérieur, offrit sa vie à Dieu pour la cessation du fléau. Le 30 septembre, deux mois après le commencement de l'épidémie, à la fin de sa messe, il se retourna vers les assistants, le visage rayonnant, et leur dit : « Mes frères, prenez courage ; le choléra touche à sa fin. Il mourra encore *une personne bien connue à Bagdad*, ce sera la dernière victime ». Frappé le lendemain, il fut emporté en vingt-quatre heures. Ce fut, en effet, comme il l'avait dit, la dernière victime : l'épidémie disparut » (*Chron.*, 1898, p. 236).



JEUNES FILLES DE MOSSOUL

La Mission ne fit guère que végéter jusqu'en 1858. A cette date elle redevint française, avec le P. Marie-Joseph de Jésus comme Supérieur. Né en 1830 à La Magistère (diocèse de Montauban), et mort avec le titre de Préfet apostolique, le 12 août 1898, il peut être considéré comme le véritable fondateur de la Mission qu'il réorganisa et qu'il gouverna pendant quarante ans.

L'église, l'école, la fondation de stations nouvelles en divers points de la région, telle fut la triple entreprise qu'il poursuivit, à travers des difficultés inouïes, jusqu'au succès final.

Il fallut beaucoup d'argent pour l'église; le P. Marie-Joseph y consacra la modique allocation de la Propagation de la Foi. C'était se condamner, lui et les siens, aux plus cruelles privations. Jusqu'au moment où une autorité supérieure vint modérer de si saints excès, la cuisine des Pères n'avait jamais vu de feu : un morceau de pain sec et une gousse d'ail gardés dans le tiroir de la table de travail, ils n'avaient point d'autre ordinaire. On avait même essayé d'imiter l'exemple de saint Pierre d'Alcantara, qui ne mangeait qu'une fois tous les trois jours. Le mobilier et le vêtement étaient à l'avenant. A ce prix, on put enfin élever un premier bâtiment qui servit longtemps de chapelle et qui est aujourd'hui la grande salle d'étude de notre Institut.



ÉLÈVES DES PP. CARMES, A BAGDAD

Enfin, après deux pénibles voyages en Europe, et cinq ans de travaux, l'église telle qu'on la voit aujourd'hui, avec ses proportions élégantes et hardies, fidèle reproduction de notre sanctuaire du Mont-Carmel, fut heureusement achevée. La bénédiction solennelle eut lieu à la fin de décembre 1871. Plus tard, le nombre des missionnaires augmentant, on dut aussi bâtir un couvent à la place de la masure qui leur avait jusque-là servi de demeure. Aujourd'hui nous ne possédons pas moins de 6000 mètres de terrain au centre même



PONT DE BATEAUX SUR LE TIGRE, A MOSSOUL

de la ville : c'est ce que les voyageurs appellent l'oasis française au milieu de ces déserts. L'un d'eux, quoique Protestant, nous assurait qu'il n'avait pu retenir ses larmes en assistant à notre procession de la Fête-Dieu : « Je me croyais, dit-il, transporté en France. Ah! soyez bénis de l'étendre si loin et d'en faire connaître la charité. »

Dès leur arrivée, en 1858, le P. Marie-Joseph et le P. Xavier s'étaient faits maîtres d'école; ils s'étaient en outre adjoint quelques laïques. Aussitôt, de nouveaux élèves vinrent grossir le petit groupe des anciens. Il fallut songer à bâtir. Nous n'eûmes d'abord qu'un assez vaste local, à un seul étage; peu à peu quelques maisonnettes voisines y furent annexées; puis en 1890, les demandes d'admission devenant de plus en plus nombreuses, on acheva la construction d'une école, jusqu'alors d'aspect hétéroclite et provisoire.

Elle se divise actuellement en deux corps de bâtiments distincts ayant chacun sa cour de récréation, le plus grand affecté à l'école secondaire, le plus petit à l'école primaire. Les élèves appartiennent à cinq rites différents. Il y a en outre une salle d'asile pour les enfants au-dessous de sept ans, et une école exclusivement arabe pour les Telkéfiens. On a créé de plus, pour des jeunes gens qui ont dépassé l'âge scolaire sans avoir reçu une suffisante instruction religieuse, un catéchisme du soir. Ajoutez à cela le cercle catholique, destiné, disent les statuts, « à offrir aux hommes de la bonne société de la ville les avantages d'une association à la fois pieuse, instructive et agréable ».

Enfin il faut, même à Bagdad, suivre le mouvement de l'esprit moderne : nous sommes actuellement en train de transformer une partie de notre collège en une sorte d'école des arts et métiers, pour préparer des débouchés à ceux de nos jeunes gens qui pourraient aborder les carrières libérales. « Notre collège, lisons-nous dans une relation récente, compte, cette année (1898), 220 élèves de sept à dix ans divisés en 8 classes, avec 15 professeurs, dont 3 Pères, 2 étrangers, pour le turc et l'anglais, et 10 indigènes. L'arabe et le

français sont obligatoires pour tous, depuis les plus basses classes; durant les deux dernières années, les élèves apprennent, à leur choix, l'anglais ou le turc. »

Les résultats scolaires se manifestent dans la façon très distinguée dont les élèves, chaque année, en des séances solennelles, en présence de toute la société de Bagdad, interprètent des pièces de théâtre, telle que l'*Athalie* de Racine. Ils s'affirment plus encore par les positions que beaucoup de ces élèves conquièrent tous les jours : ce sont eux qui remplissent maintenant presque toutes les administrations de l'État et les maisons de commerce de la Basse-Mésopotamie, de Bagdad à Bassorah. Ce que la région compte d'hommes marquants est sorti depuis quarante ans de nos mains.

Mais ce qui, sur toute chose, nous remplit de consolation, c'est la vraie et solide piété qui règne dans l'école. Spontanément, nos élèves se confessent et communient en général tous les huit jours. C'est beaucoup pour des enfants arabes, externes, vivant au milieu des vices qu'engendre fatalement l'islamisme sans cesser d'être fervents, et si purs que l'on n'entend jamais sortir de leur bouche une parole tant soit peu libre. C'est par l'influence de notre école que s'explique surtout ce fait consolant que, lorsque le schisme chaldéen éclata à Mossoul, en 1870, il ne fit pas d'adhérents à Bagdad. A de rares exceptions près, la majorité de nos élèves reste fidèle à la pratique des devoirs religieux, après leur sortie du collège, et un bon nombre sont des Chrétiens exemplaires. Plusieurs sont entrés en religion ou dans l'état ecclésiastique : nous comptons déjà deux Carmes, deux Dominicains, un Lazariste, un évêque chaldéen (Mgr Joseph Khaïat), deux prêtres chaldéens, deux prêtres melchites. En 1898 deux élèves sont entrés au séminaire, l'un chez les Chaldéens à Mossoul, l'autre chez les Syriens au Liban.

Il y a parmi les enfants qui fréquentent nos écoles, un certain nombre de Schismatiques, des Israélites et des Musulmans. « Ce ne

sont pas ceux qui nous sont les moins attachés ensuite, dit M. de Rivoyre dans son livre sur *les Vrais Arabes*. « Où avez-vous donc si bien appris le français? » demandai-je un jour à un jeune négociant juif. — Chez les bons Pères Carmes », me répondit-il. Et là-dessus il se mit à me parler de la France, lui qui ne la connaissait que par ouï-dire, avec une chaleur, un intérêt qu'on ne trouve pas toujours, hélas! chez des Français. Écoutez encore le récit suivant :

« On venait de jeter l'ancre en vue du Fao, situé à quelques kilomètres de l'embouchure du Schat-el-Arab, raconte un missionnaire. L'agent de la quarantaine vint à bord pour constater l'état sanitaire des passagers. Dès qu'il m'aperçut, il m'accosta, me serrant cordialement la main et me disant en très bon français : « Vous êtes un Père « Carme, sans doute, et vous vous rendez à Bagdad.... Je suis un « ancien élève de leur école française. Je les aime toujours comme



DANS LE JARDIN DE LA MISSION DES PP. CARMES, A BAGDAD

« au temps de mon enfance. Si aujourd'hui j'ai du pain pour moi « et pour ma famille, c'est à eux que je le dois. Je sais, ajouta-t-il, « qu'il y en a qui jalousent les Pères latins; c'est que ceux-là n'ont « jamais été capables de faire ce que ces Pères ont fait et ce qu'ils « continuent de faire depuis tant d'années. Mais, moi, je les ai tou- « jours défendus, car toute l'instruction que possèdent aujourd'hui « les Chrétiens de Bagdad et de Bassorah, à quelque rite qu'ils appar- « tiennent, est due aux Pères Carmes. Ce sont eux qui civilisent le « pays. »

Pour être complet sur les œuvres de Bagdad, il faudrait ajouter : l'école primaire, qui compte 70 élèves; le dispensaire fondé par un religieux, le P. Damien, ancien docteur en médecine de la Faculté de Paris, ramené de France par le P. Marie-Joseph, et qui, pendant trente ans s'est dévoué au service des pauvres malades de Bagdad, où il a fait un bien énorme et où il est mort en 1896 en véritable odeur de sainteté. Sa vocation ne s'explique pas d'ailleurs sans une sorte de miracle. « Le P. Marie-Joseph, racontent les Chroniques des Carmes (1898, I, p. 430) partant pour son premier voyage en Europe, s'arrêta devant les ruines présumées de la tour de Babel, y déposa une médaille de la Sainte Vierge qu'il avait à son chapelet et promit de la remplacer par une statue, s'il ramenait un missionnaire qui fût en même temps médecin. Peu de temps après, passant à notre couvent d'Agen, il vit venir à lui un jeune et savant docteur de la Faculté de Paris entré depuis quelques années au Carmel, et qui demandait à le suivre à Bagdad.... »

Il nous reste à traiter le troisième point que nous avons annoncé au début, c'est-à-dire la fondation des nouveaux postes. Au XVII[e] siècle, Bagdad ne fut évangélisée qu'après Bassorah. Aujourd'hui c'est au contraire la mission de Bagdad qui a reflué sur Bassorah.

L'église de cette ville, dédiée à Notre-Dame des Remèdes (*Salus infirmorum*), a été restaurée par le P. Marie-Joseph, ainsi que l'école,

qu'il serait nécessaire d'agrandir encore. Le même Père a fondé une école et une église à Amarah. Enfin tout récemment on a jeté les fondements d'une station à Bouchir.

Tel est, dans ses grandes lignes, l'état actuel de cette Mission. De grandes choses y ont été faites; de grandes choses y restent à faire.

Les missionnaires ont attribué la meilleure part de leurs succès d'aujourd'hui à la prière du vénérable P. Paul-Simon, tombé, comme nous l'avons dit en commençant, mourant aux portes de Bagdad. Il est certain que, sans les grâces de choix que la prière attire, jamais ils n'eussent surmonté les difficultés que l'œuvre rencontrait à chaque pas. C'est elle qui les soutiendra pareillement dans l'avenir. Puisse-t-elle amener surtout dans ce vaste champ des ouvriers en plus grand nombre!

La Mission compte actuellement 6 missionnaires. Plus de 50 Religieux sont enterrés à Bassorah. Ils furent les victimes de ce climat brûlant, où l'on ne peut guère résister plus de huit ou dix ans.

MISSION DES DOMINICAINS EN MÉSOPOTAMIE
KURDISTAN ET ARMÉNIE

Origines de la mission, limites, population. — Les Dominicains évangélisèrent à plusieurs reprises la Mésopotamie depuis les premiers temps de la fondation de leur ordre jusqu'au milieu du XVI[e] siècle. L'Arménie eut également, à partir du XIV[e] siècle, des Frères Prêcheurs, dits « Frères Pérégrinants », qui annoncèrent la foi aux dissidents de ce pays et créèrent avec les convertis une Province des « Frères-Unis d'Arménie », célèbres par leurs travaux apostoliques, leurs couvents et leurs ouvrages liturgiques encore subsistants. C'est au commencement du XIX[e] siècle seulement que cette Province d'Arménie s'éteignit par suite de la persécution et du malheur des temps.

C'est sans doute cet apostolat traditionnel des Frères Prêcheurs en Mésopotamie et en Arménie qui détermina Benoît XIV à confier à leurs successeurs la Mission de Mésopotamie, de Kurdistan et d'Arménie, lors de sa fondation en 1750.

Cette Mission est située entre trois autres Missions françaises : la Mission des Capucins dans la Mésopotamie septentrionale et l'Asie Mineure, celle des Carmes en Babylonie et celle des Lazaristes en Perse. Elle comprend le Sud-Est de la Mésopotamie, le Kurdistan ou ancienne Assyrie, sur la rive gauche du Tigre supérieur, et le Nord-Est de l'Arménie majeure. Ce territoire correspond aux vilayets actuels de Mossoul, de Bitlis et de Van, et à une partie de celui de Diarbékir. Dans cette région, égale environ au tiers de la France, se trouvent, au milieu des Arabes et des Kurdes musulmans, trois groupes de Chrétiens hérétiques d'origine, dont l'évangélisation est le but de la Mission : à l'est, les Nestoriens (80 000); au centre et vers le sud-ouest, les Jacobites monophysites (40 000); au nord, les Arméniens grégoriens (150 000 à 200 000).



ÉGLISE ET MONASTÈRE DE L'ILE D'AKHTAMAR, DANS LE LAC DE VAN (RÉSIDENCE DU CATHOLICOS DE VAN)

A l'époque de la fondation de la Mission, on ne comptait qu'un nombre insignifiant de Catholiques dans les limites de la nouvelle Préfecture apostolique. A Mossoul, une seule famille chaldéenne rappelait les conversions obtenues dans cette ville, au commencement du XVIII[e] siècle, par les soins des évêques latins de Bagdad et des missionnaires capucins et carmes qui avaient évangélisé la contrée avant l'arrivée des Dominicains. Les autres conversions avaient disparu par suite des persécutions des Patriarches nestoriens d'Alcoche et de l'absence de missionnaires à résidence fixe. Les Jacobites de Mossoul ne connaissaient le Catholicisme que de nom. Parmi les Arméniens de Van c'était, pour longtemps encore, la nuit profonde de l'hérésie.

L'histoire de la Mission, depuis sa fondation jusqu'à nos jours, se divise en deux périodes : la période italienne et la période française.

Période italienne. — De 1750 à 1856, la Mission de Mossoul fut

confiée aux Dominicains italiens. Cette période de cent six ans fut marquée par de nombreuses conversions et par des événements de la plus haute importance, que nous ne pouvons pas complètement passer sous silence.

En 1750, un évêché syrien catholique put être érigé à Mossoul, tellement les premières conversions furent nombreuses parmi les Nestoriens et les Jacobites, et il fut confié au premier de ces convertis, au célèbre Bichara, maître d'école jacobite, ordonné prêtre à Jérusalem peu après sa conversion, et sacré ensuite évêque de Mossoul. Bichara est resté dans l'histoire de l'Église syrienne le type des héros de la foi catholique en ces temps difficiles, véritable ministre de Jésus-Christ et héritier du zèle des apôtres, de leur pauvreté et de leur dévouement au milieu des persécutions.



VUE DE MOSSOUL

Peu après, le Patriarche nestorien de la Mésopotamie et du Bas-Kurdistan, qui résidait à Alcoche, à 40 kilomètres N.-E. de Mossoul, donnait sa démission à cause du même mouvement de conversions, et son neveu et successeur, Mar Yohannan, se déclarait catholique vers 1780, suivi par cinq évêques de sa nation, par la plus grande partie des Nestoriens de Mossoul et six villages importants de la banlieue.

Deux hommes se distinguèrent à cette période de la Mission, le P. Lauza, son fondateur, et surtout le P. Léopold Soldini, dont le nom est resté populaire dans le pays, auprès des Chrétiens et des Infidèles. Une fontaine où le P. Soldini s'arrêtait dans ses courses apostoliques a gardé son nom; son tombeau à Zako est devenu un lieu de pèlerinage très fréquenté.

Avec plusieurs de ses frères, il poussa jusque dans le Haut-Kur-

distan, aux environs de la ville d'Amédéah. L'art de la médecine, que plusieurs d'entre les missionnaires exerçaient habilement, leur donnait accès près des puissants pachas d'Amédéah, alors indépendants de la Sublime Porte. Ils s'acquirent ainsi une considération et une influence qu'ils mettaient au service des Chrétiens opprimés du pays. De là, chez ces malheureux, des sentiments de reconnaissance et de sympathie, qui amenaient des conversions.

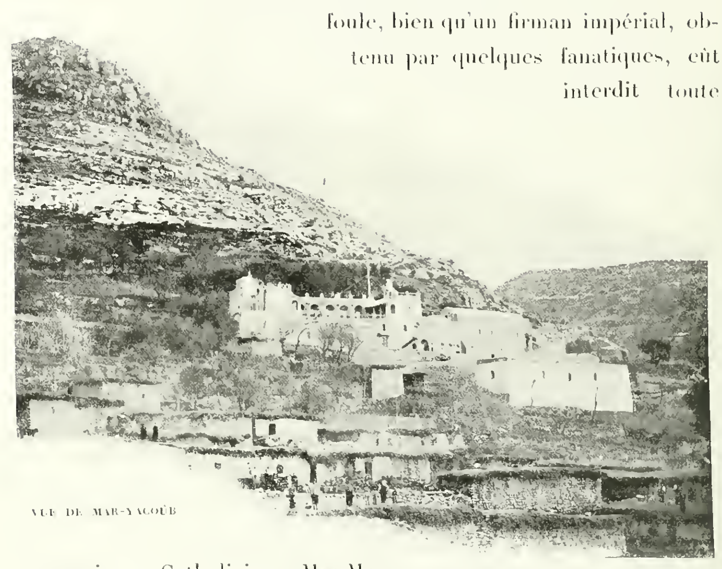
Ce n'est pas que les difficultés et la persécution aient manqué à ces commencements de la mission du Kurdistan, bien au contraire. Hérétiques et Musulmans s'unirent contre les néo-convertis et contre les missionnaires eux-mêmes, dont les travaux furent frappés de stérilité à ce point que Clément XIV dut ranimer leur courage et leur ordonner de rester dans ce pays *in signum fidei*. Le P. Soldini mourut, croit-on, empoisonné, et le P. Ruvo fut massacré en 1786 à Djéziré par les Musulmans. Son cadavre, traîné dans les rues de la ville et jeté dans le Tigre, fut recueilli par les Nestoriens qui l'enterrèrent près de leur église. Cet acte de charité fut peut-être la cause de leur conversion. Au commencement de ce siècle, en effet, le P. Campanila les ramena au sein de l'Église, en même temps qu'il travaillait à la fondation de la congrégation des Religieux chaldéens de Saint-Hormisdas, dans le but de fournir aux missionnaires des coadjuteurs indigènes pour l'apostolat des villages.

En 1829, le Patriarcat chaldéen était créé par Rome pour remplacer le Patriarcat nestorien de Mésopotamie et Bas-Kurdistan qui avait disparu faute de sujets. Il comprenait sept diocèses.

De 1840 à 1856, les principaux ouvriers de la Mission furent le P. Merciaï, élevé en 1849 à la dignité de Délégué apostolique, l'abbé Valerga, qui s'était donné à la Mission et y travailla de longues années avant d'occuper le siège patriarcal de Jérusalem, et le P. Augustin Marchi, le dernier Préfet apostolique de la période italienne.

Les conversions continuèrent avec les mêmes bénédictions et les mêmes persécutions. Les Jacobites de Mossoul surtout venaient en

foule, bien qu'un firman impérial, obtenu par quelques fanatiques, eût interdit toute



VUE DE MAR-YACOÛB

conversion au Catholicisme. Mgr Merciaï n'en ouvrit pas moins, au début de son épiscopat, la Mission syrienne de Médéat dans le Taurus (Djebel-Tòr), préparant ainsi les succès futurs des Dominicains français.

Ce sont cependant les Nestoriens du Haut-Kurdistan qui furent l'objet principal des efforts des PP. Merciaï, Valerga et Marchi. Les deux premiers allèrent à Cotchanès trouver le Patriarche Mar-Chimoun et eurent en sa présence une conférence avec les ministres protestants, à la suite de laquelle il se déclara favorable au Catholicisme et promit de l'embrasser. Pendant six ans, le P. Marchi parcourut, toujours à pied, la montagne nestorienne, assura la persévérance des convertis, conquit à la fois cinq villages nestoriens et fonda, à l'entrée du Haut-Kurdistan, la résidence de Mar-Yakoûb (1847).

Pendant ce temps, à Mossoul, avec l'aide de M. Eugène Boré, les missionnaires ouvraient des écoles dans divers quartiers et le P. Marchi inaugurait dans l'enceinte de la Résidence, le collège externe de

la Mission. Auparavant le P. Merciaï avait entrepris de bâtir une chapelle. Les Musulmans jurèrent de l'arrêter. Ils envahirent la maison des Pères, la saccagèrent, la démolirent, s'emparèrent des vases sacrés, et blessèrent grièvement l'abbé Valerga. Le consul de France, M. Émile Botta, accouru sur les lieux, fut frappé et deux voyageurs français de passage à Mossoul coururent de sérieux dangers. Heureusement quelques Musulmans influents du quartier s'interposèrent. A son tour, la France intervint pour faire punir les aggresseurs et pour récompenser les défenseurs. La construction de la chapelle fut reprise et terminée.

On voulut également fonder un séminaire, mais les circonstances ne permirent pas de réaliser alors cette œuvre importante.

Le zèle apostolique et les éminentes qualités du P. Marchi ne purent cependant suppléer au nombre des missionnaires, qui devenait alors de plus en plus insuffisant par suite de la persécution contre les ordres religieux en Italie. Aussi, en 1856, Pie IX transféra-t-il la Mission aux Dominicains français du P. Lacordaire. Les Frères prêcheurs d'Italie avaient introduit le Catholicisme dans un grand



TYPES DE MAR-YACOÛB

pays et converti de trente à quarante mille âmes dans la Mésopotamie et le Kurdistan.

Période française (1856-1900). — En passant aux mains des Dominicains français, la Mission de Mossoul eut pour premier Supérieur le P. Besson.

Personnellement cher à Pie IX, le P. Besson fut aussi célèbre par sa sainteté que par ses œuvres apostoliques. Il passa cinq ans en Orient, d'abord comme visiteur, puis comme Préfet apostolique, et son zèle embrassa tous les besoins de ce pauvre pays.

FEMMES DE MAR-YACOÛB

A Mossoul, il était l'ami des pauvres, des malades et des opprimés. Les grâces de guérison qu'il obtenait pour les malades auxquels il donnait ses soins le firent prendre pour un thaumaturge. Il fut l'homme de la paix et sut maintes fois, par son tact et sa charité, assurer aux Chrétiens la bienveillance des Musulmans et leur épargner d'injustes traitements et d'humiliantes servitudes. L'œuvre des écoles eut toute sa sollicitude. Il centralisa dans les bâtiments de la Mission, achevés par ses soins, les établissements disséminés dans les divers quartiers de la ville et y introduisit des programmes et un règlement conformes à ceux des écoles de France. Il s'occupa aussi tout particulièrement de l'école des filles, jusque-là presque complètement négligée. En attendant l'imprimerie qu'il n'eut pas le temps d'acquérir, il fit lithographier pour l'usage de ces écoles plusieurs ouvrages élémentaires.

Au milieu de ses nombreuses occupations intérieures, le P. Bes-

son trouva le temps de parcourir les montagnes du Kurdistan, de visiter le Patriarche nestorien à Cotchanès et de continuer par lui-même et par son compagnon, le R. P. Schaffauser, l'apostolat du P. Marchi.

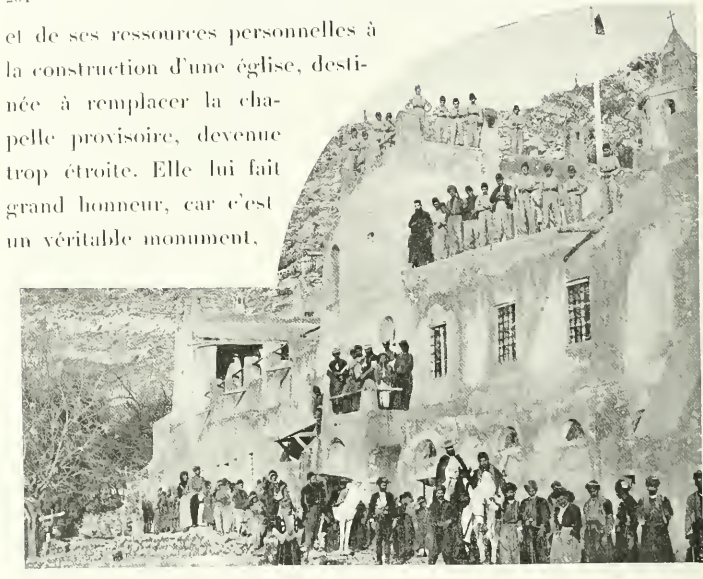
Les dernières années de sa vie furent attristées par le spectacle des tendances schismatiques des chefs religieux de la communauté chaldéenne, en lutte avec le Saint-Siège, pour revendiquer la juridiction sur les Chrétiens du Malabar. Le P. Besson unit ses efforts à ceux de Mgr Amantor, le premier Délégué apostolique dominicain de la Mésopotamie, et rivalisa avec lui de prudence, de patience et de charité, pour ramener dans le chemin de l'obéissance les prélats chaldéens. Tout fut inutile : après deux ans de prières, d'efforts et d'angoisses, le P. Besson, froissé de tout ce que cette lutte lui avait révélé de passions et d'égarements dans le cœur humain, tomba épuisé. Plusieurs fois, il avait offert sa vie à Dieu pour le salut de cette Église chaldéenne qu'il voyait courir à sa perte. Une épidémie de fièvre typhoïde survint pendant laquelle, malgré l'épuisement de ses forces, il se dévoua au soin des malades. Il fut atteint à son tour et mourut à Mar-Yacoûb en 1864, âgé seulement de quarante-quatre ans.



UN DÉPART DE MAR-YACOÛB, LE CUISINIER

Le R. P. Lion, qui est mort archevêque de Damiette et Délégué apostolique, succéda au P. Besson et continua son œuvre à Mossoul jusqu'en 1872. Il dota d'abord la Mission d'une imprimerie, don de l'Œuvre des écoles d'Orient, et à laquelle nous devons tout d'abord une version arabe complète des Livres Saints, la première dans cette langue qui ait été mise à la portée des Chrétiens de Mésopotamie. Il consacra une grande partie de son activité, de ses talents

et de ses ressources personnelles à la construction d'une église, destinée à remplacer la chapelle provisoire, devenue trop étroite. Elle lui fait grand honneur, car c'est un véritable monument,

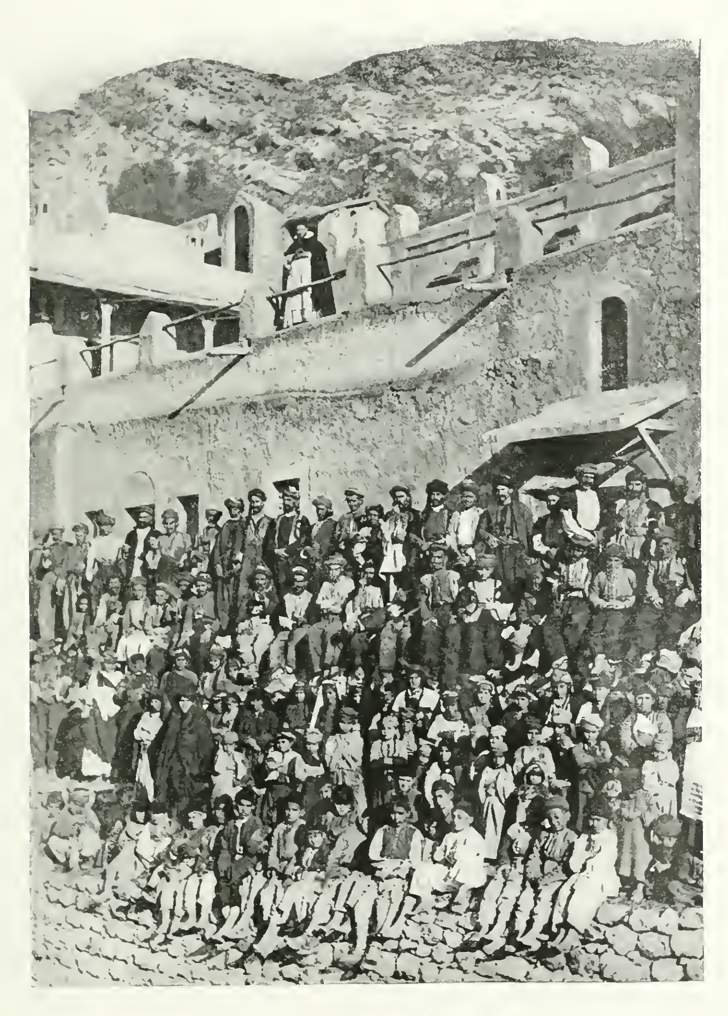


A MAR-YACOÛB. DÉPART D'UNE CARAVANE

du plus pur style roman et du meilleur goût français. Il la fit construire lui-même, par les ouvriers du pays.

Le R. P. Leurée, un des missionnaires les plus actifs et les plus remarquables de cette époque, renouvela dans le Haut-Kurdistan les travaux et les succès apostoliques de ses prédécesseurs italiens. Il ramena plusieurs villages nestoriens des environs d'Amédéah et établit une Résidence dans cette petite ville. Il se fit une réputation extraordinaire par la protection efficace qu'il accordait aux Chrétiens et le respect qu'il imposait aux Musulmans les plus farouches de ce pays fanatique. Le P. Lion lui-même fit un voyage d'exploration important à travers le Kurdistan, la Perse et l'Arménie, pour étudier la fondation de Résidences nouvelles dans la région de Van.

Comme Préfet apostolique, le P. Lion avait eu à lutter, ainsi que son prédécesseur, contre le schisme chaldéen, mais il eut la joie en



LES MAR-YACOUBIENS A L'HEURE DU THAUSLCH

qualité de Délégué du Saint-Siège, de l'enrayer, sinon de le terminer entièrement, en ramenant à l'obéissance de Rome le Patriarche, presque tous les évêques et la meilleure partie des fidèles de cette communauté.

Après son élévation à la dignité épiscopale, Mgr Lion eut pour successeur à la tête de la Mission, le R. P. Duval, un des premiers compagnons, en Orient, du P. Besson. Le P. Duval dirigea la Mission, de 1872 à 1892, époque à laquelle il fut appelé par la confiance du Souverain Pontife à la Délégation apostolique de Syrie. Son administration fut féconde pour la Mission tout entière, et spécialement pour la résidence de Mossoul. Fondateur de beaucoup d'œuvres nouvelles, il fut aussi l'organisateur de celles que ses prédécesseurs avaient créées avant lui.

L'école des garçons fut transformée en un véritable collège par l'ampleur des programmes, le sérieux des études, l'importance donnée à l'enseignement du français, le nombre des élèves et des professeurs. Des écoles du soir et dominicales furent ouvertes pour la



A MAR-YACOÙB. L'ESCORTE DE LA CARAVANE

préservation, l'instruction et l'éducation des jeunes ouvriers abandonnés. De leur côté les Sœurs dominicaines de la Présentation, appelées à Mossoul par ses soins et à ses frais, prirent la direction des écoles de filles qui subirent la même transformation que les écoles de garçons, avec le français comme base de l'enseignement. Elles ouvrirent aussi un pensionnat gratuit pour École normale de sous-maîtresses, deux ouvroirs avec classes annexées, une vaste salle d'asile et une école dominicale pour les enfants abandonnées et les jeunes ouvrières de la ville. Elles furent également chargées de l'Hospice Lejeune, fondé en 1874 par Mme la baronne Lejeune, en souvenir de son mari mort dans le cours d'un voyage en Orient, et d'un dispensaire de pharmacie où plusieurs centaines de malades sont assistés journellement. L'imprimerie reçut des développements considérables comme matériel et comme personnel. Des ateliers de reliure, de fonderie et de stéréotypie lui furent annexés et des ouvrages de la plus haute importance y furent édités, tels que le nouveau Bréviaire syriaque en sept volumes et la Bible chaldéenne suivant la célèbre version orientale dite la *Pschitta* ou la *Simple*.

Mais l'œuvre principale de Mgr Duval à Mossoul a été le séminaire syro-chaldéen fondé en 1882, affilié au Collège de la Propagande, placé sous la juridiction immédiate du Saint-Siège et de son représentant, le Délégué apostolique, et dépendant de la Mission pour la direction, l'enseignement et l'installation des locaux. Ce séminaire a déjà fourni aux Églises chaldéenne et syrienne 50 prêtres : véritable commencement de résurrection pour le clergé de ce pays.

Dans sa sollicitude pour les Nestoriens, le P. Duval favorisa les Missions dans le Kurdistan, ouvrit de nombreuses écoles dans les villages, en deçà et au delà d'Amédéah, et adjoignit à la résidence de Mar-Yacoûb une École normale où l'on prépare, par une éducation à la fois catholique et française, de jeunes Nestoriens au rôle

d'instituteurs dans les écoles que la Mission subventionne parmi leurs compatriotes.

Trois Résidences nouvelles de missionnaires créées par le P. Duval ont permis de porter au loin l'action de la Mission : la résidence de Van (1881) dans l'Arménie majeure et celle de Seert (1882) dans le Kurdistan arménien, spécialement destinées à l'apostolat des



MONASTÈRE ARMÉNIEN DE LIM, DANS UNE ILE DU LAC DE VAN

Arméniens-Grégoriens; puis celle de Djéziré (1884), au pied des montagnes du Taurus mésopotamien, dit Djebel-Tôr, créée pour l'évangélisation des Jacobites de cette région. Des conversions assez nombreuses marquèrent les premiers temps de cette dernière fondation. Les deux autres préparèrent, par une action plus lente, le grand mouvement catholique qui devait se produire plus tard en Arménie.

Depuis 1894, la Mission dominicaine française continue dans la



SUR LA TERRASSE DU PENSIONNAT DES SOEURS, A MOSSOUL

Mésopotamie, le Kurdistan et l'Arménie, les œuvres d'apostolat, d'éducation et de civilisation chrétienne qu'elle a reçues en héritage des PP. Besson, Lion et Duval. Les massacres d'Arménie et leurs tristes conséquences l'ont amenée à ouvrir trois orphelinats nouveaux et de nombreuses écoles de village. Par suite d'une tendance très marquée de toutes les communautés orientales à se rapprocher de l'Église romaine, les anciennes écoles de la Mission ont vu doubler le nombre de leurs élèves. Un mouvement catholique très sérieux et très étendu parmi les Grégoriens et les Nestoriens ramène, chaque jour, au giron de l'Église romaine un nombre considérable de ces Chrétiens dans ces régions du Kurdistan et de l'Arménie d'où le Catholicisme était absent depuis près de quatorze siècles.

Actuellement, la Mission compte 16 Pères répartis dans les résidences de Mossoul (1750), de Mar-Yacoûb (1847), de Van (1881), de Seert (1882) et de Djéziré (1884), et 18 Sœurs établies à Mossoul (1873) et à Seert (1894), et bientôt à Van.

Elle a, comme internats : un séminaire syro-chaldéen comptant 44 élèves; une école normale de garçons nestoriens, 20 élèves; une école normale de filles, 21 élèves; un orphelinat de garçons, 35 élèves; deux orphelinats de filles, 45 élèves. Au total, 165 élèves;

Et, comme externats : le collège de Mossoul, 355 enfants; écoles de résidence, 1074 enfants; écoles dominicales, 502 enfants;

école de villages et ouvroirs, 2425 enfants; au total, 4356. Ce qui fait en tout 4521 élèves.

Ajoutez à cela l'imprimerie de Mossoul avec ses annexes; l'Hospice Lejeune et 3 dispensaires de pharmacie, qui donnent, chaque année, 56000 consultations, visites de malades ou distributions de remèdes.

La progression des Chrétiens a été la suivante : en 1750, zéro; en 1856, de 30000 à 40000; en 1900, 66000. Tout donne à espérer que le retour définitif des Nestoriens à la foi portera bientôt et définitivement ce nombre, si ce n'est déjà un fait accompli, à 140000.

MISSION DE MARDIN

La Mission des Mineurs Capucins, en Mésopotamie et dans les pays environnants, compte plus de deux siècles et demi d'existence. Un hospice fut fondé et une église érigée à Bagdad, en 1628, par le P. Juste de Beauvais; à Mossoul, près de Ninive, en 1836, par le P. Michel-Ange d'Orange; et à Diarbékir, en 1667, par le P. Jean-Baptiste de St-Aignan. C'est dans cette dernière ville, l'ancienne Amida des Romains et la capitale actuelle du Kurdistan, qu'a été le centre principal de cette vaste Mission, le district de Bagdad ayant été ensuite confié aux Carmes et celui de Mossoul aux Dominicains.

Diarbékir. — Cette ville est bâtie sur la rive droite du Tigre, dans la Haute-Mésopotamie, à l'extrémité d'un plateau de 200 mètres d'altitude formé par une ramification de la chaîne du Taurus. Elle présente, vue de la plaine luxuriante qui s'étend au delà du fleuve, un aspect curieux et agréable. Une petite rivière en baigne les murs et va se précipiter en cascade dans un gouffre. Des murailles de pierre, ressemblant à des remparts, soutiennent les tours à demi ruinées. Çà et là, des minarets surmontés du croissant, quelques clochers au faîte desquels brille la croix et les coupoles des mosquées, recouvertes de plomb. De tout autre côté, l'aspect sévère et mélancolique d'une ville du moyen âge.

C'est à Diarbékir que résidaient les Patriarches nestoriens. Jean Sulaka, l'un d'eux, avait abjuré le schisme au début du XVIe siècle, et son successeur assista au Concile de Trente. Mais, après lui, l'erreur avait, de nouveau, tout envahi, quand le P. Jean-Baptiste de St-Aignan fonda la mission de Diarbékir, en 1667.

Ancien missionnaire à Mossoul, son premier soin et celui de ses compagnons fut d'essayer de ramener les Nestoriens. Grâce à son

zèle et à sa prudence, les conversions furent nombreuses parmi eux et aussi parmi les Arméniens, les Jacobites, les Grecs; même parmi les membres des divers clergés qui lui ouvrirent leurs églises et lui permirent d'y prêcher.

C'est surtout la médecine qui permit aux Pères de se concilier la bienveillance des Chrétiens et des Musulmans. Si elle est utile encore aujourd'hui, combien plus l'était-elle alors en Orient, où la pénurie absolue de secours médicaux donnait un crédit énorme à tout Européen sachant tant soit peu soigner un malade, surtout avec désintéressement.



ÉTABLISSEMENT DE LA MISSION, A DIARBÉKIR

En veut-on un exemple? Un frère du gouverneur étant tombé gravement malade, fit appeler les Pères. Guéri, il leur offrit en récompense deux bourses contenant 1000 piastres. Ils refusèrent. Surpris et touché, il les pria de les prendre pour les nécessiteux de leur choix. Ils refusèrent encore; mais, par suite du mauvais état des aqueducs, la ville souffrant du manque d'eau, ils demandèrent que cette somme fût employée à les réparer. En retour, le gouverneur de Mardin et l'Aga des Kurdes à qui ils avaient rendu également service, leur assurèrent une complète liberté dans leur apostolat.

Le P. Jean-Baptiste, nommé en 1670, custode de toutes les Missions orientales confiées aux Capucins, choisit pour gouverner la Mission de Diarbékir le P. Joseph de Reuilly et partit pour Alep où il mourut pieusement le 10 décembre 1685. Le consul français voulut, en témoignage d'honneur et de vénération, qu'il fût enseveli dans

l'enceinte réservée aux consuls de sa nation, et il fit élever un monument sur sa tombe.

Avant de quitter Diarbékir, le P. Jean-Baptiste avait, en 1671, converti l'évêque nestorien, Joseph, avec un certain nombre de ses fidèles. Furieux de cet événement, le Patriarche Élie Marvagi, qui antérieurement avait feint de se faire catholique, se rendit de Mossoul à Diarbékir pour ramener le prélat. Ne réussissant pas par les promesses, il le fit à prix d'or jeter en prison, lui fit subir la *falaka* (coups de verges sous la plante des pieds) et toutes sortes de tortures avec des fers rouges. Le patient ne faiblit pas et, bientôt délivré, également en payant, se réfugia à Rome d'où il put, un peu plus tard, rentrer dans sa patrie et y travailler, avec le P. Joseph de Reuilly, à l'extension de la foi catholique. Pour l'en récompenser, le pape Innocent XI lui conféra, en 1681, le titre de Patriarche des Chaldéens. Grâce à l'intervention des missionnaires, la Sublime Porte lui reconnut ce titre et, avec lui, commença la série des Patriarches chaldéens-catholiques qui, depuis, n'a plus été interrompue.

Le Catholicisme une fois rétabli à Diarbékir, puis à Mardin, à Seert et à Géziré, les missionnaires s'efforcèrent de l'y fortifier, se servant pour cela de la bienveillance des gouverneurs lorsque, par leurs bienfaits, ils pouvaient l'avoir, leur résistant avec courage lorsque leur haine naturelle contre la religion chrétienne et les excitations des Hérétiques l'emportaient sur leur reconnaissance. Et c'était l'ordinaire. Le récit des persécutions endurées par les missionnaires remplit, en effet, les annales de la Mission de Mésopotamie.

Le premier d'entre eux qui, à Diarbékir, confessa la foi au milieu des tortures, fut précisément le P. Joseph de Reuilly. Sur l'ordre du pacha, il reçut 500 coups de *falaka* et fut couvert, à la tête et sur d'autres parties du corps, de blessures faites à l'aide du *kangiar* (poignard recourbé). Il guérit dans sa prison, mais il dut, pour recouvrer sa liberté, verser au gouverneur une somme de 600 piastres, quitter Diarbékir et se rendre à Alep. Tandis qu'il y occupait la

charge de custode des Missions, à laquelle il avait été élevé en 1723, le roi de France renouvela officiellement les titres de protection antérieurement accordés aux missionnaires Capucins de la custodie d'Alep, et leur confirma le titre d'aumôniers de l'Ambassade de Constantinople et de tous les consulats français du Levant.

Cela leur valut un instant de répit.

L'exécution des ordres émanant de Constantinople est vouée à tous les changements, comme le personnel chargé de les appliquer. Les gouverneurs des provinces paient leur charge, et cela permet de les destituer au bout de quelques mois pour les remplacer par d'autres qui paieront également. Rien de stable, rien de consistant dans le régime intérieur de la Turquie. Il est difficile de se figurer un gouvernement qui édicte plus d'ordonnances et qui les respecte moins. L'arbitraire des gouverneurs est, en fait, la loi suprême dans les provinces, quoi que l'on pense ou que l'on affecte de penser dans la capitale ottomane. Non pas que l'on affiche du mépris pour les ordonnances de la Sublime Porte; au contraire, on les reçoit et on les lit, au Conseil du pacha, avec de respectueuses formalités; mais ensuite l'*égrasi* — c'est ainsi que les Turcs appellent l'exécution — des dites ordonnances, est renvoyée à plus tard, ou bien... on les interprète. Cela est facile, parce que, très souvent, les actes sont conçus en termes si équivoques qu'on peut en justifier l'exécution la plus arbitraire. C'est ainsi qu'à la trêve succéda, vers 1720, une persécution provoquée, auprès d'un nouveau gouverneur facile à acheter, par les accusations des Arméniens qu'exaspéraient les progrès du Catholicisme. « En cette ville, disaient-ils, demeurent quelques Religieux français, appelés Capucins. Ils travaillent à rendre français, c'est-à-dire catholiques, les Chrétiens, sujets du Sultan, sous prétexte de les assembler dans leurs églises pour leurs cérémonies religieuses. De cette façon, ils en obtiennent beaucoup d'argent, au détriment des Chrétiens qui sont ensuite dans l'impuissance de payer les tributs au gouvernement et les impôts fixés par les pachas. »

C'était habile et ce fut efficace.

Pendant quinze jours, le gouverneur, qui eût aimé à s'emparer de ces revenus imaginaires, fit garder à vue la maison des missionnaires avec ordre de savoir les personnes qui la fréquentaient. Les Pères en furent avertis et prévinrent les Catholiques. Aussi lorsque, le jour de l'Épiphanie, le pacha fit envahir leur maison, on n'y découvrit que les Religieux. Ils furent expulsés et l'on mit les scellés sur la porte. Le Supérieur, le P. Bernardin de Loches, trouva asile chez un Turc, son ami, l'émir Aga; ses compagnons furent recueillis par des familles chrétiennes.

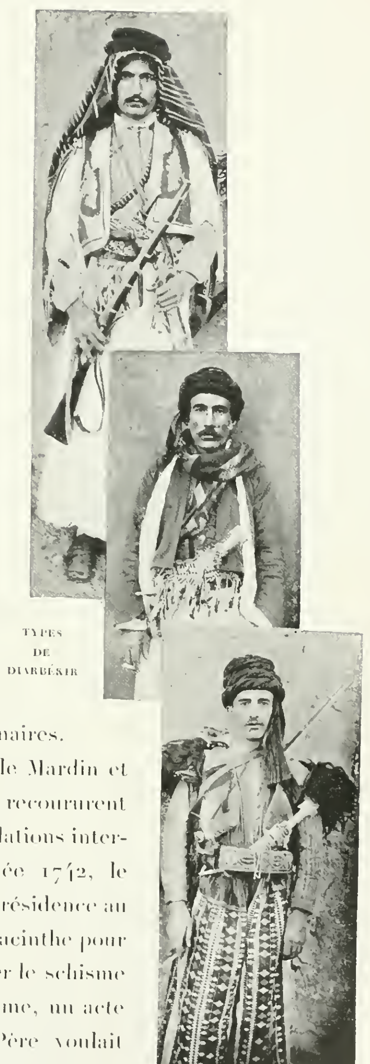
Le gouverneur ordonna au P. Bernardin de comparaître devant lui. Le Religieux n'obéit qu'après que le gouverneur eut formellement promis à l'émir Aga de lui rendre son hôte. On mit tout en œuvre pour lui arracher le nom des Catholiques. Il ne céda point. Alors, outré et oubliant la parole donnée, le gouverneur lui fit mettre des chaînes au cou et aux pieds, puis le jeta dans un cachot, où, pendant vingt-cinq jours, il eut à subir toutes sortes de tortures. On lui appliquait, tous les jours, 150 coups de *falaka*; on lui déchirait les chairs avec des tenailles; enfin, on lui mit sur la tête une coupe de métal chauffé : il tomba sans connaissance. L'émir Agha paya 800 piastres pour sa libération et, d'accord avec des Turcs et des Chrétiens, il porta plainte à Constantinople. Des reproches s'en suivirent qui exaspérèrent encore le gouverneur, et il mit à prix la tête du P. Bernardin. Le missionnaire dut s'enfuir à Alep, laissant d'universels regrets.

Après le départ du P. Bernardin, on pouvait tout craindre; un firman, publié en sa faveur (1725), amena au contraire un peu de tranquillité.

Au P. Bernardin succéda le P. Hyacinthe, de Tours, qui reprit les œuvres forcément interrompues par les persécutions, surtout auprès des dissidents de Diarbékir, de Mardin, de Seert, de Géziré et des villages environnants.

En 1738, il fut nommé custode général des Missions des Capu-

cins, ce qui l'obligea d'aller à Alep. Il demanda au P. Damien, de Lyon, missionnaire en Perse, de venir le remplacer. Mais, vu la haute situation de ce Religieux à la cour de Perse, sa présence y était nécessaire et l'évêque d'Ispahan demanda instamment à le garder. Le P. Hyacinthe prit le parti de laisser à Alep, comme son vicaire, le P. Louis, du Puy, et il retourna lui-même à Diarbékir où, après la mort de Martiros, l'évêque de Mardin, il fut assez heureux pour faire agréer par le clergé et par le peuple, et accepter par Rome, pour lui succéder, Der-Markor, son frère, qui se montra, par son zèle et par ses vertus, digne de cette haute marque de confiance et qui, sur la seule garantie du P. Hyacinthe, fut favorablement accueilli par son peuple. Ce trait seul indique bien l'influence acquise par les missionnaires.



TYPES DE DIARBÉKIR

Comme les Églises de Diarbékir, de Mardin et d'Alep, celles de l'Arménie majeure recoururent parfois aux Pères pour renouer leurs relations interrompues avec Rome. Ainsi, en l'année 1742, le Patriarche arménien d'Etchmiadzin, en résidence au couvent de cette ville, écrivait au P. Hyacinthe pour lui manifester sa résolution d'abandonner le schisme et lui envoyait, pour être transmis à Rome, un acte de profession de foi catholique. Le Père voulait porter personnellement cette heureuse nouvelle au

Souverain Pontife. Une imprudence causée par un excès de zèle ne lui en laissa pas le temps. Un Agha voisin, grièvement malade, le fait demander. Il ne pouvait lui refuser. Et comme il était pressé par le temps, il part, à cheval, sous les ardeurs d'un soleil de feu et au souffle du *samo*. A peine arrivé, il mourait frappé d'une insolation.

On le rapporta à Mardin, où on lui fit des funérailles magnifiques. On vit, dans le cortège funèbre, des Musulmans pleurer à chaudes larmes l'homme qui avait été si bienfaisant à tous. Son corps fut enterré dans l'église chaldéenne, sous le portique, près de la porte où une modeste pierre, avec une épitaphe en arabe, marque encore aujourd'hui la place où repose le P. Hyacinthe, de Tours.

A ce moment, la Mission, jusqu'ici entre les mains des Français, passa entre les mains des Pères italiens ; elle fut d'abord prospère, puis périclita, comme toutes les autres, quand la Révolution eut dispersé les ordres religieux. Elle fut confiée en 1841 aux Pères espagnols que les événements politiques avaient chassés de leur pays.

Le P. Joseph, de Burgos, le premier envoyé, était un Religieux d'une vertu et d'un savoir peu communs ; mais il ne put rejoindre son poste. Il mourut du typhus, à Tokat, en Asie Mineure, le 20 septembre 1845.

Il eut pour successeur un Religieux très remarquable, Nicolas Castello, de Barcelone, élu en 1864 Délégué apostolique de la Mésopotamie, de la Perse, de l'Arménie mineure et du Kurdistan, Administrateur du diocèse latin de Bagdad, archevêque titulaire de Gratianopolis. Sous son gouvernement, le P. Ange, de Villarubbia, ouvrit les deux Missions de Malatia et de Karpout : la première, sur les instances réitérées d'un évêque arménien, Mgr Léonce Korkruni ; la seconde, à la demande de plusieurs familles jacobites, désireuses d'embrasser la foi catholique. On fonda la station de Mézérè (Mamouret-ul-Aziz), puis quelques autres moins importantes, dans la province de Karpout.

Mgr Castello ayant été frappé d'apoplexie, on lui donna un coadjuteur, qui fut l'ex-Préfet de Syrie, Zacharie Fanciulli, évêque titulaire de Maronée. L'un et l'autre moururent à Mardin : le premier, le 7 septembre 1873; le second, le 4 novembre de la même année, au retour d'un voyage à Mossoul, où, par ordre du Saint-Siège, ils s'étaient rendus auprès de Mgr Audo, Patriarche chaldéen, dont la résistance obstinée aux ordonnances de Rome contristait vivement Pie IX.

Mgr Castello qui, par privilège, exerçait aussi la charge de Préfet, eut pour successeur, dans cet office, le P. Donah, de Guardiagrele. Ce dernier, ayant été transféré à la Préfecture de Syrie, en 1878, fut remplacé, l'année suivante, par le P. Giannantonio-Maria, de Milan.

Comme on a parlé en détail de Diarbékir, au cours de ce récit, il suffira d'ajouter que, dans la suite, les PP. Michel et Ange, de Pampelune, y construisirent, sur l'emplacement de notre ancienne résidence, un couvent et une église fréquentée aujourd'hui par les Catholiques des différents rites, et même par les Schismatiques. Elle a servi de refuge, pendant plusieurs années, aux Arméniens restés fidèles pendant la révolte des Kupélianistes. C'est surtout auprès des missionnaires que les prélats et les Catholiques arméniens trouvèrent un appui au milieu de ces troubles, et c'est grâce à leur appui que les évêques chassés de leurs sièges purent ensuite en reprendre possession.

Les Religieuses franciscaines de Lons-le-Saunier fondaient, en 1882, une maison à Diarbékir pour l'éducation et l'instruction des petites filles. En 1886, le gouvernement français, sur les instances de la Délégation de Mésopotamie, établissait en cette même ville une résidence consulaire, qui a déjà rendu de signalés services à la cause catholique. Le premier titulaire en fut M. Félix Bertrand. C'était un homme énergique, possédant les principales langues orientales et surtout connaissant parfaitement le monde musulman. Nous lui

sommes redevables de l'agrandissement de notre école de garçons et d'une allocation annuelle de 2000 francs.

La conduite des missionnaires pendant les sanglantes émeutes du mois de novembre 1895 mérite une mention toute spéciale. L'extermination des Chrétiens, et principalement des Arméniens, avait été préparée de longue main dans les sphères gouvernementales de la capitale ottomane. La question, qui avait été agitée, des réformes à introduire dans l'empire en faveur des Chrétiens, fournit un prétexte. Le plan était aussi simple en lui-même qu'expéditif dans les moyens de le réaliser : exterminer les adultes et faire passer au mahométisme les femmes et les enfants qui seraient arrêtés. On supprimerait ainsi, de fait, la question arménienne, ou plutôt la question chrétienne, dans les provinces intérieures de la Turquie.

Cet atroce dessein ne fut exécuté qu'en partie.

Dès que le signal convenu pour les massacres arriva, de Constantinople, au gouverneur de Diarbékir, les Chrétiens en eurent connaissance. Effrayés, ils fermèrent les boutiques du bazar (c'était un vendredi, jour de fête pour les Turcs) et ils assiégèrent la demeure du consul français en implorant secours. Celui-ci, M. Meyrier, se présenta courageusement chez le gouverneur Anis-Pacha et lui demanda la cause de l'épouvante répandue parmi les habitants de la ville. Anis-Pacha feignit de tout ignorer, l'engagea à conseiller aux Chrétiens de rouvrir leurs boutiques et lui donna sa parole d'honneur qu'il ne leur arriverait rien de fâcheux.

Les Chrétiens obéirent.

Deux heures ne s'étaient pas écoulées que, de tous côtés, s'élancent, dans les ruelles du bazar, des hordes de gens armés, avides de carnage et de sang. Ils pillent, ils massacrent, ils mettent le feu au bazar et, de là, s'en vont donner l'assaut aux habitations. Dix-huit cents maisons furent littéralement saccagées et douze cents victimes périrent par le fer ou par le feu, pendant les trois jours que le mas-

sacre dura en ville. Aux environs, dans la vaste campagne de Diarbékir, le nombre des pillages, des incendies, des hommes tués, des femmes et des enfants ravis ou disparus échappe à tout calcul. Tous s'enfuient épouvantés et se précipitent vers la Mission et le consulat français. Cinq mille personnes trouvèrent refuge et salut auprès de nous. Église, couvent, écoles, corridors, escaliers, cloîtres, autels, tout fut encombré au delà de toute expression. Il fallut nourrir pendant onze jours consécutifs tout ce monde; il fallut soigner les blessés et ensuite pourvoir à tous les besoins des abandonnés.

Le consul était hors de lui à la vue de cette trahison. Il envoya coup sur coup des dépêches à l'Ambassade de Constantinople, pour raconter les horribles scènes de Diarbékir et réclamer une intervention diplomatique.... Il obtint de Paris, pour les Pères, une lettre de remerciements et une médaille d'argent.

Orfa. — C'est vers 1850 que les Capucins espagnols, Joseph, de Burgos, et Ange, de Villarubbia, se fixèrent dans l'antique cité d'Orfa. Ils y furent reçus dans la maison de Ganima, Syro-Jacobite. Les insultes et les déceptions ne leur manquèrent pas. Le fanatisme musulman, toujours soupçonneux, et l'hérésie, toujours ombrageuse, s'unirent contre eux. De plus, depuis des siècles, le flambeau de la vraie foi était éteint en ce pays; les Syriens et les Arméniens étaient complètement acquis au schisme; tout vestige d'union avec l'Église catholique avait disparu. Néanmoins, la patience, la vertu, la réputation des nouveaux missionnaires finirent par susciter chez les dissidents un mouvement partiel de retour.

Les familles ramenées alors devinrent les premiers fondements des deux paroisses catholiques, syrienne et arménienne, existant de nos jours. Les missionnaires appelèrent des prêtres de ces rites pour les diriger. D'autres familles, de rites chaldéen, grec et maronite, étant ensuite venues de Mossoul, de Mardin et d'Alep, s'établirent à Orfa pour leur commerce, y formèrent une autre paroisse, admi-

nistrée par les missionnaires jusqu'à ce que, en 1895, la Constitution apostolique de Léon XIII « Orientalium dignitas Ecclesiarum » rendit à l'Église syriaque les Chaldéens, les Grecs et les Maronites. Les Pères ne gardèrent que la seule direction des familles de rite latin.

Le principal auteur de ces conversions fut le P. Ange de Villarubbia. Il demeura 25 ans à Orfa, exerçant le ministère pastoral et soignant les malades avec une habileté qui n'avait d'égale que sa charité. Les Turcs l'avaient en telle estime, et ils ont encore aujourd'hui sa mémoire en si profonde vénération, qu'ils ne connaissaient jadis et ne désignent encore maintenant l'église latine que sous ce nom : *Abuna Angil Kilisesi*, l'église du P. Ange.

En dehors de la construction de la Résidence et de la chapelle, la Mission fonda, en 1885, un établissement pour les Religieuses franciscaines de Lons-le-Saunier, qui instruisent les petites filles, et, un peu plus tard, un asile maternel. En 1887, on bâtit une école pour les garçons, l'ancienne étant devenue insuffisante. Actuellement, l'administrateur de la paroisse et de la résidence d'Orfa est le T. R. P. Basile de Port-Maurice : c'est un vénérable vieillard qui compte plus de 50 ans d'apostolat. Il a comme auxiliaire le P. Benoît de Mézéré, l'un des trois jeunes Arméniens envoyés, en 1880, au Noviciat des Marches d'Ancône par l'auteur de ce chapitre.

Le massacre d'Orfa, les 28 et 29 décembre 1895, a été, de tous, le plus féroce et le plus épouvantable. Les Musulmans de cette ville ont la renommée, hélas! très justement méritée, d'être des fanatiques féroces. Ils saisirent donc avec joie le moment favorable de satisfaire impunément leur haine, et le quartier arménien, isolé des autres quartiers de la ville, fut le théâtre d'indescriptibles scènes de sauvagerie. A midi, on vit flotter le drapeau vert sur le minaret de la mosquée principale : c'était le signal du massacre. Des soldats, des Turcs, des Arabes armés de toutes pièces, enfoncent les portes des maisons et les inondent de sang. Le derviche turc Maulaviseck-Seeid-Ahmet égorgea à lui seul, en cette journée, 120 Chrétiens, qu'il

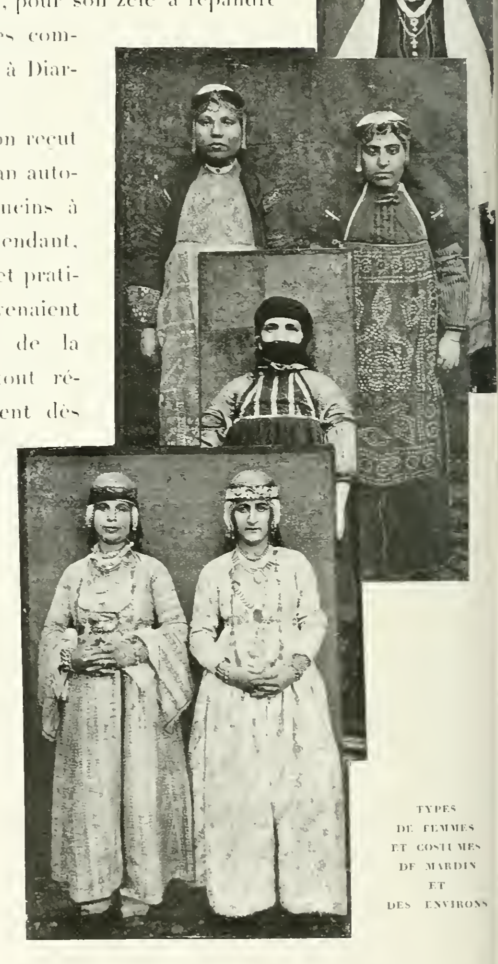
saignait comme des moutons. L'église arménienne regorgeait de gens épouvantés, surtout de femmes et d'enfants. Pareils à des bêtes fauves, les émeutiers commencent par tuer les hommes, puis ils montent aux tribunes où s'étaient réfugiées les femmes et, après avoir dépouillé ces malheureuses, ils redescendent et abattent à coup de hache les colonnes en bois qui soutenaient les tribunes. Cet entassement humain tombe sur les cadavres amoncelés en bas. On verse sur les morts et les blessés quatre-vingts bonbonnes de pétrole, et de ce charnier les flammes s'élèvent comme d'un bûcher. Tandis qu'à l'intérieur retentissaient des cris déchirants, au dehors des enfants et des femmes turques poussaient des clameurs de joie et de triomphe. En quelques heures, 4000 personnes, au moins, périrent à Orfa. Les Chrétiens qui habitaient en dehors du quartier arménien se réfugièrent chez nos Pères et ils eurent la vie sauve. Après le massacre, des centaines de gens blessés, nus, affamés, coururent auprès des missionnaires et des Sœurs franciscaines.

Mardin. — Mardin, chef-lieu de la Préfecture de ce nom, est l'ancienne Marde des Syriens. Située sur une montagne que couronnent des remparts en ruines, à une altitude de 1000 mètres, elle domine cette grande plaine de la Mésopotamie que les Arabes appellent « Mer de Mardin », parce qu'elle produit aux yeux le même effet que la vue de la mer. C'est un panorama merveilleux, étonnant par sa magnificence, remarquable par ses souvenirs historiques, unique au monde peut-être. Une traînée de brouillards dessine aux regards le cours sinueux du fleuve Chabour (le Chobar de l'Écriture) sur les bords duquel le prophète Ézéchiel eut ses mystérieuses visions. C'est dans cette vaste et immense plaine que se sont accomplis les événements les plus mémorables du genre humain : elle fut la terre d'Abraham, d'Isaac et de Jacob; là s'élevèrent Ninive et Babylone; là se trouva le centre des premiers empires du monde connu.

Les trois Religieux chargés de fonder la Mission furent reçus

dans une maisons contiguë à l'église syrienne. Ils avaient une lettre de recommandation pour Mgr Semeheri, évêque de Mardin, qui, persécuté par les Jacobites et par les Turcs, pour son zèle à répandre le Catholicisme parmi ses compatriotes, s'était réfugié à Diarbékir.

Peu de temps après, on reçut de Constantinople un firman autorisant le séjour des Capucins à Mardin. Ceux-ci qui, en attendant, avaient appris la langue et pratiqué la médecine, et qui venaient de recevoir un subside de la Propagation de la Foi tout récemment fondée, songèrent dès lors à établir une résidence définitive. Pour cela, ils achetèrent la maison de Cogia Elias Sciaddi, celle-là même que le P. Angélique de Lorette avait habitée en 1827, celle où il avait tenu ses premières conférences avec Mgr Semeheri, encore Jacobite, et plus tard confesseur de la foi. Cette maison, située au centre chrétien de la ville, a été agrandie depuis en forme de cou-



TYPES DE FEMMES ET COSTUMES DE MARDIN ET DES ENVIRONS

vent. L'Église, qui lui est contiguë, est la plus grande du pays et la plus fréquentée par les Catholiques de tous rites. Dans le voisinage, on construisit aussi un établissement et un oratoire pour les Religieuses franciscaines de France qui instruisent les petites filles. Dans les écoles, tant de filles que de garçons, il y a ordinairement plus de 600 élèves. Les Catholiques de Mardin sont environ 12 000, et ils sont très fervents.

Depuis 15 ans, la station de Mardin a pour administrateur le P. Daniel de Monopello, remarquable par son expérience et sa connaissance de l'arabe. C'est à lui que Mardin est redevable, au cours des sinistres événements de 1895, d'avoir été préservée des massacres qui désolèrent tant d'autres villes. Tout était prêt. Les hordes des Kurdes s'étaient déjà engagées dans les lacets de la montagne abrupte au sommet de laquelle se trouve la ville. Mais là, ils se trouvent en face d'un chef de tribu, ami du P. Daniel qui, à la tête de ses hommes, leur barre la route et leur persuade de se retirer, malgré les ordres réitérés du gouverneur de Diarbékir; sur la demande du P. Daniel, la France lui accorda une médaille d'or. Mais on sut bientôt à la prière de qui il avait agi, et les Chrétiens passant du désespoir à l'espérance, comblèrent les missionnaires de toutes les bénédictions dont le vocabulaire arabe est si richement pourvu. Cependant les villages chrétiens de la province étaient saccagés, dévastés, réduits en cendres; la vaste résidence de la Mission à Mardin abrita jusqu'à 2000 personnes, venues s'y réfugier un peu de partout.

Malatia. — La moderne Malatia, ville de l'Arménie seconde ou mineure, est située non loin des ruines de l'ancienne Mélitène. Une église y fut construite en 1884. Elle était fréquentée par les dissidents eux-mêmes, avides d'entendre l'éloquente parole du P. Apollinaire de Tretto, qui fut curé de cette station pendant 20 ans.

Malatia, enrichie par ses produits et par son commerce, était depuis longtemps suspecte aux Turcs, qui ne voyaient pas sans déplaisir sa

prospérité et ses désirs d'autonomie. Par deux fois, en quelques années, ils incendièrent ses bazars. Peu après, au mois de mars 1893, de formidables tremblements de terre y ruinèrent plusieurs quartiers et firent périr des centaines de victimes. Ces ruines se relevaient à peine quand les massacres de 1895 ravagèrent de nouveau la malheureuse cité. Malatia est située au fond d'une onduleuse vallée. Les montagnes voisines la ceignent comme d'une couronne, et d'innombrables sources d'eau vive arrosent cette terre d'une étonnante fertilité. Des jardins potagers et des vergers, plantés de peupliers, de mûriers, d'abricotiers et d'arbres fruitiers de toute espèce entourent les maisons, isolées les unes des autres, et donnent à cette cité les airs riants d'une villa grandiose. Les Turcs venus par milliers pour voler, tuer, incendier, eurent beau jeu à travers les jardins, les vergers, les plantations, les bosquets et les haies. 500 maisons chrétiennes — et des plus belles — devinrent la proie des flammes. Plus de 1000 personnes furent tuées, d'autres périrent de leurs blessures et celles qui survécurent furent réduites à la plus extrême misère.

Le gouverneur de Malatia, exécuteur implacable des ordres et des intentions de ses chefs abandonna les missionnaires. Les bandes dévastatrices des Kurdes s'approchaient menaçantes ; les PP. Célestin de Desio, Benoît de Mézéré, le Fr. Isidor d'Alatri, après avoir consommé les Saintes-Espèces en viatique, sortirent à la garde de Dieu. Leurs églises, leurs édifices, leurs écoles, tout fut détruit. Quant à eux, après avoir subi le long de la route toutes sortes d'insultes, ils furent, avec quantité d'autres Chrétiens, enfermés dans la caserne militaire où ils faillirent mourir de faim : « Il faut mettre à mort ces Français, avait dit un seigneur turc ; ils sont les seuls étrangers qui puissent mettre l'Europe au courant de nos faits et gestes. » On n'y réussit pas, grâce à l'intervention de M. Cambon, notre ambassadeur à Constantinople. Par dépêche télégraphique, il demanda compte au brutal gouverneur de sa conduite envers les missionnaires, ses protégés. Effrayé, le gouverneur donna ordre de les conduire chez

Mustafa-Aga, un Musulman, qui avait déjà reçu dans sa demeure trois cents Chrétiens. Il garda les Pères pendant dix-sept jours, leur rendant toutes sortes d'honneurs et de services ; puis il voulut les escorter avec une troupe de soldats jusqu'à Mamouret-ul-Aziz (à deux jours de marche) et les présenter lui-même, sains et saufs, au Supérieur de la Mission. La France lui accorda une médaille, et son nom doit être conservé avec fidélité dans les annales de notre Mission.



RÉSIDENCE DES PP. CAPUCINS, A MALATIA

L'année suivante, une paix relative s'étant rétablie dans le pays, on se mit à l'œuvre pour réparer les ruines. Le P. Célestin de Desio, jeune et vaillant missionnaire, releva d'abord la Résidence et les écoles, puis il bâtit l'année dernière une modeste chapelle provisoire. Enfin, grâce à l'appui de M. Cambon, il fonda un orphelinat en faveur des enfants abandonnés.

Karpout. — A 90 kilomètres de Malatia, dans la région montueuse qui longe les bords de l'Euphrate, au sommet d'une montagne escarpée qu'on aperçoit de loin, s'élève Karpout. C'est une vieille cité de l'Asie Mineure, dominée par des remparts qui, en d'autres temps, la protégeaient contre les invasions. En raison de l'aspérité du lieu, le bourg de Mézéré, situé dans la vallée, a pris de l'extension ; il est devenu, depuis plusieurs années, la cité et la résidence du gouverneur civil et militaire ; il s'appelle aujourd'hui Mamouret-ul-Aziz. La province de Karpout compte parmi les plus peuplées et les mieux cul-

tivées de l'Anatolie. L'élément agricole et arméno-chrétien y domine tous les autres.

A Karpout se trouve une communauté de Syriens jacobites. Ils possèdent une antique église construite en partie dans le rocher vif. Plusieurs familles, ayant appris l'arrivée à Malatia du P. Ange de Villarubbia, l'appelèrent auprès d'elles. Le P. Ange confia donc la Mission de Malatia au P. Nicolas de Nicosie et vint se fixer à Karpout, en 1867. Après avoir instruit et ramené ces familles, il y acheta une maison et ouvrit un oratoire.

Descendant ensuite dans la vallée, il fonda la Mission de Mézéré et en fit un centre pour de là rayonner dans les villages circonvoisins, où se dessina bientôt un grand mouvement vers l'Église catholique.

Il en était temps, car déjà les Méthodistes américains avaient choisi cette vaste et fertile province pour centre de leur propagande. « Le lieu qui se signale surtout et se montre le plus agressif, grâce à ses richesses, à ses établissements, à ses ressources de toute nature, c'est le *vilayet* de Mamouret-ul-Aziz, et en particulier Karpout, sa ville principale », portait une relation envoyée en 1888 à Mgr Altmayer, alors à Rome.

Sur ces entrefaites, pour subvenir au double besoin, matériel et moral, de sa Mission, le Supérieur actuel de Mésopotamie demanda son annexion à une Province de l'ordre et, pour divers motifs, à une Province de France. Cela est d'autant plus remarquable qu'il est Italien. Rien ne peut faire plus d'honneur à son indépendance et rien ne prouve mieux la juste appréciation et la sincère gratitude des missionnaires étrangers envers la France pour les services que nous leur rendons. Ses raisons sont, du reste intéressantes et il ne sera pas inutile de les reproduire ici.

« 1° Les relations entre la France et l'Orient sont séculaires et leur sympathie réciproque est intime. Depuis longtemps, l'Européen n'est connu en Orient que sous le nom de *Franc* et c'est encore la

France qui, malgré les derniers événements politiques, exerce la plus grande influence parmi ces populations. Le Turc, qui, en général, n'aime pas l'Européen, s'incline avec respect au nom de la nation française. Il semble donc tout indiqué que l'on prenne des missionnaires chez elle.

« 2° De plus, la France exerce en Orient le protectorat de tous les Chrétiens. Ce droit est reconnu par les autres puissances, malgré qu'elles aient tenté et qu'elles tentent encore vainement une revendication, au moins partielle, de ce glorieux privilège.

Les missionnaires sont soumis, en cette qualité, quelle que soit, du reste, leur nationalité, à ce protectorat, même dans les lieux où se trouvent des consuls de leur nationalité respective. Il n'est donc pas douteux que des missionnaires français seraient mieux accueillis et plus favorisés que d'autres, au grand profit de la cause catholique.

« 3° Les Missions capucines en Orient, qui comptent plus de deux siècles et demi d'existence, ont eu pour fondateurs et pour administrateurs, pendant une longue période de temps, des missionnaires français. La raison historique et les traditions sont donc en faveur des missionnaires français, de préférence aux autres.

« 4° La France est aussi le centre et la distributrice des secours matériels nécessaires à l'entretien de ces Missions qui sont dépourvues de ressources locales. En Mésopotamie, il faudrait fermer les résidences et les écoles, si les allocations de la Propagation de la Foi et des Écoles d'Orient faisaient défaut. Le gouverne-



RÉSIDENCE DES PP. CAPUCINS, A KARPOUT

ment français, lui aussi, donne des secours annuels à l'école de Diarbékir, par l'entremise du consulat français établi en cette ville, il y a six ans, sur les instances de la Mission, de la Délégation et du Saint-Siège. Ces secours seraient à coup sûr plus abondants du jour où la Mission appartiendrait à une Province française.

« 5° Le titulaire de l'archevêché latin de Bagdad est et sera toujours un prélat français. Or la bonne intelligence et les rapports entre l'Ordinaire et les missionnaires de même nationalité sont toujours plus faciles.

« 6° Les Religieuses franciscaines établies dans les résidences de Mardin, de Diarbékir et d'Orfa, sont Françaises et dépendent de la maison-mère de Lons-le-Saunier. De ce côté, également pour des raisons d'homogénéité, les missionnaires français conviendraient mieux que d'autres.

« 7° La langue de prédilection en ces pays, celle que l'on enseigne de préférence dans nos écoles, c'est la langue française. Or, il est de toute évidence que des Français s'acquitteront mieux de cette charge, qui est inséparable des engagements pris par la Mission.

« Les intérêts religieux et les considérations politiques, la raison historique et les traditions, les besoins matériels, les avantages de l'accord moral et de l'homogénéité, les facilités de la langue, tout démontre donc que la Mission de Mésopotamie convient mieux à la France qu'à une autre nation. Que ce projet se réalise et la Préfecture ne manquera plus ni des missionnaires, ni des moyens d'action dont elle a besoin. Il est incontestable, en effet, que la France, si généreuse envers tout le monde, le sera surtout envers ses enfants. Les Provinces religieuses de France savent au besoin trouver des ressources. La Province de Paris en est un exemple. Elle s'est chargée de la Mission de Constantinople et l'a fait prospérer en très peu de temps. Elle a pris récemment une autre Mission aux Indes et elle pourvoit largement à ses besoins.... »

Ces raisons déterminèrent les Supérieurs de l'ordre à confier la

Mission à la Province de Lyon. Le 6 mai 1893, les premières recrues s'embarquèrent à Marseille : c'étaient les PP. Modeste de Saint-Étienne, Ludovic d'Erre, Charles de Neerpelt et les FF. Adrien d'Upie et Stanislas d'Auxeuge. L'auteur de ce récit les accompagna pendant ce long voyage et les escorta jusqu'à Mamouret-ul-Aziz, où ils s'établirent pour apprendre la langue et les usages du pays. Deux autres prêtres, les PP. Raphaël des Estables et Marc de Selles, ainsi que le F. André de Rochetaillée, vinrent les rejoindre un peu plus tard, et ainsi l'on put successivement combler les vides causés par la mort et les départs.

Les nouveaux missionnaires se mirent vaillamment au travail. Dans notre école centrale de Mamouret-ul-Aziz, l'unique école catholique de garçons de la ville, ils se firent maîtres et professeurs des enfants soit catholiques, soit dissidents. Le succès répondit à leur sollicitude. Plusieurs enfants, en particulier, quand ils purent obtenir le consentement de leurs parents, abjurèrent le schisme et entrèrent dans l'Église catholique.

Cependant l'heure des massacres était arrivée. Pendant plusieurs jours, une horde de gens armés se répandit dans les villages des environs de Mamouret-ul-Aziz, pillant, incendiant, mettant à mort les habitants désarmés. Le 10 novembre, la bande arriva au bourg de Hussissik, à 3 kilomètres au pied de Mamouret-ul-Aziz. La Mission y possède une station desservie par les Pères de cette ville et un prêtre arménien-schismatique, Der Waran, y dit chaque jour la sainte messe. Il y a aussi une école tenue par son fils aîné, Jacob, et en tout vingt-cinq familles arméniennes converties depuis quelque temps. Voyant les Kurdes s'avancer, Der Waran accourut de toute la vitesse de son cheval nous avertir à Mamouret-ul-Aziz et prendre nos instructions. Nous lui conseillâmes de retourner immédiatement chercher sa famille. Il était trop tard. Les assaillants l'arrêtent, lui et son fils aîné, leur donnent à choisir entre l'apostasie et la mort et, sur leur refus de céder, les massacrent. Leur maison est ensuite

envahie, la mère et son autre fils, Niscian, sont couverts de blessures et laissés pour morts. Or voici qu'au milieu de ce massacre, sa petite fille Warter (Rosette), une enfant de neuf ans, qui se rappelait avoir vu son père cacher quelquefois dans sa poitrine une petite boîte d'argent pour porter le Saint-Viatique aux malades, s'empare de cette boîte, et s'enfuit avec sa mère jusqu'à notre résidence. Arrivée à la porte, elle court à ma rencontre et, avec l'air mystérieux de qui veut révéler un secret : « *Abuna, suprutuim ghetirdim* : Père, me dit-elle, je t'apporte le Très-Saint-Sacrement », et elle me remet la boîte d'argent qu'elle tenait cachée dans sa poitrine. Elle s'était trompée, car la boîte était vide. Mais ce trait n'est-il pas touchant de foi naïve, de présence d'esprit et de courageuse initiative? Warter se trouve maintenant à notre orphelinat de Mamouret-ul-Aziz et elle veut se faire Religieuse.

Après avoir saccagé Hussissik, les pillards s'engagèrent dans les sentiers qui conduisent à Karpout. De la hauteur, les habitants avaient contemplé, les jours précédents, les incendies allumés dans la vallée et ils s'attendaient au même sort.

« Le quartier arménien où se trouve notre Résidence fut préservé, grâce aux missionnaires, du pillage et de l'incendie, bien que plusieurs des familles, spécialement désignées à la haine des Kurdes, se fussent réfugiées chez nous », écrivais-je à la Propagande le 4 février 1896. « On ne pouvait, en effet, livrer le quartier arménien au sac et à l'incendie sans détruire en même temps notre établissement. La Résidence, les écoles, l'église étaient remplies de gens — 2000 environ — consternés et implorant la protection de Notre-Dame-du-Rosaire. Le faubourg de Sinamout et le quartier des Syriens venaient d'être dévastés. C'était maintenant notre tour. Les assaillants couvraient la place qui s'étend devant notre Résidence.

« A ce moment, le Scheher-Agassi (chef de la ville) se présente. Il nous déclare son impuissance à garantir plus longtemps notre sécurité et nous invite à nous retirer, sous l'escorte d'une troupe de soldats : « Si vous partez, c'en est fait de nous! » s'écrient les

pauvres gens qui nous entourent. Et cela était vrai, car notre présence arrêtait les meurtriers. « Non, nous n'abandonnerons pas ces malheureux », répondit le P. Adrien. Après le Scheher-Agassi, le colonel, commandant la place, vint à son tour presser les Pères de partir; et de nouveau, ils refusèrent. Cette attitude le frappa. « Du moment que vous avez le courage d'exposer votre vie pour sauver celle d'autrui, répondit-il, je prends sur moi de vous protéger, vous et tous ceux qui sont dans votre demeure. » Ses soldats gardèrent la résidence et les Kurdes abandonnant la place se précipitèrent vers le quartier des Protestants qu'ils dévastèrent et où ils livrèrent aux flammes le temple, le collège et les écoles. »



UNE FAMILLE ARMÉNIENNE

Après le départ des Kurdes, on apporta les blessés des villages circonvoisins à notre Résidence et on les soigna pendant six mois consécutifs dans l'hôpital improvisé. Fr. Stanislas d'Auxenge et Fr. Isidore d'Alatri, tous deux infatigables infirmiers, leur prodiguèrent les soins les plus empressés. Ceux qui succombèrent à leurs blessures expirèrent dans l'Église catholique et munis des sacrements. Fr. Stanislas cependant ne put survivre à tant de fatigues : il mourut immédiatement après l'évacuation de l'hôpital. Sa mission de charité était achevée ici-bas et sa récompense était prête là-haut.

Nous avons soigneusement recueilli les témoignages et les docu-

ments se rapportant aux massacres de 1895. Ils serviront un jour à l'histoire de la Mission. En attendant, et comme conclusion de ces rapides aperçus, je transcrirai encore une page de la relation que j'ai citée plus haut :

« Quoique, théologiquement, le titre de martyr ne convienne qu'aux enfants de l'Église catholique, cependant, dans un sens large, ils l'ont mérité, tous ceux — et jamais on n'en saura le nombre — qui ont préféré la mort à l'apostasie. Nés dans le schisme, ils vivaient dans la bonne foi et appartenaient, par conséquent, à l'âme de l'Église..... De plus, nos Missions, qu'on avait voulu réduire à l'impuissance et qu'on n'avait pas eu honte d'accuser auprès du gouvernement ottoman, comme agents de l'influence étrangère..., devinrent, dans le plus grand danger, le refuge universel des Chrétiens, catholiques et dissidents, de tout rite. Et ce refuge, le gouvernement lui-même l'a respecté, car il a constaté notre abstention de toute intrigue politique. Le nombre des personnes sauvées dans nos Résidences, s'élève à 10 000 environ. »

Ouvrages à consulter. — Chardin, Comte de Gobineau, Binder, Mme Dieulafoy, voy. ci-dessus, p. 222.

Muller-Simonis, *Du Caucase au golfe Persique, à travers l'Arménie, le Kurdistan et la Mésopotamie*, in-4°.

L'Année Dominicaine renferme, depuis 1859, année de sa fondation, des renseignements de première main très intéressants. Cf., en ces dernières années, les numéros d'oct. 1886; mars 1887; janv., mars, avr., août, sept. 1888; fév. 1889; janv. 1890; déc. 1893; fév., mars, avr., juin, août 1894; fév., oct. 1896; juill., août 1897; fév., mars, avr., mai, sept., déc. 1898; janv., fév., mars, avr. 1899.



LE P. BARNIER ET SON MOUKRE

CHAPITRE IX

MISSION DE SYRIE

Le premier établissement français en Syrie remonte à l'année 1625. A cette époque, la ville d'Alep était dans toute sa splendeur; elle comptait 300 000 habitants, dont 35 000 Chrétiens, qu'enrichissait le commerce de la Perse et des Indes; c'était en effet le point d'arrivée des caravanes parties de Bagdad et de Mossoul et par lesquelles se faisait la partie la plus importante du trafic d'Extrême-Orient. Le Caire ne venait qu'ensuite et Beyrouth n'était qu'un village druse qui ne comptait pas au nombre des « Échelles » du Levant.

Le consulat d'Alep était fort important à cause du grand nombre de marchands français qui y faisaient le commerce. Le consul avait juridiction sur les vice-consuls d'Alexandrette, de Tripoli et de Chypre, et sur tous ceux de nos nationaux qui résidaient entre Smyrne et Saïda; de plus, il avait un droit de protection sur tous les Catholiques, et la chapelle de la maison consulaire était en même temps

l'église paroissiale de la colonie. Les fonctions curiales étaient remplies par des Franciscains, presque tous Italiens, mais le Custode de Terre Sainte, de qui ils relevaient, avait soin que parmi les Religieux il y eût un Français capable de s'occuper spécialement de nos compatriotes.

Malgré cette précaution, les Francais établis à Alep souhaitaient fort la venue de Religieux de leur nation : aussi firent-ils le meilleur accueil en 1625 à un Carme francais, le P. Prosper du Saint-Esprit, qui vint fonder une maison où devaient se reposer les Religieux de son ordre qui allaient dans les Missions de Perse ou de Mésopotamie, et où ceux qui revenaient de ces Missions devaient attendre, parfois pendant de longs mois, qu'un navire pût les conduire à Marseille.

Le P. Prosper, quelques années après son établissement à Alep, se présenta à l'Émir du mont Carmel et obtint de lui, pour 200 écus, la permission d'établir un couvent sur la sainte montagne où les Religieux carmes placent le berceau de leur ordre. Il y eut quelque peine à faire accepter cette fondation aux derviches qui avaient élu domicile dans la grotte du prophète Élie ; il fallait aussi négocier avec les Franciscains de Jérusalem. La Custodie de Terre Sainte se préoccupa d'abord de l'arrivée de Religieux étrangers dans une région dont l'administration lui avait été jusque-là exclusivement réservée ; mais toutes les difficultés s'aplanirent et les Religieux français furent même autorisés à s'occuper des besoins spirituels des marchands français de Saint-Jean-d'Acre, où il n'y avait alors ni consul, ni chapelle catholique, et quelques années plus tard un nouveau couvent de Carmes put être établi en plein pays maronite, près des Cèdres, à quelques heures de Tripoli[1].

La fondation d'une maison de Jésuites souffrit d'abord de plus grandes contradictions : deux Religieux de Lyon, les PP. Maniglier et

1. Le P. Louis de Ste-Thérèse, *Annales des Carmes déchaussés de France*, p. 664.

Stella, débarquèrent en 1625; non seulement le Pacha ne les autorisa pas à se fixer à Alep, mais, cédant à des influences puissantes, il les fit immédiatement transporter à bord d'un bâtiment anglais qui était en partance pour Marseille. A Malte, les deux Pères trouvèrent une occasion pour aller à Constantinople, où ils invoquèrent la protection



RÉSIDENCE DES PP. JÉSUITES, A ALEP

de l'ambassadeur, et, munis de toutes les autorisations nécessaires, ils se remirent en voyage pour gagner Alep.

On fut assez surpris de les voir reparaître, et ceux qui les avaient fait expulser une première fois recommencèrent leurs menées; on les représentait comme des aventuriers, des espions de l'Espagne, des gens sans aveu qui présentaient de fausses pièces qu'ils avaient fabriquées pour en imposer aux autorités. Ces accusations, soutenues par les arguments sonnants en honneur près des Turcs, auraient été écoutées si le Pacha, nouvellement arrivé à Alep, n'avait été précisé-

ment celui qui, peu de mois auparavant, avait négocié avec l'ambassadeur, M. de Harlay. C'était sa signature qui figurait au bas des pièces qu'on disait fausses : aussi les imposteurs furent-ils confondus, et liberté fut donnée aux Jésuites de commencer dans Alep les œuvres qu'ils voulaient y entreprendre.

C'étaient d'abord les soins à donner à la jeunesse : il ne pouvait être question d'ouvrir une école, mais le plus pressé était de procurer l'instruction religieuse à tous les enfants chrétiens de nom, à qui personne ne pensait à enseigner les éléments de leur foi. Des associations pieuses réunirent les jeunes gens, puis les hommes faits, et par ce moyen se constitua un noyau de Chrétiens fervents, dont l'influence se faisait sentir dans toute la population. Le règlement que leur donnait le directeur de la Congrégation les obligeait à un petit nombre de pratiques religieuses, mais leur imposait surtout la dignité extérieure de la vie ; des prescriptions, résultat de l'expérience, et relatives au vêtement, aux repas, aux divertissements, imposèrent aux Catholiques une tenue réservée qui contrastait avec le laisser aller trop commun parmi les Chrétiens d'Alep. A cause des rivalités entre nations, il fallut multiplier les réunions ; il y en avait jusqu'à quatre au milieu du XVIII[e] siècle pour les Maronites, les Melkites, les Syriens et les Arméniens, et trois de ces associations étaient divisées en deux groupes comprenant, l'un les jeunes gens, et l'autre les hommes mariés.

Il ne fallait pas oublier les membres du clergé local : quoique fort ignorants, les prêtres alepins ne répugnaient pas à l'instruction et recevaient avec docilité et reconnaissance les enseignements appropriés à leur état que leur donnaient les missionnaires. C'est à Alep et aussi à Damas que se développa le plus rapidement le mouvement de retour à l'union : beaucoup de prêtres et un certain nombre d'évêques se déclarèrent ouvertement pour le Pape ; le peuple les suivit, et à certains moments presque tous les Chrétiens d'Alep furent catholiques. Mais il faut compter avec la mobilité des esprits orientaux ;

les conversions n'étaient pas toujours définitives, et quand le clergé d'origine grecque, à qui revenaient à peu près tous les évêchés, entreprit ouvertement la lutte, la persécution amena de regrettables défaillances. Malgré cela, il resta dans la ville un bon nombre de fidèles sincèrement et résolument attachés au Catholicisme.

Tous ces résultats ne furent pas obtenus sans de grands efforts et de grandes épreuves. A un Pacha bienveillant en succédait un autre, qui, plus avide ou plus fanatique, traitait les missionnaires en ennemis : peu d'années après leur premier établissement, les Jésuites furent arrêtés dans leur maison et mis aux fers dans une prison dont le sol avait été jonché de cailloux aigus et de pots cassés. D'autres fois, on ne s'en prenait qu'à leur bourse, et la Chambre de commerce de Marseille eut souvent à intervenir pour payer les énormes amendes auxquelles ils étaient arbitrairement condamnés.

Le seul endroit où les Capitulations autorisaient l'exercice public du culte était la chapelle consulaire; or, au consulat d'Alep, la chapelle était une pièce qui donnait directement sur la grande salle d'audience, remplie de bonne heure par des gens de toute religion qui venaient y régler leurs affaires. Il devenait donc impossible d'y officier, et les Franciscains usaient parfois un peu trop du privilège



VUE GÉNÉRALE DE DAMAS

que leur donnait leur titre de curés pour occuper la chapelle aux heures où elle pouvait être ouverte. Les Jésuites devaient donc dire la messe dans leur maison; ils le faisaient avant le jour, sur un autel qu'on démontait ensuite et dont on cachait les pièces; mais les Turcs parvenaient de temps à autre à les surprendre, et le seul moyen d'éviter l'emprisonnement du prêtre et même la démolition de la maison, c'était de composer à prix d'argent.

Pendant que le chevalier d'Arvieux était consul d'Alep (1681), les Jésuites obtinrent par le crédit du P. de la Chaise, confesseur du Roi, des lettres patentes les nommant chapelains des consuls; ils eurent donc sur la chapelle consulaire un droit qu'ils opposèrent à celui des Franciscains, et ceux-ci transportèrent les offices paroissiaux dans la chapelle du consul de Venise. Tout cela ne se fit pas sans des tiraillements infinis dont on trouve dans les Mémoires de d'Arvieux le récit curieux d'abord, mais fastidieux à la longue.

La maison des Jésuites à Damas fut fondée en 1643 par le P. Queyrol; l'évêque Euthyme lui demanda de venir s'occuper de l'éducation de son neveu, dont il pensait faire son successeur : profondément versé dans les sciences ecclésiastiques et dans la connaissance des langues orientales, le Père acquit rapidement une grande influence sur le clergé de Damas et par là servit très utilement la cause de l'union. Après sa mort, la Mission tint à continuer les traditions scientifiques dont il avait été l'initiateur; les PP. Parvilliers, Besson, Nau, Clisson et Fromage furent des orientalistes de grande valeur, et plusieurs d'entre eux, notamment les PP. Nau et Fromage, composèrent en arabe des traités qui sont utilisés encore aujourd'hui par les missionnaires.

En 1645, le P. Amieu vint établir une Résidence à Tripoli; il y était seulement depuis quelques jours quand on apprit que le Sultan avait déclaré la guerre aux Vénitiens; tous les Européens étaient regardés comme solidaires par l'étrange droit des gens des Musul-

mans; le P. Amieu fut donc jeté en prison avec vingt-cinq autres Français; il employa la durée de sa captivité à leur prêcher une retraite, et au bout de trois semaines, quand on le mit en liberté, il avait gagné le cœur de tous ses compagnons.

Tripoli avait été choisi à cause du voisinage du Liban. Pour être Catholiques fidèles, les Maronites qui peuplaient cette montagne n'en avaient pas moins besoin d'être assistés; le clergé recourait volontiers aux missionnaires qui, dans les prédications faites au peuple ou dans les conférences données aux prêtres, ravivaient la foi et éclairaient les intelligences.



MARCHAND D'ANTIQUITÉS, A DAMAS

En 1736, un concile national des Maronites fut tenu à Kannobin, à l'effet de réformer quelques abus qui s'étaient introduits; le président était le fameux Assemani, Maronite que sa grande science avait fait rechercher par les Papes et qui, à Rome, où il vivait habituellement, était un des conseillers les plus écoutés de la Congrégation de la Propagande. Les théologiens désignés par le Pape étaient le P. Fromage et quelques autres Jésuites. Le concile, après plusieurs jours de délibérations studieuses et pacifiques, acheva son œuvre en déférant sur tous les points aux conseils de Rome et en acceptant docilement les réformes qui lui étaient indiquées.

La fondation de la maison de Saïda est antérieure d'un an à celle de Tripoli : en 1644, la peste se déclara dans cette ville et les Fran-

çais qui y résidaient en assez grand nombre désirèrent la présence, parmi eux, d'un des Jésuites qui avaient montré une grande charité l'année précédente parmi les pestiférés de Damas. Le P. Rigordy, qu'on leur envoya, se mit aussitôt à l'œuvre, allant d'un malade à l'autre pour les soulager spirituellement et corporellement. Après l'épidémie, les Français ne voulurent pas laisser partir le missionnaire, qui resta logé dans le khan des marchands français et continua son ministère auprès d'eux. Il sut inspirer à ces hommes de négoce un tel amour des choses du ciel que plusieurs d'entre eux abandonnèrent le monde pour se vouer exclusivement au service de Dieu : tel cet orfèvre de Paris qui, voyageant pour ses affaires en Syrie, se sentit appelé à une vie plus parfaite, rentra en France pour liquider son commerce et revint en Orient comme apôtre; tel François Piquet, d'abord négociant à Saïda, puis consul à Alep : il se fait prêtre et le Pape met à profit sa connaissance des langues de l'Orient pour l'envoyer comme Visiteur apostolique en Syrie et en Perse; tel François Lambert, d'abord un des notables de la colonie française de Saïda, puis Jésuite et fondateur de la maison d'Antoura.

Lié d'amitié avec Abounaufel, l'un des chefs de la nation maronite, le P. Lambert reçut de lui une propriété située sur les pentes du Liban, dans une vallée délicieuse; les malades de la Mission y montaient hâter leur convalescence, et à peine redevenus valides ils allaient prêcher dans les innombrables villages du district de Kesrouan, encourageant les pieux Maronites dans l'amour de Dieu et la pratique de la vertu. Quelques enfants choisis étaient reçus dans la maison et se préparaient à aller achever leurs études au collège maronite fondé à Rome par Grégoire XIII.

Tous les progrès obtenus par la prédication des Jésuites ne furent pas sans provoquer de la part des Grecs des violences de toute sorte, et les Turcs se prêtaient volontiers au rôle qu'on leur demandait de jouer. En 1679, en 1723, en 1742, défense était faite aux Chrétiens sujets du Grand Seigneur d'embrasser la religion catholique,

ou, comme on disait, de se faire Francs; défense aux missionnaires d'avoir aucune communication avec les Grecs, les Arméniens, les Syriens sous prétexte de les instruire. A la requête du Patriarche de Constantinople, il fut ordonné à diverses reprises aux Orientaux qui auraient fait profession de la religion des « Papistes », de la quitter incessamment pour reprendre leur religion première; le tout sous peine d'amende, de confiscation, d'exil, et même de la vie.

De toutes les Résidences, celle de Damas était la plus exposée, parce qu'il n'y avait pas de consul dans cette ville où les Musulmans sont particulièrement fanatiques. En 1721, le P. Yves de Lerne et le P. Chabert, un Père capucin et un Frère jésuite furent mis en prison; le consul de Saïda dut venir en toute hâte et les délivra après trois semaines de captivité.



PETITE FILLE ARABE

Le P. Nau avait essayé de s'établir à Mardin, mais à peine arrivé, il fut arrêté et dut acheter au prix de 600 piastres le droit de retourner à Alep.

Ces crises n'étaient d'ailleurs que passagères; les Turcs étaient ordinairement beaucoup plus accommodants et ne voyaient aucun inconvénient à ce que les Chrétiens reçussent des missionnaires français les enseignements dont le clergé grec était avare, et pour cause. Ce qui arrachait à tous l'estime et le respect, c'était l'attitude des Jésuites pendant les épidémies de peste : on les voyait alors s'exposer à la mort, qui ne les épargnait pas toujours, et cet héroïsme

leur valait l'admiration d'un peuple qui, sans pratiquer lui-même les vertus chevaleresques, sait les apprécier chez les autres.

En 1773, on apprit la suppression de la Compagnie de Jésus; les communications étaient si rares et si lentes qu'il fallut plus d'un an pour que la douloureuse nouvelle parvint à Alep : les Jésuites se dispersèrent; plusieurs, qui étaient du pays, y restèrent et aussi d'autres, que rien ne rappelait en France; ils continuèrent, comme prêtres séculiers, une partie de leurs œuvres, et quand les Lazaristes vinrent dix ans après pour leur succéder, ils mirent à leur disposition leur dévouement et leur expérience; le dernier d'entre eux mourut à Damas en 1820.

Pendant près de cinquante ans, la situation des Lazaristes en Syrie fut extrêmement précaire : la mort faisait dans leur petite troupe des brèches que la maison-mère était hors d'état de combler : Saïda avait été abandonnée; Alep, Tripoli et ses annexes, Edhen et Sgorta, Damas et Antoura étaient les seuls postes occupés; le bien se faisait, mais à petit bruit; pendant que l'Europe marchait à grands pas dans la voie des idées nouvelles, la Turquie, et surtout la Turquie d'Asie, demeurait obstinément fermée à toute transformation et à toute réforme. En 1831, M. Poussou, Supérieur de Damas, ayant reçu de France quelques aumônes, entreprit la restauration intérieure de sa pauvre chapelle; le travail avait été fait dans le plus grand secret, parce que la loi musulmane défendait non seulement de construire des églises chrétiennes, mais même de les réparer sans une autorisation à peu près impossible à obtenir; tout était terminé quand un Chrétien, quelque quémandeur éconduit, alla dénoncer la contravention au Pacha; on vint annoncer au pauvre P. Poussou qu'on allait démolir sa chapelle et pendre les ouvriers qui y avaient travaillé; il ne lui fallut pas dépenser moins de 3000 francs pour se tirer de ce mauvais pas.

Ce fut en cette année 1831 que la face des choses changea tout



CIMETIÈRE TURC, A DAMAS

d'un coup : le Pacha d'Égypte Mehemet-Ali, s'étant révolté contre l'autorité du Sultan, envahit la Syrie; vainqueur à Saint Jean-d'Acre, à Damas, à Homs, à Beïlan, Ibrahim, fils du Pacha, pénètre en Asie Mineure et défait à Konieh la dernière armée turque : il s'avance jusqu'à Scutari; le Bosphore seul le séparait de Constantinople quand l'intervention des Russes permit au Sultan de sauver sa capitale en sacrifiant la Syrie et la Cilicie (traité d'Unkiar-Skelessi, 5 mai 1833). Les Égyptiens occupèrent la Syrie pendant dix ans, et leur domination passagère eut une influence considérable sur le développement des Missions. Le Pacha Mehemet-Ali était un soldat de fortune illettré, mais dont le génie devait affranchir l'Égypte du joug de la routine orientale.

En 1832, un décret de la Propagande créa la Préfecture apostolique de Syrie, détachée de celle de Constantinople, avec Tripoli pour résidence du Préfet. Partout où ils étaient établis, les Lazaristes s'empressèrent d'ouvrir des écoles avec l'approbation des autorités égyptiennes; et à Antoura ils entreprirent, en 1834, la fondation d'un collège, qui fut inauguré l'année suivante sous la direction de trois prêtres de la Mission et avec une vingtaine d'élèves. Quand on atteignit le nombre de quarante, on crut avoir obtenu le *nec plus ultra*, et en effet le personnel demeura stationnaire autour de ce chiffre pendant plusieurs années.

L'événement de l'année 1834 fut la fondation à Sgorta, près Tripoli, d'une école de filles : le P. Poussou, Préfet apostolique, écrivait le 20 novembre à un de ses confrères : « Je me hasardai à dire au vieux curé maronite de Sgorta un demi-mot de mon projet d'établir une école pour les filles. Il se mit aussitôt dans une colère telle que je crus un moment qu'il allait me saisir par la barbe. « Vous n'y pensez donc pas, me dit-il, de vouloir apprendre à lire aux filles! Qu'est-ce donc qu'une fille ou une femme? — Mais, mon respectable curé, lui dis-je, est-ce que les femmes n'ont pas une âme à sauver comme les hommes? — Il leur suffit, me répondit-il, de connaître

quelques mots de religion; plus de science ne ferait que les rendre plus méchantes. — Mais, dis je, le moyen de leur apprendre ces quelques mots de religion, c'est de leur enseigner à lire; et pensez-vous que vos femmes et filles seraient moins bonnes, moins honnêtes parce qu'elles seraient en état de lire les prières de l'Église, de s'occuper utilement les jours de dimanche dans quelque livre de piété, et de pouvoir remettre de temps en temps dans leur mémoire ces quelques mots de religion qui sans cela s'effacent si rapidement? — Le Concile du Liban, me répliqua-t-il, n'ordonne pas d'apprendre aux filles à lire, ni le Concile de Trente non plus. — Mais, mon bon curé, lui répondis-je, ni le Concile du Liban, ni le Concile de Trente ne le défendent, et si vous étiez bien entré dans l'esprit de ces deux assemblées, vous penseriez différemment; car l'un et l'autre font une obligation rigoureuse aux curés de bien instruire tous les fidèles sans distinction de sexe.... » Je m'aperçus alors qu'on commençait à se rassembler autour de nous et je me retirai tout doucement à la maison, comme si j'avais fait un mauvais coup en plaidant la cause de ces pauvres femmes. »

Peu après, le P. Poussou installait à Sgorta une personne pieuse et instruite qui commença par enseigner le catéchisme aux petites filles et ne se mit que progressivement à initier ses élèves aux arcanes de l'alphabet et de la calligraphie arabe.

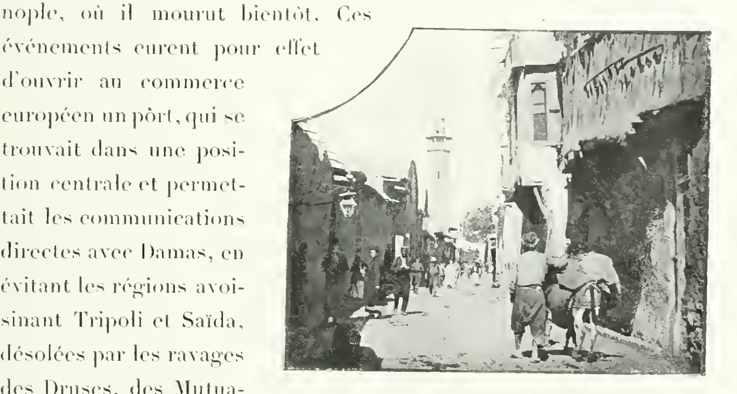
Mais les écoles de filles ne devaient avoir une existence officielle qu'après l'arrivée des Sœurs à Beyrouth.

La ville de Beyrouth avait appartenu, au XVII[e] siècle, à des émirs druses dont l'un, Fakr'ed'Din, cité dans les écrits des voyageurs sous le nom de Facardin, avait étendu son empire de l'Hermon au Carmel, et avait construit partout de luxueux palais, tel par exemple celui de Saïda qui, vaste et bien aménagé, quoique fort délabré, sert aujourd'hui de résidence aux Pères Jésuites.

Ce même Fakr'ed'Din planta au sud de Beyrouth les forêts de

pins qui, en arrêtant les vents de sud assurent à la ville une température plus douce et un climat plus salubre.

Au commencement du XIXe siècle, les maîtres de Beyrouth étaient les émirs Chéhab, Maronites. Le dernier de ces princes, Béchir Chehab, s'était compromis par son dévouement aux conquérants égyptiens et quand, en 1840, Beyrouth dut capituler après avoir été bombardé par la flotte anglaise, l'émir fut transporté à Constantinople, où il mourut bientôt. Ces événements eurent pour effet d'ouvrir au commerce européen un port, qui se trouvait dans une position centrale et permettait les communications directes avec Damas, en évitant les régions avoisinant Tripoli et Saïda, désolées par les ravages des Druses, des Mutualis, des Kurdes, auxquels le retour de la domination ottomane avait rendu la liberté de mal faire.



UNE RUE, A DAMAS

Les Lazaristes avaient transporté à Beyrouth le siège de la Préfecture apostolique, et le Préfet, M. Leleu, adressa à son Supérieur une demande pressante pour avoir des Sœurs. La requête, bien qu'appuyée par M. Bourée, consul général, et par M. Guizot, ministre des Affaires étrangères, ne fut pas admise d'abord ; mais quand la Congrégation de la Propagande eut exprimé à son tour un avis conforme à celui de M. Leleu, M. Étienne se décida à entreprendre cette fondation nouvelle. Quatre Sœurs parties de France se retrouvèrent à Beyrouth avec la Sœur Gélas, qui arrivait de Smyrne. La Sœur Gélas en se présentant à M. Leleu lui demanda quelle était la Supé-

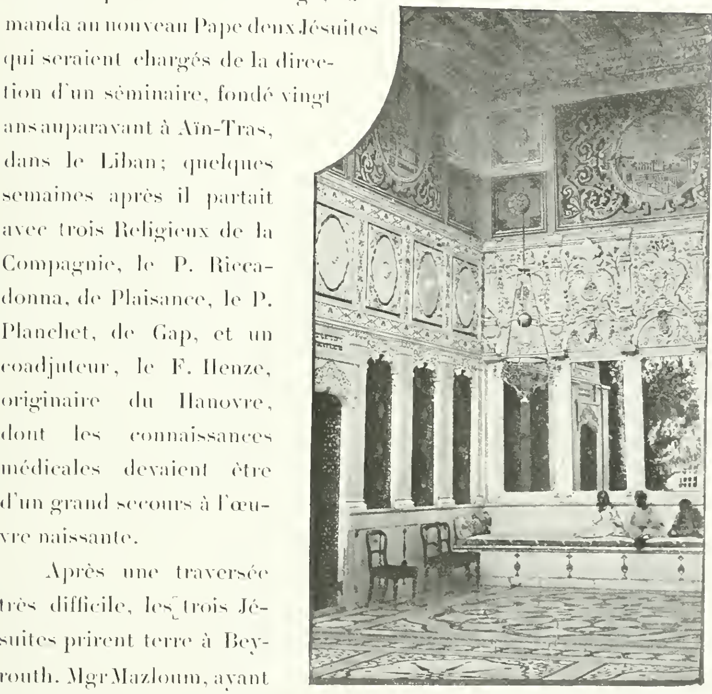
rieure, afin qu'elle pût aller la saluer : elle fut confondue en apprenant que c'était à elle qu'incombaient les fonctions de fondatrice. Elle se mit courageusement au travail, et pendant cinquante ans fut l'âme des œuvres qui se multiplièrent à Beyrouth. Elle mourut à son poste en 1897 et l'histoire de sa vie est aussi celle des développements de la Société des Filles de la Charité en Syrie. La première année, on se contenta d'une classe externe; le pays était trop troublé pour qu'on permît aux Sœurs de s'aventurer même dans les rues d'une grande ville, et Beyrouth n'était alors qu'une localité modeste de 10000 âmes. La maison des Sœurs était dans un jardin, hors de la ville, et maintenant, par suite de l'extension prise par les bâtisses, elle se trouve au centre d'une agglomération de 125000 habitants dont 90000 Chrétiens.

En 1848, la peste fit son apparition : on ne pouvait pas demander aux Filles de Saint-Vincent de rester enfermées chez elles quand le fléau dévastait le pays; elles sortirent donc et, par leur dévouement, conquirent, avec le droit de cité, le respect affectueux des Musulmans eux-mêmes; depuis lors, elles ont continué librement auprès des pauvres et des malades leur œuvre apostolique.

Au point où nous voici arrivés, il nous faut revenir de quelques pas en arrière pour assister à la résurrection des Missions de la Compagnie de Jésus en Syrie.

Dès 1816 les évêques orientaux-catholiques demandaient au pape Pie VII de leur rendre les missionnaires qui avaient si puissamment contribué au progrès de l'union pendant le siècle précédent; la requête était signée par les Patriarches maronite, syrien et arménien qui résidaient à Bkerké, Charfé et Bzommar, trois couvents de cette montagne du Liban qui servait alors de refuge aux Catholiques persécutés. Mais la Compagnie, à peine reconstituée, ne pouvait pas encore fournir les sujets demandés. Les instances furent renouvelées à diverses reprises pendant les quinze années qui suivirent, et elles

étaient appuyées par le Préfet de la Propagande, le cardinal Mauro Capellari, quand celui-ci fut élu Pape sous le nom de Grégoire XVI, en 1831. Un évêque grec-catholique, Mgr Maximos Mazloum, en résidence auprès du Saint-Siège, demanda au nouveau Pape deux Jésuites qui seraient chargés de la direction d'un séminaire, fondé vingt ans auparavant à Aïn-Tras, dans le Liban; quelques semaines après il partait avec trois Religieux de la Compagnie, le P. Riccadonna, de Plaisance, le P. Planchet, de Gap, et un coadjuteur, le F. Henze, originaire du Hanovre, dont les connaissances médicales devaient être d'un grand secours à l'œuvre naissante.



[*Cliché* A. *Bonfils.*]

INTÉRIEUR DE MAISON JUIVE, A DAMAS

Après une traversée très difficile, les trois Jésuites prirent terre à Beyrouth. Mgr Mazloum, ayant cru devoir débarquer avant eux, les confia à un Catholique de la ville qui commença à les initier aux mœurs de l'Orient. Les Turcs étaient encore maîtres de la Syrie et il fallait éviter tout ce qui pouvait signaler les nouveaux venus à la malveillance publique, surexcitée par les premiers succès des Égyptiens. On leur fit donc prendre le costume indigène: la tête rasée, la barbe longue, un gros et pesant turban sur la tête, les pieds nus,

autour du corps une large ceinture garnie de poignards et de pistolets ; on les habitua à s'asseoir les jambes croisées, à boire indéfiniment de petites tasses de café sans sucre en fumant de longues pipes, dont les premières bouffées leur firent tournoyer la tête au grand scandale de leurs hôtes ; dans les repas, pris à terre, on ne voyait ni pain, ni vin, ni viande, mais l'éternel plat de riz à moitié cuit avec du lait et des herbes, qu'il fallait manger avec les doigts. Enfin ils se mirent sans retard à l'étude de l'arabe, « cette langue gutturale, écrivait le P. Riccadonna, qu'on dirait faite pour les chameaux ».

Pendant ce temps, les Égyptiens avançaient, et la prudence conseilla au consul d'envoyer les Pères au village de Deir-el-Quamar, où les talents médicaux du F. Henze leur valurent un accueil bienveillant de la part des habitants, qu'ils fussent Chrétiens, Musulmans ou Druses ; puis ils se rendirent à Aïn-Tras auprès de Mgr Mazloum, et, au prix d'efforts persévérants, se mirent vite à même de parler l'arabe avec assez de facilité pour pouvoir prêcher et confesser ; plus tard ils se perfectionnèrent, et le P. Riccadonna eut même la réputation de s'exprimer fort élégamment dans cette langue qui, à son arrivée, l'avait tant effrayé.

A mesure que les Pères se sentaient plus aptes à se consacrer à la formation des séminaristes, le but qu'ils voulaient atteindre semblait s'éloigner. L'œuvre ne rencontrait pas de sympathies dans un clergé composé en partie de moines qui recevaient dans leurs couvents une formation qu'ils jugeaient suffisante, en partie de prêtres mariés qui devaient s'occuper de gagner leur vie et de nourrir leur famille et non d'acquérir des connaissances dont leurs devanciers avaient cru pouvoir se passer. Les évêques partageaient cette manière de voir, et Mgr Mazloum ne devait pas tarder à renoncer définitivement à la réalisation de son beau projet : il avait fini par réunir quelques enfants, mais il avait sur l'éducation des clercs des principes que les Jésuites ne purent admettre, et une rupture n'eût pas tardé si

Mgr Mazloum, élu Patriarche en 1833, ne s'était désintéressé d'une œuvre qui n'exista jamais qu'à l'état embryonnaire.

Qu'allaient devenir les Jésuites? Dans les principaux centres catholiques il y avait déjà des Religieux franciscains, et les Lazaristes étaient établis dans toutes les maisons de l'ancienne Compagnie; la discrétion et la charité ne les autorisaient pas pour le moment à



[*Cliché A. Bonfils.*]

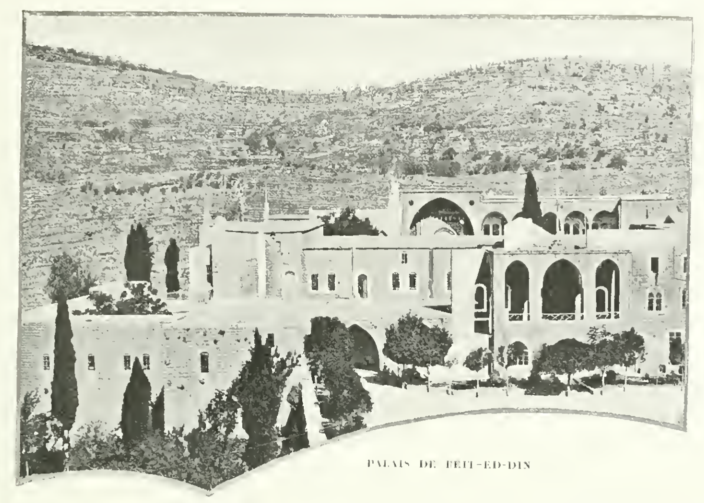
LA FORÊT DE PINS, PRÈS DE BEYROUTH

fonder des établissements concurrents; Rome d'ailleurs ne l'eût pas autorisé. C'est alors que le Patriarche maronite, qui n'avait pas vu sans un certain mécontentement les Jésuites arriver en Syrie sous les auspices des Melkites, leur offrit la direction de son séminaire, dirigé par des Jésuites de 1728 à 1775 et fermé depuis la suppression de la Compagnie. L'offre était tentante, mais le séminaire était tout proche de la maison d'Antoura, où les Lazaristes venaient d'ouvrir un collège, et le P. Riccadonna n'accepta pas.

On en était là quand de nouvelles propositions arrivèrent de la part des deux plus puissants émirs du Liban : Haïdar, fils d'un Druse

et d'une Chrétienne, Chrétien lui-même et seigneur de la plus grande partie des districts d'El-Katea et d'El-Metn, et Béchir Chehab, qui, d'après l'organisation féodale qui subsistait encore à cette époque dans le Liban, était le suzerain des Maronites de la montagne tout entière. De plus, Béchir, partisan des Égyptiens dès la première heure, jouissait alors d'un crédit sans limites. Les Pères furent laissés libres de choisir le lieu de leurs futures résidences : le P. Riccadonna se fixa à Bikfaïa, à cinq heures de Beyrouth, à proximité de Beit-Chebab, le village le plus important du versant occidental ; le P. Planchet vint résider à Moallaqua, sur le versant oriental, mais déjà dans la plaine de la Bequaa, qui sépare le Liban de l'Antiliban ; à quelque distance était la ville de Zahleh, localité considérable et presque exclusivement peuplée de Chrétiens. Grâce aux aumônes généreuses des deux émirs, on put procéder en 1834 à une installation provisoire, en attendant qu'il fût possible de construire des maisons et des chapelles.

Avant même d'être établis dans leurs résidences, les deux Pères avaient parcouru le pays, de Tripoli à Damas, et commencé leur apostolat parmi les Chrétiens, les Musulmans et même les Idolâtres qu'avait amenés l'invasion égyptienne. Le P. Estève, de Montpellier, arriva en 1834 et commença sous le P. Riccadonna l'apprentissage de la vie qu'il aurait à mener dans la Mission ; d'autres confrères se joignirent à eux pendant les années suivantes ; on put à la fois étendre les œuvres et organiser la vie de communauté. On en était encore cependant à rechercher quels étaient les moyens les plus propres à développer le Catholicisme en Syrie : les établissements d'instruction avaient pris entre les mains des Lazaristes tout le développement dont ils étaient susceptibles en tenant compte de la méfiance jalouse des Turcs et de l'indifférence de la population chrétienne ; aux missions prêchées dans les campagnes, les Jésuites ajoutèrent un ministère de prédication plus relevée, et le Délégué apostolique les chargea de donner des retraites aux résidents européens, au clergé indigène



PALAIS DE BEIT-ED-DIN

(Cliché A. Bonfils.)

et même aux missionnaires ; il les invita également à aller explorer la province, à peu près inconnue alors, du Hauran, à y étudier la condition des Chrétiens qui s'y trouvaient et à chercher le moyen d'évangéliser la population qui y vivait dans une demi-sauvagerie : ce n'est que vingt ans plus tard que des stations permanentes devaient être fondées par les Jésuites dans ce pays.

Entre 1837 et 1859, les Jésuites eurent aussi à remplir diverses missions en Mésopotamie. En 1832, le pape Grégoire XVI y avait institué une Délégation apostolique dont la juridiction s'étendait jusqu'en Perse. Le premier Délégué, Mgr Couperie, était mort rapidement ; son successeur, Mgr Bonamie, avait été presque aussitôt transféré à Smyrne ; Mgr Auvergne, précédemment Délégué en Syrie, était mort à Diarbékir en se rendant à son poste ; Mgr Trioche avait de sérieux différends avec le clergé indigène, et trois fois, en quatre ans, le P. Riccadonna eut à faire le long et dangereux voyage de Mossoul, pour procéder à des enquêtes ou pour faire exécuter les décisions de Rome.

Ce fut ensuite le P. Planchet qui fut envoyé en Mésopotamie avec le P. Laborde lequel, resté à Midiat ou Amadea, sur le Tigre, soutint pendant deux ans une lutte de tous les instants pour protéger l'évêque de cette ville, converti au Catholicisme, contre les représailles des Schismatiques et la malveillance des Turcs. Pendant ce temps, le P. Planchet présidait, au nom de la Propagande, à la réorganisation de la Mission confiée dès 1841 aux Dominicains français. Il y eut un moment où la Délégation se trouva sans titulaire par suite de la retraite du P. Bausa, mort cardinal et archevêque de Florence ; le P. Planchet, qui avait reçu des lettres de Pro-Délégué, se trouva investi de la charge devenue vacante ; il se fit sacrer à Mossoul et fut pendant quelques années Administrateur apostolique de la Mésopotamie. En 1859 il eut à se rendre à Rome pour présenter un compte rendu de la Mission ; accompagné du P. Laborde, il regagnait Alep à travers un pays qui n'avait jamais présenté grande sécurité, mais qui était alors parcouru par des bandes armées travaillées par l'esprit fanatique d'où devaient sortir les grands massacres de 1860 ; c'est aux environs d'Orfa que Mgr Planchet fut assassiné ; le P. Laborde échappa seul à la mort.

Pendant cette période de trente ans, les Jésuites purent fonder une résidence à Beyrouth ; la domination égyptienne durait encore quand le P. Ryllo, Polonais, qui avait succédé au P. Riccadonna, put acheter aux portes de la ville un vaste terrain et construire une maison. Les autorités musulmanes réclamèrent, mais elles n'étaient pas alors en état de donner une sanction à leurs protestations, et elles s'inclinèrent devant le fait accompli.

Quand les Anglais rétablirent l'autorité du Sultan à Beyrouth, le P. Ryllo, compromis par l'amitié de l'émir Béchir, fut obligé de se cacher pendant quelques mois, sa tête étant mise à prix. La Mission perdit dans la personne de l'émir un protecteur dévoué, mais elle en trouva un autre dans la personne d'Haïdar, le généreux fondateur de Bikfaïa. Ce personnage n'avait jamais vécu en bonne intelligence avec

Béchir, duquel il relevait ; il avait même été arrêté et déporté pendant quelques années à Khartoum avec d'autres mécontents libanais ; aussi, en 1840, pendant que Béchir demeurait attaché à la cause égyptienne, Haïdar s'était rangé ouvertement dans le parti des Turcs ; il en résulta que, lorsque le nouveau Pacha de Beyrouth chercha un Chrétien pour remplir les fonctions de caïmakan dans la partie nord du Liban, celle où les Maronites se trouvent en majorité, ce fut sur Haïdar qu'il jeta les yeux : les Jésuites se trouvèrent donc avoir dans le représentant du pouvoir impérial un ami dévoué, grâce auquel ils purent enfin commencer en 1846 l'œuvre pour laquelle ils étaient venus en Syrie : celle du Séminaire Oriental.

Il y avait à Ghazir, gros bourg du district de Kesrouan, à une heure de la mer, mais déjà à 400 mètres d'altitude, un ancien palais de la famille Béchir; c'était une construction majestueuse, mais abandonnée par ses maîtres et fort délabrée ; le P. Planchet s'en rendit acquéreur en 1843, au prix de 40000 francs. Il ne pouvait être question de commencer l'œuvre immédiatement, car le pays était fort agité depuis le départ des Égyptiens ; les Druses, tenus en respect jusque-là, avaient relevé la tête, et, avec la connivence des Anglais,



VUE GÉNÉRALE DE SAIDA [Cliché A. Bonfils.

terrorisaient le Liban ; les Pères de Mouallaqua et de Bikfaïa avaient dû se retirer dans la maison de Beyrouth ; les soldats turcs, chargés soi-disant de rétablir l'ordre, ne faisaient qu'augmenter le mal et se signalaient par des cruautés inouïes exercées sur les Chrétiens et principalement sur des prêtres ; le consul de France à Beyrouth, M. Poujade, et l'ambassadeur, M. de Bourqueney, intervinrent alors énergiquement, et les dégâts causés par les troupes dans les couvents latins furent compensés par une large indemnité.

On put donc ouvrir en 1846 l'établissement que la Propagande avait dénommé : Séminaire Central Asiatique. Le 2 février, il se présenta un seul élève, mais à Pâques on en comptait vingt-deux ; on y trouvait des Religieux des ordres maronite et grec de Saint-Antoine et de Saint-Basile, des enfants des plus grandes familles du pays, Khazen, Habèche, Dahdah, el Khouri, Nasser, el Hadje, et même un Chaldéen de Bagdad ; on pouvait prévoir le développement que l'œuvre devait prendre par la suite. La Révolution de 1848, en tarissant momentanément la source des aumônes françaises, amena une fermeture de quelques mois, mais ce fut une crise très passagère. Mgr Valerga, en faveur de qui avait été restauré le siège patriarcal de Jérusalem, envoya ses séminaristes latins à Ghazir jusqu'au moment où il put les installer près de lui à Beit-Djallah ; enfin les familles européennes établies en Syrie, désireuses d'assurer à leurs enfants les bienfaits de l'éducation, sans se séparer d'eux tout à fait, vinrent frapper à la porte de Ghazir. A leur tour excités par une louable émulation, les Émirs, les Cheiks, les bourgeois indigènes demandèrent et obtinrent la même faveur. A partir de 1855 il y eut deux établissements distincts : le séminaire et le collège, et les pensions payées par les élèves laïques allégèrent le poids que faisait porter à la Mission l'éducation absolument gratuite des jeunes clercs. En 1859, il y avait 120 collégiens et 80 séminaristes ; c'était plus qu'on n'en pouvait loger commodément dans le vieux palais de l'émir Abdallah ; il fallut s'occuper de l'agrandir en y ajoutant de nouvelles constructions.

Une des causes qui avaient contribué au succès mérite d'être signalée : pendant les premières années, la Mission des Jésuites en Syrie avait relevé directement du Général, qui y avait envoyé indistinctement des Religieux de diverses nationalités ; les développements rapides de la Compagnie en France avaient permis plus tard de charger une seule des Provinces de l'ordre, celle de Lyon, d'alimenter en hommes et en ressources les fondations du Levant ; dès lors si la



(Cliché A. Bonfils.)

DEIR-EL-QUAMAR

direction ne fut pas modifiée, l'action eut quelque chose de plus homogène, et les Jésuites français tinrent à honneur de ne pas laisser dépérir l'œuvre qui devenait plus particulièrement la leur.

Un des premiers effets de ce nouvel état de choses fut l'introduction officielle du français comme langue d'enseignement ; jusque-là c'était l'italien qui était usité ; les Franciscains n'en avaient jamais employé d'autre quand ils ne prêchaient pas en arabe, et telle était la prépondérance de cet idiome que les marchands français devaient s'en servir dans leurs rapports avec les indigènes. Lors de la visite qu'il fit en 1847 au collège de Ghazir, le Provincial de Lyon consacra

définitivement l'usage de notre langue et ordonna de l'enseigner à l'école gratuite de Beyrouth. C'est de là que date la diffusion du français en Syrie, où il est devenu absolument usuel dans la population européenne, et où, par suite, il est parlé par un très grand nombre d'indigènes; il y a même des missionnaires qui n'ont jamais su un mot d'arabe et qui pendant de longues années ont exercé dans le pays un ministère des plus actifs. Aux transformations du langage se sont jointes d'aussi profondes modifications dans les mœurs; le temps est loin où pour voyager il fallait revêtir le vêtement arabe ou tout au moins celui des prêtres maronites; la soutane et le chapeau sont portés sans provoquer la moindre curiosité; et pour le prêtre qui voyage, ce costume est le meilleur moyen d'être bien accueilli partout, même chez les Musulmans.

C'est pendant cette période que furent fondées les maisons de Zahleh, de Deir-el-Quamar et de Saïda. Cette dernière a une histoire touchante. Le Supérieur de la Mission, le P. Billotet, était allé quêter en France; se trouvant dans le diocèse de Besançon, il parlait devant un groupe de prêtres de la profonde ignorance de la jeunesse dans certaines localités où l'influence des missionnaires ne se faisait pas encore sentir : un de ses auditeurs, l'abbé Rousseau, lui proposa de l'accompagner en Syrie et de consacrer son modeste patrimoine à la création d'une école à Saïda; c'était une résolution héroïque chez un homme de soixante ans, qui allait s'expatrier pour commencer une nouvelle vie de labeur, au moment où d'autres songent à goûter un repos auquel une longue carrière semble leur donner droit.

Aussitôt arrivé en Syrie, l'abbé Rousseau voulut se mettre à l'œuvre, mais des difficultés imprévues vinrent l'arrêter. Simple prêtre séculier, il tombait sous la juridiction du Délégué apostolique, et celui-ci, craignant de mécontenter le curé franciscain de Saïda, refusa obstinément d'autoriser l'abbé à se fixer dans cette ville. Ce qu'il ne pouvait pas comme séculier, M. Rousseau l'aurait pu comme Jésuite : il partit donc pour Rome, se fit recevoir au noviciat et put

revenir en Syrie pour exécuter son projet ; ainsi fut fondée l'École Saint-Louis qui, après avoir changé à diverses reprises de local, à mesure qu'elle se développait, est installée aujourd'hui dans l'ancien palais de l'émir Fakr'ed'Din ; une des salles du Harem, sur les murs de laquelle se voient des vestiges de belles mosaïques, y a été transformée en chapelle.

En dehors des missionnaires français, les Jésuites s'occupaient de recruter des auxiliaires parmi les indigènes : soigneusement choisis et formés, ils exercent sur leurs compatriotes une autorité à laquelle les étrangers arrivent rarement. C'était déjà la mise en pratique de cette règle si sage qui est tant recommandée de nos jours par le pape Léon XIII : convertir l'Orient par les Orientaux.



UNE BOUCHERIE, A DAMAS

Un certain nombre de jeunes indigènes se sont faits Religieux dans la Compagnie ; Pères ou Frères coadjuteurs, ils ont pour eux la connaissance de la langue et des usages, que les Français n'acquièrent qu'à grand'peine et pas toujours complètement ; ils ont des parents, des amis, des condisciples qui facilitent leur œuvre, et les non-catholiques entrent plus volontiers en rapport avec eux parce qu'il les reconnaissent comme compatriotes.

Un grand nombre de prêtres et même de laïques indigènes, sans vouloir embrasser la règle religieuse, se sont de tout temps et dès l'origine même offerts comme collaborateurs bénévoles ; c'est le curé ou le moine qui accompagne le Père dans ses tournées et l'aide quand

le travail abonde ; c'est le simple paysan qui sert de guide, soigne le cheval pendant que le Père va voir les malades, et s'occupe des détails matériels de la vie ; c'est le jeune professeur qui, établi dans un village perdu de la montagne, fait la classe aux enfants, réunit les jeunes gens pour leur apprendre le catéchisme, et, quand il n'y a pas de prêtres, rassemble les fidèles le dimanche pour la prière en commun ; ce sont les femmes ou filles qui se vouent au service des malades et des enfants, et qui, plus hardies quelquefois que les hommes, abordent de front les pécheurs et les dominent par l'ascendant que leur donne leur vie de dévouement. Une société de jeunes maîtres d'école s'était fondée dès 1856, sous la direction du P. Estève, un vétéran de la Mission ; on leur avait donné un règlement commun inspiré par le genre de vie qu'ils auraient à mener, et pendant les vacances ils se réunissaient pour se retremper dans leurs bonnes résolutions.

Deux sociétés analogues de filles avaient leur centre à Zahleh et Bikfaïa ; plus tard elles se réuniront sous le nom de Mariamettes ; nous aurons à y revenir plus loin.

Nous voici arrivés à l'année 1860 : une épreuve terrible va fondre sur les Missions de Syrie. En ce moment les Lazaristes ont quatre établissements principaux : Alep, Damas, Beyrouth et Tripoli, et un collège à Antoura. Les Jésuites sont à Beyrouth, Saïda, Deir-el-Quamar, Zahleh, Bikfaïa et Ghazir. Les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul ont joint à leurs œuvres de Beyrouth une nouvelle fondation à Damas. Les missionnaires parcourent déjà le Liban et la Galilée, et les populations se groupent autour d'eux, recueillant attentivement leurs enseignements et saluant en eux les fils de cette grande nation française qui, depuis ses victoires de Crimée, est regardée comme la puissante protectrice du nom chrétien. Le Sultan s'est incliné devant le prestige de l'empire des Français et reconnaît maintenant des droits égaux à tous ses sujets sans distinction de religion ; c'est la fin


UNE RUE DE DAMAS

de l'oppression; plus d'exactions, plus d'impôts arbitraires; c'est l'âge d'or qui va commencer. Beau rêve que devait suivre un affreux réveil!

Les Musulmans n'avaient pas pu se résigner à accepter la réforme imposée, disaient-ils, au Sultan; loin de se soumettre à la nouvelle législation, ils se préparaient à la guerre sainte et leur fanatisme s'exaspérait chaque jour, surexcité par les prédications furibondes de quelques illuminés. Telle était d'ailleurs la perturbation des esprits, que parmi les Chrétiens eux-mêmes soufflait un vent de révolution qui devait contribuer à propager l'incendie. Les Maronites avaient reçu en 1843 une organisation nouvelle, ou plutôt on avait savamment désorganisé leurs antiques institutions. Quand le grand émir Béchir fut destitué et interné à Constantinople, il ne lui fut pas donné de successeur, et chaque village se trouva ne plus dépendre que de son cheikh; or ces cheickhs, longtemps contenus par le pouvoir de l'Émir, ne surent pas tous user sagement de l'autorité qui leur était dévolue : rapaces et despotes, plusieurs d'entre eux mécontentèrent justement leurs administrés, et petit à petit un parti révolutionnaire se forma dans le Liban; en 1858 il trouva un chef en la personne du paysan Tannous Chahin qui, s'improvisant dictateur, devint bientôt le maître de toute la montagne; il exerça des représailles violentes contre les cheikhs, imposa un tribut aux Mutualis de la plaine de Baalbek et malmena les détachements turcs chargés de rétablir l'ordre. Il y avait là de quoi motiver de la part des Musulmans une vengeance qu'on pourrait appeler répression. C'est

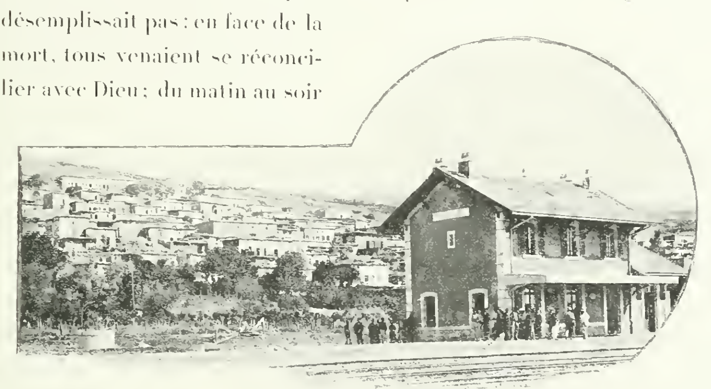
exactement ce qui devait se passer trente-cinq ans plus tard pour les Arméniens.

En 1860, tout était prêt : dans une réunion secrète tenue à Damas sous la présidence du gouverneur Achmet Pacha et en présence d'un délégué du gouverneur de Beyrouth, Kourchid Pacha, les dernières mesures furent prises; pour lever les derniers scrupules, le chef des Ulémas rendit une sentence (*fetwa*) déclarant qu'on pouvait légitimement exterminer les infidèles. On jugea qu'il était expédient de mettre en avant les Druses, rivaux héréditaires des Maronites, et de ne faire agir les troupes ottomanes qu'en seconde ligne.

En poussant ainsi les Druses, on comptait se concilier l'appui des Anglais, car, en accueillant les missionnaires protestants, les Druses étaient devenus depuis vingt ans les clients de l'Angleterre. Cet espoir ne fut pas trompé : au bruit que quelque chose de grave se préparait, le P. Estève alla trouver le consul anglais de Beyrouth qui lui répondit que ses craintes étaient chimériques; le consul français, M. de Bentivoglio, moins optimiste, alla trouver le Pacha qui lui donna sa parole d'honneur que les Chrétiens n'étaient pas menacés; et quelques jours après on apprit que le couvent d'Ammik, près de Deir-el-Quamar, venait d'être envahi par les Druses, qui avaient massacré tous les Religieux. Le Pacha, mis en demeure de protéger la vie des sujets chrétiens du Sultan, envoya quelques troupes, mais en leur donnant l'ordre de s'en prendre aux agitateurs maronites qui seuls étaient responsables des désordres. Assurés dès lors de la complicité des Turcs, les Druses commencèrent leur œuvre. Le 29 mai ils attaquent les Chrétiens à Racheya, près de l'Hermon, et en immolent 700; en même temps, ils entrent dans le Liban et commencent par envahir le beau village de Beit-Meri dont ils massacrent les habitants; les ravages s'étendent rapidement; de Beyrouth, on voit chaque nuit brûler quelque village; Bikfaïa, évacué par ses habitants, est entouré de flammes; cependant les

Druses n'y pénètre pas; mais Zahluteh est investi; des milliers de Chrétiens s'y étaient réunis, bien disposés à se défendre; ils savaient qu'un des leurs, Joseph Karam, avait rassemblé une troupe nombreuse et marchait à leur délivrance; d'autre part un fort détachement turc était annoncé et sa présence suffirait pour mettre en fuite les bandits druses et mutualis.

Le P. Billotet n'avait pas voulu quitter Zahleh, et l'église ne désemplissait pas : en face de la mort, tous venaient se réconcilier avec Dieu; du matin au soir



VILLAGE ET GARE DE MOUALLAQUA

(Cliché A. Bonfils.)

le Père confessait, prêchait, visitait les malades et les blessés; auprès de lui se trouvaient trois Frères, un Italien, le F. Bonacina, l'architecte de la Mission, qui était venu terminer les travaux de l'église, le F. indigène Maksoud, chargé de l'économat, et le F. Élias, indigène aussi, qui dirigeait l'école; enfin quatre jeunes instituteurs étaient réfugiés à la Résidence.

Le 18 juin, on vit du côté de la montagne une troupe marchant en bon ordre et chantant des cantiques : en avant des rangs on portait la croix. « Les Chrétiens s'imaginaient voir venir Karam et ses braves qui arrivaient pour faire lever le siège; on sort en masse à leur rencontre, mais c'était une ruse de guerre : les libérateurs se

changent alors en ennemis, se jettent dans la ville que ce stratagème leur avait livrée. Le massacre et l'incendie commencèrent en présence des Turcs immobiles; l'église des Jésuites est envahie, le F. Maksoud récitait au pied de l'autel les prières de la préparation à la mort, auxquelles répondait la foule pressée autour de lui : il est assassiné. Le P. Billotet était caché dans la maison avec les autres Religieux; mais le F. Bonacina commit l'imprudence de paraître à la fenêtre pour voir si l'incendie faisait des progrès; les Druses le reconnaissent, ce sont des ouvriers qu'il a employés; le Frère leur parle, cherche à réveiller en eux quelques bons sentiments : peine inutile : les brigands découvrent la retraite des Religieux et les mettent à mort après leur avoir fait endurer les tortures les plus ignominieuses; puis ils courent chercher d'autres victimes et prendre leur part du pillage avant que le feu ait tout détruit. »

Quelques jours après c'est Deir-el-Quamar qui succombe. Le caïmakan avait offert un asile aux Chrétiens dans son palais : c'était pour être sûr qu'aucun ne pourrait s'échapper. Les soldats turcs empêchent qui que ce soit de sortir, mais introduisent les Druses qui, méthodiquement, commencent leur odieuse tuerie. Certains que nul ne s'échapperait, ils prennent leur temps et rivalisent d'imagination pour inventer des supplices plus cruels et plus honteux. Un Frère jésuite était demeuré pour garder la maison des Pères; c'était un membre de la noble famille Haïdar, jadis libertin, puis converti et qui avait choisi pour expier ses fautes passées la vie humble et pénitente de Frère coadjuteur : le crucifix à la main, il allait de l'un à l'autre, exhortant les malheureux qu'attendait une mort affreuse et les disposant à recevoir l'absolution que donnaient quelques prêtres maronites qui étaient dans la foule : puis son tour vint et il tomba haché à coups de sabre. Deux mille victimes furent immolées ce jour-là à Deir-el-Quamar.

A Beyrouth, le danger était extrême; le 23 juin, les rues étaient encombrées de Musulmans armés jusqu'aux dents qui proféraient

d'horribles menaces : le consul, désabusé trop tard, cherche à s'interposer; il est lui-même en danger de mort, quand débarquent 3000 soldats envoyés de Constantinople avec ordre de s'opposer à une effusion de sang dans la ville. On respira un peu, mais en se demandant si le lendemain les soldats ne passeraient pas du côté des Druses. La maison des Jésuites et celle des Sœurs se remplissaient de fuyards; les élèves d'Antoura purent s'embarquer à Djounis et gagner Beyrouth; par toutes les routes on voyait arriver de longues files de femmes éplorées, portant leurs enfants dans leurs bras et racontant le massacre d'une partie de leur famille; plusieurs étaient blessées, toutes demandaient à manger; des distributions de vivres commencèrent. Cette population affamée vécut ainsi des secours des missionnaires pendant de longs mois.

C'était avec une grande anxiété qu'on pensait au sort des Religieux et Religieuses demeurés à Damas, et dont on était sans nouvelles; ils étaient cependant sains et saufs, mais l'heure n'était pas éloignée où la tache de sang allait s'étendre jusqu'à eux. Le 9 juillet, vers deux heures, l'émeute éclata : les Musulmans coururent aux armes et le feu fut mis à la fois dans le quartier juif et au consulat de Russie. « Au milieu de ces incendies, écrit le 16 juillet M. Najean, Lazariste, notre maison était grandement menacée; plus aucun moyen de la sauver des flammes, ni de la préserver des brigands qu'accompagnaient le pillage et la destruction. Au commencement, le Pacha avait bien envoyé quelques

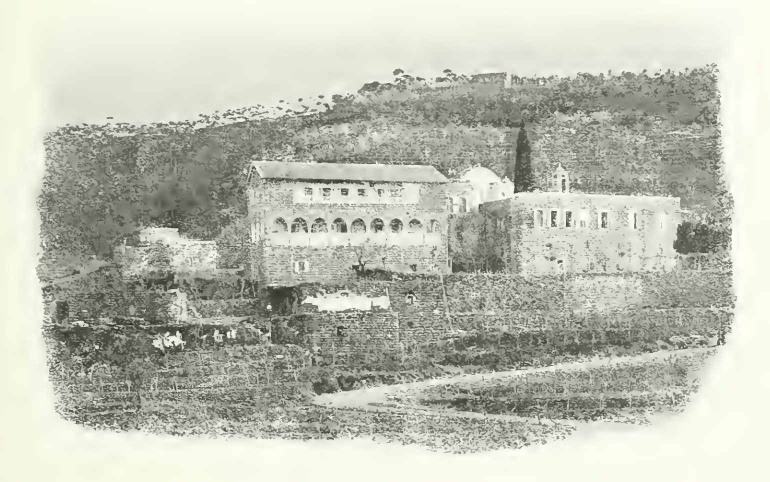


VUE DE GHAZIR

soldats, mais ils ne tardèrent pas à abandonner le quartier des chrétiens.

« Cependant la nuit approchait et nous avions, nous et les Sœurs, tous nos enfants en classe. On renvoya ceux dont les maisons n'étaient pas éloignées; les autres demeurèrent avec nous et ce fut le plus grand nombre. Mais que faire? où aller? Demeurer, c'était pour être la proie des flammes; sortir, c'était pour se jeter dans les mains des assassins. Dans la prévision d'événements de cette nature, M. le Consul nous avait promis que, le cas échéant, il viendrait à notre secours avec l'aide d'Abd-el-Kader et de ses Algériens. Mais, depuis cinq heures de l'après-midi, nous attendons; il est neuf heures du soir et rien ne paraît. Seulement, l'incendie gagne et tout le quartier est environné de flammes; déjà la chaleur se fait sentir et nous attendons toujours le secours. Pendant cette longue attente, nous nous sommes disposés à la mort; j'ai confessé, avec M. Dutertre, à peu près tous nos enfants. A onze heures du soir, nous étions tous dans la maison des Sœurs; ce fut à ce moment que je vis par une fenêtre une troupe de forcenés briser à coups de hache la porte d'une maison voisine. Enfin, à onze heures et demie, un cri se fait entendre : Les Algériens! les Algériens! Ce cri retentit dans nos cœurs comme le cri de : Terre! terre! au moment du naufrage. A minuit je distribue la communion aux Sœurs; puis, divisés en deux bandes, nous sortîmes de notre maison pour n'y jamais rentrer. Avec M. Leroy (le Préfet apostolique), quatre Sœurs et quelques autres personnes, nous nous dirigeâmes vers la maison d'Abd-el-Kader; sur notre route nous ne rencontrâmes que des bandes de brigands armés qui allaient piller de maison en maison; le chemin était encombré de portes brisées, d'objets divers et de cadavres. Notre marche était pénible et l'on nous regardait avec étonnement, mais la vue de nos Algériens nous faisait livrer passage. Après vingt-cinq minutes, nous arrivâmes dans la maison; nos Algériens, après nous avoir mis en sûreté, retournèrent immédiatement pour sauver les

sept Sœurs qui étaient restées à la maison avec leurs petites filles, M. Dubourdieu, M. Dutertre et les Frères; cette seconde bande n'arriva qu'à deux heures et demie du matin, portant les vases sacrés. Cinq minutes seulement après que les Sœurs eurent quitté la maison, on en brisa les portes et tout fut pillé ou réduit en cendres. Vers trois heures, le Pacha envoya un de ses officiers offrir



COUVENT DE LA VISITATION, A ANTOURA

un asile au château à tous les Chrétiens qui voudraient s'y réfugier. D'après l'avis des consuls et d'Abd-el-Kader nous sommes venus au château : M. Dutertre, votre serviteur, 4 Frères, 2 Sœurs et quelques enfants; je ne sais quand nous en sortirons.

« Les Pères Franciscains, n'ayant pas voulu se sauver, ont été tous tués; on a massacré beaucoup de monde; le quartier chrétien n'existe plus. Nous sommes 7 à 8000 dans la citadelle, couchant sur la terre nue. Le Gouverneur nous fait donner une livre de pain par jour. »

C'est le 20 juillet seulement que, sous l'escorte des Algériens, les Lazaristes et les Sœurs se mirent en route pour gagner Beyrouth, où ils arrivèrent le 22. Huit jours après mourait M. Leroy; ce bon vieillard, déjà infirme, n'avait pas pu résister à toutes ces émotions et il s'éteignit à Antoura où il avait été transporté.

M. Najean et le F. Badin n'avaient pas quitté Damas; ils se devaient aux malades et à tous les malheureux qui étaient enfermés dans la citadelle. « Ils y passèrent un mois encore et ne partirent que lorsque l'ordre fut rétabli. Avant de s'éloigner à leur tour, ils allèrent visiter les ruines du quartier chrétien; ils n'y trouvèrent plus que quelques Juifs qui fouillaient dans les ruines, arrachant jusqu'aux crampons de fer qui assemblaient les pierres. Les cadavres des Franciscains étaient restés douze jours à la place où ils étaient tombés; le F. Badin les releva pieusement et les ensevelit provisoirement dans un puits. »

Au mois de septembre, le débarquement à Beyrouth de 6000 hommes de troupes françaises mit fin au carnage; près de 8000 victimes étaient tombées sous le fer des assassins, et une foule énorme de malheureux sans asile et sans pain se pressaient aux portes des maisons religieuses, qui distribuaient les abondantes aumônes que l'Europe envoyait pour le soulagement de toutes ces misères. Le gouvernement turc fut obligé de satisfaire par quelques exécutions l'indignation des peuples civilisés, et de verser une somme importante pour indemniser les survivants; enfin, le 9 juin 1861, fut promulgué le nouveau règlement qui accordait aux Libanais le privilège d'une autonomie partielle.

Ces réparations obtenues, il fallait songer à l'éducation des milliers d'orphelins qui avaient été recueillis; l'œuvre des Écoles d'Orient, dirigée par l'abbé Lavigerie, depuis cardinal, fonda plusieurs asiles où seraient élevés chrétiennement les infortunés qui se trouvaient à sa charge : les Jésuites en reçurent à Beyrouth, à Bikfaïa, à

Saïda et dans le vaste domaine de Tanaïl, qui leur était donné pour y créer une école d'agriculture. Pour les filles s'ouvrit à Beyrouth un grand orphelinat où furent réunies les enfants qu'on avait disséminées provisoirement dans des maisons louées ; à un moment, le nombre en atteignit 500 ; on leur enseigna divers métiers et on procura des situations honnêtes à celles qui grandissaient ; quelques-unes furent préparées dans une école normale aux fonctions d'institutrices, et la Sœur Gélas les plaça dans les villages qui demandaient des maîtresses d'école. Cette fondation s'est maintenue, et, encore aujourd'hui, la maison de Beyrouth est la pépinière où se recrute le personnel des écoles de filles, ouvertes et surveillées par les missionnaires.



CURÉ MARONITE D'ANTOURA

On aurait pu croire qu'au bout de quelques années le refuge ouvert aux enfants des victimes de 1860 allait se vider, mais l'œuvre ne fit que se consolider avec le temps ; chaque jour on présentait aux Sœurs de pauvres petites filles que la mort ou l'indifférence de leurs parents confiait à la Providence ; la maison, agrandie par le déplacement de l'hôpital et le transfert à Zouk-Mikhaïl des enfants trouvés, n'a jamais cessé depuis quarante ans de répondre à la pensée qui avait inspiré sa fondation. Le nombre des orphelines oscille entre 250 et 300.

Il n'y avait pas que des filles parmi les innocentes victimes qu'on amenait aux Sœurs ; il fallut recevoir dès le commencement des petits garçons et on en compta bientôt 150. En 1881, un vaste

terrain, qui n'était séparé que par une rue de la maison principale, put être acheté, grâce à une subvention du gouvernement français obtenue par l'intervention de l'attaché militaire, le capitaine, depuis général, de Torcy. Dirigé encore aujourd'hui par la Sœur Meyniel, qui l'a fondé, cet établissement a couvert de constructions l'emplacement trop restreint désormais qui lui avait été attribué. Autour d'une cour carrée s'élèvent de belles bâtisses où 300 jeunes gens apprennent les métiers les plus variés : imprimerie, reliure, ébénisterie, menuiserie, sculpture, serrurerie, tissage, boulangerie, sans parler des tailleurs et cordonniers. Plusieurs anciens pupilles ont été envoyés à Marseille, à Lyon et à Paris pour s'y perfectionner et sont devenus d'habiles contremaîtres qui dirigent les travaux de leurs jeunes frères avec le dévouement qu'a su leur inspirer celui des Sœurs. L'Orphelinat Saint-Charles est le plus grand établissement industriel de Beyrouth, avec ses moteurs à vapeurs et son outillage perfectionné ; plusieurs fois la Sœur Meyniel a pu soumissionner d'importants travaux, en particulier pour la compagnie du chemin de fer ; les familles riches de la ville lui commandent des meubles qui se fabriquent entièrement dans l'Œuvre, depuis la sculpture, d'un goût parfait, des pièces d'ébénisterie, jusqu'aux riches tissus brodés qui recouvrent les sièges ; tout l'enseignement, aussi bien littéraire que technique, est donné en français ; les ouvriers formés dans la maison ont appris à se servir des matériaux venus de France, ils connaissent les fournisseurs, et quand ils s'établissent, c'est en France qu'ils vont s'approvisionner d'outils et de matières premières. C'est ainsi qu'une œuvre purement charitable à l'origine est devenue nationale et exerce son action jusque dans le domaine économique.

En dehors des orphelinats, les Sœurs ont à Beyrouth et à Ras Beyrouth des classes externes recevant 1 500 élèves ; elles dirigent l'hôpital qui est annexé à la Faculté de médecine, et dans leurs dispensaires il se donne annuellement 11 500 consultations. (Année 1894.)



KSARA

En 1863, les Filles de la Charité se sont établies à Tripoli ; elles y ont les mêmes œuvres qu'à Beyrouth : orphelinat, externat, pharmacie, visite à domicile des pauvres et des malades, et une école normale pourvoyant au besoin des classes de filles de la région.

Enfin la maison de Damas est sortie de ses ruines ; en 1864 les Lazaristes, en 1868 les Sœurs ont pu rebâtir leurs établissements qui sont aujourd'hui aussi florissants qu'avant leur destruction : les écoles contiennent 80 internes et 500 externes, et outre la consultation qui est ouverte chaque matin à la maison principale, il en a été institué une autre dans le quartier de la Citadelle (en 1894, 80 000 consultations à la maison principale et 64 000 à la succursale) ; deux fois par semaine deux Sœurs s'y rendent de bon matin, et jusqu'à midi la cour est envahie par une foule d'infirmes, de femmes et d'enfants auxquels on distribue des conseils, des remèdes et des secours ; un excellent homme, médecin de la famille d'Abd-el-Kader, le Dr Popolani, passe sa matinée au dispensaire ; il y fait les petites opérations chirurgicales et se réserve les maladies d'yeux, extrêmement fréquentes chez un peuple qui ignore la propreté.

Les Sœurs voudraient avoir un hôpital ; une d'entre elles a acheté un vaste terrain, et les constructions avaient commencé quand un ordre inexplicable du Pacha a obligé d'interrompre les travaux ; ceci est d'autant plus révoltant que, de l'autre côté de la rue, les Protes-

tants américains ont eu toute liberté pour en construire un, où les malades se portent en foule.

Si absorbés que soient les Lazaristes par le ministère spirituel que leur donnent les maisons de Sœurs avec la nombreuse clientèle qui les fréquentent, ils n'ont pas oublié qu'ils sont aussi missionnaires pour leur propre compte ; ils vont donc, prêchant des retraites au peuple et aux prêtres, et les Jésuites s'adonnent aux mêmes travaux.

J'ai eu entre les mains le journal d'un de ces infatigables ouvriers, le P. Sacconi, connu dans le pays sous le nom arabe de Abouna Sarouphim. Généralement il commence sa campagne en juillet et la termine après Pâques. Pendant l'été, époque où les travaux des champs retiennent les paysans au dehors, il se consacre surtout au clergé et donne, dans cinq ou six localités, des retraites ecclésiastiques devant un auditoire de 50 à 100 prêtres ; puis, au mois d'octobre, il commence à aller de village en village, s'arrêtant de cinq à vingt jours, prêchant trois et quatre fois par jour, et vers la clôture de la mission ne sortant du confessionnal que pour monter en chaire. Pour arriver à ce résultat, il faut d'abord visiter tous les habitants, donner du courage aux hésitants et se renseigner sur l'état général des esprits. Quand il y a quelque scandale, il attaque le mal de front, et arrive généralement à le faire disparaître : c'est un Religieux apostat qui rentre dans son couvent, ou une union coupable qu'il parvient à légitimer. Le grand mal dans le Liban, ce sont les divisions, ayant ordinairement une origine futile, mais qui se perpétuent par l'obstination des deux partis. Il faut alors que le missionnaire, à son arrivée, aille coucher dans une cabane abandonnée ou dans une écurie : sans cela, en recevant l'hospitalité chez un membre d'une faction, il indisposerait l'autre ; on l'a vu s'astreindre à prêcher à tour de rôle dans deux églises, chaque coterie ayant la sienne ; puis, quand les esprits sont préparés, il frappe un grand coup. Un village était divisé à propos de l'élection du cheikh, et après avoir

prêché dix jours, le Pere n'avait rien obtenu ; un soir, après le sermon, il prit un grand crucifix qui était dans l'église et le plaça par terre entre deux cierges : « Alors, élevant la voix, j'ordonnai aux fidèles de m'obéir sur-le-champ ou de sortir de l'église. S'il en est parmi vous, ai-je dit, qui veulent faire la volonté de Dieu, qu'ils approchent du crucifix et le baisent ; que les autres s'en aillent, et que la colère du Très-Haut soit sur eux. Dieu leur fit miséricorde ; ils vinrent tous, l'un après l'autre, baiser les pieds de Notre-Seigneur. Je leur fis jurer sur le crucifix de ne plus se haïr ; ils ne s'attendaient pas à ce serment, ils jurèrent tout de même et cela suffit pour les réconcilier. Il ne restait plus qu'à nommer le cheikh ; c'était le sujet de discorde. Je leur présentai moi-même un candidat : il fut accepté par tout le monde. La réconciliation est faite ; les cœurs se dilatent et tout est à la joie. Après une magnifique communion générale, nous fîmes, au milieu d'un concours de peuple extraordinaire, la procession du Très-Saint-Sacrement ; les villages voisins s'associèrent à notre fête, de sorte que pendant la procession les cloches de douze ou quatorze villages sonnèrent en même temps en signe d'allégresse. »

Ce sont là les consolations du missionnaire, mais dans sa vie il y a aussi des moments pénibles : marcher pendant des journées sous le



VIGNOBLE DE SAINT-ALPHONSE-RODRIGUEZ, A KSARA

soleil et la pluie, dans la montagne où, depuis octobre la neige couvre le sol, puis trouver en arrivant les esprits mal disposés, le curé lui-même qui se désole et qui déclare que tout a été tenté et que tel est l'endurcissement de ses ouailles, que la mission est impossible ; logé dans une masure, obligé d'aller demander à dîner aujourd'hui dans une maison, demain dans une autre, le missionnaire trouve l'église délabrée, le toit traversé par la pluie ; il doit changer l'autel de place chaque jour, parce que le sol piétiné pendant la prédication est devenu un bourbier ; la maison de prière est dénuée de tout, les ornements sont en loques, le linge d'autel d'une malpropreté repoussante, le calice est percé, et le Saint-Sacrement se conserve, là où on le conserve, dans une petite boite en bois, sans qu'il y ait de lampe allumée. Il faut commencer par le curé négligent ou ignorant, lui montrer que si son église est déserte c'est qu'il ne cherche pas à attirer les fidèles, que si Dieu semble s'être retiré de la paroisse, c'est qu'il n'a rien fait pour l'y retenir. Il faut reprendre avec les paroissiens les enseignements les plus rudimentaires, leur faire répéter les prières oubliées et réveiller en eux la foi qui sommeille. Mais ce n'est pas toujours là que la tâche est la plus ingrate : il n'est pas rare de voir sous l'effort d'une parole apostolique les âmes s'épanouir tout d'un coup et des élans de ferveur succéder à la plus profonde indifférence.

Là où le missionnaire se consume en efforts superflus, c'est dans les villages touchés par le Protestantisme ; trop grossier pour en saisir le côté métaphysique, le paysan n'en perçoit que la partie négative. Les Ministres américains vont rarement de leur personne dans la montagne ; ils y députent des indigènes mal dégrossis, qui, frottés d'un peu de Bible et pourvus d'une provision de petits livres, répètent en l'exagérant une doctrine qu'ils ont mal comprise. Le prédicant arabe se contente de déblatérer contre la Sainte Vierge et les Saints, contre la présence réelle et le célibat des prêtres latins, contre la confession et contre le Pape : il arrive à détruire le peu de croyance qui subsistait dans des âmes simples, mais il ne met rien à la place ; quand le

missionnaire catholique vient à son tour, il trouve le vide, et dans ce vide toutes les passions humaines se sont développées en exerçant des ravages parfois irréparables.

Un autre danger pour le Libanais, c'est l'émigration; poussé par la misère ou la cupidité, il s'en va au loin. Ce furent d'abord des marchands d'objets de piété qui allaient ouvrir boutique dans les lieux de pèlerinage en France ou en Espagne, et chacun sait que



FERME DE TANAIL

cette profession n'est pas de celles qui sanctifient ceux qui l'exercent. Puis ils se sont mis à chercher fortune en Amérique ou en Australie; beaucoup y meurent; quelques-uns reviennent avec des économies qui déterminent tous les esprits aventureux à s'expatrier à leur tour. Aussi la montagne tend-elle à se dépeupler, et ceux qui y rentrent sont ou affiliés aux sectes qui pullulent dans l'Amérique espagnole, ou pervertis par l'utilitarisme égoïste des pays de langue anglaise; de corrompus ils deviennent corrupteurs, et c'est par là qu'il faut expliquer la décadence religieuse qui se manifeste dans ces populations autrefois si profondément et si sincèrement chrétiennes.

Tel est le champ pierreux où le missionnaire promène laborieu-

sement la charrue de la parole de Dieu. Chacun est chargé plus spécialement d'un district : de Ghazir et de Bikfaïa, il peut visiter les villageois des nombreuses localités qui s'étagent sur les pentes, depuis les pêcheurs du littoral jusqu'aux chevriers des hautes forêts; Saïda est le chef-lieu des Missions de la Haute-Galilée, le Belad Beharra; là les Catholiques vivent confondus avec les Schismatiques grecs, et au milieu d'eux se trouvent de nombreuses agglomérations de Mutualis pillards et querelleurs. Zahleh est la résidence d'où on peut facilement rayonner dans la plaine de Baalbek et sur les versants du Liban et de l'Anti-Liban. Enfin trois autres groupes de Missions se rattachent à Damas, Homs et Alep.

Alep, bien déchue de sa splendeur passée, n'a plus que 100 000 habitants dont les deux tiers sont Musulmans; on y compte environ 7000 Juifs, 5000 Schismatiques, près de 20 000 Catholiques, dont 800 Latins, 8500 Grecs-Melchites, 3500 Syriens, 5000 Arméniens, 1500 Maronites et 200 Chaldéens; la ville sert de résidence à quatre archevêques des rites melchite, syrien, arménien et maronite; il y a une cinquantaine de prêtres indigènes et un couvent de Franciscains. Depuis 1869, les Lazaristes ont transporté leur œuvre d'Alep à Akbès, où se trouve également un couvent de Trappistes français.

En 1873, les Jésuites viennent remplacer les Lazaristes, et au milieu de cette importante population catholique ils ont beaucoup de bien à faire. Leur chapelle est très fréquentée; d'après la dernière statistique annuelle, ils ont donné 800 sermons et entendu 36 000 confessions.

La Mission de Homs date de 1882; et le dévouement avec lequel les Pères soignèrent l'année suivante les victimes du choléra contribua à les faire bien venir d'une population pourtant très fanatique. Des écoles ont été ouvertes pour les garçons et les filles, celles-ci tenues par les Sœurs indigènes, et les enfants y sont très nombreux, malgré la création par l'évêque grec d'écoles que subventionne la société russe de Palestine. Un dispensaire dirigé par un jeune médecin, élève

de la Faculté de Beyrouth, reçoit chaque jour de très nombreux malades auxquels les médicaments sont distribués gratuitement.

Entre Homs et Tripoli s'étend une région peu connue des voyageurs et même des géographes, si l'on en juge par l'inexactitude des cartes qu'ils en ont dressées. La vallée de l'Oronte (El Asi) va directement du sud au nord, traversant des terrains éruptifs dont la crète est parallèle à la mer; les pentes occidentales de ce plateau envoient leurs eaux dans une dépression qui sépare le Liban de la montagne des Ansariès, et où coule le Nahr-el-Kébir; cette région est habitée par une population disparate composée de Musulmans, de Maronites, d'Ansariès et de Grecs, dont quelques-uns sont catholiques et la plus grande partie schismatiques. C'est là que les missionnaires vont prêcher, soit pour instruire et soutenir dans leur foi les villages maronites et melchites, soit pour entamer les paroisses schismatiques, laissées à l'abandon par l'indifférence de leur pasteur; le nombre des conversions a été assez important pour déterminer le Saint-Siege à créer un diocèse, celui de Tripoli, pour ces nouveaux Catholiques. Des écoles rurales surveillées par le missionnaire donnent aux enfants l'instruction qui manquait à leurs parents, et dans une de ces écoles, située à Deir-ès-Saïdet, on a réuni des jeunes gens qui complètent leurs études afin de devenir instituteurs dans cette région délaissée. Ce n'est pas tant de science qu'ils ont à faire provision que d'abnégation et de persévérance, car il n'y a rien de plus misérable que les villages où ils auront à vivre. Les premiers résultats obtenus donnent beaucoup à espérer pour l'avenir.



TRANSPORT DE MATÉRIAUX POUR LA CONSTRUCTION D'UNE ÉCOLE

En suivant la route qui conduit les pèlerins de Damas à la Mecque, et que double aujourd'hui la voie du chemin de fer, on trouve à une journée de marche, sur la gauche, deux régions parfaitement tranchées, mais dont il est difficile de dire laquelle est la plus affreuse.

Le Ledja, ancienne Trachonitide, est couvert de rochers basaltiques et trachytiques, qui donnent au pays l'aspect d'une mer houleuse; des arbustes et des broussailles ont poussé à travers les fentes de la pierre et en font pour les malfaiteurs un inviolable refuge (*ledja* veut dire refuge, en arabe); dans les espaces restés libres, on peut, entre les amoncellements, semer du blé qui y réussit merveilleusement.

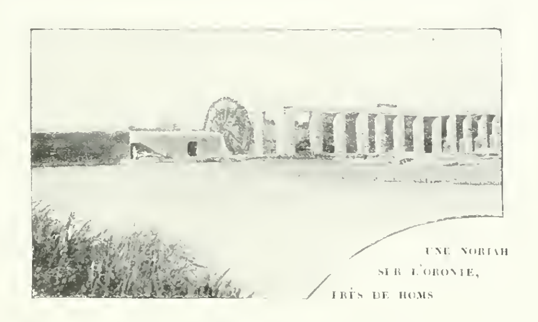
Le Hauran proprement dit, ancienne Hauranitide, est un pays montagneux d'origine volcanique, dont les sommets atteignent 2000 mètres.

Jadis la contrée était riche et peuplée; des restes imposants de monuments étonnent le voyageur par leur majesté, et le Christianisme y fut assez florissant pour qu'on y comptât 35 évêchés autour de la métropole de Bosra. Depuis l'invasion musulmane il n'en reste rien.

50000 Druses sont les seuls habitants sédentaires de cette région où 20000 Bédouins vivant sous la tente conduisent leurs troupeaux à la recherche de pâturages; enfin 10000 Chrétiens sont répandus en petits groupes; ils ne sont pas nomades, car ils vivent dans le voisinage des terres qu'ils cultivent comme fermiers des Druses, les ruines leur procurant un asile; ils ne sont pas non plus sédentaires, car les mauvais procédés de leurs voisins musulmans ou druses, les persécutions du fisc, l'insécurité qui résulte de l'état de guerre continuel entre les tribus de Bédouins les contraignent fréquemment à émigrer dans une autre partie du pays. Cette population dont la simplicité et la bonne foi sont aussi admirables que son ignorance est profonde, relevait de deux évêques, l'un schismatique et l'autre catholique, ré-

sidant tous deux à Damas, et quelques prêtres faisaient de loin en loin une tournée pour administrer les sacrements.

En 1880, le personnel de la Mission de Syrie se trouva augmenté; par suite de l'expulsion des Religieux, un certain nombre de Jésuites passèrent en Syrie et le gouvernement, pour qui « l'anticléricalisme n'était pas un article d'exportation », leur offrit son appui pour fonder quelques résidences dans le Hauran; les Druses avaient montré jusque-là pour la France un attachement que combattaient les missionnaires protestants; il était urgent de les rattacher à notre cause. C'est donc avec le concours de ceux qui venaient de les chasser de leur pays, que les Jésuites s'installèrent à Ezra, localité assez centrale d'où, en un jour ou deux de marche, on pouvait arriver dans les principales agglomérations chrétiennes. Rien n'était plus primitif que cette résidence : c'était un beau château démantelé dont une seule pièce conservait une apparence de toiture; il fallait mener la vie des Bédouins pour le vêtement, le coucher, la nourriture et les moyens de transport; la plus cruelle privation était, paraît-il, celle de l'eau, qu'on ne trouvait qu'en minime quantité dans des citernes à demi défoncées ou dans des mares, et mélangée de détritus végétaux et animaux; cette eau était fétide et malsaine, il fallait cependant s'estimer heureux quand on n'en manquait pas complètement.



UNE NORIAH SUR L'ORONTE, PRÈS DE HOMS

Dans quelques villages on créa des écoles, s'il est permis de donner ce nom à des masures où une dizaine d'enfants apprenaient d'un maître indigène l'alphabet et les prières; et les Druses se mon-

trèrent plus empressés que les Chrétiens à faire instruire leurs fils. Au point de vue purement religieux, les résultats étaient plus consolants; quand était signalée l'arrivée du missionnaire, les Chrétiens, venant parfois de fort loin, assistaient pieusement à la messe et écoutaient le sermon avec une docilité touchante; si peu qu'on gagnât à la fois, le progrès était sensible, les Schismatiques rentraient dans l'Église catholique, et quelques Druses demandaient le baptême; devant ces résultats on ne pensait plus à ce qu'ils avaient coûté de fatigues.

Malheureusement les désordres étaient fréquents entre Druses et Bédouins; à propos d'un mouton volé ou d'un chien blessé, la guerre civile éclatait; pour vouloir garder la neutralité qui convient aux ministres de paix, les Pères ne furent pas sans indisposer l'un et l'autre parti, et quand les Turcs arrivèrent pour rétablir l'ordre, c'est encore sur eux que retombèrent les vexations et les mesures arbitraires; il fallait recourir au consul et au besoin à l'ambassadeur; malheureusement nous étions à une période où notre diplomatie avait pour mot d'ordre « Pas d'affaires »; on trouva que les Jésuites étaient bien encombrants et que, pour fondée que fût chacune de leurs réclamations, il y en avait trop. En conséquence, les missionnaires durent quitter leurs résidences fixes et se contenter de venir, de temps à autre, de Damas pour inspecter les écoles qui n'avaient pas sombré dans la tourmente.

Ce qui les a amenés à se résigner plus aisément, c'est que l'évêque melchite du Hauran est actuellement un prélat aussi zélé que capable; à la tête d'une phalange choisie de bons prêtres de son rite, il pourvoit aux besoins spirituels des âmes qui lui sont confiées, et payant de sa personne, va lui-même les soutenir contre les persécutions des Infidèles; sa bonté, plus encore que sa science, a ramené à l'union une partie des dissidents que le clergé schismatique, rebuté par la pauvreté du pays, avait en grande partie abandonnés.

L'ouverture de la ligne ferrée qui conduit de Damas à Mzerib, en



LA CITADELLE DE HOMS

attendant qu'elle atteigne Caïffa ou Saint-Jean-d'Acre, a contribué à diminuer la sauvagerie du Hauran devenu moins inaccessible; quelques heures suffisent aux missionnaires pour se trouver à portée des Chrétiens qu'ils vont visiter, ce qui rend moins regrettable la suppression des résidences permanentes.

On l'a vu, c'est surtout par la diffusion de l'instruction que les missionnaires ont exercé leur influence; c'est par là qu'ils ont fait naître en Syrie cet attachement filial qui unit les indigènes à la France. Nous terminerons cette étude en passant en revue ce qui a été fait dans les trois ordres d'enseignement : primaire, secondaire et supérieur.

Les écoles élémentaires de garçons sont dirigées soit par des maîtres français, soit par des indigènes. Les instituteurs français appartiennent pour la plupart à la société des Frères des Écoles Chrétiennes et sont établis à Beyrouth (2 écoles), à Tripoli (2 écoles) à Lattaquieh, à Caïffa et à Nazareth. L'école de Tripoli-ville donne aussi l'enseignement dit « moderne », ce qui permettrait de ranger cet établissement dans la catégorie suivante. Les Frères des Écoles, arrivés en Syrie en 1861, s'y sont rapidement étendus; leurs sujets destinés à l'Orient reçoivent leur première formation en France à Saint-Maurice-l'Exil (Isère), puis on les envoie à Rhodes où ils sont mis à l'étude des

langues grecque, turque, arménienne ou arabe, suivant la destination qui leur est assignée. L'Institut a aussi ouvert à Bethléem un noviciat pour les indigènes de langue arabe, ce qui lui permet de placer dans chacune de ses écoles un Frère capable de faire un cours supérieur d'arabe aux élèves les plus avancés.

Les Frères Maristes de Saint-Genis-Laval avaient été appelés par les Jésuites pour faire les classes élémentaires à Ghazir, et, quand ce collège a été transféré à Beyrouth, ils s'y sont transportés et continuent à être chargés des commençants.



FR. LOUIS, ARCHITECTE DE LA MISSION DE HOMS

Les autres écoles de garçons inspectées par les missionnaires ont des directeurs indigènes ; ce sont d'anciens élèves des collèges français, des séminaristes qui ont abandonné leurs études théologiques, ou des prêtres indigènes qui exercent volontiers la profession de maître d'école et la trouvent plus relevée que les métiers manuels auxquels ils doivent demander ordinairement leur subsistance et celle de leur famille. Les maîtres des deux premières catégories savent généralement un peu de français, et un assez grand nombre est en état d'en enseigner les éléments.

La surveillance est exercée par le missionnaire chargé du district ; il passe à des époques indéterminées, interroge les élèves sur les matières qu'il a indiquées à sa précédente visite, adresse au profes-

seur les compliments ou les reproches qu'il mérite et lui paie son traitement du mois; puis il réunit les enfants, et s'il le peut, les parents à l'église ou dans la classe, leur fait une ou plusieurs lecons de catéchisme; enfin, après avoir dit la messe il repart. Chacun a de 15 à 25 écoles à voir dans le courant du mois, et les distances sont parfois très longues. Outre cette inspection normale, il y a les visites extraordinaires du Supérieur de la Mission et des missionnaires ou des voyageurs de passage. Pour ceux-là on s'est arrangé de facon que tout soit prêt à l'avance : les enfants sont au grand complet (on prétend même que certains maîtres en empruntent à l'école concurrente des Protestants, à charge de revanche); on a appris et calligraphié des compliments, les hommes du village montent à cheval, vont à la rencontre du personnage de distinction, et dès qu'ils l'aperçoivent le saluent en tirant des coups de fusil et en exécutant des fantasias; le visiteur contenant à peine son cheval, si paisible d'ordinaire, fait son possible pour ne pas compromettre son prestige par quelque chute et, mettant pied à terre, s'entend qualifier de tous les superlatifs dont disposent les idiomes orientaux;



EN CLASSE

il répond de son mieux et, tout en tenant compte des exagérations, il est obligé de convenir que les paysans syriens sont de braves cœurs, pénétrés d'un amour sincère pour la France et pour l'Église romaine.

Les Jésuites, les Lazaristes et, depuis quelques années, les Frères patronnent ainsi en Syrie plus de 250 écoles représentant un personnel de plus de 300 maîtres et plus de 12 000 enfants.

Voici une statistique des écoles de garçons entretenues et dirigées par les Jésuites :

Districts	Écoles	Maîtres	Élèves
Beyrouth	4	16	770
Bikfaïa	19	29	1273
Damas-Hauran	5	5	187
Ghazir	29	37	1866
Homs	21	25	896
Saïda	37	50	1315
Tanaïl	18	20	806
Zahleh	21	27	1188
	154	209	8301
Écoles des Lazaristes	112		
	266		

Les Sœurs de St-Vincent-de-Paul ont aussi formé des institutrices qu'elles placent dans les localités voisines de Beyrouth et de Tripoli; elles ont de plus les classes qu'elles dirigent dans les villes et qui contiennent 2000 élèves; en outre, diverses Communautés de Sœurs françaises sont installées depuis 1861 dans un certain nombre de villes.

Les Dames de Nazareth, dont la maison mère est à Oullins, près Lyon, ont un beau pensionnat à Beyrouth, des écoles gratuites à Beyrouth, St-Jean-d'Acre, Chefamar, Caïffa et Nazareth : en tout 1500 élèves.

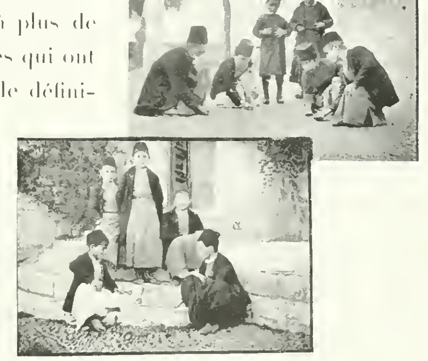
Les Sœurs de St-Joseph-de-l'Apparition (maison mère à Marseille) ont 5 écoles, à Beyrouth, Nazareth, Saïda, Tyr et Deir-el-

Quamar avec 1200 élèves, et de plus, à Nazareth, un petit hôpital avec dispensaire.

Les Sœurs de la Sainte-Famille, établies depuis peu à Beyrouth, ont déjà plus de 200 élèves.

Les Sœurs du Bon-Pasteur d'Angers, installées en 1894 à Solima, puis en 1895 à Hammana, ont un pensionnat qui renferme une centaine d'internes.

En résumé, les Sœurs françaises instruisent environ 5000 filles. Il faut y joindre celles qui fréquentent les écoles des Sœurs indigènes, dites Mariamettes. Cet Institut, dont la fondation remonte à plus de quarante ans, a traversé diverses crises qui ont permis d'asseoir sur la pratique la règle définitive qui leur a été donnée. On s'était contenté d'abord d'utiliser l'esprit de dévouement qui est inné dans les cœurs féminins; mais il a fallu tenir compte aussi de la versatilité des âmes orientales, et, pour prévenir les défections qui produisaient parfois une mauvaise impression, on s'est appliqué à donner aux postulantes une formation solide. Pendant l'année du noviciat il se produit une sélection qui élimine les éléments instables; vient ensuite une période d'une année au moins consacrée à la préparation professionnelle, et alors seulement on envoie les sujets se perfectionner dans une école sous la conduite de quelque ancienne, prudente et expérimentée. C'est un surcroît de travail et de dépense, que compensent largement les résultats. D'Alep à Saïda, les Mariamettes réparties par groupes de 3 à 6, donnent aux jeunes Arabes une éducation appropriée à leur condition : lecture et écriture, instruction religieuse, travaux d'aiguille et soins du ménage, et,



EN RÉCRÉATION

pour les plus avancées, un peu de français; c'est ce qui permet de lutter avantageusement avec les Protestants et les Russes, qui n'enseignent pas notre langue. Les Mariamettes ont plus de 3000 élèves distribuées comme suit :

District	Écoles	Maîtresses	Elèves
Beyrouth	1	4	203
Celip	2	5	339
Bikfaïa	9	13	485
Damas	1	4	331
Ghazir	6	13	336
Homs	2	4	225
Saïda	6	11	270
Tanail	6	7	316
Zahleh	8	24	836
	41	85	3341

L'enseignement secondaire est donné par les Lazaristes à Antoura et à Damas. Le collège d'Antoura, dont nous connaissons l'histoire, est fréquenté par 250 élèves, presque tous internes; celui de Damas par 200, dont 80 pensionnaires. Cette dernière œuvre se trouvait fort à l'étroit dans le local où on l'avait rouverte après les massacres de 1860; les Lazaristes ont alors acheté de l'autre côté de la rue un grand terrain qui a été réuni au premier par une passerelle construite à la hauteur du premier étage; c'est dans les nouveaux bâtiments que sont les internes, parmi lesquels on a compté plusieurs des petits-fils d'Abd-el-Kader. Le création par le Patriarche des Grecs melchites d'un beau collège destiné aux enfants de son rite, n'a pas atteint la prospérité de la maison des Lazaristes; le double programme des études classiques et modernes y est suivi avec adjonction de cours d'arabe littéral, et les élèves, fort intelligents comme le sont les Orientaux, portent cette surcharge sans fléchir.

Le collège de Ghazir a été transporté à Beyrouth en 1875. C'est le P. Gautrelet, Supérieur de la Mission des Jésuites de 1864 à 1869,

qui le premier avait pensé à cette translation. Beyrouth devenait une ville de première importance, on parlait déjà d'y établir le terminus d'une et même de plusieurs lignes de chemin de fer; des travaux considérables allaient agrandir son port, et le nombre des familles européennes installées dans le pays augmentait continuellement : ces familles demandaient pour leurs enfants autre chose que le pensionnat isolé de Ghazir; c'était dans la ville même qu'il fallait un collège recevant des externes et des demi-pensionnaires. Enfin les Protestants avaient pris les devants en ouvrant non seulement un externat, mais aussi une école de médecine.

Les ressources manquaient, et l'achat d'un terrain de 17 000 mètres avait absorbé, et au delà, ce qu'on avait pu mettre de côté; le P. Monnot, successeur du P. Gautrelet, prit un parti héroïque : la France épuisée par la guerre de 1870-1871 ne pouvait rien donner; il irait demander des ressources pour achever sa fondation aux Catholiques américains, leur offrant ainsi le moyen de neutraliser le mal que fai-



CHAPELLE DE DEIR-ES-SAIDET

saient les Protestants d'Amérique. Pendant deux ans le P. Monnot et le P. Pailloux parcoururent les États de l'Union, sans tenir compte des rebuts, des humiliations et des fatigues; en 1874 ils rentraient en Syrie avec la somme nécessaire pour bâtir.

Un an suffit pour achever une construction qui se développe sur une façade de 103 mètres avec deux ailes en retour, et au milieu une majestueuse chapelle; de vastes couloirs, de larges fenêtres font circuler l'air en abondance, et la façade de pierres brunes, jaunes et blanches a un aspect très imposant que relèvent encore des terrasses étagées et les saillies des deux pavillons d'angle et du pavillon central.

Quand ce fut terminé, le constructeur s'arrêta surpris, un peu confus d'avoir bâti une maison aussi grande pour une école qui en occuperait au début un tout petit coin. Mais il se rassura en songeant qu'il n'avait pas travaillé seulement pour le présent; il avait tiré sur l'avenir, un avenir qu'il ne croyait pas aussi prochain, une lettre de change qui fut soldée intégralement. Non seulement le collège prit l'accroissement qu'on avait sagement escompté, mais deux grandes œuvres sont venues le compléter pour constituer cette belle Université de Saint-Joseph qui réunit maintenant plus de 650 étudiants.

Sur ce nombre, 500 jeunes gens suivent les cours secondaires ; à la fin de leurs classes ils sont admis à passer un examen de sortie et reçoivent, quand ils en sont dignes, un diplôme que le ministère de l'Instruction publique français considère comme équivalent à celui de bachelier.

Cinquante élèves ecclésiastiques suivent les cours des Facultés de philosophie et de théologie; ils appartiennent à toutes les Églises Unies : Chaldéens, Syriens, Arméniens, Maronites, Melchites ou Coptes; ils seraient beaucoup plus nombreux si les Jésuites avaient consenti à abaisser le niveau des études; en comptant le temps des études françaises et latines, il ne faut pas moins de treize ans pour parcourir le programme; c'est long, surtout dans un pays où le plus souvent

un prêtre est ordonné après quelques mois de préparation. Pour être peu nombreux, les élèves sortis de la Faculté n'en constituent pas moins une élite, tant au point de vue de la culture intellectuelle que de l'action sacerdotale. Il y a dix ans à peine que le Patriarche d'Alexandrie de rite copte n'était qu'un simple étudiant, mais un étudiant plein de promesses; théologien solide, il maniait avec assurance la langue latine et écrivait à l'occasion de jolis vers français. Telle est véritablement la destination d'une école de hautes études ecclésiastiques : former ceux qui auront bientôt la charge de former les autres.

Rattachées à la Faculté de théologie, la Bibliothèque orientale et l'imprimerie rendent de grands services aux sciences religieuses. La Bibliothèque est particulièrement riche en manuscrits relatifs à la liturgie et à l'histoire ecclésiastique; un Père d'origine chaldéenne a entrepris, pour en découvrir, de longs et périlleux voyages qui l'ont conduit à travers la Mésopotamie, jusque dans l'Inde. L'imprimerie publie des livres de prières, des ouvrages élémentaires en langue arabe; un journal, le *Béchir*, et une revue, qui sont très goûtés en Syrie; et, entre autres productions savantes, une Bible arabe qui est une merveille typographique. Les installations ne laissent rien à désirer; les machines sont du dernier type et, lors d'une récente visite à l'Université, le Gouverneur de Beyrouth a vu avec stupéfaction sortir des rouleaux et se déposer devant lui un compliment en vers composé à son intention et tiré en sa présence; il n'était pas à sa première surprise, car il sortait du cabinet de physique où des expériences de radiographie avaient été préparées également à son intention; il quitta l'établissement, ravi de la science des maîtres et de la bonne grâce avec laquelle il avait été accueilli.

Il nous reste à parler de la Faculté de médecine, qui est assurément la plus originale des institutions groupées à l'Université de Beyrouth. Les Pères avaient remarqué depuis longtemps que ce qui

manquait le plus à leurs anciens élèves c'était la perspective d'une carrière; l'administration, l'armée, la magistrature ne s'ouvraient aux Chrétiens que difficilement, dans des conditions peu compatibles avec les obligations de conscience, et sans aucune garantie de stabilité; l'industrie et le grand commerce étaient à la merci des fantaisies du fisc; restait à choisir entre le petit commerce de commission, et l'expatriation. Pendant ce temps, l'Orient manquait de médecins; il fallait diriger de ce côté les jeunes gens studieux qui sentaient le besoin de gagner honorablement leur vie. Les Américains avaient fait une tentative qui semblait devoir donner de bons résultats; il fallait les rejoindre sur ce terrain, et, autant que possible, les dépasser.

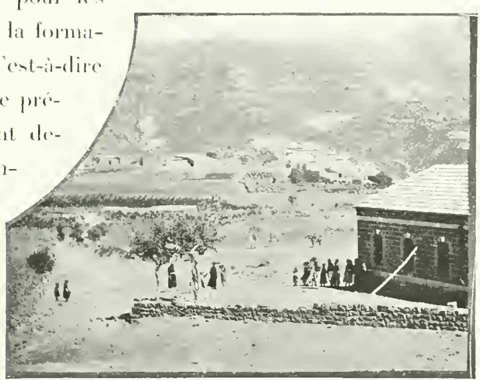
Assurés de l'appui du gouvernement français, qui n'a pas cessé d'accorder une très importante subvention, les Jésuites inaugurèrent leur Faculté en 1883; le corps enseignant se compose de 14 professeurs et maîtres de conférences, dont 6 docteurs français, 3 Pères qui sont chargés des cours de physique, chimie et botanique, 1 professeur et 4 chefs de clinique indigènes. A la même époque il y avait 105 étudiants inscrits.

Revenons aux débuts, qui ne furent pas sans présenter quelques sérieuses difficultés. En 1887 les élèves les plus anciens terminaient leurs études : il fallait songer à couronner leur travail. Sur la demande de la Faculté, le ministre des Affaires étrangères sollicita et obtint de son collègue de l'Instruction publique la délivrance d'un diplôme de docteur en médecine, à la condition qu'un professeur de l'Université, délégué à cet effet, viendrait chaque année présider le jury d'examen et faire sur l'enseignement un rapport détaillé. C'est ainsi que devaient se succéder MM. Villejean, Landouzy, Remy, Netter, Lortet, Pitres, Caubet, encore Lortet et Lépine.

Les premiers diplômes furent délivrés en décembre 1888. Les conditions particulières de l'examen, vu l'état de la législation française, ne permettaient pas au ministre de donner aux élèves de Beyrouth le diplôme d'État français. Toutefois, les rapports officiels

étant unanimement élogieux, le ministre faisait savoir que, si le diplôme de Beyrouth ne conférait par lui-même d'autre droit que celui d'exercer dans les colonies françaises, il était tout prêt à accueillir avec intérêt et bienveillance les demandes d'équivalence ou d'assimilation qui lui seraient adressées par les docteurs de cette Faculté.

Dans l'Empire ottoman, l'exercice légal de la médecine est généralement subordonné, pour les docteurs étrangers, à la formalité du *Colloquium*; c'est-à-dire que ceux-ci doivent se présenter personnellement devant la Faculté de Constantinople, établir leur identité, produire leur diplôme, le faire enregister et payer une taxe d'environ 115 fr. (5 livres turques). Les nouveaux docteurs ne demandaient qu'à se mettre en règle avec les usages, en accomplissant cette formalité, et des démarches furent faites dans ce but par l'administration de la Faculté auprès de M. de Montebello, alors ambassadeur de France à Constantinople.



L'ÉCOLE DE GARÇONS, A ANDQUET

En mai 1890, le Consulat général de Beyrouth apprenait de l'Ambassade que l'administration ottomane compétente était prête à admettre les élèves diplômés au *Colloquium*. Huit d'entre eux partirent immédiatement pour Constantinople. Mais, quand arriva le moment de l'épreuve, il se trouva qu'il s'agissait de cinq examens de doctorat et non d'un simple *colloquium*. Grande fut leur surprise. Ils firent des réserves. Des pourparlers furent repris; on négocia encore; finalement les cinq examens imposés furent subis. Cette contradiction flagrante

entre ces examens exigés maintenant et le *colloquium* annoncé d'abord n'était sans doute qu'un regrettable malentendu. Toujours est-il que ces mauvais moments furent de courte durée et les examens rapides; on n'eut pas d'échec à déplorer, malgré la préparation naturellement défectueuse pour des candidats ainsi pris au dépourvu.

La principale raison pour laquelle le gouvernement turc refusait d'accorder aux élèves de Beyrouth, sans examen préalable, la reconnaissance de leur diplôme, était que le gouvernement francais luimême ne donnait pas à ce diplôme le droit d'exercice sur tout le territoire de la République, mais seulement dans les colonies. Cette considération indiquait peut-être la marche à suivre. Le diplôme d'État francais couperait court à toutes les objections. La loi était formelle, il est vrai, le diplôme d'État supposait l'envoi à Beyrouth de trois professeurs d'une Faculté de France; mais qu'importe, la mission serait envoyée annuellement, les examens subis régulièrement, et le diplôme légalement conféré. Par ce moyen en ôtait prise, semblait-il, à toute difficulté.

Le diplôme d'État francais fut donc accordé aux élèves de Beyrouth par décision ministérielle de décembre 1894, et, en novembre 1895, trois professeurs de la Faculté de Lyon venaient faire subir les examens de doctorat, pour permettre au ministre de l'Instruction publique de délivrer légalement le diplôme d'État francais. Un jury semblable, pris dans la même Faculté, était envoyé, à la même époque, les deux années suivantes (1896 et 1897).

Cependant un nouveau facteur venait s'introduire dans la question. Quand le porteur d'un diplôme d'État français, obtenu à Beyrouth, se présenta à la Faculté ottomane de Constantinople et demanda à subir le *Colloquium* (août 1897), cette formalité lui fut refusée. Il parait même que, moins heureux que ses aînés, il n'aurait pas été autorisé à subir les cinq examens de doctorat, s'il en avait sollicité la faveur. Cette fin de non-recevoir, tout à fait inattendue, créait une situation sans précédent et extrêmement grave pour la



ÉTABLISSEMENT DES SOEURS DE NAZARETH, A BEYROUTH

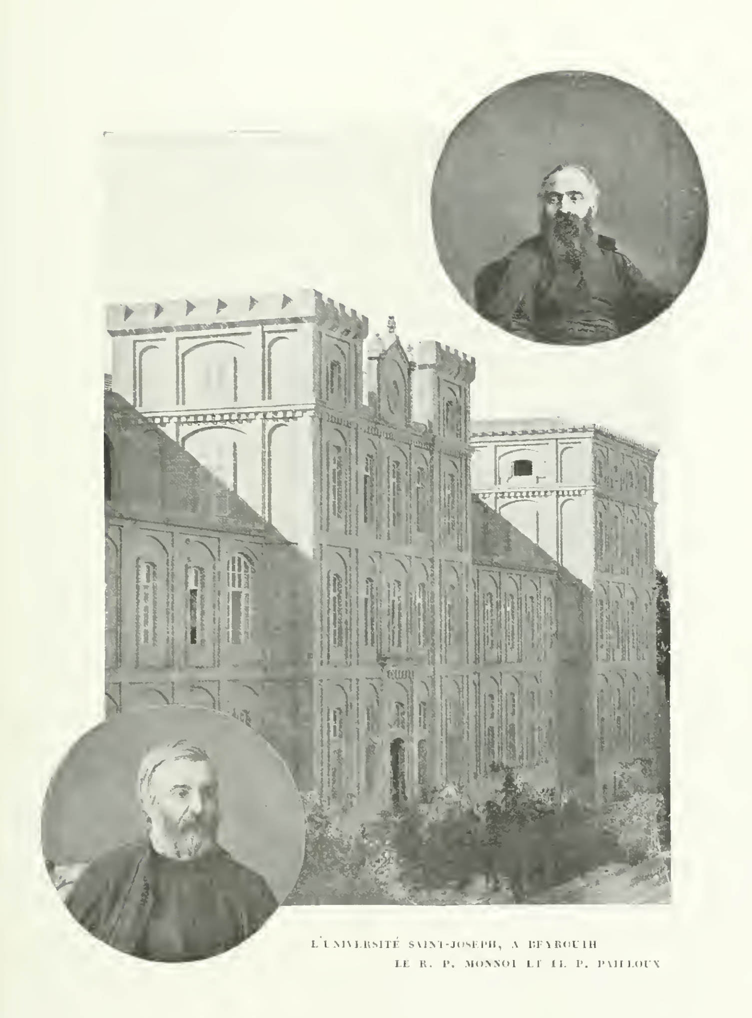
Faculté. Les nouveaux docteurs avaient bien entre les mains un magnifique diplôme, mais qui ne leur était d'aucune utilité pratique : il ne leur servait pas pour la France, où, ni leurs moyens, ni la chance de réussir ne leur permettaient de se fixer; il ne devait pas leur servir pour la Turquie, puisque les autorités du pays refusaient de le reconnaître. Ils étaient donc condamnés à exercer illégalement, et par conséquent timidement, en cachette et avec la crainte continuelle d'être dénoncés. Ils se voyaient en outre absolument exclus de tout poste relevant d'une administration quelconque de l'Empire. Il fallait en finir avec cet état de choses.

Le R. P. chancelier de la Faculté, partit pour Constantinople, le 20 août 1898, et fut reçu avec la plus extrême bienveillance par M. Cambon. L'ambassadeur voulut bien assurer que le problème n'était pas insoluble et que, pour très réelles et sérieuses qu'elles fussent, les difficultés n'étaient cependant pas insurmontables. Le Père chancelier rentrait donc à Beyrouth, l'espoir au cœur, et avec la certitude d'avoir en M. Cambon un ami éclairé et un protecteur de grande énergie. L'espoir était fondé. Le 15 octobre, jour de la rentrée solennelle, devant les étudiants réunis, M. le consul général annonçait officiellement que les démarches faites pour la reconnaissance du diplôme avaient enfin abouti. Les bases de l'arrangement étaient les suivantes : le diplôme sera délivré par la Faculté de

médecine de Beyrouth; trois délégués français et deux ou trois délégués ottomans se joindront aux professeurs de la Faculté de Beyrouth pour constituer le jury d'examen; ces deux délégations, française et ottomane, apposeront leur visa sur les diplômes, leur conférant ainsi la double reconnaissance officielle, au nom de leurs gouvernements respectifs. La question semblait désormais vidée. En fait cependant, des lenteurs et des hésitations, dues sans doute au règlement de questions de détail, vinrent jeter l'inquiétude parmi nos étudiants. L'époque des examens annuels était déjà passée et le jury de France n'était pas encore annoncé. Perdant courage et confiance, sept élèves en cours d'examen renonçaient au diplôme et allaient chercher à Constantinople celui de la Faculté ottomane. Les autres menaçaient de les suivre.

Le 29 novembre 1898, le R. P. chancelier s'embarquait pour la France; il était à Paris le 12 décembre. M. Liard, directeur de l'Enseignement supérieur, très dévoué à la Faculté et s'y intéressant à mesure qu'il la connaissait davantage, se mettait rapidement d'accord avec le Père chancelier, au nom du ministre de l'Instruction publique. Puis, le 17 du même mois, ils étaient reçus tous deux en audience chez le ministre des Affaires étrangères; les arrangements pris étaient ratifiés et les dispositions réglées dans tous leurs détails. Après avoir eu l'honneur d'être admis à offrir l'expression de sa respectueuse reconnaissance au Président de la République, le Père chancelier quittait Paris et rentrait à Beyrouth le 7 janvier 1899.

Quelques jours après, une dépêche fixait le départ de la délégation française au 2 février. Son arrivée à Beyrouth devant fortuitement coïncider avec les fêtes du *Beïram*, il était difficile de compter sur l'arrivée immédiate d'une délégation ottomane, choisie à Constantinople. Aussi, le samedi 11 février, dut-on prier par télégramme M. Constans, notre ambassadeur, d'intervenir auprès de Sa Majesté Impériale le Sultan, pour faire choisir sur place les délégués ottomans. Le lendemain S. A. Djewad Pacha, ancien Grand Vizir, actuel-



L'UNIVERSITÉ SAINT-JOSEPH, A BEYROUTH

LE R. P. MONNOT ET LE P. PAILLOUX

lement Mouchir, commandant le 5e corps d'armée à Damas, recevait en effet des instructions dans ce sens, et, le mercredi matin, 15 février, le jury tout entier se trouvait à Beyrouth.

Les deux délégations, française et ottomane, et les professeurs de la Faculté, se réunirent immédiatement après, sous la présidence de M. Vergely, professeur à la Faculté de Bordeaux, qui, de concert avec le R. P. chancelier, constitua les bureaux. Les examens commencèrent aussitôt. Sur quatorze candidats, qui subissaient les dernières épreuves pour l'obtention du diplôme de docteur en médecine, douze en sont sortis victorieux et quelques-uns très brillamment.



L'IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ SAINT-JOSEPH

Le 18 février au matin devait avoir lieu la remise solennelle des diplômes; la mort de M. Félix Faure, officiellement connue la veille, empêcha d'y donner autant d'éclat qu'on se l'était promis. Après les discours de M. Vergely, de Khaïri-bey et de M. Negib Asfar, l'un des douze nouveaux docteurs, la session se termina par la proclamation du nom des lauréats.

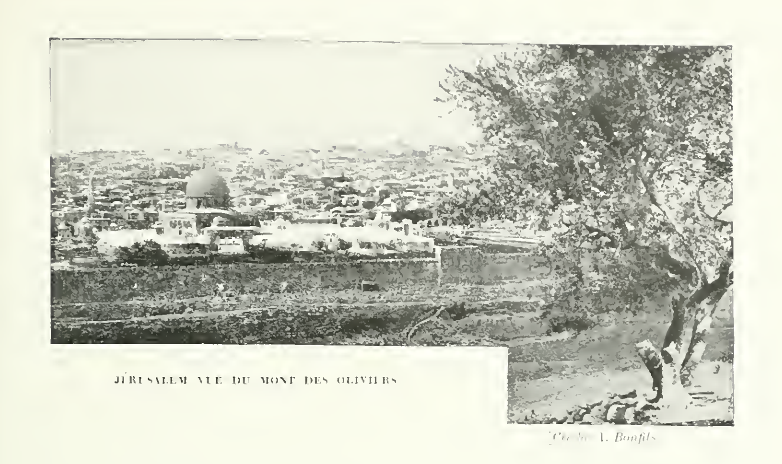
Ainsi la grave question pendante depuis douze ans se trouve...

la satisfaction générale, avoir reçu une solution définitive; l'enregistrement des diplômes à Constantinople n'a souffert aucune difficulté, et un des candidats, d'origine égyptienne, a été autorisé par S. A. le Khédive à exercer dans son pays sans aucune autre formalité que la présentation de son titre.

En terminant cette étude, jetons un dernier regard sur le passé, vers ces deux pauvres missionnaires auxquels, en 1625, on refuse même le droit de poser le pied sur la terre de Syrie et qu'on rembarque brutalement comme des pestiférés; plus près de nous, il y a soixante-dix ans, nous voyons les Lazaristes ouvrir timidement leur premier collège à la faveur de l'invasion égyptienne; il y a moins de quarante ans, au lendemain des massacres de Syrie, on se demandait ce qu'il allait rester du Christianisme sur les rivages arrosés du sang de tant de victimes.

Depuis, les serviteurs de Dieu ont repris leur marche, avec l'appui de la France; les ouvriers sont arrivés nombreux dans la vigne fécondée par le sang des leurs, et une magnifique floraison d'œuvres a répandu partout son parfum. La récolte s'annonce abondante, mais combien encore de champs incultes, envahis par les ronces qu'il faudra extirper, et parcourus par les animaux sauvages dont il faudra adoucir la férocité! Telle est la tâche réservée à de vaillants apôtres qui sont prêts à tout souffrir pour faire bénir le nom de Dieu et qui, sur la terre lointaine d'Asie, n'oublient pas qu'ils sont les fils de la France.




JÉRUSALEM VUE DU MONT DES OLIVIERS

(Cliché A. Bonfils.)

CHAPITRE X

PALESTINE

Depuis la fin des Croisades jusqu'au milieu de notre siècle, les Pères Franciscains ont été les seuls gardiens des sanctuaires de Terre Sainte. En vertu de concessions arrachées, le plus souvent à prix d'argent, à la rapacité des Musulmans, ils habitaient, mais en petit nombre, à Jérusalem, à Bethléem, à Nazareth et sur quelques points voisins de la mer; plus tard les traités conclus entre nos rois et les sultans leur assurèrent un peu de sécurité, là surtout où résidaient des consuls. Attachés comme aumôniers aux représentants accrédités de la France, ils jouissaient là d'un peu plus de liberté dans l'exercice de leur saint ministère; mais auprès des Lieux Saints ils avaient à mener une vie de combats ininterrompus. Il leur fallait défendre leurs couvents contre les envahissements des Musulmans, subir les exigences des pachas, satisfaire à leurs convoitises de plus en plus insatiables, et cela ne les préservait pas toujours des traitements les plus barbares. A différentes reprises, ils furent emprisonnés pendant de longs mois, comme par exemple après la bataille

de Lépante, et, à leur retour, ils trouvaient leurs maisons pillées, ruinées, occupées par des intrus auxquels il fallait payer, pour les faire partir, des indemnités exorbitantes. La moindre imprudence donnait aux Turcs un prétexte pour leur faire quelque avanie, et certains Religieux qui, poussés par leur zèle, avaient osé prononcer quelques paroles jugées offensantes pour la religion de Mahomet, avaient été cruellement mis à mort; plusieurs furent brûlés vifs sur la petite place qui précède l'entrée du Saint Sépulcre et beaucoup d'autres furent immolés en divers endroits au fanatisme sauvage des Musulmans.

Gardiens des Lieux Saints, les Franciscains étaient aussi chargés d'accueillir et de piloter les pèlerins, et c'était pour eux une nouvelle source de dépenses et de dangers : ils étaient rendus responsables par les Turcs de toutes les redevances que l'usage imposait aux étrangers, et si quelqu'un des pieux voyageurs n'avait pas les sommes exigées, le couvent devait les payer pour lui. Enfin il se trouvait parmi ces pèlerins des imprudents qui, par leur conduite ou leurs propos, attiraient sur les Religieux de gros désagréments et les exposaient à un redoublement de vexations. Non moins que les Turcs, les Schismatiques orientaux causaient aux Franciscains des déboires sans fin; c'était d'eux le plus souvent que venaient les dénonciations calomnieuses auxquelles il fallait répondre à beaux deniers comptants; c'est eux surtout qui, toujours aux aguets, et bien pourvus d'argent, cherchaient par tous les moyens à s'emparer de quelqu'un des points dont la possession était reconnue aux Latins et garantie par les traités. Occupations violentes ou procès interminables se succédèrent pendant plusieurs siècles et finirent par réduire notablement le nombre des sanctuaires dont jouissaient les Catholiques; mais on peut dire que sans la patiente énergie et l'inébranlable abnégation des Fils de saint François, il ne serait rien resté du patrimoine légué par les Croisés; tout eût été ravi par cette coalition du Turc et du Grec.

Les Franciscains de Terre Sainte, recrutés dans les couvents que l'ordre possède dans le monde entier, mais surtout en Italie, étaient sous l'autorité d'un des leurs, le Père custode, qu'on changeait à intervalles rapprochés; car l'homme le plus énergique s'usait vite à porter le fardeau de cette charge écrasante. Il était dans la situation du commandant d'une ville assiégée; il lui fallait recruter des troupes, et cela lui était facile, car il ne manquait pas dans l'ordre franciscain, d'hommes prêts à aller au martyre; il devait réunir des aumônes, car il en coûtait beaucoup alors pour mener à Jérusalem une vie de renoncement et de privations; il devait se renseigner sur les projets de l'ennemi, prévoir les surprises, repousser les assauts, négocier parfois des capitulations partielles, mais, en dépit de tous les efforts de l'assiégeant, faire flotter sur la place l'étendard qu'il avait reçu en dépôt, et cela à n'importe quel prix. Il fallait surtout gagner du temps, afin que l'Europe chétienne n'arrivât pas trop tard le jour où elle se déciderait enfin à venir au secours des braves qui défendaient la Croix contre les insultes des Infidèles. C'est le plus difficile et aussi le plus admirable des devoirs du soldat que de rester pendant de longues heures en faction, dans la nuit, à proximité d'un

L'ARRIVÉE A JÉRUSALEM

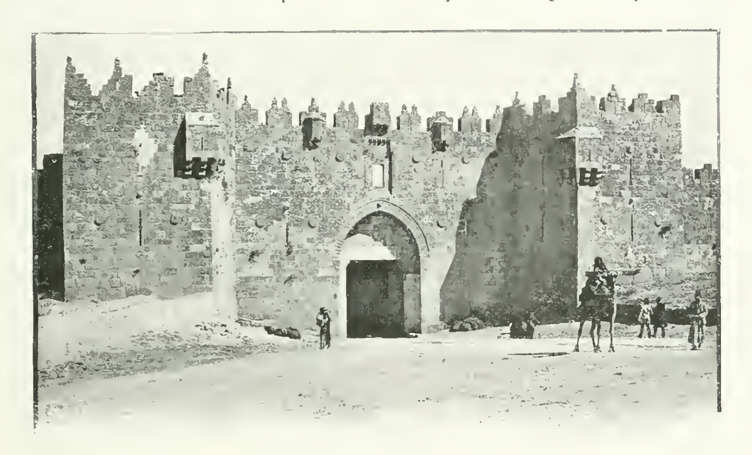
adversaire qu'on ne voit nulle part mais qu'on devine partout : il n'y a pas là l'enivrement de la bataille, les grands coups d'épée donnés et reçus dans la mêlée, et au bout le triomphe de la victoire; c'est dans une lutte silencieuse que les Franciscains se sont succédé pendant 500 ans, et leur obscur dévouement a gardé à la Catholicité le sépulcre de son Sauveur.

Il était temps cependant de voir arriver des troupes fraîches, quand le pape Pie IX décida le rétablissement du Patriarcat latin de Jérusalem. C'était en 1848; la Russie, de plus en plus puissante en Orient, dominait le Sultan qu'elle avait sauvé de l'invasion égyptienne; encore quelques années et l'aigle moscovite venait s'abattre sur la Terre Sainte et achever l'œuvre de spoliation que l'Église grecque avait menée jusque-là avec persévérance mais avec lenteur. Il fallait que l'empereur Nicolas trouvât devant lui non pas quelques Religieux, mais un personnage revêtu d'une haute dignité ecclésiastique et déployant le caractère de représentant officiel de la Papauté. Telles sont les conditions dans lesquelles l'abbé Valerga, qui avait fait ses premières armes de missionnaire avec les Jésuites de Syrie, fut élevé à la dignité patriarcale, rétablie pour lui à Jérusalem.

Pourvu d'une juridiction qui limitait, sans la restreindre, celle du Père custode, Mgr Valerga eut tout d'abord à recruter un clergé séculier; les Franciscains conservèrent le glorieux titre et les pénibles fonctions de gardiens des Lieux Saints. Ces prêtres relevant du Patriarche devaient s'occuper particulièrement des œuvres d'apostolat et essayer de ramener au bercail de l'unité les brebis éparses que les pasteurs schismatiques laissaient dans un abandon presque total. Les résultats ne tardèrent pas à répondre aux efforts du bon Pasteur : il avait deux prêtres avec lui quand il vint à Jérusalem; le clergé latin du Patriarcat en compte aujourd'hui une centaine, dont un grand nombre, formés dans le séminaire créé par Mgr Valerga, sont sortis de familles indigènes; les autres appartiennent à toutes les nations chrétiennes : Italiens, Dalmates, Grecs, Espagnols, et Français aussi,

car nos compatriotes n'avaient pas été sourds à l'appel fait au dévouement.

Le nombre des fidèles, qui était de 4200 en 1848, s'est élevé progressivement à 15000; d'autre part, les Grecs melkites et maronites sont environ 10000; 25000 Catholiques latins et orientaux sont donc subordonnés au Patriarche actuel, Mgr Piavi, un vétéran des missions franciscaines de Syrie. C'est un petit troupeau auprès des



LA PORTE DE DAMAS, A JÉRUSALEM

100000 Grecs dits orthodoxes, des 400000 Musulmans qui forment le fond de la population de la Palestine, et surtout auprès des innombrables Israélites qui, malgré les prohibitions les plus sévères, débarquent par milliers en Terre Sainte, s'y installent méthodiquement grâce à une savante organisation et forment des agglomérations qui croissent à vue d'œil.

Derrière le clergé séculier, on ne tarda pas à voir arriver les ordres religieux : grâce à la poussée de la civilisation, la Turquie elle-même avait dû laisser renverser les barrières qui, comme des murailles de Chine, séparaient les États européens, il y a 50 ans

encore. En dépit des règlements plus mesquins que malfaisants, de nombreux établissements ont pu se créer; tour à tour les gouvernements chrétiens ont enlevé de vive force quelques concessions; dans d'autres cas on a recouru à la patience, au prestige que donne, même chez les Musulmans, une vie de sacrifice et d'abnégation, à l'argent aussi, plus puissant encore en Orient qu'ailleurs, à l'argent avec lequel on achète des *firmans* et des *teskérès*, à l'argent qui prévient les oppositions des pachas et guérit les scrupules des vizirs, à l'argent répandu à pleines mains et fourni en abondance par la charité des fidèles.

C'est ainsi qu'on vit s'établir les Dames de Sion en 1837, les Pères de Sion en 1873, les Sœurs de St-Joseph en 1874, les Frères des Écoles chrétiennes en 1876, les Pères Blancs en 1878, les Dominicains en 1882, les Pères de l'Assomption en 1884, les Filles de la Charité en 1886, les Trappistes en 1889, cette année même les Bénédictins de la Congrégation française de Subiaco, et bientôt les Lazaristes. Je ne cite que pour mémoire, car elles n'exercent sur les missions qu'une action indirecte, celle de la prière et de la pénitence, les Religieuses contemplatives : Carmélites au Mont des Oliviers, à Bethléem et à Caïffa, Clarisses à Nazareth et sur la route de Jérusalem à Bethléem, Bénédictines sur le Mont des Oliviers, Dames de Marie-Réparatrice à Jérusalem, dont la nouvelle maison, hors de la Porte Neuve, est ouverte aux dames qui visitent les Saints Lieux.

Je voudrais compter au nombre des Missions françaises celle des Pères Franciscains, la plus nombreuse et la plus active de toutes; mais, bien que des Religieux français en fassent partie, bien que le consul général de France y exerce, comme ailleurs, le droit tutélaire de protection, malgré les sympathies que rencontrent partout où il y a des Franciscains les pèlerins et voyageurs de notre nation, malgré ces raisons et d'autres encore, la Mission franciscaine n'est pas de celles dont la France peut s'enorgueillir : c'est une mission internationale et universelle, c'est-à-dire catholique, et les jours de fête ce

n'est pas le drapeau tricolore qu'elle arbore, mais l'étendard blanc à croix rouge de Terre Sainte.

Une autre œuvre qui n'est pas strictement française mérite cependant d'attirer l'attention : un prêtre appartenant au clergé patriarcal, Dom Belloni, avait commencé à réunir dans une petite maison de Bethléem de jeunes garçons orphelins ou abandonnés, et, sous la direction qu'il leur donnait, ces enfants devinrent de bons et honnêtes ouvriers; aussi fallut-il agrandir les dortoirs, les classes et les ateliers, et recruter un personnel nombreux dont une partie était fournie par les anciens pupilles de l'orphelinat. Préoccupé toutefois de l'avenir, Dom Belloni finit par offrir ses fondations et sa personne à la Société des Prêtres Salésiens fondée à Turin par le célèbre Dom Bosco. Cette jeune congrégation était alors dans toute la sève de son printemps; les sujets affluaient; l'offre de Dom Belloni fut donc agréée et, quand il eut fait son temps de noviciat, le nouveau Religieux put aller reprendre la direction de ses œuvres, qui n'ont cessé de prospérer; des succursales ont été ouvertes à Beit Djemal, à Cremisan en Judée, ainsi qu'à Nazareth, et le bien qui s'y fait porte à souhaiter que ces établissements se multiplient. Italien, environné d'auxiliaires dont un bon nombre sont de la même nationalité, Dom Belloni doit cependant être considéré comme un excellent associé des œuvres françaises, et les sympathies qu'il inspire aussi bien que celles qu'il manifeste à nos compatriotes le prouveraient déjà si son œuvre n'était pas elle-même un puissant instrument d'influence française. Notre langue y occupe en effet la première place, et c'est l'idiome commun de toute une population de races et de nations diverses; j'ajoute que cette mesure n'est pas inspirée par des raisons de sentiment, mais par l'intérêt bien compris des enfants qu'on élève. Les progrès faits depuis trente ans en Palestine par la langue française correspondent à un mouvement de recul de la langue italienne: les indigènes ont besoin en effet de pouvoir se faire comprendre des négociants, des pèlerins et des touristes, et comme l'Italie fournit

fort peu de représentants à ces trois catégories, il est naturel que ce soit la langue la plus usitée qui reçoive la première place. Mais Dom Belloni n'en a pas moins le mérite de l'avoir compris et d'avoir passé par-dessus des considérations, respectables d'ailleurs, pour songer avant tout au bien de ceux qui se sont confiés à lui.

Trois communautés de femmes s'adonnent en Palestine aux œuvres d'apostolat : les premières en date sont les Dames de Sion, et elles avaient bien quelque droit à ouvrir la marche vers Jérusalem. Elles ont pour fondateur un Juif converti, en 1842, à Rome, dans des conditions telles que le miracle seul peut en fournir une explication rationnelle. Marie Ratisbonne et son frère Alphonse, devenus prêtres, se vouèrent au salut de leur race et réunirent en deux sociétés religieuses tous ceux qui voulaient travailler avec eux; telle est l'origine des prêtres et des Dames de Sion. Pour étendre leur action, à laquelle n'eût pas suffi peut-être une œuvre ingrate entre toutes, ils s'adonnèrent à l'enseignement, et quand les premières Religieuses furent établies à Jérusalem par le P. Ratisbonne, elles ouvrirent un pensionnat et une école où sans doute devaient être accueillies avec prédilection les enfants israélites, mais où la jeunesse chrétienne devait aussi recevoir une instruction d'autant plus précieuse qu'avant l'arrivée de ces Dames il n'y avait eu personne encore pour la donner. Actuellement les Dames de Sion ont leur pensionnat dans le voisinage du Temple de Salomon (Haram ech-cherif); leur maison touche à l'arcade où la tradition place la scène de Pilate présentant Jésus au peuple en lui disant : *Ecce Homo*! Cette arcade a fait partie d'un arc de triomphe à trois ouvertures, et l'une des ouvertures latérales forme le sanctuaire d'une ravissante chapelle dont les plans ont été dessinés en 1868 par Charles Garnier; les parties anciennes ont été laissées intactes et, autour de ces reliques des temps évangéliques, se développe une nef mélodieuse dans laquelle résonnent pieusement les échos du *Pater, dimitte illis* chanté chaque jour à l'orgue pendant la messe de la communauté. C'est là que le pèlerin peut trouver, sans

être assourdi par les cris nasillards des Grecs et des Arméniens, le recueillement, si difficile à garder dans des édifices plus augustes, mais que la promiscuité des rites rend tumultueux et presque profanes.

Depuis 1860, les Dames de Sion ont un second pensionnat à Aïn-Karim (Saint-Jean dans la montagne), la patrie de saint Jean-Baptiste; le nombre de leurs élèves monte à 264, riches qui paient une pension, pauvres qu'on instruit gratuitement, Catholiques, Schismatiques, et aussi, pour répondre à la fin principale de l'Institut, néophytes israélites qui se préparent au baptême ou l'ont déjà reçu.


Cliché A. Bonfils.
ARC DE L'ECCE HOMO A JÉRUSALEM

Les Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition, dont la première maison de Syrie fut fondée à Saïda en 1857, ne tardèrent pas à se répandre sur le littoral et vinrent ensuite créer à Jérusalem les écoles populaires auxquelles les Dames de Sion, qui vivent cloîtrées, ne suffisaient pas; à l'œuvre des écoles, qui s'est rapidement étendue dans plusieurs des bourgades voisines, les Sœurs de Saint-Joseph joignirent le soin des malades. Elles acceptèrent d'abord la direction de l'hô-

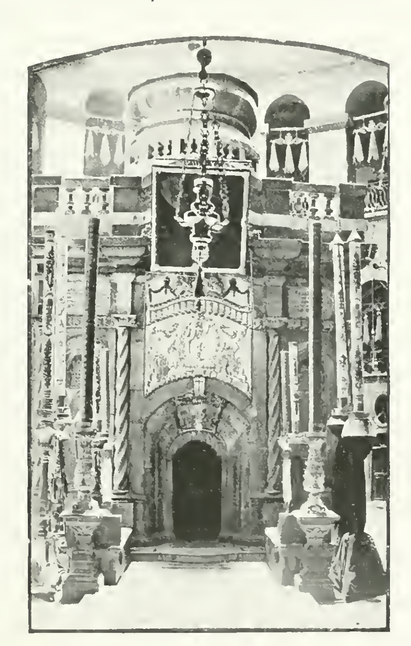
pital français qu'un pieux Catholique de Lyon fonda à Jaffa ; aussi est-on heureux en débarquant en Terre Sainte d'aller se reposer des fatigues de la traversée chez ces pieuses filles qui partagent leur temps entre les salles de malades et les classes de jeunes filles pauvres. L'aumônier, qui est en même temps directeur temporel de l'établissement, est un prêtre lyonnais, providence de tous ceux qui ont eu à affronter les dangereux écueils de la rade et les agents, plus dangereux encore, de la douane turque. Les mêmes Sœurs ont la direction de notre hôpital national de Jérusalem. Combien de Français atteints par les fièvres ou victimes des accidents si fréquents en voyage leur ont dû les soins attentionnés qu'ils n'auraient pu trouver ailleurs, un prompt rétablissement ou la douce fin de celui qui meurt dans la paix du Seigneur!

ENTRÉE DU SAINT SÉPULCRE

Ce n'est qu'en 1886 que la cornette des Filles de la Charité a fait son apparition en Terre Sainte. Le 3 mai, la Sœur Sion arrivait à Jérusalem avec quatre compagnes; elles n'avaient reçu aucune indication précise : « Allez, leur avaient dit leurs Supérieurs, et faites le bien sous la forme que la Providence vous présentera. » Au bout de quelques jours on leur apporta une petite fille qui venait de naître : l'asile des enfants trouvés commençait. Une pauvre femme se mourait dans la maison voisine : ce fut le début de l'œuvre des malades.

Tout près il y avait une colonie de lépreux avec d'horribles plaies béantes, exposées au soleil, au vent, à la poussière; il y avait à les panser, à les protéger contre l'incurie des fatalistes, à pourvoir à leurs besoins.

En 1889, à l'orphelinat, au dispensaire, à la léproserie, on ajouta un asile de vieillards incurables et d'aveugles. A mesure que se développaient les œuvres, l'installation rudimentaire du premier jour s'améliorait : sur un terrain voisin de la porte de Jaffa, des bâtiments commencèrent à s'élever, occupés dès qu'ils étaient achevés. Tout est plein; les vieillards couchent dans un corridor sur des paillasses qu'ils apportent là, le soir; ils y sont mieux que dans la rue. Les petits orphelins n'ont encore pour cour de récréation qu'un balcon sur lequel ils se promènent ou se rangent les jours d'hiver, accroupis et serrés les uns contre les autres comme de petits oiseaux frileux sur les bâtons de leur cage. Tout ce monde vit dans la pauvreté; les vieillards baisent en pleurant le coin du tablier de la Sœur qui les panse, et les pauvres petites figures étiolées des enfants trouvés s'illuminent d'un rayon de joie quand « Maman Sion » vient les visiter.



INTÉRIEUR DU SAINT SÉPULCRE.

Le 24 février 1891, Salim effendi, maire de Jérusalem, vint offrir aux Sœurs de se charger de l'hôpital municipal qui allait s'ouvrir.

Situé sur la route de Jaffa, cet établissement était spécialement construit et aménagé; les Sœurs, autorisées télégraphiquement par leurs Supérieurs, n'eurent qu'à s'occuper de la distribution intérieure. Le 10 mai, tout était prêt : la lingerie, la pharmacie resplendissantes de cette propreté qui est le luxe des pauvres; le cabinet des médecins, la chambre des Sœurs, pour le cas où quelque maladie grave les obligerait à passer la nuit à l'hôpital (en temps ordinaire elles retournent le soir à la communauté principale).

A l'heure fixée, les



[Cliché A. Bonfils.]

JAFFA VUE DE LA MER

autorités civiles et militaires, avec une escorte de soldats, arrivaient, et le Pacha lui-même remercia les Sœurs d'avoir bien voulu accepter la direction de l'hôpital; puis tous les Musulmans se réunirent dans la petite mosquée où la cérémonie religieuse dura vingt minutes; pendant ce temps, les Sœurs s'étaient retirées dans leur chambre et récitaient le chapelet.

Quand l'inauguration officielle eut pris fin, Salim effendi réunit les infirmiers et les serviteurs, et devant eux remit aux Sœurs les clefs de la maison : « Ce sont ces dames qui nous représentent ici; c'est à elles que vous devez obéir; vous ne ferez rien que par leurs

ordres. » Puis il leur fit jurer respect et obéissance. Il rentra dans la mosquée et y resta longtemps à genoux, baisant la terre et priant de tout son cœur. « Que de Chrétiens, ajoute la Sœur, ne sont pas animés d'aussi religieux sentiments! Un infidèle leur peut donner une leçon de gratitude envers leur Créateur et leur Bienfaiteur! »

A la fin de décembre 1886, les Sœurs sont allées s'établir à Bethléem et ont créé un dispensaire dans une petite maison arabe; depuis, un terrain a été acheté et une construction s'y est rapidement élevée. Tel fut l'empressement des Sœurs à s'y transporter, que les ouvriers en occupaient encore une partie quand les orphelins s'installèrent dans l'autre; le mobilier envoyé de France était encore sur mer; on dut s'asseoir à terre pour coudre les draps dans lesquels on devait coucher; un petit fourneau portatif servait pour la préparation des repas. C'était bien le dénuement de l'étable de Bethléem.

L'hôpital, le dispensaire, l'orphelinat ont atteint aujourd'hui leur complet développement.

Dans les derniers jours de 1897, Mgr le Patriarche Piavi demanda aux Sœurs d'aller ouvrir un hôpital à Nazareth; et malgré les pluies d'hiver, les quatre fondatrices se mirent en route : en arrivant, le 3 février, à leur destination, elles se mirent à l'ouvrage pour aménager la maison de louage où elles devaient provisoirement résider. Elles ont à soigner les malades, et, de plus, font des tournées charitables dans les bourgades qui entourent Nazareth, jusqu'à une distance de deux heures de marche. Partout, même dans les villages turcs, elles sont reçues avec enthousiasme; on les arrête dans les champs, dans les rues, on les conduit dans les maisons où se trouvent des malades alités, et quand elles s'en retournent, on les comble de bénédictions, mais en ajoutant : « Revenez bientot! »

Enfin, en 1899, un nouvel hôpital s'est ouvert à Caïffa, au pied du mont Carmel; outre les indigènes, les Sœurs auront à s'occuper d'une nombreuse colonie allemande dans laquelle se trouvent des Catholiques et surtout de ces Protestants que l'indifférence a réduits

à n'avoir plus aucune croyance; qu'ils viennent à être éprouvés par la maladie, et la guérison de leur âme sera peut-être procurée en même temps que celle de leur corps.

Le P. Ratisbonne avait doté Jérusalem du premier couvent de Religieuses; c'est aussi à son initiative qu'est dû le premier établissement de Religieux francais.

Pendant les séjours qu'il faisait en Orient comme Supérieur des Sœurs, il avait eu bien souvent à s'apitoyer sur le sort des pauvres enfants sans famille, sans asile et sans pain, qui exercent la mendicité jusqu'au jour où ils vont grossir les bandes de malandrins qui vivent de brigandages. Pour arrêter cette déchéance et enrayer le mal dès son principe, il fallait donner asile à cette jeunesse mal engagée, lui apprendre des métiers et l'acheminer dans la bonne route dont l'abandon seul et la misère les avaient fait sortir. Cette pensée soumise à Mgr Bracco, qui était alors Patriarche, fut chaleureusement encouragée par un bref du 23 juillet 1873; et quand, le 8 septembre, on ouvrit dans la ville une maison de refuge, il se présenta 200 petits délaissés, sur lesquels on n'en put prendre que 30, faute de place.

Cliché A. Bonfils.

LE MONT OLIVIER.

Depuis, l'œuvre s'est transportée à un quart d'heure de la ville, sur un plateau que dominent aujourd'hui les bâtiments sobres et élégants de l'orphelinat Saint-Pierre.

Le P. Ratisbonne mourut en 1884, sans avoir vu s'achever son œuvre; le défaut de ressources n'avait permis d'exécuter que la



MAR-SABA

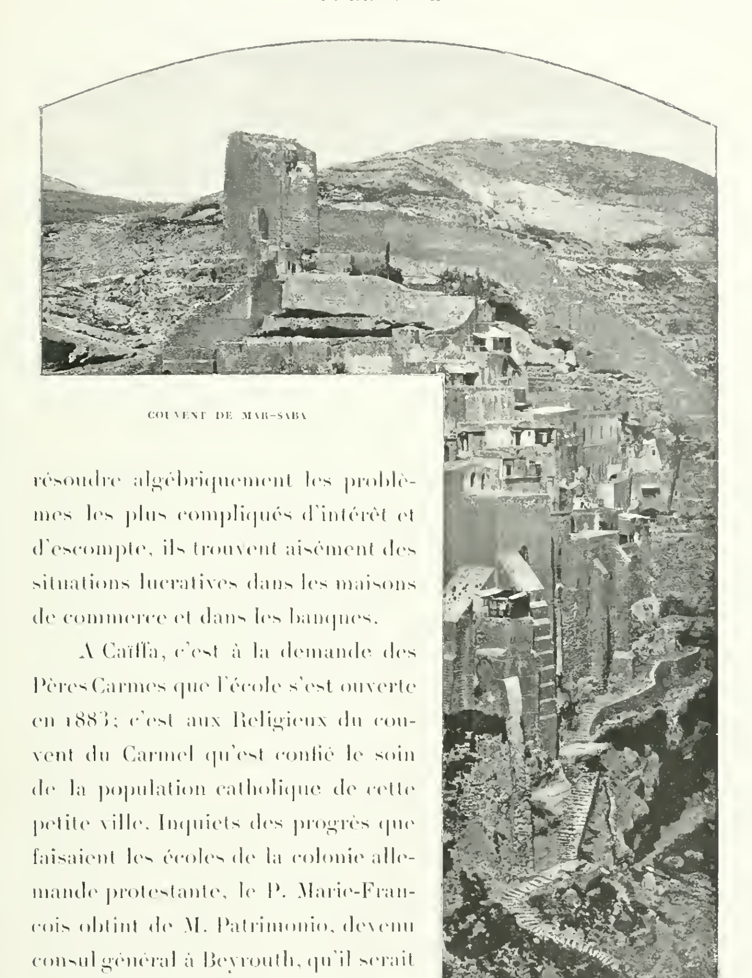
moitié du plan; mais ses successeurs ont conduit à bonne fin le travail, et maintenant une soixantaine d'enfants y apprennent des métiers qui leur permettront de gagner leur vie. Un néophytat et une communauté de jeunes étudiants ecclésiastiques, pépinière de la Congrégation, complètent l'œuvre; le grain de sénevé confié à la terre il y a vingt-six ans est devenu un grand arbre dans les rameaux duquel les petits oiseaux viennent chercher un abri.

Les Pères de Sion ne recevaient que des internes et n'étaient pas organisés pour ouvrir des externats primaires; aussi le P. Ratisbonne avait-il été des premiers à signaler la nécessité qu'il y avait à fonder des écoles et à réclamer pour cela le concours des Frères des Écoles Chrétiennes. Sollicités à cet effet, les Supérieurs de l'Institut envoyèrent en 1874 deux Frères chargés d'étudier sur place la situation et de leur en adresser un rapport. Il fut facile de constater que tout était à faire, qu'il n'y avait à prendre la place de personne sinon celle

des Protestants anglais qui, profitant de l'absence presque complète de toute école catholique, ouvraient de nombreux établissements où affluaient les enfants indigènes, même ceux des familles catholiques. Malgré tout, et pour ménager certaines susceptibilités, les Frères crurent sagement agir en différant toute fondation jusqu'au jour où la Congrégation de la Propagande, le Patriarcat et la Custodie seraient unanimes pour réclamer leur concours. C'est d'une lettre du cardinal Franchi, en date du 26 février 1876 qu'il fut permis de conclure que l'accord désiré était réalisé. Une convention en règle autorisait l'établissement des Frères; les conditions financières étaient lourdes et mettaient une première dépense de 200000 francs à la charge de l'Institut; mais qu'était cette difficulté quand tant d'autres avaient été surmontées? L'approbation de la Propagande fut obtenue le 5 septembre, et le F. Evagre put dès lors se mettre à l'œuvre. Deux ans furent nécessaires pour réaliser la fondation, et le 18 octobre 1878, S. B. Mgr Bracco, Patriarche, bénissait la chapelle de l'école en présence du Père custode et de M. Patrimonio, consul de France; le lendemain, les classes commençaient avec 175 élèves, chiffre qui a été rapidement dépassé grâce au succès continuel de cet établissement admirablement organisé.

L'école de Jérusalem ne fonctionnait pas encore que déjà les habitants catholiques de Jaffa adressaient des pétitions au consul français, au Patriarche et à la Propagande pour avoir à leur tour une école de Frères; malgré l'activité infatigable déployée par M. Patrimonio, il fallut attendre jusqu'au 4 février 1882 pour que ce vœu fût réalisé. Les écoles anglo-protestantes virent diminuer rapidement leur effectif.

Sous une habile direction, cet établissement est devenu un des plus importants de la côte de Syrie : à la demande des habitants de la classe aisée, l'école gratuite s'est doublée d'une école payante et même d'un petit pensionnat; les plus grands élèves arrivent à voir la totalité du programme de l'enseignement supérieur; exercés à



COUVENT DE MAR-SABA

Cliché A. Bonfils.

résoudre algébriquement les problèmes les plus compliqués d'intérêt et d'escompte, ils trouvent aisément des situations lucratives dans les maisons de commerce et dans les banques.

A Caïffa, c'est à la demande des Pères Carmes que l'école s'est ouverte en 1883; c'est aux Religieux du couvent du Carmel qu'est confié le soin de la population catholique de cette petite ville. Inquiets des progrès que faisaient les écoles de la colonie allemande protestante, le P. Marie-François obtint de M. Patrimonio, devenu consul général à Beyrouth, qu'il serait fait des instances auprès du F. Hugonis, visiteur des établissements des Frères en Orient, pour qu'une école catholique française s'ouvrit à Caïffa. Grâce au concours matériel des Pères Carmes et à une subvention extraordinaire de 16000 francs

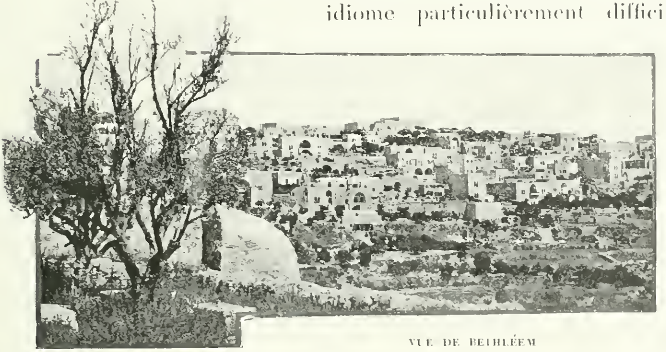
accordée par le département des Affaires étrangères, l'école fut ouverte en avril 1883; depuis, un terrain fut donné par le roi d'Espagne, en 1885, et après onze ans de négociations, les Turcs accordèrent la permission d'y construire un bâtiment spécialement destiné à l'école des Frères; l'inauguration a eu lieu dans les derniers mois de 1897.

D'autres fondations se sont succédé à Tripoli en 1886; à Latakié en 1890, à Beyrouth la même année, à Nazareth en 1893.

Ce dernier établissement était en projet depuis près de vingt ans; c'est en effet le 26 février 1876 que le cardinal Franchi, Préfet de la Propagande, écrivait au Supérieur général d'alors, le T. H. F. Irlide, pour l'inviter à envoyer ses Frères dans la ville où l'Enfant Jésus avait passé ses premières années. Des difficultés de diverse nature ont retardé l'accomplissement de ce vœu, et, aujourd'hui encore, les Frères installés dans un local provisoire souffrent des conditions déplorables de cette situation; ils ont un terrain, la charité sollicitée par le zèle infatigable du F. Evagre a permis de réunir les fonds nécessaires aux premiers travaux; mais le gouvernement ottoman refuse obstinément les autorisations sans lesquelles on ne peut pas se mettre à l'œuvre.

La dernière en date des fondations des Frères est celle de Bethléem, et cependant c'est dès son arrivée en Terre Sainte que le F. Evagre souhaitait d'y établir une œuvre dirigée par son Institut. L'acquisition du terrain demanda à elle seule plusieurs années; pour qu'elle fût conduite avec discrétion, le Frère partait le soir de Jérusalem et s'en allait à pied à Bethléem où, au clair de la lune, il visitait et arpentait les pièces de terre qu'on lui avait indiquées comme pouvant lui convenir. Enfin l'opération fut réalisée, mais la présence à Bethléem d'une école appartenant aux Pères Franciscains ne permettait pas d'ouvrir un établissement qui eût paru devoir y faire concurrence. Ce qui fut organisé à Bethléem, ce fut le noviciat des Frères indigènes, transféré de Ramleh, près d'Alexandrie; là viennent les jeunes gens, originaires surtout du Liban, qui aspirent à

servir Dieu dans l'enseignement de la jeunesse; ils reçoivent d'abord une solide préparation religieuse, indispensable pour une carrière toute d'abnégation et de travail obscur; on leur apprend à obéir, à s'oublier, à s'humilier, à aimer la vie de privations qu'ils aspirent à mener; puis on complète leur formation littéraire et pédagogique, et ceux qui persévèrent (ce n'est pas le plus grand nombre qui traverse victorieusement toutes ces épreuves) rendent de très grands services, principalement en enseignant l'arabe, que les Frères français arrivent rarement à posséder assez à fond pour faire le cours supérieur de cet idiome particulièrement difficile.



VUE DE BETHLÉEM

Comme pendant au noviciat de Nazareth, il y a à Rhodes un établissement analogue pour les sujets français. Après une première initiation au noviciat de Saint-Maurice-l'Exil, ils vont à Rhodes pour se familiariser avec les langues orientales; on leur enseigne le grec, le turc, l'arménien et l'arabe, suivant la partie de l'empire à laquelle ils sont destinés par leurs supérieurs; ils s'y trouvent ainsi en contact avec la civilisation orientale, si différente de celle de leur pays, et commencent à y acquérir cette connaissance des hommes et des choses sans laquelle le dévouement le plus ardent demeurerait inefficace. Cette organisation, fruit de l'expérience, donne des résultats que le succès justifie chaque jour.

Le couvent des Pères Trappistes à Latroun appartient à la catégorie des œuvres d'instruction, depuis la fondation récente d'un pensionnat où se donne un enseignement à la fois classique et agricole; mais les origines de cette maison sont trop curieuses pour que nous ne remontions pas à quinze ans en arrière afin d'en dire quelques mots.

Ancien élève de l'école de Saint-Cyr, le capitaine Viallet avait fait partie de la légion d'Antibes, et un séjour prolongé à Rome avait réveillé dans cette âme vaillante le sentiment religieux momentanément oublié; en 1872, il donne sa démission pour s'enrôler dans l'armée carliste, puis revient à Rome où il fait ses études ecclésiastiques et devient chapelain de l'église nationale de Saint-Louis. Rompant ensuite brusquement avec le monde, il part pour Jérusalem, il s'installe dans une grotte au désert de Saint-Jean pour y mener la vie d'ermite. C'est à cette époque que fut découvert, dans un terrain appartenant aux Carmélites, un sanctuaire qu'on croit être celui que les Croisés relevèrent à Emmaüs sur les ruines d'une église consacrée à la mémoire de la rencontre du Sauveur avec ses disciples après la Résurrection. (Cette tradition se trouve en désaccord avec celle que défendent les Franciscains, lesquels identifient Emmaüs avec la localité de Quoubeibé, où ils ont une église et un couvent; l'examen des arguments présentés de part et d'autre me fait pencher en faveur de l'Emmaüs voisin de Latroun.) C'est là que, trouvant le désert de Saint-Jean troublé par les allées et venues des Grecs, l'ermite s'établit sous le nom de Fr. Cléophas; il y mena assez longtemps une existence austère et édifiante; puis, dans l'espoir que la garde du sanctuaire serait assurée après lui, il invita les Trappistes à venir s'y installer et présida à leur prise de possession. Il se retira alors au monastère de Septfonds pour y faire son noviciat.

Cette nature généreuse, mais originale, n'était pas faite pour la vie de communauté, et après quelques années le P. Viallet s'en alla en Algérie comme prêtre séculier; il y est mort en 1899 après avoir

fait beaucoup de bien, mais moins peut-être que s'il avait joint un peu de constance à beaucoup de talent et de vertu.

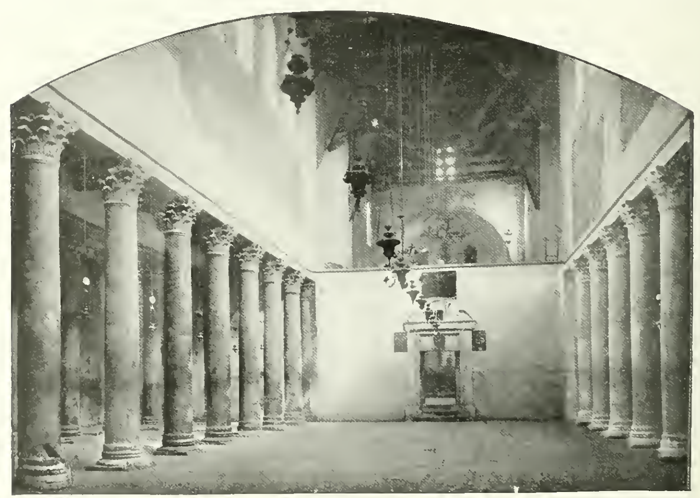
Les Trappistes commencèrent par acquérir autour de leur monastère une vaste étendue de terrains incultes situés sur les derniers côteaux du massif de Judée; de leur maison, située à 6 lieues de Jérusalem (les 160 stades du texte évangélique), ils voient le soleil se coucher dans la mer au delà de la riche plaine de Saron, et leur ambition serait de fertiliser par leur travail les terres délaissées qu'ils occupent. Ils ont aussi entrepris la formation d'agriculteurs indigènes, tâche fort laborieuse, car la culture, réservée en Syrie à la dernière classe de la société, n'est pas encore sortie des procédés rudimentaires et des méthodes empiriques d'une routine obstinée; il faudra beaucoup de persévérance pour introduire quelque progrès et faire reculer des préjugés séculaires. A l'orphelinat de Saint-Pierre, les Pères de Sion ont dû renoncer à employer les



LA SORTIE DE L'ÉCOLE A BETHLÉEM

enfants à de petits travaux de jardinage qui dans nos pays seraient regardés comme une récréation et qui là-bas passent pour une occupation ignominieuse; les mendiants à qui on demande de ratisser une allée répondent avec indignation : « Nous ne sommes pas des fellah ! »

Les Pères Augustins de l'Assomption ont créé une œuvre qui n'a pas de similaire dans les Missions : c'est une hôtellerie pour les pèle-



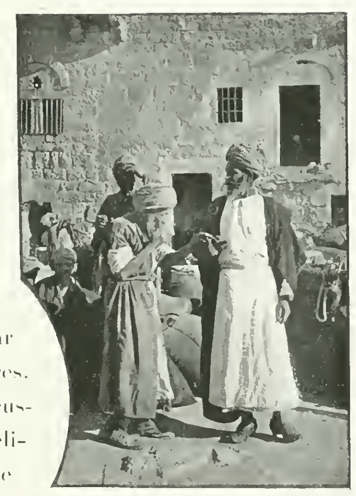
[*Cliché A. Bonfils.*]

ÉGLISE DE LA NATIVITÉ, A BETHLÉEM

rins, et la verve des chroniqueurs de journaux mondains s'est exercée sur le compte des Religieux-aubergistes. Il suffit cependant de remonter à quelques années en arrière pour voir que cette forme d'apostolat, pour être nouvelle, n'en répond pas moins à un besoin des temps présents et permet de réaliser une œuvre aussi utile à la religion qu'à l'influence française en Orient.

Le développement rapide des moyens de locomotion a complètement transformé les habitudes sociales; autrefois les riches s'en allaient en chaise de poste, pour une partie de l'année, sur leurs

terres; les diligences conduisaient lentement les gens là où leurs affaires les appelaient impérieusement; les ouvriers faisaient à pied leur tour de France et le paysan mourait sans avoir perdu de vue le clocher de son village. Aujourd'hui, les déplacements sont faciles et le plaisir le plus coûteux jadis, celui de la villégiature, s'est singulièrement démocratisé; le voyage de noce qui s'arrêtait à Fontainebleau se poursuit maintenant jusqu'en Italie, quand ce n'est pas au Japon; les villes d'eaux et les stations maritimes s'encombrent chaque année d'un public bourgeois qui, il y a cinquante ans, allait passer l'été à Auteuil ou à Belleville; l'ouvrier même prend l'habitude de profiter des trains de plaisir, et les enfants des écoles gratuites sont conduits au loin par les organisateurs de voyages scolaires.



SUR LE MARCHÉ DE BETHLÉEM

Cette révolution a eu sa répercussion jusque dans les mœurs religieuses; et les grands sanctuaires de Lourdes, de Paray-le-Monial, de Montmartre, voient affluer par trains spéciaux des milliers de pèlerins, qui se seraient contentés, avant les chemins de fer, de faire quelques étapes pour visiter une chapelle de leur voisinage. Tel est le caractère qu'a conservé encore de nos jours le pèlerinage de Sainte-Anne-d'Auray, où les Bretons arrivent par paroisses, après avoir fait deux ou trois journées de marche.

Les Pères de l'Assomption ont eu la sagacité de constater cette evolution, dont ils ne sont pas les auteurs, et de fournir une organisation à ces grands courants, qui risquaient d'engendrer le désordre au lieu de procurer l'édification. Puis ils ont essayé de conduire des

groupes nombreux à Jérusalem, où jusque-là n'arrivaient que de petites caravanes composées de personnes assez riches pour subvenir aux frais d'un voyage très coûteux. En 1882, ils purent ainsi réunir mille pèlerins, et depuis cette date on les voit revenir chaque année, et même plusieurs fois chaque année. Il n'était pas possible d'employer les services réguliers, dont l'itinéraire ne peut pas se plier aux



LA MAISON
DES SOEURS DE SAINT-JOSEPH, A BETHLÉEM

circonstances souvent fortuites d'un pèlerinage en troupe nombreuse; les bâteaux affrétés coûtaient cher; les Pères ont préféré acheter un bâtiment à vapeur, ce qui leur a permis de réduire notablement le prix du passage; de plus leur *Nef du Salut*, spécialement aménagée, offre aux pèlerins un avantage qui manquait même sur les paquebots les plus confortables : celui d'une chapelle spacieuse.

La difficulté du transport surmontée, il fallait pourvoir au logement de tout le monde, et c'était aussi un gros problème à résoudre. Il y a dix ans encore, il n'y avait pas d'hôtel à Jérusalem, sauf quelques hideuses auberges indigènes, ou des établissements destinés aux touristes et dont les prix étaient inabordables. On n'avait



UN GUÉ SUR L'ARNON

donc aucun autre asile que celui de la maison où, depuis des siècles, les Franciscains hébergent gratuitement, ou plutôt moyennant une rétribution volontaire, mais fixée par l'usage, tout pèlerin qui visite les Lieux Saints. Bien qu'agrandie, la *Casa Nova* franciscaine ne pouvait recevoir des centaines de personnes; aussi est-ce sur le



BÉDOUINS DE NAZARETH

conseil des Franciscains eux-mêmes que les Pères de l'Assomption entreprirent de fonder, pour les pèlerins français, une maison qui les recevrait à Jérusalem. Ce fut le P. Frédéric, vicaire custodial, qui traça de sa main le plan général de la maison telle que la comprenait sa vieille expérience.

Maintenant qu'elle est achevée, Notre-Dame de France s'élève majestueusement près de la Porte Neuve, adossée à l'hôpital des

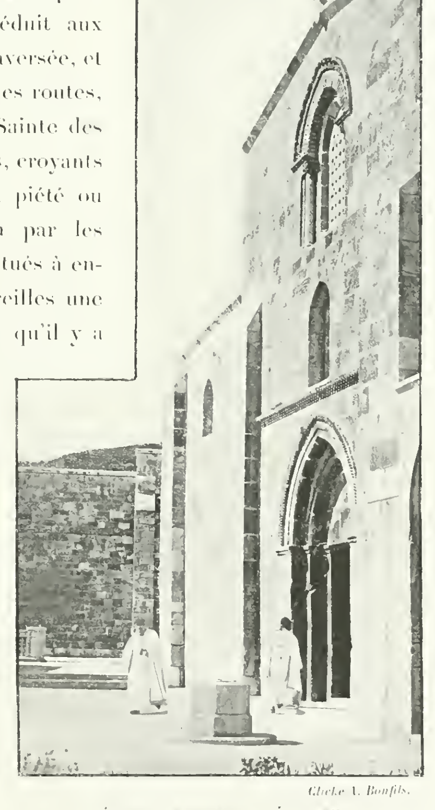
Sœurs de Saint-Joseph, en face du couvent des Réparatrices et de l'école des Frères, à proximité du Consulat de France, du Patriarcat et du couvent de Saint-Sauveur. Il y a 300 cellules et une belle chapelle, enrichie par un bref de Léon XIII (18 avril 1896) des indulgences attachées autrefois au tombeau de la Sainte Vierge, et qu'il a fallu transférer depuis que les Grecs ont accaparé ce lieu vénérable, autrefois propriété des Catholiques.

La maison de Notre-Dame de France sert ordinairement de résidence aux jeunes Religieux qui y poursuivent le cours de leurs études ecclésiastiques ; à toute époque de l'année les pèlerins, en groupe ou isolés, sont assurés d'y recevoir la plus large et la plus cordiale hospitalité. Héberger les pèlerins est une des sept œuvres de miséricorde.

Pour bâtir cet immense édifice, il a fallu de l'argent ; des pèlerins reconnaissants ont voulu contribuer à l'œuvre dont ils avaient apprécié l'importance ; les Religieux y ont mis de grosses sommes épargnées à force de privations ou provenant de libéralités ; enfin un emprunt de près de 500 000 francs a fourni les capitaux qui manquaient. C'est là une entreprise hardie, mais il reste à voir quel en est le fruit immédiat.

Jamais le protectorat français en Palestine n'a été contesté avec plus de passion que depuis les dix dernières années par les nations qui pendant longtemps s'étaient contentées d'en profiter ; il fallait donc affirmer l'intérêt que l'Europe catholique porte aux œuvres de Terre Sainte pour répondre aux entreprises des Protestants anglais et allemands, et aux envahissements de la Russie. Or on voit chaque année des milliers de paysans russes, amenés aux frais de la Société de Palestine, parcourir les Saints Lieux, à la grande édification, ajoutons-le, de ceux qui les rencontrent ; si cela avait duré longtemps, les mots de « Russe » et de « pèlerin » seraient devenus synonymes dans l'esprit des indigènes, et la main-mise du Tsar sur la Syrie n'aurait plus été qu'une affaire de temps ; car aux centaines

de Moscovites nous n'opposions que des unités sans cohésion. Il en est tout autrement aujourd'hui : non seulement les flots annuels du grand pèlerinage habituel laissent une profonde impression, grâce à la majestueuse pompe de leurs cérémonies, mais ce grand courant en a déterminé une foule de petits; il n'est plus de ville en France qui n'ait fourni de pèlerins; à leur retour ils ont raconté tout ce qu'ils ont vu; ce qui auparavant passait pour une entreprise folle se réduit aux proportions d'une courte traversée, et en toute saison, par toutes les routes, on voit arriver en Terre Sainte des Français, prêtres ou laïques, croyants ou curieux, poussés par la piété ou l'esprit scientifique, sinon par les deux, et les indigènes habitués à entendre résonner à leurs oreilles une langue amie, reconnaissent qu'il y a autre chose qu'une convention diplomatique entre eux et la France : il y a une sympathie réciproque qui, si elle n'est pas absolument désintéressée du côté des indigènes, n'en est pas moins sincère et ne peut que s'accroître pour le plus grand bien de notre pays. Qui donc n'applaudirait à la pensée profondément patriotique pour la réalisation de la-



Cliché A. Bonfils.

ÉGLISE SAINTE-ANNE, A JÉRUSALEM

quelle les Pères de l'Assomption ont dépensé tant d'argent et de persévérance? De la constatation d'un phénomène économique, ils ont tiré des résultats pratiques d'une portée considérable, et c'est faire bon marché des intérêts de la France que de leur reprocher l'esprit d'entreprise qui leur a fait conduire à bonne fin cette œuvre capitale.

Ce sont des préoccupations d'un ordre plus scientifique, mais aussi des vues d'apostolat, qui ont présidé aux fondations des Pères Blancs, des Bénédictins et des Dominicains.

Quand le Sultan avait fait cadeau au roi de Prusse des terrains où s'élève aujourd'hui le grand temple protestant inauguré par Guillaume II en 1898, il crut de bonne politique d'offrir à la France un sanctuaire d'une importance équivalente, et c'est ainsi que nous nous sommes trouvés propriétaires du sanctuaire de Sainte-Anne, adossé aux murs de la ville, à côté de la porte dite *Bab Sitti Mariam*. On y voyait les ruines d'une église bâtie sur l'emplacement de la maison des parents de la Sainte Vierge, et des travaux récents y ont fait découvrir d'autres vestiges des temps évangéliques. La basilique des Croisés fut habilement restaurée; mais pour donner à ces pierres l'âme qui vivifie, on eut recours au cardinal Lavigerie et à ses fils les missionnaires d'Afrique, dits Pères Blancs.

Il ne fallait pas songer à une œuvre s'exerçant sur les fidèles : les Pères Franciscains et le clergé séculier du Patriarcat étaient là pour y suffire; le grand Cardinal recourut donc au Pape Léon XIII, qui, dans une de ces inspirations géniales qui ont signalé son pontificat, lui conseilla de consacrer l'œuvre de Sainte-Anne à la formation du clergé oriental, et plus particulièrement, des séminaristes du rite grec melkite.

On n'avait pas attendu jusque-là pour ouvrir des séminaires pour le clergé catholique d'Orient; il s'en trouvait plusieurs, notamment dans le Liban, et de plus un grand nombre de jeunes Orientaux allaient étudier à Rome, à Paris, et dans d'autres centres d'éducation ecclésiastique; mais, transportés loin de leur pays, au milieu de

condisciples étrangers à leur race, à leur rite et à leur langue, les séminaristes orientaux souffraient de cette séparation, et quand ils rentraient dans leur patrie, ils avaient quelque peu perdu contact avec les mœurs et les habitudes d'esprit de leurs frères; ils avaient une tendance à former une caste à part, mieux préparée aux honneurs des situations dirigeantes qu'aux labeurs de la vie pastorale, et le discrédit qui pesait sur eux était plus préjudiciable qu'avantageux à l'entretien de bons rapports entre l'Europe et l'Orient. D'autre part, dans les séminaires indigènes régnait un certain laisser aller expliqué, sinon légitimé, par la nonchalance orientale, et les maîtres, moins par défaut de science et de vertu que par manque de pratique et de méthode, formaient des élèves qui ne les valaient pas toujours. Enfin le passage par le séminaire n'était pas regardé dans les Églises d'Orient comme la condition préalable de l'ordination, et dans beaucoup de cas, les sujets, sommairement préparés par le travail individuel, arrivaient au sacerdoce avec un bagage de connaissances assez léger. Cette situation était celle de l'Occident avant que le Concile de Trente eût réglementé la question de l'éducation des clercs, et les inconvénients qui se produisaient en Europe se sont retrouvés assez souvent en Orient.

MOSAÏQUE DE MADABA

Créer dans le pays même un séminaire, ouvert aux élèves d'un seul rite, et y établir des programmes spécialement adaptés à leurs

besoins, mais confier l'application de ces programmes à des éducateurs occidentaux, telle est la pensée d'où est sorti le Séminaire de Sainte-Anne. Enfin, pour répondre par avance au reproche, qu'on pourrait adresser aux Pères Blancs, d'élever des jeunes gens avec l'arrière-pensée d'attirer dans leur société les mieux doués d'entre eux, le cardinal Lavigerie décida qu'aucun des séminaristes de Sainte-Anne ne pourrait entrer dans la congrégation des Pères Blancs, mais qu'après l'ordination les sujets seraient remis à leurs évêques respectifs, qui les emploieraient dans leurs diocèses au même titre que ceux qui auraient été formés dans les autres séminaires.

Le cours des études comprend quatorze années, et, pour être admis, un enfant doit donner non seulement quelques gages sérieux de persévérance dans l'état ecclésiastique, mais posséder un fonds d'instruction élémentaire, et, en particulier, savoir déjà un peu de français.

Les cours sont ceux de nos petits et grands séminaires; le latin y est enseigné, mais une place plus considérable est donnée au grec, la langue de la liturgie et celle dans laquelle ont écrit la plupart des Pères orientaux; le régime est celui des indigènes, tant pour le vêtement que pour le coucher et la nourriture.

La longueur des études montre bien qu'on a voulu surtout former des sujets d'élite, pourvus d'une instruction supérieure; mais une très solide préparation surnaturelle les dispose également à se prêter aux ministères les plus obscurs, et les évêques l'ont si bien compris que plusieurs des plus brillants élèves de Sainte-Anne sont placés pour leurs débuts dans des situations infimes : c'est en obéissant qu'on apprend à gouverner.

Les Pères Blancs ont actuellement plus de 150 pensionnaires. Tous achèveront-ils leurs études? Il faut constater que jusqu'à présent il s'est produit un assez fort déchet : le défaut de santé, de moyens, de caractère et de persévérance, réduit assez notablement le personnel des cours à mesure qu'on approche du terme; mais tout



LE KHASNEH-PHARAON, A PÉTRA

élève sorti n'est pas un élève perdu, et c'est parmi ceux qui ont quitté la maison en cours d'études que se recrutent les meilleurs maîtres d'école. Quant aux élèves qui parviennent au sacerdoce, ce sont des prêtres d'une grande valeur, au mérite desquels chacun s'accorde à rendre hommage.

Les Bénédictins français de la congrégation de Subiaco se disposent à leur tour à ouvrir un séminaire oriental; le gouvernement était propriétaire depuis 1873, à Abou Gôche, d'une église ruinée mais encore fort remarquable; le véritable nom de la localité est *Kariath-en-inab* (ville des raisins). Abou Gôche était un brigand fameux, qui, au début de notre siècle, s'était installé dans le village; il y détroussait les passants, et s'il s'en rencontrait de Français, il leur racontait qu'il avait connu personnellement le général Bonaparte et lui avait rendu quelques services. Aujourd'hui le pays est délivré des bandes de voleurs, et la route de Jaffa à Jérusalem traverse le village. C'est là que nos compatriotes vont faire revivre les traditions de l'ordre de Saint-Benoît et se consacreront à l'instruction du jeune clergé du rite syrien.

Le restaurateur de l'ordre dominicain en Syrie est le P. Matthieu Lecomte. C'était une grande et forte nature : entré en religion, il se consacra à la prédication et il s'y donnait tout entier; toute son âme passait dans sa parole et les âmes venaient à lui par un véritable attrait surnaturel; quand il les voyait bien disposées, il s'emparait d'elles pour les donner à Dieu.

Cette carrière apostolique semblait devoir absorber toute l'activité du P. Matthieu, lorsque les expulsions de 1880 jetèrent le trouble dans toutes les œuvres commencées par les Religieux; toutefois l'exil ne fit qu'accroître l'apostolat dominicain en pays lointain; la Province de France poussa de vigoureux rejetons au Canada et aux États-Unis; la Province de Toulouse fonda une mission floris-

sante au Brésil, et le P. Matthieu, de la Province d'Occitanie, restaura en Palestine l'ordre des Frères Prêcheurs. Il faisait partie du grand pèlerinage qui, en 1882, amena 1000 pèlerins en Terre Sainte; ce fut ce qui décida sa seconde vocation. Retrouvant partout le souvenir de ses Frères près des Saints Lieux, il se demanda si l'heure n'était pas arrivée de rétablir à Jérusalem l'ordre auquel appartenait Nicolas de Canaple, le dernier Patriarche qui eût gouverné cette Église avant les catastrophes du XIV[e] siècle. Il présenta un mémoire en ce sens à son Supérieur général, le P. Larocca, qui, tout en l'encourageant, ne lui dissimula par les difficultés de l'entreprise.

Pour la conduire à bonne fin, le P. Matthieu avait su trouver sur place des auxiliaires qui, tout aussi dévoués que lui, avaient de plus l'expérience que donne une longue pratique du pays : c'étaient M. Langlais, notre consul, le P. Marie Ratisbonne et le comte de Piellat, qui depuis trente ans a rendu d'incalculables services à toutes les bonnes œuvres de Palestine.

On venait de mettre au jour, à proximité d'un abattoir situé hors de la porte de Damas, les vestiges d'une chapelle dont l'emplacement correspondait avec celui de la basilique élevée par l'impératrice Eudoxie, au V[e] siècle, sur le lieu présumé du martyre du diacre saint Étienne. Ces ruines étaient à vendre, mais il fallait procéder avec la plus grande discrétion; si le propriétaire avait pu savoir quel était son acheteur réel, il eût immédiatement émis des prétentions exorbitantes; si les schismatiques s'étaient doutés un moment du trésor que recélaient ces quelques arpents de décombres, ils n'auraient reculé devant aucun sacrifice pour en devenir possesseurs. On devait agir vite et sans bruit. A la fin de décembre, tout était conclu, et M. de Piellat devenait propriétaire d'un demi-hectare, au prix déjà énorme de près de 10 francs le mètre; non content de donner ses conseils, M. Langlais avait répondu personnellement du prix, car le P. Matthieu n'avait pas le premier sou de la somme de 45 500 francs promise au propriétaire. La Providence lui permit de

les trouver; elle lui envoya aussi les collaborateurs dont il avait besoin pour le travail de recherches archéologiques qui allait commencer. Mais auparavant il lui fallait l'assentiment du Père custode, du Patriarche, et celui du Saint-Père. Mgr Bracco donna son autorisation avec empressement et ne cessa de témoigner à ses nouveaux enfants une bienveillance dont Mgr Piavi a tenu à être le continuateur; les Pères Franciscains avaient répondu, dès avant l'achat du terrain (8 nov. 1882), que « jamais l'enfant de saint Dominique ne serait de trop auprès des fils de saint François ». Quant à Léon XIII, il daigna accorder une audience au P. Lecomte, le 27 janvier 1883, et après l'avoir entendu exposer l'état de la situation, il lui indiqua en quelques mots la direction à donner à la nouvelle œuvre : « Il faudra réunir là-bas des hommes de science, il faudra y étudier ». Tel n'avait pas été le projet primitif du P. Matthieu, mais la parole du Pape ouvrit devant ses yeux des horizons nouveaux; c'était l'école des sciences bibliques dont le plan commençait à se dessiner. Cette œuvre qu'il allait fonder, le P. Matthieu ne la vit pourtant pas se réaliser; il mourut à la peine : obligé d'aller chaque année en France pour prêcher et quêter, il rentrait en Terre Sainte à l'époque où les chaleurs deviennent les plus fortes, et sa robuste constitution s'épuisa. Recueilli par les Sœurs de Saint-Joseph, il expira pieusement le 19 juin 1887; son corps repose dans l'hypogée de Saint-Étienne, près de celui de M. Langlais, son collaborateur de la première heure et son ami.

Pendant ce temps, les fouilles, conduites avec méthode, avaient amené des découvertes considérables : des citernes, des sépultures avec des inscriptions chrétiennes, des colonnes, des marbres; la petite chapelle qu'on avait trouvée tout d'abord ne répondait pas à la description que les auteurs donnaient de la basilique de Saint-Étienne, et, de plus, certains détails de construction ne permettaient pas d'en faire remonter l'ancienneté plus loin que les croisades.

C'est sur le même emplacement, mais un peu plus bas, qu'on trouva la véritable église de l'impératrice Eudoxie; des piliers de colonne, des seuils demeurés en place, de grandes superficies pavées en mosaïque ont permis d'en reconstituer le plan exact, et c'est sur les antiques assises que s'est élevée la basilique actuelle, qu'entourent déjà, de deux côtés, les bâtiments simples mais vastes d'un couvent destiné à recevoir les Pères et les étudiants de l'École biblique, inaugurée le 15 novembre 1890 dans des locaux provisoires, mais transportée maintenant dans sa résidence définitive.

Les programmes comprennent d'abord l'enseignement des sciences sacrées tel qu'il se donne dans tous les collèges théologiques de l'ordre; de plus, des cours spéciaux sont consacrés aux langues orientales, hébreu, syriaque, chaldéen, arabe, arménien, et des conférences d'histoire, d'archéologie et de géographie sacrées, servent de base à un enseignement exégétique, dont le développement pratique est donné sur le terrain, dans des excursions qui durent de un à vingt jours. Tout le pays qui s'étend depuis Damas jusqu'au mont Sinaï, a déjà été parcouru par les membres de l'École, soit en groupe, soit individuellement, et d'intéressantes découvertes ont jalonné leur marche. Les services que l'École rend à la science sont comparables à ceux qu'on demande aux Écoles de Rome et d'Athènes; avec cette différence que ces deux derniers établissements exercent leur action dans le domaine des choses profanes, et que celui de Jérusalem a pour but l'avancement des sciences sacrées; mais le résultat est le même, et si Rome et Athènes pourvoient l'Université de savants archéologues, l'École de Saint-Étienne doit procurer à l'Église des maîtres capables d'enseigner les sciences scripturaires avec la précision que donnent les souvenirs personnels et les études terminées dans le pays même de la Bible. Espérons qu'un jour viendra où nul ne pourra monter dans une chaire d'Écriture Sainte dans nos facultés de théologie et même dans nos séminaires, s'il n'a fait un stage préalable d'un an au moins dans l'éta-



TOMBEAU A PÉTRA

blissement qui, mieux que nul autre, peut préparer à cet enseignement d'une importance capitale.

C'est par là que nous terminons cette étude des œuvres françaises de Palestine. C'est, nous l'avons vu, une œuvre d'enseignement : depuis la plus humble école élémentaire jusqu'à la savante maison dominicaine, nos compatriotes travaillent à faire honneur à leur pays en le présentant aux indigènes comme un foyer de lumière. Mais, ne l'oublions pas, ce qui frappe encore plus l'Oriental, c'est l'œuvre charitable de nos Religieuses : dans ce pays où la femme n'est qu'un être méprisé, bon tout au plus pour les besognes grossières, quand il n'est pas enfermé derrière les grilles du harem, c'est un sujet perpétuel de surprise, pour le Musulman lui-même, que de voir les vaillantes filles de France se prodiguer auprès des mal-

heureux que l'enfance, la vieillesse ou la maladie ont rangés parmi les deshérités de la vie. En répandant la science, on acquiert des titres à la reconnaissance et à l'admiration des hommes; mais en pratiquant la charité, on amène ces hommes à élever leurs hommages jusqu'à la source même de tout amour, et le missionnaire est celui qui conduit des âmes à Dieu.



CHEZ LES SOEURS DE SAINT-VINCENT
DE PAUL, A ALEXANDRIE

CHAPITRE XI

MISSIONS D'ÉGYPTE

Après avoir été extraordinairement florissant en Égypte, le Christianisme tomba rapidement dans une lamentable décadence. Deux causes y avaient contribué, l'une d'ordre politique, l'autre en apparence rattachée à la religion; mais au fond c'étaient seulement deux manifestations d'un même esprit de particularisme. Les Égyptiens ne portaient qu'à regret le joug des Empereurs byzantins, et ils rougissaient de dépendre d'une autorité qui chaque jour était plus débile et moins respectable; d'autre part, au concile de Chalcédoine, le chef de l'opposition fut un Égyptien, le Patriarche Dioscore, et, autant pour soutenir un compatriote persécuté que pour faire échec aux prétentions dominatrices de l'Église de Constantinople, l'Égypte se jeta à corps perdu dans l'hérésie monophysite, à laquelle on donna bien à tort pour patron le saint Patriarche et Docteur Cyrille d'Alexandrie. Toujours asservis politiquement, les Égyptiens se donnaient au moins la satisfaction de se séparer des Grecs par leurs

croyances. C'est ainsi qu'en Orient, la foi, les usages liturgiques et l'idée de nationalité, forment souvent un tout homogène, quoique composé d'éléments arbitrairement associés.

A la première apparition des Mahométans, les Monophysites d'Égypte crurent habile de se liguer avec les envahisseurs pour expulser le Grec détesté; c'est plus tard que les auteurs de cette alliance déplorable reconnurent leur faute; sous la pression du fata-



ORPHELINAT DES SOEURS DE SAINT-VINCENT DE PAUL

lisme musulman, les neuf dixièmes des Égyptiens se rangèrent parmi les disciples de Mahomet, et ce qui resta de Chrétiens, opprimé, exploité, terrorisé, ne fut qu'une troupe de parias.

Privée de toute communication avec le reste de la Chrétienté, l'Église copte demeura assoupie dans une torpeur semblable à la mort; quelques moines, dans les couvents du désert, conservaient le souvenir des heures glorieuses de leur peuple, mais là aussi l'isolement et l'ignorance firent leur œuvre : des superstitions grossières, empruntées à l'Islamisme, s'introduisirent dans la discipline, et la doctrine fondamentale des sacrements subit de telles déformations, qu'on doit, encore aujourd'hui, douter de la validité du baptême

conféré par les Coptes. S'il était resté quelque vestige de Catholicisme, c'était surtout dans la Haute-Égypte, ou bien autour du petit couvent franciscain du Caire; encore, écrivait à la fin du XVIIe siècle un consul français, M. Maillet, « le fruit de leurs peines se réduit à préserver quelques anciens Catholiques de la dangereuse contagion de l'exemple général ».



SORTIE DE CLASSE, CHEZ LES SOEURS DE LA DÉLIVRANDE, A ALEXANDRIE

C'est M. Maillet qui reçut en 1687 les premiers missionnaires Jésuites venus de France, et pourvut à leur installation dans la ville du « Grand Caire ». En passant en Égypte, les Pères s'attendaient bien à trouver un peuple ignorant à instruire, mais la réalité dépassa tellement ce qu'ils avaient imaginé, qu'ils ne purent se défendre d'un sentiment de découragement, en sondant la profondeur de l'abîme qu'ils avaient à combler. Soit qu'ils crussent avoir à se défier, soit qu'ils fussent intimidés par les Turcs, les Chrétiens ne venaient pas volontiers; et quand on croyait avoir enfin gagné un prosélyte, on reconnaissait

bientôt n'avoir attiré qu'un quémandeur, et ce quémandeur devenait exigeant comme un créancier. Ceux des Coptes qui n'étaient pas des mendiants étaient des gens d'affaires fort indifférents à ce qui n'était pas leur trafic, et à peu près étrangers aux pratiques religieuses.

Après avoir fait ces constatations désolantes, les Jésuites, loin de renoncer à l'entreprise, se décidèrent à procéder méthodiquement, et, tout d'abord, à explorer le pays, pour en étudier les habitants et voir s'il ne se rencontrerait pas quelque partie de la population ayant un tempérament plus énergique : une fois trouvée, elle serait le point résistant sur lequel s'appuie le levier qui soulèvera la masse entière.

Ces voyages entrepris au point de vue apostolique eurent pour conséquence la découverte de l'Égypte, complètement perdue de vue par les savants européens. Il faut dire qu'il se trouva un homme remarquablement doué, préparé par des études solides et pourvu d'une perspicacité peu commune, pour mener à bien cette exploration qui dura vingt ans. Cet homme était le P. Ch. Sicard. Il commença par le Delta et les déserts avoisinants de Scété et de Saint-Antoine, puis étudia le cours du Nil jusqu'à Keneh, point d'arrivée de la route qui atteint la mer Rouge à Kosséir. Par la suite, le voyageur explora le golfe de Suez, la péninsule Sinaïtique et remonta le Nil jusqu'à la première cataracte; avec Hérodote à la main, il parcourut les îles d'Éléphantine et de Philé, visita au retour les ruines de Thèbes et de Dendera. Il avait ordinairement pour compagnon quelque savant européen venu pour juger par ses propres yeux des découvertes annoncées; on peut dire que, le premier, le P. Sicard donna un coup de pioche dans le tombeau sous lequel était ensevelie l'antiquité égyptienne; s'il ne fut pas le père de l'égyptologie, ce fut lui qui indiqua la route à ceux qui devaient en être les créateurs. De plus il envoya aux Académies de Paris de nombreuses communications relatives à l'épigraphie, à la physique, à l'ichtyologie et à la botanique, et ainsi contribua pour une large part au développement pris au XVIIIe siècle par les sciences naturelles. (Les principaux

voyages du P. Sicard sont racontés dans les *Lettres Édifiantes* aux tomes II, V, VI, VII.)

Ces préoccupations d'ordre purement intellectuel n'empêchaient ni le P. Sicard ni ses confrères de mettre en première ligne leurs fonctions de missionnaires; partout où ils trouvaient quelques Chrétiens, ils les réunissaient pour les instruire, leur faire réciter quelques prières et administrer les Sacrements à ceux qu'ils jugeaient disposés à les recevoir. Dans les couvents, ils engageaient avec les moines des discussions théologiques, essayant de vaincre les répugnances plus encore que de réfuter les objections; car, si bien petit était le nombre de ceux qui pouvaient rendre compte de leur croyance particulière, c'était le peuple entier qui, prenant fait et cause pour Dioscore, protestait contre le concile de Chalcédoine et déclarait hérétique celui qui ne l'anathématisait pas. Il était difficile d'arriver à quelque chose sur ce terrain inconsistant dans lequel les meilleurs arguments restaient inefficaces. Il se produisit malgré tout quelques retours sincères, et longtemps après la disparition des Jésuites on sentait encore l'impulsion qu'ils avaient donnée.



DANS LE JARDIN DE L'HÔPITAL FRANÇAIS, A ALEXANDRIE

Aussi quand, en 1835, l'Égypte s'ouvrit aux influences de la civilisation européenne, le Délégué apostolique, Mgr Guasco, éprouva le désir d'avoir quelques missionnaires français pour l'aider à grouper

autour de lui les Coptes catholiques. Il fallut cependant attendre encore dix ans pour voir venir les premiers Lazaristes, qui amenaient avec eux six Filles de la Charité.

Il existait à Alexandrie un hôpital européen, mais confié à des mercenaires qui étaient loin de répondre aux intentions des fondateurs : c'est pour cette œuvre que furent appelées en 1844 les Sœurs et les Prêtres de la Mission. Jusque-là les Filles de Saint-Vincent ne s'étaient jamais établies que dans les localités où les missionnaires Lazaristes, installés depuis longtemps, avaient préparé le terrain : elles trouvaient en débarquant les conseils et l'expérience d'hommes connaissant à fond les usages du pays. Il n'en fut pas ainsi en Égypte, et bien que M. Poussou, chef de la caravane, fût depuis de longues années en Orient et en parlât couramment les langues, tout était nouveau pour les arrivants dans un pays dont les mœurs sont fort différentes de celles de la Syrie. Malgré les inévitables difficultés, malgré l'indifférence hostile d'abord des indigènes, les Sœurs prirent pied à l'hôpital, puis ouvrirent une école qui au bout de quelques mois comptait 160 élèves; le nombre des Sœurs dut être porté rapidement de 6 à 17, et des bâtiments spécialement édifiés dans le voisinage de l'église Sainte-Catherine remplacèrent l'asile précaire des maisons arabes où l'œuvre s'était réfugiée provisoirement.

En 1847, les Frères des Écoles Chrétiennes vinrent commencer pour les garçons ce qui se faisait déjà pour les filles. Les Lazaristes ne se désintéressaient pas pour cela des œuvres d'enseignement, et s'ils appelaient les Frères pour donner l'instruction primaire, ce n'était que pour préparer la fondation d'un collège, qui fut inauguré en 1852, mais dut être supprimé en 1859 parce que le personnel nécessaire faisait défaut.

En 1860, le local fut utilisé pour recevoir de jeunes Coptes recueillis par Mgr Bel, ancien missionnaire en Égypte et devenu Vicaire apostolique d'Abyssinie (1865-1868); peu après, les massacres



ZAGAZIG

de Syrie mirent à la charge des Sœurs de Beyrouth un tel nombre d'orphelins qu'elles en envoyèrent une partie à Alexandrie.

L'activité avec laquelle était poussé le percement de l'isthme de Suez avait fait affluer en Égypte des familles européennes, et, sur les demandes pressantes qui leur furent adressées, les Lazaristes rouvrirent en 1867 leur établissement et transférèrent les orphelins dans un local provisoire qui fit place bientôt à une construction définitive

A peine rétabli, le collège eut à se transformer; on n'y recevait plus seulement des enfants indigènes qu'il fallait mettre rapidement en état de gagner leur vie comme employés dans les banques ou les agences maritimes : c'était l'enseignement des humanités classiques et la préparation au baccalauréat que réclamaient les parents. Il fallut donc prendre, comme à Antoura et à Constantinople, les programmes des lycées de France; cette réforme s'accomplit en 1870.

Pendant ce temps, les œuvres des Sœurs se développaient; le nombre des externes fréquentant les classes gratuites avait passé de 200 à 500, celui des orphelines de 50 à 120, celui des enfants

trouvés de 20 à 120. Les dispensaires donnaient des soins à 400 malades par jour.

Au moment des fêtes données pour l'inauguration du canal, le Khédive voulut faire participer les pauvres à la joie de tous; il donna aux Sœurs un terrain de 4000 mètres et une somme de 200 000 francs pour y construire.

Accueillies froidement à leur arrivée, les Sœurs avaient gagné la confiance du peuple : dans l'année 1875, elles avaient fait près de 3000 visites aux malades du dehors et elles avaient eu le bonheur d'administrer le baptême à plus de 2000 petits enfants moribonds.



ÉGLISE DE ZAGAZIG

C'est en 1879 que les Jésuites français rentrèrent en Égypte; ils étaient chargés d'ouvrir un séminaire pour les Coptes catholiques. Le clergé de cette Église se composait alors d'une vingtaine de prêtres, pour la plupart âgés et infirmes, et menaçait de s'éteindre faute de pouvoir se recruter. En réalité, il ne fallait compter que sur 6 ou 7 ecclésiastiques, presque tous anciens élèves du Collège de la Propagande, pour subvenir aux besoins spirituels de plusieurs milliers de fidèles échelonnés entre Alexandrie et Assouan; soit à peu près la distance de Calais à Marseille. Cette situation avait été remarquée par Mgr Curcia, Délégué apostolique en Égypte, et avait été l'objet de longs pourparlers entre le Cardinal Préfet de la Propagande, Mgr Morcos, Visiteur apostolique des Coptes, et le R. P. Beckx, Supérieur Général de la Compagnie de Jésus. On put inaugurer l'œuvre avec 12 séminaristes à la rentrée de 1879; les Jésuites avaient été autorisés à admettre en outre des

DANS LE JARDIN DU COLLÈGE SAINT-FRANÇOIS-XAVIER

élèves externes payants, dont les pensions devaient alléger les dépenses; on pensait de plus, et avec raison, que les séminaristes, recrutés dans la classe la plus pauvre, gagneraient au contact des enfants payants, qui appartenaient à la bourgeoisie, et acquerraient par là cette aisance de manières qui caractérise les gens bien élevés et dont le prêtre a besoin dans un ministère qui le met en contact avec toutes les catégories de la société.

La première année se termina avec 35 élèves, et, la seconde année, la rentrée en amena 70; mais le local était tellement insuffisant que les Pères crurent devoir renoncer à continuer l'œuvre dans des conditions aussi défavorables; ils annoncèrent donc, à la fin de la deuxième année scolaire, qu'ils ne reprendraient pas les classes, et leurs élèves se dispersèrent. Cependant, sur les instances de quelques familles, ils rouvrirent à la fin d'octobre 1881; un certain nombre d'enfants étaient placés ailleurs, d'autres étaient allés à Beyrouth ou en France; ils en eurent cependant 63.

Pendant ce temps, les Jésuites s'étaient installés provisoirement à Alexandrie, et pendant la crise qui devait se terminer par l'insurrection d'Arabi Pacha, ils profitèrent d'une occasion exceptionnellement favorable pour acheter un grand terrain, sans savoir exactement quelle destination ils lui donneraient. Il n'entrait pas dans leurs projets de faire concurrence au collège des Lazaristes, ni à celui que les Frères avaient fondé auprès de leurs écoles gratuites.

La crise politique de l'Égypte allait cependant en s'aggravant: le peuple égyptien, si pacifique d'ordinaire, était transformé et, travaillé par les influences les plus malsaines, il ne dissimulait plus sa haine pour les Européens. Il est certain que le développement économique, dont l'ouverture du canal avait été la cause déterminante, avait été trop rapidement poussé; les prodigalités inouïes du Khédive, les entreprises téméraires des spéculateurs, avaient provoqué ce qu'on a appelé depuis un « krach »; et les étrangers étaient rendus responsables par l'opinion publique d'une situation dont ils

étaient les premiers à souffrir. Une panique se déclara au Caire au commencement de juillet 1882, et des événements analogues à ceux qui désolèrent la Syrie en 1860 étaient grandement à redouter. Le 7 juillet, le P. Jullien, Supérieur du Séminaire copte, se décida, sur le conseil de Mgr Morcos, à envoyer ses élèves à Beyrouth; embarqués le 9 à Alexandrie, ils étaient en sûreté le 11.

Le 14, on savait au Caire que les Anglais avaient bombardé Alexandrie le 11 et le 12, et que cette ville avait été occupée; Arabi Pacha, retranché dans la citadelle, menaçait d'incendier le Caire si l'ennemi y entrait. Toutes les communautés, avisées du danger, se réfugièrent à Ismaïlia et à Port-Saïd, sauf quelques Sœurs qui demeurèrent auprès des malades de l'hôpital avec leur aumônier, un missionnaire lazariste, et 5 ou 6 Frères des Écoles Chrétiennes qui ne voulurent pas abandonner les centaines de malheureux qu'ils avaient recueillis dans leur école désertée par les élèves.

Le 15 juillet, le P. Jullien partit dans un train qui contenait 1200 fugitifs. En arrivant à Ismaïlia, les Sœurs du Bon-Pasteur et les Franciscains reçurent l'hospitalité au petit couvent du Bon-Pasteur; les Franciscains, les Jésuites et les Frères campèrent dans le jardin des Franciscains, où se trouvaient les Pères Africains venus de Tantah et de Zagazig. Le 18, on trouva des bateaux pour gagner Port-Saïd, où les Religieux français furent reçus à bord du cuirassé *la Thétis* et sur le transport *la Sarthe*, en attendant qu'un paquebot pût les conduire à Beyrouth. Ce n'est que le 25 septembre que le P. Jullien, le P. Dugnat et un Frère purent rentrer au Caire, où ils trouvèrent leur maison intacte. La marche rapide des Anglais avait empêché Arabi d'exécuter son plan de destructions méthodiques.

A Alexandrie, les choses s'étaient passées d'une façon autrement tragique : déjà, le 11 juin, une rixe avait dégénéré en bataille, et 200 Européens avaient été tués. Le calme ne se rétablissait pas, et la présence des escadres surexcitait au contraire le fanatisme des Musulmans. Chaque bateau à vapeur qui quittait Alexandrie empor-

tait un certain nombre de fugitifs; le 7 juillet, presque tout le personnel des maisons religieuses s'était embarqué à destination de Beyrouth. Le 10, le consul fit donner l'ordre à tous les Francais de quitter la ville; le *Saïd* et le *Péluse* en emportèrent 2800 à Port-Saïd. Le 11 au matin, il ne demeurait dans Alexandrie que quelques Franciscains, 2 Lazaristes, 2 Jésuites et 15 Sœurs qui restaient pour soigner les 80 malades de l'hôpital et 120 enfants trouvés, dont 39 nourrissons.



COLLÈGE SAINT-FRANÇOIS-XAVIER, A ALEXANDRIE

Le 11, à sept heures du matin, le bombardement fut commencé par les Anglais et dura jusqu'à cinq heures du soir; le feu des forts était éteint; environ 500 rebelles avaient été tués; Arabi Pacha évacua la ville pendant la nuit et se retira sur Damanhour. On s'attendait à voir d'un moment à l'autre débarquer les Anglais; mais, par une erreur inexplicable, l'amiral garda son monde à bord et, le 12, se contenta de tirer quelques coups de canon. La ville était livrée à la population, qui profita de ce répit pour piller et incendier les quartiers chrétiens qui avaient été épargnés par le bombardement. C'est alors que se produisirent



DONJON DU COLLÈGE SAINT-FRANÇOIS-XAVIER

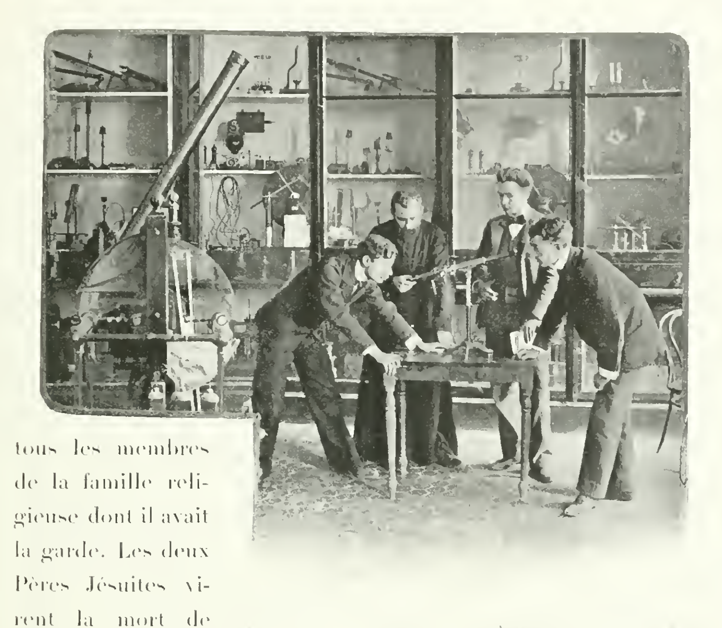
d'odieux massacres : tout Européen surpris par les bandits était mis à mort; le feu dévorait les maisons qui avaient été visitées par les pillards, et l'incendie dura cinq jours. Les Anglais, descendus enfin à terre au nombre de 3000, se contentèrent d'occuper les positions stratégiques en vue d'un retour offensif d'Arabi et laissèrent se commettre mille atrocités.

La résidence, le collège et l'église des Lazaristes furent brûlés; la communauté des Sœurs, que la rue seule séparait de l'établissement des Lazaristes, fut préservée, bien qu'entourée de toute part de maisons qui flambaient; les murs furent léchés par le feu, des volets calcinés. M. Mivielle, Lazariste, alla inutilement demander des secours aux Anglais, qui le renvoyèrent ironiquement à l'amiral français, lequel était à Port-Saïd. Aidé de quelques hommes dévoués, M. Mivielle passa deux jours et trois nuits à lutter contre le fléau, éteignant le feu à mesure qu'il prenait, et la maison fut sauvée. A l'hôpital, un énorme obus pénétra dans le dortoir des Sœurs et éclata en fracassant tout autour de lui, mais heureusement personne ne se trouva sur le passage des éclats.

Les enfants de Saint-Vincent-de-Paul eurent cependant un deuil cruel à déplorer; leur Supérieur, M. Gaillard, à peine âgé de trente-six ans, contracta la fièvre typhoïde, qui l'enleva en peu de jours; on se souvient qu'après les massacres de Damas, le Supérieur de la maison, M. Leroy, avait également succombé aux fatigues et aux émotions, après avoir eu la joie de ramener sains et saufs à Beyrouth



AU RÉFECTOIRE, COLLÈGE SAINT-FRANÇOIS-XAVIER



LE LABORATOIRE DE PHYSIQUE (COLLÈGE SAINT-FRANÇOIS-XAVIER)

tous les membres de la famille religieuse dont il avait la garde. Les deux Pères Jésuites virent la mort de plus près encore, et l'un d'eux, le P. de Dianous, a raconté dans les *Relations d'Orient* (1882, III, 65-97) les terribles péripéties de ces quatre journées des 11, 12, 13 et 14 juillet 1882.

Le bombardement avait épargné la maison, bien que des projectiles fussent tombés dans les jardins voisins; les deux Pères veillaient au cas où un obus aurait mis le feu, quand, vers trois heures, une troupe de soldats suivie d'une foule de vagabonds armés se présente à la porte : « Vous faites des signaux aux Anglais du haut de votre terrasse. — Il n'y a personne sur la terrasse.... » A ce moment, le Père reçoit sur la tête un coup de bâton ferré, on le saisit par la barbe et on l'entraîne avec son compagnon, qui a la peau du crâne fendue par un coup de matraque (*nabout*) et que le sang aveugle. On les conduit en prison, et là on les enferme au premier étage avec

une quinzaine d'Européens dont la plupart étaient blessés; pendant la nuit, on amena de nouveaux prisonniers; le 12 au matin, ils étaient cinquante. Un médecin envoyé par le gouverneur vint les visiter et leur annonça qu'on allait les mettre en liberté. Mais alors on entend de nouveau tonner le canon anglais, l'émeute éclate, l'autorité égyptienne débordée disparaît et la ville tombe au pouvoir de la populace. Un groupe d'hommes armés entre dans la prison et ordonne aux prisonniers d'ouvrir; le souvenir des massacres de la Roquette engage les Chrétiens à la prudence; la porte est seulement entrebâillée et une balle traverse le corps d'un pauvre Polonais qui se trouvait au premier rang; on repousse la porte, on la barricade, et les assaillants, songeant qu'on a commencé le pillage sans eux, se retirent en ouvrant les portes des cachots du rez-de-chaussée où étaient renfermés les pires malfaiteurs. Au bout de quelque temps, un calme relatif s'établit et chacun songe à la fuite; mais le danger était grand encore. Avant de quitter les Jésuites, la plupart des prisonniers vinrent se réconcilier avec Dieu, puis on sortit par petits groupes en se dissimulant dans les ruelles étroites qui semblaient abandonnées et où plus d'un trouva la mort. Égarés dans ce dédale, les Pères arrivent malgré eux à la Place des Consuls, jonchée de corps mutilés et dont les maisons commencent à brûler; une foule d'Arabes va et vient portant des ballots d'objets volés; un d'eux interpelle les fuyards en les menaçant de mort : ils



UN COIN DE JARDIN (COLLÈGE SAINT-FRANÇOIS-XAVIER)

s'en débarrassent en lui donnant l'argent qu'ils ont sur eux et finissent par s'abriter dans une bâtisse en construction où ils passent une partie de la nuit, mais non sans avoir été plusieurs fois couchés en joue. C'est de cette retraite qu'ils voient les bandes s'en aller dans la direction de Ramleh avec des charges de marchandises prises dans



COLLÈGE DE LA SAINTE-FAMILLE, AU CAIRE

les magasins éventrés; d'autres reviennent à vide et s'empressent de retourner au pillage; l'incendie éclaire ce tableau, et vers onze heures le feu gagne la maison contiguë à celle où les Pères sont réfugiés; il faut fuir de nouveau. Après avoir essayé de se cacher dans un établissement de bains au bord de la mer, ils rentrent dans la ville, trébuchant dans l'obscurité sur des cadavres ou des décombres, et finissent au petit jour par trouver asile au Patriarcat grec, dont une troupe nombreuse d'hommes armés gardait l'issue. Le lendemain, les Anglais avaient pris possession de la ville; on put sortir, et

les Pères vont d'abord à l'hôpital pour se rassurer sur le compte des Sœurs, qui pansèrent leurs blessures et les mirent au courant des désastres des Lazaristes. Enfin ils rentrent dans leur maison qui a été pillée, mais principalement par le serviteur nègre qu'ils avaient chargé de la garder.

L'ordre se rétablit rapidement; les fuyards revinrent et il n'y eut rien de changé en Égypte, sinon que les Anglais y avaient pris pied et que le Khédive n'était plus qu'un souverain de parade derrière lequel le commissaire de la reine Victoria exerçait une autorité qui ne devait que grandir.

Quelques semaines après les événements que nous venons de rapporter, le collège du Caire rouvrait ses portes; la pensée des Pères avait été encore cette année-là de le supprimer, ou plutôt de l'unir à celui qui venait d'être fondé à Alexandrie, pour remplacer celui que les Lazaristes abandonnaient définitivement. Ce n'est qu'au mois de novembre qu'on revint sur une résolution qui avait déjà été communiquée aux parents des enfants, et on le fit parce qu'on reconnut s'être trompé. Que le collège soit au Caire ou à Alexandrie, pensait-on, la clientèle en sera la même et les jeunes gens du Caire suivront leurs maîtres dans leur nouvelle résidence. Il n'en fut pas ainsi, et une connaissance plus approfondie de l'Égypte n'eût pas permis de le croire un seul moment : il y a entre les deux grandes villes un antagonisme comparable aux rivalités de certaines de nos métropoles provinciales; et les Alexandrins n'auraient pas plus consenti à envoyer leurs enfants étudier au Caire que les Toulousains n'accepteraient de profiter des ressources intellectuelles qu'on trouve à Bordeaux ou à Montpellier. Pour le séminaire copte, Alexandrie présentait cette difficulté que les Coptes et surtout les Coptes catholiques y sont en si petit nombre que les séminaristes n'auraient jamais eu l'occasion de se former aux cérémonies de leur rite en assistant aux offices solennels comme ils pouvaient le faire au Caire; pour eux, aller à Alexandrie c'était déjà émigrer, et pour émigrer

autant valait Beyrouth avec son Université si prospère déjà et son Séminaire oriental. Les deux établissements demeurèrent donc, au Caire le collège de la Sainte-Famille, à Alexandrie le collège Saint-François-Xavier; tous deux purent avec le temps s'établir dans des bâtiments spacieux, construits spécialement pour l'enseignement et comparables, sous le rapport de la distribution intérieure, aux plus belles maisons d'éducation de France.

Pour ne pas se faire concurrence, les deux maisons ont adopté chacune un programme différent pour les études supérieures.



CAVEAU DES PP. JÉSUITES, A MATARIEH

A Alexandrie, où les étrangers sont plus nombreux, les hautes études préparent aux baccalauréats français qui sont, par une faveur exceptionnelle, passés devant une commission que préside le consul. Les copies et les procès-verbaux de l'examen oral sont envoyés à Paris, et c'est le ministre de l'Instruction publique français qui signe des diplômes, non pas seulement équivalents, mais identiques à ceux que délivrent nos Facultés.

Au Caire, le but des études est le baccalauréat égyptien, dans lequel la littérature arabe, les sciences et la géographie trouvent une large part à côté d'une langue européenne, le français autrefois, et maintenant le français ou l'anglais au choix du candidat. Mais le français reste la langue officielle du collège; c'est dans cette langue que se font les classes, et les sermons à la chapelle; c'est en français

que les élèves poussent leurs cris joyeux pendant les récréations : ce sont véritablement des établissements d'éducation française.

Non loin du Caire, à Tantah, un collège florissant est dirigé par les Pères des Missions Africaines. Fondés en 1856 par Mgr de Brésillac, ces Religieux sont plus connus sous le nom de Missionnaires de Lyon, parce que c'est dans cette ville qu'est leur maison mère; ils sont principalement employés dans les Missions de la Côte de Guinée; mais, désireux d'entrer eux aussi au cœur du continent noir, ils s'étaient fait confier l'évangélisation du Fezzan et de tout l'arrière-pays situé au sud de la Tripolitaine. Cette fondation ne put être réalisée : pour atteindre Mourzouk ou Ghadamès, il fallait avoir un pied à terre à Tripoli de Barbarie; or, d'une part, la Propagande craignit, en autorisant cette fondation, d'ouvrir une source de conflits avec les Franciscains, établis depuis longtemps sur ce point; d'autre part, on sait que l'Italie aspire à occuper en Tripolitaine une situation analogue à celle que nous avons en Tunisie; et l'autorisation de s'y établir donnée à des missionnaires français eût pu être interprétée comme un mauvais procédé de la part de la Propagande. On engagea donc les Pères de Lyon à abandonner leur projet, et, en 1876, on leur offrit comme compensation les quatre provinces du Delta égyptien où les Franciscains avaient dû, faute d'hommes et de ressources, renoncer à créer des Résidences. En 1884 fut instituée en faveur des missionnaires une Préfecture apostolique du Delta comprenant les provinces de Gharbieh, Charkieh, Menoufieh et Galioubeh, avec les villes de Zagazig, Tantah, Zifteh, Samanoud, Mahalla, Choubrah (le décret de la Propagande est du 17 mars 1884, mais ce n'est que le 25 mai 1891 que la Préfecture fut déclarée indépendante du Vicaire apostolique résidant au Caire); la partie Nord de la ville du Caire se trouve même relever de cette circonscription, et le collège de la Sainte-Famille dirigé par les Jésuites dépend du prélat français, pendant que le reste de la ville est sous la juridiction du Délégué apostolique.



TANTAH

Les programmes du collège Saint-Louis de Tantah sont adaptés aux besoins des indigènes; l'arabe et le français y sont appris parallèlement et l'enseignement est assez poussé pour que plusieurs jeunes gens sortis de ce collège aient pu faire de brillantes études juridiques à Paris, à Lyon ou à Montpellier.

Outre leur collège, les Pères de Lyon ont des écoles élémentaires dans sept localités où ils sont établis; le français y marche de front avec l'arabe. Enfin, missionnaires avant tout, les Pères vont visiter les villages, y prêchent, y convertissent les Schismatiques et les mauvais Catholiques; les Sœurs, qui font partie de leur famille religieuse, vont aussi voir les malades, et il leur arrive bien souvent de baptiser des enfants infidèles à l'article de la mort. Elles ont aussi des écoles pour les enfants pauvres du pays.

Les Frères des Écoles Chrétiennes furent appelés en Égypte par les Lazaristes en 1847; leur établissement du Caire a été créé en 1854. Dès le début, ils ouvrirent simultanément un petit pensionnat et une école gratuite; ils n'étaient soutenus d'abord que par la charité privée, mais, en 1859, le Khédive leur



LE QUARTIER CHRÉTIEN, A TANTAH

donna la propriété de Koronfiche, au centre de la ville, près de la grande rue de Mouski; c'est là que s'élève aujourd'hui un beau collège qui reçoit plus de 500 élèves. Les débuts furent modestes, mais la population rendait déjà hommage au zèle des Religieux français, quand le choléra, éclatant en 1865, leur fournit une occasion de montrer de quel dévouement ils étaient capables. Leurs élèves étaient dispersés; ils transformèrent en ambulance la maison où ils avaient tenu leurs classes gratuites, et, devenus infirmiers, ils ne cessèrent de prodiguer leurs soins aux cholériques pendant toute la durée de l'épidémie. Quand le fléau eut disparu, ils rentrèrent modestement dans leurs classes, n'acceptant pour récompense que la faveur toujours croissante qui entourait leurs écoles.



ÉCOLE PROFESSIONNELLE DES FF. DES ÉCOLES CHRÉTIENNES, A ALEXANDRIE

En même temps se fondaient les écoles d'Alexandrie, qui comprennent aujourd'hui un grand pensionnat, une école d'arts et métiers, des classes gratuites et des écoles annexes dans les quartiers de Moharem-bey et de la Porte de Rosette, ainsi que dans le faubourg de Ramleh.

Mansourah, Port-Saïd et Port-Tewfik sur la mer Rouge ont aussi des écoles, les deux dernières subventionnées par la Compagnie du Canal. Au Caire, des annexes fondées à Ismaïlieh en 1888, et à Choubrah en 1890 sont devenues des maisons indépendantes, et en 1898 l'établissement de Koronfiche a créé des classes externes dans le quartier toujours grandissant de Fagallah.

Enfin la Haute-Égypte devait solliciter les infatigables ouvriers, et malgré le défaut de ressources, malgré les dangers que présente un climat brûlant qui anémie les tempéraments les plus robustes, ils se sont établis à Assiout et Tahta, à plus de cent lieues du Caire.

C'est dans cette région que se trouvaient, en groupes relativement nombreux, les Coptes catholiques; il fallait leur venir en aide et préserver leurs enfants du danger où les plaçait la propagande active du Protestantisme américain; au moment où le grand Pape Léon XIII, plein de sollicitude pour les Chrétiens orientaux, montrait une prédi-



LA RÉCOLTE DES DATTES
CHEZ LES FF. DES ÉCOLES CHRÉTIENNES, A ALEXANDRIE

lection marquée pour la nation copte, plus délaissée peut-être que les autres, il convenait de seconder les vues du Père commun des fidèles, et de contribuer au mouvement de retour qui se dessine si nettement depuis une dizaine d'années parmi les Chrétiens d'Égypte. A Assiout, en particulier, s'élève une imposante construction où les Américains entretiennent des centaines d'enfants d'adolescents et de jeunes hommes qui sortent de là pour détruire dans la nation copte les restes de leur foi, et propager chez eux le culte de la domination

anglaise. Une société patriotique de Paris, l'Alliance Française, fondée pour favoriser la diffusion de notre langue, avait créé une école qui donnait quelques résultats, mais qui, sur le point de fermer, fut confiée aux Frères sous la direction desquels elle a pris tout le développement que permettait le local étroit où elle était enfermée. A Tahta, résidence d'un évêque catholique, se poursuit la construction d'un séminaire pour les Coptes, dont les élèves seront préparés par



DÉPART POUR LA HAUTE-ÉGYPTE

l'enseignement rationnel que les Frères donnent suivant des méthodes dont le temps a montré la sage ordonnance.

Le mouvement des Coptes vers le Catholicisme a été puissamment secondé par les Jésuites. Nous avons dit que la grande difficulté pour le développement du Christianisme en Égypte vient de l'insuffisance du clergé; les missionnaires du XVIIIe siècle avaient signalé ce mal sans pouvoir y remédier autrement que par l'action individuelle; au XIXe siècle, les misères étaient les mêmes; chez les Schismatiques, le prêtre ignorait ce que peuvent signifier les mots

« savoir, zèle, piété ». Renfermé pharisaïquement dans des observances purement matérielles, il se contentait de jeûner avec austérité, de répéter des longues prières entremêlées de prostrations innombrables, de chanter sur un ton plaintif des hymnes en langue copte dont il ne saisissait même pas le sens ; en dehors de là, prêcher, instruire les enfants, visiter les affligés et les malades étaient des devoirs inconnus. Le clergé copte catholique vivait trop en contact avec les Jacobites pour ne pas avoir pris quelque chose de leurs préjugés ; il fallait renouveler ce peuple par les prêtres. Ce fut l'origine de la fondation, en 1879, du petit séminaire du Caire ; les élèves grandirent sous l'œil de maîtres pieux et attentifs et allèrent compléter leurs études à Beyrouth, d'où ils revinrent, phalange aguerrie, pour commencer les combats du Seigneur. Depuis 1887, une Résidence de Jésuites avait été établie à Minieh, à 250 kilomètres du Caire, dans un pays populeux qu'enrichit la culture de la canne à sucre ; de là, en suivant le Nil, plus tard en profitant du chemin de fer, quelques missionnaires allaient dans les petites villes qui se succèdent presque sans interruption, relevant le courage des Catholiques, remplaçant les prêtres indigènes là où il n'y en avait pas et entamant le bloc des Schismatiques, désagrégé par les prédications protestantes ; partout où ils le pouvaient, ils fondaient



ÉGLISE D'ASSOUAN

des écoles qui devenaient des foyers de vie chrétienne dans des villages longtemps délaissés. Quand les premiers prêtres ordonnés à Beyrouth revinrent dans leur patrie, c'est sous la conduite des missionnaires qu'ils firent leurs premières armes; c'est d'eux qu'ils apprirent comment le prêtre doit agir avec les pauvres et les ignorants, et ces jeunes docteurs en théologie eurent à s'instruire encore en mesurant tout ce qu'il faut d'humilité au prêtre pour arriver jusqu'aux âmes.

Après quelques mois de travaux communs, les prêtres coptes pouvaient voler de leurs propres ailes, et, avec une admirable fougue juvénile, ils se mirent à évangéliser leur pays; Rome ne pouvait que les encourager et leur en donna une preuve manifeste en conférant le caractère épiscopal à trois d'entre eux, NNgrs Macaire, Sedfaoui et Berzi; le plus âgé des trois avait trente ans. Aux nouveaux convertis il fallait des pasteurs; or, les cours des petit et grand séminaires supposent quatorze années d'études; les circonstances ne permettaient pas d'attendre. Les évêques coptes réunirent donc quelques hommes de bonne volonté et les confièrent aux Jésuites de Minieh pour les préparer plus rapidement à la consécration sacerdotale; on supprima les études latines, on enseigna en arabe les éléments de la théologie, et quelques leçons de copte mirent les élèves à même de pénétrer le sens des prières du missel et du rituel. On put former en moins de trois ans quelques bons prêtres, plus pieux qu'instruits, il est vrai, mais capables de rendre de grands services en se chargeant des paroisses rentrées depuis peu dans l'unité; les évêques et leurs compagnons purent entreprendre de nouvelles missions parmi leurs frères séparés et



MAISON DES SOEURS DE N.-D. DE SION, A RAMLEH

faire de nouvelles conquêtes. D'un document officiel, publié en 1898 par les ordres du Saint-Père, il résulte que dans les deux diocèses de Moyenne et de Haute-Égypte (Thèbes et Hermopolis), le nombre des Coptes catholiques est passé en dix ans de 4000 environ à 11 564, dont 5758 sont convertis depuis deux ans au plus.

Le clergé copte se compose de 3 évêques et 31 prêtres, plus 13 missionnaires latins; il y a 32 chapelles pour 81 localités, ce qui est encore insuffisant, et 52 écoles. Pour montrer sa satisfaction, le Saint-Père a élevé un des trois jeunes évêques, Mgr Macaire, à la dignité de Patriarche des Coptes, rétablie après douze siècles d'interruption.



PARLOIR DU PENSIONNAT DE LA MÈRE-DE-DIEU, A ALEXANDRIE

Pour l'instruction des filles, les Pères Jésuites ont importé de Syrie la belle institution des Mariamettes; quelques Sœurs syriennes sont venues à Minieh où elles ont fondé un noviciat, une école et un dispensaire; des novices se sont présentées en grand nombre et déjà un petit essaim est allé prendre la direction de l'école de Tahta. Les autres écoles de filles sont entre les mains de Religieuses italiennes, Franciscaines ou Sœurs de Nigritie, dirigées par les Franciscains ou par les missionnaires du Soudan, qui attendent à Assouan qu'il leur soit permis de retourner à Khartoum. Dans la Basse-Égypte au contraire les Religieuses françaises sont

fort nombreuses; j'ai parlé des œuvres que dirigent les Filles de la Charité à Alexandrie; près de cette ville, à Ramleh, les Dames de Sion ont un pensionnat pour les enfants de condition aisée, et pour la même catégorie les Sœurs de la Mère de Dieu, autrefois chargées des maisons de la Légion d'honneur, sont venues s'établir à Boulaq lorsqu'elles ont été remplacées en France par des maîtresses laïques; depuis, elles ont ouvert une succursale à Alexandrie.

Les Sœurs des Missions Africaines ont 6 écoles dans le Delta; les Sœurs du Bon-Pasteur ont un grand orphelinat à Choubrah, près du Caire, et sont, de plus, chargées des écoles et de l'hôpital fondés par la Compagnie du Canal à Port-Saïd et à Suez. Enfin les Sœurs de Notre-Dame de la Délivrande ont une maison au Caire.

On peut se demander si tous les établissements d'instruction dirigés par nos Religieux et nos Religieuses ne sont pas gravement compromis par la marche progressive de l'occupation anglaise. Pendant de longues années, la langue française a été incontestablement dominante; en 1889, des mesures prises par l'administration anglo-égyptienne ont commencé à attaquer nos positions, et quand le choix fut donné dans l'enseignement officiel entre le français et l'anglais, cette dernière langue ne fut d'abord adoptée que par 26 pour 100 des élèves; ce chiffre s'éleva lentement à 41 pour 100, grâce à une pression habile : on annonçait qu'à une époque prochaine, nul ne serait admis à occuper un emploi public sans pouvoir justifier de la connaissance de l'anglais.

Ce que des sollicitations, des insinuations, des intimidations n'avaient pu obtenir, un seul acte l'a précipité, et l'affaire de Fachoda a plus contribué que dix ans de manœuvres anglaises pour ruiner dans l'esprit des populations égyptiennes le prestige d'un pays qu'on n'avait jamais consenti à considérer comme désintéressé de ce qui se passait dans la vallée du Nil. En quelques semaines, le

nombre des élèves des établissements publics d'Égypte qui demandaient à apprendre le français tomba de 59 à 33 pour 100; c'est le rapport de Lord Cromer publié en 1899 qui l'atteste.



COUVENT DES SOEURS DU BON-PASTEUR, AU CAIRE

Faut-il croire que les établissements religieux et les établissements non religieux que soutient la France aient subi un contrecoup de la débâcle qui se produisait dans les écoles officielles? On le supposerait facilement, et cependant il n'en fut rien.

Sans doute il a fallu donner à l'étude de l'anglais une part plus importante dans les programmes, mais le personnel des élèves, loin de décroître, a augmenté; il s'est accru de tous ceux qui, ne trouvant plus l'enseignement du français dans les collèges et écoles du gouvernement, sont venus demander à nos compatriotes des leçons que les maîtres officiels ne donnaient plus ou ne donnaient que de mauvaise grâce.



CHEZ LES SOEURS DU BON-PASTEUR, A SUEZ

Le tableau ci-contre, tiré de la curieuse brochure de M. Amadou (*Le rapport de Lord Cromer et l'enseignement français en Égypte*) montre qu'à un moment

critique entre tous nos écoles religieuses ont gagné près de 1000 élèves.

	1889-1890	1896-1897	1898-1899
Pères Jésuites collèges et école de Minieh	713	653	718
Missionnaires de Lyon garçons et filles .	637	1185	1227
Frères des Écoles chrétiennes	2800	3424	3972
Sœurs du Bon-Pasteur.	1770	1691	1762
Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul . . .	951	946	987
Dames de Sion.	189	228	295
Sœurs de la Mère-de-Dieu.	208	219	231
Sœurs de la Sainte-Famille	208	163	210
Sœurs de Notre-Dame de la Délivrande.	»	102	149
Écoles laïques	600	800	1083
	8076	9411	10634

A quoi attribuer ce phénomène? Il serait inexplicable si l'idée française était considérée en elle-même; les Égyptiens n'ont plus aucun profit à se tourner du côté de la France qui leur a signifié qu'elle se désintéressait d'eux; mais ce n'est pas sous cet angle étroit qu'il faut envisager les choses. En Égypte, on n'a pas encore appris à séparer ce qui a pendant si longtemps été indissolublement réuni : le Catholicisme et la France. C'est par nos missionnaires et nos Religieuses qu'ils ont vu pour la première fois pratiquer le dévouement, la charité, l'abnégation; ces étrangers les ont traités en frères quand leurs compatriotes étaient pour eux des maîtres impitoyables, des ennemis, des bourreaux. C'est le nom de la France qu'ils ont appris à invoquer dans leurs infortunes et c'est vers elle qu'ils se tournent encore lorsqu'ils veulent qu'on fasse de leurs enfants des hommes instruits, des hommes de devoir, des Chrétiens. Puissent les missionnaires de France continuer leur œuvre longtemps encore, en dépit des entraves qu'un usurpateur jaloux s'efforcera de leur imposer! Là, comme partout où il y a des gens qui souffrent, ces Français seront traités en amis, en consolateurs, et feront bénir le nom de leur patrie.

TABLE DES MATIÈRES

41780. — PARIS. IMPRIMERIE LAHURE, 9, RUE DE FLEURUS.